MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES – II

CAMILLE,
TENDRES ÉMOIS

Ses yeux, qui sont les yeux d'un ange,
Savent pourtant, sans y penser,
Éveiller le désir étrange
D'un immatériel baiser.

Verlaine, *La Bonne Chanson*.

Diane

Diane sonna. Elle cala son parapluie perlé de gouttes d'eau dans le coin de la porte, sur le paillasson, et elle attendit. Malgré qu'elle en eût, elle se sentait une boule au ventre.

Une jeune femme lui ouvrit. Elle avait les yeux rougis, et ses cheveux blond cendré avaient été noués en une sommaire queue de cheval. Elle recula en s'effaçant :

– Diane… Entre…

– Marianne, ma petite Marianne…

Elle prit son amie dans ses bras.

– Je… je suis désolée pour toi… Comment va Agnès… ?

Marianne se dégagea et lui sourit pauvrement.

– Il n'y a pas d'autre choix que de l'accompagner au mieux pendant ce moment terrible… Veux-tu prendre quelque chose, un thé, un…

– Je te remercie, mais j'ai le taxi qui m'attend en bas.

– Camille est prêt. Je te l'appelle tout de suite.

Au bout du couloir parut un jeune garçon, blond, très mince. Il pouvait avoir une douzaine d'années. Il s'avançait timidement, vêtu d'un costume en velours gris clair, et il tirait une petite valise derrière lui. Il dévisagea la nouvelle arrivante avec une curiosité perplexe, mais sans insistance. Diane se sentit aussitôt envahie d'une grande tendresse envers lui. De penser qu'un enfant aussi jeune connaissait déjà son premier deuil l'affaiblit, fit grossir la boule dans son ventre. Elle lui passa le bras autour des épaules et l'embrassa délicatement sur la tempe, comme s'il eût été en porcelaine et eût risqué de se briser.

– Bonjour, Camille. Comment vas-tu ?

Elle regretta aussitôt cette formule et enchaîna :

– Tu es prêt ?… Viens, tu vas voir, on va bien s'amuser pendant ce week-end.

Elle jeta un coup d'œil à Marianne, comme pour s'excuser de cette désinvolture. Camille retirait ses chaussons et sortait d'un placard des chaussures en cuir noir.

– Merci, Diane. J'espère que cela ne te cause pas trop de dérangement…

– Pas du tout. Ça me fait plaisir de pouvoir t'aider un peu dans… dans ces circonstances.

Camille finit de lacer ses chaussures. Il enfila un imperméable beige, pendant que sa mère le recoiffait du bout des doigts, ce qu'il avait apparemment négligé de faire, puis elle l'embrassa tendrement sur le front. Ils sortirent sur le palier. Diane reprit son parapluie tout en adressant un dernier sourire à Marianne.

*

Le taxi roulait lentement, pris dans la circulation du vendredi soir, et les essuie-glace battaient en continu. Ce mois de novembre était épouvantable, et sous la pluie Nîmes devenait déprimante ; même la Maison Carrée paraissait grise.

À la dérobée, elle examina le petit pensionnaire qu'on lui avait confié, le temps qu'aboutît le fatal processus qui s'était enclenché quelques jours auparavant et auquel sa mère ne voulait pas qu'il assistât. Il semblait inquiet, intimidé – ce qui était bien le moins, il avait évidemment subi l'atmosphère funèbre qui régnait dans la maison. Elle le connaissait mal, quand elle allait dîner chez Marianne, le plus souvent il était déjà couché, et elle ne se souvenait pas qu'il fût si beau. Elle se rappelait un petit garçon malingre et pâle, et elle retrouvait un adorable chaton, avec des cheveux d'un châtain blond, dispersés autour d'un visage doux comme celui d'un ange, avec cet air ambigu propre aux anges… « Camille » : un drôle de prénom pour un garçon, plutôt suranné, mais qui lui allait bien en fait. Ses traits avaient une incroyable finesse ; les cheveux, mi-longs, n'étaient pas loin de frôler le col de l'imperméable parsemé de gouttes de pluie, et formaient devant le front un voile arachnéen ; ses lèvres, qu'elle voyait de profil, s'entrouvraient à peine ; ses cils jetaient l'ombre d'une plume sur ses pommettes ; son menton, effilé et lisse, se dégageait au-dessus d'un col roulé écru, bien plat, d'une maille assez épaisse et serrée.

Elle détourna les yeux, regarda par la fenêtre. Elle ne savait guère que lui dire, elle n'avait pas l'habitude des préadolescents. S'il ne s'était agi de Marianne, une amie proche qu'elle connaissait depuis le lycée, qui se retrouvait seule depuis quelques années après son divorce, jamais elle ne se serait proposée pour garder un enfant. Encore que Camille semblât plutôt mûr pour son âge… Quelle impression cela faisait-il d'avoir un fils ? de s'en occuper tous les jours ? de l'aider à faire ses devoirs, de lui donner à manger, de lui acheter ses vête-

ments, de surveiller qu'il se lavât les dents ?… Elle ne tarderait pas à le découvrir.

Elle ne pouvait pas rester sans lui parler, il allait penser qu'elle s'intéressait bien peu à lui. Elle se retourna ; mais c'était maintenant lui qui regardait par sa fenêtre. Elle lui trouvait quelque chose de particulièrement émouvant ; elle ne comprenait pas bien pourquoi elle s'était sentie aussi troublée dès l'instant où elle l'avait revu. Elle observa la nuque, le lobe de l'oreille qui apparaissait sous les petites mèches éparpillées, le cou, plus fin, plus délicat que celui d'une fille. Soudain, elle eut envie de passer un doigt là, sous ce col roulé ; d'en suivre le bord, de longer la ligne pure du menton… Elle fut interloquée d'avoir une telle pensée.

*

Quand ils arrivèrent chez elle, Camille retira son imperméable, et elle le lui suspendit dans la penderie. En ôtant son propre manteau, elle s'aperçut dans la glace. Pour se rendre chez Marianne, dans ces circonstances, elle avait opté pour une tenue très sobre, un chemisier blanc et un pantalon noir droit, seulement rehaussée par le satiné de sa grosse doudoune beige, et elle ne s'était pas du tout maquillée. Tout à coup, sa quarantaine lui pesa. Pourtant, les petites rides aux commissures des paupières restaient jolies, son visage avait toujours été doux, ses cheveux bruns et ondulés n'étaient encore traversés que de très rares fils d'argent, et si, effectivement, sa taille s'était un peu enrobée, c'était sans excès. Toutefois, elle voyait bien l'étendue qui la séparait de son jeune invité, svelte et délicat, épargné de toutes les lourdeurs de la maturité… Elle retrouva son pendentif sur la commode – elle l'avait retiré au dernier instant avant de partir – et le remit. Elle arrangea son col en l'entrouvrant, pour laisser discrètement apparaître l'améthyste verte, sertie dans un cercle d'argent, dont les couleurs rappelaient celles de ses yeux… Dans le reflet, elle regarda le jeune garçon qui patientait, petite silhouette grise dans la pénombre de l'entrée. Elle fut gênée de ce sentiment étrange qui continuait à flotter en elle, non formulé, une sorte de tendresse particulière, un charme qui l'habitait depuis qu'elle l'avait aperçu, au bout du couloir, venant vers elle. Sans doute cette faiblesse avait-elle surgi de l'association contre nature entre l'enfance et l'agonie : cet être si jeune allait déjà passer sous le dais de la mort.

Elle se retourna.

– Viens. Je vais te faire visiter.

– Heu… je retire mes chaussures ?

Elle sourit en le voyant importer ici les mœurs familiales.

– Tu peux les garder. C'est du parquet vitrifié, ça ne craint rien.

Ils firent le tour de l'appartement, ce qui fut vite achevé : ils passèrent par le grand living, avec son coin salon et son coin salle à manger, éclairé par les baies vitrées donnant sur l'étroite terrasse où les bacs de plantes vertes étaient lavés par la pluie battante, puis elle lui montra la cuisine, la salle de bains. Elle termina par la chambre où elle le fit entrer.

– Tu vas t'installer ici. Je dormirai dans le salon, sur le canapé.

En voyant le lit de 160, il protesta qu'il ne voulait pas lui prendre son lit, manifestement gêné à cette idée – sans doute n'avait-il jamais couché sur un matelas aussi large ! –, mais elle l'interrompit :

– Ne t'inquiète pas. Le canapé est très confortable, c'est un vrai convertible. Et puis j'y serai plus tranquille, si tu veux dormir le matin et que je me lève avant toi.

Elle en avait décidé ainsi dès qu'elle avait appris qu'elle devait accueillir le fils de Marianne, elle ne savait guère pourquoi. Peut-être pour pouvoir se lever dans la nuit si elle avait une insomnie ; peut-être aussi qu'en l'installant, lui, dans le salon qui donnait sur le couloir et la porte d'entrée, aurait-elle eu l'impression de l'exposer ? Il serait plus à l'aise, plus à l'abri dans sa chambre… – c'était ridicule !

– Défais ta valise. Je t'ai fait un peu de place dans la commode.

Elle ouvrit le tiroir. Il restait indécis, planté au milieu de la pièce.

– Veux-tu que je m'en occupe ?

– Non, non…

Confus, il défit son bagage et commença d'en sortir ses affaires qu'il déposa dans le tiroir. Elle demeura un instant à l'observer, curieuse de découvrir le contenu de la valise d'un jeune garçon. Elle vit passer un gilet jacquard chiné de gris et de blanc, des chemisettes blanches, un jean repassé, le classique pyjama composé d'un sweat léger, rayé bleu ciel et bleu outremer, et d'un pantalon uni assorti – pas très différent de ce qu'elle portait elle-même pour dormir –, des tee-shirts blancs, des boxers de plusieurs couleurs mais tous sombres, des paires de chaussettes gris clair, soigneusement roulées l'une dans l'autre, deux mouchoirs blancs, un livre pour adolescents à la couverture colorée… Elle pensa soudain qu'elle était indiscrète.

– Quand tu auras terminé, rejoins-moi dans la cuisine…

Et comme il ne semblait pas l'avoir entendue, absorbé par son rangement, elle lui effleura le bras, pris dans l'étroite veste de velours gris.

– … Je vais préparer le dîner.

Il tressaillit et se retourna.

– Oui, oui… D'accord…

En sortant, elle pensa que le fils de son amie avait une sensibilité à fleur de peau. « Une biche sur le qui-vive !… Est-ce que je lui fais peur ? »

*

Elle remuait dans la casserole tandis que la pluie s'affalait sur le carreau. Elle sentit soudain sa présence et tourna la tête : il se tenait sur le seuil. Il avait ôté sa veste – l'appartement était bien chauffé – et il était adorable dans ce pantalon de velours gris et ce pull écru dont la maille lui enserrait le torse. Elle ne savait toujours pas que lui dire. À défaut de mots, elle eut envie pour le rasséréner de lui poser la main sur le bras… ou sur l'épaule… Elle en fut amollie.

Elle se concentra sur sa préparation… Comment était-ce possible ? Certes, il était très beau, mais il était très jeune aussi. Elle le regarda de nouveau. Ses cheveux étaient d'un or pâle, légèrement gris. Une mèche s'étalait sur la tempe ; elle se vit la repousser d'un doigt. Elle frissonna.

Pour rompre le charme, elle s'enquit :

– Tu aimes les plats un peu épicés ?…

Il hocha la tête, avec un sourire gêné. Peut-être n'osait-il pas lui dire « non » ? Puis il se frotta l'aile du nez d'un air embarrassé. Il demanda :

– S'il vous plaît, où sont les toilettes ?

– Tu peux me tutoyer, Camille… Dans le couloir, juste à côté de la salle de bains.

Il sortit. Elle l'entendit s'enfermer dans les cabinets. Elle pensa qu'il devait descendre sa fermeture Éclair, entrouvrir sa braguette, enfoncer ses doigts dans… Elle frissonna. Pourquoi imaginait-elle tout cela ?

*

Ils dînaient assis à la petite table ronde devant la bibliothèque. Elle le trouvait rayonnant : sa jeunesse, la finesse de son corps, la clarté de ses prunelles grises… Sa présence par contraste rendait son appartement plus terne, presque poussiéreux. Elle ne pouvait s'empêcher de le détailler, et elle se surprenait à le manger des yeux. Elle sentit qu'elle en rougissait. Elle était folle. Pourquoi lui faisait-il tant d'effet ? Que lui voulait-elle ?

Soudain il demanda :

– Est-ce qu'Agnès va vraiment mourir ?

Elle ne s'y attendait pas – d'autant moins qu'il avait appelé sa grand-mère par son prénom. Elle en eut le cœur serré. Mais elle

n'avait pas envie de lui mentir, même si c'était un enfant encore. Elle inspira.

– Oui…

Puis, tout ce qu'elle trouva pour adoucir cet arrêt fut d'ajouter :

– … Oui, Camille, sans doute…

Que comprenait un enfant de douze ans à la mort ? Probablement rien de moins qu'un adulte qui n'y comprenait rien lui-même. C'était insupportable.

– Tu aimais… tu aimes beaucoup ta grand-mère ?

– Oui, beaucoup…

La réponse, sortie d'un coup, lui tordit l'estomac. Elle n'insista pas : tout ce qu'elle ajouterait ne ferait qu'appesantir l'atmosphère.

La bouteille d'eau étant vide, elle se leva.

– Il n'y a plus d'eau…

Les platitudes du quotidien aidaient à vivre. Mais, comme elle passait derrière lui, elle s'arrêta soudain.

– En fait, tu préfères quoi : plate ou gazeuse ?

Et avant qu'elle n'eût le temps de réfléchir, elle lui posa la main sur l'épaule. C'était seulement un geste amical, de consolation, ou comme pour appuyer sa question, mais intimement elle savait bien qu'il lui était venu de cette étrange attirance qui n'avait fait que croître en elle pendant la soirée. Elle crut percevoir que le dos du garçon avait été parcouru d'un bref frémissement ; était-il choqué qu'elle se permît cette familiarité ? Elle fut aussi surprise de découvrir combien son pull était doux, délicat, avec un toucher singulièrement prononcé : ressentir au travers du tissu moelleux l'ossature de l'épaule, nette, tellement légère, fragile, était d'une suavité étonnante. C'était réellement leur premier contact… Prise de confusion, elle se dit qu'elle devait retirer la main, mais elle n'y parvenait pas. Les secondes passaient, de plus en plus lourdes, son geste devenait insistant, il fallait s'en sortir. Elle répéta :

– Plate ou gazeuse ?

Sa voix s'était un peu enrouée.

– Gazeuse, s'il vous plaît…

Ce fut plus fort qu'elle, elle ne pouvait pas simplement le lâcher, pauvrement, ç'eût été trop frustrant, et elle fit ce dont elle avait envie depuis le trajet en taxi. Elle avança la main sur le bord replié du col, passa un doigt dessous en faisant mine de l'arranger, comme s'il y avait un faux pli – il n'y en avait aucun –, et elle l'ajusta, bien à plat, frôlant la fine saillie de la clavicule.

– Je t'ai dit de me tutoyer…

– Si… s'il te plaît…

Elle partit aussitôt vers la cuisine, avant qu'il ne vît qu'elle avait le feu aux joues.

*

Diane avait proposé à Camille de prendre une douche avant de se coucher. Elle lui avait donné une serviette vert clair et une sortie de bain beige pâle, celle que Sheema utilisait quand elle venait dormir ici, elle lui avait montré où étaient le savon et le shampoing, comment régler le mitigeur, puis elle l'avait laissé seul.

Depuis la cuisine où elle remplissait le lave-vaisselle, elle n'avait pu s'empêcher de guetter chaque bruit qui venait de la salle de bains en se demandant s'il se débrouillait. Quand elle entendit la douche couler, elle s'interrompit et se redressa. À cet instant, il était nu au milieu de la cabine, l'eau tiède inondait son corps, le savon descendait en festons le long de son torse et de ses jambes, la chaude humidité se diffusait autour de lui, ramollissait sa peau… Elle ferma les yeux. Mais elle continua de voir l'eau ruisselant sur la ravine du dos, les fesses d'enfant perlées de pluie, les cuisses sillonnées de filets brillants… Pourquoi de telles pensées lui venaient-elles ? Elle se sentait brûlante de désir et consternée à la fois.

Quand il rouvrit la porte, elle se trouvait dans le couloir. Elle l'aperçut dans la robe de chambre en éponge, fine silhouette effumée par la pénombre, blondeur rose qu'enveloppait un voile de sable… Elle le dévisagea, mais, la gorge serrée, elle ne parvint pas à lui dire un mot. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que, sous ce peignoir, il était nu. Il aurait suffi que la ceinture de tissu glissât, se défît, pour découvrir dans un long interstice un aperçu de son corps vierge… Elle se contenta de lui sourire en l'invitant d'un geste emprunté à entrer dans la chambre.

*

Un éclair, suivi dans la seconde d'un terrible claquement, réveilla Diane d'un coup. Il lui fallut un instant pour comprendre qu'elle était sur le canapé du salon. La foudre avait dû tomber très près. La pluie, qui s'était interrompue dans la soirée, venait de reprendre de plus belle ; sur la petite terrasse, l'eau se déversait à seaux. Elle se demanda si son jeune pensionnaire avait peur de l'orage.

Elle se leva, enfila son peignoir, traversa le couloir. Elle entrouvrit la porte de la chambre tout doucement. La pièce était dans le noir et résonnait du crépitement de la pluie. Un nouvel éclair passa entre les rideaux, suivi aussitôt d'un craquement épouvantable. Dans le bref éclat de lumière, elle vit que le jeune garçon était assis sur le lit.

– Camille… ça va ?

Il la regarda, mais ne répondit pas. Elle s'avança doucement, s'assit à côté de lui.

– N'aie pas peur. Ça va passer… dans un petit moment… Tu es à l'abri…

Elle pensa qu'à la frayeur de l'orage devait se mêler la confusion de ne pas être chez lui, de coucher dans la chambre d'une femme qu'il connaissait à peine, augmentée par l'anxiété de la mort, latente, mais assurée. Elle lui passa le bras autour des épaules, et elle le serra contre elle, affectueusement. Il se laissa faire. En sentant cet être gracile tout contre elle, l'émotion l'envahit, son cœur se mit à battre plus vite…

Elle resta un long moment ainsi, à guetter les éclairs, à compter l'intervalle entre la lumière et le tonnerre, à attendre la fin de l'orage. Ils échangeaient leur chaleur, présents l'un à l'autre. Puis, sans y penser – ou plutôt en faisant mine de ne pas y penser, mais en n'ayant pas cessé de le désirer –, à la manière dont on caresse quelqu'un pour le réchauffer, elle laissa sa main descendre le long du bras qu'elle retenait. Il portait le pyjama qu'elle l'avait vu sortir de la valise, et elle sentit la douceur du tissu, légèrement pelucheux, qui lui rappela celui des grenouillères pour bébés. Dessous, le bras était mince comme un trait ; l'avant-bras, net comme une flèche. Elle atteignit le dos de la main, lui effleura les doigts affectueusement, sans qu'il ne bougeât. Elle remonta, revint sur l'épaule.

Soudain, une déflagration plus terrifiante que les précédentes les fit sursauter ensemble. Elle le serra contre elle, et il se nicha dans le creux de son bras.

– Ne crains rien…

Elle avait murmuré ces mots dérisoires en essayant de prendre une voix rassurante. Pour l'apaiser, elle lui caressa doucement le haut du dos et, comme par inadvertance, sa main remontant passa outre le col du pyjama. Elle fut sur le cou – mince, chaud, d'une incroyable délicatesse, palpitant encore de la frayeur qu'il avait eue –, et elle s'empara de la nuque étroite comme pour la retenir de trembler. Le jeune garçon frissonnait contre elle – de peur ? de froid ? – et elle en ressentit une forme de bonheur, d'une rare vivacité. En découvrant sous sa paume cette peau de satin, ces cheveux tièdes qui lui caressaient le dos de la main, en devinant les artères qui battaient entre ses doigts, une flambée d'émotion la prit. Elle comprit définitivement que la tendresse qu'elle avait pour cet être si jeune dépassait les bornes, qu'elle était sur une pente dangereuse, et qu'il était plus que temps de rebrousser chemin… Mais elle ne fut pas la plus forte. Tandis que le fracas du tonnerre continuait de rouler au-dessus d'eux, elle ne put retenir son pouce de bouger, il était comme animé de sa propre résolution, il s'enfonça sous les cheveux soyeux, remonta immodestement

derrière l'oreille. Elle fut gratifiée d'une sensation ineffable, dont l'intensité se situait bien au-delà de sa force de volonté.

Soudain, dans cette sorte de mollesse électrique où elle se trouvait plongée, elle sentit quelque chose s'écouler d'elle. Elle s'immobilisa, interdite. Elle avait reconnu l'eau sur ses lèvres ! Elle serra aussitôt les cuisses en espérant que son pantalon de pyjama absorberait les marques de son émotion. Dans quel bourbier était-elle en train de s'engager ? Que penserait Marianne si jamais elle la voyait caresser son fils, sous prétexte de le rassurer, et en tirer un émoi sensuel ?

Impressionnée par ce qu'il lui arrivait, elle s'écarta. Elle se leva en murmurant :

– Recouche-toi, Camille… C'est mieux… Sinon tu vas prendre froid. De toute façon, le plus gros est passé, à présent…

Elle ressortit, mais elle eut du mal à fermer la porte derrière elle, comme retenue par une sorte de dépression qui continuait à l'attirer dans la pièce.

De retour dans le salon, elle se faufila de nouveau sous sa couette. Au travers des rideaux, les derniers éclairs s'éteignaient, les derniers grondements s'épuisaient. Pourtant, elle sut très vite qu'elle n'arriverait pas aisément à se rendormir. Elle se mit sur le dos et glissa la main sous son pantalon de pyjama, curieuse et inquiète à la fois de reconnaître dans quel état elle était. En se passant le majeur entre les lèvres, elle fut impressionnée. Elle mouillait facilement, et abondamment, mais d'ordinaire il lui fallait autre chose que quelques frôlements, quelques caresses éthérées, à peine ébauchées ! Et, surtout, elle n'avait jamais été émue de cette façon par un jeune garçon.

« Jamais » ?… Un souvenir s'invita. L'histoire lui revint qu'elle avait eue au collège avec un sixième alors qu'elle-même était en troisième. Elle l'avait remarqué dans la cour de récréation, tout mince, tout fluet, avec ses cheveux blonds bouclés, et elle avait trouvé sa petite bouille adorable. Quand elle le croisait dans les couloirs, il semblait toujours un peu perdu, égaré dans un espace trop vaste pour lui, et elle en avait été attendrie. Il s'appelait Damien Vladislav ; son patronyme l'auréolait, comme s'il venait d'un monde inconnu, un continent exotique, un pays de l'Est dont elle ne savait même pas le nom. Elle s'en était réellement entichée, à ressentir une poussée d'adrénaline chaque fois qu'elle le voyait… Petit à petit, ils avaient fait connaissance, échangeant un mot par-ci, un sourire par-là, lors des interclasses ou dans le couloir de la cantine. Elle avait cependant dû braver les oukases de ses copines qui avaient décrété « nul » de s'intéresser à un garçon aussi jeune ! Lui, évidemment, paraissait flatté qu'une « troisième » le considérât. Elle se rendait vaguement compte qu'elle était amoureuse, quoiqu'elle ne se le formulât pas explicitement. Simplement, quand elle était à côté de lui, elle aurait souhaité le prendre

dans ses bras, le consoler, caresser ses cheveux pâles qui semblaient si souples, si doux. Elle avait eu, au début, l'impression de retomber en enfance, de vouloir seulement jouer à la poupée avec lui. Cependant, elle s'était aperçue assez rapidement que sa bouche la fascinait, légèrement renflée, incarnate, laquelle il laissait souvent entrouverte par une sorte de distraction, et lorsque lui était venue l'envie manifeste de l'embrasser là, elle avait bien compris qu'il s'agissait de tout autre chose… Mais rien ne s'était jamais produit. Il avait onze ans. Elle ne l'avait ni embrassé, ni caressé, ni pris dans ses bras, ni touché d'aucune façon… L'année suivante, quand elle était passée au lycée, ils n'étaient plus dans le même établissement et elle l'avait perdu de vue. Toutefois, sans doute avait-elle conservé quelque nostalgie de sa silhouette, car aucun des camarades de son âge n'avait eu grâce à ses yeux. Elle les trouvait à quinze ans déjà trop grands, trop bâtis, certains avaient presque la taille d'un adulte. Ce fut à cette époque qu'elle s'était mise à regarder les filles.

Et Marianne pour commencer. Marianne, sa voisine de classe, Marianne avec ses longs cheveux blonds ondulés, son visage clair, ses yeux gris, Marianne au profil d'Ondine. Malheureusement, Marianne, elle, n'était pas effarouchée par les garçons de son âge, au contraire, et elle ne s'en cachait guère – ce qui lui avait d'ailleurs valu quelques déboires encore récemment, car elle ne s'était pas toujours contentée de son mari, lequel, peu tolérant, avait préféré s'en aller. Diane, pendant les trois années de lycée, avait donc vécu à son côté, partageant la même table, s'entraidant pour les devoirs, souvent penchées sur le même exercice, à se frôler, sans jamais rien tenter, persuadée qu'elle en aurait été repoussée avec horreur et qu'elle l'aurait perdue. Elle avait compensé en allant avec des filles pour lesquelles elle n'avait que peu de sentiments, mais dont la vénusté l'attirait physiquement ; plus tard, elle s'était tout de même risquée quelques fois avec des garçons plus âgés, plus expérimentés, car elle avait aussi très fort en elle le goût d'un sexe la pénétrant… Néanmoins, elle avait toujours regretté de n'avoir pas essayé : peut-être en réalité Marianne n'attendait d'elle qu'un premier geste, ou, au moins, aurait-elle accepté un baiser entre filles comme une expérience, une petite aventure ? Elle ne le saurait jamais. Sa seule consolation était que, grâce à cette abstinence, elles étaient restées amies jusqu'à aujourd'hui… Elle se demanda soudain si son attirance pour Camille ne provenait pas inconsciemment de cette frustration, si elle n'était pas une reviviscence de son ancien désir pour Marianne ?…

Évidemment, en repensant à tout cela, son doigt avait commencé d'aller et de venir dans son eau filante, et il avait rencontré son petit bourgeon gonflé. Elle fut petit à petit emportée, et bientôt elle se masturba tout à fait. Dans le flux qui la charriait, elle voyait pêle-mêle une

mince silhouette au bout d'un couloir, un costume de velours, des yeux gris balayés par des cheveux blonds, un pull-over pâle, puis ce furent, ménagés par la pénombre pudique d'une cabine de douche, un ventre tendu d'une peau très douce, perlé de gouttelettes, des bras graciles, des jambes de gazelle, des fesses étroites et fines que caressaient des coulures de mousse blanche… Tout éclatait en elle, brisé en morceaux, comme si elle n'osait pas encore assembler en une vision cohérente ces bribes désarticulées.

Elle ne chercha pas à durer. Elle voulut l'orgasme au plus vite – il fallait qu'elle se cassât la tête, qu'elle chassât tout cela d'elle. Quand la jouissance la retourna, la mit sens dessus dessous, elle se mordit les lèvres pour qu'il n'entendît pas son cri.

*

Le samedi, Diane se réveilla alors que la matinée était déjà bien entamée. Les nuages avaient laissé la place à un soleil pâle qui entrait loin dans le salon. Elle n'entendait aucun bruit dans l'appartement ; Camille dormait-il encore ? Elle décida de préparer un brunch. Elle hésita si elle irait prendre sa douche en premier, puis elle préféra faire en sorte qu'il trouvât la table prête à son lever. Par-dessus son pyjama, un simple ensemble tee-shirt et pantalon en jersey moulant, d'un léger bleu-gris, elle mit sa confortable robe de chambre couleur de lin, en fait un modèle pour homme qu'elle avait choisie car elle était épaisse et lui descendait aux chevilles. Elle prit le temps de refaire le lit et de replier le canapé pour que son jeune invité ne trouvât pas la pièce en désordre. Elle alla ensuite encore dans la salle de bains où elle se brossa les cheveux et se mit un peu de parfum. Elle voulait bien qu'il la vît en robe de chambre – c'était d'ailleurs déjà fait depuis cette nuit –, mais pas négligée.

Pendant que son café coulait, elle fit chauffer du lait – les enfants prenaient du lait le matin, c'était du moins ce qu'elle se représentait, sans doute influencée par l'image des chatons le nez enfoncé dans la fourrure du ventre de leur mère –, elle remplit des verres de jus d'orange, et elle fit griller du pain, principalement pour le plaisir de parfumer l'appartement. Elle prenait d'ordinaire son petit déjeuner dans la cuisine, mais elle décida cette fois qu'ils s'installeraient dans la salle à manger, et elle prépara la table. Et comme le chaton en question ne venait toujours pas, elle se versa un premier café.

Elle s'assit et, la tasse entre les mains, observa la place qui attendait Camille, celle qu'il avait occupée la veille. Soudain, elle remarqua à côté du napperon, brillant sur le bois roux du merisier, un cheveu. Elle sut tout de suite qu'il n'était pas à elle, il était trop clair et trop fin. Elle le ramassa et le leva dans la lumière. Il luisait douce-

ment, blond, presque irisé tellement il était léger. Un petit bout de Camille s'était oublié là. Elle aurait voulu pouvoir le caresser, mais on ne pouvait caresser un seul cheveu. Elle l'approcha du nez, essaya de le sentir, mais son odorat n'était pas assez fin pour reconnaître un parfum aussi ténu. Elle en fut frustrée. Elle le déposa devant elle, en attendant que son propriétaire arrivât.

Mais il n'apparaissait toujours pas. Il devait dormir encore. Comme l'heure s'avançait, elle se résolut à traverser le couloir ; elle poussa silencieusement la porte. Elle le découvrit debout, de dos, en train de s'habiller, c'est-à-dire entièrement nu. À cloche-pied, il enfilait son boxer qui s'envola comme un oiseau le long de ses jambes et vint se poser sur ses fesses, où il se transforma en une adorable petite pomme rouge sombre, légèrement fendue. Elle eut encore le temps d'être éblouie par l'étroite ligne des reins tandis qu'il se penchait pour attraper son tee-shirt, et, honteusement, elle referma la porte, aussi discrètement qu'elle put… Elle resta un instant dans le couloir pour reprendre sa respiration. Des étoiles lui brûlaient la rétine comme après un flash.

Puis elle frappa.

– Camille ?… Le petit déjeuner est prêt…

Sa voix s'étranglait un peu.

– J'arrive…

Celle du jeune garçon était douce et tranquille, encore un peu ensommeillée.

*

En entrant dans le salon, Camille vint directement lui dire bonjour en lui faisant la bise. En fait, ce fut plutôt qu'il se laissa embrasser, présentant la joue mais, comme font souvent les préadolescents, sans poser lui-même les lèvres sur elle. Elle ne s'y était pas attendue, et elle n'eut pas le temps de lui faire un baiser aussi tendre qu'elle l'aurait voulu, ou de lui toucher le bras, ou la main, ou de lui marquer quelque geste affectueux, comme elle le regretta ensuite.

Il avait mis une chemise blanche et un jean clair, fermé par un ceinturon de cuir fauve, et il n'avait dû se coiffer qu'avec les doigts – il semblait que le peigne fût une option inutilisée dans sa trousse de toilette. Mais cela mettait en valeur le blond cendré de ses cheveux, dont les nuances allaient du châtain clair au doré et, en plus lumineux, rappelait celui de sa mère. Elle remarqua qu'il était en chaussettes. Ces pieds gainés de coton gris pâle, dont la maille était un peu épaisse, moelleuse, étonnamment illuminaient sa mince silhouette, lui donnaient un air encore plus doux, plus tendre s'il était possible. Elle sourit en pensant que ces chaussettes immaculées risquaient de se voiler

plus vite ici que chez sa mère où le sol était toujours impeccable !… Elle espéra que cette tenue plus décontractée signifiait aussi qu'il se sentait plus à l'aise.

Il s'installa. Il paraissait encore un peu endormi, se passant machinalement le doigt dans le coin de l'œil pour en détacher des grains de sommeil. Après le simple cheveu qu'elle avait trouvé de lui, sa présence soudain était énorme, il semblait immense, comme une statue gigantesque, dotée d'une luxuriante chevelure, somptueuse. Elle savait cependant que si elle avait pu à cet instant le prendre dans ses bras, il lui aurait paru mince comme un fétu.

Il mangea de bon appétit. Le rythme de vie imposé par Marianne chez elle était assez rigoureux – elle pensait sans doute compenser ainsi l'absence du père –, et elle imagina qu'il devait avoir ici du plaisir à ce repas tardif, détaché des horaires réguliers. Ils échangeaient de petits sourires amicaux, mais encore un peu contraints – elle ne savait toujours que lui dire. Entre une femme de quarante ans et un garçon de douze, il n'était pas facile de trouver des sujets de conversation, des centres d'intérêt communs. Néanmoins, toute platitude valait mieux que ce silence.

– Quel orage, cette nuit !…

Il acquiesça en hochant la tête, dispensé de répondre grâce à la tartine qu'il embouchait.

– Tu as réussi à dormir, ensuite ?

– Oui, oui…

Elle chercha un autre sujet, quelque chose qui le concernerait.

– Tu es en quelle classe, Camille ?

– En cinquième.

– Ça se passe bien ?

– Ça va…

Toutes ses tentatives ne débouchaient sur rien. Elle décida de le laisser manger en paix ; quand ils sortiraient, les choses viendraient peut-être plus naturellement. Elle le regarda beurrer une seconde tartine, éclairé de trois quarts par les rayons du soleil qui doraient sa chevelure, et elle ressentait à le contempler un vrai bonheur. En le retrouvant au grand jour, elle comprenait mieux son émotion, la nuit passée, lorsqu'elle l'avait tenu contre elle : ce petit ange était absolument charmant, tout à fait mignon, d'une beauté renversante, tout simplement adorable. Son regard quitta le visage séraphique, descendit dans l'échancrure de la chemise où apparaissait le trait net d'un tee-shirt blanc. Elle se rendit compte qu'un souffle montait en elle qui indéniablement la poussait vers cet enfant, qu'elle brûlait de l'embrasser là, dans le cou, où sa peau paraissait plus tendre, plus douce que celle d'une fille. La force de cette pulsion l'intriguait, mais l'inquiétait sur-

tout. Si elle n'avait en réalité rien fait de coupable, elle savait toutefois qu'elle péchait par intention, et il n'était évidemment pas question de se laisser aller à « détourner » le fils de Marianne !

La vibration de son téléphone portable l'arracha de ses réflexions. Elle se leva en craignant un casse-pieds, mais, en reconnaissant le nom de Marianne qui s'affichait, elle eut froid dans le dos : était-ce que par hasard elle aurait deviné ses pensées ?!

– Allô ?…

L'inquiétude lui avait éraillé la voix. Machinalement, elle sortit et alla dans la cuisine pour que Camille n'entendît pas la conversation.

Quand elle eut raccroché, elle revint dans la salle à manger illuminée où Camille avait suspendu son petit déjeuner : il avait dû comprendre qu'il se passait quelque chose. Marianne l'avait priée de bien vouloir se charger de lui apprendre la nouvelle, et, à la voix qu'elle avait, il valait mieux en effet que le garçon ne l'entendît pas pour le moment. Ses relations avec sa mère avaient été souvent difficile, mais aujourd'hui qu'elle n'était plus là, Diane sentait que Marianne regrettait de ne pas avoir tenté de les aplanir quand il était encore temps.

Camille la regardait tandis qu'elle s'approchait, et elle se demandait comment on annonce à un enfant son premier deuil. Elle se rassit. Sans doute sa figure était-elle suffisamment éloquente, car ce fut lui qui parla.

– Elle est morte ?

C'était si simple qu'elle eut envie de pleurer. Elle lui tendit la main en travers de la table et lui saisit la sienne. Elle était légère et fraîche, incroyablement délicate, à l'ossature fragile comme celle d'un souriceau.

– Je ne la verrai plus ?…

Elle chercha ce qu'elle pouvait dire, ne trouva rien, et se leva. Elle tira sa chaise avec elle, se rassit à côté de lui, le prit par les épaules, l'amena contre elle. Elle le tint serré, et cette communion les dispensait de mots, valait probablement mieux que tout discours patelin qui aurait tenté d'édulcorer la réalité. Le contraste entre l'effroi de cet instant et le bien-être du précédent était cruel. Et pourtant, en conscience, elle était bien obligée de reconnaître le plaisir que ce prétexte lui donnait de le tenir contre elle, une nouvelle fois.

– Tu l'aimais beaucoup ?… Vous étiez proches ?

– Oui… J'allais chez elle, souvent. J'aimais bien l'écouter. Elle disait qu'il faut tout connaître de la vie, tout essayer…

Ils étaient un peu tordus sur leurs chaises, penchés l'un vers l'autre, et elle murmura :

– Viens… viens sur le canapé…

Elle se rendit compte ensuite de l'ambiguïté de la formule, mais elle se leva tout de même. Il la suivit. Il ne pleurait pas, mais il avait pâli. Elle s'enfonça dans les coussins en l'entraînant. Il s'assit à côté d'elle, elle l'attira contre elle, et sa joue vint sur sa robe de chambre, à demi contre le sein. Elle fut traversée d'un frisson ; la sensation de ce petit visage sur elle la faisait fondre. Sa poitrine était plutôt riche, onctueuse, et elle se demanda s'il le ressentait – ou s'il n'y pensait pas du tout. Elle lui caressa tendrement la tête. Les cheveux étaient d'une douceur extraordinaire, souples comme des herbes. Leur odeur monta vers elle, et elle la remarqua pour la première fois. Ce n'était pas celle d'un homme, ni d'une femme ou d'une jeune fille, mais vraiment un parfum particulier, qui lui rappelait son enfance, auquel elle n'avait sans doute jamais prêté attention, qui pourtant lui revenait comme un souvenir de classe, et maintenant la grisait.

La larme qu'elle lui vit soudain couler sur la joue l'autorisa à lui déposer un baiser sur le sommet du front, affectueusement, comme elle avait vu Marianne le faire… Comment sa mère l'aurait-elle consolé ? Probablement, tel qu'elle le faisait elle-même à l'instant, elle l'aurait enlacé maternellement, serré contre elle en le prenant par les épaules, lui aurait caressé les cheveux, lui aurait dit des mots apaisants… Elle l'embrassa de nouveau, et elle le sentit frissonner ; elle voulut croire que ses baisers, comme on attise un feu en soufflant sur les braises, faisaient renaître en lui un peu de cette énergie vitale, essentielle, qui permet de faire face aux catastrophes.

Elle lui posa la main sous le menton et le lui redressa doucement : ses yeux étaient embués d'une eau où flottaient ses iris gris clair.

– Pleure, mon petit chéri, pleure, c'est comme cela qu'on arrose ses souvenirs, qu'on les garde vivants.

Elle l'embrassa pudiquement sur la tempe, sur la pommette, sur la joue… Soudain, elle se rendit compte qu'elle se trouvait dangereusement proche de ses lèvres. Elle s'écarta… Elle lui enveloppa le visage entre les mains et le regarda dans les yeux.

– Tu conserveras dans ton cœur tous les bons moments que tu as vécus avec elle, comme un trésor dans un coffret précieux.

Ces mots banals, qu'il était trop jeune pour avoir déjà entendus, le bouleversèrent. Il baissa les yeux ; un sanglot lui souleva la poitrine.

Elle fut alors prise d'une sorte de colère devant l'injustice de la vie. Elle sentit que cette retenue à laquelle elle se contraignait n'était plus de mise, qu'elle avait même paradoxalement quelque chose d'indécent. La mort était obscène, et devant elle les chérubins s'enfuyaient en se détournant. Elle aussi mourrait un jour ; même Camille était destiné à disparaître, à se dissoudre en poussière. Toute cette pudeur pour quoi ? Il fallait au contraire qu'elle le soutînt d'une manière plus vraie, plus franche. Il fallait qu'elle lui transmît quelque chose de physique,

de sensuel, quelque chose de moins poli, moins modeste, d'impur certainement, mais qui, pensait-elle, pourrait l'aider plus efficacement à lutter contre le poids infini de la perte des proches, des aimés ; quelque chose de l'ordre des élans fondamentaux, ceux d'où toute vie est issue… Alors, tout doucement, approchant son visage du sien, elle lui effleura les lèvres, aussi fines que des pétales, et, à la manière dont elle aurait pu le donner à un petit frère malheureux, elle y déposa le plus léger, le plus affectueux, le plus chaste des baisers. Elle le sentit à cet instant s'effondrer entre ses mains comme un château de sable emporté par une vague. Il se défit, il s'abandonna contre elle, s'enfouit dans son cou. Soulagée, elle renversa la tête tout en l'enfermant dans ses bras, prise par un grand bonheur dont elle se sentait coupable, mais qu'elle avait commencé d'accepter. Elle le tenait par la nuque, lui caressait les cheveux doucement et, de l'autre main, elle parcourait son dos frémissant.

Soudain, il s'écarta et la dévisagea. Elle frissonna : l'intensité de son regard l'impressionna ; on aurait cru un appel à l'aide, un S.O.S. : « Sauve-moi », disait-il. Ses yeux humides, ses lèvres rosies, à peine entrouvertes, les mèches de ses cheveux éparpillées sur son front, tout son être semblait se projeter vers elle. Il lui fut impossible de résister à cette instance, à cette trouble prière, elle murmura :

– Mon pauvre petit…

Et elle lui caressa doucement le visage. Depuis la tempe, elle descendit sur la joue, le menton. Elle sut qu'elle franchissait une étape définitive quand elle passa cette fine saillie pour tomber dans le cou, tiède, ineffablement tendre, quand elle s'en empara, qu'elle le sentit palpiter sous ses doigts. L'angle du col de la chemise blanche frôla le dos de sa main, frais, net comme le fer qui l'avait repassé, et elle toucha dessous le tee-shirt en coton, si doux et souple qu'on aurait dit une seconde peau. La commisération, l'affection, n'avaient plus aucune part dans la violation de ce chemin vers son intimité.

Elle se pencha alors de nouveau vers lui, lentement, suffisamment lentement pour qu'il eût tout le temps de se reculer s'il le voulait, de se détourner, de marquer le moindre des désaccords, et, comme il ne vacillait pas, qu'il soutenait son regard, qu'il semblait même l'appeler, ses doigts se crispèrent sur sa nuque, et, se relâchant enfin, elle revint l'embrasser sur la bouche. Mais, cette fois, elle l'attira sur elle, et ses lèvres entrèrent en contact avec les siennes, longuement, sensuellement. Le garçon se laissait faire, il s'était légèrement amolli, elle sentait que si elle ne l'avait pas retenu il se serait effondré. Ses lèvres étaient exquises, d'une suavité qu'elle n'avait jamais connue, vierges, et pourtant sans réserve, offertes.

Alors, très délicatement, elle avança la pointe de la langue et la fit passer le long du petit interstice frémissant, allant d'une commissure à

l'autre, goûtant profondément cette caresse légère et intense. Elle le sentait attentif, immobile, tout dans la découverte. En fourrageant au milieu des cheveux qui se tordaient entre ses doigts dans un mouvement ralenti, elle s'appuya un peu plus, marqua davantage son désir, sépara les lèvres l'une de l'autre, et cette jeune bouche étonnée se laissa faire. Irradiée par une délectation extraordinaire, elle se glissa à peine sous les lèvres, en sentit le rond et l'humide, le doux et l'infinie délicatesse. Puis elle s'avança encore, passa la dernière limite, la dernière borne, cette fine enceinte d'ivoire si lisse, si dure, et elle frôla le petit muscle à l'intérieur, souple et vif au contraire. Il ne se refusa pas.

Elle avait honte de ce qu'elle faisait, et elle en était tellement heureuse. Dans ce baiser érotique, luxurieux, elle voulait communiquer à Camille ce dont elle croyait qu'il avait le plus besoin à ce moment, une pulsion de vie, un éveil. Cela ne déboucherait pas sur une relation durable, ce n'était qu'une aide passagère, un coup de pouce, seulement ce qu'elle pouvait lui apporter à cet instant. Elle ne se sentait pas tant une initiatrice qu'une infirmière, elle appliquait un pansement sur une âme blessée. Et elle le ferait bien, consciencieusement, tenta-t-elle se convaincre, jusqu'au bout.

Elle n'arrivait pas à rompre ce contact, elle se perdait dans le baiser, elle y trouvait une extraordinaire délectation, et, maintenant, tout en l'embrassant, en jouant avec la petite langue qui avait déjà compris les règles du jeu et ne craignait plus de s'aventurer vers la sienne, elle le prenait par l'épaule, lui caressait le bras, lui enveloppait la hanche, elle le cajolait partout, revenait sur la poitrine, redescendait sur le ventre tressaillant, et elle chiffonnait la chemise craquante sur le corps mince, gracile, éthéré.

Puis, encouragée par les brefs sursauts de sa victime, légers comme un soupir, elle fit ce qu'elle n'aurait jamais cru faire de sa vie – mais elle voulait aller jusque-là –, elle descendit la main outre une barrière absolue – « un garde-fou » pensa-t-elle, « un garde-corps » –, elle passa au-dessus de la ceinture, elle vint sur le devant du pantalon. Elle y sentit aussitôt le mince renflement qui le déformait, une simple bosse, longue, pas plus forte, pas plus grosse peut-être qu'un doigt, et elle en fut profondément émue, miséricordieuse devant cette acceptation discrète, mais concrète ; et elle fut rassurée. Lentement, elle se l'appropria, sa paume la couvrit d'un dôme et, sans interrompre ce baiser qu'elle ne voulait jamais finir, elle commença un mouvement de reptation, de brèves pressions, dans lequel elle lui marquait sa présence. Malgré le tissu raide du jean, elle sentait que la petite bête était bien là, vivante, souple et dure à la fois, très réactive, et qui paraissait venir au-devant d'elle. Puis elle se mit à la manipuler plus fermement, la serrant et la pressant dans ses doigts, la frottant de plus en plus vivement.

Les minutes passaient, le jeu durait, le bruit régulier de la friction sur la toile emplissait toute la pièce. Elle se demandait ce qu'il ressentait réellement. Elle comprit cependant qu'il s'était complètement investi lorsqu'il souleva légèrement les reins à sa rencontre pour se dégager : sans doute l'obstacle du pantalon l'empêchait-il de s'étendre et de profiter tout à fait de la caresse. Confortée dans sa résolution, poursuivant le baiser encore plus doucement, plus lascivement, elle osa glisser les doigts sous le repli de la braguette. Jusqu'où irait-elle ainsi ? Elle n'en savait rien elle-même. Mais quand elle trouva le premier bouton, elle le défit. À ce moment seulement, elle le sentit tiquer, se raidir. Cependant, elle ne s'arrêta pas et, l'un après l'autre, fit sauter les boutons métalliques. Sous sa bouche, il écarta les lèvres, et elle sentit sur les siennes sa respiration fiévreuse ; elle pensa que, évidemment, il n'avait jamais connu une telle intrusion.

Puis, avec une délicatesse non moindre, elle enfila les doigts dans la fente qu'elle venait d'ouvrir. Tout de suite, le petit farfadet se présenta, beaucoup plus distinct au travers du tissu élastique du caleçon qu'il ne l'avait été sous celui du pantalon. Elle s'en empara comme une voleuse, elle le fit tourner entre le pouce et l'index pour en reconnaître la forme, longue et dure, mince, pointue au bout. Assurant sa prise, elle le saisit nettement, et elle entama un mouvement du poignet plus vif, plus leste, plus impur.

Le jeune garçon s'écarta en exhalant un soupir, en se cambrant dans ses bras. Alors, elle accéléra sa pollution, et il gémit comme s'il avait mal. Avant cependant qu'elle n'eût pu s'inquiéter, il fut soudain traversé par un spasme, bientôt suivi de quelques autres, plus faibles. Il avait fermé les yeux, le rouge nimbait le haut de ses joues, sa respiration était plus courte, saccadée. Elle fut bouleversée d'assister à l'extase du petit ange…

Quand elle le sentit retomber, se détendre, elle l'accompagna en le laissant aller dans les coussins. Avant de retirer la main, elle tâta discrètement l'extrémité de la pointe : le tissu était sec… Le chaton avait joui dans un souffle, sans rien d'autre que cette plainte, ces reins arqués, cette finesse désespérément tendue… Penchée au-dessus de lui, elle observa les paupières fermées sous les mèches éparses des cheveux cendrés, le petit nez crispé, la bouche entrouverte qui palpitait encore et où se devinait la nacre des dents. Elle suivit comment, graduellement, le pouls se ralentissait, le souffle se calmait, les joues retrouvaient leur pâleur ivoirine… Il ne semblait plus du tout penser à son deuil ; on aurait dit qu'il avait commencé de mettre en œuvre les préceptes de sa grand-mère.

Sheema

Dans la cuisine où la lumière commençait déjà de décroître, Diane déposa sur la table le pain et les croissants qu'elle avait pris à la boulangerie lors de leur retour. Elle était contente, ils avaient eu la chance d'une éclaircie, et ils avaient eu le loisir de marcher longuement dans les Jardins de la Fontaine.

Elle revint dans le couloir ôter sa doudoune. Devant la glace, elle abaissa ensuite un peu le zip de son gilet et en entrouvrit le col. Elle aimait cette polaire dont les motifs horizontaux, bleu pâle, gris, et beige, évoquaient les teintes de la mer en hiver ; elle en remonta légèrement les manches sur les avant-bras, pour lui donner un aspect plus moelleux qui contrastait avec la ligne nette de son pantalon bleu marine en stretch. Elle arrangea ses cheveux, et elle vérifia le léger maquillage dont elle avait assombri le tour des yeux.

Camille avait enlevé son imperméable et, à côté d'elle, il l'accrochait à une patère. Il avait meilleure mine, le froid avait coloré ses pommettes et relevé le rose thé de sa peau, l'air vif avait dégagé son front, soulevé les mèches de ses cheveux qui prenaient des reflets platinés : il paraissait aérien. Il retira la veste de son costume gris et se retrouva en chemise blanche et en jean.

– Il est quatre heures et demie : on va se faire un goûter !… Pendant que je prépare ça, rappelle ta mère.

Ils étaient au beau milieu de leur promenade lorsque Marianne avait cherché à les joindre, et elles étaient tombées d'accord qu'il serait préférable d'attendre leur retour pour parler à Camille… Elle repartit dans la cuisine, d'où elle l'entendit composer le numéro sur le téléphone fixe. Elle lança un café et fit chauffer du lait ; elle mit sur un plateau le beurre, les confitures, les croissants, ainsi que le chocolat en poudre et le sucre, ajouta bols, soucoupes, cuillères, couteaux ; elle ne saisissait pas grand-chose de la conversation, car Camille répondait par monosyllabes.

Après l'avoir entendu raccrocher, elle apporta le plateau sur la table de la salle à manger. Il resta un instant, debout à côté du téléphone, à se frotter le coin de l'œil, comme si de ce geste machinal allait sortir une solution, une réponse à son désarroi. Puis, il la rejoignit.

Elle ne grignota elle-même qu'un croissant, pour accompagner son café, mais elle fut contente de le voir manger avec appétit. Il lui revint d'un coup ce qui avait eu lieu dans cette pièce, le matin même… En fait – pour le dire simplement –, elle lui avait donné un peu de plaisir afin de le distraire de sa peine. Et cela avait produit son effet : pendant tout le temps de la promenade, il n'avait plus semblé attristé, il avait écouté ses explications sur le Temple de Diane, et il s'était même montré curieux, posant des questions, amusé de découvrir la divinité éponyme de son hôtesse… Néanmoins, cela resterait aussi sa première expérience avec une femme. Elle n'aurait pas voulu que le souvenir qu'il en garderait se résumât à un baiser, quelques caresses, une petite friction… Et puis, surtout, lui faisait horreur d'imaginer qu'une autre aurait le privilège de l'accomplir tout à fait. À l'idée qu'une femme, un jour, entreprendrait de le séduire, de le défaire, de le posséder, elle se sentait exaspérée, prise de colère contre cette inconnue…

Elle sentit qu'il était reparti, loin. Elle eut envie qu'il partageât ses pensées avec elle.

– Tu veux me parler de ta grand-mère Agnès ?…

Il la regarda, un peu surpris. Elle sentit qu'elle devait préciser.

– Je ne l'ai pas connue, tu sais. Mais ta mère m'en a souvent parlé.

Marianne lui avait surtout raconté ses conflits incessants avec sa mère, qui vivait de sa peinture, mais très mal, dont les revenus étaient plus qu'aléatoires, qui était à la limite de la clochardisation, et ne cessait de lui demander de l'aide.

– Sa maison, elle est à Loubière, au bout d'un chemin qui s'arrête à l'autoroute – mais quand elle est arrivée, y avait pas d'autoroute… Y a huit chats dedans ! Neuf, avec elle, comme elle dit ! Elle dépense plus pour eux que pour elle… Ça sent l'huile de ses tableaux. Des paysages de l'Arizona… Parfois, son agent, à Tuckson, il lui paye le voyage… Elle dit que, là-bas, elle peignait la campagne de Nîmes, et, quand elle revenait ici, elle peignait le désert… Elle fumait beaucoup… Elle aimait bien quand je venais la voir… Elle me racontait toutes sortes de trucs, comment elle avait vécu quand elle était jeune, comment elle avait été heureuse la première année avec son mari, un ingénieur. Mais il était trop « carré » pour elle, elle disait !

Diane sourit. Il disparut derrière son bol de chocolat… Quand il le reposa, elle fut surprise par une étrange sensation, comme s'il avait été parti loin, emporté dans la vie turbulente de sa grand-mère, emmené des dizaines d'années plus tôt, et que soudain il en revenait. Elle le redécouvrait comme après une longue absence, comme si elle l'avait oublié… Pendant la promenade, elle ne l'avait pas approché, pas touché non plus, de crainte de croiser quelqu'un de connaissance ; ils étaient restés côte à côte, parallèles en quelque sorte, leur attention se

portant en commun sur les mêmes objets. Or, ici, elle le retrouvait soudain, de pleine face, avec toute l'intensité de sa présence, seul à seule. Elle fut aussitôt reprise par le charme qui émanait de lui, cette légèreté d'un être pas entièrement accompli, cette délicatesse de poulain encore instable sur ses pattes fragiles, qui dresse les oreilles à l'écoute du vent…

Comme il restait, pensif devant son bol vide, elle lui sourit doucement.

– Alors… c'était bon ?

Il la regarda un instant, puis, sorti de sa rêverie, il s'empressa de dire :

– Oh ! oui… Merci !

– Dans ce cas, fais-moi un bisou.

Après une hésitation, et comme elle ne bougeait pas, ce fut lui qui se leva et vint à elle. Le hasard fit que les lèvres finement assombries de chocolat rencontrèrent les siennes… Et, comme si ses bras avaient une vie autonome, ils se refermèrent sur le corps angélique, ils l'enserrèrent, ils le retinrent tendrement. Le baiser sucré se transforma rapidement, il devint plus appuyé, plus vif.

Elle lui murmura :

– Viens… Viens me faire un câlin.

Il se laissa faire quand elle l'attira sur ses genoux. Elle le mit en travers de ses jambes et, spontanément, il se cala dans le creux de son bras gauche, appuyant la tête sur son épaule. Les cheveux blonds lui caressaient le menton, elle lui déposait de petits baisers sur le front, sur la tempe, et, tout en le retenant contre elle de la main droite sur la hanche, de l'autre elle vagabondait sur son dos, descendait sur ses reins, remontait sur ses épaules. Elle s'empara de la nuque, nerveuse comme la branche d'un jeune arbre, à laquelle elle revenait sans cesse, et elle s'imprégna de la matière fluide des cheveux, si légère, où elle s'enfonçait avec un plaisir indicible.

Était-ce de cajoler ce jeune garçon ? Elle se souvint du temps où elle était lycéenne, elle repensa à l'époque où Marianne était sa camarade de classe, elle se rappela son désir pour elle, sa frustration de leur relation restée platonique, et lui revinrent en bloc ses regrets de n'avoir jamais osé se déclarer. Une sorte de fièvre lui échauffa la tête. Elle n'allait pas reproduire cela aujourd'hui ; certainement pas. Ils n'étaient pas dans une classe sous les regards de trente paires d'yeux, ils étaient seuls dans un appartement où personne ne viendrait ; et elle n'était plus une adolescente timide, mais une adulte qui avait su construire sa vie à son idée. Elle avait déjà connu de nombreuses relations, dont plusieurs avaient été très heureuses – celle avec Sheema en étant l'apogée –, et elle était donc capable d'en avoir une autre, aussi inconvenante et licencieuse fût-elle.

Sa main passa par-dessus la tête du jeune garçon, elle la renversa en l'ébouriffant tendrement, et elle le regarda dans les yeux.

– Donne-moi un vrai baiser…

Il la dévisagea interrogativement ; un léger voile lui rosit les joues. Elle se pencha sur lui, lui enveloppa les épaules de son bras gauche, et elle l'embrassa doucement sur les lèvres, amoureusement. Mais l'instant d'après, elle lui avait ouvert la bouche et leurs deux langues s'échangeaient dans un ballet vif et agile. En sentant le petit organe souple qui se dardait et se repliait, qui s'échappait puis s'enroulait sur le sien, elle frissonna profondément.

Tout en continuant de l'embrasser, elle saisit le zip de sa polaire et l'abaissa. Elle s'empara du mince poignet et le conduisit sur sa poitrine, dans l'ouverture, où elle pressa les doigts inertes contre son chemisier. Après plusieurs hésitations, ils s'animèrent et, timidement, ils se risquèrent à quelques palpations. Elle devinait qu'il devait être taraudé entre le désir de la toucher et une sorte de honte, obscurément liée à tous les interdits que la société avait déjà inconsciemment ancrés en lui.

Elle interrompit le baiser pour s'écarter. Elle déboutonna le haut de son chemisier, puis défit son soutien-gorge rouge sombre qui s'agrafait par-devant. Il regardait fixement la chair du sein qui se dévoilait, et, cette fois, il avait piqué un véritable fard ; la découverte devait être énorme et combattait les efforts de sa censure. Elle le laissa profiter un moment, avant de lui demander :

– Tu les caresses ?

Elle ne voulait pas le guider ; elle voulait qu'il trouvât seul son chemin. Il se décida, et la main incertaine erra sur son sein comme l'aile d'un oiseau qui n'osait pas se poser. Dans la pénombre du jour déclinant, elle observait les jolis doigts sur elle, les ongles de petit garçon coupés court, les phalanges séparées par les lignes finement froncées, et elle jubilait en épiant comment ils hésitaient encore, s'approchaient, passaient sous son aréole sans se risquer dessus, se réfugiaient sur le bord.

– N'aie pas peur…

Il s'essaya, enfin, à une première vraie palpation de son sein, il referma la main dans sa chair, et elle gémit de plaisir. La façon qu'il avait de la prendre était plus raide, plus brusque que celle d'une femme, mais tout de même beaucoup plus délicate, plus attentionnée, que la manière des rares hommes qu'elle avait laissé venir jusque-là.

– Touche-moi les bouts…

Quand il se décida à s'emparer de sa pointe tendue, qu'il y referma le pouce et l'index, quand elle sentit le premier roulement sur son téton à vif, elle renversa la tête et ouvrit grand la bouche, comme pour en appeler aux dieux, les rendre témoins de sa félicité.

– Embrasse-les…

Elle le prit doucement par la nuque et, cette fois, l'attira sur elle, elle l'accompagna. Il se laissa faire, mais il resta figé, le nez dans son giron. Elle eut toutefois l'impression qu'il enfonçait son visage à sa rencontre, comme à la recherche de son parfum – à moins que ce ne fût simplement sa respiration qui était devenue plus rapide. Enfin il se résolut, et elle tressaillit de plaisir en sentant cette jolie bouche – celle-là même qui venait de prendre des tartines de confitures –, déposer de petits baisers pudiques sur les flancs de son sein, de gauche et de droite, comme s'il les picorait. Elle posa les mains sur sa tête, s'enfonça dans ses cheveux libres, les parcourut en les retournant affectueusement. La sensation était vive, et elle lui venait autant des paumes que des seins, mais surtout de l'idée de se faire embrasser par cet enfant. Cela l'amollissait, la rendait plus tendre, augmentait sa sensibilité aux vagues internes qui montaient en elle.

– Tète-moi, mon chéri.

Elle sentit les petites lèvres se refermer sur son téton et, à l'instant, un violent frisson lui descendit jusqu'au bout des orteils qui se recroquevillèrent comme des crevettes… Il se montra plus doué pour la succion que pour les baisers, et elle en fut affaiblie. Tout son corps se creusait, sa poitrine lui cuisait, son ventre se liquéfiait, au point qu'elle dut serrer les cuisses de crainte que son eau ne débordât.

Elle l'écarta d'elle, le regarda. Le jeune garçon était brûlant, comme s'il avait la fièvre. Elle lui caressa la joue, descendit dans son cou, s'enfonça dans l'échancrure de la chemise. Elle en défit le premier bouton, puis, lentement, tous les autres en suivant. Cette incision révéla le tee-shirt blanc, un vrai sous-vêtement de petit garçon, qui lui rappela les « Petits Bateaux » de son enfance… Elle avança la main et repoussa la chemise sur son épaule, laquelle elle prit et fit rouler en l'enveloppant dans sa paume. Malgré son trouble, il la regardait avec une sorte de sérieux, de concentration ; elle aurait dit qu'il écoutait avec attention comment elle s'emparait de lui.

Elle revint au cou, si tendre, si léger sous ses doigts, elle monta sur le menton, jusque sur les lèvres, et elle les lui entrouvrit, y faufilant le majeur, s'enfonçant dans cette humidité comme dans le temple d'une jeune fille, caressant la petite langue qui ne se rétractait guère. Puis elle retourna sur le torse, telle un vagabond ivre qui erre sans but sur une plage immaculée, elle descendit sur la poitrine, sur le plexus, plat et sensible comme une peau de tambour. Elle défit les derniers boutons de la chemise, l'écarta, et elle tira le tee-shirt hors du pantalon. Elle découvrit le ventre nu, si délicat, frissonnant, souple et chaud, comme une pâte qu'on vient de pétrir. Il se laissait faire, il ne bronchait pas, mais il frémissait, comme s'il avait froid.

Elle le frotta plus intensément, repoussant les fins muscles de l'abdomen et les faisant se rétracter sous sa pression, revint s'amuser avec le petit accroc du nombril, s'enfonça sous le tee-shirt, sur les flancs si minces qu'ils en paraissaient maigres. C'était une sorte de massage doux et pénétrant qu'elle lui donnait, comme à un noyé qu'on veut ranimer en lui transférant sa propre énergie. Puis elle effleura le pantalon, le long de la taille, la suivant d'un bord à l'autre, lentement, comme pour en explorer la limite, et elle y passait le bout de ses doigts dessous, frôlant de la pointe des ongles l'élastique du boxer qu'elle reconnaissait, tout proche.

Elle n'en pouvait plus ; il fallait qu'elle allât jusqu'au bout. Elle le prit par le coude, lui fit comprendre de se lever.

– Viens…

Elle lui sourit. Elle haussa les mains qu'elle lui posa sur les épaules, et elle l'enveloppa d'une caresse le long des bras, au travers de la chemise fraîche. Debout devant elle, il tremblait un peu sous ses doigts, envahi par une émotion très forte, et il ne lui rendit pas son sourire ; en fait, il semblait à présent moins gêné que raidi, concentré sur ce qui devait s'ensuivre.

Elle eut une seconde d'hésitation : le petit ceinturon en cuir clair la bouleversait. Ils étaient seuls dans cette pièce, ils n'étaient que tous les deux, et personne ne pouvait plus l'empêcher d'accomplir son forfait : elle allait dévirginiser ce garçon, le fils de son amie, un enfant trop jeune, elle le savait, mais elle était passée au-delà de ces conventions morales ou psychologiques. Le désir qu'elle en avait était à présent bien trop puissant pour que seulement elle pensât à lutter contre lui ; elle en était possédée, enivrée. Qu'il s'agît de pédophilie, de pédérastie, d'hébéphilie – quelque nom qu'on voudrait lui donner –, en réalité c'était d'un amour fou qu'elle était atteinte.

Résolument, elle l'attrapa la ceinture et, tremblant légèrement, elle la déboucla. Devant le bouton nickelé qu'elle venait de découvrir, elle eut un dernier scrupule, elle douta une dernière fois, envahie de honte et d'appréhension, redoutant les conséquences de son geste, mais… elle le défit.

Il avait baissé les paupières. Était-il gêné ou observait-il ce qu'elle faisait ? Se sentait-il troublé d'être déshabillé comme un petit enfant ? Cela ne devait plus lui être arrivé depuis des années. À deux mains, elle attrapa le jean, le déboutonna jusqu'au bout et, l'écartant, elle dévoila le boxer rouge sombre. Elle s'amusa de s'apercevoir que leurs sous-vêtements étaient presque de la même couleur… Il était soulevé au centre de la façon la plus simple et la plus émouvante, et cette arête renflée comme une datte qui le déformait était un merveilleux accueil, un « merci », tout à la fois un hommage et une invite. Elle ne savait pas vraiment pourquoi ces formes si élémentaires la troublaient à ce

point, mais, quand elle y posa doucement les mains, elle eut soudain des larmes au bord des paupières. Elle pensait ne jamais avoir ressenti une émotion aussi complexe, aussi tordue, où la plus grande tendresse se mêlait inextricablement à une sensualité particulièrement perverse.

Se courbant vers lui, elle s'aventura, d'une bouche timide, à lui embrasser cette dureté au travers du tissu. Elle fut surprise de le sentir réagir si vivement : il fut entre ses mains parcouru d'un tremblement, elle entendit son haleine interrompue d'une brève inspiration. Elle lui déposa ensuite des petits baisers partout, sur la pointe, au centre du joli renflement, à sa base, comme sur une vivante carte du Tendre. Et le mince animal bougeait sous le contact de ses lèvres, tressaillait, se soulevait encore.

Elle dégagea légèrement le pantalon, le passa sous les hanches, et le boxer s'exposa en entier, laissant apparaître le haut des cuisses nues, si lisses, si belles qu'elles en paraissaient vulnérables. Elle saisit délicatement la ceinture élastique, la souleva et la retourna comme on découvre le ciboire où l'on va prendre les hosties consacrées, puis elle la rabattit en haut des cuisses, en prenant soin de la laisser tendue sous le petit gousset durci qu'elle frôlait. La vision de cette aiguille dressée, de cette mince hampe, au bout recouvert d'une peau si fine, si fragile, était une invite ensorcelante, hallucinante. Elle s'y pencha modestement, ses mains se glissant par-dessous pour envelopper les fruits, ronds et serrés, et ses lèvres vinrent tendrement téter la pointe effilée qui ne se dévoilait pas. Elle fut surprise de sa rigidité – malgré sa douceur satinée, elle était dure comme du bois passé au feu –, mais plus encore de l'intensité du plaisir que le petit ange manifestait, traversé par des spasmes si émouvants et si vifs qu'ils paraissaient douloureux.

Elle se redressa, lui jeta un coup d'œil : par toute l'expression anxieuse de son visage, il demandait une suite et, sans doute même, une fin ; mais elle n'avait aucune envie de conclusion, tout au contraire. Sans le lâcher des yeux, très doucement, elle lui glissa la main entre les cuisses, par-dessus le caleçon tendu, et elle s'avança. Puis son index passa… Le chaton ferma les paupières, s'abandonna, vacilla… Il était parcouru par un bref sursaut chaque fois qu'elle allait et revenait, le frôlant le long de sa fente intime, sans jamais s'y enfoncer. De temps en temps, elle le reprenait par-devant entre ses lèvres, le pressait de quelques mouvements irréguliers, le sollicitait de la langue, puis, sans jamais lui permettre de finir, elle le laissait et retournait l'effleurer. Elle adorait ce délicieux tourment qu'elle lui infligeait, et qui n'avait d'égal que son plaisir à le maintenir au-dessus de son achèvement, à le faire glisser d'une vague à l'autre, l'écartelant entre l'envie de poursuivre et celle d'aboutir.

Mais elle ne pouvait non plus continuer ce petit jeu éternellement, elle l'aurait rendu fou.

– Viens.

Puis elle ajouta :

– Je vais te donner la vie.

Elle lui prit la main, se leva, et en reculant elle traversa le salon jusqu'à s'asseoir sur le divan, tout en le gardant debout devant elle. Elle murmura :

– Enlève tes chaussures…

Embarrassé par le pantalon entortillé sur ses genoux, il les fit sauter avec la pointe du pied, sans même les délacer.

Elle s'allongea sur le dos. Elle tira le zip de son propre pantalon et, glissant les doigts par-dessous le long des hanches, elle le retourna. Quand elle dévoila son slip rouge, ce fut trop fort, il détourna les yeux. La chaleur qui avait envahi son visage atteignit son cou. Elle fut reprise d'une hésitation. Allait-elle lui imposer cela aussi, tout de suite ? Mais elle ne s'arrêterait pas en chemin. Elle descendit lentement le slip jusque sous ses fesses. Elle se rendit compte, cependant, que sa vulve était proche de déborder. Elle ne voulut pas soumettre Camille à un spectacle qui pouvait l'impressionner – et puis, même si son sexe était entièrement épilé, elle se doutait qu'il n'y avait pour un jeune garçon rien de plus étrange qu'un ventre fendu, sans saillie. Pour l'en distraire, elle lui tendit la main :

– Viens…

Il posa gauchement un genou sur le bord du canapé ; il ne savait que faire de lui.

– Viens sur moi…

Elle le prit par les épaules, le conduisit à elle ; il se coucha, le ventre contre le sien, son torse lui recouvrant la poitrine, et elle reconnut tout de suite le petit ardillon qui la frôlait, la pointait, se faufilait le long de ses cuisses. Elle l'enlaça tendrement ; elle l'étreignit. De le sentir allongé sur elle, dans un même désordre des vêtements, une même demi-nudité, dans un même abandon de l'un à l'autre, elle ressentit un apaisement profond, une satisfaction aussi intense que si elle avait tenu un bébé contre elle.

Elle prit le temps de profiter de lui, de le serrer affectueusement contre elle, comme un gosse qu'on console, qu'on rassure. Elle lui caressait doucement la nuque d'une main, s'enfonçant tendrement dans l'enchevêtrement des mèches fuyantes, et de l'autre elle lui parcourait le dos, elle froissait la chemise, le tee-shirt, elle y faisait couler les doigts pour l'épouser, pour prendre pleinement contact avec lui. Elle découvrait tout un nouvel univers, celui de ses reins, fins et nerveux, finement creusés, cette longue ligne qui partait de la nuque et descendait vers la saillie tellement émouvante des fesses. La joie qu'elle avait à tenir cet enfant sur elle était immense.

Puis, enfin, sans cesser de tourner sa griffe sur la tête qu'elle ébouriffait, elle osa allonger le bras, et elle s'empara du petit derrière nu. Elle le caressa longuement, doucement, elle le palpa avec tendresse, elle en fit la découverte. Elle ne savait pas si les femmes faisaient souvent cela à leurs amants, mais, pour elle, les fesses étaient un lieu où sa main se plaisait et dont elle ne se défaisait pas facilement ; et celles-ci étaient absolument délicieuses. Elle les tritura un peu plus résolument, les serra, y incrusta les doigts. Elles étaient simultanément fermes et tendres – en fait, comme son petit ergot, à la fois dures et souples.

Il se laissait faire, elle le sentait palpiter sur elle, le visage niché dans son cou, les épaules étroites reposant sur sa poitrine, le ventre en creux épousant le sien. Elle pensa qu'elle aurait dû lui mettre un préservatif : encore qu'il ne fût pas en mesure de la rendre enceinte, sans doute cela eût-il été plus prudent pour lui ; mais il était trop tard pour s'en préoccuper.

Elle ne voulut pas le faire souffrir en différant plus longtemps. Elle glissa la main entre leurs ventres joints, au milieu de la chiffonnade de leurs vêtements défaits, et elle attrapa la fine excroissance, tendue comme un diapason. Elle ouvrit les jambes et, tout doucement, elle le conduisit en elle, entre ses cuisses, au centre de son corps. Elle sentit la jeune pousse s'avancer, se loger au cœur de sa chair, la peau délicate se tirer en arrière, se rouler, et libérer le bourgeon qui fut accueilli par une eau abondante. Elle l'avait décalotté avec ses petites lèvres ! À cette idée, qu'elle trouvait extrêmement excitante – elle ne savait pourquoi –, des éclats de lumière lui parcoururent l'esprit.

Elle ne le laissa pénétrer en elle que graduellement, et elle adora cette progression contenue. Elle ferma les yeux, resserra doucement son périnée, et décupla ainsi son plaisir à ressentir cet avancement, centimètre par centimètre, le détail de ce parcours. L'aiguillon du jeune garçon n'était pas très long, ni bien gros, et elle s'étonnait cependant de pouvoir en sentir parfaitement le mouvement à l'intérieur d'elle, comment il sursautait, comment il se soulevait en se frottant sur l'envers de son pubis. En voyant les vagues qui l'agitaient et le faisaient onduler de la nuque jusqu'aux talons, elle imaginait toutes les sensations nouvelles qu'il découvrait, et auxquelles évidemment il ne s'attendait pas : l'humidité brûlante qui l'accueillait, les pressions contre son appendice, la facilité avec laquelle le fourreau où il était entré s'adaptait et l'enrobait.

Enfin, il fut en elle, jusqu'à la garde. Un rai de plaisir la traversa à l'instant où la petite flèche s'immobilisa, tout au bout, au cœur de son intimité. Les pelotes rétractées appuyaient contre ses lèvres ouvertes, et elles paraissaient fraîches par comparaison. Cette impression de l'avoir avalé en totalité la remplit d'un bonheur indicible ; elle trem-

blait, parcourue par des sensations de froid alternées avec des bouffées de chaleur.

Timidement d'abord, il se mit en mouvement, se soulevant, arquant les reins, et assez vite l'assurance lui vint, ses impulsions devinrent plus rapides, plus vives. Émerveillée d'assister pour la première fois à la manifestation de cet instinct que la Nature avait placé dans les gènes du jeune garçon, sans qu'il eût besoin d'aucun apprentissage, à la façon d'un petit chat qui sait téter dès sa naissance, elle referma les bras autour de son torse, pour mieux le sentir, pour mieux le posséder, le faire entièrement sien. Dans le bonheur de ce contact parachevé, la boule de plaisir grossit et s'étendit depuis son sexe vers l'ensemble de son corps, jusqu'au sommet du crâne ; elle avait l'impression que son eau intime lui envahissait le cerveau. Un léger bruit mouillé accompagnait ce mouvement alternatif, elle eut peur un moment qu'il ne lui parût trop obscène, mais elle n'y pouvait rien, il allait devoir l'accepter comme l'un des chants de l'amour. Elle, en tout cas, profitait au contraire de ce faible clapotis, doux et rythmé, qui montait et devenait de plus en plus rapide, et qu'elle trouvait follement excitant.

La course ne fut pas très longue, le jeune serpent qui lui ondulait sur le ventre soudain se redressa, pris d'une crampe qui le raidit tout entier. Son corps vibra tandis qu'il gardait la bouche ouverte dans un cri muet, il fut parcouru de plusieurs soubresauts, comme s'il allait mourir, puis il retomba sur elle, pantelant, à bout de souffle. Son orgasme sec ne paraissait certainement pas moins vif qu'une jouissance féconde.

Elle resta longtemps immobile à le tenir dans ses bras, à le choyer, comme un petit animal domestique qu'on veut calmer, rassurer. Elle n'avait pas joui, mais elle s'était comme remplie de lui, et le bonheur qu'elle avait ressenti valait cent orgasmes. Elle le sentait maintenant sur elle, totalement abandonné, épuisé, sans plus de tensions, libre. Elle lui caressait doucement les cheveux, elle lui avait rabattu la chemise et le tee-shirt sur le dos pour qu'il n'eût pas froid, et elle laissait sa main parcourir son corps au hasard, légèrement, comme une vague lèche un naufragé rejeté sur une grève ensoleillée, s'enivrant de cette peau tiède et veloutée. Elle était si bien.

*

La nuit était tombée. Diane finissait de se maquiller dans la salle de bains. Après avoir entouré ses yeux de leur habituel listel d'ombre, elle parachevait le dessin de ses lèvres avec le bâton de rouge, celui de cet intense ambre carminé qu'elle réservait aux grands jours. Elle avait choisi une courte jupe en cuir sombre et un chemisier satiné d'un

pâle vert d'eau, assorti à son améthyste, dont elle avait laissé le col négligemment entrouvert.

On sonna. Dans le couloir, elle croisa Camille qui sortait timidement de la chambre. Elle l'avait prévenu que son amie Sheema viendrait dîner avec eux ce soir-là, et elle s'amusa de voir que le jeune garçon lui aussi s'était changé. Après avoir pris une douche, il avait remis son pull écru, son pantalon de velours gris, ses chaussures noires.

Quand elle ouvrit la porte, elle découvrit que Sheema, pareillement avertie de la présence de son jeune invité, s'était mise sur son trente-et-un elle aussi. Elle l'embrassa un peu rapidement, en s'arrangeant pour que le jeune garçon ne vît pas leurs lèvres se rencontrer… Puis elle fit les présentations.

– Sheema, voici Camille, le fils de mon amie Marianne. Il est avec moi pour quelques jours car… nous avons malheureusement appris aujourd'hui que… enfin, qu'il avait perdu sa grand-mère… Et Camille, je te présente Sheema, mon amie très chère, qui est née au Cambodge…

Sheema embrassa le jeune garçon sur les deux joues.

– Bonjour, Camille.

– Bonjour…

– … Je suis désolée pour ta grand-mère…

Elle lui fit un petit sourire de consolation. Il baissa les yeux et hocha la tête à peine. Mais ensuite elle ajouta plus sèchement, sur un ton fataliste :

– Malheureusement, la vie, c'est comme ça.

Elle s'écarta en déboutonnant son manteau. De nouveau, elle lui souriait, comme si de rien n'était.

– Mais, dis-moi, « Camille » ? Tu es bien un garçon, n'est-ce pas ?

Après un instant de surprise, Diane intervint :

– Oui, bien sûr !… Quelle question !

Elle affecta de rire comme s'il s'agissait à l'évidence d'une plaisanterie, les adolescents en général n'aimant pas du tout être pris pour des filles.

Sheema insista :

– C'est pas très *boyish*, comme prénom, si ?… Je sais qu'il y a Camille Pissarro, l'impressionniste… Camille Saint-Saëns, le compositeur…

Diane enchaîna :

– Camille Desmoulins, le Montagnard…

– Oui… Mais aujourd'hui, « Camille », ça fait plutôt fille, je trouve.

Diane pensa qu'il fallait arrêter cette conversation mal engagée.

– Tu me donnes ton manteau ?

Elle observa du coin de l'œil son pensionnaire qui lui-même examinait leur invitée tandis qu'elle se défaisait. Il trahit son émotion quand il découvrit la robe fourreau gris clair qui moulait les épaules et la poitrine de la jeune Asiatique, qui lui enveloppait la taille avec quelques plis accentuant encore sa finesse, et qui s'ouvrait en diagonale sur des jambes élancées. Des bottes noires, longues comme des stylets, lacées jusque sous le genou, étaient poursuivies par des collants gris sombre, ce qui donnait l'illusion qu'elle portait des cuissardes. Elle se demanda ce qu'il pouvait penser de cette Cambodgienne aux cheveux mi-longs, d'un noir brillant, à la voix un peu grave, qui parlait français comme une native, avec un léger accent du Midi plutôt inattendu. Quand elle mettait des talons hauts, elles avaient toutes deux la même taille, cependant Sheema, plus jeune de quelques années, était aussi plus petite et plus fine qu'elle.

Ils s'assirent autour du plateau de l'apéritif, Sheema et Camille côte à côte sur le canapé, Diane dans un fauteuil en face d'eux. Sheema croisa les jambes, mettant en avant sa longue cuisse hors de sa robe fendue, et elle ne se gêna pas pour détailler le jeune garçon. Camille gardait le regard à l'écart, et il se frotta machinalement l'aile du nez, trahissant son embarras.

– Alors Diane, tu as enfin retrouvé ton frère ?… Ma parole, ce petit Apollon est tout à fait craquant !

Diane sentit monter en elle une légère bouffée de chaleur. Outre que le dernier adjectif était pour le moins ambigu, elle n'était pas certaine que son hôte se rappellerait les explications sur l'origine mythologique de son prénom, qu'elle lui avait données lors de leur promenade.

Sheema taquina le jeune garçon d'une caresse du dos de l'index sur la joue pour attirer son attention.

– Elle est pas mal, ta « sœur », non ? T'as vu comme elle est belle ? « La Divine », on l'appelle…

Camille, qui ne savait que répondre, gardait le regard dans le vague.

– Oui, je plaisante, et tu es triste… Tu as perdu ta grand-mère… Mais tu as encore tes parents, n'est-ce pas ?

Camille hocha la tête, un peu surpris par cette question directe ; la voix était affectueuse, mais ne marquait pas plus de compassion que cela.

– Tu peux t'estimer heureux.

Diane soupira et se mit en devoir d'expliquer :

– Les parents de Sheema sont morts quand elle avait six ans. Elle a vécu jusqu'à sa majorité dans une famille d'accueil, à Toulon.

Sheema poursuivit :

– Les Khmers rouges les ont traqués parce qu'ils faisaient partie de l'« élite »… c'est-à-dire qu'ils parlaient des langues étrangères et portaient des lunettes ! Ils ont été envoyés en rééducation dans une campagne. Ils n'en sont jamais revenus.

Camille la dévisagea avec un air de sincère commisération. Diane toussota.

– Bon, mais pour Camille, il vient d'apprendre cette nouvelle aujourd'hui même…

– Et alors ? On éteint les incendies en allumant le feu.

Et, se penchant sur le jeune garçon comme si elle cherchait à lui retirer un cheveu sur le devant du pull, elle enfonça dans la laine écrue deux ongles vernis d'un rose nacré, et elle lui pinça la poitrine assez méchamment. Il poussa un cri de surprise. Diane s'écria, indignée :

– Sheema !

– Pour oublier un chagrin, le mieux, c'est une autre douleur.

Très gênée, Diane essaya de minimiser :

– Ne fais pas attention, Camille, elle est insupportable : elle se croit tout permis, elle taquine tout le monde.

Sheema prit le menton du jeune garçon entre le pouce et l'index pour lui redresser la tête, et elle lui sourit en le regardant dans le fond des yeux.

– Tu veux, pendant que Diane te retiendra dans ses griffes, que je t'arrache tes vêtements et que je te fouette, tout nu, jusqu'au sang ?…

Camille parut interloqué ; il ne savait évidemment comment prendre cette proposition saugrenue, comment réagir. Sheema lui refit une petite caresse sur la joue.

– Je suis certaine que tu vas déjà beaucoup mieux !…

Elle rit. Le visage de Camille avait effectivement pris des couleurs. Même s'il avait compris maintenant qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, l'image que Sheema lui avait mise devant les yeux n'avait pu que l'impressionner…

Diane remplit les verres pour faire diversion. Elle avait autant désiré que redouté la confrontation de ces deux-là. Elle versa du jus de pamplemousse pour Camille, et du banyuls pour elles deux. Ils trinquèrent.

Pour éviter que son amie ne refît des siennes, elle amena la conversation sur un sujet plus anodin. Elle raconta que pour le dimanche, le lendemain, elle prévoyait d'emmener Camille à l'« Espace du Cheminot », près du boulevard Talabot.

– Il paraît qu'il y a huit salles qui présentent plus de 2 500 pièces de collection : locomotives, wagons, maquettes, documents, tout le

matériel d'époque. Et d'anciens employés viennent témoigner de leur passion. En général, les enfants adorent !

Sheema sourit avec indulgence :

– Je vois que le programme est bien organisé. Tu ne recules devant rien pour le consoler, ton écolier…

– Ben… j'essaie de lui changer les idées…

– C'est bien… Mais tu sais, l'autre moyen de lui changer les idées, c'est… de lui en donner d'autres…

Au ton suggestif de Sheema, au petit rire dont elle ponctua sa phrase, Diane se sentit rougir. Elle eut soudain l'impression que, par elle ne savait quel artifice, son amie l'avait déjà percée à jour, qu'elle avait deviné à quoi elle s'était livrée avec son hôte durant l'après-midi !

– … En tout cas, moi à ta place, je sais comment je m'y prendrais.

Et Sheema posa la main sur celle du jeune garçon, qu'elle caressa familièrement. Diane tiqua : elle trouva ce geste un peu cavalier pour une première rencontre… Mais Sheema ne semblait pas embarrassée, elle jouait sans vergogne avec les doigts abandonnés sur le canapé – sans qu'ils parussent se dérober cependant. Elle monta même sur le poignet, allant jusqu'à faufiler indiscrètement le bout du majeur sous l'extrémité élastique de la manche écrue. Diane retint son souffle : elle avait cru voir un petit pénis se glisser dans l'étroit passage !… Elle avait soudain l'impression que Sheema s'emparait de son pensionnaire, qu'elle lui prenait son jeune amant – elle pouvait bien l'appeler ainsi à présent. Si elle avait pu imaginer, ou peut-être même souhaiter, quelque chose de cet ordre, elle n'aurait jamais cru que ce fût si vite.

Les yeux rivés sur cette main, Diane suivit comment elle remontait maintenant par-dessus le pull en palpant doucement l'avant-bras, jouait avec le coude, net comme un angle, tâtait le biceps, si fin dans la manche, et s'enroulait autour de l'épaule qui ne se défendait pas. Puis, assez impudiquement, Sheema lui prit le cou au travers du col roulé. Le garçon, qui n'avait pas bronché jusque-là, eut toutefois un petit recul machinal de la tête. Cela ne l'interrompit pas, elle vint sur le menton, caressa affectueusement la joue, et remonta sur la tempe où elle repoussa une mèche de cheveux derrière l'oreille. Diane avait la bouche sèche. Elle se rendit compte que c'était exactement le premier geste qu'elle avait voulu faire et s'était interdit la veille, dans la cuisine ; elle fut jalouse de la liberté de son amie.

– C'est qu'il est tout à fait joli, tu sais ? J'ai bien envie de le grignoter – pour l'apéro !

Elle rit. Diane était contrariée qu'elle parlât de Camille à la troisième personne. Elle s'était demandé comment Sheema réagirait, si elle serait sensible au charme du jeune garçon comme elle l'avait été

elle-même, et elle découvrait que son amie manifestement avait la même inclination pour ce faune léger et gracieux.

Sheema lui passa le bout de son ongle verni sur la bouche.

– Il a de très jolies lèvres…

Camille, figé, ne bougeait pas plus qu'une statue ; on voyait qu'il avait un peu de mal avec les provocations de la jeune femme. Mais celle-ci n'en avait cure, fallait-il croire, car elle se pencha vers lui et, sans plus de préliminaires, de ses lèvres bien en chair qui luisaient d'une fine couche de *gloss*, elle lui déposa délicatement un baiser sur la bouche. Hallucinée, Diane sentit son cœur s'arrêter. Elle vit Camille tressaillir, mais elle vit aussi qu'il ne se reculait pas, et que, au contraire, ses paupières s'abaissaient ; elle sut qu'il acceptait le baiser. Sheema en déposa un autre, puis un autre encore, et encore un autre, on aurait dit une volée de papillons qui venaient se presser sur les lèvres du jeune garçon… Diane était sur des charbons.

Sheema s'écarta. Elle le contempla affectueusement.

– Alors, Camille, ça te plaît de te faire embrasser par les filles ?

Elle lui caressa la tempe en lui repoussant les cheveux.

– Ma foi, pour moi je découvre que j'aime beaucoup les petits éplorés ! Ils sont à croquer…

Elle se pencha de nouveau sur lui, lui coula une main dans la nuque, et une pointe carminée surgit de sa bouche. Elle l'avança vers celle de l'enfant, elle en frôla tendrement le bord supérieur, longuement, allant même effleurer le délicat ourlet de la narine, puis elle descendit longer la lèvre de dessous d'une lente caresse humide, et s'arrêta sur la commissure dont elle titilla l'angle ultime. Elle retourna ensuite sur la bouche y laisser un baiser, à peine un contact, tout juste un souffle provocant. Enfin, elle se remit à lui frôler les lèvres, se faufilant d'une extrémité à l'autre, en les rasant comme font les martinets dans les jardins le soir.

Diane était électrisée ; l'émotion l'avait vidée de son sang. Mais, dans la main ferme qui le retenait, si Camille frissonnait de la tête aux pieds, comme un oisillon pris dans un collet, il ne renâclait pas, il ne se défendait pas, il semblait entièrement concentré sur ses sensations.

Sheema s'écarta lentement, et elle murmura :

– Ouvre la bouche, Camille, laisse-toi aller, mon chéri…

Elle revint s'insinuer entre les petites lèvres fragiles, qui cette fois acceptèrent de se défaire, et elle se coula dans cette intimité. Inclinant la tête, elle lui donna un vrai baiser profond, à pleine bouche, à pleine langue, tournant et retournant sur lui pour mieux l'épouser. Hallucinée, Diane vit comment elle lui lâchait la nuque pour descendre dans son dos, comment de l'autre main elle lui caressait maintenant le torse, s'emparait de son flanc, remontait jusque sous l'aisselle en chif-

fonnant le pull, se cramponnait à son épaule comme si elle avait voulu se l'approprier. La jalousie lui tordait le ventre, augmentée du constat que Camille se laissait faire avec une facilité étonnante. Cela signifiait qu'il aimait ça ?… Évidemment !

Sheema s'écarta brusquement.

– Viens, mon chéri. J'ai envie de toi.

Et, lui attrapant le pull par le bas, elle le lui tira tout de go, le lui remontant sous les bras, faisant soudain apparaître le torse étroit pris dans le blanc du tee-shirt. Diane n'y tint plus ; elle ne pouvait pas laisser faire cela sans en être. Elle quitta son fauteuil d'un coup, prise d'une urgence, et elle saisit Camille par le bras pour lui faire comprendre de se lever. Il ne protesta pas ; il semblait confondu par ce qui lui arrivait. Quand il fut debout devant elle, les yeux baissés, encore étourdi par le baiser, elle acheva de lui retirer son pull. Il en ressortit ébouriffé.

Elle croisa le regard de son amie ; elle se rendit compte de combien ses yeux brillaient. Elle savait qu'elles allaient commettre de nouveau l'irréparable, mais c'était bien trop fort pour qu'elle pensât seulement à y renoncer, à interrompre maintenant ce qui venait d'être engagé.

Sheema reprit le garçon par les hanches, le ramena devant elle, et attrapa la fine ceinture de cuir noir qu'elle déboucla. Avec des doigts rapides, elle défit le bouton du pantalon de velours gris, en abaissa la fermeture Éclair, et l'écarta, dévoilant un boxer anthracite.

– Qu'est-ce que c'est joli, ces petites culottes moulantes de garçon !

Diane avait posé les mains sur le haut du dos de Camille, et elle le caressait lentement, comme pour l'encourager. Par-dessus son épaule, elle suivait comment Sheema lui avait remonté le bas du tee-shirt et lui passait la main sur le ventre, à peine creusé par l'appréhension, marqué au centre du minuscule nombril.

– Et qu'est-ce qu'il est doux ! Il a une peau de fille !

Elle descendit dans le pantalon ouvert et vint sur le devant du caleçon, où une raideur était montée. Diane sentit sous ses mains le garçon frissonner. Sheema rit légèrement :

– Il a d'excellents réflexes, en tout cas !

Elle lui caressa la hanche.

– Tourne-toi un peu…

Diane, la bouche sèche, toute dans l'attente de ce qui allait se passer, redoutant que son petit pensionnaire soudain n'opposât une rebuffade, le guida doucement pour le faire pivoter et qu'il présentât le dos à son amie. Sheema délicatement abaissa le pantalon devant les fesses. Elle les caressa avec un sérieux tout à coup retrouvé.

– Qu'il les a belles ! Et comme ses cuisses sont fines. C'est incroyable. Je suis jalouse…

Diane tenait Camille serré contre elle et, tout en lui caressant tendrement la nuque, attentive à la moindre de ses réactions, goûtant chacun de ses frissons, elle observait le doigt de Sheema qui suivait lentement en travers de la cuisse le mince ourlet du caleçon, parfois faufilant un ongle dessous, parfois revenant profiter du velouté de la peau nue.

Les mains sur les hanches du jeune garçon, Sheema le ramena face à elle, et Diane desserra les bras avant de le reprendre, dos contre sa poitrine. Puis, lentement, Sheema fit coulisser le petit boxer pour découvrir ce qu'il cachait. Elle prit le bâtonnet qui se dressa joliment vers elle, et y passa des doigts légers comme le vent.

Sous l'hommage, Camille ne put retenir un soupir. Diane, la gorge étranglée, le serra contre elle. Elle lui caressa le ventre, se glissa sous le tee-shirt, le remonta sur la poitrine. Sans y penser, elle trouva les tétins, s'y attarda, les pressa pour les dégager. Ces embryons étaient si mignons, si étranges, lilliputiens à côté des mamelons d'une femme ! Elle les tourna amoureusement pour les faire saillir, se tendre, elle les choyait comme ceux d'une fille, et elle eut un grand plaisir à les sentir s'éveiller.

Sheema avança la langue et, du bout, vint rencontrer la vergette dressée devant elle, à la pointe délicatement recouverte d'une peau très fine. Elle l'entoura de ses lèvres, et elle la repoussa légèrement. Celle-ci opposa quelques difficultés encore, mais ne résista pas longtemps à son désir.

– Ah ! Mais on dirait que tu es fait… Est-ce que le souriceau aurait déjà vu le jour ?

Tout en le dévisageant, et comme pour accentuer sa question, elle passait le fil de ses ongles entre ses cuisses, sous ses petits renflements, durs et rétractés, déjà remontés. Évidemment, il ne répondait pas, envahi par des impressions tellement nouvelles, bousculé par des sensations beaucoup trop vives, incapable de chercher à comprendre ce qu'on lui demandait. S'amusant de son trouble, elle lui passa une main entre les jambes et lui frôla les fesses. Il tressaillit de nouveau. Diane se rendit compte qu'elle avait eu ce même geste.

Sheema emboucha alors l'appendice et l'avala jusqu'à la racine, à se coller contre son ventre. Diane imagina le petit dard noyé dans la salive, la dépression de plus en plus marquée qu'il devait subir, et l'appréhension qu'il ne manquait pas d'avoir à se sentir tout entier avalé dans cette bouche humide, à en soutenir les aspirations saisissantes. Pour le rassurer, elle continuait de lui couler ses mains sur le torse, remontant du creux du ventre contracté vers la poitrine, chiffonnant le tee-shirt sous les aisselles, lui enveloppant les épaules comme

pour lui faire un asile de ses mains – à moins que ce ne fût pour le dissuader de s'échapper. Elle murmura pour son amie :

– Ne lui fais pas mal…

Sheema ne répondit pas, refusant de lâcher sa proie, elle ne se reculait que pour mieux la reprendre, et les soupirs du jeune garçon furent si vifs qu'ils redevinrent presque douloureux. Pleine d'une compassion amoureuse, Diane lui renversa la tête en arrière et lui passa la main sur le front, comme à un enfant fiévreux, en lui rebroussant les cheveux. Elle l'embrassa sous l'oreille, dans le cou, lui mordilla la nuque. Si elle avait pu, elle l'aurait avalé tant elle l'aimait.

Quand Sheema se retira, elle prit soin de ramener le capuchon en place.

– Viens, mon chéri… À ton tour de me découvrir…

Elle se leva, lui tourna le dos en saisissant sa robe moulante par les hanches, et elle la remonta lentement, jusqu'à l'ôter complètement. Diane se demandait ce qu'en pensait Camille, qui voyait ce qu'elle voyait, qui assistait de même au spectacle de ce corps longiligne, assez androgyne, de ces fesses serrées et tenues dans le collant comme celles d'une danseuse. Sheema dégrafa son soutien-gorge noir, le retira et, d'un coup, elle se tourna, dévoilant une poitrine pas très grosse, mais bien galbée et ferme. Elle s'approcha en se prenant les seins dans les mains, et elle les avança au point de les pousser dans le cou du jeune garçon – sur ses talons, elle avait à peine une dizaine de centimètres de plus que lui. Elle l'en enserra comme dans un cache-col et, de ses pointes relevées, elle l'aiguillonnait lubriquement, elle le caressait sous le menton, le forçant à redresser la tête.

– T'aurais pas envie d'en avoir un jour une jolie paire, comme moi ?

Elle rit en s'écartant, et Diane vit que Camille une fois encore avait rougi, confondu par ses provocations. Sheema lui déposa sur les lèvres un petit baiser, puis elle le prit par la main et l'emmena.

– Viens.

Elle se rassit sur le canapé.

– Viens, tète-moi, mon bébé, je t'en prie…

Diane saisit Camille par les épaules, elle lui ôta son tee-shirt, lui retira ses chaussures, lui dégagea le pantalon et le boxer des jambes, sans toutefois prendre le temps de lui retirer les chaussettes, et elle eut brièvement la sensation d'accomplir un geste maternel – comme Marianne avait dû l'avoir bien des fois en déshabillant son petit garçon. S'identifiait-elle à son amie ? Ajoutait-elle maintenant une dimension incestueuse à la dépravation dont elle avait déjà fait preuve ?… Elle déposa les vêtements sur un fauteuil et, quand elle se retourna, qu'elle le vit comme cela, entièrement nu, elle fut tout à fait bouleversée. Il lui apparaissait comme un dieu, un très jeune dieu, une de ces statues

d'albâtre qui venaient des Grecs mais, au lieu d'être blanche, froide et figée, il était là, vivant, frémissant, avec sa peau où se mêlaient tant de nuances allant du rose au blond. Il lui parut évident qu'il était voué à l'amour.

Elle le guida pour l'agenouiller sur les coussins à côté de son amie. S'asseyant derrière lui, elle le courba vers la jeune femme qui s'était laissé aller confortablement dans le dossier. Sheema se prit les seins et, les rassemblant pour les faire saillir, elle attira ce visage d'ange sur elle.

– Suce-moi, mon chéri, j'ai trop envie…

Le jeune garçon hésitait. Diane l'encouragea d'une douce caresse sur la nuque, sur le haut du dos, et, s'allongeant à demi, il finit par aller à la rencontre d'une des pointes tendues vers lui. Elle suivit avidement le spectacle de cette bouche si tendre, si délicate, si fraîche, qui s'entrouvrit timidement et se referma sur le téton qui avait fortement durci. Un instant plus tard, le garçon retrouva le réflexe de tétée qu'il avait eu, douze années plus tôt, et ce fut au tour de Sheema de gémir douloureusement. Diane croyait ressentir sur ses propres tétons le contact de ces jeunes lèvres refermées, leur chaleur, leur humidité, leur suavité, et elle était folle de jalousie – de Sheema ou de Camille, elle n'aurait pu le dire, des deux à la fois, certainement. Elle aurait voulu se trouver en chacun d'entre eux, et c'était ce qu'elle vivait à ce moment, ne perdant pas le moindre tressaillement de l'une ou de l'autre, cherchant à reconnaître chaque frisson de plaisir, observant la beauté lumineuse de ces deux corps si dissemblables et si bien appariés.

Sheema repoussa soudain le garçon sur le côté.

– Tiens, moi aussi, je vais te téter…

Elle lui saisit la jambe, lui amena le pied sur son ventre, et, lui enfonçant les doigts sous l'élastique qui les ajustait souplement autour de ses chevilles, elle retira la chaussette. Elle lui prit le gros orteil en bouche, et elle le lui suça avec application, tout en le regardant droit dans les yeux. Camille resta stupéfié ; il n'imaginait évidemment pas qu'on pût faire une chose pareille ! Elle lui suça l'un après l'autre chacun des orteils, semblables à de petits bonbons roses qui ressortaient tout brillants de sa bouche. En même temps, de ses deux pouces, elle lui massait le pied par-dessous, partant de la voûte plantaire et remontant jusqu'au creux où se terminait la partie charnue, à la base des orteils. On aurait dit qu'elle grignotait le sucre d'un petit pain avant d'y mordre. Le jeune garçon s'était abandonné, se renversant contre Diane, et il se livrait, frémissant, aux sensations qui fusaient en lui, ébahi de découvrir des impressions si nouvelles, si étranges… Puis elle enroula ses doigts autour de la cheville, fine comme une baguette, et elle la serrait, elle la palpait, elle montait et redescendait sur le mollet ; elle se repaissait de lui.

Sheema, de plus en plus échauffée, parut vouloir passer à autre chose. Elle lui repoussa la jambe et, sans le lâcher des yeux, tout en lui adressant un sourire provocant, elle glissa les doigts sous la ceinture de son collant. Aussitôt Diane redressa Camille, et elle l'enlaça tendrement, l'embrassant derrière l'oreille, comme pour l'amadouer en prévision du choc qu'il allait subir, à moins que ce ne fût pour l'empêcher de rater cet instant.

Le collant gris sombre rampa sur le ventre de la jeune femme, se bossela sur la saillie du pubis, un shorty noir fut entraîné à la suite, et, soudain, en jaillit un long membre cintré, dur et tendu comme un ressort ! Camille resta totalement abasourdi. Accaparé par la poitrine de Sheema, il n'avait manifestement pas remarqué ce contour peu féminin qui déformait le bas du ventre. Il demeurait médusé devant cet arc qui se dressait, en suspens au-dessus du pubis, soudé entre les jambes entrouvertes, couronné à sa base par un voile brun, et terminé par un cabochon violine, déjà tout à fait découvert, qui luisait doucement dans la lumière du salon… Diane malgré elle eut un gloussement amusé devant la stupéfaction du jeune garçon :

– Eh oui, Sheema est aussi un garçon…

Sheema prit une voix caverneuse :

– Je suis un *monstre*…

Diane affecta de rire pour le rassurer.

– Quand elle était enfant, Sheema était un petit garçon et n'avait pas cette belle poitrine… Maintenant, elle a le meilleur des deux genres !… Mais elle préfère apparaître au monde en tant que femme. Tu ne trouves pas que son visage fait illusion ?

Diane avait toujours été écartelée entre son désir du sexe masculin et son attirance pour les silhouettes féminines. Quand elle avait rencontré Sheema – de son vrai prénom Channarong –, elle avait enfin concilié les deux. Elle avait connu le plaisir d'être pénétrée, prise au plus profond d'elle, tout en ayant devant les yeux la beauté d'un visage de fille, dans les mains les attributs d'un corps féminin. Depuis, elle ne pouvait plus se passer d'elle.

Camille, lui, manifestement, n'en revenait toujours pas. Son regard allait des seins, qui témoignaient à l'évidence d'une femme, au membre élevé au bas du ventre, qui s'imposait comme celui d'un homme, puis retournait contempler le visage asiatique, dans lequel les deux genres apparaissaient l'un après l'autre sans jamais vraiment fusionner.

Sheema défit ses bottes, les arracha, puis acheva de se débarrasser de ses collants. Elle prit ensuite Camille par la main.

– Tu m'as si bien tétée tout à l'heure que je veux maintenant ton petit museau sur mon bout… Viens, mon ange, je t'en prie…

S'allongeant en arrière dans le canapé, elle l'attira doucement sur elle. Diane accompagna le jeune garçon et le courba sur le ventre masculin de son amie.

– Embrasse-la, Camille, tu verras, c'est aussi doux qu'un bonbon…

De nouveau, il se laissa faire. En s'approchant du ventre de l'hermaphrodite, Diane savait qu'il serait accueilli par le parfum de Sheema : elle le connaissait bien, à la fois sucré et légèrement épicé, un éther diffus qui atténuerait ce que l'organe pouvait avoir d'excessivement charnel. Sur ses instances renouvelées, il finit par y déposer un petit baiser. Sheema, qui le guettait intensément, renversa la tête en arrière, prise par une secousse qui la parcourut des reins jusqu'à l'occiput. Elle gémit longuement. Diane, qui s'était agenouillée à côté du canapé, un bras en travers des épaules de Camille, surveillait la rencontre de ces deux mondes roses. Elle vit la petite bouche revenir au-dessus du sexe tendu, hésiter, puis lui faire un nouveau baiser, comme un chat nouveau-né qui goûte une soucoupe de crème et, après s'être léché les babines, y retourne.

Sheema implora misérablement :

– Oui ! Lèche-moi ! Suce-moi !

Le jeune garçon finit par se décider et, docilement, enveloppa le gland violacé de ses lèvres. Petit à petit, il s'habitua, se mit en mouvement, il avança même la langue, l'en entoura, s'y promena, revint l'enfermer. La tête renversée dans les coussins, la bouche ouverte, Sheema paraissait terrassée par le ravissement.

Depuis longtemps, le ventre de Diane s'était ouvert, et des perles se faufilaient entre ses lèvres qui allaient se perdre dans la soie de sa culotte ; elle n'en pouvait plus d'assister à ce spectacle. Elle saisit doucement le jeune garçon par la nuque en lui enfonçant les doigts sous les cheveux, et elle le sépara de Sheema. Elle le conduisit à elle et lui baisa vivement les lèvres ; elle y retrouva le parfum de son amie. Cette fois, l'excitation la fit marquer ce contact plus fébrilement qu'elle ne l'avait voulu, elle entrouvrit la petite bouche, elle aussi avança la pointe de la langue, et, quand elle heurta cette autre qu'elle y rencontra, furtivement mais nettement, mouillée et vive, elle en eut brusquement les seins qui durcirent de plaisir.

Sheema s'était redressée et, pour continuer d'irriter le jeune garçon agenouillé devant elle sans toutefois interrompre le baiser, d'une main elle faisait glisser le petit ergot entre ses doigts, l'agaçant et le provoquant de toutes sortes de manières, tandis que de l'autre elle lui pinçotait les tétins, les serrait, les tirait pour les faire saillir de plus belle. Diane recueillait toutes les réactions du jeune garçon, qui tressaillait à ces sollicitations et semblait se jeter à sa rencontre. Elle ne se lassait pas de cette bouche légère, de ces lèvres si tendres, si délicates

qu'elle tournait et repoussait pour mieux les reprendre l'instant suivant, de toutes ces décharges de plaisir qu'elle sentait se déverser en lui.

Elle fut contrariée en entendant soudain Sheema l'interrompre :

– Diane, viens. On va finir de l'initier, cette petite. Prépare-la.

Elle eut beaucoup de mal à se détacher. Au féminin que son amie avait adopté, elle savait ce qu'elle voulait accomplir. Elle hésita devant cette nouvelle folie, mais elle ne mit guère de temps à repousser ses scrupules. L'envie de la voir réalisée était bien plus intense que tous les tabous. Elle murmura :

– Viens, Camille, faisons comme elle dit. Achevons ce que nous avons commencé.

Attrapant le jeune garçon par les épaules, elle le dirigea pour le retourner sur le canapé et le placer à quatre pattes, ses cuisses entrouvertes tournées vers Sheema. Celle-ci s'installa, agenouillée derrière lui, elle lui posa les mains sur les hanches pour en prendre possession, s'empara de ses fesses, les écarta délicatement.

– Montre-nous ton minou, ma petite chatte !

Elle gloussa. Elle lui passa un doigt là, et il frissonna profondément. Diane s'était assise devant Camille, et elle le tenait enlacé, le prenant par les épaules, comme on met des œillères à un cheval. Elle le mangeait de baisers, sur la tempe, sur la joue, dans le cou, derrière l'oreille en repoussant du nez ses cheveux, elle entretenait son excitation du bout des doigts, le long du dos et sur les flancs, avec de simples frôlements, mais qui le faisaient vibrer comme une corde… En même temps, elle observait Sheema qui lui passait des doigts entre les cuisses, lui faisait sentir ses ongles tout le long, à l'intérieur, là où la peau était si douce. Le garçon en était soulevé de vagues légères qui lui cambraient les reins et lui pliaient la nuque, et chaque fois Diane le rattrapait et le reprenait pour s'en repaître de baisers, avant de retourner suivre les progrès de son amie.

Elle vit avec fascination Sheema se courber sur la ravissante fente ouverte devant elle, et venir l'embrasser tout au fond. À l'instant où la bouche le toucha, tout le corps du jeune garçon tressaillit. Mais elle ne se retira pas, sa langue s'avançait, descendait, remontait, elle parcourait l'étroite fissure, et elle tentait d'en entrouvrir le foyer.

Sheema s'écarta. Elle laissa couler un peu de salive sur l'extrémité de son membre, l'empoigna – il était tendu à se rompre –, puis elle vint l'appuyer au bas de l'angle des cuisses, au-dessus des petites balles durcies. Elle lui frôla la raie en allant de bas en haut, jusqu'au coccyx, puis elle redescendit sur la racine du renflement, et fit ainsi de lents allers et retours, sans fin. Elle lui chuchota à l'oreille :

– Est-ce que tu me sens bien, ma chérie ?

Camille avait-il remarqué que la jeune femme depuis un moment s'adressait à lui au féminin ? Submergé qu'il était par un flot d'impressions inconnues, sans doute que non. Il ne répondit pas ; il tremblait de tout son corps. En même temps, Diane ne pouvait s'empêcher de penser que ce bouleversement, ce désarroi, lui allait si bien.

Sheema reprit les fesses du jeune garçon, les lui écarta du mieux qu'elle put, étira du bout de ses ongles autant qu'il fut possible le petit nid froncé, remit son organe dans cette fine anfractuosité, et l'y poussa plus fermement.

– Oui, tu me sens bien, c'est sûr… T'es très serrée, ma choute. On voit que t'es encore vierge… Est-ce que t'as envie de te faire dépuceler ? Tu voudrais que je vienne en toi, avec ça, maintenant ?…

Elle lui caressait le petit orifice avec son gland d'un mouvement circulaire, rajoutant de la salive à mesure, se poussant, s'aidant de ses doigts pour l'ouvrir.

– Je vais m'enfoncer dans ton petit cul, tu sais… Tu vas l'avoir, bien raide, toute dans ton petit derrière… Tu vas la sentir, bien au fond… Je vais rentrer et sortir, je te fouillerai dans chacun de tes recoins…

Devant ce spectacle, Diane se sentait défaillir. Les relations qu'elle avait avec Sheema, bien qu'au sens strict hétérosexuelles, étaient pourtant mentalement lesbiennes car, son amie ayant choisi d'être femme, celle-ci se comportait comme une femme munie d'un godemiché avec une autre femme – sauf que celui-ci était de chair. Cependant, là, c'était autre chose qui se produisait, Sheema semblait revenir à son genre d'origine pour vivre pleinement une autre homosexualité.

– Diane, il me faut de l'aide…

Diane comprit à la mimique de son amie qu'elle craignait de le déchirer, et elle lui sut gré de cette prudence. Elle passa la main sur la joue du jeune garçon :

– Ne bouge pas, Camille. Ce cérémonial nécessite quelque apparat…

Elle se releva. Elle alla dans la salle de bains, où elle retrouva le tube de vaseline.

En revenant au salon, elle s'arrêta sur le seuil. Même si elle en avait vu d'autres, elle ne put s'empêcher d'être saisie par la beauté de la scène qui se déroulait sur le canapé : l'incongruité de ce jeune garçon à quatre pattes, entièrement nu, ne conservant qu'une chaussette – une dissymétrie qui, étrangement, avait quelque chose d'obscène –, caressé par les mains d'une hermaphrodite tout aussi nue, dont le pénis relevé le disputait en provocation aux seins tendus, lui coupa le souffle. Pour le faire attendre, Sheema lui parcourait le torse et les cuisses avec des gestes longs et enveloppants, et ses ongles laqués sur

la peau délicate ressemblaient à des griffes prêtes à se planter dans la chair tendre.

Diane se reprit, et elle traversa la pièce pour revenir s'agenouiller à côté d'eux. Elle déboucha le tube, en tira un gros ver translucide et, se penchant au-dessus du garçon, elle le lui déposa entre les fesses. Il tressaillit. Elle l'étala de bas en haut, en remit, chargea le petit creux, insista, appuya, mais elle sentit que le muscle continuait à se faire dur. Elle murmura :

– Laisse-toi faire, mon chéri… Ça ira mieux…

De l'autre main, elle lui caressait en même temps les reins pour le rassurer, le détendre. Dès qu'elle devina un relâchement, elle retourna la main, paume en l'air, et elle avança son majeur tendu. Elle pressa fermement et, pris par surprise, le petit sphincter fut débordé – le jeune garçon se redressa en poussant un cri plaintif –, mais elle s'enfonça tout de même jusqu'au bout. La sensation de ce gant étroit qui l'enveloppait, souple et chaud, vivant, réactif, fut sublime. Elle ressortit tout aussi lentement, puis elle se renfonça pareillement, s'enfouissant tranquillement dans ces replis, si tendres, si suaves, les égrenant, les découvrant l'un après l'autre.

Camille vibrait sous l'intrusion. Ses soupirs étaient de plus en plus marqués, venus dans une expiration, comme s'il cherchait à se débarrasser d'une émotion trop forte, et il poussait de petits gémissements dont il était impossible de dire s'ils étaient d'aise ou de douleur. Il ne s'attendait pas à une telle sensation, certainement ; il devait être au sommet de son trouble, sans plus savoir ce qu'il ressentait, où il était, qui il était, où commençait et où se terminait son corps…

Diane continuait d'aller et venir lentement en lui, habituant progressivement l'étroit conduit à recevoir, et non pas seulement à évacuer. Elle le sentait resserré comme une bague sur ses phalanges, les muscles intimes ondoyaient sur son passage, mais la pression pour la repousser ne faiblissait pas.

Sheema pendant ce temps avait enduit son sexe de l'onguent et, impatiente, elle observait les progrès accomplis. À la fin, n'y tenant plus, elle murmura :

– Viens… laisse-moi… Sinon je vais débander…

Diane la dévisagea ironiquement et chuchota :

– … Sûrement, oui !

Mais elle se retira, et Sheema se posta. Elle se prit le membre dans la main droite, le plaça dans la fente étroite, saisit de la main gauche le jeune garçon par la taille, et elle appuya fermement sur le petit nombril, déjà tout à fait refermé. Il refusa tout d'abord de se livrer, resta obstinément froncé, mais Sheema était déterminée et voulait parvenir à ses fins. Elle réunit ses forces, pressa encore plus intensément sur ces jeunes chairs rebelles, et, soudain, elles s'abandonnèrent. D'un

seul coup, le fruit fut en elles. Camille poussa un cri aigu et se redressa vivement.

Sheema inspira profondément, puis elle s'enfonça lentement, progressivement, jusqu'à arriver tout au bout, jusqu'à ce que son ventre rejoignît les fesses qu'elle transperçait. Camille gémissait, il se cramponnait au dossier du canapé comme un chat qui cherche à s'échapper en grimpant sur un meuble. Diane l'enlaça amoureusement et accompagna de tendres caresses toute la douleur qui montait en lui. Sheema malgré tout continuait sa course, elle le parcourait d'une lente pulsation, elle le soulevait comme une marée recouvre la grève, se retirait, revenait, avec une efficacité étonnante, satisfaite, comme si cette fluctuation devait durer jusqu'à la fin des temps.

*

Le lendemain, Diane se réveilla lentement. Il devait être tard car, bien qu'entravée par les rideaux, la lumière d'un ciel clair pénétrait dans la pièce. En se rendant compte qu'elle était nue sous le drap, elle ressentit quelque chose d'inhabituel. Puis elle perçut une présence chaude et agréable qui emplissait son lit, elle reconnut une jambe légère qui s'appuyait contre sa cuisse. Elle se souvint alors de leur soirée à trois. Elle se tourna. À côté d'elle, Camille dormait sur le dos, la tête renversée, ses paupières closes affichant sa complète décontraction ; derrière lui, les cheveux noirs et brillants de Sheema reposaient sur le troisième oreiller, ses épaules hâlées apparaissant à demi hors de la couette.

Tout doucement, pour ne réveiller personne, elle se redressa sur un coude, et elle souleva la couette qu'elle retourna pour découvrir le jeune sylphe qui dormait à côté d'elle. Il était nu, de la tête aux pieds, une ligne unie de chair tendre et claire, déjetée – déjetée car, si les épaules reposaient sur le matelas, les jambes étaient restées sur le flanc, face à elle, et les hanches à demi tournées présentaient le petit lézard qui sommeillait entre les cuisses tièdes. Elle retint sa respiration en redécouvrant cette beauté étourdissante.

La main du jeune garçon était retournée, et elle observa son poignet. On voyait rarement ce côté du bras, c'était un peu la face cachée de la Lune, et elle examina avec attention les deux tendons qui saillaient au travers de la peau, d'une incroyable délicatesse, les fines veines violettes qui serpentaient dessous ; elle ne put s'empêcher d'y laisser courir tendrement la pointe de ses ongles. Puis elle remonta sur la saignée du bras, suivit le muscle du biceps, mince comme une quenouille, et de là vint sur la poitrine, déviée par la position, qu'elle parcourut lentement, depuis la clavicule jusqu'à la saillie de la hanche. Elle sourit de satisfaction en voyant la peau frissonner dans le som-

meil, se soulever les poils microscopiques, dorés à l'or fin, et les minuscules pointes des seins se dresser, d'un brun clair, légèrement rosé. Tous ces nerfs à fleur de peau ne demandaient qu'à être éveillés, sollicités, un simple frôlement et ils transmettaient leurs messages de plaisir ; les laisser inutilisés était un péché.

Elle releva les yeux en entendant Sheema se tourner paresseusement ; la voyant éveillée, elle lui sourit. La jeune femme, en découvrant ce à quoi elle se livrait, finit de repousser délicatement la couette et se redressa à son tour. Elle contempla attentivement le lent ballet que composait le bout de ses doigts sur ce théâtre vierge, inventant sans fin de nouvelles trajectoires, de nouveaux voyages, des péripéties, des aventures minuscules. Tout aussi nue, Sheema se remit à bander doucement ; la tiédeur du lit, l'agréable repos dont elle émergeait, la sensualité du spectacle qui avait accueilli son éveil, avaient manifestement ranimé sa libido.

Diane, qui s'attardait sur le ventre d'une exquise tendreté, descendit s'emparer de la jonquille qui, elle aussi, s'était au travers du sommeil délicatement soulevée à la recherche du jour. Elle la parcourut lentement, de bas en haut, et elle la sentit remonter, heurter sa paume, se faufiler entre ses doigts.

Le jeune garçon ne put simuler plus longtemps et, surpris sans défense au sortir de ses rêves, ses yeux s'ouvrirent, ses lèvres se desserrèrent, un soupir lui échappa. Elle avait l'impression de voir les mille arêtes scintillantes qu'elle lui plantait dans le bas-ventre se mêler aux brumes du sommeil, dans un flux qui le submergeait avant qu'il eût atteint la surface, qu'il eût respiré, tandis qu'il cherchait encore à reprendre pied. Aucun de ses réveils n'avait dû ressembler à celui-ci.

Sheema ne paraissait pas moins émue. Elle se souleva lentement, se pencha sur leur otage, et elle le contempla tendrement. Puis elle lui rebroussa les cheveux et, amoureusement, elle l'embrassa sur le front, sur le haut du nez, les paupières. Elle resta longtemps sur l'aile de la narine qu'elle becqueta de baisers, comme la chair la plus délicate, la plus exquise. Puis elle s'abaissa, ses cheveux noirs balayèrent le petit visage pâle comme un oiseau enveloppe sa provende de ses ailes, et elle se posa sur la bouche. Elle l'embrassa doucement, l'effleurant à peine, la parcourant lentement de la pointe de la langue, tout en susurrant des mots caressants. Diane, malgré la passion qu'elle avait pour l'un et pour l'autre, en fut de nouveau jalouse. Elle ne croyait pas que Sheema l'eût jamais embrassée aussi suavement, avec tant d'attention, tant de sensualité. Elle en eut la confirmation en sentant le délicieux archet avec lequel elle jouait entre ses doigts se redresser désespérément, comme un appel à l'aide.

Elle devina que le jeune garçon, à peine éveillé, était enclin à se débarrasser par un aboutissement de tant de sensations, trop difficiles

à contenir, plutôt que d'y faire face. Elle ne le voulut pas ; ce qui se passait là était trop doux pour qu'elle acceptât de le voir finir prématurément, pour une simple impatience. Elle retira la main, et laissa un instant se rafraîchir cette tige vibrante, se ralentir la pressante montée de sève.

Délicatement, elle prit entre le pouce et l'index le bourgeon tendu, et elle le fit rouler entre deux doigts. Elle eut la satisfaction de voir Camille sursauter et manquer de repousser la jeune femme qui lui mangeait la bouche ! C'était comme des vases communiquant : quand celle-ci l'embrassait, elle sentait une houle légère lui parvenir jusque dans les doigts ; mais quand elle-même lui sollicitait le ventre, elle diffusait des ondes qui remontaient à celle qui le couvrait.

Lentement, elle retourna la fine peau qui abritait le fruit. Celle-ci résista un instant, mais elle y mit un peu de salive, et ensuite elle céda, elle coulissa assez facilement, le révélant à nu, aussi lisse qu'un litchi rose. Le jeune garçon avait la tête clouée dans l'oreiller, mais ses bras, ses hanches se tortillèrent sur le lit, ses orteils se crispèrent comme s'ils cherchaient vainement à s'ancrer dans un sol qui se dérobait.

Elle se laissa de nouveau couler de la salive sur les doigts, puis elle les fit tourner sur la muqueuse qui se mit à briller dans la lumière matinale. Tout le corps du jeune garçon se raidit comme une bûche : la sensation devait être cruellement délicieuse, à mi-chemin entre une très haute sollicitation, et l'effroi de se sentir à vif. Pour le calmer, elle y déposa de petits baisers au bout, gratifia l'infime fente palpitante de brefs coups de lèche, prétendit pour rire pénétrer cette entrée microscopique.

En voyant comment le garçon tressaillait sur le lit, elle jugea plus prudent de s'arrêter là. Elle s'écarta, recouvrit ce qu'elle avait découvert, descendit ses doigts sur la vergette exacerbée en la frôlant, moins pour l'aiguillonner que pour la désamorcer, et elle vint sur l'enfourchure des cuisses. Elle empauma par-dessous les petits grelots déjà resserrés, à demi escamotés, et elle les pétrit avec une certaine vivacité, mue par le désir qu'elle en avait, avec la volonté de lui communiquer des impressions que même les lèvres d'une Sheema ne pourraient concurrencer.

Mais son amie ne s'en préoccupait pas. Elle avait quitté les lèvres, restées entrouvertes et brillantes dans la lumière tamisée, et, au creux de l'oreiller, elle voyageait dans le cou du jeune garçon, derrière son oreille, sur sa tempe, où elle alternait de petits baisers pointus avec de rapides lèches de sa langue raidie. Sa main aussi avait pris le large, elle errait nonchalamment sur le torse, elle modelait le moelleux de cette peau, de cette chair si fine, depuis les étroites saillies de la cage thoracique jusqu'à la dépression du ventre soulevé d'un pouls saccadé,

puis elle remontait lui agacer les tétins, maintenant durs et serrés comme des grains de millet.

Mais Diane eut pitié, elle sentit que la jeune colombe qui palpitait devant elle l'appelait au secours, éperdument. Elle la reprit, et elle eut beaucoup de plaisir à l'enfermer dans sa main. Elle la fit se faufiler, se glisser entre ses doigts, et son bec s'entrouvrait, sa tête rose cherchait de nouveau à s'échapper de sa coiffe…

Cependant, elle voulut compléter son emprise et, abandonnant sa position accoudée, elle se redressa, agenouillée à côté de sa victime. Sans délaisser l'organe ductile qu'elle continuait de sculpter en le pétrissant, elle s'enfonça le majeur de la main gauche dans la bouche, elle le chargea de salive, puis elle le présenta entre les cuisses agitées de secousses nerveuses incontrôlées. Elle toucha le petit refuge, et, doucement, comme elle l'avait fait la veille, elle commença de le travailler en rond, régulièrement, pour décrisper les chairs. Les vibrations dont le jeune garçon était parcouru l'aidèrent, les muscles déroutés se relâchèrent, et elle put assez facilement engager la pointe de son doigt ; dès lors, il ne lui fut plus très difficile de s'enfoncer tout à fait. Elle le perfora lentement, mais fermement, résolument, jusqu'au bout.

Fut-ce une coïncidence ? À l'instant où son poing butait contre les fesses, elle le sentit se resserrer sur elle, mû par quelque déclencheur intime, il se raidit, traversé par une crampe, et il se redressa d'un coup au-dessus du matelas, comme tétanisé. Elle s'inquiéta de le voir, bouche ouverte, yeux exorbités, parcouru de plusieurs secousses qui crispaient son ventre. Sheema elle-même s'était écartée et retenait son souffle. Puis, tout à coup, elles virent surgir un petit jet transparent, aussitôt suivi de deux autres, qui s'élevèrent avant de s'étendre en fuseau sur le ventre contracté.

Elle regarda Sheema, puis Camille, retombé en travers des oreillers, pantelant, les yeux au plafond, la poitrine soulevée d'une respiration essoufflée. Il venait de les honorer de sa toute première semence ! Pris de tous côtés, sollicité aux parties les plus sensibles de son corps, ses gonades déjà préparées par les stimulations de la veille s'étaient enfin mises en route, ses digues s'étaient débondées ; il était réalisé. La nymphe s'était transformée en un insecte parfait, la chenille était sortie de sa chrysalide.

Très émue, elle passa le majeur sur le ventre entièrement relâché, et, délicatement, du bout du doigt, elle y ramassa une larme nacrée. Elle l'approcha de son nez. Le parfum en était exquis, très léger, diffusé par sa propre tiédeur. Attendrie, elle regarda Camille en murmurant :

– Ça y est… Tu es accompli, mon chéri, à présent…

Puis, de la pointe de la langue, respectueusement, elle goûta ce nectar originel. Surprise, elle crut y reconnaître une lointaine odeur de

noisette… Elle recueillit ensuite un nouveau filet sur le ventre duveté, et avec émotion elle tendit à Sheema le bout de son doigt qu'ornait une perle très claire.

– Veux-tu ?…

Elle sentit qu'elle avait les yeux brillants.

Patricia

À midi, le temps vira, il se remit à pleuvoir, et de toute façon plus personne n'avait envie de s'intéresser aux chemins de fer… Alors qu'ils finissaient dans la salle à manger un brunch copieux et varié, Sheema demanda soudain :

– Et si on parachevait son éducation, à ce pitchoun ?

Diane la dévisagea, légèrement inquiète. Sheema continua :

– En l'observant, hier, je me suis dit qu'il a quelque chose du genre maso…

Diane faillit s'étrangler.

– Du genre… ?!

– Oui, je sens que c'est une nature qui ne détesterait pas éprouver une certaine douleur… le genre qui aime souffrir la pénitence…

– Tu es folle ! D'où tu sors ça ?

Sheema arbora un sourire innocent :

– Ça se voit… c'est tout. Tu crois pas qu'il faudrait lui faire découvrir les plaisirs d'une petite séance *BDSM* ?

– Tu es dingue… !

Cependant, Diane sentit qu'elle avait rougi. Elle regarda son protégé qui n'écoutait qu'à demi, ravissant dans sa robe de chambre beige. Il était vrai qu'il pouvait faire montre de passivité. Il avait subi depuis la veille toutes leurs assauts, non seulement sans se rebiffer, mais au contraire en se coulant entre leurs quatre mains volontiers. Et, soudain, l'idée atroce de livrer ce petit amour aux cordes et aux chaînes la troubla profondément. Sans la suggestion qu'on venait d'en faire, cette monstruosité ne l'aurait jamais effleurée, mais maintenant qu'on la lui avait mise devant les yeux, elle restait interdite, fascinée.

Sheema ajouta :

– … Mais légère, quoi, juste pour qu'il goûte… On pourrait l'amener chez Patricia – tu te souviens, mon amie… Elle a tout ce qu'il faut. Et puis, elle sait y faire… Elle est à Cabrières : c'est qu'à une demi-heure de route.

Diane sentait la tête lui tourner. Elle n'avait rencontré Patricia qu'une fois, lors d'un dîner chez Sheema. Elle l'avait trouvée sympa-

thique, mais elle n'ignorait pas de quoi elle vivait : elle recevait à la maison des femmes et des hommes qu'elle soumettait à différents traitements sado-maso en fonction de leurs goûts…

– Mais Sheema, tu n'y penses pas ? Il n'a que douze ans !

Camille, se grattant machinalement le bras, demanda sur un ton ingénu :

– C'est quoi, « BDSM » ?

Sheema le dévisagea tout en répondant à Diane :

– Bah ! Moi, j'ai eu mes premiers fantasmes sado-maso quand j'étais encore au primaire !

– Oui, mais toi !…

Sheema se pencha vers Camille :

– « BDSM », ça veut dire *Bondage and Discipline - Dominance and Submission - Sadism and Masochism*.

Elle lui rebroussa les cheveux affectueusement.

– Le « sadomasochisme », t'as entendu parler ?

– Euh… C'est des gens qui aiment faire mal ou avoir mal ?

– À peu près… C'est aussi tout lâcher. C'est le plaisir de se remettre dans les mains de quelqu'un d'autre, de donner les clés, de ne plus avoir rien à décider, de se laisser faire, de se soumettre à des traitements sexuels humiliants, comme si on n'était plus rien, comme si on n'avait plus de personnalité, plus de volonté. Et grâce à cet abandon, on peut vivre une expérience très intense. On a peur, on a mal aussi – un peu, je te rassure, rien de bien méchant –, et toutes les impressions sont décuplées. C'est une aventure fascinante, magique : on devient quelqu'un d'autre…

Diane murmura :

– Sheema… arrête…

Mais elle continuait :

– Je l'ai fait, une fois ou deux. Avec Patricia et avec d'autres. Je ne le ferais pas tous les jours, mais je suis contente de savoir ce que c'est, de l'avoir vécu. Ça m'aide à ne pas penser à mes parents en permanence… Et puis, tu sais, avec Patricia, c'est un sadisme de velours ; elle est très *soft*.

Diane tremblait d'émotion. Elle voyait bien qu'elle aurait dû s'opposer à ce projet tout de suite, et beaucoup plus fermement. Mais elle se rendait compte aussi que l'idée l'attirait autant qu'elle l'horrifiait. Si jamais sa mère l'apprenait ? Marianne la lapiderait !… Elle sentit cependant que de s'être posé cette question trahissait sa douloureuse envie de céder à la tentation !

Sheema caressa la main du jeune garçon.

– Tu crois que ça te dirait, Camille ?

– Mais qu'est-ce qu'on fait, exactement ?

– Ça, je peux pas te le raconter. Patricia, elle invente des trucs différents, chaque fois. Et puis, ça fait partie de la surprise. Tout ce qu'il faut, c'est faire ce qu'elle te demande, sans poser de questions, sans chercher à réfléchir. Et quoi qu'elle te fasse, il faut comprendre qu'elle te veut jamais du mal, en vrai. Son but, c'est de te faire découvrir de nouvelles sensations, des sentiments inconnus, souvent étranges. Parfois, avoir mal – un peu – ou être humilié, aussi, ça devient excitant. Tu comprends ?

Camille hocha la tête. Diane se doutait bien que, au contraire, il n'imaginait que très mal de quoi il s'agissait. Elle insista :

– Tu n'es pas du tout obligé d'accepter, tu sais Camille ?

– Oui… Mais… pourquoi pas ?

Elle fut désarmée par cette innocence intrépide. Pour la première fois, Camille affirmait son désir de « tout essayer »… Cependant, taraudée entre le désir de voir se concrétiser certaines images, qu'elle n'arrivait d'ailleurs pas à se figurer précisément, et le sentiment d'accomplir une trahison absolue, elle passait en revue tous les arguments contre.

– Sans compter qu'elle doit prendre cher ?

Sheema haussa les épaules :

– Bah ! Je pense que pour moi elle le ferait pour rien, pour le plaisir.

Diane n'en pouvait plus. Elle se leva et s'accroupit à côté de Camille, le regardant par-dessous.

– Il faut que tu réfléchisses bien, Camille. Ce n'est pas non plus une expérience anodine. Ça peut te choquer. Peut-être ne seras-tu plus exactement le même après.

– De toute façon… depuis vendredi, je ne suis plus le même…

Il avait baissé les yeux pour dire cela, mais ce fut Diane qui se sentit de nouveau rougir. Malgré le deuil qui était intervenu, elle savait bien qu'en réalité sa responsabilité dans ce changement était entière. Elle insista :

– Mais… Pourquoi tu aurais envie de faire ça, Camille ?

Il la dévisagea à cet instant avec la même curiosité simple et directe qu'il avait eue le premier jour, quand elle l'avait découvert qui venait vers elle dans le couloir.

– J'ai envie de tout connaître de la vie.

Sheema sourit, non sans une certaine admiration. Diane se redressa et retourna s'asseoir. Il n'y avait rien à opposer à une telle déclaration. Et elle n'avait plus la force de contrecarrer cette folie, ce désir que Sheema avait suscité en elle – et en Camille aussi apparemment –, et que les minces digues de sa raison ne suffisaient plus à contenir.

Sheema prit la main du jeune garçon et l'attira.

– Viens là, Camille.

Et quand il fut debout devant elle :

– Je suis contente que tu aies accepté, mais je veux encore te dire une chose. Tu es évidemment tout à fait libre de refuser d'aller chez Patricia. Mais tu te doutes que, si on dérange mon amie pour toi, une fois qu'on y sera, il ne sera plus question de reculer. Est-ce que tu comprends ?

– Oui.

– Bon. Alors : veux-tu toujours y aller – ou non ?

– Oui…

Elle lui sourit et lui caressa la joue affectueusement. Il l'avait regardée dans les yeux pour répondre ; il n'avait pratiquement pas hésité. Il semblait décidé comme un novice au moment de sa profession de foi : on aurait dit qu'il prononçait des vœux ; mais, certainement, sans savoir dans quelle religion il entrait.

*

Le taxi s'arrêta devant une grille en fer très simple, seulement ornée d'une plaque en cuivre où était gravé : *M. P.* Pendant que Sheema suivie de Camille sortait de voiture et allait sonner à l'interphone, Diane paya, puis elle descendit à son tour.

Tandis qu'ils patientaient, elle referma sur elle sa doudoune car l'air était froid. Elle avait remis son pantalon noir avec un chemisier blanc, et elle fut contente d'avoir pensé à mettre dessous un fin pull noir à col roulé. Elle s'était légèrement maquillée, incertaine de ce qui allait se passer dans ce lieu occulte, elle avait opté pour un look sobre. Elle regarda Camille qui attendait devant les barreaux dans son petit imperméable beige. Le vent jouait avec ses cheveux clairs comme avec des herbes sèches, les retournant et les éparpillant sur son visage. Elle fut de nouveau frappée par son air curieux, intelligent, où elle ne voyait guère d'appréhension. Elle fut prise d'un grand élan de tendresse pour lui ; elle aurait voulu lui passer le bras autour des épaules, le serrer contre elle, le protéger. Mais il était trop tard.

La grille électrique tourna sur ses gonds, remarquablement silencieusement, et ils s'avancèrent tous les trois sur l'allée sablée, vers un pavillon banal comme il en existait des dizaines autour de Nîmes. La pluie avait cessé, mais les nuages sombres qui stagnaient au-dessus de son toit le rendaient peu avenant, presque menaçant.

Ils arrivaient à peine à la porte, découpée d'une vitre dépolie, qu'elle s'ouvrit devant eux. Sheema s'avança la première.

– Salut Pat' ! Comment va ?

– Bonjour Sheema ! Super, et toi ?

Elles se firent la bise.

– Bonjour Diane ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est vues ? Qu'est-ce que tu deviens ?

Diane se laissa embrasser, sidérée. Elle avait bien reconnu Patricia, avec ses longs cheveux bruns ondulés, son visage de Méridionale aux sourcils sombres, son air décidé, mais elle fut tout à fait désorientée en découvrant sa tenue : elle portait une veste de monsieur Loyal, rouge vif à brandebourgs dorés, entrouverte sur un corset en vinyle noir !

– Entrez… Et voici Camille, j'imagine ?

Diane nota qu'à lui on ne faisait pas la bise. Patricia referma derrière eux.

– Vous pouvez laisser vos affaires sur le porte-manteau…

L'entrée n'était guère plus large qu'un couloir et il y eut un instant de confusion pendant que chacun retirait et accrochait son vêtement.

Ils pénétrèrent l'un après l'autre dans un salon qui paraissait très grand par comparaison, en partie à cause du miroir en pied qui courait sur tout le mur de droite et doublait l'impression de volume. La pièce était éclairée à gauche par une baie vitrée fermée de rideaux blancs qui diffusaient une lumière lactescente ; contre le mur du fond, un canapé moderne faisait face à deux fauteuils bruns assortis ; au-dessus, un poster représentait un lion tête dressée, comme regardant le mot *L⊗VE* qui le surplombait : Diane reconnut une affiche de Julien Doré, mais elle avait été modifiée, le trait qui barrait le *O* dans l'original avait été complété par un autre pour former une croix. D'épais tapis indiens bleu nuit, où s'entrelaçaient des motifs d'un rouge sombre et intense, rehaussaient le sol un peu froid, dallé de carreaux lisses et clairs. Les murs étaient crème sauf, tout de suite à gauche, la porte coulissante d'un grand placard qui surprenait par sa teinte écarlate.

Sheema s'était avancée dans la pièce :

– C'est sympa de nous recevoir comme ça. On t'a un peu prévenue à la dernière minute, je dois reconnaître… On te dérange pas trop ?

– Le dimanche après-midi, j'ai rarement du monde : les gens sont en famille.

Patricia écarta les fauteuils autour de la table basse :

– Installez-vous !… J'étais en train de préparer du thé. Ça vous dit ?

Sheema fut la première à penser répondre :

– Avec plaisir.

Diane accepta également, mais elle remarqua que Patricia n'attendait pas que Camille se prononçât pour repartir. Ici, les enfants n'étaient pas des individus à part entière ; elle en fut un peu peinée pour lui… Elle regarda autour d'elle : rien ne permettait d'imaginer qu'elle

était chez une « professionnelle ». Où *cela* se passait-il ? Où était le *donjon* ? Dans une cave ?…

Sheema et Diane s'installèrent sur les confortables fauteuils, ronds comme des haricots, et Camille voulut modestement prendre le pouf, mais Diane lui fit signe de se mettre plutôt sur le canapé, face à elles. Il portait, avec son jean clair, le gilet jacquard entraperçu dans la valise à son arrivée, où se répétaient en diagonale des motifs de cristaux gris et blancs ; un bord-côte noir formait un col montant, entrouvert par une fermeture Éclair, et rappelait celui à l'extrémité des manches et à la taille. Il paraissait évidemment assez intimidé, la pointe des fesses sur le bord du divan.

Patricia revint avec un plateau qu'elle déposa sur la table basse, à côté d'une vasque en pierre noire où se dressait une composition de galets gris et de longues tiges en bambou. Diane, indiscrètement, ne pouvait détacher les yeux de sa tenue ; elle n'en revenait pas ! La veste rouge, ornée de passements et de boutons dorés, s'arrêtait aux hanches où elle croisait le corset lacé, en vinyle noir, qui remontait de l'entrejambe, angle aigu fendu en bas par un zip ; elle portait des cuissardes de la même matière, à talons hauts, qui lui venaient au-dessus des genoux, et d'où sortaient des bas fumés dont les jarretières en dentelle traversaient le milieu des cuisses. Ses cheveux, une crinière lâchée, opulente et mate, lui descendaient jusque sur les reins… Elle versa d'une théière chinoise, décorée d'un dragon crachant le feu, un thé ambré et parfumé dans les petites tasses de porcelaine d'un service assorti – Diane fut rassérénée de voir qu'elle avait préparé quatre tasses. Elle remarqua ses ongles, longs et blancs au bout – très évidemment faux, Diane détestait cela –, taillés quasiment en pointe, et renforcés d'un épais vernis transparent. Elle frissonna ; elle s'était confectionné des griffes…

– Servez-vous de petits gâteaux, si vous voulez : c'est moi qui les fais !

Diane avait un peu de mal à se faire une représentation unifiée de cet environnement où, dans un intérieur presque familial, rangé, cette jeune femme à l'accent méridional – et qui faisait des gâteaux –, jouait les lionnes dans une tenue qui relevait à la fois du cirque et du *hard sex*…

Patricia, sa tasse à la main, s'assit sur le pouf, à côté de Camille. Elle le dévisagea.

– Alors, vous m'avez amené ce petit bonhomme ? Vous voulez que je m'occupe de lui ?

Tout en buvant son thé, elle l'examinait de la tête aux pieds, et on aurait cru qu'elle le déshabillait.

– Il est tout à fait mignon ! Ça va être un délice de l'initier !… C'est la première fois que je dresserai un sujet aussi jeune, vous savez…

Diane toussota, mal à l'aise :

– Euh… Peut-être voulez-vous être réglée dès maintenant… ?

Patricia secoua la tête :

– Je vous remercie de le proposer, mais, pour Sheema, je le ferai gracieusement.

Sheema lui sourit :

– Merci… c'est très gentil.

Diane se sentit un peu humiliée de cette annonce. Elle aurait peut-être préféré qu'on restât sur un plan plus professionnel, où l'affectif n'aurait pas eu cours. En même temps, l'amitié entre cette femme et Sheema la rassurait un peu.

Patricia reposa la tasse sur la table. Elle avança le bras et, tout en regardant Camille dans les yeux, elle lui mit la main sur l'épaule. Diane se tendit aussitôt ; toute préparée qu'elle fût, la jalousie la mordit instantanément.

– Alors, comment on va s'arranger tous les deux, mon biquet ?…

Camille resta évidemment muet.

– Tu es au courant que je vais te donner une leçon particulière, n'est-ce pas ?

Il hocha à peine la tête. La main de la jeune femme lui descendit sur le bras ; on aurait dit qu'elle le tâtait. Diane trouva très difficile de la voir toucher le vêtement de Camille. Après le brunch, quand elle l'avait découvert habillé pour partir, elle avait tout de suite aimé ce gilet en maille épaisse et confortable, aux motifs simples et répétés, dont les bords noirs encadraient son torse agréablement ; et, encore dans le taxi, elle l'avait à plusieurs reprises regardé dans l'entrebâillement de son imperméable, en particulier le col qui remontait sur le cou délicat, avec cette petite indiscrétion que formait le zip entrouvert sur la ligne du tee-shirt blanc.

– Tu es un peu timide, évidemment. Mais c'est naturel, à ton âge.

Elle le lâcha.

– Bon. On va commencer par les rudiments – les règles de base, je veux dire. Lève-toi.

Camille hésita, surpris, mais il se mit debout. Elle le saisit par le poignet pour le garder devant elle et le fixa droit dans les yeux :

– Je m'appelle Patricia. Mais tu dois toujours m'appeler « Maîtresse Patricia ». Tu comprends ?

– Oui.

– Répète.

Camille rosit, mais il articula :

– … Maîtresse Patricia…

– Très bien. Le temps de cet après-midi, tu vas être mon petit esclave.

Diane pâlit en entendant ce mot.

– Tu vas être traité comme tel. Je vais être ta maîtresse, et tu vas apprendre à m'obéir. Mais pas comme à une maîtresse d'école : tu vas devoir te plier à mes exigences, te soumettre à tout ce que je vais te demander. Quoi que ce soit. Un peu comme un jeu, sauf que si tu n'en suis pas les règles, tu seras puni ; et, parfois, peut-être même sévèrement. On t'en a prévenu, n'est-ce pas ?

Camille hésita, mais de nouveau répondit clairement :

– Oui…

– Tss-tss. « Oui… » quoi ?

Les joues de Camille prirent une coloration plus marquée.

– Oui… Maîtresse Patricia…

– Voilà, c'est mieux. Fais attention, désormais : c'est un premier avertissement.

Diane avait le cœur serré. Mais il lui fallait reconnaître que cette légère teinte framboise sur les pommettes de Camille se mariait particulièrement bien avec le blond pâle de ses cheveux.

Patricia se leva.

– Très bien. Nous pouvons commencer. Dis au revoir à nos amies.

Diane resta sidérée. Voyant Sheema se lever aussi, elle se résolut à en faire autant. Elle n'avait pas posé la question, mais elle s'attendait évidemment à être présente pendant la séance. Elle fut toutefois incapable de protester, trop troublée pour émettre un mot. Le cœur navré, elle vit son petit amour venir lui faire une bise de circonstance. Prise de court, elle marmonna :

– Ne t'inquiète pas : tout se passera bien…

En suivant Patricia qui les reconduisait, elle regrettait cette phrase absurde.

Mais, dans le couloir, elle fut surprise que la jeune femme, au lieu de les ramener à l'entrée, les dirigeât vers le fond de la maison où elle ouvrit une seconde porte, à côté de celle du salon. Patricia mit un doigt en travers de ses lèvres pour leur intimer silence, et elle les fit entrer dans une pièce étroite et longue, qui ne contenait qu'un canapé, encore plus vaste que le précédent, et qui prenait jour par une grande vitre sur la gauche. Elle s'aperçut alors que, au travers de cette baie, on découvrait en fait… le salon ! Ce qu'elle avait pris tout à l'heure pour un miroir était en réalité une glace sans tain !

Patricia se pencha à son oreille, lui montrant des bouches d'aération au sol et au plafond, et elle chuchota :

– Gardez le silence. Et soyez attentives à ce que vous faites : il vous entendrait comme vous l'entendrez.

Elle se retira en fermant la porte sans bruit. Sheema, qui ne paraissait pas plus surprise que cela, s'installa sur le canapé ; Diane s'assit à côté d'elle. Elle risqua un regard vers la vitre : elles avaient une vue panoramique sur le salon, depuis le placard rouge à gauche, jusqu'au canapé et aux fauteuils, qu'elles voyaient de profil, à droite. Émue, elle découvrit Camille resté debout ; avait-il déjà assimilé qu'il ne devait plus s'asseoir sans qu'on l'y eût invité ?… Elle vit Patricia rouvrir la porte, entrer dans le salon, et aller le rejoindre.

– Allons, défais-toi, Camille. Enlève tes vêtements de petit garçon. Tu ne crois pas que je vais te travailler habillé comme ça, tout de même ?

Camille hésita, puis, timidement, il abaissa la fermeture Éclair de son gilet. Pendant que Patricia tournait autour de lui en l'examinant, il le tira par la tête, le fit glisser le long de ses bras, et le déposa au bout du canapé. Dessous, le tee-shirt très blanc moulait son buste étroit. Elle lui passa une main dans le dos.

– Dis-moi : est-ce que tu as déjà été fouetté ?

Malgré la distance, Diane le vit rougir.

– Non !…

– « Non », qui ?

– Non… Maîtresse Patricia…

– C'était ton second – et dernier ! – avertissement…

Il se mordit la lèvre, penaud. Du bout de ses doigts effilés, elle lui frôla les fesses au travers du jean.

– Jamais de fessées, non plus ?

Cette fois, il hésita.

– Tu sais que tu dois me répondre très exactement, sans raconter d'histoires. Sinon, on t'en a prévenu, je peux être *vraiment* sévère.

– Si, parfois… euh… Maîtresse Patricia…

– Qui ?

– Ma mère, parfois…

– Combien en as-tu reçu ?

– Je… je sais plus… Maîtresse Patricia.

– De quand la dernière ?

– Euh… J'avais six ans peut-être…

– Rien depuis ?

– Non !… Maîtresse Patricia…

Manifestement il était choqué qu'elle pût penser qu'il recevait encore des fessées à son âge.

– Bien. Nous allons voir ça. Allez, continue, mon petit bonhomme : qu'est-ce que tu attends donc ?

Camille hésita, puis il se résolut à tirer le tee-shirt de son pantalon. Il l'extirpa de son dos comme s'il s'arrachait la peau.

Patricia s'assit sur un fauteuil et l'attira devant elle en prenant soin – c'était évident – de le placer face au miroir. Elle lui parcourut la poitrine nue de ses doigts tendus, et elle lui serra les tétins, mais sans les toucher de ses ongles. Dès qu'ils surgirent, sortant de la peau, elle les fit rouler entre le pouce et l'index.

– Je te mettrai un peu les pinces, tout à l'heure, hein mon chou ?…

Elle s'empara du ceinturon de cuir fauve et le déboucla.

– Allez, tu n'as pas l'air très dégourdi, je vais t'aider pour ta première fois.

Diane fut surprise d'entendre le cliquetis de la ceinture : elle n'y avait pas fait attention auparavant, mais effectivement tous les sons leur parvenaient nettement. Elle en fut troublée, mais plus encore quand Patricia déboutonna le jean de haut en bas. La jeune femme se pencha sur Camille, et elle le renifla sous le nombril, et même, indiscrètement, à l'intérieur de la braguette ouverte.

– Tu sens bon, mon poussin... Tu as pris une douche avant de venir ? C'est bien. Je n'aurai pas besoin de t'envoyer te laver…

Et elle ajouta d'un air entendu :

– … contrairement à d'autres !

Elle effleura le devant du boxer bleu marine, et soudain un léger renflement monta dans le tissu élastique.

– Mmmh… on dirait qu'il ne demande qu'à sortir se promener, ce petit polichinelle ?

Diane vit Camille rougir vivement ; il devait être mortifié de n'avoir pu se retenir. Mais elle ne fut pas si mécontente de le voir dans cette situation embarrassante ; c'était assez piquant ; lui-même d'ailleurs en paraissait plutôt excité. De plus, elle commençait à se rendre compte qu'elle ne se sentait pas tellement mal dans cet étrange réduit de voyeur où, à part Sheema, personne ne serait témoin de ses émotions dissolues.

Patricia, non sans quelques difficultés, fit descendre le pantalon étroit jusque sur les genoux.

– Tourne-toi.

Elle lui passa délicatement la main sur les fesses, moulées dans le boxer bleu, avec attention, comme on rechercherait un défaut sur une tasse en porcelaine.

– Tu es très mignon – vraiment. Tu as un très joli petit derrière. Tu sais que tu me donnes déjà envie de te donner la fessée, mon petit chou ?…

Et, de fait, elle s'était mise à lui manipuler les fesses plus fermement. Elle s'en écarta comme à regret.

– Allez, finis de te débarrasser.

Il s'assit sur le canapé et se courba pour délacer ses chaussures. Il acheva de faire coulisser son jean et le posa à côté de lui.

– Enlève tes petites chaussettes, et mets-toi debout.

Elle se leva et piqua dans la vasque sur la table basse une tige en bambou : elle était longue d'une quarantaine de centimètres, pas plus épaisse qu'un crayon, et taillée en pointe.

Quand il se releva, elle tourna autour de lui. Elle désigna le boxer en longeant de l'extrémité de la baguette le bord de la ceinture élastique.

– Allez, ce n'est pas fini… Je ne vais pas t'aider tout le temps, je te préviens.

Il hésita, fit un geste, s'interrompit. Elle le tapota légèrement sur l'arrière de la cuisse.

– Oui, je sais, tu es embarrassé de retirer ton petit caleçon devant moi. Mais c'est exactement pour ça qu'on t'a amené ici : pour que tu aies honte et que tu le fasses tout de même. Allez, dépêche-toi.

En voyant Camille se décider, glisser les doigts sous la ceinture de son sous-vêtement, l'abaisser le long de ses jambes, Diane avait l'impression de ressentir sa confusion à l'unisson avec lui ; elle en était brûlée. Il souleva un pied après l'autre et se débarrassa du petit tissu bleu sombre, recroquevillé comme la pelure d'un fruit, qu'il déposa ensuite sur ses affaires. Il resta, gauche, tout nu, ne sachant que faire de lui.

– Tourne-toi… Et redresse-toi… Regarde-moi dans les yeux…

Elle lui passa le bambou effilé sous le menton pour le lui relever. Manifestement, il avait du mal à soutenir son regard. Surtout quand elle longea ses lèvres avec la baguette, qu'elle joua un instant à les entrouvrir, à les retourner.

– Tu as une petite bouche adorable ! On va voir ce qu'on peut en faire…

Elle redescendit le long de la poitrine, passa sur le ventre tendre qui frémissait dans la lumière diffuse, vint soulever l'appendice qui s'était tout rétréci.

– Tu vas apprendre aussi que ton petit bouchon ne sert pas qu'à te faire plaisir… Et puis, il faut que tu retrouves ta langue. Dis : « Oui, maîtresse Patricia ».

Camille détourna les yeux.

– Oui… Maîtresse Patricia…

Elle lui redressa le menton avec le bambou.

– Je ne t'ai pas permis de baisser les yeux.

Péniblement, il la regarda.

– Ça va bien que tu es débutant. Un autre aurait été fouetté pour moins que ça… Reprends.

– Oui, Maîtresse Patricia…

Il n'avait plus qu'un filet de voix, mais il avait soutenu son regard.

– Ça commence à venir… Suis-moi.

Elle replanta la baguette de bambou dans la vasque, puis elle se dirigea à l'autre bout de la pièce où elle fit coulisser le panneau écarlate. Diane découvrit un grand placard, profond de plus d'un mètre, qui contenait toutes sortes d'objets. Elle reconnut des chaînes, des fouets, des cordes, mais elle n'y fit pas attention : elle ne voyait que, sur le mur du fond, haute comme un homme, une croix de bois noir en forme de X et dotée d'anneaux. Elle frissonna. Le « donjon » était là, tout simplement, derrière un panneau amovible !

Du tiroir d'une petite commode incluse dans le placard, Patricia sortit un morceau de tissu noir et mou.

– Tiens, mets ça. C'est celui que j'utilise pour les jeunes filles ; ceux que j'ai pour les hommes te tomberaient sur les pieds ! On va voir s'il te va.

Camille parut embarrassé, tournant cet objet entre ses doigts sans comprendre ce qu'il devait en faire… Patricia l'aida. Elle le lui reprit et déplia ce qui se révéla un minishort en latex. Elle s'accroupit en le lui présentant et, lui faisant lever les pieds, elle lui enfila le sous-vêtement sur les jambes, puis le remonta sur les hanches. Elle le lui ajusta soigneusement autour des hanches, s'assurant de placer le petit ergot à la verticale avant de l'emprisonner dans la matière élastique. Puis elle en caressa la ceinture, tout le tour, comme pour mieux la lisser.

– Eh bien ! ça m'a l'air parfait ?

Dans le latex moulant, la bosse se dessinait avec indécence. Diane dut reconnaître qu'elle trouvait ce vêtement particulièrement émoustillant.

– On va te mettre aussi un petit harnachement, mon chéri. Il faut que tu t'habitues.

Elle sortit des bracelets en cuir noir.

– Donne-moi ta main.

Elle lui tourna l'avant-bras paume en l'air et referma la bande de cuir, engageant l'ardillon dans le trou qui permettait d'enfermer le poignet ; de l'autre côté, pendait un anneau en acier, petit mais épais.

– Regarde si ces boucles sont pratiques : elles s'ouvrent et se referment comme un maillon rapide, mais il n'y a pas besoin de visser : elles coulissent sur le côté et un ressort les maintient en place.

L'autre poignet fut enserré de même. Puis elle s'accroupit et lui ajusta deux autres bracelets aux chevilles. Diane frissonna, prise de vertige : la pose de ces accessoires d'asservissement sur la silhouette gracile de son petit amour, le contraste entre le noir du cuir, le brillant de l'acier, et sa peau claire, si tendre, était hallucinant ; elle n'arrivait pas à y croire.

Patricia sortit un dernier bracelet, plus grand.

– Lève le nez.

Elle lui en ceignit le cou et le boucla étroitement sur le côté. Le collier de chien avait un anneau devant et un derrière, plus gros que les précédents, qui pendaient sur la peau délicate comme une provocation, une incitation à la contrainte, à la sujétion. Elle tourna autour de lui, et elle lui passa un doigt tout le long pour vérifier qu'il était bien ajusté. Machinalement, Diane déglutit, comme si c'était elle qui se trouvait serrée… Mais son attention fut distraite en voyant sortir du tiroir un objet long et fin. Son cœur s'arrêta quand elle reconnut une cravache.

– Viens te regarder.

Patricia s'avança dans le salon et se posta face à la glace, tenant devant les cuisses la cravache par les deux bouts, comme une canne de majorette. En réalité, elle était en train de la leur présenter : en cuir tressé, noire, plutôt rigide, elle se terminait par une languette.

Camille la suivit prudemment : on aurait dit que, gêné par les bracelets à ses chevilles, et même ceux de ses poignets, il devait réapprendre à marcher. Elle le prit par l'épaule et, se tenant à côté de lui, le plaça face aux deux femmes dissimulées.

– Comment tu te trouves ?…

Camille leva timidement les yeux vers le miroir.

– Ça te change, n'est-ce pas ?… Moi, je te trouve très pute, comme ça !

Diane en eut les oreilles écorchées… Patricia le fit se retourner pour qu'elles le découvrissent de dos, puis elle le replaça de face. Diane osait à peine regarder. Elle savait que Camille ne pouvait se douter de leur présence, mais elle avait l'impression de le trahir en l'observant à son insu. Néanmoins, quand elle vit tout à coup le bout de la cravache caresser sa joue rose, son cou cerclé de noir, sa poitrine claire, elle frissonna profondément ; il lui devint impossible de détourner les yeux… La languette de cuir passa sur le ventre fragile, s'amusa autour du nombril, vint tapoter, au milieu du bandeau de latex noir, le petit renflement qui s'y dessinait.

– Écarte les jambes.

Camille était tout à fait troublé à présent, et il mit un moment à comprendre, mais il finit par disjoindre les pieds et les éloigner l'un de

l'autre. Elle lui glissa alors la cravache entre les cuisses et le caressa à l'intérieur, lentement, croisant et recroisant ses passages, de plus en plus langoureusement, sans cesser de l'observer. Puis elle remonta par-derrière, frôla le dos des jambes, s'arrêta plus longuement sur les fesses, se promena sur les reins.

Diane devinait seulement, aux mouvements de poignet de la dresseuse, ce qu'elle lui faisait dans le dos, mais elle voyait sur le visage de Camille l'émoi qui le troublait. La fine badine noire se glissa sur sa nuque, s'enfonça sous ses mèches claires, les souleva, et le fit frissonner ; elle trouva qu'il était magnifique. Elle remarqua aussi que la petite bosse, dans le short moulant, avait enflé. Était-ce que cette provocation l'excitait ? De nouveau, elle fut jalouse.

– Mets-toi à quatre pattes.

Camille tourna vers la jeune femme des yeux interrogateurs.

– Tu ne comprends pas ce que je viens de te dire ?

Elle lui tapota la joue de la cravache.

– Il faut que – *elle* – te l'explique ?

Camille bafouilla :

– Non… euh, Maîtresse Patricia…

– Bon, alors ?

Camille, timidement, s'agenouilla, puis il s'appuya sur ses bras tendus.

– Tu vois, mon petit bout, ce que je veux de toi, c'est que tu m'obéisses comme une mécanique. Comme un jouet qu'on remonte et qui roule tout seul.

Patricia le contournait en lui tapotant les reins de la pointe du stick.

– Je veux que tu exécutes mes ordres sans réfléchir. Tu comprends ? Que tu deviennes un toutou bien docile… Allez, trotte !

Elle lui donna un petit coup sur la cuisse comme on ferait démarrer un poney. Il se mit à avancer à quatre pattes.

– C'est bien. Comme ça, tu es une bonne petite chienne !…

Elle lui désigna le pouf, à côté du canapé :

– Maintenant, grimpe là-dessus.

Camille se redressa et, tel un animal de cirque, il se jucha dessus. Elle le plaça de profil par rapport à la glace, et elle lui flatta les fesses avec la tresse de cuir, lui en donna de petits coups sur le flanc.

– C'est bien. Tu es un bon petit caniche !

Elle abandonna la cravache sur la table basse.

– Maintenant, je vais te travailler un peu. On va commencer par un basique, d'abord. Tu es encore un peu jeune pour le fouet, mais, une petite fessée, ça, tu peux le supporter, n'est-ce pas ?

Camille, sidéré, resta muet.

– Tu l'as certainement méritée, d'ailleurs, non ? Dis-moi ? Tu as bien dû faire quelque bêtise, ces derniers jours ?…

Elle lui caressait tranquillement les fesses au travers du short.

– Au moins, le soir, quand tu es tout seul, dans ton petit lit, tu fais des saletés, pas vrai ? Tu te touches, là, non ?…

Elle lui fourra la main entre les cuisses et le pelota au travers du short en latex. Camille tressaillit en se redressant, arquant le dos comme pour lui échapper.

– Je suis sûre que tu as été un vilain petit garçon…

La formule choqua Diane. Jamais Camille, d'aucune façon, n'avait pu être « vilain » !…

Patricia s'assit sur le fauteuil en se mettant de profil par rapport à la glace. Elle se tapota la cuisse comme on appelle un chat à venir sur les genoux :

– Allez, viens !

Camille se redressa, descendit du pouf, mais ses gestes continuaient d'être incertains, contenus. Il s'avança vers Patricia qui le prit par le poignet et le conduisit sur elle, l'allongeant en travers de ses genoux.

– Voilà. Comme ça c'est bien pour te donner ta première correction.

Elle enroula son bras gauche autour de la taille du garçon, et de la main droite elle caressa le short noir en rond, avec un mouvement lascif qui dénotait un appétit particulièrement pervers.

– Tu es prêt ?

Elle leva la main. Elle le frappa en lui assenant une claque sonore. Diane tressaillit : elle n'y était pas allée de main morte ! Elle avait vu Camille sursauter, mais il n'avait pas crié. Cependant, quand elle le frappa une seconde fois, il se tortilla.

– Ça va ?…

Elle le caressa de nouveau, là où elle venait de le frapper.

– Tu vois, je ne suis pas trop méchante, là tout de suite… Normalement, tu sais, la fessée, c'est cul nu. Pas vrai ? C'est pas comme ça que tu as reçu les tiennes ?…

Elle le claqua une troisième fois, tout aussi vivement, et il fut traversé par un spasme.

– Mmmh. Je crois que tu commences à bien à sentir ce qu'il t'arrive, non ?

Elle le frappa de nouveau. Camille ne lâchait pas une plainte. Diane, impressionnée, était fière de lui.

– Tu m'as l'air de bien tenir, mon chéri… Bon. Je vais te la faire un peu plus salée.

Elle le frappa encore, mais à coups redoublés, à plusieurs reprises. Cette fois, Camille crispait le derrière, se cambrait, manifestement il se contrôlait pour ne pas se débattre et s'enfuir. Diane trouvait que, pour une initiation, c'était plutôt raide. En même temps, elle se disait que certains parents certainement administraient à leurs enfants des corrections bien plus cruelles… Patricia frappait toujours, sur les deux fesses à la fois ou sur une seulement, d'un côté puis de l'autre, et très sèchement. Parfois elle descendait sur l'arrière des jambes, sur la peau nue. Malgré la pitié qu'elle ressentait pour Camille, Diane s'aperçut que de voir le haut de ses cuisses qui rougissait lui procurait une singulière excitation ; c'était comme si soudain la chair traversait, qu'elle affleurait la peau.

Patricia s'interrompit.

– Ça fait mal, hein ?… Attends, je vais te faire une douceur…

Elle lui glissa la main entre les cuisses, sous le ventre.

– Où est ton petit moineau ?… Ah, le voilà !

Diane, la bouche sèche, vit qu'elle se mettait à le manipuler franchement, lui pressant les organes au travers du short noir, les serrant, les faisant rouler dans sa main.

– Mmmh… Tu es bien raide… Je sens que la tortue va sortir le bout de son nez…

Le geste du poignet se précisa, montrant clairement que maintenant elle le masturbait dans le tissu moulant. Puis elle lui frappa les fesses de nouveau. Elle revint entre les jambes, et se remit à rouler les petites proéminences dans ses doigts. Puis elle lui assena une nouvelle claque.

– Voilà : tu sens ce que ça fait, d'avoir du plaisir et de la douleur à la fois ?… Tu profites de tout !… Comme une vraie salope !

Diane se mangeait les lèvres. Elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais vécu cela : la douleur accompagnée d'une excitation sexuelle. Abasourdie, elle regardait Camille se faire fesser et manualiser alternativement, et elle n'arrivait pas à démêler ses sentiments, entre pitié et désir, compassion, exaltation… Le fils de Marianne compterait une expérience d'avance sur elle.

Au bout d'un moment, il lâcha tout de même une plainte ; mais Diane ressentit que ce miaulement étouffé exprimait autant la souffrance qu'une forme de jouissance.

Patricia s'interrompit. Elle lui caressa le derrière une dernière fois, reprenant son mouvement rond et enveloppant, comme pour effacer la douleur, mais Diane pensa que ça ne devait que la réveiller au contraire.

– Alors, tu as commencé à aimer, petit diable ? Ça te chauffe, hein ? Mais c'est ce qu'il faut !… Bon, allez, tu peux te relever.

Camille se redressa prudemment. Malgré les cheveux répandus qui retombaient sur son front, Diane vit qu'il avait les larmes aux yeux. C'était horrible qu'il eût souffert cette correction, mais elle ne pouvait s'empêcher de le trouver magnifique comme cela, avec sa petite mine déconfite.

– Viens. Tu vas aller à la chaise, un peu, à présent.

Patricia se dirigea vers ce qui ressemblait à un fauteuil ancien, placé dans l'angle entre le placard et la porte du couloir. Diane ne l'avait pas remarqué auparavant : il avait un dossier assez raide, fait de barreaux en bois, et deux accoudoirs plats, sèchement horizontaux.

– Baisse ta petite culotte, et assieds-toi là, mon poussin.

Patricia retira le coussin de velours rouge qui couvrait le siège, et Diane s'aperçut qu'il dissimulait un trou ! Il s'agissait en fait d'une chaise percée, comme on en utilisait autrefois, dont le bas était terminé par un parement, sans doute pour masquer le vase…

Camille jeta un coup d'œil circonspect à cet objet inhabituel.

– Il faut que je… ?

– Oui. Tu as parfaitement compris. Évite de me faire répéter, cela a le don de m'agacer. Tu risquerais de le regretter.

Il eut du mal, mais finalement, tournant gauchement le dos à Patricia comme s'il avait encore quelque chose à cacher, il baissa le minishort en travers de ses cuisses ; néanmoins, il lui fallut bien faire face à la jeune femme pour s'asseoir. Il posa les fesses sur le siège avec prudence. Elle lui prit le poignet, le retourna paume en l'air, et engagea la boucle de son bracelet dans un anneau qui avait été discrètement fixé au bout de l'accoudoir ; l'autre bras fut attaché pareillement. Elle lui assujettit ensuite par le même moyen les chevilles aux pieds du fauteuil, et les genoux en s'écartant tendirent le short en latex. Puis elle se plaça derrière la chaise, et elle lui caressa la tête affectueusement. Diane, le souffle court, voyait, pratiquement de face, son petit amour menotté sur ce siège comme un condamné soumis à la question !

– Allez, et maintenant tu vas nous donner ta petite affaire.

Elle lui caressait les cheveux en les lui ramenant à deux mains en arrière, l'obligeant à renverser la tête.

– Tu n'as jamais fait caca devant une dame ?

Les joues de Camille flamboyèrent de honte.

– Eh bien, aujourd'hui sera ta première fois. Tu vas voir : c'est une expérience très mortifiante.

Elle lui caressa les épaules, descendit sur sa poitrine, se pencha au-dessus de lui et vint lui presser le ventre de ses mains ouvertes en éventail.

– Allez, pousse, mon chéri.

Elle se redressa, s'amusa un instant avec les tétins, lui enserra le cou, longea tout le tour du collier, monta sur son visage, lui passa deux doigts sur les lèvres en les écrasant un peu, pour les tordre et les entrouvrir.

– Ça vient, mon chou ?… Il faut que tu fasses un effort, tout de même : je te détacherai pas avant que tu ne nous aies sorti ta petite crotte…

Diane eut des vapeurs : obliger ce petit bourgeois à faire ses besoins en public !… Serait-il seulement capable de faire quelque chose ? Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu aller aux toilettes depuis le matin ; il avait dû cependant se libérer de son eau au moment où il avait pris sa douche.

Patricia lui mit le majeur dans la bouche, lui souleva les lèvres en découvrant ses dents régulières, lui caressa les gencives, puis s'enfonça plus loin. Diane imagina la langue que ce doigt fouisseur devait repousser.

– Tu as une bonne bouche, tu sais. Petite, mais très bonne. Si tu t'appliques, tu seras très apprécié, comme pipeur.

Elle ressortit le doigt, mais ce fut pour le lui renfoncer en joignant l'annulaire.

– Tu as déjà sucé un jésus ?

Comme elle avait recommencé de le fouiller, il ne pouvait parler, mais elle insista pourtant :

– Réponds-moi. Est-ce que tu as déjà pris une quéquette dans ta bouche ?

Il hocha la tête, à peine.

– Ah ?!… Celle de Sheema, peut-être ?

Ses joues se gonflaient sur les phalanges qui lui parcouraient la bouche ; il cligna des yeux. Diane fut surprise qu'il reconnût cela aussi facilement. Elle se demanda si, en fait, il n'en éprouvait pas une certaine fierté.

– Ah, très bien !

Diane remarqua que Patricia n'avait pu s'empêcher de leur lancer à l'aveugle un regard complice.

– Dis-moi ?… Tu es une pétasse pour de vrai, alors ?… Bien. Tu vas me montrer tes petits talents.

Elle retourna au placard d'où elle revint avec un long phallus en plastique, rose comme un baigneur. Se replaçant derrière lui, de la main gauche elle lui caressa le front, lui repoussant les cheveux en arrière, puis elle lui posa le gland sur la bouche gros comme un petit œuf. Elle le fit aller et venir le long de ses lèvres, l'obligeant chaque fois à les ouvrir un peu plus. Puis elle le contraignit à disjoindre les dents et le prendre en bouche.

– Détends-toi : je vais te le mettre dans la gorge, bien au fond, pour t'apprendre à avaler.

Elle lui enfonça la main gauche un peu plus loin dans les cheveux, lui renversa la tête, puis elle fit lentement avancer le cylindre synthétique entre ses lèvres. Quand il fut traversé par un hoquet, elle le lui retira.

– Hé ! pas loin de dix centimètres… C'est pas mal, pour un petit gosier comme le tien ! Mais tu devras t'entraîner : il faut que tu arrives à les prendre entières.

Elle alla reposer le gode sur la commode, où elle prit un tube de pommade.

– Bon. Alors ? Est-ce que ça avance ? Tu nous as fait quelque chose ?

Elle s'accroupit derrière le fauteuil et regarda dessous.

– Il faut que tu fasses un effort : on ne va pas y passer la soirée… Je vais t'aider.

Diane vit qu'elle répandait sur le bout de son majeur un long ver translucide et elle n'eut pas de mal à deviner de quoi il s'agissait… Patricia avança le bras sous le siège et, soudain, Camille tressaillit.

– Tu sens mon doigt, là ?… Je vais te masser le petit trou : ça va le détendre.

Camille, qui ne se savait pas observé, ouvrit de grands yeux sous les impressions qui remontaient en lui.

– Tu vois, je te caresse bien en rond, tout autour, et je vais sous ton petit pont aussi… Ça fait de l'effet, non ?

Il avait maintenant fermé les yeux et se pinçait les lèvres pour se contenir. Les deux mains crispées sur les accoudoirs, son dos se tendait et ondulait en réaction au massage qu'il subissait.

– Moi, quand ça veut pas sortir, c'est toujours ce que je fais. Tiens, je te remets un peu de vaseline. Tu sens comment ça glisse mieux à présent ?… Voilà, maintenant je vais te le mettre dans le cul.

Camille rouvrit soudain les yeux, la bouche…

– C'est bon ? Tu aimes ça, mon bichon ?… Oh, mais ça y est, je sens ton œuf ! Il est pas loin ! Un petit effort, et tu vas me le pondre bientôt… Je te fais un petit va-et-vient rapide…

Diane vit le bras de la jeune femme s'agiter de plus en plus.

– Allez, tu te décontractes, et tu pousses. Si à un moment, tu as envie de péter, tu lâches tout, n'aie pas peur, ça aide à venir.

Diane était hallucinée : elle n'avait jamais été attirée par la scatologie, mais ici, sur cet enfant, attaché comme un condamné à la chaise électrique, cela lui produisait un effet incroyable, tout à fait inattendu. La vision des cheveux blonds, de la peau claire, de ce corps tendre enserré dans des bracelets de cuir, se mélangeait à l'idée de ce doigt de

femme dont l'ongle effilé rencontrait une petite boule de terre, dure et chaude, au plus intime du conduit humide…

– Ah ! ça y est, je sens que ça bouge ! Allez, je me retire, vas-y, pousse bien…

Diane devina au visage du jeune garçon, aux contractions de son ventre, à ses poings crispés sur les accoudoirs, l'avancée de sa libération. Quelques légers bruits honteux, ceux d'une chute, confirmèrent qu'il était parvenu à ses fins…

– À la bonne heure ! Voilà, tu vois, avec un peu de bonne volonté… Maintenant, je vais t'essuyer.

Il devait y avoir du papier à côté du vase, sous la chaise, car elle en tira et lui passa la main entre les fesses.

– Il y a un moment que tu t'es plus fait torcher le derrière par ta maman, n'est-ce pas, mon petit chéri ?… Ça te fait quoi, comme impression ?

Diane, à voir la tête de Camille, pensa que sa honte devait être immense, décuplée par cette allusion à sa mère. Elle en était suffoquée pour lui… Mais au moins, cette cruauté ne lui faisait pas mal physiquement.

– Ta petite crotte était bien dure ! Je n'ai pas eu de mal à t'essuyer !… Voilà, ton bonbon est tout propre.

Elle se redressa.

– Je vais me laver les mains, et je reviens.

Patricia sortit. Camille resta seul dans le salon. Diane perçut soudain le bruit léger d'une ondée. Elle comprit qu'il devait en profiter pour se vider de ses fluides aussi. Elle fut surprise d'avoir envie à cet instant de recueillir cette liqueur limpide et tiède – sans savoir néanmoins comment elle aurait pu en jouir, comment elle en aurait fait son miel…

Patricia rentra dans la pièce. Elle revint auprès du jeune garçon et lui caressa le front.

– Voilà, maintenant que tu es bien dégagé, je vais pouvoir m'occuper de ton petit derrière, mon chéri.

Elle détacha les quatre bracelets du fauteuil, puis elle retourna dans le placard. Camille se leva et se dépêcha de rajuster son short. Elle revint en poussant devant elle un cheval d'arçons monté sur des roulettes et formé d'un gros boudin de cuir fauve, assez court, pas plus de cinquante centimètres de long, supporté par quatre pieds tubulaires gris, qu'elle disposa non loin du pouf, en biais devant la glace.

– Viens là, mon petit bonhomme…

Elle le prit par le bras et le plaça devant le cheval d'arçons, dos à la glace.

– Maintenant, ça va être mon tour de te baiser, mon chéri. J'ai très envie de te fourrer ; de connaître ton petit cul de velours… C'est pas une bonne idée ? Tu ne voudrais pas que je te baise ?… Réponds-moi.

Diane était fascinée : ces grossièretés étaient dites sur un ton si simple et naturel, si rond, qu'elle ne les trouvait même plus vulgaires, elles devenaient familières. Camille, très gêné, ne sachant que dire, finit par murmurer, la voix étranglée :

– Si…

Diane s'était demandé ce qu'il allait répondre, mais évidemment il n'avait pas osé refuser. Patricia le prit par l'épaule avec un air apitoyé.

– Camille… Tout de même !…

Soudain, il réalisa.

– Si, Maîtresse Patricia…

– Je suis désolée, mais là, je vais devoir sévir. Je ne peux pas ne pas te punir. Tu n'es pas assez attentif. Je t'avais prévenu, pourtant… Il faut que tu apprennes à te concentrer. Allez, mets-toi là-dessus.

Camille, anxieux, désorienté, ne sut ce qu'il devait faire exactement, et ce fut Patricia qui le courba, le ventre plié en deux contre le boudin de cuir, la tête en bas.

– Voilà. C'est comme ça la bonne position…

Elle passa dans les anneaux fixés au bas des pieds métalliques ceux des poignets et, lui écartant les pieds, ceux des chevilles. Sa position était celle d'un X replié en son centre. Elle se posta derrière lui, sur le côté, de façon à ne pas le masquer.

– Quand tu viens chez moi, tu dois toujours rester bien vigilant. Il faut que tu respectes les consignes, précisément.

Elle lui retourna le short sous les fesses.

– Or, je ne t'en ai pas encore donné beaucoup, franchement ! Il faut vraiment que tu fasses attention à les suivre… Sinon tu ne seras jamais un bon petit esclave.

Tout en parlant, elle lui caressait le derrière, comme pour le préparer. Elle passa par-dessus le short pour descendre sur une cuisse, la palpa tendrement, remonta sur l'autre, revint sur les fesses. Puis elle lui mit le bras gauche en travers des reins.

– Allez.

Elle leva la main droite. Le claquement de la main sur la chair nue fit frissonner Diane. De nouveau, elle y était allée fort ! Camille avait été traversé d'un soubresaut, mais il n'avait pas crié. Puis elle se mit à le frapper à coups secs, nerveux. Les claquements se succédaient, régulièrement espacés ; l'écho du précédent ne s'était pas encore éteint qu'il était recouvert par le suivant. Camille maintenant se tortillait sur le boudin de cuir, et chaque coup lui arrachait de petits couinements, une sorte de souffle venu dans une contraction. Diane voyait distinc-

tement monter au travers de la peau claire les traces roses des doigts qui s'entrecroisaient ; cette fois, elle frappait bien plus vigoureusement que la précédente.

Le jeune garçon poussait un gémissement à chaque nouveau coup. Ses fesses étaient comme deux pommes qui avaient pris le soleil, rouges au centre, plus claires sur la circonférence, séparées par la fine entaille où se devinait le petit pédoncule rétracté.

Après un temps qui parut interminable, Patricia s'arrêta enfin. Selon son habitude, elle se mit à caresser les fesses qu'elle venait de martyriser.

– Voilà. J'ai été un peu plus sévère, mais pas trop cruelle non plus, tout de même. J'espère que maintenant tu te rappelleras. Sinon, la prochaine fois, ce sera le martinet !

Elle fit le tour du cheval d'arçons en lui laissant courir affectueusement sa main sur le dos.

– Tu as pleuré, mon petit chou ?…

D'où elle était, Diane ne le voyait pas, mais elle eut le cœur brisé de l'apprendre.

– Oui, c'est normal à ton âge, après une déculottée. Mais tu dois t'endurcir un peu. Il faut t'attendre à recevoir des punitions plus strictes, les prochaines fois.

Diane trouva que la jeune femme s'avançait beaucoup : elle n'était pas du tout certaine de vouloir lui amener Camille une seconde fois ! – à supposer déjà que sa mère le lui confiât de nouveau… Patricia revint derrière le garçon et lui posa la main sur les reins.

– Alors, mon petit chou, on reprend : est-ce que tu as envie que je te baise ?

Camille déglutit.

– Euh… oui… Maîtresse Patricia…

Sa voix était affaiblie, encore dans l'écho de la correction qu'il venait de recevoir. Diane se dit que ça n'avait pas été pour lui le moindre des chocs qu'il avait subis depuis son arrivée.

– Voilà, c'est mieux.

Patricia lui avait pris les fesses, et cette fois elle les malaxait assez vivement, les écartait avec les pouces, les serrait en y enfonçant les ongles. Diane pensa que c'était assez cruel car elle devait relancer la brûlure de la fessée.

– Mais j'ai envie que tu sois plus clair. Dis : « J'ai envie que vous me baisiez, Maîtresse Patricia ».

– J'ai… envie que… que vous me baisiez, Maîtresse Patricia…

En entendant comment la voix de Camille se voilait un peu plus à chaque mot, Diane faillit tourner de l'œil.

– Très bien, chéri. Tu fais des progrès…

Elle lui passa le majeur tout le long, depuis le coccyx jusqu'au périnée, remonta, redescendit plusieurs fois. Camille était parcouru de frémissements.

– … « Tu vas être mon objet, ma chose »…

– Je… je vais être votre objet… votre chose…

– Très bien, tu as compris !

Elle lui fit une dernière petite caresse sur la fesse, et elle retourna au placard. Elle en revint avec quelques accessoires qu'elle déposa sur le pouf, à côté d'elle. Elle prit une bouteille en plastique translucide qu'elle renversa au-dessus des fesses du garçon et d'où s'écoula un gel cristallin. Diane remarqua que Camille avait tressailli : le liquide devait être froid.

– Je vais te préparer pour le vibro. C'est plus excitant avec un vibro. Moi aussi je l'utilise.

Elle rajouta du gel, l'étala tout le long de la raie, passant même entre les cuisses au-dessus du short tendu pour envelopper les petits organes et les enduire copieusement. Puis elle déposa la bouteille et recommença d'aller et venir dans la fente, insistant progressivement autour de la fine encoche, s'y concentrant, tournant en l'encerclant. Elle mit ensuite le majeur perpendiculairement, et elle appuya : elle entra presque facilement. Camille eut un bref halètement à l'instant où il fut transpercé.

– Là… Nous y sommes… Mmmh, tu es bon comme ça, tout chaud, bien souple…

Diane incrédule suivait comment la jeune femme ressortait le doigt, lentement, pour le renfoncer, plus profondément, changeait son angle, tournait. Et en revivant ce qu'elle-même avait ressenti la veille, elle pensa qu'elle aurait beaucoup aimé être à la place de cette « maîtresse »…

– Tu me sens bien ?… Maintenant que tu es tout vide, je peux te fouiller à fond, mon chéri… me promener comme je veux… dans ton dedans de petit garçon…

Diane déglutit ; elle vivait cet instant comme si c'était son propre doigt qui était entré en Camille… Mais elle eut soudain l'attention attirée par un mouvement à côté d'elle. À sa stupeur, elle découvrit que Sheema avait remonté le fourreau de sa robe, baissé collant et shorty, et que, tout en suivant le spectacle, elle se passait tranquillement la main sur sa verge dressée ! Elle faillit dire quelque chose, mais elle se rendit compte aussitôt que c'était absurde. Elle revint à la vitre.

Patricia continuait de parcourir le petit derrière, et Camille aspirait l'air entre ses dents, redressait la tête, son dos ondulait à chaque nouvelle intrusion.

– Je crois que ça va, tu es bien préparé, là…

Elle se retira, et Camille soupira. Elle prit sur le pouf un cylindre en acier inoxydable, d'une dizaine de centimètres de long et d'un diamètre de trois, arrondi aux extrémités, d'où sortait un fil électrique blanc terminé par une télécommande. Elle en présenta le bout entre les fesses du jeune garçon, et elle lui caressa l'anus, tout brillant de gel.

– C'est pas trop froid ?… Ne t'inquiète pas, il va vite se réchauffer quand tu l'auras pris. Détends-toi bien.

Elle poussa, elle eut un peu de mal à engager l'objet, mais ensuite il s'enfonça facilement. Diane abasourdie le vit disparaître entièrement ; seul subsistait le fil blanc, qui ressortait au centre du petit derrière et le rendait tout à coup affreusement obscène ! Elle fut submergée par un sentiment inconnu dont la violence la surprit. Elle n'en pouvait plus. Elle jeta un bref regard à Sheema qui continuait de se caresser, le pénis empoigné, mais en conservant des mouvements lents pour durer. À son tour, elle se lâcha : elle dégrafa son pantalon et en abaissa le zip. Elle enfonça la main dans sa culotte où, entrouvrant ses lèvres, elle libéra le lac qui s'y était accumulé.

– Je vais commencer doucement, car tu n'as pas l'habitude…

Patricia tourna une molette sur la télécommande. Camille poussa un petit cri de surprise. Diane, qui n'avait jamais essayé ces gadgets, n'arrivait pas à concevoir ce que le jeune garçon ressentait exactement : cette chose en lui qui vibrait, lui faisait-elle du bien ou était-ce pénible ? ou les deux à la fois ? Elle se mit à se masturber intensément en voyant Patricia lui passer la main entre les cuisses, lui prendre ses organes, tout glissants de gel, et les malaxer dans sa paume.

– Alors, comment tu trouves ?… Il donne de bonnes *waves*, hein ? Tu dois les sentir, dans ton dedans ?…

Elle tourna légèrement la molette.

– J'augmente un peu… Tu me dis si ça va…

Diane voyait le visage de Camille entre ses jambes, à l'envers, les cheveux pendants : il serrait les dents et gardait les yeux fermés. Elle tenta d'imaginer ce qu'il percevait, pris par les sensations croisées qui montaient à la fois de ses entrailles, où trépidait un corps étranger, et de ses organes, qui étaient maintenant masturbés souplement, d'un geste alerte et compétent. En se caressant elle-même, elle essayait de conserver un rythme contenu pour ne pas exploser.

– Tu kiffes de te faire baiser au vibro, mon chéri ?… Ç'a l'air de te plaire, en tout cas : tu bandes bien, tu es tout dur… Tu aimes ça, alors, hein ?… Je suis sûre qu'après quelques séances, tu pourras plus t'en passer !

Diane avait remarqué effectivement que la dille s'était très vite étendue entre les doigts habiles qui la pétrissaient ; évidemment, dans les mains d'une professionnelle, il devait recevoir des impressions d'une intensité sans pareille ! Le vibromasseur n'avait peut-être là

qu'un rôle relatif… Elle vit Patricia abandonner la télécommande pour le caresser maintenant à deux mains, l'une enserrant la terminaison tendue et la frictionnant adroitement, l'autre refermée comme une griffe sur les petites boules durcies.

– Moi aussi, j'aime te baiser, tu sais ça ?… Je te baise bien ? Dis-moi, est-ce que tu trouves que je te baise bien ? Réponds-moi.

– Oui… Oui, Maîtresse Patricia…

– Je t'avais prévenu… Je peux être très salope, moi aussi… Mais tu ne kiffes pas mal, toi non plus, on dirait, hein ? Tu vas jouir comme ça, tu crois ?

Diane s'aperçut que Camille avait maintenant sur le visage une étonnante expression de béatitude, la bouche entrouverte, comme si tout un univers se découvrait à lui…

– Mais non. Désolée… Trop tôt.

Elle le lâcha et arrêta le vibro. Camille poussa un profond soupir dont Diane n'aurait pu dire s'il était de soulagement ou de frustration ; ou, de nouveau, les deux. Patricia tira sur le fil et, après une courte résistance du sphincter resserré, le cylindre métallique ressortit plutôt facilement. Camille eut cependant une brève plainte.

– Eh oui, tu y as pris goût, petit fripon ! Tu aurais bien voulu te régaler encore… Tout à l'heure, peut-être, si tu es vraiment obéissant, si tu es un bon esclave… Mais rassure-toi, je vais te mettre un souvenir, pour patienter.

Elle prit sur le pouf un petit cône métallique brillant, en forme d'as de pique, arrondi à la pointe, resserré en bas où il s'élargissait sur sa base. Elle le garnit de gel, puis elle le pointa là d'où elle venait de retirer le vibromasseur.

– Allez, détends-toi bien…

Elle poussa, et le cône fut avalé, retenu par l'évasement. Diane observait le cercle obscène qui occupait maintenant ce lieu si délicat, l'alliance à la fois horrible et fascinante du métal froid et d'une chair si tendre. Elle ferma les yeux un instant, enveloppée par les sensations qui lui montaient du ventre, impressionnée par l'image de ce derrière bio-métallique.

– Voilà, tu vas garder ce petit plug, ça va te faire le plus grand bien. Ça va te modeler le cul, tu seras plus souple… Tu sais que ça s'appelle comme ça, n'est-ce pas ? Un « plug anal »… Allez, je te libère, mon chou.

Elle détacha les quatre anneaux, et Camille se redressa péniblement.

– Remets ta culotte.

Patricia l'observa tandis qu'il remontait le short et le rajustait sur sa taille.

– Alors ? Ça te fait de l'effet ?… Marche un peu.

Diane interrompit le mouvement de ses doigts. De nouveau, elle se sentit gênée en voyant Camille déambuler devant elle comme un mannequin incertain, jetant de petits coups d'œil vers le miroir et la regardant sans le savoir. Elle trouvait qu'il était à la limite de prendre des poses, contemplant avec une fascination narcissique son corps nu enserré dans ces carcans noirs qui, elle devait bien le reconnaître, le rendaient encore plus magnifique.

– Allez ! On va dans le placard.

La voix de Patricia avait pris un tour plus sombre. Elle ramassa les gadgets qui se trouvaient sur le pouf et les rapporta sur la commode. Camille s'avança dans le cagibi, non sans inquiétude, mais sans traîner non plus. Diane pensa que cette éducation à la soumission avait commencé de le façonner.

Patricia le plaça dos contre le chevalet en X, et elle lui leva les bras pour les attacher aux anneaux du haut. Diane faillit s'étrangler : qu'allait encore faire cette folle ?! Sheema lui posa la main sur la cuisse pour lui faire comprendre de ne pas se faire de souci.

– Écarte les jambes.

Il obéit, et elle lui passa les anneaux des chevilles dans ceux du bas. Puis elle sortit de la commode un serre-tête noir.

– La suite, tu ne la verras pas, mon petit chéri…

Elle le lui enfila et ajusta le tissu de velours élastique sur ses yeux.

– Je te mets pas de bâillon – ce sera pour une autre fois. Un jour, je te ferai découvrir les délices du *ball gag*…

Du bout de l'ongle, elle lui caressa les lèvres, les écartant à demi, allant d'une extrémité à l'autre.

– Au contraire, je vais te donner une seconde consigne : tu dois désormais garder la bouche entrouverte. Si tu l'oublies, tu seras de nouveau puni. Et un peu plus sévèrement que tout à l'heure, je t'en préviens.

Le ton de la jeune femme s'était durci et, bien que Diane sût qu'il ne s'agissait que d'une mise en scène, elle souffrait en entendant comment elle lui parlait. Elle recommença néanmoins à se caresser, à un rythme plus lent mais soutenu, tout en examinant Camille qui lui faisait face, debout dans l'encadrement du placard, les bras tendus en l'air et les jambes ouvertes, les poignets, les chevilles, le cou cernés de cuir. Avec sa taille traversée de latex, son visage barré d'un rectangle noir, on aurait dit une de ces photos censurées dans les journaux où l'on ne voulait pas montrer de sexes ni que fût reconnue la victime. Toutes les lignes légères de son corps étaient mises en valeur par un spot au plafond, et, de le voir ainsi, épinglé comme un papillon, elle était proche de défaillir, elle en avait le cœur déchiré ; mais elle sentait

aussi qu'il battait fort. Ses doigts sur son bouton accélérèrent malgré elle.

– Et maintenant, on va voir comment tu supportes un exercice un peu plus sérieux…

Patricia sortit de la commode deux petites pinces métalliques brillantes. Elle se planta devant lui, lui caressant doucement le torse, tournant autour de ses petites taches d'un brun rosé, et elle resserra régulièrement les doigts jusqu'à les faire saillir. Elle en saisit une, la tira, et y referma le bec effilé d'une pince. Cette fois Camille, qui ne s'attendait pas à cette douleur aiguë, poussa un cri.

– Allons, poussin : ce sont les plus légères que j'ai. Tu devrais pouvoir les supporter tout de même…

Diane frissonna. Elle aurait voulu arrêter tout cela, mais elle découvrait que ce spectacle l'envoûtait, lui avait coupé les jambes, lui avait retiré ses moyens… Patricia prit l'autre tétin et le pinça pareillement. Camille gémit en grimaçant :

– S'il vous plaît, non… ça fait mal !

– Bien sûr ! C'est fait pour ça, mon amour… Bon, je veux bien t'aider, encore une fois, mais ne compte pas toujours là-dessus.

Elle lui plaqua la main sur le devant du short et le masturba au travers, assez rudement.

– Ça va mieux, comme ça ?

Camille inspirait l'air par sa bouche ouverte, pris entre ces sensations contraires, douloureuses d'un côté, excitantes de l'autre, mais Diane distingua au total que le latex se soulevait entre les doigts de la jeune femme.

Soudain, elle l'attrapa par les cheveux et lui renversa la tête :

– Je t'ai demandé si ça allait mieux ?!

Il gémit :

– Oui !… Oui, Maîtresse Patricia…

– C'est bien ! Alors, j'arrête !

Patricia lui passa la main sous le menton, le long du collier en cuir. Elle lui chuchota à l'oreille, d'une voix qui avait changé d'un coup et avait maintenant une douceur lascive :

– Tu as vraiment un cou très délicat… très tendre… J'adore !… Tu sais que ça me plairait beaucoup de t'étrangler ?

Diane sursauta, interrompant soudain son mouvement. Patricia avait pris le jeune garçon à la gorge, et elle la palpait, lui enfonçait les pouces, soulignait de son ongle pointu le trait de la mâchoire, puis elle le reprenait à deux mains, et elle le serrait, pas dangereusement, mais suffisamment pour lui faire peur. Diane pensa que Camille devait être affolé !

Soudain, elle lui passa dans la nuque sa main gauche et, tandis qu'elle y plantait ses ongles, qu'elle les lui remontait dans les cheveux, elle se rapprocha en inclinant la tête. Elle embrassa à pleine bouche ses lèvres entrouvertes. Diane devint aussitôt folle de jalousie. Elle pouvait voir tous les mouvements qui révélaient que la langue de la femme était entrée en Camille, le parcourait en tournant, le fouillait sans vergogne, s'enfonçait dans sa gorge. Elle eut le geste de se lever pour aller mettre fin à cette scène insoutenable, mais Sheema l'arrêta ; elle se maîtrisa à grand mal. Cependant, elle restait ulcérée : les prostituées ne refusaient-elles pas le baiser ?… Mais Patricia était-elle à proprement parler une prostituée ?

La jeune femme continuait de manger Camille ; on aurait dit que, telle une grande araignée sombre sur une petite mouche blonde, elle l'aspirait, elle lui suçait les entrailles, elle le vidait de son intérieur. Sans lui lâcher la nuque, de l'autre main elle lui caressait l'épaule, le bras, l'aisselle ouverte, elle se glissait le long de la hanche, elle remontait lascivement sur le flanc, elle redescendait. Elle lui enveloppa les reins, les fesses, les serra. Elle revint sur le torse, lui titilla les pinces, les agita pour relancer la douleur. Il sursauta, mais son cri s'étouffa sous le baiser. Diane n'en pouvait plus, elle ne parvenait même plus à se toucher.

Enfin, Patricia s'écarta lentement, comme à regret. Elle contempla un long moment le visage troublé de sa victime, encore étourdi par le baiser profond, aveuglé par le bandeau, les joues rosies, les lèvres brillantes – qu'il gardait entrouvertes, consciemment ou non…. Elle lui ôta les pinces, et il eut une grimace de soulagement.

Puis elle le détacha de la croix. Il fit un pas, et Diane observa qu'il chancelait, presque.

– Tourne-toi.

Quand il lui présenta le dos, elle lui rattacha les poignets ensemble, sur les reins.

– Viens par ici.

Elle le saisit fermement par le bras et, les yeux toujours bandés, elle le conduisit à côté du pouf. Diane trouvait qu'elle avait de nouveau un ton très dur.

– À genoux.

Camille plia d'abord les jambes, s'agenouilla, puis s'assit sur les talons.

– Prosterne-toi.

Elle avait repris la cravache sur la table basse et elle lui en tapota le haut du dos. Il s'inclina jusqu'à ce que son front touchât le tapis. Elle tourna autour de lui en l'examinant, laissant courir comme une menace la languette de cuir sur son flanc, sur son épaule, sur sa nuque barrée par le bandeau noir.

– Tu es encore trop redressé : je veux que tu t'aplatisses vraiment.

Camille rentra les reins, colla sa poitrine contre ses cuisses.

– Voilà : tu occupes moins de place, comme ça. C'est une bonne position pour une petite pute comme toi. Je t'y mettrai souvent. Il faut que tu apprennes à n'être rien.

Diane frissonna : elle se rendit compte que Camille à cet instant au contraire était tout pour elle. Était-elle réellement devenue amoureuse ?… Patricia continuait de frôler de sa cravache les bras attachés, les cuisses tendues, les fesses serrées, les petits orteils retournés. Elle s'arrêta et sollicita un long moment la raie au milieu du short, là où le cercle du plug se distinguait au travers du latex. Diane voyait que Camille frissonnait malgré lui…

– La prochaine fois, je te ferai un peu sucer mes talons aiguilles. J'adore ça… Mais, bon, tu as bien travaillé, tu as droit à une petite récompense.

Elle s'accroupit derrière lui, et elle lui passa la main entre les cuisses. Elle s'y affaira activement. Le jeune garçon se mit rapidement à souffler, puis à gémir.

– C'est bon, mon petit lapin ? Tu aimes ça ?

Elle l'attrapa par les cheveux et lui releva la tête.

– Redresse-toi. Allez, je t'autorise à te régaler. Vas-y. Vide-nous tes jolis couillons. Mouille ta culotte, mon poussin.

Au spectacle de Camille arqué, tenu par les cheveux, manipulé sous le ventre, et emporté malgré tout par une jouissance évidente, Diane détourna les yeux, arrivée au bout de ce qu'elle pouvait endurer.

Quelques instants plus tard, elle sentit Sheema qui la prenait par le bras et lui chuchotait :

– C'est fini… Viens !…

La tête à l'envers, mal assurée sur ses jambes, elle se mit debout. À la dernière minute, elle pensa à refermer son pantalon. Elle suivit Sheema machinalement. Elle se retrouva dans le couloir, encore hébétée.

Quand elle rentra dans le salon, elle découvrit Patricia qui les attendait en souriant, tenant la cravache à la main comme l'insigne de sa fonction. Camille était de nouveau prostré, le front au sol.

– Voilà. Je vais arrêter là. Il sera un peu plus souple, désormais. Il commence déjà à bien respecter les consignes. Il n'est pas encore prêt à tout, mais il a avancé… Comme je vous ai dit, pour cette fois c'est gratuit, mais si vous voulez un dressage complet, si vous souhaitiez en faire un vrai soumis, il faudra prévoir d'autres séances…

Elle eut un sourire simple et cordial. Diane, troublée, avait l'impression de se trouver devant une hôtesse qui lui proposait des séances de bronzage. Patricia ajouta :

– Vous ne m'en voudrez pas si, à la fin, je me suis permis quelques privautés… Mais c'est vrai que votre petit bout de chou est tout à fait craquant ! En tout cas, ce soir, vous allez pouvoir bien le baiser.

En entendant cette dernière remarque, à la fois si grossière, si odieuse, et pourtant factuelle, probablement conforme à la réalité, Diane en eut le cœur chaviré.

Elle dut encore patienter le temps que Camille se rhabillât, puis elle s'enfuit honteusement, en disant à peine au revoir. Mais, en sortant de la villa, elle s'immobilisa sur le seuil, interdite : tout le jardin était devenu rouge. Elle crut qu'elle hallucinait : l'herbe n'était plus verte mais brune, fluorescente ; les peaux des mains et des visages paraissaient en éruption ; les maisons alentour avaient pris un aspect sanglant, menaçant. Elle leva les yeux et vit qu'une lumière vermillon passait sous des nuages d'un gris ardoisé, telle l'apparition d'un dieu vengeur venu les juger. Elle pensa que le ciel annonçait l'apocalypse ; la fin du monde était là. Elle avait gravement péché, c'était évident, elle avait profité honteusement de la mort de la grand-mère de Camille pour le séduire, au-delà de toute conscience, et elle allait maintenant payer.

*

Dans le grand bureau en *open space*, tout le monde allait et venait comme à l'accoutumée, chacun occupé à ses tâches. Mais Diane, devant son ordinateur, avait beaucoup de mal à se concentrer sur les comptes de l'entreprise. À chaque instant, son regard était ramené sur Camille, qu'elle voyait de dos, en train de faire ses devoirs sur un bureau voisin. Elle l'avait conduit au collège ce lundi matin, et elle était allée le rechercher à quatre heures et demie pour le ramener à son travail, le temps de finir sa journée. Elle avait expliqué les circonstances à sa patronne, laquelle n'avait pas fait de difficultés et avait accueilli le jeune garçon volontiers.

C'était clair, désormais : elle était amoureuse, et follement – et, oui, d'un garçon de douze ans. À cet instant, elle aurait voulu le prendre contre elle, sur ses genoux, l'enlacer, le câliner, le caresser… Il portait le même gilet gris et noir que la veille, et cela lui rappelait les scènes auxquelles elle avait assisté, en voyeuse… À la fin de la soirée, de retour chez elle, elles s'étaient mises à deux avec Sheema pour faire jouir ce petit cœur comme jamais, et essayer de compenser tout ce qu'il avait subi.

L'émotion qui remontait à l'évocation de ces souvenirs lui avait durci les seins… Elle se demanda si elle reconduirait jamais Camille à Cabrières. Le matin même, elle avait été prise du désir de lui remettre

le plug dont Patricia leur avait fait cadeau, et il avait accepté sans difficulté, presque avec plaisir. A priori, il l'avait gardé en classe toute la journée, et il le portait encore à cet instant. À cette idée, le sang lui monta à la tête…

Elle se rappela qu'en observant Patricia, elle avait souhaité à plusieurs reprises prendre le rôle de la dresseuse. La cruauté était-elle le moyen d'exacerber l'amour et de le mener à son paroxysme ?… Pourquoi pas. C'était un peu ce qu'elle commençait à se figurer. Elle avait autant envie de l'aimer que de le voir dans des situations scabreuses, de le soumettre à des péripéties étranges et électrisantes… Si cela était, il n'y avait pas d'avantage à passer par une intermédiaire.

Puis elle se rappela que, dans quelques jours, Marianne l'appellerait, voudrait lui reprendre son fils. Elle en eut le cœur tordu. Ce n'était pas possible. Comment allait-elle faire ? Comment se débrouillerait-elle pour le revoir ? Elle se rendit compte soudain que sa vie allait devenir très compliquée.

Mais ensuite elle pensa que Marianne n'avait toujours pas téléphoné et que, quand elle l'avait entendue le samedi, sa voix laissait deviner qu'elle ne se remettrait peut-être pas si vite de ce deuil. En plus, elle allait devoir faire face, seule, à toutes sortes de formalités, organiser les obsèques, rencontrer les notaires, vider la maison de sa mère… Diane pourrait lui proposer ses services pour garder Camille chaque fois qu'elle en aurait besoin ; maintenant qu'ils avaient « fait connaissance », cela paraîtrait naturel. Elle lui dirait qu'elle avait beaucoup apprécié son fils, qu'il était très gentil, très facile à vivre… Cependant, égoïstement, elle pensa que, la prochaine fois, elle n'inviterait peut-être pas Sheema : elle avait envie de se retrouver seule à seul avec son petit amour, de développer une véritable relation avec lui.

Elle jeta un coup d'œil à Camille. Elle observa la nuque, le lobe de l'oreille qui apparaissait sous les petites mèches éparpillées, le cou, plus fin, plus délicat que celui d'une fille. Soudain, elle eut envie de passer un doigt là, sous ce col noir ; d'en suivre le bord, de longer la ligne pure du menton… Son désir pour lui flambait comme au premier jour. Tout à coup, elle s'aperçut qu'un peu d'eau s'était écoulé d'elle.

Elle repiqua le nez vers son écran, ferma les yeux, se concentra. Plus qu'une heure avant de rentrer.

PHILIP,
LE SINGE ET LE BOUDDHA

… la plus grande perversité sexuelle mêlée au plus fort désir de tendresse.

Bande-annonce des films de Jean-Daniel Cadinot.

I

Il s'essuyait les mains après les avoir lavées avec soin, tout en s'observant dans la glace d'un œil critique. Rasé de frais, il vérifia que sa cravate fût irréprochablement centrée, entre le haut col blanc et le gilet qui apparaissait discrètement dans la veste boutonnée. Il se passa la main sur les tempes pour se lisser les cheveux, impeccablement plaqués de part et d'autre, avec la raie exactement aux deux tiers. Il évalua son air vaguement dédaigneux, plein d'une autorité condescendante qu'accentuaient son nez – pincé, légèrement cintré, s'avançant comme un reproche – et ses lèvres fermées – soulevées au centre d'un arc d'arrogance naturelle. Il avait de tout temps jugé son physique décevant, à quarante ans évidemment pas moins qu'à seize, et c'est pourquoi il prenait grand soin de son apparence au moment de ses plaisirs uranistes. Lorsqu'il rencontrait un nouveau garçon, en particulier, il se voulait impeccable ; et, celui-ci, il y avait quelques années qu'il l'attendait.

On frappa.

« Entrez… »

Il prit encore le temps de vérifier qu'aucun « ornement » disgracieux ne sortît de son nez, et il ajusta les manchettes de sa chemise pour les faire dépasser convenablement de la veste et dissimuler les quelques poils qui lui venaient jusqu'aux poignets.

En revenant à sa chambre, dans le clair-obscur des petites lampes électriques, il découvrit, accompagné de sa mère, le garçon qui lui tournait le dos. Debout devant la cheminée, sa silhouette détourée par la lumière mouvante des flammes, il était absorbé par l'observation, à chaque bout de la tablette, des deux « talismans » qu'il avait rapportés des Indes : un petit singe empaillé, un entelle d'Hanuman à face noire et pelage beige cendré, et un bouddha ciselé dans un granit clair, au sourire de Joconde, serein, les yeux baissés dans une inaccessible méditation. Il se demanda s'il y avait une chance que le drôle fît la relation entre ces deux figures… Son regard s'était braqué sur les cheveux châtains dont les fines courbes parallèles, s'arrêtant sagement au-dessus du trait net de la chemisette, laissaient apparaître dans une bande étroite un peu de la nuque. Il contempla intensément cet inters-

tice où se dévoilait la peau, la chair du garçon, et il pensait que, dans très peu de temps maintenant, en toute liberté, et sans que personne ne l'en empêchât, il allait y porter la main. Il allait s'en emparer, il n'y avait pas à en douter, c'était une certitude, rien ne pourrait s'y opposer. Ce soir débutait une ère nouvelle et merveilleuse.

Il se ressaisit : la mère attendait à côté de la porte, une petite femme boulotte, prise dans une épaisse robe bleu pâle sous un grand tablier blanc, et bien impressionnée de se retrouver dans cette chambre. De ses mains robustes et rougies par les lessives, elle saisit son fils par les épaules et le fit pivoter tout en le gourmandant.

Puis elle dit respectueusement : « Monsieur le comte, voici mon Philip. »

Le garçon avait douze ans, des cheveux châtain clair où le feu projetait des reflets mordorés, des yeux gris pâle, et un air de tranquillité comme si le charme simple dont il était pourvu devait le protéger de toutes les salissures de la vie.

« Merci, O'Neill.

– Merci à vous, monsieur le comte… Merci pour tout ce que vous faites pour lui, monsieur… » fit la mère en reculant vers la porte.

« Un instant. Je ne doute pas de votre probité, mais pour la bonne forme vous voudrez bien me faire constater, n'est-ce pas, qu'est intact ce que vous me confiez ? » En réalité, il n'avait nul besoin de cette précaution, mais ainsi elle ne pourrait prétendre ne pas avoir été instruite de ce que son fils venait faire ici.

La femme rougit légèrement. Après une brève hésitation, elle attrapa son garçon par le bras et, avec l'efficacité des gens habitués aux tâches domestiques, elle lui souleva le pull, lui déboutonna le pantalon. Elle le retourna, lui baissa les culottes ensemble, puis elle le plia en avant comme elle l'aurait fait si elle s'apprêtait à le fesser. Elle lui saisit fermement le derrière à deux mains et l'écarta. « Si monsieur le comte veut bien… »

Il s'approcha. Dans l'entrefesse ouvert, la petite encoche était jolie comme un myosotis, froncée, étroite, et très évidemment vierge. « Je vous remercie. »

Elle redressa son fils en le houspillant : « Allons, rajustez-vous ! »

Il regarda le garçon qui se dépêchait de se rhabiller. Ses pommettes avaient pris une délicieuse couleur framboise qui le rendait encore plus charmant. Cela faisait des mois qu'il l'observait ; maintenant, il l'aurait à son entière disposition, et ce pendant plusieurs années. S'il n'était pas d'une beauté exceptionnelle, juste un petit ouistiti parmi tant d'autres, il avait l'avantage toutefois de faire partie du domaine, d'être très mignon, joli à croquer – et il n'entendait pas « en faire un croquis », mais plutôt « le croquer à belles dents »…

La mère se retira en refermant soigneusement la porte derrière elle, comme si elle ne voulait plus, à partir de cet instant, savoir ce qui allait se passer dans cette pièce. Il devinait bien ce qu'elle pensait : que la respectabilité ne pouvait toujours prévaloir sur certaines nécessités, et que, même si les droits régaliens étaient officiellement abolis, il restait des us et coutumes séculaires qu'elle n'était pas en mesure de renverser. Car elle savait aussi que, sans lord Bendery, aujourd'hui son petit Philip cirerait les chaussures à Londres, où il aurait été exposé à tous les dangers de la rue, infiniment plus horribles que les légers désagréments qu'il allait connaître ici.

Il considéra un moment le garçon qui se tenait devant lui, intimidé, les yeux à demi baissés, les joues gardant encore la marque de l'émotion qu'il venait d'avoir. Il portait le pull à col en V bleu pastel et le pantalon gris de l'uniforme de l'école privée où il se rendait, un établissement modeste, mais dont il payait tout de même les frais depuis plusieurs années, et certainement était-ce le costume le plus habillé dont il disposait. Il se demanda si sa mère l'avait prévenu de ce qui l'attendait ; probablement pas ; mais le déculottage qu'il venait de subir avait évidemment dû l'alerter.

« Bonsoir, Philip.

– Bonsoir, monsieur le comte », fit le jeune garçon bravement.

« Bienvenue chez moi. Nous allons passer agréablement cette soirée ensemble, n'est-ce pas ? »

Il alla posément s'asseoir dans un des deux confortables fauteuils qui faisaient face à la cheminée, et il croisa les jambes. « Approchez un peu, s'il vous plaît. »

Le garçon obéit, inquiet, mais resta à deux pas du fauteuil.

Il le détailla. Même si ce blondin n'était pas un Adonis, il était tout de même très attirant. Les mèches de ses cheveux s'éparpillaient tendrement sur son front et ombraient des yeux bleu-gris ravissants, les pommettes étaient rehaussées par quelques pâles taches de rousseur, ses lèvres, qu'il avait oublié de refermer, restaient à peine entrouvertes, et son visage timide s'éclairait d'un vrai charme enfantin, captivant, très désirable ; il n'y avait pas jusqu'à la sobriété de ses vêtements qui ne mettait en valeur la ligne légère de son corps.

« Cela fait un certain temps que je vous suis, mais maintenant que vous avez grandi, nous allons faire réellement connaissance. Tournez-vous. »

Le garçon eut un instant d'hésitation, évidemment incapable de comprendre à quoi cela rimait, mais il finit par obéir et lui présenta le dos.

Il l'examina posément de la nuque aux talons. Le pull était d'une laine épaisse, mais paraissait confortable, et le pantalon, taillé dans un

tissu assez lourd, tombait droit. Il vit en revanche que la chemise en était légèrement sortie.

« Philip ! Vous ne vous êtes pas rendu compte en vous rhabillant que votre chemise dépassait par-derrière ? »

Aussitôt, le garçon se passa les mains dans le dos, et il renfila la chemise dans son pantalon. Puis il rajusta son pull.

« Regardez-moi. »

Il lui fit face de nouveau.

« Sachez que je n'aime pas beaucoup cette négligence. Autant aller chercher un bardache dans un lupanar si c'est pour trouver un tel laisser-aller. Je vous donnerai tout à l'heure un coup de canne, pour que vous vous en souveniez. »

Le garçon parut ébahi de cette sévérité : on ne l'avait certainement jamais puni pour un manquement aussi infime !

« Agenouillez-vous, là, devant moi. »

Non moins éberlué par cette nouvelle lubie, Philip se décida tout de même à obéir, et se mit à genoux devant le fauteuil.

Le visage du jeune garçon était à un pied de lui, dans le prolongement de sa main qui reposait sur l'accoudoir. Il put détailler à loisir la vénusté de ses traits, la délicatesse de la peau, la courbe troublante de la joue, le ciselé de l'oreille, les petites narines frémissantes, les reflets dorés que les flammes mettaient dans les cheveux, répandus en mèches légères comme des herbes coupées. Le garçon soutenait son regard, et cela lui plut : il était bien plus piquant de faire plier une lame que de tripoter un chiffon.

Il se demanda comment il allait débuter. C'était enivrant : cela dépendait de son seul bon vouloir. Quelques bornes le circonscrivaient tout de même, mais, à l'intérieur de ces limites, il pouvait accomplir tous ses caprices. Il savait cependant qu'il commencerait graduellement, afin de profiter en détail de l'ineffable plaisir de la première fois.

Les mèches dispersées tombaient en diagonale sur le front, se détachaient à peine les unes des autres, frôlaient les sourcils, et il décida de débuter par là. Il avança la main et, du bout des doigts, il repoussa celle qui s'écartait le plus du mouvement général ; le garçon ne broncha pas. Il se rendait compte que, autant qu'il se souvînt, et même dans les maisons closes de Soho, il avait toujours commencé par les cheveux.

Il lui mit la main sur la tête et la caressa doucement, paternellement. Même si elles avaient déjà subi les premières attaques de l'âge, lui-même avait de belles mains et n'était pas honteux d'en toucher un jeune garçon. Philip baissa les yeux, troublé par ce contact affectueux ; il ne s'y attendait pas, évidemment.

Il le prit ensuite par l'épaule, sur laquelle il pesa légèrement afin de sentir son ossature. Le pull était effectivement agréable, il communiquait une sensation chaude, moelleuse, et sa matière se mariait harmonieusement avec la structure déliée de l'épaule qu'il sentait dessous. Le garçon ne portait pas la cravate à laquelle il était tenu en classe, mais la courte échancrure du pull retenait de près le col de la chemise gris clair, dont les pointes bien repassées reposaient sagement de part et d'autre.

Le cou sortait de cette châsse comme un bijou, une étroite colonne de chair parfaitement lisse, que ne venait déformer encore aucun relief. Il y posa le bout des doigts et, pour la première fois, goûta la peau : on aurait dit de la soie. Elle était tendre et souple, à peine tiède, profondément désirable.

Le garçon avait eu le réflexe de s'écarter ; il devinait évidemment dans ce contact trop doux, trop léger, dans la position qu'on lui avait fait prendre, dans ce silence enfin, quelque chose d'anormal.

Il remonta la main et vint lui saisir le visage, le pouce sous le menton et l'index sous la mâchoire, l'obligeant à renverser légèrement la tête. Le garçon soutint de nouveau son regard, bien que ce fût certainement le genre de manipulations que, comme beaucoup d'enfants, il devait détester.

« Relevez-vous. »

Il ne le libéra cependant qu'avec une sorte de regret, suivant d'une caresse la ligne du menton.

Philip parut soulagé, et il se remit debout devant lui.

Il lui passa la main sur la poitrine, sur le pull. Avisant une peluche qui boulochait, il la tira et la jeta dans le feu. Il descendit sur la taille. « Rentrez le ventre ! Sinon vous allez devenir bedonnant comme un vieux dégoûtant. »

Vexé, le garçon se redressa.

« C'est mieux », fit-il en repassant sur l'abdomen qui s'était escamoté.

Puis il poursuivit, reconnut au travers des mailles le léger relief que dessinait le haut du pantalon, descendit encore, fut sur la braguette, sagement dissimulée sous son repli. Formant une pince délicate avec le pouce et l'index, il appuya dessus en l'encadrant, et il fit un aller et retour en la serrant à peine, juste suffisamment pour deviner la fine saillie sous les couches des vêtements. Il sentit aussitôt le garçon se contracter et s'écarter pour échapper à cette palpation intime.

Mais il l'attrapa par le poignet et le ramena à lui. « Qu'est-ce que cela signifie, Philip ?… Restez donc tranquille. Je veux que vous supportiez sans broncher mes fantaisies, quelles qu'elles soient… Je vous donnerai trois autres coups de canne pour que vous vous en souveniez. Ne vous avisez pas de recommencer. »

Et il lui remit la main à la braguette, tâtant jusqu'à reconnaître la pointe du petit organe et la pinçotant. Il voyait que le garçon, resté éberlué par la sanction qui venait de tomber, se contractait pour se retenir de bouger ; il avait rougi plus vivement.

Il saisit le bas d'une jambe de pantalon et la souleva pour observer les chaussettes : gris clair, un peu épaisses, elles aussi paraissaient confortables ; les chaussures, dans un solide cuir noir, étaient impeccablement lacées et cirées. Il posa la main sur le cou-de-pied pour le goûter, remonta sur la cheville en repoussant le pantalon, et serra doucement le mollet tout en relevant les yeux sur le garçon, lequel ne bronchait plus, manifestement emporté par la perplexité.

Il le lâcha. « Allons. Je vais vous donner la canne que je vous ai promise… » Il se leva.

Philip avala sa salive. « Monsieur le comte, non, s'il vous plaît, ce n'est pas la peine… Je… »

Il lui sourit et il lui passa la main dans les cheveux, descendant familièrement jusque sur la nuque. « Si fait, c'est la peine, mon garçon, au contraire. Et, en plus, ça va me faire plaisir, je vous assure.

– "Plaisir" ?… Mais non… ça fait très mal… !

– Je ne parle naturellement pas de votre plaisir, mais du mien. Je sais bien que cela fait mal : j'en ai reçu mon compte, moi aussi, quand j'avais votre âge. Allons, ne discutez pas, cela m'ennuierait et j'en serais fâché. Il n'en ressortirait rien de bon pour vous… Défaites-vous. »

Il écarta le guéridon qui se trouvait entre les fauteuils, puis il alla près de la cheminée et, d'un seau en laiton où se trouvaient les instruments pour le feu, il retira une canne en rotin. Il ne la prenait jamais sans une certaine émotion : il s'agissait de celle-là même que sa mère, des années durant, avait utilisée sur lui.

En se retournant, il s'aperçut que le garçon n'avait pas bougé. « Eh bien, qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous de baisser vos culottes, voyons. » Il déboutonna sa veste, l'ôta, et la déposa soigneusement sur le dossier du fauteuil – pour la commodité, mais surtout pour le cérémonial.

Philip amena les mains sur le ventre, mais, paniqué, il s'arrêta de nouveau.

En manches de chemise, il fit siffler la canne devant lui, et il vit le garçon sursauter, très impressionné.

« Monsieur… » gémit-il, « s'il vous plaît…

– Vous aurez un coup de plus. Cela fait cinq au nombre. Et si vous ne vous décidez pas, votre compte va grimper rapidement. »

Philip piqua du nez. Ses yeux étaient brusquement devenus brillants.

« Allons, vous n'allez pas pleurer, tout de même ?… À votre âge ! »

Le garçon se mordit la lèvre. Il souleva le bas de son pull, mais il s'arrêta alors qu'il allait se déboutonner.

« Tss-tss. Vous vous y prenez décidément bien mal, mon petit. » Et, ouvrant les mains, il lui présenta six doigts devant les yeux.

Philip pâlit en comprenant. Il se dépêcha de défaire son pantalon, puis il le descendit à demi sur les hanches.

Il le prit par l'épaule, le fit tourner sur lui-même, et lui appuya sur le dos jusqu'à le courber contre le guéridon. Il déposa la canne à côté de son visage, et le garçon pâlit en la voyant juste devant son nez. Elle était fine, ligneuse, d'un marron foncé dont les dégradés dénonçaient un usage ancien et répété.

Il s'empara du pantalon de chaque côté et le baissa sur les mollets. Le garçon portait dessous le caleçon réglementaire, blanc, finement strié, en coton résistant, qu'il lui descendit sur les genoux. Il remonta un peu le pull avec la chemise et le maillot de corps pour dégager les reins, mais il ne toucha pas aux fesses, pourtant si tentantes, si adorablement jolies. Il se contenta de les contempler fixement, fasciné, et à la chair de poule qui leur était venue il s'aperçut que l'enfant frissonnait de peur ; c'était absolument charmant.

Il reprit la canne. « Maintenant, Philip, vous allez saisir à deux mains le bord de la table et vous y cramponner solidement. »

Le garçon suivit ses instructions comme si sa vie en dépendait, et il se crispa tout entier, dans l'attente de ce qu'il allait subir.

Il recula d'un pas. Dans un étrange dédoublement, il se vit lui-même, mais dans la silhouette de sa mère : le buste corseté, pris dans une longue robe sombre et moirée qui lui balayait les pieds, la bouche pincée, l'œil brillant d'une juste colère contre quelqu'une de ses inconduites, et s'apprêtant, telle une nouvelle Némésis, à le corriger de ses dérèglements. Il retrouva son geste souverain au moment où elle levait le bras, raide, inflexible, et il envoya le rotin en plein en travers de la tendre chair des fesses. Il avait même usé de cet effet pernicieux du poignet qu'elle avait, si efficace, qui entrait la canne profondément dans la peau et l'amenait très vite à hurler.

Le garçon se redressa en sautant comme une carpe et poussa un cri déchirant. « Non, monsieur ! » supplia-t-il.

« Un. »

Après un instant pendant lequel il suivit comment la trace blanche tournait au rose vif, il relança le bras. Le rotin sifflait magnifiquement dans l'air, et le claquement dans lequel il s'arrêtait net était particulièrement excitant ; mais les cris de l'enfant, de plus en plus désespérés, avec les modulations enivrantes d'une voix qui n'avait pas mué et qui s'envolait dans les aigus, était encore bien plus beaux. Et il observait

avec fascination les marques qui s'inscrivaient dans la peau délicate, avant de gonfler aussitôt, telles la matérialisation de son désir dans le corps de l'enfant, le sceau de son pouvoir sur cet ingénu.

Quand six traits rouges s'entrecroisèrent sur les fesses, il s'écarta. « Vous pouvez vous rhabiller. »

Le garçon se redressa péniblement, le visage trempé de larmes. Son premier souci fut de remonter son caleçon, ce qu'il fit avec précaution, puis il remit son pantalon et se reboutonna sans pouvoir retenir des gémissements pitoyables. Il redescendit son pull sur les hanches, et il s'essuya furtivement les yeux du revers de la main.

« Embrassez ma dextre. »

Philip le regarda, stupéfait.

« Il faut toujours remercier qui vous amende. Agenouillez-vous, et embrassez-la. » Il avançait la main qui tenait encore la canne.

Abasourdi, Philip se résolut à obéir. Péniblement, il plia un genou, et il lui déposa un baiser timide sur le dos de la main.

Il caressa la tête du garçon en lui souriant. « C'est bien. »

Il alla remettre la canne dans le seau, et il en profita pour prendre le tisonnier et en piquer les bûches.

Il remit sa veste, se rassit dans le fauteuil. « Venez là, mon petit Philip. »

Échaudé par ce qu'il venait de subir, le garçon s'avança craintivement.

Il le prit par le poignet. « Par ici », fit-il en ouvrant les jambes et en l'amenant sur sa cuisse gauche.

Philip le dévisagea avec un air ahuri, mais il se laissa faire. Il eut un bref gémissement en s'asseyant. Il tremblait encore, secoué par la correction ; il n'osait pas le regarder, manifestement très embarrassé d'être tenu sur les genoux comme un petit garçon.

Il le retint en lui passant le bras gauche dans le dos, et, tout en observant le cou, la ligne du menton qui conduisait aux fines circonvolutions de l'oreille, il laissa venir à lui l'odeur d'enfant, la senteur du pull, le léger parfum des cheveux, les infimes effluves de la peau. C'était une émanation bien caractéristique, et il ne savait la définir autrement que comme une odeur « de pauvre » : un mélange de laine assez rustique, de savon brut, un fond indistinct de chou recuit et de relents de cuisine rendus inévitables par la petitesse du logement ; mais il aimait l'âpreté de cette délicate composition, ce filigrane dont le garçon était marqué.

De la main droite, il lui fit une lente caresse sur la joue : « Vous voyez, de cette façon, vous savez que je ne plaisante pas : je fais toujours ce que je dis. Et donc, vous aussi, vous ferez toujours ce que je vous dirai. »

Il lui reprit le visage par le menton, le tourna vers lui, et lui examina la bouche, deux renflements à peine saillants, parfaitement dessinés, séparés par une fente qui appelait si vivement l'investigation. Il lui passa le pouce sur les lèvres, d'abord légèrement, puis plus fortement, les tordant et découvrant l'émail blanc qui luisait dans le clair-obscur. Philip se raidit, essayant de garder la bouche fermée, mais il le força, et il finit par se laisser faire, sa lèvre redevint docile, il put la manipuler sans résistance. Si le garçon était furieux de se faire examiner comme par un maquignon, la correction l'avait manifestement rendu prudent et, à part quelques tressaillements, il ne bronchait pas.

Il remonta la main gauche sur son dos et le caressa dans la nuque, juste sous les petites mèches qui la recouvraient. Ce fut absolument délicieux de glisser les doigts le long du col de la chemise, d'effleurer la racine des cheveux, légèrement moite, odorante, délicate comme le foin d'un jeune artichaut.

Il lui caressa l'épaule, descendit le long du bras, lui prit le poignet, et il égrena les doigts finement articulés qui réagissaient à sa palpation comme de petits oiseaux cherchant à s'échapper. Il examina les ongles carrés, plats, à peine bombés, si caractéristiques des garçons qu'il pensait distinguer le sexe d'un enfant en voyant sa main seulement.

De la main droite, il vint sur la taille, se faufila sous le pull et, au travers de la chemise, il chiffonna le nid souple et tendre du ventre. Il monta sur la poitrine qu'il sentait se soulever rapidement, sans doute à cause de l'incongruité de cette intrusion, avant de redescendre sur les flancs tressaillants. Il ressortit de cette intimité, alla sur la cuisse, couverte du sage pantalon de l'uniforme scolaire, et il prit le rond d'un genou. Il ne touchait jamais aux genoux d'un jeune garçon sans une émotion particulière, comme si dans cette sphère bosselée de fins méplats se résumait l'attraction du corps préadolescent. Il descendit le long du tibia, et vint jusque sur le soulier, dur et impersonnel.

Quand il tira sur l'extrémité du lacet, il sentit contre lui Philip tressaillir : il avait compris qu'une nouvelle borne avait été franchie, qu'un processus s'était mis en route. La boucle se résorba, le nœud fut défait. Il retira la chaussure qu'il laissa tomber sur le côté, et il enferma dans sa main le pied, chaud et tendre, gainé par la chaussette épaisse qui formait une protection moelleuse. Il avait l'impression d'être entré dans l'intimité du garçon, pas moins que s'il lui avait enfoncé la main dans la culotte. Il en fit autant avec la seconde chaussure.

Quand il prit le pull par le bas pour le soulever, Philip eut un geste maladroit pour tenter de le retenir. « Mais qu'est-ce que vous… monsieur le comte, pourquoi vous voulez me… vous me faites ça ?…

– Vous me demandez ce que je veux, Philip ?… Je veux tout simplement que vous ne m'assommiez plus de vos questions. Et je veux

que vous vous laissiez faire sans regimber. Je croyais que vous l'aviez compris, après la canne, tout à l'heure… »

Le garçon ne protesta plus et se laissa retirer le pull. Il en ressortit ébouriffé, encore plus joli.

« … J'ai investi sur vous depuis des années, alors que vous n'aviez pas six ans, et, à partir de ce soir, je prends mes dividendes. Mieux vaut que vous le sachiez, vous allez vivre à mes côtés pendant deux ou trois années – en fonction de l'évolution de votre physionomie. »

Philip évidemment ne parut pas comprendre grand-chose à ce discours.

Il lui remit la main autour de la taille et l'attira contre lui. « Venez un peu là. Vous allez maintenant me montrer votre docilité en faisant ce que votre mère et tous les prêtres vous ont toujours strictement interdit, ce geste qu'ils réprouvent si fort, mais que, je le sais bien, l'avouant ou non, vous accomplissez tout de même dans la solitude de votre lit. Et vous allez le faire devant moi. »

Le garçon parut comprendre à quoi il faisait allusion, car il le regarda, éberlué. Il ne pensait même plus à protester ; il devait se croire arrivé sur une autre planète.

« Commencez par vous passer la main sur la braguette, pour vous mettre en train. »

Le garçon n'aurait pas compris un mot d'anglais, il ne serait pas resté plus passif.

« Allons, arrêtez de faire la bête. Ne m'obligez pas à ressortir la canne. »

Ce mot parut ramener Philip à la réalité. « Vous voulez… monsieur le comte…

– Oui, je veux que vous vous *masturbiez*, si cela est plus clair.

– Mais… monsieur le comte !

– Mon garçon, ne soyez pas hypocrite : pourquoi ne feriez-vous pas devant moi ce que vous faites bien seul ? C'est cela ou la canne, de toute façon, et comme toutes vos remises ne font que me contrarier, je vous en administrerai certainement une bonne douzaine de coups.

– Non… je vous en prie…

– Alors, caressez-vous, au travers de votre pantalon. »

Le garçon timidement amena la main sur sa braguette et commença l'ébauche du mouvement obscène.

« Allons, cessez ces pudibonderies de jeune fille ! Caressez-vous pour de bon ! »

Le garçon détourna la tête et, petit à petit, progressivement, s'octroya une friction un peu plus appuyée.

« C'est mieux… Maintenant, ouvrez votre braguette. »

Le garçon s'immobilisa. Il avait rougi jusqu'à la racine des cheveux.

« Qu'attendez-vous ? »

Tremblant de honte, il se résolut. Il poussa les doigts sous le repli de son pantalon, et, avec des gestes maladroits, il défit lentement ses boutons, l'un après l'autre.

« Mettez-y la main. »

Il enfonça timidement les doigts dans l'ouverture.

« Reprenez. Et avec un peu plus d'entrain, s'il vous plaît. »

Était-ce d'avoir la main dissimulée ? Il l'agita cette fois avec un peu plus d'empressement.

Il commença de déboutonner la chemise du jeune garçon qui continuait de se manualiser, et le maillot de corps apparut, dans le même coton blanc et strié que le caleçon. Son odeur fut plus présente, toujours très douce, et cela aiguisa le désir qu'il en avait. Il plongea le visage dans son cou, le sentit près des aisselles, sur le ventre. Il adorait le parfum de cette chair d'enfant qui réveillait en lui ses appétits d'ogre.

Quand la chemise fut ouverte jusqu'au nombril, il l'écarta pour découvrir les épaules, et, sans arrêter la pollution du garçon, le défaisant comme un cornet de bonbons, il rabattit les bretelles du maillot, lui enfermant les bras dans son propre vêtement. Il caressa les épaules nues – l'une immobile, l'autre agitée d'un tremblement régulier, – à la fois anguleuses et rondes, qui lui venaient si bien dans le creux de la paume, aussi émouvantes que les genoux, quoique d'une manière différente.

Il interrompit le garçon. Il le fit lever et le garda debout devant lui, entre ses cuisses ouvertes. Il crispa les doigts sur le dernier bouton qui restait, celui de la taille, scruta son visage alors que le pauvret ne savait plus où détourner les yeux, et il le détacha ; le pantalon se ramollit d'un coup. Il l'écarta, le descendit sur les genoux. Son regard se focalisa aussitôt sur le coton blanc, chiffonné, où sur le côté un léger renflement déformait les lignes divergentes des coutures. Les cuisses étroites avaient une courbe parfaite, oblongue, elles semblaient faites pour l'amour. Il y passa un doigt, les frôlant lentement, à l'intérieur, depuis le genou vers le haut, puis il suivit de son ongle, tout le tour, le fin ourlet qui montait le long de l'aine, enjambait comme un pont le haut de la cuisse, et redescendait se perdre par-derrière. Il caressa la hanche qu'il couvrit de sa paume, il enveloppa la fesse, il la serra avec émotion, froissant le tissu dans ses doigts qui s'étaient durcis. Le garçon tressaillait, mais il ne disait plus rien, il se laissait faire ; s'était-il fait une raison ?

Il se pencha en avant et vint longuement le sentir entre les jambes. Mais là comme ailleurs, il ne reçut qu'une odeur tendre et délicate,

tiède, où dominait le savon de la dernière lessive. Sa mère avait dû le briquer avant de l'amener.

Il acheva de faire tomber la chemise, retourna le maillot en le sortant par la tête, et il le laissa couler par terre à la suite. Il lui passa la main sur la poitrine, lisse comme une pièce de monnaie, et pendant un long moment il tourna autour des petites saillies brunes, en haut, qu'on distinguait à peine.

Il le ramena sur son genou, le pantalon encore sur les chevilles. « Reprenez, comme tout à l'heure : prenez-vous-la au travers de votre petite culotte. »

Le garçon, entièrement défait, n'avait à ce stade plus guère de pudeur à préserver. Il ferma les yeux, cependant, détourna la tête, et, plaquant la main sur l'enfourchure des cuisses, il se massa avec une certaine impudence.

« C'est bien. Continuez. En même temps, sucez-vous le majeur de la main gauche. Comme une tétine. »

Contre toute attente, le garçon obéit, amena son doigt à la bouche, y introduisit une phalange.

« Plus profond. Enfoncez-le complètement… C'est bien. Mettez-y beaucoup de salive. Sucez-le comme un sucre d'orge : dedans, dehors… dedans, dehors… »

La vulgarité de la position qu'il lui avait fait prendre formait un contraste étonnant avec le visage enfantin du garçon, la grâce de son corps, la délicatesse de sa peau.

« Continuez à vous malaxer. Glissez aussi vos doigts le long de l'aine, sous votre caleçon. Caressez-vous les petites pelotes. »

Philip continuait d'obéir mécaniquement, et, sans cesser la fellation de son doigt, il plongea la main dans le pli de la cuisse, soulevant l'ourlet de son slip, s'enfonçant sous la pointe du triangle blanc.

« C'est bien. Poursuivez… Maintenant, vous allez passer la main gauche par-derrière, sous votre culotte, et vous vous toucherez le petit bonbon avec le doigt. »

Le garçon s'immobilisa, interdit ; même sa main droite s'arrêta.

« Allons, allons, je veux bien croire que ce n'est pas une pratique qui vous est familière, vous n'y êtes pas fait encore, mais vous comprenez bien ce que je veux dire. »

Le garçon retira lentement son doigt brillant de la bouche et, tremblotant à l'idée de ce qu'on lui demandait de faire, il se passa la main dans les reins. Il la glissa sous l'élastique, l'enfonça…

« Très bien. Continuez. Allez avec votre doigt mouillé jusqu'à vous toucher. »

Le garçon se pencha légèrement en avant, et sa main progressa de nouveau, s'enfonça davantage, tandis que le slip se bosselait par-derrière.

« Maintenant, vous vous mettez bien dessus, au centre, et vous le caressez. Vous le titillez en rond, vous le pressez. Vous l'ouvrez un peu, aussi. »

Il observa effectivement un début de palpation, irrégulière et malhabile, mais qui prouvait qu'il avait compris ce qu'on voulait de lui.

« Parfait. À présent, vous mettez l'autre main dans votre caleçon, par-devant, et vous vous reprenez. Et cette fois, je veux que vous y mettiez du cœur ! »

Le garçon était parti ailleurs. Il respectait les consignes, il agissait machinalement, mais il commençait aussi d'être saisi par une véritable émotion. Il ne ressemblait plus tant à un enfant qu'on contrait de faire des saletés, mais plutôt à un écolier qui apprend les choses de la vie, qui découvre les ressorts inconnus de son corps…

Ce spectacle d'un double onanisme était absolument piquant, et à l'observer il bandait comme un Turc. Mais s'il le laissait faire, le bardache allait bientôt partir tout seul, sans l'attendre… Il l'arrêta en lui immobilisant le poignet.

Le garçon lui jeta un regard brouillé : il était déjà loin. Il le remit sur ses jambes, face au feu, et il dut le retenir par le bras, car il titubait comme s'il allait perdre l'équilibre. Il contempla le dos étroit qui s'élevait devant lui, horizontalement barré de blanc par le bandeau plissé. Il découvrait rarement les garçons par-devant, il préférait débuter avec pile et garder face pour la fin. Il le saisit par les hanches, les pouces se rejoignant sur les reins, et il abaissa lentement les mains, entraînant sous ses doigts la ceinture élastique. Quand la colonne commença de se diviser en deux pétales saillants, il sentit les yeux lui piquer.

Le caleçon maintenant était tendu sous les fesses, qui se dévoilaient dans toute leur splendeur, enluminées des lignes roses dont elles gardaient le souvenir. Il ne s'agissait pourtant de presque rien, deux courbes qui soutenaient une fente verticale, raturées par quelques droites entrelacées, mais cette composition le fascinait toujours autant.

Il acheva de faire descendre le caleçon qui rejoignit le pantalon sur les chevilles. « Levez les pieds. » Il dégagea une jambe après l'autre, entraînant les chaussettes en même temps.

Il regarda le garçon, totalement nu, qui frissonnait malgré le feu devant lui. Par terre, tout autour du fauteuil, ses vêtements négligemment éparpillés formaient un aimable paysage, montueux et varié, tendrement indécent. Il lui posa une main sur les reins pour le calmer, et, tout doucement, il lui passa l'autre sur les fesses. Il en caressa attentivement la courbe parfaite, descendit sur les cuisses tremblotantes,

remonta entre les jambes qui dispensaient une émouvante tiédeur. Il sentait le garçon parcouru de tressaillements, cette palpation lui était probablement odieuse, mais il appréciait qu'il fût réactif ; c'était bon signe.

« Ouvrez-vous un peu, mon petit Philip », fit-il en le prenant par les mollets et en l'obligeant à agrandir l'angle de ses jambes. Puis, tournant la main paume en l'air et relevant légèrement le majeur, il le lui passa entre les cuisses. Il toucha à peine le joli petit nid encore humide de salive, le dépassa, buta contre les bourses, les frôla, les sollicita un instant. Il revint en suivant la raie des fesses, le doigt restant en contact avec les chairs frissonnantes, effleura de nouveau le petit bouton vierge – et à chaque fois il le sentait tressaillir, dévoilant la sensibilité qu'il avait à cet endroit-là – et remonta ainsi jusqu'au coccyx. Le garçon avait maintenant une respiration forte, partagé entre les sensations nouvelles qui montaient en lui et le rejet de cette intrusion, cette palpation, qui lui était imposée.

Il l'attira sur lui, le fit asseoir sur ses genoux, cette fois dos contre sa poitrine, puis il lui prit les jambes par les tibias, les replia en les remontant, et lui posa les pieds sur le fauteuil, de part et d'autre de ses cuisses. Le garçon était ouvert comme un livre, face au feu, et, quand du bout des doigts il remonta sur ses mollets, qu'il passa par-dessus ses genoux, quand il suivit l'intérieur de ses cuisses, tendres et frissonnantes, il sentait la chaleur rayonnante dont les braises imprégnaient cette chair d'enfant. Le corps, plus léger que d'un sylphe, pesait à peine sur lui et, comprimant doucement son membre tendu, emprisonné dans le pantalon, exacerbait le désir qu'il en avait.

De la main droite, il vint pour la première fois sur la petite île, encore bien redressée, et il l'enferma délicatement dans son poing ; il avait l'impression d'avoir attrapé une sauterelle qui se débattait pour s'envoler. De l'autre bras, il lui encercla la taille, il remonta la main en éventail sur son ventre, recouvrit le torse frémissant. D'un côté, il revigorait par une petite friction l'aiguille dressée entre ses doigts, et de l'autre, refermant la pince du pouce et de l'index sur les petites aspérités de la poitrine, il les serrait progressivement, les faisait rouler, d'abord doucement, puis de plus en plus vivement, jusqu'à lui faire mal.

Le garçon gémissant se plaqua contre lui dans la vaine tentative de lui échapper, et ce fut très délicieux de le sentir dans ses bras se tortiller, partagé entre douleur et plaisir.

Tout en continuant de le masturber régulièrement, il abandonna sa poitrine, lui passa la main sur le visage, et l'ébouriffa par jeu. Philip se laissait faire, comme s'il ne remarquait rien, manifestement plus accaparé par les sensations qui lui remontaient du ventre.

L'instant d'après, il l'avait pris à bras-le-corps, retourné, remis à califourchon, cette fois face à lui, et il le serra contre sa poitrine. La tête du jeune garçon vint dans son cou, il lui caressa largement le dos à deux mains, et il sentait le petit ardillon se glisser sous son gilet, lui frotter effrontément le ventre au travers de la chemise. Pourquoi cet ergot lui faisait-il donc tant d'effet ? Pourquoi était-il si émouvant ?… Même si la réponse paraissait triviale, en réalité cela lui restait un mystère.

Alentissant le mouvement de ses mains, il descendit sur les reins, enfonçant de nouveau les doigts dans le sillon que la position ouvrait plus profondément – il retournait toujours au même centre de gravité – et, se mouillant un doigt, il tournicota sur le petit ombilic, avant d'y appuyer d'une manière plus insistante. Philip se tortilla en essayant de le repousser, mais il le maîtrisa facilement, et il le força, lui introduisant une première phalange. Le garçon se cambra dans ses bras en poussant un grognement, mais il le retint en l'enserrant fermement, et il l'embrassa à pleine bouche, tout en continuant d'enfoncer son doigt en lui, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Depuis un moment, une sorte de bonheur profond imbibait son cerveau comme l'eau un buvard. Les sensations conjointes de sa langue introduite dans la bouche de l'enfant et de son doigt lui fouillant l'intérieur, de ce panda nu et accolé à lui, de la nuque étroite et raidie, verrouillée dans son poing, furent d'une grande félicité. Il cherchait à garder un caractère gomorrhéen à ses relations garçonnières, il les voulait légères, presque féminines, et il tenta de durer, longtemps, aussi longtemps qu'il put, attentif à retenir les élans qui le poussaient à s'abandonner.

Mais, à un moment, il n'y tint plus, il sentit que la force de ces impressions surpassait sa volonté. Il renonça au baiser, ressortit son doigt, et, griffant le dos du garçon des deux mains, il le pressa vivement contre lui. Il l'écrasa sur son propre sexe, emboîtant étroitement les cuisses qui l'encerclaient avec ses hanches, et il se lâcha, laissant partir dans ses affaires les longues giclées de sa liqueur accumulée par l'excitation.

II

Il s'était longuement douché dans la salle de bains attenante, calmant son corps, le détendant, rappelant avec bonheur le souvenir de la profonde jouissance qu'il venait de vivre. Et malgré l'épuisement qu'il avait subi, son envie de l'itérer s'était de nouveau emparée de lui. Le désir n'avait d'existence que dans son renouvellement, il devait à chaque instant être régénéré en revenant à sa source. Comme sur un bicycle, si l'on s'arrêtait, on tombait. C'était une pulsion vitale ; sans désir, la mort avait tôt fait de se présenter…

Il revint dans la chambre où les lampes étaient éteintes, mais où les bûches qu'il avait remises sur le feu tout à l'heure flambaient haut et clair. Il aimait, quand la soirée s'avançait, à ce qu'il fît bien chaud dans la pièce alors que le vent sifflait dehors, afin de ne plus avoir besoin de vêtements. Il ne s'était même pas caché les reins dans une serviette, et il se présentait, entièrement exposé, affichant sans vergogne son sexe épais, son torse orné d'un sombre frison. Philip devait apprendre que son maître n'était pas un être immatériel, savoir de quelle bête il allait partager la couche.

Le garçon avait suivi sa consigne et était resté là sans bouger, nu, debout face aux flammes qui ornaient sa silhouette d'un trait d'or mouvant.

Il déposa le tube de vaseline sur la table de chevet, et il s'avança. Tout de suite, il se sentit attiré à neuf par ce jeune corps qui était là – chez lui. Il en fit le tour lentement, l'examinant de la tête aux pieds, le frôlant, le touchant, goûtant comme si c'était la première fois la fraîcheur de ses épaules, le fuselé de ses bras minces et détendus, le flanc délicatement creusé, les fesses saillantes. Puis il s'arrêta devant le pivot, là où l'ombre légère du petit sexe, posé sur les bourses tel une virgule, semblait onduler dans la lumière vacillante. Et, tendrement, avec les précautions de celui qui recueille un oiseau tombé du nid, il lui passa la main dessous, les souleva, il s'enivra de les avoir dans le creux de ses doigts, de les sentir tressaillir. Il lui mit ensuite cette même main sur le front, comme on prend la température d'un enfant malade, le caressa en repoussant légèrement les diagonales des cheveux, et il frissonnait quand les mèches lui glissaient dans la paume.

« Venez… » lui murmura-t-il. Il le prit par les épaules et l'entraîna doucement.

Comme il s'y attendait, le garçon fut impressionné quand il retourna l'édredon ponceau et découvrit le lit tendu de draps en satin anthracite. Il les avait achetés récemment ; il lui semblait que cet écrin de sang et d'encre mettrait mieux en valeur la chair claire de l'enfant qu'il comptait y coucher ; peut-être aussi en serait-il effrayé ; peut-être penserait-il qu'il entrait en enfer.

Il le poussa doucement en avant. « Allongez-vous – sur le dos. » Depuis qu'il avait été entièrement dénudé, qu'il avait été doigté et langué en profondeur, le garçon paraissait avoir accepté la situation et obéissait sans plus protester.

Il s'étendit à côté de lui, le prit dans ses bras, et, sans rabattre l'édredon sur eux, il l'enlaça tendrement. Allongés sur le flanc, face à face, il le serra contre lui pour que leurs corps eussent le plus possible de zones de contact, ses bras refermés sur le dos sinueux, poitrine sur poitrine, cuisses sur cuisses, leurs sexes entremêlés, le sien, dur, celui du garçon, non. Son nez plongeait dans les cheveux légers, sa bouche frôlait le front, et il lui avait empoigné la nuque pour l'empêcher de s'en aller – à moins qu'il ne voulût inconsciemment l'apaiser, le consoler. Les épaules étroites de l'enfant paraissaient d'un jouet contre son torse, leurs ventres se rencontraient et s'écartaient au hasard des respirations, le sien, lourd et puissant, s'enfonçant dans celui qui lui faisait face, fragile et délicat. Il se demanda si les poils de sa poitrine le chatouillaient, le gênaient, s'il sentait ceux de son pubis, s'il avait peur du gros bourdon dont il lui menaçait le nombril…

Il s'abandonna de nouveau à sa suprême délectation, il descendit tout le long du dos mince et plat, il enserra les reins creusés pour les faire prisonniers, et il retourna sur le petit derrière durci qui tressaillit sous sa préhension. Tandis que d'une main il continuait de prendre et reprendre chaque fesse alternativement, que de l'autre il remontait s'emparer du crâne et s'allait perdre dans les cheveux soyeux, il roula sur lui, il le recouvrit de son aile, il l'embrassa délicatement, amoureusement. Car, il avait beau vouloir retenir ses larmes et ses émotions, à cet instant c'était bien l'amour qui l'animait ; non pas l'amour de Philip en particulier, pauvre passant dans sa vie torturée, mais l'amour des jeunes corps, l'amour de ce désir que, pendant toutes les années de son adolescence, il n'avait pu réaliser, prisonnier de la surveillance sans faille d'une harpie.

Il s'enfonça avec la langue comme un tamanoir dans une fourmilière, il se gonfla pour emplir tout l'espace, pour prendre intégralement possession de cet enfant qu'une mère lui avait livré. Il lui pressait les reins, le forçait contre lui, plantait sa matraque tendue dans le ventre souple et fragile, il entrecroisait ses jambes dans les siennes, et

il jouissait de leur disproportion. Le garçon, cherchant en vain à se dégager de cette avalanche qui l'étouffait, de cette étreinte qui l'emprisonnait, frétillait sous lui à la manière d'un gardon jeté sur la berge – mais cela ne faisait que renforcer la vigueur avec laquelle il l'enserrait, la brutalité de son sexe, l'appétit qu'il mettait à lui fouiller la bouche ; cela redoublait sa passion de posséder ce délicieux, ce ravissant ouistiti.

Sans quitter ses lèvres, il lui passa la main droite devant le ventre, s'empara de ses organes et les mania, les fit rouler dans ses doigts. Il les amena sur son propre gland et barbouilla le pénis enfantin de l'eau gluante qu'il distillait de nouveau. Soudain, il empoigna ensemble leurs membres accolés et les masturba frénétiquement, pris par l'exaltation de sentir dans sa paume ce doigt léger qu'il pressait contre son pilon.

Mais, soudain, il vit le gouffre de la jouissance s'ouvrir sous lui. Il lâcha le garçon de toutes parts et se rejeta en arrière ; il avait été à deux doigts de se perdre. La nuque cassée dans l'oreiller, enivré, haletant, il reprit petit à petit sa respiration. Il fallait pourtant qu'il préservât son désir et le fît durer, et même qu'il l'augmentât en l'aiguisant.

Il regarda Philip qui s'était réfugié vers l'autre bord du lit et lui tournait le dos, recroquevillé sur lui-même. Il revint lentement vers lui, l'enlaça de nouveau, cette fois collant son ventre contre les fesses qu'on lui opposait, il l'enveloppa de ses bras, lui déposa un baiser sur le sommet de la tête. Il lui fit sentir son gourdin brandi dans le creux des reins, et il le provoquait en lui donnant de légers coups dans l'entrefesse. Puis il le lui passa entre les cuisses et se masturba dans cette parodie de pénétration. Sa main descendit sur le ventre délicat, trouva les organes que repoussait le sien, les malaxa plus rudement. Il le branla ainsi un moment, et il en obtint rapidement une complète élévation, venue mécaniquement, certes, mais tout de même très satisfaisante : le petit membre tendu assoiffé de lumière palpitait délicieusement entre ses doigts. Tout en le serrant contre lui, il l'embrassa dans la nuque, le lécha derrière l'oreille, lui mordilla le lobe. De répugnance pour cette langue mouillée dont il le barbouillait, le garçon essayait de fuir devant lui, mais il le retenait facilement dans la chaîne de ses bras. Cela ne faisait qu'aiguillonner le désir qu'il en avait, mais aussi le déplaisir qu'il ne se montrât pas plus complaisant.

Il le lâcha et, s'écartant, il lui envoya soudain une forte claque sur les fesses.

Le garçon sursauta et se retourna, indigné comme une fille à qui l'on a mis la main au derrière.

« Cessez de chercher à vous échapper de la sorte, ou je finirai par croire que je vous déplais… C'est désobligeant, je vous assure. »

Il s'assit dans le lit en s'adossant aux oreillers. « Venez ici que je vous remette en l'esprit quelques préceptes essentiels, que je vous rappelle votre condition. »

Le garçon s'était redressé, inquiet. Il l'attrapa par le bras, l'amena assez sèchement sur lui, et il le coucha en haut de ses cuisses, comme on se met une serviette en travers des hanches. Il fut ébloui par la vue du petit derrière qui se soulevait vers lui, prolongé à gauche par le dos que creusait la position, dédoublé à droite dans les cuisses, minces et nerveuses. Il leva la main et, avec une satisfaction perverse, le claqua fermement.

Le garçon sursauta en poussant un cri de surprise. « Monsieur le comte, pourquoi… non…

– Mon petit Philip, je veux vous rappeler que votre bonne fortune dépend de votre complaisance. »

Il le frappa de nouveau et le garçon gémit en se tortillant.

« Si vous vous permettez, comme à l'instant, de me manifester encore votre répugnance, de m'opposer d'impertinentes rebuffades, je devrai vous amener à plus de soumission ; il me faudra vous dresser. Vous devez apprendre à vous tenir. »

Il frappait sans retenue le petit derrière fragile, et son érection y gagnait un nouvel élan, elle se cognait au ventre tendre qui le couvrait.

« Un bon domestique doit accomplir ses tâches avec plaisir et en présentant un visage souriant tout le long de son service. »

Il le claqua de nouveau. Dans la pénombre, la peau commençait à se colorer délicatement, la trace blanche des doigts se diluant dans la chair pour former un délectable nuage rosé.

« De même, il faut que vous perdiez cette passivité dont vous avez fait montre jusqu'à présent… »

Il lui envoya une nouvelle claque, bien sentie, en travers des fesses et, sa main retombant là où il l'avait déjà frappé, les cris du garçon s'approchèrent des sanglots.

« … Vous devez devenir actif ! »

Il s'interrompit, et sa main gauche erra sur le dos, se referma sur la nuque qu'il palpa un instant, remonta dans les cheveux qu'il ébouriffa familièrement, sans pouvoir toutefois se retenir d'y crisper les doigts et de lui tirer la tête en arrière.

« Je vais devoir refaire votre éducation. »

Il releva la main droite et la balança fermement sur le petit derrière. Le garçon sursauta et poussa un cri déchirant. De la main dont il venait de le frapper, il fit ensuite plusieurs allers et retours sur les cuisses frémissantes, s'enivrant de ces formes juvéniles, les palpant, les pressant comme un boulanger modèle son pain.

« Il est d'ailleurs temps que vous commenciez à apprendre ce qui, sans doute, vous plaira le moins. »

Le coup suivant déclencha les pleurs. Philip maintenant le suppliait : « Monsieur le comte, non, je vous en prie, s'il vous plaît…

– Vous montrerez-vous plus accommodant, désormais ?

– Oui… oui, monsieur le comte…

– Bien. C'est ce que nous allons voir tout de suite. » Il le repoussa doucement.

Quand le garçon se fut redressé, il l'amena sur lui et l'assit en travers de ses cuisses comme on prend un bébé contre soi, le dos calé dans son bras gauche, la tête à la hauteur de sa poitrine. Il lui examina le visage, lui repoussant sur le front quelques mèches éparpillées, passant un doigt sous les paupières pour en écraser les larmes qui y scintillaient, caressant les joues humides. Puis, du bout du majeur, il suivit lentement les lèvres entrouvertes, qui paraissaient pâles dans l'obscurité.

« Nous allons commencer avec votre bouche. Vous allez apprendre tous les services qu'elle peut rendre. »

Il avança le doigt, lui écarta les lèvres, forçant les arcs de ses petites dents à se disjoindre, mais n'y enfonçant qu'une phalange. « Montrez-moi comme vous tétiez madame votre mère. »

Le garçon n'en montra pas la moindre velléité, se raidissant à cette intrusion incongrue.

« Vous voyez : vous recommencez. Ce n'est pas bien. Une fessée n'était donc pas suffisante. Faut-il qu'à chaque fois j'aie recours au rotin ? »

Le garçon blêmit. « Non !… Pas du tout, monsieur le comte ! Je vous en prie…

– Alors, sucez-moi le bout du doigt à la manière d'un nouveau-né. »

Le garçon hésita, mais, les fesses encore brûlantes de la fessée qu'il venait de recevoir, animé par la menace de la canne dont il gardait le souvenir le plus vif, il referma les lèvres et il amorça un maladroit mouvement de succion.

« Je doute que, enfant, vous y ayez mis tant de réticence ; sans quoi vous seriez mort de dénutrition !… Allons, soyez à ce que vous faites, mettez-y un peu de cœur ! »

Le garçon ferma les yeux et s'appliqua. Lui ne bougeait pas et laissait les lèvres s'adapter à son doigt, l'aspirer.

« C'est mieux. Maintenant, utilisez votre langue, touchez-m'en, titillez-moi. »

En sentant le petit animal mouillé qui venait à sa rencontre, il eut un brusque frisson tout le long du dos. C'était tellement délicieux que

cet organe souple et vif qui le touchait timidement, qui se décidait à tourner sur lui, qui glissait enfin d'un côté et de l'autre avec de plus en plus de vivacité.

« Allons, passons à la pratique. Nous allons commencer petit ; mais, une prochaine fois, je vous donnerai du gros. »

Prenant le garçon par la nuque, il l'amena sur sa poitrine. « Tétez-moi le sein. »

Il avait les tétins assez proéminents, pointus, au milieu de larges aréoles qui gardaient ses poils à distance, et le garçon, après une dernière réticence à s'approcher de ce parement de crins frisés et sombres, referma les lèvres sur la saillie. Dès le premier contact, il ressentit un profond tremblement, un frisson luxurieux ; il fut surpris par l'impression d'avoir été planté d'un couteau. Il lui caressa doucement la tête, pour l'encourager, s'enfonçant dans les cheveux courts et souples, et il le sentit s'enhardir, le serrer entre ses lèvres, l'aspirer. Puis, comme si le souvenir lui en était soudain revenu, le garçon prit un véritable rythme de tétée, et on aurait dit qu'il cherchait effectivement à lui tirer du lait.

Pris par la vivacité de la sensation, il se laissa aller contre les oreillers, renversa la tête en arrière, et inspira longuement. C'était la première fois qu'il avait l'idée de demander cela à un garçon, et il en découvrait tout l'effet – dont il ne comprenait pas complètement l'origine d'ailleurs. Il avait l'impression que Philip était soudain dépendant de lui, comme un jeune animal de sa mère, qu'il lui était relié par un cordon ombilical ; il l'avait incorporé, il l'avait relié à sa chair.

Et quand le garçon, de sa propre initiative, pensa à alterner cette succion avec de petites provocations de la langue, il lui échappa d'entre les dents plusieurs soupirs, de plus en plus aigus. Pour souffler et retrouver l'impression à neuf, il lui amena la tête sur l'autre sein. Mais, maintenant habituées à ce service, les lèvres du garçon produisirent un effet rapide, et, gémissant tel une femme qui va jouir, il dut l'écarter encore. Il resta un long moment pantelant, à le garder serré contre sa poitrine, lui tenant de profil la tête contre lui pour l'empêcher de répéter cette emprise sur lui qui l'avait bouleversé. Il reprenait son souffle en lui caressant doucement la tempe, en profitant de ce petit corps nu et lisse, satiné, qu'il serrait contre son torse comme sur le pectoral d'une cuirasse.

Puis il l'écarta doucement et le dévisagea. En le voyant, si tendre, si jeune, encore vierge de tant d'expériences, il eut envie de le bousculer, de le faire vibrer, de lui mettre la tête à l'envers.

« Je vais vous donner une leçon que vous trouverez très délicieuse sans doute, mais néanmoins vous devrez y porter toute votre attention, afin de vous en souvenir plus tard et savoir la reproduire. »

Il le fit basculer sur le dos, descendit lui-même sur le lit pour être à la hauteur de ses hanches, et il s'allongea à côté de lui en s'accoudant. Il lui écarta légèrement les jambes, s'empara du petit pénis à demi durci qu'il enferma dans son poing, et, se courbant dessus, il embrassa délicatement la fine pointe de chair sensible qui en dépassait. L'effet fut instantané : tout le corps du jeune garçon fut traversé d'un frisson bref, mais intense. Il recommença, et il eut le bonheur de provoquer un autre ébranlement, accompagné d'une montée de sève qui lui repoussa les doigts. Il avança alors le bout de la langue et en frôla la muqueuse à vif, fragile et sucrée, qui se cachait au milieu de la petite peau entrouverte. Cette fois, Philip sursauta, et ses cuisses furent agitées de mouvements incontrôlés.

Il s'écarta pour jouir de l'effet qu'il produisait, tout en masturbant doucement la pine retroussée qu'il sentait maintenant vibrer, enfermée dans son poing, observant les soubresauts dont le garçon ne pouvait se défendre. Puis il y retourna avec la bouche. Il fit de nouveau entrer l'extrémité mouillée de sa langue dans l'étroit cratère qui s'était un peu plus ouvert, et Philip gémit, tout son corps se tendit fébrilement. Il fit une couronne avec ses lèvres dont il enveloppa le petit gland et, tout en agitant sa langue dessus pour le lubrifier, il s'enfonça, progressivement, achevant de repousser la délicate peau qui s'enroulait à mesure. Quand il fut tout à fait à vif, il le suça, longuement, avec des mouvements contenus, car il sentait combien cela exaspérait l'enfant qui tressautait entre ses mains et qu'il retenait par les hanches.

Il se laissa ensuite tomber, interminablement, comme une pierre qui chute au ralenti, avalant la verge entière jusqu'à en enserrer la racine, le nez planté dans le pubis aussi tendre que celui d'un bébé, le menton frôlant les petites bourses qui tressaillaient en remontant vers lui. Ce fut au tour du garçon de renverser la tête dans les oreillers, de se cramponner au matelas, de respirer bouche ouverte, ahanant, le souffle court.

Il se recula en revenant sur la pointe, sans toutefois perdre complètement le contact, ses lèvres et sa langue continuant de jouer avec la jolie framboise qui maintenant était tout à fait dure, puis il ravala la tige vibrante. Il la faisait tourner dans sa bouche, il la pressait contre son palais, il l'aspirait pour la mettre dans une dépression qu'il savait irrésistible.

Tout à coup, Philip se tendit comme une bûche, dévoilant son intuition qu'il était sur le point de se perdre, trahissant son affolement de ce qui allait se passer, et cherchant à se retenir pour ne pas connaître la honte d'avouer sa faiblesse. Mais il ne lui laissa pas une chance. Il continua de le sucer d'un bout à l'autre, créant un appel auquel ses nerfs ne pouvaient résister, surtout quand il lui prit les bourses et les fit rouler dans le creux de sa main. Le garçon s'arqua à la renverse, il

poussa une sorte de grognement aigu, et il fut agité de pulsations successives, brèves et dures, mais qui restèrent sèches… Il le regarda retomber, anéanti, tel un cerf-volant s'affalant sur l'herbe, abandonné par le vent qui l'avait soutenu.

Il se redressa lentement, ramenant le visage à sa hauteur du sien. « Voilà ! Vous vous en souviendrez ?… Car je vous le ferai accomplir bientôt. » Il le reprit entre ses bras et, tout doucement, l'embrassa sur la bouche.

Puis il s'écarta, lui passa longuement la main sur le torse, depuis le cou jusqu'au pubis, caressant cette légère statue marmoréenne, et il vint enrouler les petits organes détendus entre ses doigts. Il regrettait qu'ils ne produisissent pas encore l'humeur féconde, mais il se consolait en pensant qu'il en aurait la primeur : un jour, soudain, cette liqueur dont il raffolait surgirait, la source s'éveillerait et lui livrerait son parfum, sa saveur, sa merveilleuse opalescence.

Il l'examina de nouveau. On aurait dit un pantin désarticulé avec ses mèches éparpillées devant les yeux, le ventre offert, palpitant, les bras déjetés, la poitrine encore soulevée des émotions qu'il lui avait procurées.

Il lui caressa la tempe, entrant dans les petits cheveux courts au-dessus de l'oreille, et il lui enveloppa la joue. « Mais je vais vous reprendre ce que je vous ai donné. »

Il se redressa, s'agenouillant à côté de lui. « Écartez les jambes. Je vais vous préparer. »

Il lui saisit les chevilles et lui replia les genoux. La fente entre les fesses était un petit creux d'ombre qui lui apparaissait un abîme de douceur. Il attrapa le tube de vaseline et s'en mit une bonne part sur le majeur. Lui retenant les cuisses du bras gauche, il s'avança dans la rainure. Quand il le toucha là, le garçon sursauta de nouveau. Savait-il le sens de ces préparatifs ? Évidemment. Dans les cours de récréation, les préadolescents se racontaient les uns aux autres les expériences auxquelles ils avaient assisté, ou qu'ils avaient subies. Il fit lentement coulisser son doigt entre les fesses, étalant copieusement la manne visqueuse, puis il localisa la petite dépression et, après avoir repris une grosse larme d'émollient, il vint la presser.

Philip ne put retenir un soupir inquiet, et il retrouva même la parole : « Monsieur le comte, non, s'il vous plaît… »

Sans répondre, il le regarda avec un sourire caustique et, paume en l'air, le majeur tendu et pointé sur l'opercule, il appuya un peu plus fort. La résistance céda soudain, et, lentement, il entra d'une phalange dans le petit conduit qui se refermait sur lui. Le garçon gémit plaintivement.

Il ressortit, reprit de la vaseline, pénétra de nouveau, presque sans difficulté car, maintenant qu'il était graissé, le mince anneau ne pou-

vait plus grand-chose pour s'opposer à son passage. Il s'enfonça progressivement, sans hâte, jusqu'à ce que le dos de sa main vînt s'arrêter entre les fesses. Philip ne disait plus rien, mais il lâchait une sorte de halètement chaque fois qu'il retournait en lui.

Il retira la main. Il s'avança au-dessus du garçon et, se soutenant du bras gauche comme sur un étai, il se guida de la droite.

« Détendez-vous, laissez-vous bien aller… » Il se cala sur la petite niche qui venait à peine de se refermer. Et il poussa.

Philip gémit, se tendit, mais il ne put s'opposer longtemps à son effort, et il sentit le fin passage s'entrouvrir sous sa pression. Il le força encore, et il l'écartela. Le puceau cette fois cria de douleur – et de peur. Une fois logé, il le pourfendit lentement, il entra en lui, et l'étroit conduit se développa sur son membre tel un gant qu'on retourne.

Quand il fut bien au fond, il replia le bras par lequel il se soutenait, et il s'étendit de tout son long sur le garçon, mais en demeurant immobile. Il l'enlaça intensément. Il sentait la pulsation de son sexe enserré qui ne demandait qu'à se déchaîner. Il lui entoura le cou dans ses mains comme pour l'étrangler, enfonça un peu les doigts dans la chair tendre de la gorge, et aussitôt, quasi mécaniquement, le sphincter qu'il transperçait se contracta. Philip affolé, la respiration gênée, se trémoussait vainement sous lui, et la sensation était sublime.

Il ne put la soutenir très longtemps. Il se mit en mouvement. Non seulement il perforait le garçon de part en part, mais il se collait à lui, il rampait sur lui, il frottait son ventre sur sa poitrine, il lui écrasait les bras dans les siens. Et il revint l'embrasser à pleine langue, pour qu'il fût pénétré de deux pénis à la fois.

Il ferma les yeux, son cerveau aussi se mura, se verrouilla, plus rien autour de lui n'exista que la sensation puissante de son membre vibrant, devenu si dur qu'il croyait ne plus le sentir, de ce tore qui roulait à chacune de ses courses tout le long de lui, de ces chairs si tendres qu'il pilonnait sans pitié. La bouche de l'enfant criait dans la sienne, ses bras et ses jambes dépassaient de lui et se tordaient frénétiquement, son corps léger se soulevait chaque fois qu'il entrait en lui, et il retombait en claquant sur le drap quand il se retirait.

La plainte stridente de sa jouissance monta rapidement, de plus en plus intense, et tout à coup, arrivé au dernier période, le ressort se libéra. Il se redressa au-dessus de celui qu'il possédait, et il s'immobilisa, profondément planté en lui, cambré en arrière comme un gecko accroché à sa branche, tandis que, de nouveau, il débondait, il laissait se déverser le fleuve qui bouillonnait en lui.

Il retomba enfin, le cœur battant, les tempes bourdonnantes, ensevelissant à demi le corps de l'enfant. Il se rendit compte que lui aussi avait crié.

III

Il avait plongé un moment dans un sommeil torpide, mais l'excitation l'empêcha de s'endormir réellement. Il se tordit sur le côté, attrapa l'un des cordons de sonnette et, après s'être soigneusement assuré qu'il s'agissait du bon, il le tira d'un coup sec. Puis il retomba dans le lit, les yeux au plafond où les flammes évanescentes dessinaient des formes fantastiques. Il s'abandonna à la rêverie, jouissant de la simple présence du jeune garçon nu allongé dans son lit, de ce corps adorable dont il avait longuement profité, qu'il avait ensemencé, qui conservait maintenant un peu de lui dans ses entrailles. L'idée le ravissait qu'il pourrait le prendre de nouveau, quand il le voudrait, autant de fois qu'il le voudrait, et ce l'esprit tranquille, sans craindre d'être surpris.

Dix minutes plus tard, il reconnut dans le couloir le pas léger de Murray, accompagné du cliquettement caractéristique qui le suivait partout. On frappa discrètement.

« Oui… »

Le valet apparut, faisant entrer avec lui Cornelius, son beauceron, dont le pelage noir prit des reflets fauves devant la cheminée, et il referma silencieusement la porte derrière lui. Bien qu'il eût grandi, sa physionomie plutôt étrange préservait son attrait, avec ses cheveux d'un pâle marron glacé, lustrés, coiffés au bol, qui tombaient droit sur une nuque presque rasée, avec son corps particulièrement mince, raide et long comme un jonc, qui continuait d'inviter la main. Il portait une courte veste cintrée à col droit, fermée devant par une rangée de petits boutons à la façon d'une livrée de groom, et un étroit pantalon noir qui accentuait la finesse de ses jambes. Ses yeux allongés dénotaient ses origines slaves, mais son regard, toujours un peu en dessous, avait acquis avec les années un tour assez vicieux. Il l'avait pris à son service, au même âge que Philip, mais aujourd'hui, à seize ans, cet ange-là était devenu le démon de la perversité ; Murray avait le cerveau d'une murène dans le corps d'un adolescent.

Il se leva et enfila son épaisse robe de chambre en indienne, dont il aimait la couleur ocre rouge à motifs noirs et beiges, pendant que le valet, sans lâcher la laisse, puisait des bûches dans le panier pour alimenter le feu.

Puis il réveilla Philip : « Allons, debout ! La nuit n'est pas terminée… »

Le garçon s'assit, encore ensommeillé, et, apercevant le nouveau venu, il se couvrit aussitôt le sexe des mains. Il s'avança sur les fesses jusqu'au bord du lit, en gardant le nez baissé, et il se leva. Le trouble qu'il trahissait d'être le seul dans la chambre à être nu augmentait son charme. Tout de suite, le chien tira sur sa laisse en cherchant à s'approcher de lui.

Il se plaça derrière le jeune garçon et, le prenant par les bras, il les lui ramena doucement en arrière pour les lui écarter du ventre : « Allons, Philip, pas de singeries entre nous : mettez-vous dans l'esprit que Murray aura ces prochains mois l'occasion de voir et de revoir votre nature. » Il passa les mains sur les épaules étroites. « Vous aimez les chiens ? Vous connaissez Cornelius, n'est-ce pas ? Il est très gentil… Caressez-le. »

Et, lui prenant le poignet, il le contraignit à poser la main sur la tête du beauceron. Mais l'animal tourna agilement le museau et lui lécha les doigts d'un coup vif, provoquant un écart. Cependant, il ne s'en tint pas là, et il envoya sa longue langue rose sur le petit sexe exposé devant lui. Cette fois, le garçon poussa un cri et fit un bond en arrière, se collant contre son ventre… Il avait acheté le chien à un proxénète qui lui livrait des fillettes et des petits garçons, et l'animal s'excitait dès qu'il en reconnaissait l'odeur, en goûtait la peau, ou simplement identifiait une silhouette enfantine.

Il rit de la frayeur du petit valet. Il le reprit par les épaules et le ramena en avant tout en lui gardant les mains écartées du ventre. « Allons, ne faites pas votre jeune fille ! Il a seulement envie de vous, ce bon Cornelius… Si vous êtes sage, tout à l'heure, il vous fera l'amour. »

Le chien, contrôlé au bout de la laisse tendue par un collier étrangleur, se remit à lécher le sexe qui à présent ne pouvait plus lui échapper.

Philip, très inquiet, jetait de petits glapissements aigus. Soudain, comme l'animal lui mordillait brièvement les bourses de la pointe des dents, il poussa un cri d'effroi. « Non ! Il va… ! Je vous en prie ! » Mort de frayeur, il se pressa nerveusement contre lui, se tortillant en vain entre ses mains.

Cette agréable sensation fit aussitôt remonter son membre. Il pivota le garçon sur lui-même, et, lui saisissant les fesses, les ouvrit à deux mains. Le chien ne se fit pas prier et, en sentant cette langue mouillée lui fouiller le derrière, Philip se jeta en avant en se collant contre lui.

Murray rit. « Il a l'air de l'apprécier ! »

Il éloigna Philip et le mit hors de portée du chien. « Bon, cela suffit. Nous allons procéder. »

Il écarta l'un de l'autre les deux fauteuils qui se trouvaient en face du feu, et repoussa le guéridon sur le côté, pendant que Murray attachait la laisse du chien à un chenet de la cheminée.

« Mettez-vous à quatre pattes, Philip. »

Le jeune garçon, malgré l'ordre, ne bougea pas : après ce brusque réveil, après cet assaut mouillé, il tremblait encore à la fois de dégoût et de frayeur.

Murray intervint en demandant de sa voix chafouine : « Déjà, monsieur le comte ? Vous ne souhaitez pas quelques épisodes préalables ?… » Et il s'approcha tout en dévisageant le « nouveau ». Il lui posa sa longue main d'adolescent sur l'épaule, et il en suivit la courbe délicate. Puis il effleura les clavicules, remonta sur la ligne frémissante du cou, frôla le délicieux petit lobe de l'oreille. De deux doigts sous le menton, il le força de relever le visage, et il le regarda droit dans les yeux ; mais le garçon se déroba. Il sourit. « Laissez-nous donc en profiter un peu, monsieur le comte… »

Il les contempla : l'ancien avait presque une tête de plus que le novice ; et le rapprochement entre cet être qu'il avait largement participé à corrompre et ce nouvel ingénu lui fouetta les sangs. La façon condescendante dont Murray observait le jeune garçon, sa manière de le détailler de la pointe des cheveux jusqu'à la pointe du sexe, de fixer le regard sur ses lèvres ou ses minuscules tétins, était étourdissante. « À votre guise », finit-il par concéder, en réalité ravi de découvrir comment son domestique allait le surprendre.

Murray, qui tournait autour de Philip, dit doucement : « C'est qu'il est charmant, tout à fait mignon… » Il le touchait à peine, il le parcourait des yeux, les bouts de ses doigts lui effleuraient le flanc, suivaient le creusement des reins, se posaient sur une fesse, plus légers que des papillons. « Vous allez en faire, avec celle-ci… Je suis jaloux. »

Il ne répondit pas. Il savait que le valet avait eu beaucoup de mal à quitter son rôle de giton, et sur ses instances il avait fini par accepter de le conserver à son service comme « ordonnance ». Il ne le regrettait pas : Murray s'était toujours montré très coopératif – et inventif.

« Je pense qu'il faut l'exposer, dès ce soir. » Et, sans attendre d'acquiescement, il dit à Philip : « Patientez ici, je vous prie. »

Curieux de ce qui allait suivre, il s'assit dans un des fauteuils qu'il avait repoussés, face au jeune garçon qui attendait, debout devant les flammes qui avaient repris, manifestement anxieux de ce que ces manières trop polies dissimulaient.

Murray était allé prendre dans le coffre, à côté du lit, plusieurs accessoires. Il revint les déposer aux pieds de Philip qui pâlit. « Ne vous inquiétez pas », lui dit-il. « Pour cette fois, vous serez protégé. Donnez-moi vos mains. »

Il le saisit par le bras, et il lui enfila une sorte de moufle noire, faite d'une maille assez épaisse qui moulait la main et dont la manchette en côtes s'étendait de trois pouces sur le poignet. Il lui enferma l'autre de la même façon, puis il le fit asseoir sur le bord du lit. S'agenouillant devant lui, il lui enfila des chaussettes noires semblables aux moufles, presque des chaussons par leur épaisseur, et dont la tige pareillement montait de plusieurs pouces sur la cheville.

Murray se redressa, prit Philip par la main, et le fit lever. « Venez ici. » Il le mena exactement au milieu de la chambre.

Le jeune garçon, couvert aux extrémités par ces fourreaux étranges, privé de ses mains et de ses pieds – qui sont parmi les parties les plus éloquentes du corps, qui semblent dotés d'un langage propre, d'une expressivité spécifique, – prenait soudain l'aspect d'un mannequin inanimé.

Murray était allé chercher un tabouret dans la salle de bains et, montant dessus, il fit passer un bout de la chaîne qu'il avait apportée dans une poulie dissimulée sous l'ancien lustre de chandelles. Redescendu, il saisit l'autre extrémité de la chaîne, celle-ci terminée par une paire de menottes, et reprit le bras du garçon.

Philip ouvrit des yeux effarés et voulut se dérober. « Monsieur le comte… non… que… ? »

Mais l'adolescent le retint facilement et referma les anneaux en acier sur ses poignets, par-dessus les manchettes des moufles. Puis il tira sur l'autre bout de la chaîne, et le garçon affolé fut bien obligé de lever les bras.

Murray se plaça dans le dos de sa victime. Il passa ses mains entre les bras retenus en l'air, lui ramena les cheveux en arrière en les plaquant derrière les oreilles, et il lui enfila une cagoule intégrale, faite de la même matière que les moufles : noire également, percée par un trou de la taille d'une pièce d'un shilling qu'il lui disposa devant les narines, dotée d'une seconde ouverture pour la bouche, mais close par une fermeture à glissière, elle se terminait par un large bord-côte qui s'ajustait étroitement autour du cou, comme le col roulé d'un pull.

« Je reviens ! » fit Murray avant de s'éclipser dans le couloir.

Le chien gémit en voyant son maître l'abandonner.

Sur le coup, il fut contrarié de cette interruption : il avait déjà accepté de remettre ce qu'il attendait si fort, et ce nouveau délai l'agaçait. Il trompa son impatience en observant le jeune garçon prostré, réduit à une courbe frissonnante dans la lumière des flammes, la tête encapuchonnée de noir et légèrement inclinée entre les bras qui dessinaient une lyre gracieuse, les mains disparues dans les moufles et enserrées dans les fers, les pieds, noirs aussi, à peine écartés, dont le garçon ne savait que faire et qu'il laissait déjetés. La peur qui lui creusait le ventre lui amincissait encore la taille et rendait plus dérisoire le petit

sexe, craintivement niché dans l'angle des cuisses, réduit à n'être plus qu'un hochet insignifiant. Il se demanda pourquoi un corps attaché de cette façon était toujours si émouvant. Murray l'avait été bien des fois, dans le temps, et il ne se lassait jamais de le voir dans cette position.

Il se leva. Il s'approcha. Il observa la tête dont les formes transparaissaient au travers des mailles qui la moulaient, la délicieuse pointe du nez qui dépassait à peine, blanche, au milieu de cette masse noire, la fermeture à glissière barrant la bouche comme une muselière. Puis il toucha les aisselles dégagées, qui révélaient leur chair incroyablement délicate, fragile, et le garçon, qui ne s'y attendait pas, tressaillit brièvement. Il lui caressa la poitrine, presque timidement, comme on frôle une œuvre d'art, il lui palpa les tétins, les pinça doucement en les faisant rouler entre le pouce et l'index. Il plaqua sa paume sur le ventre durci, vint un instant envelopper le sexe offert, mais si diminué, il lui passa la main entre les cuisses, les parcourant comme s'il les touchait pour la première fois. Puis il tourna autour de lui, et il le flatta sur les fesses. Bientôt ses cajoleries devinrent plus rudes, il lui claqua le derrière à plusieurs reprises, lui pinça le flanc, lui donna une tape sur la nuque, comme on rabat le caquet d'un gamin prétentieux ; le garçon gémissait, se trémoussait, et la chaîne cliquetait.

Murray revint avec un panier en osier à la main. « Nous allons faire un gâteau ! » annonça-t-il.

Il le regarda avec stupéfaction tirer du panier une jatte avec une motte de beurre qu'il déposa sur le guéridon.

« Voudriez-vous d'abord enduire le gâteau ?… »

En un éclair, il comprit. Il s'approcha lentement, fasciné par l'idée. Il toucha le beurre, chambré, moelleux ; il en prit l'équivalent d'un gros marron. Il regarda le corps mat du jeune garçon ; il se demanda par où il commencerait ; puis il décida d'être systématique. Il le déposa à la base du cou, sous le bord de la cagoule, et il l'appliqua tout le tour, d'une épaule à l'autre. Philip avait tressailli de surprise, se raidissant contre cette impression onctueuse, huileuse, à laquelle il ne s'attendait pas.

Il étala le beurre sur la poitrine, sur le plexus, sur le ventre, et il se ramollissait au contact de la peau. Il enduisait le corps tremblant du garçon comme on fait aux lutteurs. C'était un massage très agréable à prodiguer, la chair devenait plus lisse, glissante, elle semblait couler dans la main, sans plus de résistance. Il en couvrit le creux des aisselles, qu'il roula entre ses doigts, il remonta sur les bras jusqu'aux poignets. Puis il revint lui en étaler sur le ventre, et il le massa longuement, voluptueusement, dans ce gras doré. La suavité de cette onction lui plaisait de plus en plus.

Le chien, réveillé par l'odeur fine qui se diffusait, se mit soudain à japper.

« Taisez-vous ! » lui ordonna Murray sévèrement.

Cornelius se recoucha, mais continua de gémir, car il avait de la peine à refréner son impatience.

Il reprit un bon morceau de beurre qu'il rassembla dans le creux de sa paume, et il le plaqua sur le petit paquet du sexe. Il referma la main, et le gras s'écrasa en se mélangeant aux bourses, à la verge, le surplus lui ressortant entre les doigts. Il pétrit longuement les jeunes organes, les serra, les tritura en tous sens. Philip, à demi muselé, à chaque attaque poussait un bref halètement par le nez, tandis que son corps était agité d'une ondulation. Murray surveillait la scène de près, et il l'assistait en lui présentant la jatte chaque fois qu'il était à court.

Il fit le tour du jeune garçon déployé. Il lui enduisit les fesses avec un mouvement rond et enveloppant, et parfois il ne pouvait s'empêcher de lui enfoncer les ongles dans la chair, observant avec passion chacune de ses réactions. Il s'avança dans l'entrefesse, passa langoureusement un doigt de bas en haut, s'arrêta sur le cran étroit qui se rétrécit à son approche, et, quand il le força, Philip gémit au travers de la cagoule. Il lui oignit lentement tout le tour de sa petite couronne, qu'il devinait encore très sensible d'après les soubresauts qu'il provoquait en la touchant. Il rajouta du beurre à plusieurs reprises, puis il s'enfonça plus avant, tournant et retournant à l'intérieur du garçon qui se redressait en se cambrant. Murray se chargeait de le retenir chaque fois qu'il s'écartait trop. Le bruit de la chaîne énervait le chien qui ne tenait plus en place.

Il lui couvrit ensuite tout le dos, avant de s'accroupir et lui enduire les cuisses, les jambes, les enserrant à deux mains et descendant jusqu'à la cheville, au ras de l'épaisse chaussette noire.

Il se releva. Dans la lumière des flammes, le corps luisant du jeune garçon paraissait doré. Des reflets rouge-orangé glissaient sur ses flancs, sur ses cuisses et, s'il avait été séduisant, ravissant, il devenait à présent magnifique, étrange, surréel, tel un ange privé de ses ailes, attrapé dans la glu d'un chasseur.

Murray rangea le beurre dans le panier et en sortit un saladier plein de glace pilée qui maintenait au froid un grand bol de crème glacée à la vanille. « Voulez-vous à présent le fourrer ? » demanda-t-il respectueusement. Et il tira la languette de la fermeture à glissière pour découvrir la bouche du garçon.

D'abord un peu incertain, ne sachant pas bien quel plaisir il y aurait à offrir un dessert à son tendron, il prit la cuillère qui était fichée dans le bol, la remplit de crème, et l'avança devant les lèvres corallines, presque obscènes au milieu de la gangue noire. « Tenez, Philip. Murray vous a réservé une douceur. Ouvrez la bouche. »

Le garçon hésita puis, ayant reconnu ce qu'on lui présentait, accepta la crème glacée sans plus rechigner. Il pensa qu'il devait être,

comme lui-même, pour le moins surpris de cet intermède… Il se demanda quelle impression il tirait de donner la becquée à cet enfant… Cela ne le laissait pas indifférent, en tout cas, car en voyant Philip déglutir et une ondulation parcourir son cou, il en avait ressenti un léger frisson. Dans cette émotion raffinée, il y avait un peu du décalage entre la douceur sucrée de la crème et la violence latente qui attendait ce captif nu, masqué, enchaîné, livré à ses caprices. Mais y participait aussi l'idée du froid qui descendait dans l'œsophage, au milieu du corps chaud, jusqu'à l'estomac, et peut-être surtout de la saveur même de la vanille, un arôme qu'il aimait particulièrement, dont la plupart des enfants raffolaient, et qu'il ressentit soudain comme une métaphore, l'essence du goût qu'il avait des jeunes garçons. Il aurait été incapable de dire plus précisément l'origine de ce sentiment, mais il se rendait compte que celui-ci le faisait entrer dans une autre sphère encore de la sensualité, une couche purement imaginaire, virtuelle, issue de la représentation de cette crème voyageant dans le corps de Philip, une sensation qu'il ne pouvait réellement ressentir.

Murray sortit ensuite du panier une seringue de cuisine en métal nickelé qu'il lui présenta. Elle était formée d'un gros corps trapu dans lequel s'enfonçait un piston doté de trois anneaux pour y passer les doigts, et elle se terminait par une longue canule percée de plusieurs petits trous au bout. « Pour le garnir de l'autre côté, monsieur le comte… » crut-il bon d'expliquer.

Il frissonna à cette idée ; et, énigmatiquement, sous la robe de chambre son membre se redressa soudain.

Il replanta la cuillère dans le saladier. « Très bien. Mais faites-le vous-même. Je vous regarde. » Et, pour il ne savait quelle satisfaction, il referma la glissière devant la bouche du jeune garçon.

Murray retira le piston et garnit le canon avec la crème glacée qui avait commencé de ramollir et s'introduisit sans difficulté. Puis il le remit en place, vint s'agenouiller derrière Philip, et de la main gauche lui écarta doucement les fesses.

Assis dans un fauteuil, il observait la scène. Parfois, il aimait déléguer, le plaisir d'assister prenant le relais de celui de pratiquer. Il frémit de nouveau en voyant la canule brillante s'avancer entre les fesses, s'arrêter un instant, basculer à la recherche du bon angle. Le garçon eut un bref cri, à peine étouffé par la cagoule et, tandis que la sonde reprenait sa progression, il gémit en oscillant au bout de sa chaîne ; pourtant, avec tout le beurre dont son petit œillet était enduit, cela n'aurait pas dû être si douloureux.

Quand la canule eut disparu entre les fesses, Murray enfonça lentement le piston. À l'idée du froid qui maintenant entrait par cet autre conduit dans le corps chaud, son érection reprit de plus belle, comme s'il avait lui-même perçu cette sensation. Le piston avançait toujours,

et il pensa à cette délicieuse glace vanille qui se mélangeait aux fèces, qui les recouvrait, les enrobait, et, dans cette obscurité, claire parmi le brun, mêlait ses parfums sucrés à la matière brute, amère, rebutante. Il frissonna… Ce Murray avait des idées géniales.

Son désir s'enflamma de nouveau. Il se leva brutalement, à bout de patience. « Ça suffit. Au fait ! »

Mais Murray prit le temps de vider la seringue avant de la retirer du petit derrière, et de ranger les ustensiles. Il alla ensuite chercher le coffre aux accessoires, qu'il rapporta non sans mal car il était pesant, et il le plaça devant le jeune garçon. Il lui détacha les mains.

« Venez. Mettez-vous à genoux. »

Il tournait en rond autour des deux garçons et son désir d'assister à cette scène était de plus en plus vif. Le chien le sentit qui se leva et aboya à deux reprises, sans que plus personne ne pensât à le faire taire.

Murray courba Philip sur le coffre, dans le sens de la longueur, à quatre pattes, le buste s'appuyant sur le couvercle bombé, les bras et les cuisses ramenés contre les angles. Puis il utilisa les lanières de cuir qui étaient rivées aux quatre coins de la base pour l'attacher par les poignets et les jarrets.

Pendant cette mise en place, il ne put s'empêcher de glisser discrètement la main sous le pan de sa robe de chambre, afin de se soulager un peu de l'émotion que lui procurait la vision du garçon dans cette position.

Murray s'accroupit devant Philip, et il ouvrit la fermeture à glissière. Il reprit du beurre, lui écarta les lèvres en les forçant avec ses doigts, et il le lui fourra dans la bouche, le poussant à l'intérieur des joues. Philip hoqueta, manifestement écœuré par cette masse graisseuse qu'on lui avait enfournée.

Murray détacha son chien qui, voyant son heure arriver, d'excitation sortit une langue d'un rose vif tandis que sa queue battait en tous sens ; il tirait sur sa laisse en reniflant avidement ces parfums de beurre et de vanille qui ne lui cachaient pas celui du corps enfantin. Murray le conduisit au jeune garçon et l'approcha de sa tête.

Aussitôt le chien se mit à le flairer et, dès qu'on le laissa faire, il trouva immédiatement son chemin, il lécha à grands coups les lèvres qui apparaissaient au milieu de la gangue noire, en cherchant par tous les moyens à s'y enfoncer.

Le jeune garçon poussa un cri en se reculant, et il se tordit en tous sens pour échapper à cet organe baveux qui l'assaillait. Mais le poids du coffre auquel il était attaché le retenait comme à une gueuse, et il pouvait seulement détourner la tête d'un côté et de l'autre.

Murray le saisit alors par la nuque, l'immobilisa, et présenta la tête au chien, qui, cette fois, eut tôt fait de repousser les petites lèvres

avec le museau. L'énergie avec laquelle il y fouinait obligea bientôt le garçon à relâcher sa bouche, et le chien lui enfourna la langue. Il paraissait très friand d'un gras si délicat !

Tétanisé par la beauté de cette scène, il observait les assauts de Cornelius, les fois où il parvenait à faire pénétrer son long organe rose dans le gosier du jeune garçon, lequel se débattait en tirant sur ses liens comme un malheureux.

Il vit l'instant où soudain le membre de l'animal surgit de son fourreau de poils : une grande pointe carminée, un sucre d'orge conique qui aurait été longuement sucé.

Murray conduisit alors le chien par-derrière, entre les jambes du garçon. Il trouva là aussi du beurre sur les petits organes saillants et se mit à les lécher avec fébrilité.

Philip poussait de longs gémissements, qui n'étaient plus étouffés, en sentant ce muscle chaud et dégoulinant l'envelopper, tourner et retourner sur lui, et quand il lâchait un cri plus strident, c'était qu'il avait senti un bref instant une canine rencontrer ses parties.

Cornelius trouva seul son chemin : il remonta dans l'entrefesse, et ses babines s'accouplèrent avec la petite fente, qu'il eut tôt fait de nettoyer. Mais ensuite il devina la vanille sucrée qui en dégouttait, et il se mit en devoir de l'obtenir, comme il l'aurait fait pour un lapin dont il aurait trouvé le terrier : il fronçait sa truffe contre le petit trou pour l'écarter, il avançait la pointe de la langue pour l'ouvrir.

Il s'accroupit alors à côté du jeune garçon et lui souffla à l'oreille, au travers de la cagoule : « Allons, faites plaisir à ce bon Cornelius : poussez. Poussez cette glace succulente qu'on a mise en vous. »

Philip obéit, il devait bien comprendre que le chien satisfait arrêterait peut-être de le forcer, sans compter qu'il souhaitait certainement se débarrasser de ce lavement glacé dont on lui avait brûlé le ventre.

Dès que la crème commença de ressortir, le chien exulta. Ses lèches redoublèrent, il devint frénétique. Murray en profita pour lui passer la main sous le ventre, et il le caressa en faisant coulisser le fourreau de pelage sur le membre brillant.

Soudain, pris par cette sollicitation, le chien se dressa sur ses pattes arrière et s'avança sur le dos du garçon. Murray le guida. Le cône perfora aisément le petit anus largement lubrifié et s'enfonça tandis que Philip hurlait.

Aussitôt il ordonna à Murray : « Ne le laissez pas se verrouiller ! Il est trop jeune encore, il n'est pas fait.

– N'ayez crainte… »

Murray avait gardé la main sur la base du pénis du chien, et empêchait que son nœud n'entrât dans le corps du jeune garçon. Mais Cornelius ne l'entendait pas ainsi, et il donnait de furieux coups de

reins pour achever sa pénétration. Il sondait brutalement sa femelle, désespéré de ne pouvoir s'avancer jusqu'au bout, et il haletait en lui léchant la nuque et le cou, comme si cela avait pu l'aider à s'assouvir.

Le garçon, le rectum défoncé par l'organe rigide qu'étayait son os interne, écrasé sous le ventre poilu qui se trémoussait sur son dos, les flancs griffés par des pattes fébriles, les fesses battues par les hanches velues qui l'attaquaient, poussait des cris qui montaient dans les aigus et où l'effroi le disputait à la souffrance.

Il suivait cette scène en tournant autour, les sens exaspérés, excité au plus haut point par cet accouplement si obscène, si magnifiquement contre-nature.

Soudain, il attrapa la cagoule noire et l'arracha d'un coup. « Ici ! Amenez-le ici ! Qu'il reçoive la douche, pour son baptême ! »

Murray tira en arrière le chien arc-bouté, et grâce au collier étrangleur il parvint à le faire reculer. L'organe turgescent ressortit, qui éjaculait en continu un liquide clair et abondant. Le chien gémissait plaintivement de frustration, il poussait des jappements aigus, mais il fut obligé de se laisser conduire de l'autre côté du coffre. Murray dirigea sur le visage du garçon le membre déversant ses liquides en fontaine ; de transparents, ils étaient maintenant devenus opaques et laiteux. Puis, le saisissant par la nuque pour l'immobiliser, il le lui enfila dans la bouche. Philip se mit à se débattre comme un fou, dégorgeant à mesure ce dont le chien l'inondait.

Il poussa un grognement d'exaspération. Il se débarrassa de la robe de chambre et s'agenouilla derrière l'enfant. Là d'où le chien était sorti quelques instants plus tôt, il s'enfonça d'un coup. Philip éructa de nouveaux borborygmes.

Il entama alors une course intense, face à Cornelius, plongeant brutalement dans les reins du garçon qui sous cette double attaque se débattait en tous sens, roulant sur le couvercle bombé du coffre, tirant en vain sur les lanières qui le retenaient. Il lui passait la main sous le menton, jouissant d'y sentir ruisseler sans fin le liquide turbide, et il le lui ramenait sur la joue, dans le cou, jusque dans les cheveux, pour la seule délectation de l'embrener.

Sa vue se troubla, il ne distingua plus rien autour de lui. Il était, une fois encore, retourné à « cet instant suprême où l'univers n'est rien », son esprit n'était plus qu'une bouillonnante réaction chimique, rien n'existait que le branle puissant qui s'était emparé de son corps, qui montait en lui, qui effaçait son âme. Il se résigna ; il succomba ; il se perdit. Et sa semence s'ajouta au mélange caséeux des liquides du chien, du beurre, de la crème glacée, des fèces…

Il retomba épuisé. Il contemplait, fasciné, les yeux mi-clos, le spectacle du chien que Murray avait de nouveau fait reculer et qui n'en finissait pas de se répandre sur le visage de Philip.

*

Quand il se réveilla, tard le lendemain, sa première pensée fut pour son nouveau mignon, et très vite cette image effaça les voiles du sommeil. Il repoussa l'édredon ; une lumière grise passait sous les rideaux. Il enfila sa robe de chambre indienne, la serra à la taille, et sortit dans le couloir. La pièce voisine était une petite garde-robe qu'il avait fait transformer en vue de l'arrivée du garçon. Il était si content de l'avoir à côté de lui ! Murray, lui, avait dû loger dans les dépendances, de crainte que sa mère ne découvrît sa présence.

Évidemment, Philip dormait encore, épuisé par la nuit. Il s'en approcha lentement : il était sur le dos, mais sa tête avait versé sur le côté, dégageant l'angle du menton. Il s'assit au bord du lit. Murray, après leur séance nocturne, l'avait emmené pour le laver, le sécher, lui mettre un pyjama, puis le coucher. Aucune trace de ce qu'il avait subi ne transparaissait : il semblait aussi vierge que lorsqu'il l'avait reçu ; et prêt à le servir de nouveau. Il fut repris par la fascination qu'exerçaient sur lui la courbe tendre de la joue à peine rosie, la patte effilée qui pointait sur la tempe, et il observait amoureusement la ligne que les lames du coiffeur – ou celles de sa mère plutôt – avaient dessinée derrière le contour gracieux de l'oreille, jusque sur la nuque. Il avança la main, en suspens au-dessus du visage, puis, du bout du majeur, délicatement, il repoussa sur le front une mèche qui traversait un sourcil – comme il avait commencé, il terminait. Le jeune garçon ne broncha pas. Il effleura la joue velouteuse, contourna le menton, rond et tendre, et posa la main sur le cou, dégagé dans le col de la veste du pyjama – cette figure innocente sur laquelle, lui, avait choisi de faire se déverser du sperme de chien !

« L'ange et la bête… » pensa-t-il.

Il se retira, le laissant dormir. Il fallait qu'il recouvrât des forces.

IV

Il entretenait la conversation avec Kenneth de son mieux, mais il avait du mal à se concentrer. Il était sur ses gardes ; il surveillait chacun de ses regards pour ne pas les porter là où il ne devait pas.

Quand il les avait vus entrer tous les trois dans le grand salon, il avait cru un instant que, en plus de collectionner les cocottes comme il le faisait depuis son divorce, son ducal voisin avait été soudain lui aussi pris par le goût des gitons ! Mais ensuite Brendan avait annoncé « Ms Laura Wilton et Mr Kenneth Duncan, duc de Sheflin, accompagné de son fils, Wesley Duncan », et il avait compris. Il ne connaissait pas le fils de Kenneth, c'était la première fois que celui-ci l'amenait à un dîner ; et, au premier regard, il en était tombé follement amoureux. Il était foudroyant de beauté.

Le plan de table avait assis le duc en face de lui, ce qui était commode pour concentrer ses regards, mais il lui fallait également honorer cette Laura, assise à sa droite, une pétillante jeune femme qui travaillait en tant que journaliste pour le mensuel de Kenneth, et qui faisait aussi partie des gigolettes qu'il emmenait en vacances. Mais la difficulté ensuite était de retourner à Kenneth, car le fils était assis à la gauche de son père, et donc en face droite pour lui, ce qui l'obligeait, lorsque du regard il revenait de sa voisine à son vis-à-vis, à passer sur le garçon – et, surtout, à prendre garde de ne pas s'y arrêter : il savait qu'en se laissant aller à le contempler, il se trahirait.

Il jeta un coup d'œil à sa mère, assise à sa gauche en bout de table. Coiffée de son diadème de perles, prise dans sa robe noire ornée de dentelles, Lady Bendery dodelinait sur sa chaise, un œil à demi fermé, l'autre grand ouvert, presque exorbité, séquelle de l'attaque qu'elle avait eue six mois plus tôt. Il n'y avait plus grand-chose à craindre de ce côté, mais, adolescent, il avait dû tellement batailler pour lui dissimuler ses attirances qu'il en avait gardé le pli, et qu'il continuait machinalement à s'en défier.

Il revint à sa voisine, une jeune femme spirituelle, sensuelle, le regard vif, et qui en permanence observait tout – une vraie journaliste. C'était là qu'était le danger ; même le père du garçon ne remarquerait

sans doute rien ; une femme au contraire voyait tout, et, évidemment, raconterait ce tout à son amant sur l'oreiller.

Il écoutait à peine ce qu'elle disait ; son esprit vagabondait et se rappelait la première impression qu'il avait eue en découvrant le jeune duc. À son arrivée, celui-ci l'avait salué avec un sourire de convenance, mais aussitôt son regard s'était perdu, comme s'il voyait au travers de lui, qu'il était devenu transparent. Très manifestement, quelqu'un de la génération de son père ne l'intéressait en aucune façon… Il ne pouvait lui en tenir grief : à son âge, il n'aurait pas réagi différemment.

La conversation s'interrompit pendant que Brendan apportait le plat de chevreuil aux airelles, et il profita du moment où celui-ci servait leur jeune invité pour se permettre, tout en affichant l'air vague de celui qui pense à autre chose, de le dévisager plus attentivement. Il portait un habit sombre avec un gilet gris perle, une cravate assortie, et le col cassé de la chemise blanche qui lui montait sur le cou formait un contraste surprenant avec le visage qui paraissait d'autant plus jeune. Les cheveux plaqués en arrière par la brillantine avaient un aspect mouillé, à croire qu'il sortait du bain. Il se demanda quel pouvait être son âge : spontanément, il lui aurait donné quatorze ans, mais il n'en avait peut-être bien que treize. Son visage, en réalité, n'avait rien de particulièrement extraordinaire : ses paupières effilées entouraient des prunelles d'un gris bleuté, certes assez dense, ce qui lui faisait un regard intense, mais les sourcils réguliers, le nez sans défaut, la bouche, petite, avec des lèvres légèrement saillantes, rien de cela ne rendait compte de la vive attraction qu'il subissait. Et pourtant, il figurait certainement parmi les plus beaux des garçons qu'il eût jamais rencontrés. C'était un étrange magnétisme, si évident à ressentir, si compliqué à analyser… Tout à coup, il remarqua que les cheveux coiffés en arrière lui donnaient un visage de fille : on aurait dit une écolière avec une queue de cheval dans un habit d'homme. Était-ce cette ambiguïté qui le fascinait ?

Il se ressaisit ; il se rendit compte qu'il était resté trop longtemps sur ce convive auquel les convenances ne lui permettaient d'accorder que peu d'attention. Il revint à Kenneth, reprit la conversation en s'enquérant des améliorations qu'il apportait à son domaine. Sa mère intervenant pour se plaindre de ce que les demeures exigeaient sans fin des travaux d'entretien, il se tourna vers sa voisine pour lui demander son opinion, mais celle-ci déjà abondait vivement.

Il vit alors du coin de l'œil Philip qui entrait dans la salle. Habillé de la livrée noire que Murray avait portée quelques années plus tôt, il assistait Brendan pendant le dîner en accomplissant des tâches subalternes. Il apportait à cet instant une corbeille de petits pains chauds, et, en gants blancs, il les distribua à chaque convive avec une pince. Il ne

put s'empêcher de le suivre du regard jusqu'à ce qu'il en déposât un à côté de Wesley, curieux d'observer ces deux-là côte à côte. Il fut surpris de voir le jeune duc de Sheflin redresser la tête pour dévisager le valet et lui adresser un sourire !… Il aurait été au nirvana d'en recevoir un semblable. Mais, eu égard à leur différence sociale, c'était à la limite de l'inconvenant.

Il fut obligé d'intervenir dans la conversation afin de donner le change, racontant comment il avait dû faire venir un second couvreur pour réparer les fuites qu'un premier avait laissées, etc. Mais, tout en s'adressant alternativement à Kenneth et à Laura, il utilisa sa vue périphérique pour observer Wesley. Et, bien qu'imprécisément, il distingua que celui-ci suivait Philip des yeux tandis qu'il finissait son tour de la table en déposant un petit pain à côté de sa voisine.

Avant la fin du repas, il avait eu l'occasion de se convaincre que le jeune Duncan n'était pas insensible aux charmes de son mignon, tout au contraire. Il n'était donc pas seulement infiniment désirable, mais de plus, au lieu d'être éloigné de lui par une banale hétérosexualité, il partageait ses propres goûts garçonniers !… À ce moment, Wesley avait pris l'aura incandescente d'un être divin – un « Ainsi-Venu » parfait et pur, absolument intouchable.

Après le dîner, il accompagna Kenneth au fumoir, abandonnant avec regrets le jeune Wesley en compagnie des deux femmes qui se rendaient au petit salon.

Un verre de brandy aidant, Kenneth se livra bientôt à quelques confidences. Il laissa entendre qu'il avait dû emmener son fils pour des raisons de bienséance, mais qu'en réalité il l'encombrait un peu, qu'il avait besoin pendant son séjour de se consacrer plus exclusivement à cette jeune journaliste avec qui il devait « travailler »… Le sous-entendu était à peine ambigu.

« Vous entretenez la tradition des pages, m'a-t-on raconté ?… » l'entendit-il soudain lui dire.

Pris par surprise, il se détourna pour qu'il ne vît pas blêmir.

« … Si ce n'est pas abuser de votre hospitalité, Malcolm, pourrais-je vous demander que l'un d'entre eux tienne compagnie à Wesley ? Demain par exemple ? Peut-être pour l'après-midi ?… »

Il reçut cette requête comme une claque. Ainsi voilà ce qui se disait de lui dans la société : « il entretient la tradition des pages » ! Il ne douta pas cependant que, hors de sa présence, les ragots ne fussent plus crus… Il fut à deux doigts de proposer ses propres services pour tenir compagnie au fils de Kenneth ; mais il n'en était évidemment pas question.

« Bien volontiers. Je viens de prendre un novice en tant que valet – vous l'avez vu au dîner. Ses tâches ne sont pas encore entièrement

définies, il peut très bien passer l'après-midi avec votre fils. Dites-lui donc de venir demain après le repas. Il lui fera visiter le domaine. »

Il pensa que le jeune Duncan aurait bien du plaisir en apprenant ce soir qu'il allait passer l'après-midi avec Philip.

*

Dans la salle de bains, il se déshabilla entièrement et enfila sa robe d'intérieur. En revenant dans la chambre, il trouva Philip tel qu'il l'avait laissé, debout à côté de la porte, les bras le long du corps, la tête droite, affichant le regard inexpressif que Brendan lui avait enseigné pour le service.

Il s'assit dans son fauteuil, face à la cheminée où brûlait un bon feu, vif et clair. « Approchez », ordonna-t-il d'un ton désinvolte. Et quand le garçon fut à côté de lui : « Nous allons avoir demain la visite du jeune duc de Sheflin. Il semblerait que… qu'il s'ennuie, car il n'a ici aucun camarade de son âge. Je vous charge de le recevoir. Vous lui ferez visiter le domaine. »

Le jeune garçon était encore dans la livrée qu'il avait portée pendant le dîner, la veste noire ouverte sur le gilet rayé et fermé de boutons dorés, le col serré par un nœud papillon blanc, les mains prises dans des gants blancs également. Le contraste entre la douceur de son visage enfantin et cet uniforme lugubre était saisissant. Il lui posa la main sur le jarret, et il la remonta lentement le long de la cuisse, sous la veste, jusqu'à venir empaumer la fesse ; il la sentit se crisper à son approche.

« Comprenez-vous ?

– Ou… oui, monsieur. »

Il contourna la hanche, vint sur le devant de la jambe. Il lui prit la main ; il égrena les doigts enveloppés dans le coton blanc et serré en les observant pensivement. Lentement, il dénoua la ceinture de sa robe de chambre et en écarta les pans. Son membre s'était langoureusement relevé, à demi tendu, tel une odalisque qui s'éveille pour se mettre à danser.

Il lui prit le poignet et l'amena sur lui. « Saisissez-la… »

Le jeune garçon rougit à cette injonction avilissante. Mais, après une hésitation, peut-être aidé par les gants qui évitaient le contact direct, il referma la main.

Il fut aussitôt électrisé par la vue de ces doigts gantés qui le ceignaient, par le contraste entre leur aspect immaculé et l'ignoble couleur brique de sa chair. Sa rigidité redoubla.

Il marmonna entre ses dents : « Allons… Faites ce que vous savez… »

Après un temps, le garçon se résigna et, lentement, il se mit en mouvement. Il frissonna profondément. Il releva la main et vint délicatement repousser une mèche de cheveux sur la tempe, tandis que sa masturbation se poursuivait. Puis il caressa la joue, descendit sur les lèvres dont il suivit le bord. Le toucher de cette peau juvénile allié au service obscène qu'il recevait lui faisait un effet extraordinaire. L'émotion s'intensifia de penser que le valet, avec ces mêmes gants blancs, avait servi à table, avait déposé un petit pain à l'intention de sa chère mère, à côté de Kenneth, de Wesley…

Il entrouvrit les lèvres, car sa respiration avait accéléré, et il murmura d'une voix déjà moins assurée : « Maintenant… de l'autre… caressez-moi dessous… »

Quand il sentit la main gauche de Philip lui passer sous les bourses, le tissu doux et élastique du gant le toucher là, les doigts effilés se replier maladroitement sur lui, il ferma les yeux et renversa la tête en arrière. Il glissa de nouveau la main sous la veste de la livrée, reprit une fesse que la position du garçon courbé en avant durcissait, et il la caressa voluptueusement.

Soudain, derrière ses paupières closes, la vision du jeune Duncan s'imposa. Il se fit une grande confusion en lui, où l'image putassière des mains en gants blancs le polluant se mêlait au pur visage du garçon en face de qui il avait dîné, encadré entre une cravate gris perle et ses cheveux plaqués tels le casque de Minerve…

Wesley descend l'escalier qui mène aux cachots. Il a les mains enchaînées au dos, un bandeau lui barre le visage. On ouvre une grille, il est poussé rudement dans une geôle. Le bourreau le voit entrer et le considère avec un sourire cruel : il va rabattre le caquet de ce nobliau ! Il donne des ordres à son aide. Murray commence par dénouer le bandeau, puis il ôte les chaînes. Wesley découvre, effaré, où il se trouve. Murray lui retire la veste, défait le plastron, déboutonne la chemise ; il le met torse nu. Le garçon tremble comme une feuille, il supplie, mais personne ne l'écoute. Murray lui attache les poignets au bout d'une chaîne qui pend du plafond. Wesley a les bras tendus en l'air ; son torse mince paraît maigre dans cette lumière sinistre. Le bourreau s'approche. Il lui passe la main sur les flancs, sur le dos ; il évalue quel instrument il va utiliser. Il opte pour un fouet à manche de bois où sont attachées plusieurs bandes en cuir, longues et étroites, qui portent chacune de petites billes de fer régulièrement espacées. Il se place derrière le garçon ; il regarde le dos creusé par les bras relevés. Il lève le fouet. Les lanières sifflent dans l'air et le cinglent à la volée. Wesley hurle sous la morsure du cuir…

Puis le décor, la situation changèrent. Une autre idée s'était imposée à lui…

Wesley est dans le boudoir de sa mère. Elle l'a surpris alors qu'il essayait d'entreprendre Philip dans un couloir. Impériale dans sa robe noire ornée de dentelles, elle le dévisage d'un air sévère, un stick à la main. Elle le sermonne pour ses errements, pour cette impureté dont il s'est déshonoré, cette souillure dans laquelle il se complaît. Honteusement, il baisse le nez devant elle. « Ôtez votre veste ! » Il rougit, mais il obtempère. « Torse nu ! » Il défait sa chemise, retire son maillot. « Face au mur ! » Elle lève le bras, elle le frappe à la volée, avec ce petit effet cruel dans le poignet dont elle a le secret. Il hurle en se tordant, se plaque contre la tapisserie.

À cette image, sa jouissance s'envola soudain en longs jets qui lui retombèrent sur le ventre. Il gémit sous cette volupté, amenée par une petite main gantée, et par la scène scandaleuse d'un jeune noble se faisant étriller comme un serf… Cela lui apprendrait, à ce faquin, ce sacripant, d'être si beau, si désirable, inapprochable. S'il ne pouvait le toucher, eh bien, qu'il fût donc fouetté !

*

Debout derrière la vitre de la haute galerie qui surplombait la cour d'honneur, il suivait des yeux les deux petites silhouettes sur la prairie, au-delà du mur d'enceinte, qui grimpaient vers l'éperon rocheux. Dans peu de temps, les garçons atteindraient le sommet et auraient une vue impressionnante sur la côte déchiquetée des Highlands, sur les vagues se brisant contre le chaos de récifs, sur la lame de l'horizon, où se rejoignaient le tapis bleu acier de la mer et l'étouffant plafond de nuages, uniformément gris.

Un moment plus tôt, lorsqu'il avait reçu le jeune fils de son voisin, il l'avait trouvé très différent de la veille ; s'il ne l'avait pas attendu, il ne l'aurait peut-être pas reconnu. Aujourd'hui libres de gomina, ses cheveux éparpillés par la course à cheval lui retombaient sur le front et lui voilaient les yeux, les mèches les plus pâles, enchevêtrées par-dessus les plus sombres, lui donnant une allure de jeune faune. Les pupilles allaient, depuis l'extérieur, d'un cercle bleu profond à un disque clair, lui-même transpercé d'un point noir où il crut se perdre. Le nez frémissait de l'air frais et salé de la mer ; les lèvres entrouvertes étaient plus saillantes ; les pommettes, stimulées par le froid, avaient pris un aspect rose vif. Il avait été surpris de le découvrir dans une très ordinaire veste marron, avec un gilet assorti et une chemise blanche fermée d'une fine cravate vert sombre, mais plus encore de s'apercevoir qu'il portait un kilt, un kilt traditionnel dont le tartan mêlait des carreaux vert bouteille et vert émeraude, orné par-devant du sporran, ici une sacoche en fourrure blanche retenue par deux chaînettes à la ceinture. Son regard malgré lui était descendu sur les

jambes minces qui en sortaient, sur les genoux droits, sur les mollets pris dans les hauts bas de laine grise, dont le repli formait un agréable renflement sous le genou, et il avait eu follement envie de glisser la main sous ce kilt, le long de la cuisse du garçon, comme on fait aux filles.

Philip les avait rejoints, vêtu du gros pull à col roulé qu'il lui avait offert, en laine écrue marqué de petits motifs bruns en diagonale, un de ces pulls scandinaves à la mode dont le garçon rêvait sans jamais imaginer en posséder, et de shorts marron qui s'arrêtaient en haut des cuisses, complétés par des bas plus clairs. Il les avait aussitôt invités à commencer la visite, prétextant que le temps risquait de virer à la pluie. La distance entre le salut formel que Wesley lui avait adressé et le sourire chaleureux dont il avait gratifié le jeune valet était suffisamment cruelle, il n'avait pas envie d'être mortifié davantage.

Quand les garçons sortirent de son champ de vision, il resta longtemps à contempler la prairie vide, la mer vide, l'horizon vide… Du plus tôt qu'il se souvenait, il avait toujours été attiré par les garçons de son âge. Mais sa mère avait mené une guerre sans pitié contre cette aspiration, qu'elle avait décelée en lui manifestement très tôt, au point de refuser de l'envoyer en pension à cause de la mauvaise réputation des établissements à ce sujet. En le gardant à Bendery, en le faisant éduquer par des nurses et des précepteurs, elle l'avait étouffé, tenu les bras soudés au corps dans le filet de sa morale puritaine, elle l'avait obligé de plier sous ses règles infernales, jusqu'à ce qu'il ne restât plus de lui qu'un petit garçon timide qui baissait les yeux et se mettait à pleurer chaque fois qu'il la croisait. Au point que, plus tard, il était devenu incapable de la moindre avance à ceux qui l'attiraient, ne serait-ce qu'un regard, impuissant à faire jamais le premier geste vers les autres… Elle avait fini par prendre le rôle d'une gouvernante, le corrigeant systématiquement pour le plus léger de ses écarts, s'affranchissant de toute sollicitude maternelle, se gardant bien de lui manifester quelque affection et, par-dessus tout, de le câliner, le caresser, ou simplement de le toucher. Aujourd'hui, il avait la conviction que cet isolement sensoriel, dont seul l'avait sorti le rotin quand il lui avait brûlé le dos, était à l'origine de la violence de ses fantasmes – qui lui étaient venus très tôt – où il évoquait un garçon qu'il aurait voulu aimer et, à défaut, qu'il soumettait à des tortures perverses.

En revenant de l'enfer du front, où il avait passé les pires années de son existence, il s'était d'abord rabattu sur des amours vénales, fréquentant celles des maisons de passe qui lui proposaient des éphèbes, malheureusement souvent bien plus âgés que ce que la maquerelle prétendait… Il avait ensuite eu l'idée de tirer avantage du traditionnel droit de cuissage lié à sa position sociale, ce résidu du servage qui, à la campagne, n'avait jamais été tout à fait aboli.

Il avait remarqué Murray en premier, le fils de son jardinier, un garçon de onze ans, qu'il avait trouvé étrangement séduisant avec sa coiffure au bol, ses yeux de chat, son nez droit, ses lèvres ourlées, boudeuses, et l'air provocateur qui durcissait son regard. Il avait osé, à l'insu de sa mère, proposer au père du garçon de le prendre en tant que page à son service, et le veuf avait accompagné son accord de mille remerciements. Mais il avait dû tenir Murray à distance, le logeant loin de lui, ne le « voyant » que dans le petit pavillon au fond du parc, car sa mère à cette époque était encore ingambe et passait son temps à tout surveiller, même les escaliers de service, ne relâchant son contrôle qu'après dix heures, quand elle allait se coucher. Lorsqu'elle eut vieilli, il eut moins à craindre qu'elle ne surgît au coin d'un couloir comme un diable de sa boîte, et il s'était risqué quelquefois à le faire venir dans sa chambre, mais seulement au milieu de la nuit.

Au début de l'année, une thrombose avait failli emporter Lady Bendery. Les séquelles de l'attaque limitaient sérieusement son autonomie désormais, et il y avait enfin gagné une certaine tranquillité d'esprit. Ayant entre-temps remarqué le fils de sa lavandière, il avait décidé de « promouvoir » Murray, devenu trop grand, au rang d'ordonnateur de ses plaisirs, et de prendre Philip en tant que son attitré. Ce qui s'était passé dans sa chambre, deux jours plus tôt, avait été le début merveilleux d'une ère nouvelle.

Et voici qu'au dîner de la veille, en se retrouvant devant un garçon ensorcelant, d'une beauté androgyne, un être splendide qui correspondait à ses aspirations les plus profondément ancrées, mais totalement inaccessible, il s'était senti englué comme aux premiers temps de sa jeunesse dans un désir irréalisable, tétanisé par un objet hors d'atteinte. Car, même si le garçon semblait manifester quelque appétence pour son sexe, lui-même ne pouvait plus à son âge prétendre attirer ses regards – il avait cruellement compris la veille au soir à quel point il était pour lui transparent. De toute façon, il n'aurait jamais pris un tel risque, Wesley n'était pas un petit domestique qu'on pouvait à volonté bousculer dans les couloirs et, dans le cas où il aurait été surpris, le scandale aurait été terrible, avec des suites imprévisibles. Malheureusement, si Murray ou Philip eux se pliaient sans beaucoup de réticences à ses désirs, tels de semi esclaves, s'ils assouvissaient ainsi complètement ses besoins sensuels, ils ne répondaient pas à ses aspirations amoureuses. Ils étaient jolis, mignons, très désirables ; mais Wesley, lui, était véritablement beau. Ces catégories n'étaient pas que des mots, elles correspondaient dans son esprit à une distinction fondamentale, une différence d'essence, comme se discernait la roture d'avec la noblesse.

Était-il donc dit que n'avait plus aucune chance de se réaliser son désir de vivre un authentique amour, romantique, spirituel ?… Il avait

pourtant tenté de se convaincre, au fil des années, qu'il valait mieux tenir un singe que de soupirer après un Bouddha : du premier, on faisait ce qu'on voulait, on le mettait en cage ou on l'empaillait ; sur le second, il n'était pas question de porter la main. Allait-il de nouveau se consumer en vain en rêvant d'un impossible amour ?

La vitre vibra sous une bourrasque. Au loin, le ciel s'était épaissi, une barre d'ombre avançait sensiblement. Les garçons réapparurent, surgis par magie d'entre les crocs de l'éperon rocheux, et ils se réfugièrent à l'abri d'une pierre, levée comme un menhir, qui les protégea du vent. Il vit Philip s'étendre dans l'herbe, sur le dos, croisant les mains derrière la nuque, et Wesley s'allonger à côté de lui. Ils avaient l'air déjà très familiers l'un à l'autre ; ils paraissaient presque devenus amis… Il eut le violent désir d'être là, à côté d'eux, avec eux – et d'être leur ami lui aussi.

Il eut soudain une idée. Il gagna l'escalier qui montait au donjon, et il grimpa tout en haut, dans l'ancienne salle des gardes qu'il avait fait transformer en salle d'astronomie. D'ordinaire, il installait sur la terrasse au-dessus sa longue-vue montée sur un trépied, mais cette fois-ci il la plaça derrière une fenêtre, et il la braqua vers la prairie qu'il dominait mieux encore que de la galerie. Il eut quelque mal à viser, à ajuster la mise au point de la lentille, mais, tout à coup, ils furent là, devant lui. C'était saisissant : il les voyait comme s'il n'était séparé d'eux que par une dizaine de pieds !

Immédiatement, il fut piqué : Wesley avait cueilli une longue graminée et s'amusait, de la pointe flexible de la pampe, à agacer son compagnon, à lui caresser la joue, la lui passer sur le nez, sur la bouche, sous le col de son pull. Remontant le long du menton, il vint sous le lobe, avant de se faufiler dans les circonvolutions de l'oreille. Sous la chatouille, Philip l'écarta de la main en se détournant, mais Wesley le rattrapa par le poignet et tenta d'introduire les fines barbes dans les petites narines. Cela vira rapidement à une aimable mêlée, les jambes nues dépassant du kilt et celles sortant du short s'entrecroisant, s'enroulant, se nouant l'une à l'autre ; mais Wesley immobilisa sans beaucoup de peine son cadet en s'allongeant à demi sur son torse.

Puis quelque chose se passa ; le temps s'arrêta. Wesley avait cessé d'asticoter Philip, on aurait dit qu'il cherchait à le pénétrer du regard. Derrière sa longue-vue, lui-même retenait sa respiration. Il vit Wesley se pencher lentement, son visage s'approcher de celui du jeune garçon, bien au-delà de ce que la décence autorisait, et, soudain – il ne rêvait pas ?!… – il l'embrassa sur la joue… ! De son poste d'observation, il entrouvrit la bouche, il chercha l'air. Il ne parvenait pas à croire à ce qu'il avait vu. Wesley se redressa, continuant de contempler son compagnon, – et celui-ci ne bronchait pas, le regardait sans même manifester de véritable étonnement, – puis, il se pencha de nouveau,

déposa un nouveau baiser sur l'autre joue, mais plus près des lèvres, puis un autre, sur la première joue, toujours plus près. Enfin, il s'arrêta sur sa bouche ; elle ne se refusa pas.

Il fut brûlé au fer rouge ! Quel âge avait ce petit duc ? Pas plus de quatorze ans. S'il avait osé cela quand lui-même avait son âge ! Il ressentit une fois encore de quel fardeau, de quelle charge sa mère l'avait oppressé, de quel handicap elle l'avait bridé… Et le baiser durait, léger, effleuré, juste un contact, un échange, une caresse, la bouche de l'aîné passant et repassant sur celle de son cadet en la respectant, amoureusement, sans la fouler. Il n'y avait plus à douter, tous les deux y trouvaient leur compte ! C'était d'une beauté insupportable ; c'était un enfer ; le Bouddha et le singe appariés, agrégés l'un à l'autre ! Ce simple baiser était tout ce qu'il aurait désiré ; il aurait pu mourir ensuite. Il aurait voulu participer de cette conjonction, il aurait voulu en être, se trouver au cœur ; et il en était tenu à l'écart, loin, derrière une loupe, emprisonné par les murailles du château.

V

Les premières gouttes de pluie piquèrent brusquement la vitre comme des guêpes furieuses de ne pouvoir entrer. La vue dans la lunette se troubla, mais il vit les garçons se séparer, se relever d'un bond. Il ne savait s'il en voulait à la Providence d'avoir interrompu ce spectacle magnifique, ou s'il la remerciait d'avoir mis un terme à son supplice. Abandonnant la longue-vue, il vit les deux fines silhouettes dévaler la prairie, courant sous une violente averse.

Sur une impulsion, il redescendit du donjon et se rendit dans le grand hall d'entrée. Il ouvrit lui-même aux garçons. Ils avaient les cheveux plaqués sur la tête et leurs vêtements étaient marqués de longues traces sombres.

« Venez avec moi. Vous allez vous sécher. »

Il les conduisit à sa chambre. Si Philip y entra docilement, il vit que Wesley paraissait intimidé. Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir. « Donnez-moi votre veste, je vais la mettre devant le feu. »

Après une hésitation, le garçon la retira et, embarrassé, la lui confia.

Il l'étala en travers de l'accoudoir d'un des fauteuils en ajoutant : « Ôtez également votre gilet, il a pris l'humidité. » Et, pour le mettre à l'aise, il dit à Philip : « Retirez également votre pull-over : il est trempé comme une éponge ! »

Puis il passa dans sa salle de bains. Il en revint en dépliant deux grandes serviettes qu'il leur tendit. « Tenez. Frictionnez-vous la tête. Sinon vous attraperez mal. »

Il étendit le gilet en face de la veste et le pull nordique sur l'autre fauteuil, tout en observant les deux garçons en chemise qui se séchaient, debout devant le feu. Il n'arrivait toujours pas à croire à ce qu'il avait vu, à accepter l'idée que leurs bouches s'étaient rencontrées, qu'ils en avaient tiré du plaisir… Après le vent et le froid de l'extérieur, ils reprenaient des couleurs, les flammes rosissaient leurs joues, faisaient briller leurs yeux, leurs lèvres se paraient d'un incarnat délicieux. Il leur tendit son peigne, qu'il gardait d'une propreté méticuleuse et, lorsque le jeune Duncan coiffa ses cheveux humides en ar-

rière, il eut l'impression de retrouver celui en face de qui il avait dîné la veille.

Il le fit asseoir dans le fauteuil où, sur l'accoudoir, était étendu le pull de Philip ; il semblait intimidé, mais pas mécontent d'être là, dans la bonne chaleur du feu.

Il sonna l'office, puis, ayant écarté le guéridon, il tira pour son valet une chaise entre les fauteuils, avant de s'asseoir lui-même sur celui où se trouvaient mises à sécher les affaires de son invité.

Il posa quelques questions sur les impressions que celui-ci avait retirées de sa promenade, et le garçon se montra un peu plus loquace, parlant du spectacle grandiose de la côte, évoquant les sensations conjuguées du vent, des embruns, du ronflement de la houle, racontant le fracas des vagues se rabattant sur les récifs.

Il l'écoutait à peine, impressionné de songer qu'il avait à cet instant, ensemble dans sa chambre, deux êtres qui incarnaient pour lui chacun un extrême, celui des simples instincts primitifs et celui de l'aspiration spirituelle, celui des désirs les plus grossiers et celui d'un pur amour, d'une inaccessible perfection.

À la servante qui se présenta, il demanda du thé pour trois. La jeune fille laissa percer son étonnement en remarquant qu'un petit domestique était au rang des invités, mais elle resta souriante et se retira sans un mot.

Wesley, qui observait la pièce, arrêta son regard sur la photo datant de 1917 où, en tenue d'officier, il posait devant une ambulance, et il lui demanda s'il s'agissait bien de lui, s'il avait été en France pendant la guerre.

Il acquiesça. Et il évoqua brièvement l'horreur absolue qu'avait été ce charnier.

Wesley raconta ensuite qu'il se souvenait encore, en 1918, alors qu'il n'avait que six ans, du retour de son père, retrouvé après une si longue absence qu'il avait eu l'impression de le découvrir.

Il se demanda à part lui si cette carence paternelle pendant la petite enfance n'était pas à l'origine des goûts que le jeune Duncan venait de lui révéler sans le savoir… En regardant le garçon en chemise, il pensait à ses vêtements qui se trouvaient juste à côté de lui, sur son accoudoir, et, à défaut de pouvoir caresser leur propriétaire, il avait très envie d'y poser la main. Wesley, lui, ne semblait pas chercher à toucher le pull de Philip… Mais aussi n'en avait-il pas besoin : lui, il avait osé embrasser le garçon qu'il aimait !

La servante revint avec le thé et remplit les trois tasses. Il remarqua que, profitant de cette diversion, le jeune duc avait échangé discrètement avec son valet un regard de connivence, presque d'amitié. Cette audace le brûla au creux du ventre. Il n'allait quand même pas se

remettre à l'embrasser, devant lui, comme s'il était transparent ?!… Il eut envie de le gifler.

Il reconnut en lui, s'enflammant d'un coup comme la résine d'un flambeau, cette bouffée de violence qui lui venait chaque fois qu'il était placé devant le mur d'un impossible désir… Il reprit le contrôle de soi. Il se dit que, tout de même, à cet instant, ce mur cyclopéen était quelque peu lézardé : le jeune duc se trouvait dans sa chambre, en chemise, et il en pinçait pour un garçon auquel lui-même avait déjà fait subir les derniers outrages. On n'en était plus exactement à l'étiquette des bonnes manières ; la bienséance était d'ores et déjà malmenée ; la pudeur, bien menacée…

Lorsque la domestique se fut retirée, il prit sa tasse et, la portant à ses lèvres, il dit insidieusement : « Alors, avez-vous été content de votre cicérone ? » Et devant la mine d'incompréhension de son jeune invité, il poursuivit cruellement : « Votre guide ? Vous a-t-il convenu ? Vous a-t-il plu ? Vous a-t-il donné tout ce que vous en attendiez ?… » Il jeta un coup d'œil à Philip : « S'est-il montré bien complaisant ?… »

À mesure que ses allusions devenaient plus transparentes, il vit le garçon se transformer, perdre son sourire, ses joues pâlir. Il se sentit conforté par cette confession implicite. Il décida de mettre un terme à la torture et d'appliquer directement le fer.

« Mon cher garçon… je vous dois un aveu : j'ai commis une indiscrétion. Il se trouve que… j'ai assisté à votre "échange", sur la prairie, avec Philip, avant que la pluie ne vous sépare… »

Cette fois, le visage du garçon se décomposa. Mais il ne chercha pas de faux-fuyants ; aussitôt il implora : « Monsieur… Je vous en prie… ne… ne dites rien… rien à mon père ! Il… il ne… »

Évidemment, le garçon lui aussi était sous une coupe parentale ; il s'en sentit plus proche. En le voyant bouleversé, miné par l'anxiété, il eut le sentiment d'être un peu dédommagé de son désir impossible par l'ascendant que cela lui donnait. En échange de son silence, il aurait certainement pu obtenir bien des faveurs, mais il ne voulait d'aucune façon ramener la perfection à des pratiques sordides ; il aurait eu l'impression de salir l'objet de son amour, de le dégrader. Qu'un miston subît ses assauts à contrecœur, il n'en avait cure, mais pas un garçon noble, qui était l'archétype de la beauté, pas un garçon dont il était épris ; ce n'était pas possible.

Il se permit toutefois ce qu'il pensait ne le souillerait pas : il leva la main et lui caressa la joue du dos des doigts ; il le sentit qui frémissait, mais il ne s'esquiva pas.

« Vous n'avez de ma part rien à craindre de la sorte, Wesley. Votre père ne saura de ce qui s'est passé cet après-midi que ce que vous trouverez bon de lui raconter – et votre mère pas davantage, dans

l'hypothèse improbable où je la rencontrerais. » Tout en continuant de s'adresser à lui, il se tourna vers Philip. « Car, je peux bien vous le confier, j'ai pour cet enfant le même goût que vous. Votre frayeur, à l'instant, me prouve qu'il ne vous l'a pas révélé, et je lui sais gré de sa discrétion. »

Le garçon eut du mal à dissimuler sa surprise, mais il parut se rasséréner un peu.

Il ne voulut pas, cependant, quitter ce sujet. Il demanda sans vergogne : « Était-ce votre premier baiser ? »

Wesley détourna les yeux sans répondre.

« Mon garçon, je vous ai assuré de mon silence ; vous pouvez tout de même satisfaire mon importune curiosité, ne croyez-vous pas ? »

Il murmura : « Oui, monsieur. Le… le premier. »

Il se sentit de nouveau soulevé par un souffle brûlant : ainsi, il avait assisté à la première impureté du jeune Duncan ? C'était une consolation de prix.

« Eh bien… alors, faisons en sorte que ce ne soit pas le dernier, voulez-vous ? »

Wesley le regarda sans comprendre.

« Oui, » insista-t-il, « embrassez de nouveau Philip. Embrassez-le maintenant, ici où vous n'aurez d'autre témoin que celui qui partage vos goûts. Embrassez-le avant qu'il ne soit trop tard, avant que vous ne soyez obligé de rentrer chez vous, de retourner sous la sujétion de votre père, de votre mère, et vous morfondre en regardant passer en vain les belles années de votre jeunesse, en regrettant cette unique occasion, cette chance irrémédiablement enfuie. »

Wesley le regarda timidement, rougissant, n'osant comprendre ce qu'il entendait. Il porta brièvement les yeux sur Philip, et celui-ci lui jeta un coup d'œil en retour, mais aucun ne bougea.

« Ne soyez pas pusillanime. Vous ne l'étiez pas tant, tout à l'heure… Venez. »

Il se leva et passa derrière eux ; leurs deux profils se faisaient face, irréprochables, éclairés à contre-jour par les flammes, radieux, enclavés par les cheveux humides qui, en séchant, commençaient à se défaire de nouveau, à retomber en courbes gracieuses sur les fronts, sur les tempes. Si Philip gardait un air impassible, Wesley, lui, paraissait perdu, il semblait douter encore de la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Pour l'aider, il lui posa la main sur l'épaule, et il l'incita tout doucement à s'avancer. Les deux visages se rapprochèrent, et, finalement, la bouche de Wesley effleura celle de Philip.

En observant cette rencontre, aussi brève fût-elle, il tressaillit de bonheur. Il n'était plus dans une salle glacée, camouflé derrière une longue-vue, il était à côté d'eux, dans sa chambre où brûlait le feu, il

voyait la matière de leur peau, il ressentait la présence de leur corps, il devinait leurs émotions, suivait chaque détail de leurs mouvements, la saillie d'un tendon dans un cou, le frisson dans le galbe d'une joue, et jusqu'aux infimes battements de leurs cils.

« Voilà, c'est bien. À présent, levez-vous, tous les deux. Et, Wesley, prenez Philip dans vos bras. Serrez-le. Embrassez-le intensément, comme votre cœur en réalité le désire. »

Timidement, les garçons se mirent debout. La main de Wesley se posa, incertaine, sur le bras de Philip, juste au-dessus du coude, attendant un assentiment, puis, celui-ci ne manifestant aucune réticence, elle monta sur la chemise blanche, plus aérienne qu'un zéphyr, jusqu'à se poser sur l'épaule. Il s'avança, et il lui déposa sur les lèvres un nouveau baiser, lequel se fit un petit peu plus présent, plus insistant.

« C'est bien. Saisissez-le par la nuque. »

Wesley suivait à présent ses directives, il se laissait guider. Ses doigts passèrent par-dessus le col de la chemise, se refermèrent par-derrière sur le cou, s'enfoncèrent dans les courtes mèches humides.

« N'avez-vous donc pas envie de le posséder, de le manger ?… »

Ce fut un déclic : Wesley parut soudain se libérer et, serrant vivement Philip contre lui, il pressa fébrilement ses lèvres sur les siennes.

Le baiser dura. Et il brûlait en observant ces deux garçons accolés bouche à bouche. Il pensait en même temps combien était curieuse la convention du baiser : deux êtres avaient envie de s'approcher, et leur première union se faisait par le contact de ces deux ouvertures – en vérité très douces – comme s'ils se soufflaient l'un à l'autre un peu de leur âme, comme s'ils cherchaient à se partager – à n'être qu'un.

Lorsque Wesley s'écarta, il regarda son ami dans les yeux, et il semblait illuminé, heureux. Philip, lui, ne paraissait pas si bouleversé, mais manifestement il avait apprécié ce moment tout autant. Sans doute découvrait-il que, quand il n'était pas contraint, quand il venait d'une bouche jeune et fraîche, un baiser était une expérience tout à fait plaisante.

Il dit alors doucement : « Maintenant, défaites-le… »

Wesley hésita, mais découvrant qu'il était facile se laisser conduire, agréable de renoncer à toute volonté, il finit par obéir. Il se mit à déboutonner la chemise du jeune valet, timidement, mais doucement, attentivement.

Il avait l'impression d'être un metteur en scène qui manipule ses personnages ; il les portait avec la voix, devenue l'instrument de sa volonté, comme avec une baguette magique.

Il se plaça dans le dos de Philip, lui passa les mains au-dessus des épaules, prit la chemise par le col, et la lui retira à mesure qu'elle se défaisait ; il la laissa tomber sur le fauteuil où se trouvait déjà le pull.

Il s'empara du maillot de corps, le lui remonta, l'en débarrassa. Il observait les yeux de Wesley lorsqu'il découvrit le torse nu du jeune garçon, et il suivit l'émotion qui l'envahissait, le rose qui de nouveau marquait le haut de ses joues.

« Embrassez-le – dans le cou. »

Il s'était écarté pour ne pas gêner le garçon. Wesley s'avança, prit son camarade par ses épaules nues, se pencha, et il lui déposa un baiser sous l'oreille. Puis il descendit sur le cou – dont lui-même connaissait le velouté, l'ineffable douceur – en laissant tout le long un sillage de baisers légers comme des plumes.

« Maintenant, enserrez-le. Prenez-le dans vos bras. »

Wesley s'avança, se colla poitrine à poitrine, et sa tête s'incrustant contre celle de Philip, derrière qui lui-même se tenait, il croisa un instant son regard. Mais le garçon baissa aussitôt les yeux ; il acceptait d'être mené par des mots, de devenir un acteur obéissant, mais faire face au visage adulte d'un voyeur était trop difficile. Les yeux fermés, il resta longtemps accolé au corps qu'il avait désiré au premier regard, et qu'il semblait continuer de vouloir de plus en plus fort à mesure qu'il le découvrait ; on aurait dit qu'il se ressourçait dans cette conjonction.

« Continuez de le déshabiller. »

Il avait craint qu'il ne suivît pas cette injonction, mais il n'en fut rien. Car si s'écarter du jeune garçon fut indubitablement un arrachement, ce qu'il allait faire maintenant possédait un puissant, un terrible pouvoir d'attraction – il avait l'impression de ressentir du jeune Duncan toutes les réactions comme s'il avait été au centre de son esprit. Le regard de son invité parcourut devant lui la petite poitrine frémissante, depuis le cou jusqu'au nombril, et s'arrêta sur le short. C'est à peine s'il trembla quand il défit le premier bouton. Mais, à mesure qu'il avançait le long de la braguette, qu'elle s'ouvrait sous ses doigts, l'émotion le rendait plus malhabile.

Il l'aida. Il s'empara du short défait et, s'accroupissant, il l'abaissa en entraînant les bas, retira les chaussures, finit de le débarrasser de ses vêtements.

Il se redressa, déposa les affaires sur le fauteuil et, se remettant derrière Philip en caleçon, il lui passa les mains sur les épaules, sur le dos et les reins. Il lustrait un velours précieux ; il effaçait la buée d'une vitre ; il se soulageait de la démangeaison qu'il avait de ne pouvoir les poser sur celui qui lui faisait face…

D'une voix douce, en regardant Wesley qui, lui, gardait les yeux baissés, les joues prises d'une délicieuse rougeur, il lui dit : « Je vous laisse finir… »

Malgré le désir dont il le voyait habité, le garçon eut du mal. Fut-ce le silence solennel seulement parcouru par le bruissement du feu

qui le retranchait du monde, fut-ce l'isolement de la pièce qui le libérait des contraintes de l'écrasante morale dominante, le fait est que, sur une impulsion, il porta les mains à la taille du garçon. Il hésita un dernier instant, comme s'il ne savait plus comment s'y prendre, comment on faisait, et il lui fallut trouver en lui une nouvelle ressource pour refermer ses doigts sur les hanches. Puis, lentement, il entraîna le tissu chiffonné. Philip complaisamment leva un pied après l'autre pour aider à le lui ôter.

En retrouvant les petites fesses dénudées de son valet qui se pliaient tour à tour gracieusement devant lui, il se rappela combien il les aimait. Si à cet instant il eût souhaité découvrir celles du jeune Duncan, il se dit que certainement le séant de son petit serviteur les valait bien.

Il regarda Wesley, dont le visage impressionné était de celui qui a commis un acte inconcevable, qui a touché à l'interdit, qui est écrasé par la culpabilité, un de ces moments qui laissent une trace indélébile. Il lui prit le caleçon des mains, et, en sentant le tissu encore tiède de celui qui venait de le quitter, il ne put s'empêcher de le froisser entre ses doigts, saisi par une émotion dont il ne savait plus vraiment de qui elle lui arrivait.

« Wesley, à votre tour de vous laisser préparer… »

Le garçon le regarda brièvement, mais il ne dit rien et ses yeux s'abaissèrent. Sans doute que la vue du délicieux corps nu debout devant lui, svelte et marqué en son centre par la fleur des petits organes épanouis, le brûlait trop vivement.

Il n'attendit pas d'autre approbation. Discrètement, d'une caresse sur la nuque, il poussa en avant Philip qui ne se fit nullement prier. Le jeune valet s'avança et, sans paraître plus intimidé que cela, il porta les mains sur le jeune noble, il lui dénoua sa cravate verte, puis il entreprit de défaire les boutons nacrés de la chemise un à un. Quand elle fut ouverte sur le torse étroit, il la tira hors du kilt, la retourna sur les épaules, l'en débarrassa.

Le maillot blanc qu'il portait dessous était bien plus joli que celui du fils de sa lavandière : dans un coton riche et moelleux, il appelait la main qui aurait dû le flatter ; mais Philip le lui retira sans plus de préliminaires. Wesley l'aida vaguement en relevant les bras, et il fut à son tour torse nu. Les mains fines du jeune garçon hésitèrent un peu en s'approchant de la taille, révélant son embarras, et il dut s'y reprendre à deux fois pour trouver où et comment dégrafer le kilt. Le lourd vêtement ensuite lui échappa des doigts et tomba d'un coup, s'étalant en jupette aux pieds du garçon comme une jeune fille soumise. Il portait dessous un caleçon, et ainsi ne suivait pas tout à fait la tradition, les Écossais ne portant rien sous les kilts.

Philip mit un genou au sol, et Wesley leva les pieds pour l'aider. Il lui délaça les chaussures, les lui ôta, et il abaissa les bas gris sur les mollets. Il dégagea le cou-de-pied, dévoilant les membres longs et légèrement musclés, dentelés au bout par des orteils finement découpés, qui paraissaient si tendres, si délicats.

Il sentit son jeune valet pris d'une certaine confusion quand vint pour lui le moment de se relever et se confronter à la dernière étape de sa tâche, et il l'encouragea d'une caresse dans le dos. Les doigts légers de Philip frôlèrent le petit vêtement qu'une forme soulevée transformait en sommet enneigé, ils s'accrochèrent à la ceinture élastique, et ils l'abaissèrent lentement. Le membre surgit dans un sursaut, droit, magnifique, recouvert d'une peau fine qui s'ourlait au bout et laissait apparaître le rose tendre et brillant du diamant qui le terminait. Il accompagna derechef ce dernier vêtement jusqu'aux chevilles, et l'en débarrassa.

Il devina le trouble que connaissaient ensemble les deux garçons face à face, maintenant entièrement nus, le feu aux joues, frémissants malgré la chaleur des flammes – et son émotion n'était pas moins vive.

Il dit au jeune Duncan, à mi-voix pour ne pas rompre le charme : « Reprenez votre ami dans vos bras… Et menez-le au lit. »

Wesley avança le bras droit, mais Philip eut le même mouvement du gauche, et leurs mains se heurtèrent – chacun avait pris cette injonction pour soi. Philip bredouilla quelques syllabes d'excuse, Wesley eut un petit rire complice de collégien, mais ce quiproquo aida les garçons à s'enlacer. Ils se serrèrent l'un contre l'autre avec une nouvelle intensité. Et il ne pouvait quitter des yeux ces bras qui se rencontraient, ces jambes nues enchevêtrées, ces têtes inclinées qui s'accolaient, ces dos frissonnants qui se prolongeaient dans des fesses resserrées. Il devinait même les jeunes crêtes dressées qui se frottaient dans l'intimité des ventres bouleversés, qui involontairement se bousculaient, qui se provoquaient mutuellement.

Malgré ses invites, ils furent longs à se dissocier. Reprenant son rôle de maître de cérémonie, il passa discrètement la main sur la nuque de Philip, et il l'amena vers le lit. Il ouvrit largement l'édredon rouge, et, sur le signe qu'il lui fit, le garçon grimpa sur le drap de satin noir, où il se coucha sur le flanc, se pelotonnant en tournant le dos. Mais il le reprit par l'épaule et le ramena doucement en arrière. « Étendez-vous sur le dos. Ne craignez pas de vous offrir. Vous êtes joli, vous êtes jeune, vous êtes désirable. N'ayez pas peur de vous montrer. »

Le garçon se laissa faire, et lentement il se déplia, il s'allongea sur le dos, acceptant de se dévoiler. Comme une femme qui malgré sa pudeur exhibe sa nudité, il exposa toute l'étendue de son corps, son

torse, son ventre, ses jambes, et même les petites ampoules sacrées qui reposaient à la croisée de ses cuisses.

De lui-même, Wesley s'était avancé ; il contemplait le bijou qu'on lui présentait dans cet écrin rouge et noir. Cela resterait, quoi qu'il dût lui advenir ensuite, probablement le moment le plus fort de son existence.

Il lisait dans ses yeux l'évidence du désir qui l'habitait et qui sublimait sa beauté. À côté de ce cygne, Philip ressemblait à un petit canard, gracieux, ravissant, mais sans l'éclat intérieur qui illuminait le jeune Duncan.

Sans plus attendre de directives, Wesley mit un genou sur le bord du lit, il s'avança, et il vint surplomber Philip étendu devant lui. Leurs visages se sourirent, leurs regards maintenant ne se lâchaient plus, joints par un fil. Puis il s'abaissa sur lui, et leurs lèvres se retrouvèrent. Comme un oiseau qui pêche en effleurant la surface d'un lac, le garçon piquait de petits baisers rapides la bouche de son ami, et celui-ci essayait de les lui rendre, mais il n'y arrivait pas, tel un enfant sur un manège qui ne parvient pas à attraper le ballon trop haut pour lui.

Exacerbé par ce jeu, Philip saisit soudain le garçon par la nuque, l'attira sur lui, et l'embrassa à pleine bouche. Wesley ne résista plus, et bientôt les deux corps furent de nouveau enlacés, étroitement imbriqués, des deux côtés les mains parcouraient les bras pour s'assurer de leur réalité, pour se convaincre qu'ils ne rêvaient pas, les jambes s'entrecroisaient pour se retenir l'un à l'autre, garantir que le bien-aimé ne s'enfuirait pas. Leurs bouches continuaient de s'accoupler, les langues maintenant s'échangeaient, elles s'enveloppaient pour se souder, pour fusionner à jamais.

Au bout d'un long moment, à bout de souffle, ils s'écartèrent, basculèrent sur le flanc, et ils restèrent à se contempler. Wesley semblait toujours ne pas croire qu'on le lassât jouir de ce garçon qu'il avait rencontré seulement la veille au soir, et dont il était tombé amoureux si brusquement.

Il se courba légèrement, caressa la joue de Philip, lui repoussa les cheveux en arrière, comme pour montrer à Wesley comment faire. Puis il murmura : « Descendez entre ses cuisses… touchez-le… »

Il vit la main de Wesley lui obéir, descendre en suivant le flanc du garçon, venir sur la hanche, sur la cuisse, et il observait chaque mouvement de ces doigts minces et flexibles qui manifestaient tout le désir qu'il avait de cette chair incroyablement lisse, ronde, si tendre, où il avait une telle envie de pénétrer. Puis, avec les hésitations qui montraient encore toute sa timidité, il enfonça la main le long du ventre et la referma sur la saillie qui maintenant était complètement retournée, tout à fait dure. Il ne la masturba pas, il la toucha, il la fit glisser dans

sa paume, il la tourna entre ses doigts presque respectueusement ; on aurait dit qu'il se repaissait de leur contact.

Le plus jeune fut aussi le plus téméraire : il prit la hampe de son aîné, et il lui fit un massage plus net, plus rapide, plus vulgaire sans doute, mais plus efficace. Wesley se raidit, son dos s'arqua, et tout de suite il posa la main sur celle de son ami pour l'arrêter.

Philip n'insista pas, et Wesley cependant parut plein de gratitude pour son cadet qu'il reprit dans ses bras, comme s'il avait voulu s'excuser d'avoir refusé sa caresse.

Il fut content de cette remise, il avait eu peur un instant que, en cherchant à faire le malin, l'ingénu n'abrégeât ce moment bien trop tôt. Il chuchota de nouveau. « Allez aux fesses… Goûtez-les… »

Wesley le suivit, et bientôt sa main enveloppa les chairs tendres, d'une courbe ronde et marquée de fins méplats, elle erra sur le petit derrière en le découvrant, en le faisant sien, en l'ouvrant doucement. Il osa y enfoncer les doigts, et Philip fut secoué par un frisson profond, qui montrait combien il était sensible là.

Les bras avaient refermé leurs liens, les dos avaient repris leurs reptations, pressant les ventres les uns contre les autres, recommençant de croiser les sexes dressés qui montaient à l'assaut comme de petits coqs. Il contemplait, abasourdi par leur beauté, les fesses du jeune Duncan tournées vers lui, profondément fendues, prises par le mouvement qui les resserrait à chaque contraction, qui poussait les reins en avant, qui se prolongeait dans les ondulations du dos.

Il se ressaisit. Il prit les garçons par les épaules et les sépara doucement. Il redressa Philip et le conduisit jusqu'à ce qu'il se trouvât tête-bêche, le visage devant les cuisses de son aîné, et simultanément lui présentant les siennes.

Ces enfants n'eurent pas davantage besoin d'explications, et leurs bouches, leurs langues, furent bientôt les unes à la raideur de l'autre. Se prenant pour modèles réciproquement, se volant les idées, ils s'embrassaient, se léchaient, se suçaient, revenaient suivre leur axe dressé, ou heurtaient de leurs nez les petits sacs durcis et se les mordillaient. On aurait dit deux jeunes chiens se reniflant et se découvrant.

Ce fut de nouveau Philip le plus impatient. Le premier il accepta dans sa gorge l'organe tendu qu'on lui présentait. Wesley se raidit un instant, vibrant de cette sensation si intense, puis, enlaçant les reins de son cadet, il le serra contre lui, et à son tour il s'en empara. Ils s'avalèrent mutuellement, se suçant profondément, s'aspirant amoureusement pour se réunir, se marier, ne devenir qu'un.

Fasciné par cette boucle primitive, par cet œuf, cette image du serpent qui se mordait la queue, il avait l'illusion de retourner aux origines de la vie. Il vécut la terrible torture de voir les deux garçons vivre leur amour totalement et d'en être exclu, mais, pour rien au

monde, il n'y aurait renoncé. C'était, comme toujours, le supplice sans fin de l'hébéphile qui ne peut jamais réaliser son désir entièrement, pareil à celui de Tantale où les fruits devenaient de terre dès qu'il les prenait, où l'eau fraîche du ruisseau fuyait aussitôt qu'il s'en approchait.

Emportés par leurs désirs si bien assortis, leurs jouissances furent pratiquement simultanées. Ils furent traversés de spasmes fébriles, ceux de Philip encore secs et douloureux, ceux de Wesley plus accomplis, plus profonds, se développant plus longuement, en plein dans la récente découverte de ce suc qui jaillissait de lui, de cette nouvelle richesse qu'il ne demandait qu'à distribuer à la Terre entière. Le jeune valet l'accueillit dans sa bouche sans paraître vouloir le rendre – il fallait croire qu'il l'avala.

Ils retombèrent. Et, sans se détacher, ils se recroquevillèrent l'un contre l'autre, honteux de montrer leurs visages où l'on aurait pu lire leur intimité, l'intensité de leur plaisir, persuadés que le bonheur était une faiblesse.

*

Sa mère, sur son fauteuil, se tenait encore bien droite, mais quand sa main allait chercher la tasse de thé sur la console, elle tremblait légèrement, et elle devait prendre garde de ne pas la renverser. Sa robe, en soie mauve, se terminait au cou par un voile semi-transparent rehaussé par des pierreries. Mais son visage hautain, condescendant, à la bouche serrée et plissée comme si elle avait peur d'avaler une mouche, était disgracié par la dissymétrie des yeux.

Wesley, assis non loin, formait avec elle un contraste absolu, celui des deux sexes, celui des deux extrémités de la vie, celui du désirable et de l'ingrat, du zénith et du nadir. Ses cheveux secs, rendus à leur liberté, retombaient de nouveau en travers de son front avec une légèreté et une grâce que Lady Bendery considérait sévèrement. N'eût été le kilt dont en revanche elle avait parfaitement reconnu le tartan, elle se serait probablement demandé quel était ce vagabond à qui on offrait le thé.

Philip les servait gentiment, mais, outre que son chandail et ses shorts étaient bien éloignés de sa tenue de valet, il continuait d'émaner de lui une sorte de langueur, de bonheur, qui faisait penser à la consomption d'une femme après l'amour. Il se dit que le garçon, qui avait évidemment été rebuté par ce que lui-même lui avait imposé les soirs précédents, avec Wesley avait découvert un autre monde, où il paraissait avoir puisé un plaisir indéniable.

La pluie s'était interrompue, le jour déclinait, le moment approchait où le jeune duc de Sheflin allait se lever et dire qu'il lui fallait

rentrer, alléguant que son cheval s'effrayait facilement dans le noir, ou quelque prétexte similaire.

Il reposa sa tasse vide et, tout en la regardant fixement, il dit : « Wesley – si vous permettez que je vous appelle ainsi… –, j'espère que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de votre visite… »

Le garçon, déconcerté, jeta machinalement un coup d'œil à la vieille femme à côté de lui, puis il bredouilla : « Non… Non, pas du tout… Au contraire… »

Il releva les yeux et le regarda en face. « Je vous ai imposé ma présence ; cela n'a pas dû être facile pour vous…

– Monsieur… » Le garçon parut rassembler ses forces, comme quelqu'un qui a quelque chose d'important à dire et ne veut pas laisser passer une occasion qui ne se représenta pas. « Au contraire, je vous dois beaucoup. Je… je vous suis infiniment reconnaissant. Et d'avoir autorisé… ce que vous avez autorisé… et même… de votre présence. Elle m'a soutenu… elle m'a permis, m'a amené à… », il lança un nouveau coup d'œil à Lady Bendery, « à faire ce que nous avons fait… » Il eut ensuite un bref regard vers Philip, puis il revint à lui, et, bousculé par l'émotion, il déglutit. Il ajouta : « Ce que je vais vous dire, à mon âge, vous apparaîtra sans doute comme ridicule, mais enfin, si vous le vouliez bien, j'aimerais que nous restions… que nous gardions une… comment dire ?… une relation ?… une sorte de correspondance ?… Et si je peux jamais – de quelque façon qu'à cet instant je ne puis imaginer – vous… vous… certes, je le ferai. Avec joie. »

À mesure qu'il écoutait cette déclaration, il était entré dans une espèce de sidération. Ce qu'on venait de lui exprimer n'était pas de l'amour, bien sûr – malheureusement ne put-il s'empêcher de penser –, mais c'était un immense cadeau, une reconnaissance, et peut-être le début d'une sorte d'amitié qui, étant donné leur différence d'âge, lui paraissait comme un pont entre les siècles, entre des antipodes. Il savait, naturellement, ce dont il mourrait d'envie qu'il lui donnât ; mais il n'en était pas question, il aurait eu l'impression de le souiller, de le gâcher. Il pensa que la sublimation lui procurerait bien plus de bonheur, le consolerait, le dédommagerait ; les sensations physiques, il les aurait, et tant qu'il le voudrait, avec Philip, et d'autres plus tard peut-être ; l'amour, que seul un Wesley aurait pu lui apporter, resterait une idée, un noumène, une chose en soi qui demeurerait en dehors de toute expérience possible, et qu'il garderait au plus intime de son esprit… Enflammé par l'émotion, il lui vint alors une idée. Il baissa les yeux brièvement pour échapper à la fascination que le garçon exerçait sur lui, se reprendre, se concentrer sur sa réponse. Puis il le regarda de nouveau en face.

« Wesley, ce que vous me dites me… me touche énormément. Malgré toutes nos différences, je veux y voir le début d'une forme d'amitié, singulière, certes, mais réelle. Je voudrais penser qu'entre nous s'est instaurée une authentique connivence, une concorde… Me trompé-je ? »

La voix du jeune Duncan s'était légèrement enrouée. « Non… Je serais profondément honoré d'être autorisé à me dire votre… votre ami ! » Ces paroles conventionnelles, dans la bouche de ce garçon, à cause de son âge, ne paraissaient pas ridicules, elles reprenaient même un sens aigu.

Il inspira. « Eh bien, dans ce cas, je voudrais sceller notre amitié. Malgré la distance, les occupations qui vont nous séparer, j'aimerais qu'un fil continue de nous relier l'un à l'autre. J'aimerais, si vous le voulez bien, qu'un peu de vous reste en moi, qu'un peu de moi s'en aille avec vous… Je voudrais vous proposer de partager notre sang. »

Le garçon ne répondit pas, visiblement déconcerté.

« Savez-vous en quoi cela consiste ? »

Il hocha la tête.

« L'avez-vous déjà fait ?

– Non… Je l'ai lu seulement… dans un roman de chevalerie.

– Et… accepteriez-vous de vous engager avec moi ?… En souvenir d'aujourd'hui ? »

Le garçon parut flamboyer. « Oui. En souvenir de ce que vous m'avez permis de vivre. En souvenir de vous. Bien sûr. »

Il quitta alors le garçon des yeux et se tourna vers Philip qui, repris dans son rôle de domestique, était resté debout, à côté de lui. Il lui toucha le bras pour attirer son attention. « Allez me chercher, s'il vous plaît, mon couteau de chasse. Il est dans le coffre de ma chambre. » Avant de le laisser aller, il lui caressa affectueusement le dos de la main ; il se rendait compte que cette journée avait changé son regard sur lui. Qu'un Wesley en fût épris l'avait présenté sous un autre jour. Peut-être, dans quelque temps, en serait-il amoureux lui aussi ?…

Son geste n'avait pas échappé à sa mère qui, piquée, parut se réveiller d'un coup. Elle demanda, fronçant les sourcils : « Mais, Malcolm, quel est cet enfant à qui vous prenez la main ? Ce n'est pas votre fils, n'est-ce pas ? » Elle se tourna vers Wesley en faisant mine de s'excuser, et de sa voix affaiblie elle riotait comme une pintade : « Il m'arrive de confondre un peu les gens, parfois… hu ! hu !…

– Non, mère, ce n'est pas mon fils. Je n'ai pas de fils. C'est un de nos valets. Et c'est mon mignon – mon giton, si vous préférez. »

La vieille dame se figea, la respiration coupée. « Mais !… Que me racontez-vous, Malcolm ? Quel est ce langage ? Vous n'êtes tout de

même pas un… un… ?! » Elle avait pincé les lèvres pour retenir le mot qui la brûlait.

« Non, bien sûr que non, ma mère », fit-il du ton le plus naturel. « Je ne suis pas ce que vous abhorrez, ce que vous maudissez, ce que vous vomissez… Pas du tout ! »

La vieille dame hocha la tête. « Ah, bon. » Puis elle ajouta, se redressant en le menaçant : « Mais prenez garde, vous savez que je vous surveille, et que je ne vous laisserai pas bafouer les bonnes mœurs, pas vous adonner à des pratiques… »

Il interrompit tout de suite la litanie qui se préparait : « N'ayez crainte, ma mère. »

Se tournant de nouveau vers Wesley pour le prendre à témoin, elle continua cependant : « J'ai toujours peur que mon fils un jour ne quitte le droit chemin… Mais je veille ! »

Le jeune duc lui sourit en hochant la tête dans une louable tentative de la rasséréner.

Quand Philip revint avec le couteau, il se leva, et Wesley, qui l'imita aussitôt, paraissait impressionné. Il retira sa veste, et le garçon en fit autant. Il défit la manche de sa chemise, qu'il retroussa au-dessus du coude, tout en observant face à lui le bras fin et longiligne qui se dévoilait de même.

Sa mère en découvrant ces préparatifs poussait de petits cris d'oiseau affolé : « Mais que faites-vous là ? Que se passe-t-il donc ici ?!… »

Sans la regarder, les yeux fixés dans ceux de Wesley, il lui répondit lentement : « Ma mère, je vais accomplir un acte que vous ne pouvez concevoir : je vais m'unir à un jeune garçon. Et qu'il soit symbolique n'ôte rien à ce qui est, pour vous, un terrible scandale et, pour moi, un enchantement, un indicible ravissement, un accomplissement inespéré, d'une infinie noblesse. »

Elle continuait de criailler : « Mais que racontez-vous là ? De quel scandale parlez-vous ? Et remettez votre habit, enfin !… »

Il prit le couteau des mains de Philip et le sortit de son fourreau. Il retourna son avant-bras puis, présentant au-dessus la lame qui brillait doucement, il l'entailla, non loin du poignet ; un filet de sang s'écoula sur sa peau blanche. Il le présenta à Wesley. « Prenez un peu de ma vie. »

Celui-ci s'approcha. Il paraissait très ému. Lentement, il se courba sur son bras, y déposa les lèvres. Un instant, il le sentit sur lui, qui le suçait, qui prenait quelques gouttes de lui. Il pensa que c'était la première fois, et sans doute la dernière, qu'il connaissait le contact de la bouche du garçon. Il ferma les yeux, figea ce moment dans son esprit, et il tenta d'arrêter le temps ; mais en vain.

Il les rouvrit quand Wesley lui prit le couteau de la main. Et, tandis que lui-même appliquait un mouchoir sur son bras, il le vit placer la pointe à la verticale sur le poignet étroit. Il y avait quelque chose de si disproportionné entre cet acier clair, sournoisement affilé, coupant comme un rasoir, et cette peau d'enfant, si délicate, si désirable, qu'il faillit l'arrêter ; mais il s'était déjà incisé. À son tour il tendit le bras et répéta : « Prenez un peu de ma vie. »

Il lui saisit la main – et il tremblait sans doute plus que le garçon – , et il regarda avec tendresse cette petite fente d'où serpentait un filet rouge vif, par laquelle il livrait un peu de lui, un peu de son intimité. Il se pencha et, comme on fait le baisemain à une femme, il apposa la bouche sur son avant-bras. Ce fut à peine s'il sentit le goût du sang ; suffisamment toutefois pour être assuré que Wesley Duncan, futur duc de Sheflin, entrait en lui.

Il se redressa. Il regarda le garçon, qui de même se pansait avec son mouchoir, et il lui sourit en manière de remerciement.

Mais Wesley releva la tête et lui dit, dans une supplique touchante : « Monsieur… s'il vous plaît… » Et, avant qu'il l'ait vu s'avancer, le garçon lui déposait sur les lèvres un baiser pudique.

Il faillit tomber à la renverse.

Seuls le ramenèrent à la réalité les glapissements de sa mère. « Mais qu'est-ce que vous faites ?! Mais je n'ai jamais vu cela ! Mais arrêtez cela tout de suite !… » Elle était scandalisée, rouge d'indignation, proche d'avoir une nouvelle attaque.

Il regarda Wesley, et il lui murmura : « Merci… » Et comme le garçon paraissait embarrassé par les récriminations de la vieille femme, il ajouta : « Ne vous inquiétez pas. Dans une minute, elle aura oublié ce qu'elle vient de voir… »

Wesley se mit à rire, un peu nerveusement, soulagé après cette vive émotion ; Philip l'imita.

Il était bien persuadé que le bonheur de cet instant n'était pas reproductible.

AXEL,
UN JOUR D'AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance…

Remy Belleau.

Le matin

Eleonora Vassilianova referma son livre et demeura pendant un moment immobile dans la pénombre silencieuse du petit salon. Elle était bien, encore imprégnée des *Fifty Shades of Grey* qu'elle venait de terminer. Elle regarda l'heure sur la *box* : plus de deux heures ; il était temps d'aller se coucher ! Elle glissa le livre dans le tiroir de la table basse, celui que personne jamais n'ouvrait, ni Svyet ni les garçons – ceux-ci ne lisaient pas sa langue maternelle dans le texte, mais la réputation sulfureuse du roman aurait suffi à provoquer des vocations… Elle se leva.

Toutefois, au moment de monter l'escalier qui menait à la chambre, elle s'arrêta. Elle se sentait encore trop éveillée pour aller se coucher tout de suite. Elle fit demi-tour et traversa la salle à manger en se dirigeant vers le « couloir des quatre », l'aile de la maison dont elle avait fait son royaume : derrière ces portes dormaient ceux qui étaient sortis de son ventre, ses « filx » comme elle s'amusait à le dire : Maxence, Axel, Xavier, Félix – 20, 16, 14, 12. Après un premier accouchement plutôt difficile, elle avait hésité à recommencer, mais ensuite elle avait pris le pli : un tous les deux ans ! Ils étaient beaux, chacun à sa manière, et elle était fière de les avoir mis au monde… Ce ne fut pas par hasard, cependant, qu'elle choisit de pousser la porte d'Axel. Elle y jeta un coup d'œil circonspect. Dans la pénombre, elle devina que la couette avait glissé, et elle s'avança.

Il dormait sur le côté, lui présentant le dos, et les cheveux châtain doré, éparpillés sur l'oreiller, prenaient dans l'obscurité une teinte terreuse. Mais, au moment de le recouvrir, elle s'arrêta : l'épaule pointait vers elle, ronde et nue comme un galet. Elle en fut fâchée : elle leur demandait pourtant de mettre la nuit un pyjama, ou au moins un tee-shirt ! Elle continua d'écarter la couette, en prenant garde ne pas éveiller le dormeur, et elle découvrit qu'il n'avait pas de caleçon non plus ! De colère, elle faillit le sortir du lit et l'obliger séance tenante à enfiler quelque chose. Elle se contint, mais se promit de lui en parler dès le lendemain. Elle ne supportait pas quand ses garçons se permettaient d'ignorer ses consignes !

Elle resta là, cependant, à observer la simplicité de cette ligne qui s'incurvait depuis le cou vers l'épaule et se poursuivait sur le bras abandonné, captivée par l'idée d'en parcourir le contour du bout des doigts. Une sorte de creux douloureux la prit au ventre ; l'eau qui lui était venue durant sa lecture sembla se durcir en une boule solide. Même si Axel grandissait, il demeurait son préféré.

Elle se pencha et regarda son sexe pour deviner s'il s'était adonné au plaisir solitaire ; elle n'en vit aucune trace. Elle fut un peu soulagée. Elle savait bien qu'il était impossible d'empêcher des garçons de cet âge de s'y livrer, mais elle détestait ces pratiques, cela la rendait jalouse, elle avait l'impression que ses enfants lui échappaient, qu'ils se réfugiaient dans un monde dont elle était exclue… Suspendue au-dessus de lui, toute proche, elle eut très envie de lui caresser les cheveux, de l'embrasser dans le cou, sous l'oreille, là où c'était si tiède, si tendre encore, de le prendre dans ses bras, de… Mais Svyet s'éveillait souvent dans la nuit. Elle soupira ; elle ramena la couette et l'en couvrit. Elle se contenta de déposer, délicatement, un chaste baiser sur le sommet de cette tête embuée par le sommeil ; il ne broncha pas.

*

Bien que le soleil ne fût pas levé, l'aurore traversait déjà les rideaux, dans lesquels elle prenait une couleur jaune paille, et emplissait la chambre d'une lumière dorée. Axel, entièrement nu, étendu entre la couette et le matelas sur le flanc de tout son long, chauds de la nuit et qui pourtant gardaient quelque chose de frais, devina vaguement comme un chat qui se glissait contre lui. Il reconnut sur sa joue les boucles brunes de Félix qui lui déposait un petit baiser dans le cou. Il se recula pour lui faire une place. Il adorait être tiré du sommeil par des caresses dans les derniers instants précédant la fatale sonnerie de son téléphone.

Il passa la main dans la nuque de Félix pour l'attirer, mais celui-ci se retourna et se lova contre lui, la courbe de son dos s'incrustant dans celle de son propre ventre ; Axel l'enveloppa de ses bras dans lesquels il l'emprisonna. Lui à seize ans, Félix à douze, ils avaient presque une tête de différence, et il aimait avoir contre lui ce corps plus petit, plus fluet, comme s'il avait retrouvé son ours en peluche et le serrait affectueusement. Il avait pris l'habitude de dormir nu malgré les desiderata de sa mère, mais Félix portait toujours un vrai pyjama, et il sentit contre sa poitrine, son ventre, ses cuisses, le tissu satiné de popeline en coton ; il s'y frotta paresseusement, d'un mouvement lent et reptilien. Encore tout imprégné de sommeil, il caressa son frère nonchalamment, avec un plaisir simple. Il lui prit l'épaule en la pressant doucement, empauma le bras tout le long, passa le bord de la manche qui

s'arrêtait au coude, enveloppa l'avant-bras, plus léger et plus fin que celui d'une fille, et serra le poignet dans les fers de ses doigts – Félix se livrait docilement, prisonnier volontaire. Il remonta la manche en la chiffonnant, testa le mince biceps, à cet instant complètement relâché, et, s'enfonçant sous le tissu, palpa avec le pouce le creux de l'aisselle, chaud, tressaillant. Ces sensations, qui se mêlaient voluptueusement à son engourdissement général, lui furent tout à fait délicieuses. Lentement, son membre se redressa, frémissant, et vint se frotter contre les petites fesses serrées de son frère. Un long frisson le parcourut.

Il le taquina en lui déboutonnant la veste, lui glissa la main sur la poitrine, et il la caressa distraitement, flottant comme un bateau sans amarres sur cette vague plate, sans but, goûtant le grain soyeux de la peau, descendant sur le ventre, extraordinairement doux, tendre, et chaud. Il sentait Félix qui se laissait faire, qui faisait le chat, abandonné et concentré à la fois. Il remonta sur sa poitrine, chercha les tétins, pas plus gros que des mines de crayon, les fit rouler entre le pouce et l'index, et son frère tressaillait. Mais son geste s'interrompit lentement, comme une barque sur son erre, et il fut emporté par une nouvelle onde de sommeil – envoyée par Hypnos qui tentait de le reprendre, de le ramener dans les terres inconnues de son domaine, de le garder pour lui…

Félix se rencogna contre lui pour le réveiller, embrassant le creux du bras passé sous son cou. Axel redescendit la main, vint sur le ventre qui palpitait dans l'attente, et s'arrêta sur le nombril où il joua en rond, palpant cette petite bille, si minuscule et si tendre. Il frôla le bord de la ceinture élastique du bermuda, la soulevant à peine, tout le long, la suivant du bout du majeur, allant et venant comme distraitement, et il la sentait qui se décollait de la chair dans laquelle elle s'était incrustée le temps de la nuit. Repoussant le short de quelques centimètres, il s'amusa d'en reconnaître l'empreinte, comme d'une chenillette, où la peau se fronçait de minuscules crêtes et d'infimes encoches. Il adora ce cachet éphémère dont le vêtement avait marqué son frère.

Mais Félix, rapidement impatienté par ce jeu plus provocant que satisfaisant, lui saisit la main et la plaqua d'autorité sur son devant. Axel sentit sous sa paume la petite raideur qui pointait au travers du bermuda. Il la palpa doucement, car il savait que cela plairait à son frère, la faisant coulisser dans le tissu léger et frais. La sienne s'était encore tendue, elle appelait une forme de réparation, et il la lui faufila entre les cuisses. Ici aussi, fut délicieuse la sensation du coton dans lequel son membre, maintenant tout à fait dur, glissait paisiblement… Ils furent brusquement interrompus par l'alarme.

Il coupa son iPhone, vérifia pour être certain qu'il n'y eût pas d'erreur, mais implacablement il marquait *07:00*. Il se renversa en ar-

rière et s'étira longuement, tordant les reins dans un sens puis dans l'autre, profitant de ce pétillement, subtil et pénétrant, qui parcourait son alanguissement.

Il grogna : « Allez, lève-toi, mon vieux…

– Non, j't'en prie, fais-le-moi…

– On n'a plus le temps…

– Si ! Cinq minutes ! J'ai trop envie maintenant !… J't'en ferai une après !

– Ce soir, en rentrant si tu veux…

– Non, y aura Max, y va nous faire chier. Maintenant, s'te plaît…

– Arrête… Et si Papa te voit sortir dans le couloir ?

– Mais il vient jamais en bas ! »

Toutefois, l'argument eut raison du caprice de Félix. Il se leva à contrecœur, reboutonna sa chemise et rajusta son bermuda. Il entrouvrit la porte, puis, s'étant assuré que le couloir était vide, il sortit sur la pointe des pieds.

Axel s'étira une dernière fois, se rappelant les moments où, quand il était petit, il jouait qu'il était attaché, ligoté par des bandits, juste pour le plaisir de mieux sentir ses bras, ses jambes… Puis il repoussa la couette et s'assit. Il bâilla en se passant la main dans les cheveux pour les ramener en arrière. Il aimait rester comme cela, entièrement nu, exposé au milieu de la chambre : il y ressentait comme une provocation, une bravade contre l'ordre social, c'était pour lui une façon d'exister dans ce nouveau jour qui commençait, une manière de s'imposer au monde. Il joua machinalement avec son sexe qui s'était détendu, mais qui demeurait gros encore du souvenir des cuisses de Félix.

Il se leva et passa dans son cabinet de toilette où il s'arrêta devant le lavabo. Il urina dans la vasque en observant le liquide qui sortait de lui, et il en apprécia la couleur claire, jaune camomille. Il aimait parfois le faire là plutôt que dans la cuvette des W.C., de nouveau par rodomontade, pour marquer que ce lieu lui était réservé, lui était privé. Une odeur légère monta, tiède, discrètement acidulée.

Il se secoua la verge, la pressa doucement, puis il recueillit sur la pointe du doigt la dernière goutte, et il la conduisit à ses lèvres, comme une femme se met du parfum derrière les oreilles ; mais cette eau n'avait pas de goût.

Il se regarda dans la glace. Il se passa lentement la main sur la poitrine, comme pour en lisser la peau, et, de la même façon qu'il avait caressé Félix, il s'arrêta sur les petites aréoles brunes, qu'il titilla en les repoussant pour les réveiller. Il resta ainsi un bon moment à fixer son reflet, obnubilé, pas encore tout à fait sorti du sommeil.

Il retourna dans la chambre, et il prit dans la commode un boxer et des chaussettes propres, une chemisette et un tee-shirt. Il n'avait pas le choix, tous étaient blancs : leur mère refusait de leur acheter des sous-vêtements de couleur, elle voulait que ses garçons fussent impeccables, que la moindre salissure rendue évidente par le coton immaculé les obligeât d'en changer quotidiennement. À cloche-pied, il introduisit ses pieds dans le boxer et le tira sur les hanches en se regardant dans la glace de l'armoire. Il aimait la bosse que son sexe formait dans le tissu élastique. Il y mit la main, la tritura un moment, la tordit doucement entre ses doigts. Il déplia le tee-shirt, l'enfila, et il l'enfonça sous la ceinture du boxer. Ses frères se moquaient de lui quand ils le voyaient faire, mais il ne s'en souciait pas, il avait le goût que ses vêtements fussent bien ajustés. Il prit la chemisette, sans défaire les quelques boutons que sa mère avait attachés pour la plier après le repassage, il la passa simplement par la tête, et il acheva de la fermer.

Il se rassit au bord du lit et enfila les chaussettes en les tirant soigneusement sur les chevilles. Il lui plaisait d'avoir les pieds encapuchonnés dans ces capsules élastiques, serrées, finement striées, d'une blancheur irréprochable, si douces à la main. Il reprit le pantalon beige de la veille dans lequel il faufila les jambes. Debout devant la glace, il y enfonça les pans de la chemise, le boutonna, remonta la fermeture Éclair, et boucla la ceinture de cuir fauve. Il attrapa ses Clarks – des Chukkas chamois –, se rassit, et, le temps qu'il les laçât, les chaussettes marquèrent sous le pantalon un bandeau lumineux, vierge et net, appelé à retourner à l'intimité dès qu'il se lèverait.

Il allait remettre son pull, d'une couleur sombre, un lie-de-vin entre rouge et violet, mais en remarquant le beau temps de ce début de journée, il sortit de l'armoire, pour la première fois après l'hiver, son pull ras du cou, un pull Éric Bompard d'un vert anglais, plus léger. Il le déplia, l'examina, et il eut du plaisir à le retrouver. En particulier, il affectionnait le bord-côte du col, assez épais, dense, et ceux, rétrécis sur les poignets, qui formaient un renflement au bout des manches. Il l'amena sur son visage et s'y plongea avec délices, inspirant la discrète odeur de lessive au milieu des mailles serrées, s'enivrant de la caresse de cette matière souple et moelleuse. Il l'enfila et l'ajusta soigneusement sur lui, puis il remonta légèrement les manches sur les avant-bras, juste assez pour qu'on vît bien les poignets, dont il trouvait les attaches belles et délicates, mais sans toutefois trop déformer les extrémités des manches. Il prit sa montre sur le petit meuble de chevet et boucla le bracelet en cuir à son bras gauche.

Il choisit un mouchoir propre, et il retourna dans le cabinet de toilette mettre celui de la veille dans le panier à linge. Puis il se peigna en se regardant attentivement, arrangeant sur le front sa longue mèche en biais. Il s'assura que le col de la chemise restât sous celui du pull – il

trouvait que s'il dépassait cela faisait « gamin », le pire étant quand un coin était sorti et l'autre non !… Il examina ses ongles. Encore qu'ils ne fussent pas bien sales, il les récura tout de même soigneusement.

Il revint dans sa chambre. En rabattant sa couette pour paraître avoir fait son lit, il sentit qu'elle était encore chaude. Il passa la main dessous, et il eut envie de retourner s'allonger dans cette moelleuse douceur, de retrouver la trace que son corps avait laissée là, en compagnie de Félix… Il se fit violence pour s'écarter.

Il avisa le pull violine resté en vrac. Il l'étala face sur le lit, en ramena les manches par derrière, et le plia soigneusement. Il ressentait un vrai plaisir à manier ses vêtements, à les toucher, s'en occuper. Il le rangea dans l'armoire ; peut-être ne s'en servirait-il plus avant l'hiver prochain.

*

Axel finissait son bol de Ricoré au lait en contemplant les losanges lumineux que le soleil, encore assez bas pour passer sous le toit de l'auvent, dessinait sur la grande table rectangulaire en bois clair. Une bonne partie de la famille était réunie dans la salle à manger, dont l'espace continuait celui de la cuisine. À sa gauche, son père était plongé dans le *Figaro* : monsieur l'architecte Svyetoslav Vassilianov affectait de se tenir au courant des nouvelles du monde, c'était bien plus important que de s'occuper de ses fils. Axel ne l'aimait guère ; perpétuellement absent, il rentrait à des heures tardives, et il était à tout bout de champ parti à l'étranger pour son travail. Mince et plutôt petit de taille – Axel l'avait rejoint –, avec son visage émacié et son menton volontaire, ses paupières finement repliées et ses lèvres épaisses, il paraissait à la fois doux et intelligent, introverti ; mais il pouvait être aussi très sec, voire violent, Axel avait été marqué en particulier par certaines corrections qu'il avait reçues, enfant, et qu'il ne lui avait jamais pardonnées.

De l'autre côté de la table, les places restaient vides de sa mère qui, ne travaillant pas, prenait rarement la peine de se lever avec eux, et de Maxence qui profitait des horaires irréguliers de la fac pour se permettre des levers tardifs. À sa droite, Félix mangeait en silence ses tartines de beurre et de miel. En face, Xavier était plongé dans son bol. Il aimait bien Félix, avec son visage simple et lisse, éveillé, sa bouille attendrissante, mais Xavier, qui venait d'avoir quatorze ans, était infiniment plus troublant, plus attirant, plus androgyne. Si Félix était un petit amour, Xavier faisait penser à un séraphin, un archange ébouriffé. Sous ses longs cheveux d'un blond doré, à peine cuivré, dont les ondulations partaient librement en tous sens, il semblait perpétuellement perdu dans des rêveries impénétrables. Son regard prenait alors

les teintes d'une eau transparente, gris pâle, dans laquelle n'importe qui se serait noyé. On lui aurait mis deux ailes, les curés l'auraient assis à la droite de Dieu.

Leur père jeta un coup d'œil à sa montre. « Huit heures moins le quart ! Allez, les garçons, faut y aller. Vite. » Il replia son journal et se leva.

Axel finit son bol tranquillement. Dernier des trois, il prit son blouson au portemanteau, l'enfila, et en remonta la fermeture Éclair. D'un cuir brun sombre, il se terminait par une bande serrée de mailles élastiques sur le haut des fesses, au col, et à l'extrémité des manches. Sa mère le lui avait acheté peu de temps auparavant, et il l'adorait. Il attrapa son sac et sortit en tirant la porte derrière lui.

Il avait plu pendant la nuit, et il fut surpris de reconnaître, dans l'air frais et humide du jardin, comme une odeur de fruits de mer. Il releva son col et acheva d'en remonter la tirette jusque sous le menton. Il se sentait bien dans ce blouson, protégé, comme à l'intérieur d'une cosse chaude et confortable. Il remarqua sur la façade que les sinuosités brunes de la vigne vierge s'étoilaient de petites taches d'un vert vif ; les feuilles vernissées ne tarderaient plus à apparaître.

Il suivit ses frères vers les deux voitures garées sous l'auvent. Il observait Xavier qui marchait devant lui en s'amusant à écarter les doigts, en les étirant, puis qui battait des bras comme un oiseau, comme s'il allait s'envoler dans l'air cristallin et rejoindre le ciel. Peut-être était-il conscient qu'il ressemblait à un ange ?… Axel ressentait une véritable attirance pour son puîné qu'il trouvait particulièrement beau, et dont le comportement était si souvent décalé avec celui des garçons de son âge ; depuis toujours, il l'avait regardé comme un être à part.

Xavier s'interrompit quand Félix s'approcha et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Arrivés devant le Grand Espace gris métallisé, à côté du coupé cabriolet 207 rouge, Xavier s'instruisit à l'avant, Axel à l'arrière, et Félix à côté de lui.

Leur père démarra. Il recula pour sortir de l'auvent, la grille du jardin s'ouvrit automatiquement, mais ensuite il eut du mal à s'insérer dans la circulation.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce encore bouché ?! » grommela-t-il.

« Y a le camion poubelle », annonça Xavier qui pouvait le voir de sa place.

« J'espère qu'il va dégager vite ! »

À l'intérieur de la voiture, dont le moteur tournait au ralenti, l'ambiance était confortable, silencieuse, ouatée… Axel remarqua soudain que Xavier fixait deux filles discutant entre elles à l'arrêt de bus : une blonde à cheveux courts, en veste et en jean, plutôt sportive, la tren-

taine ; l'autre, brune à cheveux longs, dans un pull marin et un étroit pantalon blanc, un peu plus jeune et fragile. Elles étaient, chacune à sa façon, d'une beauté assez piquante. Il constata de nouveau que son frère avait les mêmes goûts que lui – sauf pour les garçons.

Son père aussi avait dû surprendre son regard, car il lui dit tout à coup : « Xavier ! Arrête de reluquer les filles comme ça ! Sois un peu plus discret… Sinon un jour y en a une qui va t'envoyer un aller-retour ! »

Axel et Félix pouffèrent ; Xavier grogna et se renfrogna. Le problème fut réglé car le camion ayant avancé, la voiture progressa et l'arrêt de bus fut hors de vue.

Tout à coup, Axel sentit Félix le prendre par le poignet et lui amener la main sur sa cuisse. Il le regarda, estomaqué : il ne prétendait tout de même pas… ?!

« Arrête ! » grommela-t-il.

« S'il te plaît… » supplia Félix tout bas pour ne pas être entendu. Il levait sur lui des yeux de chiot implorant.

Il fut piqué ; l'idée de faire cela dans le dos de leur père était très excitante. Il avança les doigts sur les plis du pantalon en velours du jeune garçon.

Dès que Félix le sentit prendre l'initiative, il se détendit, lui lâcha la main, se laissa aller en arrière sur le dossier, et il ferma les yeux.

Axel le malaxa un moment, doucement, et il reconnut vite la petite crête qui montait à sa rencontre au travers du tissu.

La voiture repartit, et elle eut l'occasion de dépasser le camion des éboueurs, mais la densité de la circulation la condamna à garder une allure réduite.

Axel se pencha à l'oreille de son frère et lui souffla : « Descends-la. » De lui avoir ordonné cela, il sentit son propre membre tressaillir.

Félix ne se fit pas prier et aussitôt abaissa la tirette de son pantalon. Du bout des doigts, Axel s'introduisit dans la fente entrouverte, toucha la douceur du coton blanc, s'avança encore, trouva l'ergot maintenant bien dur et dressé, et il le foula entre ses doigts. Il le malaxa un bon moment en le faisant tourner dans le tissu élastique. Il l'enserrait à la racine, puis il coulissait dessus, de bas en haut, alternativement. Il s'arrêta juste sous le gland qu'il ceignit dans la couronne de son pouce et son index.

Félix se mordait la lèvre inférieure pour retenir son envie de gémir ; il était sur le gril. N'y tenant plus, il fit mine d'introduire lui-même les doigts dans sa braguette pour abaisser son slip.

« Non », chuchota Axel. « Tu vas nous faire voir ! »

Il resserra alors sa prise en tirant sur le caleçon pour pouvoir refermer les doigts complètement, et il entama un geste alternatif, plus

sec, plus nerveux. Félix ouvrit une bouche muette, se cramponna à son siège, et il renversa la nuque en arrière.

Rapidement, le jeune garçon fut submergé par la jouissance ; Axel en sentit les soubresauts lui remonter dans le poignet. Il continua son mouvement quelques instants en ralentissant, puis il s'interrompit. Félix avait les pommettes rouge vif.

Il se faufila ensuite sous le slip de son frère, le long du membre chaud qui se défaisait lentement, et, de l'extrémité du majeur, il ramassa un peu d'eau à la pointe. Félix n'éjaculait pas encore, mais dès qu'il était excité il produisait un abondant liquide séminal. Il ressortit la main et la ramena discrètement sous son nez. L'air de rien, il passa ses doigts parfumés sur ses lèvres et, du bout de la langue, il goûta cette essence enfantine, filante, claire. À part d'être légèrement salée, elle n'avait presque pas de goût.

Son père aperçut son geste dans le rétroviseur. « Axel !… qu'est-ce que tu fabriques, encore ?

– Mais rien ! » protesta-t-il. « J'essuyais la bouche de Félix qui avait du miel dessus…

– Et tu te suces les doigts après ? Tu es dégoûtant ! »

Les deux garçons échangèrent un regard complice. Xavier se retourna pour voir ce qui se passait, et, d'un air dégoûté, il observa Félix qui se tortillait pour refermer son pantalon.

*

Axel regardait, par les grandes vitres, les chênes du parc qui étaient encore noirs et nus comme en hiver, tandis que, devant eux, les marronniers qui jalonnaient le trottoir avaient déjà leurs feuilles. Les jeunes pousses, d'un vert tendre, étirées en forme de pattes palmées, se courbaient dans la lumière de cette matinée ensoleillée et appelaient à se livrer aux douceurs des caresses. Il faisait bon dans la classe, peut-être même un peu trop, et sous les couches de son pull, sa chemisette, son tee-shirt, montait en lui une tiédeur qui l'engourdissait. Il sentait ses aisselles proches de la sudation, mais il aimait cela, il en profitait comme un chat qui s'étend sur la fonte d'un radiateur pour s'imprégner de sa chaleur. Il se rendait compte qu'il s'assoupissait petit à petit, qu'il perdait le fil du cours d'Histoire.

Il s'abandonna – il se rattraperait en lisant le manuel ce soir – et, tout en fixant la carte de la guerre 14-18 accrochée au tableau, d'un air détaché il s'accouda sur le bras droit, appuyant le menton dans la main, le bout des doigts repliés sous les narines ; il retrouva la trace du parfum de son petit frère. Le faire jouir dans la voiture de son père lui avait beaucoup plu, et maintenant il avait envie à son tour de se le faire… Soudain, il imagina le jeune garçon sous son pupitre, agenouil-

lé entre ses cuisses, en train de lui ouvrir le pantalon. Il frissonna ; il ferma les yeux à demi… Puis Félix s'effaça, et il vit Xavier dans cette situation. L'idée de l'ange s'emparant de son membre fut si saisissante qu'il frémit de la pointe du gland jusqu'à la nuque. Il lui devint impérieux de se toucher. L'air de rien, il se redressa, s'accouda à présent sur le côté gauche, et il laissa tomber la main droite sur sa cuisse. Il l'avança discrètement, longea le renflement de son pantalon, et il en eut un nouveau et profond tressaillement. Il fallait qu'un jour il trouvât le moyen que Xavier le lui fît…

Le cours le laissait indifférent, mais non la professeur : elle était très mignonne, une trentaine d'années, une brune aux cheveux mi-longs, mince et fine, une Isabelle Adjani dans sa jeunesse. Sa jolie paire de seins pointait dans le chemisier blanc, et une jupe rouge sombre, s'arrêtant au-dessus des genoux, dévoilait des jambes superbes, droites, parfaites. Tous les élèves en étaient amoureux – même les filles…

C'est la fin de l'heure… « Vassilian, j'ai à vous parler. » Tandis que les autres sortent pour l'interclasse, elle descend de l'estrade et vient droit sur lui en le dévisageant. « Qu'est-ce que vous faisiez sous votre table pendant mon cours ? » Il rougit. « Mais rien, madame… – Bien sûr ! Vous ne faites jamais rien, d'ailleurs ! » Elle s'arrête à côté de lui, s'appuie d'une main sur son dossier, se penche en avant, lui pose l'autre sur le bas-ventre. « Et ça ? C'est de penser à la guerre de 14 qui vous fait cet effet ? Vous voulez qu'on vous aide, peut-être ?! »… Une bouffée de chaleur l'enflamma tandis qu'il imaginait les ongles vernis de rouge lui tripoter la braguette… Elle le frotte au travers. Elle a des doigts fins, mais nerveux, et qui l'électrisent. Il est mort de honte, il n'ose même plus regarder devant lui, il baisse les yeux. Il sursaute quand elle lui ouvre soudain le pantalon. Il la sent qui s'insinue, qui le touche au travers de son boxer, et son membre roule entre ses doigts… Il bandait de plus en plus délicieusement, ses bourses remontaient, se rétractaient sous lui… « Levez-vous ! » Très embarrassé, il se glisse hors de sa chaise tandis qu'elle s'assoit cavalièrement sur sa table, par-dessus ses feuilles et son livre. Elle la lui sort, se penche, et soudain l'enveloppe dans ses lèvres. Sous la superbe sensation de se faire emboucher – qu'il avait eu l'occasion de connaître par ailleurs à plusieurs reprises –, de la langue qui le parcourt par-dessous, qui l'entoure et le lèche, du fond resserré de la gorge où son gland vient s'ajuster comme dans un fourreau, il gémit, ferme les yeux, se rattrape des deux mains au bord de la chaise derrière lui. Il la sent qui le torture en lui passant un doigt entre les fesses, qu'elle le sollicite sous les bourses, les enferme, puis, comme des griffes, s'agrippe à la racine de sa verge…

Il sursauta : la sonnerie plaintive grésillant dans le couloir effaça d'un coup l'image de la professeur courbée devant lui. Il reprit lentement conscience en voyant tout le monde se lever dans un grondement de chaises repoussées… Il referma son livre, son classeur, les rangea dans son sac. Puis il sortit de classe nonchalamment. Dans le couloir, les silhouettes qu'il croisait flottaient légèrement, en suspens, irréelles. Il se dirigea vers les toilettes.

Il eut la chance à cette heure d'affluence de trouver un cabinet libre. Il s'y enferma. Il n'en pouvait plus. Il souleva son pull, dégrafa sa ceinture, défit le bouton et abaissa la braguette. Il descendit le pantalon sur ses cuisses, enfonça les mains dans le boxer et le repoussa sous ses fesses, puis il s'assit sur la cuvette. Il commença par se la faire coulisser doucement dans la paume, pour la retendre progressivement, tout en glissant la main gauche sous son tee-shirt où il se caressa le ventre. Il remonta sur la poitrine, attrapa les bouts de seins entre le pouce et l'index, s'envoyant de superbes décharges dans le cerveau, puis il poursuivit sous ses vêtements, les boursouflant comme un renard faufilé dans un terrier, jusqu'à se prendre l'épaule dans la paume. Il trouvait très excitant d'être dans cette situation, à demi nu, à l'intérieur même de l'enceinte du lycée, à se faire des choses illicites… Quand sa verge fut redevenue tout à fait dure et droite, il partit dans un mouvement régulier, lent et ferme.

La professeur d'Histoire dégrafe sa jupe devant lui. Elle porte une petite culotte noire bordée de dentelle qui lui fait beaucoup d'effet – la même que celle de sa mère… Les cuisses sont magnifiques, coupées en deux par la bande élastique des bas fumés. Il s'approche d'elle, l'enlace en la plaquant contre le mur, il l'embrasse. Sa bouche est délicieuse, il lui met la langue, et elle répond en y enroulant la sienne. Il lui prend les seins, les froisse nerveusement dans le chemisier, et elle gémit quand il lui fait glisser le soutien-gorge vers le haut. Il lui passe une main sur le ventre, s'enfonce sous sa culotte, son sexe est trempé, il entre en elle : elle est chaude, en ébullition.

Il accéléra sa friction. Il était près d'exploser, et il renversa la tête en arrière pour laisser l'ondulation qui moutonnait au travers de son corps s'emparer librement de son abdomen. Quand il se sentit partir, il eut juste le temps de rebasculer en avant, au-dessus de la cuvette, et, bouche ouverte sur un cri muet, se contrôlant pour ne pas ahaner les gémissements qui auraient si bien accompagné son plaisir, il observa avec des yeux écarquillés les jets albumineux atterrir sur la faïence d'un blanc cru.

Il resta un long moment, haletant, à regarder les traînées descendre lentement dans le fond et s'étaler dans l'eau immobile, comme des baigneurs dans un lac. La sonnerie de fin de récréation l'obligea

de se dépêcher. Il s'essuya avec un bout de papier, se rajusta, tira la chasse.

Lors du cours de physique, il fut longtemps dans une sorte de brouillard confortable, où plus grand-chose autour de lui n'existait.

Le midi

Il sonna. La vieille dame au visage maigre et souriant lui ouvrit.

« Bonjour Patrice ! Comment vas-tu ? Entre. »

En s'avançant dans l'étroit couloir qui sentait l'encaustique, il se fit encore une fois la réflexion que la physionomie des catholiques était si souvent ouverte, radieuse – à l'abri des vaines passions dont lui-même restait la proie impuissante.

Elle referma. Alors qu'elle retournait vers sa cuisine, elle ajouta : « Il faudra un jour que tu m'expliques quelque chose…

– Oui ? » fit-il intimidé.

« Pourquoi t'habilles-tu toujours en noir ? »

Il se sentit piquer un fard. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle lui posât une question aussi intime. Sa mère lui achetait ses vêtements, et ils lui plaisaient, ils lui correspondaient, pensait-il, voilà tout.

« Je sais pas…

– Tu ne trouves pas cela trop funèbre, pour un garçon de ton âge ? Tu as dix-sept ans, on est en avril, tu pourrais porter des vêtements plus clairs, non ? »

Il ne sut que répondre. Pour s'échapper, il alla dans le petit cabinet du couloir où il se lava les mains, comme elle l'exigeait avant chaque repas. Il se regarda dans la glace : il trouvait que la simplicité de ce pull à col roulé noir convenait bien à sa figure pâle, ses longs cheveux châtains. Il ne se serait pas vu dans des vêtements éclatants, des sweats de couleur vive, des pantalons clairs, comme ceux que portait un Vassilian.

Il était amoureux fou de cet élève de première. Étant lui-même en terminale, il ne le voyait qu'occasionnellement, dans les couloirs ou dans la cour, parfois dans la rue, à la sortie. Le matin même, il l'avait surpris alors qu'il entrait dans les W.C. et, sur une foucade, l'avait suivi. Qu'espérait-il ?!… Le cabinet voisin s'étant libéré, il s'y était enfermé, effrayé de sa propre audace, avec l'impression de faire un coup d'éclat. Il ne voulait rien d'autre qu'être près de lui, approcher son intimité ; et il avait vécu l'horreur en comprenant ce qui se passait. Chaque bruit qu'il avait reconnu avait été une torture. Il avait été écartelé entre la désapprobation que le garçon se livrât cyniquement à ce

vice dans un lieu public, et le désir d'être avec lui, de le soutenir, l'enlacer, le caresser, de participer même à l'accomplissement de son geste. En vérité, il aurait tellement voulu être l'objet qui occupait son esprit à cet instant, que son image, son être, fût l'unique source de sa jouissance… Quand il avait entendu la sonnerie de fin de récréation, il n'avait pourtant pas réussi à quitter cet endroit sordide. Il savait qu'il allait arriver en retard en cours et qu'il se ferait réprimander, mais, à bout d'impuissance, il lui était impossible de continuer à être après cela. Vassilian était trop beau. Les rares fois où il en avait croisé le regard, il s'était senti défaillir, à se trouver mal, à tomber là, à genoux devant ses pieds. Il ne pouvait vivre loin de lui ; il ne pouvait vivre qu'avec lui, enlacé à son corps. Seule l'absence à cet instant d'un outil pour s'ôter la vie l'avait conservé dans l'existence comme dans une prison. Mais il savait que, un jour ou l'autre, son désir deviendrait proprement insupportable, et qu'il accomplirait ce sur quoi l'on ne revient pas.

Il s'essuya les mains – ces belles mains, blanches et délicates, qui ne s'étaient jamais posées sur celui dont il était dévoré… Il rejoignit la salle à manger. Une douzaine d'enfants d'âges divers s'y attablaient. Il prit sa place, sortit la serviette de son rond. Tous bavardaient, faisaient des blagues, insouciants, comme si la vie n'était qu'une plaisanterie, une aventure légère, une occupation futile. Il n'avait, lui, qu'une option pour la supporter : se toucher chaque soir, chaque nuit, s'arracher le désir des entrailles, s'épuiser au fond du lit, en s'imaginant vainement prendre dans ses bras celui qui, en toute vraisemblance, ignorait jusqu'à son existence… Le silence se fit, et la maîtresse de maison dit le bénédicité.

*

En poussant la porte d'entrée, Axel tomba sur sa mère qui traversait la salle à manger en direction de la cuisine. « Tiens ! te voilà ?… » fit-elle, surprise. « Tu n'es pas resté à la cantine ?

– Non, j'ai cours qu'à 3 heures. »

Elle le prit par la nuque et l'embrassa tendrement sur la joue en lui enfonçant les doigts sous les cheveux.

« Hmm, tu sens bon… Tu as la peau fraîche… » Elle s'écarta en riant doucement : « Je sens la chair fraîche !… » Puis, plus sérieuse, le contemplant : « Tu es en beauté, mon fils : ce soleil de printemps te réussit ! »

Un peu gêné, il posa son sac sur une chaise, enleva son blouson. Il sentait sur lui les yeux de sa mère, soudain brillants.

« Tu n'es pas trop pressé pour déjeuner ?… Puisque tu ne recommences qu'à 3 heures… Viens donc un peu avec moi : ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu… »

Il gémit : « Maman, non, j'ai un contrôle de math cet aprèm', faut que je révise…

– Bah, tu réviseras en mangeant. De toute façon, si tu n'es pas prêt, ce n'est plus maintenant que tu vas te rattraper. Viens, mon chéri. Juste cinq minutes », insista-t-elle. « Il n'y a que nous à la maison, on est tranquilles… » Elle le prit par la main, l'entraîna.

Il la suivit sans protester davantage. Il ne pouvait pas lui avouer qu'il s'était déjà épuisé à la récréation de 10 heures. Dans l'escalier, elle le fit passer devant elle, et il sentait son regard attaché à ses fesses. Cela le gênait et l'excitait à la fois.

« Tu as ressorti ce pull ? Il est beau ; il te va bien… Je crois que je l'avais trouvé à Nantes, non ? Aux Galeries Lafayette, l'année dernière… »

Arrivés sur le palier, elle lui mit la main sur l'épaule et, d'une pression affectueuse où il sentait déjà quelque impatience, elle le fit pénétrer dans la grande chambre ensoleillée. Comme chaque fois qu'il y entrait, le vaste lit recouvert d'une peau ocellée l'impressionna confusément. Elle referma derrière eux soigneusement, et déposa sur la table de chevet le téléphone dont elle ne se séparait jamais.

Elle se planta devant lui et, plongeant les yeux au fond des siens, elle lui posa doucement le bout des doigts sur la poitrine où, frôlant son pull, elle dessina tendrement quelques méandres. « Il est vraiment très doux… »

Il était gêné par son sourire plein de promesses. Ils étaient maintenant presque de la même taille – sa mère légèrement plus grande que son père, d'où certainement un complexe chez ce dernier –, et si elle était plus âgée que la professeur d'Histoire – cela se voyait à la peau qui n'était plus si éclatante – elle restait très belle, attirante. Ses épais cheveux blonds, qu'elle laissait lâchés sur les épaules, entouraient son regard pénétrant, ses prunelles bleu-gris dont Xavier avait hérité, et surtout une bouche superbe, encore bien en chair, parfaitement dessinée, d'un rose corail qu'un peu de *gloss* suffisait à éclairer. Elle portait plusieurs fins colliers dorés, négligemment entremêlés dans l'échancrure de son chemisier ivoire, et son avant-bras s'ornait de bracelets ciselés.

Elle descendit la main, la lui passa sur le ventre, et la recroquevilla sur le devant de son pantalon où elle lui empauma la braguette. Il frissonna. En sentant son membre se réveiller, il baissa les yeux, sans pouvoir soutenir son regard davantage. Plus un mot n'était échangé, il n'y avait de bruit dans la pièce que le cri des oiseaux entrant par la fenêtre entrouverte, auquel se mêlait le froissement du tissu qu'elle ma-

laxait doucement. En se rendant compte qu'il grandissait sous ses doigts, il fut repris d'excitation. Malgré lui, il desserra les lèvres, cherchant l'air. La fatigue consécutive à son soulagement dans les toilettes, quelques heures plus tôt, était oubliée.

De la main gauche, elle défit les premiers boutons de son corsage, l'écarta, dégrafa le soutien-gorge noir qui s'ouvrait par-devant, et libéra les seins : elle avait toujours une belle poitrine, ferme, avec un grain fin, une forme en poire qui le troublait chaque fois qu'il la voyait.

Elle lui lâcha la braguette, le reprit derrière la nuque, et le courba sur elle. Il entrouvrit docilement les lèvres, s'empara d'une des pointes rousses qu'il avait tétées bébé, qu'il avait retrouvées depuis près de quatre années maintenant, et dont il ne se lassait pas. Il les suça alternativement, les sollicitant du bout de la langue, les aspirant, les mordillant à peine comme elle lui avait appris à le faire. Il l'entendait gémir tandis qu'elle renversait la tête, qu'elle lui passait la main dans les cheveux, le serrait contre elle. Il fut de nouveau enivré par le parfum qui émanait de la peau tiède, par la douceur de la chair, par les petits tressaillements qui la parcouraient.

Elle s'écarta. Lui attrapant le pull par le bas, elle le lui tira par la tête.

« Oh, non, c'est pas le moment », protesta-t-il en en ressortant ébouriffé, la chemisette à demi hors du pantalon. « J'ai pas beaucoup de temps. Et puis… j'ai faim.

– Quoi ? tu préfères satisfaire ton ventre que ta mère ? » fit-elle en faisant mine de se fâcher. « Tu vas voir ! »

Elle s'assit sur le bord du grand lit recouvert de la fourrure fauve et, l'attrapant par la ceinture, elle l'attira près d'elle. Elle le défit rapidement, et elle lui descendit le pantalon sur les cuisses. Il ne pouvait s'empêcher d'être troublé en se faisant manipuler comme un petit enfant…

« Tu mérites vraiment une bonne fessée, oui ! »

Elle le saisit par le bras et le força de se coucher en travers de ses genoux ; il sentit qu'elle lui retournait le boxer sur les cuisses. Même si cette « fausse fessée » n'était entre eux qu'un jeu qu'il connaissait et auquel il s'abandonnait avec amusement, il en ressentit tout de même une certaine humiliation. Cependant, se rappelant le temps où il recevait les véritables raclées de son père, cette parodie lui était aussi une manière de vengeance, car elle faisait tomber en dérision les châtiments paternels qu'elle ramenait à un jeu sexuel.

Elle commença par lui caresser les fesses, passant et repassant dessus, s'enfonçant entre ses cuisses, lui touchant les bourses. Il tressaillit. Il adorait comment elle promenait ses ongles effilés sur ses organes durcis.

Puis, tout à coup, une vigoureuse claque sur ses fesses résonna dans la chambre silencieuse. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier de surprise. Elle le frappa encore, à trois reprises, tout aussi énergiquement, plus vivement qu'elle ne l'avait fait les fois précédentes. Le derrière rapidement lui brûla au-delà de ce qui était agréable, et il remua en se tortillant ; il ne put s'empêcher de gémir.

Elle s'interrompit. « Ça y est ? Tu as compris ? Tu en as assez ? »

Il ne répondit pas. En réalité, il appréciait la chaleur que lui provoquait cette douleur modérée, et surtout d'en sentir ensuite la résonnance s'éteindre lentement en lui ; il savait que ce qu'il venait de recevoir allait vite s'effacer.

« Non ?… » Comme il ne disait rien, elle se remit à le frapper, tout aussi vigoureusement. « De toute façon, ça te fait du bien ! Ça t'endurcit un peu… Si tu voyais tes fesses… elles sont toutes rouges ! Vraiment très jolies !… »

La douleur à présent dépassait le seuil du supportable. « Aïe… Arrête… Ça fait mal… » Il se trémoussa pour lui échapper.

Elle rit joyeusement : « Bien sûr, que ça fait mal ! Pourquoi sinon crois-tu que je m'échinerais sur ton derrière ? »

Elle le fit alors rouler dos contre le lit, et elle grimpa sur lui, s'asseyant à califourchon sur ses tibias. « Mon petit chéri, » minauda-t-elle, « attends, je vais te consoler avec ta gâterie préférée. » Et, se courbant sur son ventre, elle le prit en bouche.

Aussitôt, il ferma les yeux et s'abandonna. Il sentit, enserré par la bouche de sa mère, son organe achever de gonfler comme un ballon happé par une dépression. Il devait admettre que c'était délicieux, qu'elle savait y faire, que cela en valait la peine. Bientôt son gland heurta la gorge au fond de laquelle il était aspiré, et il gémit. Il avait oublié qu'il avait faim, qu'il avait un contrôle de math dans deux heures, il avait oublié le lycée, il avait oublié sa vie, il était tout dans la sensation de cet instant où, à l'épanouissement de son sexe, se mêlait l'inflammation de ses fesses qui continuait de l'irradier doucement.

Elle se redressa en souriant : « Ah, tu ne protestes plus, maintenant, hein ? »

Elle lui déboutonna la chemisette et, la lui repoussant sur les épaules, elle lui caressa la poitrine au travers du tee-shirt.

« Tu es chaud là… Tu es tout le temps chaud comme ça, à l'intérieur, quand tu es en classe ?… »

Elle continuait de le malaxer avec une résolution pleine d'ardeur, et il sentait le plaisir qu'elle avait à le prendre.

« Si les filles savaient comme tu es chaud, elles te sauteraient dessus… » Elle gloussa. « Peut-être bien que les garçons aussi, d'ailleurs,

non ?… » Puis elle changea de ton : « Mais, je te préviens, ils n'ont pas intérêt ! » Mi-sérieuse, mi-plaisantant, elle avait pris un air menaçant.

Elle enfonça son majeur dans sa bouche et le ressortit tout luisant de salive. Il sursauta quand elle le lui passa entre les cuisses, cherchant délicatement sa petite entrée.

Il gémit en se resserrant. « Non, arrête… » Il n'aimait cela qu'à demi.

Mais elle n'écoutait pas. Il sentit son ongle pointer son orifice. Et elle poussa doucement, mais fermement.

Il finit par céder, se laissa ouvrir, et elle pénétra peu à peu en lui. Il frissonna. Tout préparé qu'il fût à ce qui l'attendait, il ne put s'empêcher d'être à nouveau profondément troublé par cette intromission perverse. Les fines phalanges de sa mère alternaient avec les articulations un peu plus saillantes qui repoussaient son petit anneau, et il ressentait à mesure qu'elle s'enfonçait des vagues électriques qui se succédaient au plus profond de lui, qui le faisaient défaillir. Il se mordit les lèvres. Puis la main vint buter contre lui, en fin de course, le pouce et l'index s'accouplant à la racine de sa cuisse, le petit doigt sur l'autre fesse, tandis que sur l'annulaire, qui s'avançait plus loin dans sa raie, un angle pointu le piquait assez douloureusement ; il gémit en comprenant qu'elle avait retourné sa bague et s'en servait pour l'aiguillonner.

« Allez, dis-moi que tu aimes quand je te fais cela… » Et elle reculait et renfonçait son doigt, tranquillement, régulièrement, tout en le griffant légèrement entre les fesses.

Il ne répondit pas. Il avait passablement débandé. En cet instant, toutes ses sensations étaient concentrées à l'intérieur, dans ses viscères, dans cette partie de son corps dont il n'avait seulement pas conscience le reste du temps, et dont l'excitation lui produisait à chaque fois un effet d'une étrange intensité. Quand elle voulait le lui faire, il n'en avait pas envie ; mais quand elle le lui faisait, il n'aurait pas souhaité qu'elle arrêtât.

Soudain le téléphone de sa mère sonna. Sans retirer son doigt, de l'autre main elle attrapa l'appareil.

« Allô ?… Ah ! Aurore ? *Hello darling…* »

Il sut qu'elle parlait à cette petite Eurasienne qu'elle avait rencontrée depuis quelques semaines et dont la beauté androgyne lui avait fait perdre la tête, au point de passer avec elle des journées entières, à l'insu de son mari, sous couvert d'un stage de sculpture.

« … Si, à vrai dire, tu me déranges un peu, ma chérie… Là, juste en ce moment, je suis en train de doigter mon fils… Non, le cadet, Axel… S'il aime ça ? *I bet he does !… This boy is like a cat*, il aime

toutes les caresses… Tu sais, il a seize ans, déjà, il est dans ses derniers chatoiements… il faut que je me dépêche de profiter de lui !… »

Sans vergogne, elle avait recommencé de le parcourir, renfonçant son doigt tout en le regardant dans les yeux, sans cacher le plaisir pervers qu'elle avait de parler de lui avec une inconnue tout en le polluant.

« Maxence ? Oh ! non, j'ai abandonné depuis longtemps… Si, si, sans doute un jour je m'occuperai de Xavier. Félix, il est encore très jeune… Naturellement, bien sûr, ils sont tous très beaux, très doux… Mais, à la vérité, Axel, c'est mon "mignon", ma "favorite" !… *I'm crazy about him : he's an angel…* »

Il ne bandait pratiquement plus, perturbé par ce coup de fil fâcheux, mais il était amusé d'entendre les petits secrets de sa mère, et assez flatté qu'elle déclarât le préférer !

« … Oui… Je sais… Mais, justement, ces derniers temps, je me suis beaucoup occupé de toi, ma chérie, et j'ai un peu délaissé mon fils… »

Elle retira son doigt et se le passa sous le nez, en affectant de le sentir avec délices.

« Bon, je te laisse, ma douce. Qu'est-ce qu'on est, aujourd'hui ? mardi ?… O.K., je te vois après-demain, au Mercure ?… Je t'embrasse… *I love you !* » Elle raccrocha et jeta le téléphone plus loin sur le lit.

Elle se pencha et resta un instant suspendue au-dessus de son visage : « *And I love you too,* mon chéri. » À son tour, elle lui passa le majeur sous le nez, comme pour partager un incomparable parfum.

Il en fut plutôt écœuré. Pourtant, d'habitude aux W.C., quand il lui arrivait de sentir les odeurs qui sortaient de lui, cela ne le gênait pas tant que ça. Mais là, c'était comme s'il s'agissait de celles d'un autre.

Enfin, elle s'abaissa lentement, et elle n'eut pas peur de lui prendre le visage entre les mains, l'emprisonnant dans ses doigts écartés comme des serres, le pouce s'appuyant sur la pommette, l'index et le majeur encadrant l'oreille – celui maculé pas moins que l'autre… –, l'annulaire et le petit doigt se glissant sous les cheveux vers la nuque. Elle l'embrassa sur la bouche, très délicatement, très tendrement ; il se laissa faire.

Elle lui écarta les lèvres doucement, et, soudain, il fut bousculé par une langue durcie qui s'enfonça en lui. Vive, impérieuse, elle le parcourut, le fouilla de part en part, comme si elle le découvrait à neuf. Elle accompagna cette possession d'une nouvelle emprise sur son sexe, et il se remit instantanément à bander. Elle était experte dans ce baiser, et cela durait, elle ne se lassait pas d'imprimer ses lèvres sur les siennes, on aurait dit qu'elle se faisait un shoot d'héroïne.

Elle se redressa enfin. Elle ouvrit le tiroir de sa table de chevet et en sortit un sachet argenté. « Allez viens, tu vas mettre ton capuchon… » Elle le déchira et en tira le préservatif dont elle posa délicatement l'anneau sur la verge dressée. Elle l'enfila avec des gestes adroits, le déroulant soigneusement dans le cercle de son pouce et son index. « Tu voudrais pas te faire un petit frère, tout de même ? » Elle s'esclaffa, d'un rire clair et insouciant.

Elle s'allongea sur le dos et retroussa sa jupe sur le ventre. « Viens ! » lui murmura-t-elle d'une voix soudain devenue sourde.

Il se redressa machinalement sur un coude, et il la contempla tandis qu'elle baissait, sur ses longues jambes gainées de bas ambrés, la petite culotte de dentelle noire dont l'envers était déjà tout constellé de fils brillants. À son âge, sa mère restait très sexy, très séduisante. Il tarda juste pour la faire enrager à son tour.

« Viens ! » insista-t-elle. Elle lui mit la main sur le sexe, déjà durci, et le manipula un peu au travers de sa pellicule huilée, sans pouvoir déguiser son impatience. « Dépêche-toi avant que le soufflé ne retombe ! »

Il n'y avait guère de risque. Maintenant qu'il était excité, il ne pensait plus qu'à s'assouvir, et cette fois pleinement, non pas à la sauvette comme tout à l'heure. Il se dressa, vint sur elle à quatre pattes, la surplomba. Elle écarta les jambes, le prit à bras-le-corps, et l'attira sur elle. Il se laissa doucement descendre, il sentit qu'elle attrapait son membre, qu'elle le dirigeait, jusqu'à ce que la pointe en touchât la chair qui l'attendait. Il s'enfonça. Aussitôt, il poussa un soupir de bonheur. Son vagin était trempé, merveilleusement actif, frémissant, traversé de remous incroyables. Il l'engloutissait dans une affluence océane ; il l'enveloppait, à la lettre, « maternellement ».

Il s'allongea sur elle de tout son long pour profiter de son corps, lui plongeant le visage dans le cou, s'enfouissant dans la masse opulente et blonde, légèrement parfumée, capiteuse. Elle lui planta de nouveau les ongles dans les cheveux, l'ébouriffant et le parcourant en tous sens, puis elle descendit, lui repoussa la chemisette sur les reins, où elle se mit à le caresser et l'égratigner tour à tour. Il restait dans cette faille comme s'il souhaitait y prendre racine, entrer dans le labyrinthe du Minotaure, retrouver la grotte originelle, retourner à l'heure de sa création. Il aurait voulu demeurer éternellement comme cela, au fond d'elle, figé, à guetter les flux et les reflux des muqueuses qui l'enserraient, tandis que les ongles lui griffaient le dos pour exacerber son désir.

Cependant, le besoin impérieux monta, le brûla, l'obligea contre sa volonté à se mettre en mouvement. Il se redressa à bout de bras, arquant les reins, ressortit, replongea, ressortit, revint…. Rapidement, la tension interne fut si vive qu'il dut s'immobiliser, en danseuse, la

pointe du sexe sur le bord des lèvres, respirant profondément pour se contrôler.

« Retiens-toi, mon chéri », murmura-t-elle. « Je veux encore jouer avec toi… » Elle le repoussa doucement jusqu'à ce qu'il roulât sur le dos.

Il était dans cet état difficile où il avait autant envie d'accomplir son plaisir que de le faire durer, mais sa mère avait choisi pour lui. Il sentit qu'elle lui délaçait ses Clarks et les laissait tomber, attrapait le pantalon par le bas et le tirait. Puis elle le débarrassa de son boxer.

Elle chercha tout au fond du tiroir resté ouvert, et en sortit un godemiché en plastique, d'un rose chair plutôt vif. « Je les ai achetés pour toi ! J'en ai pris tout un choix…

– Oh, non », gémit-il. « Ça doit faire mal, ce truc…

– Bah ! tu connais pas. Au début, ça tire un peu, oui, quand on n'est pas habitué ; mais, tu verras, après, tu en redemanderas. Les doigts fourrés, c'était bon lorsque tu avais douze ans ! Tu as grandi, maintenant : tu n'as pas envie de goûter à autre chose ? Moi, j'adore ça.

– C'est trop gros… » protesta-t-il, inquiet.

« Bon, bon », fit-elle, conciliante, en rangeant le gadget pour en prendre un plus mince. « Tu as raison : autant y aller progressivement. »

Elle lui replia les jambes en les écartant, elle s'installa face à lui, et, après avoir passé le godemiché sur sa vulve pour le mouiller de cyprine, elle le lui plaça sur l'anus. « Détends-toi, mon chéri. Fais-toi souple, laisse-toi faire. Ouvre-toi pour bien le prendre… »

Il ferma les yeux et essaya de suivre ses conseils ; il était comme « en couches », dirigé par une sage-femme, et de fait c'était bien une sorte de naissance pour lui, une nouvelle expérience. Il sentit le rond du gadget lui repousser l'anus plus facilement qu'il ne l'avait craint, et il se détendit effectivement. Le cylindre alors s'introduisit sans beaucoup de difficultés et, tandis qu'il retenait son souffle avec appréhension, il en suivit la lente progression à l'intérieur de son corps frissonnant.

Elle eut un sourire sarcastique : « Même si tu devais devenir pédé, j'aurais été tout de même la première, là aussi ! »

Elle le caressait lentement, retirant le membre de latex, puis le renfonçant petit à petit, bien au fond. Il avait de nouveau en partie débandé, mais, un peu rassuré, il se laissait aller, il suivait les voyages dans un sens puis dans l'autre de cet *alien* qui lui écartait les muqueuses, passant du moment où il soupirait d'aise de pouvoir le repousser comme un étron à celui, plus douloureux, où il revenait l'ouvrir, jusqu'à ce que la garde lui cognât entre les cuisses. Et il reconnaissait qu'il y avait là une sensation troublante.

« En fait, tu aimerais devenir pédé ? Non ?… Je suis sûre pourtant qu'il y a plein de beaux messieurs qui aimeraient faire ta connaissance !… » Elle rit avec gourmandise.

L'esprit d'Axel se mit sur ses gardes. Sa mère avait l'art de lancer des lignes pour voir si elle n'en ramènerait pas quelque chose. « Les autres » l'effrayaient. Elle ne supportait pas l'idée que quiconque, mâle ou femelle, s'approchât de ses fils.

Elle le pourfendait de plus en plus lentement, de plus en plus sensuellement. « Non, ce n'est pas ton genre… Et… enfiler de jolis garçons ? Mmmh ?… Ça, oui, je t'imagine davantage. Qu'est-ce que t'en dis ?… T'aimerais pas te faire un Xavier, par exemple ? Il est supermignon, non ? »

Les signaux passèrent de l'orange au rouge clignotant. Il y avait longtemps que Xavier l'attirait, mais il n'avait absolument pas envie qu'elle s'en doutât, et encore moins qu'elle s'en mêlât ! Le plus sûr était de ne pas répondre, il ne risquerait pas de se trahir. Il affecta d'être tout dans les sensations qu'elle lui procurait, et accentua ses gémissements douloureux.

Abandonnant la prothèse fichée en lui, elle s'avança, l'enjamba en se plaçant à califourchon au-dessus de lui, et elle lui prit le membre à demi dur qu'elle pointa sur sa fente ; sa main se refermant dessus suffit à le tendre de nouveau. Elle le pressa cependant encore un peu dans sa paume, le fit rouler, et, dès qu'il fût bien raide, lentement, elle se laissa venir sur lui. Il poussa un long soupir. Cette pénétration passive aussi était délicieuse…

Assise sur lui, elle remonta les reins, les redescendit, et ce fut un tourbillon merveilleux, il était entraîné dans une ronde d'éclairs blancs qui le brûlaient de part en part, il était enivré par la sublime sensation de sa verge disparaissant dans cette enveloppe chaude et tactile.

Elle eut malheureusement la mauvaise idée de reprendre ce manche qui dépassait de lui, de prétendre recommencer à l'actionner, et il gémit, impératif : « Non… arrête ça… »

Elle lâcha le gode, s'immobilisa en se courbant sur lui, et fit mine de demander : « "Arrêter" quoi ?… Tu n'aimes pas ?… » Et elle contractait son vagin sur lui.

L'interruption du mouvement sur lequel son cerveau s'était concentré lui fut cruelle ; et pas moins que les pressions qu'il subissait, intenses, sournoises. Il grogna, en ayant du mal à articuler : « Si… continue… »

Elle arrêta de le torturer, et, se couchant sur lui, l'enlaçant à pleins bras, elle le reprit dans une reptation onduleuse, claquant contre son ventre comme un ressac. Alors il s'accrocha, et il l'accompagna, donnant des reins à rebours, venant buter à sa rencontre.

Quand il jouit enfin, envoyant sa semence au fond du petit sachet qui la recueillait, cela déclencha également le long plaisir de sa mère. Elle fut parcourue de spasmes frénétiques, lui serrant la tête contre elle, lui griffant le dos avec les ongles, se cramponnant et le secouant furieusement.

Finalement, elle s'affaissa, mais même alors elle continuait d'être traversée de profonds tressaillements, comme des mouvements tectoniques qui suivent une éruption.

De longues minutes plus tard, après avoir repris son souffle, elle roula sur le côté. Elle se redressa, et elle lui ôta le godemiché qu'elle rejeta au loin ; il tomba par terre sur les vêtements où il resta, rose en travers du pull vert. Elle lui retira également le préservatif, prenant soin que rien n'en coulât sur le lit, le noua, et l'enferma dans son poing – il savait qu'elle allait scrupuleusement faire disparaître ces « pièces à conviction »…

Puis, elle examina le champ de bataille autour d'eux et gémit : « Va te doucher, maintenant, Axel… Et tu penseras à changer de caleçon, n'est-ce pas… Ensuite, tu iras manger. »

L'après-midi

Sophie s'étonna, quand l'après-midi elle vit Axel Vassilian revenir en classe, qu'il ne portât pas les mêmes vêtements que le matin. Elle était certaine de ne pas se tromper : elle était raide dingue de lui, c'était le plus beau de tous les élèves de la classe, un peu languide peut-être avec son éternelle mèche qui lui traversait le front et lui masquait à demi le regard, mais cet air évanescent la rendait molle, lui ôtait toute capacité de résister, la faisait défaillir. Son nom même était magnifique : il s'appelait « Vassilianov », ce qui dans son imaginaire le faisait originaire des steppes et descendant des Kalmouks – encore qu'elle n'eût aucune idée d'à quoi ressemblait un Kalmouk. Et, autant elle trouvait « Alex » vulgaire, autant la permutation des consonnes dans « Axel » lui apparaissait d'une grande élégance… Elle attachait beaucoup d'importance aux détails vestimentaires des garçons, même les plus insignifiants, comme l'aspect de leurs chaussettes : elle guettait celles trop courtes, ou en accordéon, ou d'une vilaine couleur, ou les noires avec lesquelles elle les suspectait de dissimuler leur malpropreté ; ce fragment d'intimité, qui souvent se révélait entre le pantalon et la chaussure, permettait de deviner le soin qu'ils avaient d'eux. Or, celles d'Axel étaient toujours impeccablement blanches, hautes, bien tirées quand il arrivait au lycée, ne cédant qu'au fil de la journée pour s'abaisser en plis gracieux, presque féminins, qui l'émouvaient plus qu'elle ne voulait le reconnaître… Et, ce matin, il portait un pull vert vif et un pantalon beige, elle aurait pu en jurer, alors qu'il était maintenant vêtu d'un polo Lacoste vert bouteille et d'un pantalon blanc ! Il se serait donc changé en rentrant déjeuner chez lui ? Cela lui parut, pour un garçon, d'un raffinement extraordinaire. Elle en fut affaiblie… Elle l'imagina dans sa chambre qui se déshabillait, elle le voyait torse nu qui choisissait de nouveaux vêtements, qui enfilait un tee-shirt repassé… Elle l'« imaginait », mais il avait bien fallu que cette scène eût existé puisqu'il s'était effectivement changé. Elle aurait tellement aimé assister à ce moment !…

Le professeur avait fini de distribuer les photocopies, mais Sophie était une matheuse, elle savait qu'elle n'aurait pas plus de mal que d'habitude, et elle prit encore le temps de lui jeter un bref coup d'œil.

Elle l'observa de profil, penché sur sa table, en train de lire l'énoncé, la mèche retombant devant les yeux, l'air rêveur plus que concentré. Et, sans se l'expliquer, elle voyait une sorte d'alliance dans le bracelet en cuir qui lui ceignait le poignet, le symbole du lien qu'elle aurait voulu partager avec lui.

Soudain, il se redressa, enfonça la main dans sa poche, et en tira un mouchoir qu'il déplia. Il le porta au visage, souffla discrètement dedans à deux reprises, puis il le roula et le rempocha. Se servir d'un mouchoir avait quelque chose de désuet, trouvait-elle, d'incongru, presque de ridicule pour tout autre garçon. Mais Axel avait une grâce, une désinvolture, qui rendait cet accessoire naturel… Un instant, quand il s'était redressé pour le sortir de sa poche, elle avait cru qu'il allait se lever, et, dans un rêve éveillé, elle l'avait vu venir à elle, la prendre par les épaules, lui poser tendrement ses lèvres sur la bouche… À l'idée de ce baiser, une chaleur monta en elle, la fente entre ses cuisses se gonfla d'une moiteur électrique, et cette émotion se répandit jusqu'au bout de sa poitrine ; les seins lui firent mal, durs comme des pointes de fer… Elle eut beaucoup de difficultés à reporter son attention sur le contrôle de mathématique.

Dès qu'elle eut rendu sa copie, elle se précipita en direction des toilettes. La porte refermée, elle s'adossa au mur, debout, passa les mains sous sa jupe, et abaissa sa culotte jusqu'aux chevilles. Elle écarta un peu les pieds, autant que le petit élastique le lui permettait, et, en retenant la jupe de la main gauche, elle se caressa de l'autre le ventre doucement ; elle adorait le contact souple et tiède de sa chair, si tendre en cet endroit. Elle descendit sur son pubis, un peu trop vite, et la pointe de son doigt heurta son bouton, lui envoyant une décharge liminaire d'une intensité prometteuse. Elle ramena la main, contourna sa petite éminence, et avec lenteur elle s'enfonça l'index et le majeur accouplés le long de la naissance de la cuisse, profitant sensuellement de la peau de l'aine, si délicate, si fine. Et tout en montant et redescendant d'un côté puis de l'autre, en se caressant longuement dans ces fentes étroites, elle se remémorait la silhouette d'Axel quand il était entré en classe, magnifique dans son polo vert profond, son pantalon blanc immaculé, ses cheveux lisses négligemment coiffés sur le côté. Elle revint sur son ventre avant de replonger le long de sa cuisse, et elle le revoyait, avec sa démarche de chat, son air de ne pas y toucher, comme s'il ne remarquait pas les regards qui convergeaient vers lui. Elle s'enfonça la main plus loin, entre ses jambes entrouvertes, et elle se faufila jusqu'au bout, dans le sillon de ses fesses. Elle palpa longuement son petit nid froncé, sans découvrir, cette fois non plus, pourquoi les élancements qu'elle en tirait étaient si délicieux. Elle remonta d'un seul doigt entre ses lèvres, et, frissonnante, elle en ramena l'humidité, l'étalant en rond autour de la fine crête, tout en haut.

Les jambes molles, elle se laissa glisser, le dos contre le mur, en s'ouvrant comme un livre. Quand elle fut accroupie, et seulement à ce moment, elle caressa son bourgeon sensible, exposé tel un œil au milieu de ses lèvres écarquillées, tout luisant de ses mucosités – et elle le massait, le tournait, le repoussait. Elle ferma les yeux ; les impressions grossissaient sourdement. Sa main gauche s'enfonça sous le chemisier, remonta le soutien-gorge au-dessus de sa poitrine, puis, d'un doigt, elle suivit lentement la base de son jeune sein, l'entourant dans un cercle qui se réduisait à chaque tour, pour finir par appuyer sur l'aréole durcie. Son téton érigé était maintenant douloureusement sensible, et elle passa de l'un à l'autre pour équilibrer les sensations. Hagarde, elle rouvrit les paupières. Son regard erra sur le sol devant elle, sur le carrelage gris, et elle voyait au travers Axel à demi nu, comme s'il était allongé sous elle, entre ses jambes, comme si elle le dominait. Elle se remémorait chaque détail de son visage, ses longs cheveux flottants, ses prunelles d'un brun doré, son sourire ravageur dans lequel elle se noyait. Enfin, elle descendit à l'intérieur de ses petites lèvres, elle joua avec la paroi flexible qui interdisait l'entrée de son intimité, et elle la pressa doucement en rêvant au jour où… Elle se sentit défaillir à l'idée qu'une partie durcie d'Axel pourrait s'avancer ici, la perforer, s'enfoncer en elle, la remplir…

La jouissance monta d'un cran. Elle vit qu'elle s'était répandue sur le sol en quelques gouttes éparses et luisantes. Elle se trouva sale, malpropre ; ce qu'elle faisait là, à côté de cette cuvette obscènement ouverte, était indécent, inconvenant ; par-dessus tout, elle n'aurait pas voulu qu'Axel la découvrît dans cette situation ! Mais, à défaut de le connaître réellement, c'était un pis-aller, le seul qui pouvait la soulager. Elle revint sur son bouton et le provoqua d'un geste plus vif, plus rapide, impatient. La vague chaude grossit encore et, d'un coup, l'envahit entièrement. Sur le carrelage, les taches rondes se superposèrent, s'élargirent. Elle renversa la tête en arrière et ne put retenir un bref gémissement. Partagée entre le bonheur de penser à lui et la frustration brûlante de ne pas l'avoir, elle jouit longuement, en se mordant la lèvre inférieure pour étouffer son cri. Elle aurait été prête à se damner pour l'avoir là, sous elle, et venir s'empaler sur lui. Elle avait un tel désir de le posséder !… Elle fut parcourue par une suite de comètes qui explosaient au fond de son corps, l'une après l'autre, sans fin.

*

Quand le soir Axel sortit du lycée, il traversa la rue, et il alla s'adosser négligemment à l'abri de bus. En attendant, désœuvré, il leva les yeux et observa le ciel. Des nuages effilochés, gris pâle, liserés d'or, glissaient au-dessus de lui avec indolence dans la voûte d'un

bleu laiteux ; d'autres, à l'horizon, accumulaient des masses plus denses, plus sombres, qui annonçaient la pluie. Il trouva ce mélange de douceur et de menace en harmonie avec son état d'âme, avec ce qu'il éprouvait à cet instant, sans qu'il sût dire comment, pourquoi… Il ne faisait plus si chaud ; il referma le zip de son blouson jusqu'en haut. C'était aussi une façon de se protéger, de se renfermer dans sa coquille, de décliner implicitement les offres que la plupart des filles, et bien des garçons, lui portaient au travers de leurs regards appuyés.

Au milieu d'un groupe de filles qui arrivaient en jacassant, il remarqua une petite blonde à l'air provocant, peut-être encore en troisième, ou même en quatrième. Sa bouche étroite et pulpeuse s'avançait comme pour donner des baisers, et ses longs cheveux lâchés, qui lui tombaient en écharpe de part et d'autre de sa poitrine naissante, encadraient des yeux brillants, vert clair. Elle portait un petit blouson en jean, par-dessus un sweat blanc où était imprimé un tigre rugissant, un short rose bonbon hyper-court qui cachait à peine le bas de ses fesses, et elle était pieds nus dans des tennis vert pâle. Elle lui parut particulièrement excitante, très précoce pour son âge, à la fois ingénue et délurée, fragile et vénéneuse. Il se demandait comment ses parents la laissaient aller au collège dans cette tenue ! Pour sa part, il l'aurait bien entraînée sous une porte cochère. Il l'aurait embrassée en la violant avec la langue, et il aurait passé les mains sous le blouson pour peloter les jeunes seins dans le sweat moelleux. Il aurait descendu la glissière du short rose, repoussé la petite culotte, et, faufilant son membre, il l'aurait dépucelée assez brutalement. Peut-être même, ensuite, l'aurait-il prise par derrière – elle paraissait suffisamment vicieuse pour accepter cela. Une érection monta dans son pantalon et il laissa son sac glisser lentement devant son ventre. Il eut hâte que le bus arrivât.

*

En rentrant chez lui, il ne croisa personne. Sur la longue table de bois clair, des verres sales, des couteaux, la bouteille de jus d'orange débouchée, le pain, le beurre, les pots de confitures ouverts, étaient abandonnés, solitaires, et témoignaient que ses frères étaient passés par là. Il retira son blouson, l'accrocha au portemanteau, et il alla dans sa chambre. Il laissa tomber son sac au pied de son bureau.

Pris d'une lourdeur au ventre, il entra dans le cabinet de toilette où il dégrafa sa ceinture, déboutonna son pantalon, et le fit glisser le long de ses jambes. Il enfonça les doigts sous l'élastique de son boxer et, ralentissant son geste, il le descendit progressivement sur les hanches, il s'en caressa les cuisses tout doucement, enfin il l'arrêta aux genoux.

Il frissonna ; ses vêtements étaient des auxiliaires sensuels dont il ne se lassait pas… Il s'assit sur le siège.

Il commença par uriner. Il aimait aussi le faire dans cette position, il avait l'impression de se détendre, de se vider plus complètement. Cela lui vint en jet, comme d'un robinet d'arrosage, ce qui dénotait que son érection n'avait pas tout à fait reflué… Ensuite, il ne se passa plus rien, et il patienta.

Il remarqua plusieurs taches transparentes dans le fond de son boxer tendu entre ses jambes, et il fut surpris car il en avait changé après le déjeuner. Il le retourna pour mieux en examiner l'intérieur, et il comprit qu'elles lui étaient venues en attendant le bus. Telles un souvenir encore frais, elles témoignaient de l'envie qu'il avait eue de la fille blonde ; elle était vraiment très mignonne. Il se demanda s'il la reverrait.

Une minute plus tard, le poids qui lestait son abdomen parut enfin s'ébranler, comme une tortue qui s'éveille dans sa carapace. Les mouvements sismiques qui voyageaient en lui prirent forme et se concentrèrent sur le cercle interne de son anus. Il poussa légèrement pour aider, et le muscle torique s'ouvrit, mais pas tout à fait suffisamment. Il imagina le nez durci du cigare, assez gros, noduleux, qui devait pointer entre ses fesses. Parfois, il aimait toucher cette excroissance arrondie, qui lui venait là comme un éphémère second pénis. Un bout s'en détacha et tomba avec un « plouf ! » indiscret. L'eau de la cuvette rejaillit et, avec une précision surprenante, lui aspergea la fente, justement sur son sphincter entrouvert ! Étonné par ce hasard, il pensa qu'il lui avait procuré une douche intime automatique !

L'étron reprit son avancée, glissa un peu plus hors de lui, s'arrêta. Chaque progrès était douloureux et, à la fois, une délivrance. Il poussa de nouveau, et la suite s'extirpa sans peine, s'affinant en queue de lézard, lui provoquant même à la fin un frisson troublant. Son anus resta encore un instant entrebâillé, en attente, mouillé de l'arrosage qu'il avait subi, puis, comme il ne venait plus rien, il se rétracta.

Il demeura un moment à profiter de ce bien-être qui se répandait en lui après la décharge, cette mollesse de tout le corps qui témoignait d'un bonheur végétatif. Il se sentait plus vide, plus léger, le ventre dégagé. Il n'ignorait pas le plaisir ambigu qu'il tirait parfois de son fondement… « Même si tu dois devenir pédé… » avait dit sa mère. Il sourit. Il n'était ni homo ni hétéro : il s'en fichait, il irait juste là où il aurait envie. Il y avait au lycée des garçons et des filles qui lui plaisaient, mais, pour ses débuts, entre sa mère et Félix, il avait trouvé ce qu'il lui fallait à la maison ; c'était beaucoup plus simple, il n'y avait pas besoin de draguer, pas de risque d'être éconduit, ni de se faire surprendre. Et, un jour, il entreprendrait Xavier.

Il tira du papier, s'essuya, l'examina, mais il n'y avait presque rien : l'étron compact n'avait pas laissé de traces.

Il se releva et observa les déchets de bronze qui flottaient paresseusement. Il ne put s'empêcher de faire la comparaison : ils étaient certainement plus gros que le gode que sa mère lui avait mis à midi. Il se demandait comment la chair parvenait à se dilater à ce point sans se déchirer… Il appuya sur le bouton de la chasse.

En retournant dans la cuisine pour y prendre un goûter à son tour, il croisa sa mère qui venait du salon : elle avait enfilé des gants en caoutchouc orange, et elle apportait le tiroir de l'argenterie qu'elle déposa au bout de la table.

Elle le dévisagea : « Alors, ce contrôle ? »

Il haussa les épaules.

Elle s'approcha. Elle lui plaqua sa main gantée de caoutchouc sur la braguette.

Il sursauta. « Maman, arrête… » gémit-il, agacé, en reculant.

Mais elle le suivit en le caressant lentement, de bas en haut, jusqu'à l'acculer contre un placard. « Ça ne s'est pas bien passé ? » Elle lui déboutonna le pantalon, maladroite dans ses gants de ménage, l'écarta, et le pelota dans son boxer. « Bon, ça peut arriver. Tu te rattraperas sur le prochain. Détends-toi… »

Il fut surpris : la vision de la main orange qui s'introduisait dans son pantalon blanc et bougeait en le déformant, fit remonter en lui une excitation inattendue. Le frottement du caoutchouc sur son caleçon lui procura une sensation nouvelle, un peu rugueuse, mais assez forte. Il frissonna malgré lui.

Elle se faufila plus haut, attrapa la ceinture du boxer, la baissa. « Tu vas te soulager en lâchant un coup, ça te fera du bien… » Elle sortit son membre redressé, mais pas décalotté, et elle le masturba doucement, juste sur le bout, en le roulant dans le latex, entre le pouce et l'index. « Ne t'inquiète pas : Félix vient de partir au hand, Xavier s'est enterré dans sa chambre, et Maxence ne reviendra pas de la fac avant ce soir… »

Il gémit. La sensation était moins agréable que celle de la main nue, mais elle était tout de même très forte, et son gland devint dur comme du bois. Il se rendit compte également qu'il était étonnamment ému par le bruit du caoutchouc, couinant au rythme des sollicitations de sa mère.

Bientôt elle le prit en entier, à pleine main, et elle l'astiqua comme sans doute elle s'apprêtait à le faire pour ses couteaux. Elle introduisit la main gauche dans son caleçon et lui attrapa les bourses par-dessous, les faisant rouler dans le caoutchouc. Des aiguillons s'éparpillèrent dans son ventre et lui remontèrent délicieusement dans les reins.

Soudain, il aperçut, à l'autre bout de la cuisine, Xavier immobile, figé sur le seuil du couloir. Il le fixa, soutenant son regard, tandis que sa mère, qui n'avait rien remarqué, continuait de lever en lui des éblouissements aigus. Le jeune garçon, sidéré, restait à les observer. Il paraissait outré, mais peut-être moins scandalisé que jaloux. Dans le silence complet de la pièce, le crissement pressé du caoutchouc s'amplifiait jusqu'à l'obscène. Axel, particulièrement excité par la situation, gémit en détournant la tête, et ses cheveux se répandirent sur son visage. L'idée de s'exhiber devant son frère lui plaisait énormément : cela établirait dorénavant entre eux un autre type de relation, lui, surpris dans ses rapports inavouables avec sa mère et, Xavier, en tant que voyeur indiscret. Les choses seraient plus simples, il ferait l'économie des avances, il n'aurait pas la peine de se déclarer… Il sentit venir l'aboutissement, et il se renversa en s'appuyant contre le placard derrière lui. Ses yeux se refermèrent à demi, sa bouche s'entrouvrit… Mais tout d'un coup, elle s'immobilisa et se retourna, comme prise par la sensation d'une présence ; Xavier n'eut que le temps de s'effacer.

« Qui c'était ? Il y avait quelqu'un ?… C'était Xavier ?… »

Axel, frustré par cette interruption, l'esprit surnageant difficilement hors du marécage dans lequel il avait commencé de s'abîmer, tenta de la rassurer : « Non… y avait personne… »

Mais elle était troublée. Elle lui remit en vrac le sexe dans le boxer et lui referma le pantalon. « Une autre fois… Tu viendras tranquillement dans ma chambre… »

Axel ne se sentait pas bien, retenu à deux doigts de sa jouissance. Il faillit réclamer son dû, mais il n'osa pas.

Elle retourna à son argenterie. Elle marmonna : « Il va falloir que je me décide à m'occuper de ton petit frère. Il arrive au *top* de sa beauté… Mais je dois dire, mon garçon, que j'ai toujours autant de mal à me passer de toi… » Elle lui jeta un coup d'œil complice.

Il tourna un moment devant la table, en hésitant, mais il n'avait plus faim – pas cette faim-là en tout cas.

« Je crois qu'un jour vous viendrez ensemble dans ma chambre. C'est le mieux. Nous l'initierons tous les deux ! » Elle sourit.

Axel renonça au goûter, et sortit. Il se sentait inquiet. Il n'avait pas du tout envie que sa mère lui volât Xavier. Il le voulait pour lui seul.

*

En cette fin d'après-midi, le ciel s'était définitivement obscurci et la pluie avait recommencé de tomber. Dans le petit salon envahi par la pénombre, Axel n'avait de courage à rien d'autre que regarder, avachi dans un coin du canapé, une série débile sur NT1, *Les Frères Scott*.

Les caresses interrompues de sa mère avaient achevé de le casser, le laissant sur une sensation de malaise, de frustration.

Il fut distrait par quelque chose qui le picotait à l'intérieur de sa narine. Dès qu'il y présenta le doigt, il reconnut une petite proéminence sèche qui se trouvait non loin du bord. Il la tripota un instant, et elle se détacha facilement. Il l'attrapa délicatement et la tira lentement. Tout le temps que vint le long filament tremblotant qui la reliait à sa narine, il fut parcouru par un délicieux frisson. C'était étonnant à quel point cette sensation de détachement d'une partie de soi était agréable… Il passa ensuite un bon moment à la tournicoter entre le pouce et l'index jusqu'à à en faire une petite boule, et elle perdait petit à petit de son collant, elle roulait de plus en plus facilement. Quand il entendit quelqu'un entrer, il la colla discrètement sous le canapé.

Il vit Félix jeter son K-way mouillé sur un fauteuil. Il revenait du hand : il en portait encore la tenue – maillot à manches courtes rayé bleu nuit et jaune d'or, bermuda bleu assorti, hautes chaussettes jaunes, et baskets noires.

Le garçon examina l'écran et demanda : « Qu'est-ce que tu regardes ?

– À peu près rien. »

Félix passa la main dans les courtes boucles de ses cheveux bruns, ce qui était toujours signe de perplexité chez lui, mais il se décida, fit le tour du canapé, et s'assit en plein milieu, à la gauche d'Axel.

Tout en regardant vaguement l'émission, petit à petit il se rapprocha, s'appuya contre son bras, et finit par se coucher à demi sur lui. Axel le voyait venir, mais il le laissa faire. Les vêtements de sport de son jeune frère, qui gardaient apparents ses bras et ses jambes, minces et lisses, le faisaient paraître à demi nu. Il sentait un peu la sueur, mais cette odeur piquante était plutôt agréable, une transpiration d'enfant, fraîche encore, stimulante.

Au bout d'un moment, Félix lui prit la main gauche et la conduisit sur le devant de son short. Il ne refusa pas. Il aimait bien son petit frère, il lui faisait volontiers plaisir, et puis cela offrait une diversion à l'ineptie des émissions diffusées à cette heure. Mécaniquement, il commença de promener les doigts sur le tissu synthétique bleu sombre, jusqu'à y reconnaître la pine qui enflait déjà. Dès ses premières palpations, elle se souleva vers lui et, quelques instants plus tard, elle s'était retournée sur le ventre du jeune garçon, pointant sous l'élastique. Il lui suffit alors de se glisser à l'intérieur pour, sans aucun obstacle, la trouver qui frémissait dans l'attente des caresses.

« T'as pas de calecif ? » murmura-t-il.

Félix grimaça, mécontent d'être distrait de son plaisir par ces considérations contingentes. « Nan… ça sert à rien…

– T'as pas intérêt à ce que Maman s'en aperçoive… »

Pour couper court à ce débat ennuyeux, Félix se redressa brusquement vers son frère et prit un regard de cocker. « Embrasse-moi… »

Il sourit, pas dupe, mais il lui prit le visage, l'attira vers lui, et l'embrassa affectueusement sur la bouche. Félix lui donna sa langue avec passion. Axel savait bien que le benjamin n'était pas le plus désiré des quatre, il avait toujours peur que le plaisir ne lui échappât, et il se jetait dessus comme un assoiffé. Il enfonça les doigts dans les boucles brunes, et recommença de se sentir émoustillé par ce corps léger qu'il retenait dans ses mains, par la petite langue tiède et glissante qui frétillait sur la sienne, par l'élan fiévreux qui précipitait son frère à sa rencontre. Il l'attira jusqu'à le mettre à califourchon sur lui puis, tandis qu'il le maintenait par la nuque pour continuer de l'embrasser, il lui passa la main droite sous le ventre, le reprit au travers du short, et il le manualisa en plein de ses doigts retournés vers le haut comme une griffe. Il lui écrasait maintenant la bouche contre la sienne, résolument, en lui enfonçant la langue à son tour, et Félix était aux anges ; il se donnait sans retenue.

Il commençait à sentir monter en lui un vrai désir pour son frère et, sans lui lâcher les lèvres, il ramena la main droite pour venir s'emparer des petites fesses au travers du short. Félix gémit de plaisir, et il s'étendit sur lui de tout son long. Axel s'impatienta, il s'enfonça sous l'élastique pour lui prendre le derrière à nu, et il le pétrit fermement. Félix n'était peut-être pas une beauté fatale, mais il avait un corps délectable, à la peau satinée, aux muscles resserrés, tendus par le sport, et il joua vivement avec les jolies fesses, tendres et nerveuses à la fois, un abricot dont la chair délicate enrobe la dureté d'un noyau. Il sentait contre son ventre la petite épine de bois lui entrer dans le nombril, et il pressait sur ses reins pour le masturber contre lui, tandis que son propre membre, comprimé dans le pantalon, s'exacerbait entre les jeunes cuisses qui se tortillaient sur lui. Il était en train de calculer s'il allait lui-même s'abandonner dans son caleçon, où s'il ne passerait pas à une étape supérieure dans ses relations avec son frère, trouvant un moyen plus radical pour jouir de lui, quand il devina soudain que quelqu'un entrait dans la pièce.

« Ben, faut plus se gêner ! »

Félix sursauta et se dégagea vivement. Axel, contrarié par cette nouvelle frustration, embarrassé d'être surpris dans cette situation, rectifia la position et se redressa… Avant de reconnaître la voix de l'intrus, en un instant plusieurs hypothèses lui avaient traversé l'esprit : s'il était impossible qu'il s'agît de son père, qui ne rentrait que beaucoup plus tard, improbable que ce fût déjà Maxence, qui traînait toujours avec des copains après ses cours, il n'aurait pas eu envie non plus que ce fût sa mère, partie chez le coiffeur, mais qu'un contre-

temps pouvait faire revenir plus tôt, et qui n'aurait certainement pas apprécié de le trouver batifolant avec Félix, elle qui voulait rester la plaque tournante des relations entre ses fils, leur centre de gravité ! Il fut rassuré de découvrir Xavier.

Déçu d'avoir été interrompu au moment critique, Félix lui jeta d'un ton acerbe : « T'es jalouse ? »

Xavier haussa les épaules, vexé : « Sûrement ouais !… Je préfère encore me branler tout seul ! »

Axel rit silencieusement. Avec ses airs de sainte-nitouche, Xavier était peut-être le plus accro des quatre. À quatorze ans, il prétendait le faire jusque cinq fois par jour – et il n'avait assurément pas besoin de la compagnie de ses frères pour cela.

« Alors, tire-toi ! » fit Félix boudeur.

Axel contemplait son puîné : il portait un sweat à capuche Adidas rouge, sous lequel dépassait une chemise blanche qu'il n'avait pas pris la peine d'enfoncer dans son pantalon, un jean noir et étroit qui trouvait pourtant le moyen, sur ses jambes fines comme des baguettes, de faire des vagues délicates sur les genoux et les chevilles… Jusqu'à présent, il ne s'était pas résolu à l'entreprendre, redoutant de se faire éconduire par celui qui professait de n'être intéressé que par les filles, celui qui, depuis des années, attendait son tour pour être le favori de leur mère – il n'y avait qu'à voir comment, l'observant dans la cuisine, il avait paru flamber de jalousie. Cependant, ce désir d'être câliné dans les bras maternels confortait Axel dans son intuition que le bel ange, même s'il ne le reconnaissait pas, ne détesterait éventuellement pas de connaître une expérience plus passive et, pourquoi pas, d'être pris dans l'étreinte de bras masculins. En tout cas, cette exhibition involontaire confortait la précédente ; il pensa que c'était l'occasion de franchir une première étape. Sa mère encore absente pendant une heure au minimum, il ne risquait pas d'être surpris au milieu de ses initiatives. Il aurait préféré être seul avec lui, mais il avait peur aussi que Xavier ne le prît pour un Maxence, pour un vicieux ne cherchant que le moyen d'assouvir sa lubricité, et la présence de Félix, avec sa tranquille effronterie, pouvait réduire les enjeux, donner à cette première fois un air facétieux.

« Bon, arrêtez ! » fit-il. Et mollement il tendit la main vers Xavier. « Viens. On regardait la télé.

– Oh, non ! » gémit Félix. « Maintenant, tu vas plus t'occuper que de lui !

– Mais dis donc : c'est pas toi qui fais ta jalouse plutôt ?! »

Xavier s'approcha, hésitant. « Qu'est-ce que vous regardez ? » Il tirait sur ses cheveux, d'un blond châtain aux reflets dorés, qu'il portait suffisamment longs pour pouvoir en sucer une mèche.

« Ce que tu veux », fit-il pour exclure tout refus.

Et, son frère se trouvant debout à sa droite, à côté du canapé, il lui posa la main sur le mollet. Xavier se raidit, mais il ne s'écarta pas. Axel remonta alors sur le jean noir, passa sur le jarret fin et délié, nerveux comme celui d'un poulain, et il lui prit la cuisse par derrière, au-dessus du genou. « Tu choisis. En fait, je m'en fous. » Il le palpa légèrement, feignant un geste distrait, tandis que le garçon restait concentré sur l'écran, sans protester, faisant mine de ne rien remarquer, ce qui était bon signe.

Félix, qui s'était résigné à rajuster son short et à se rasseoir, s'écarta sur le côté gauche du canapé en faisant une place au centre. Axel fut surpris par cette preuve d'intelligence : forcé de constater que l'attention s'était reportée sur Xavier, plutôt que de faire contre, il faisait avec.

Xavier le regarda, lui aussi un peu étonné par cette amabilité inattendue, et, après un instant d'hésitation, il s'installa face à l'écran, entre ses frères ; il se passa la main dans les cheveux pour les repousser en arrière, et il se plongea dans les démêlés de Brooke et de Julian.

Axel tendit le bras et, par-dessus les épaules de Xavier, il prit la nuque de Félix qu'il caressa doucement, avec tendresse, pour le remercier. Il savait que par cet encouragement, en lui montrant qu'il reconnaissait la complaisance dont il avait fait preuve, il lui dispensait le lait et le miel… Puis, discrètement, il ramena la main, laissant son coude appuyé sur le dossier du divan, et il effleura du bout des doigts l'épaule de Xavier – lequel ne broncha pas.

Le salon plongeait dans le noir, accompagné par le bruit de la pluie qui gardait un rythme soutenu. Cette inaction ne convenait pas à Axel qui voyait le temps passer.

Au bout d'un moment, l'air de rien, dans la continuité du mouvement précédent, il acheva de replier le bras et vint poser la main sur l'épaule du garçon. Puis, comme il ne bronchait toujours pas, feignant un geste distrait, il se mit à jouer avec les mèches qui lui tombaient dans le cou.

Cette fois, Xavier s'écarta avec un tic d'agacement.

Axel affecta d'en rire, et il lui glissa franchement ses doigts dans les cheveux, les lui rabattant de côté, ébouriffant le fouillis des mèches blondes. « Allez, sois pas crispé comme ça, détends-toi ! »

Xavier, contrarié, inclina la tête pour se dégager, mais sans le repousser tout à fait non plus.

Décelant que le garçon ne se refusait pas véritablement, Axel décida de sauter les étapes ; après tout, c'était lui l'aîné, il pouvait bien s'imposer. Il le saisit d'autorité par la nuque et, le forçant à tourner le visage vers lui, il l'embrassa sur la bouche. Il n'avait pas prémédité son geste, il l'avait accompli sur une pulsion qui venait de loin, mais quand il se rendit compte de ce qu'il avait fait, il comprit qu'il ne fal-

lait pas laisser au garçon le temps de se ressaisir. Et il accompagna cette attaque en lui envoyant la main droite entre les jambes. Il lui empoigna le paquet au travers du pantalon.

Son frère tressaillit, se raidit en le repoussant, se débattit comme un chat ; mais en vain. Axel était plus fort que lui et, maintenant qu'il avait joué son va-tout, il n'avait plus envie de le lâcher, il voulait aller jusqu'au bout. Et, d'un coup, Xavier céda. Tout son corps se décrispa, et il se livra comme si, en fait, il n'attendait que cela.

Axel se sentit infiniment soulagé. Enivré, peinant à croire en sa bonne chance, il commença de profiter pleinement du jeune garçon. Il baisa vivement ses lèvres délicieuses, légèrement charnues, effilées, et, toujours dans l'idée de marquer son avantage, de ne pas laisser Xavier se reprendre, très vite il les écarta avec la langue, il lui entrouvrit les dents. Pendant ce temps, il pétrissait la ligne de la braguette le long de laquelle une raideur montait rapidement. Dès qu'il l'eut entre les doigts, il travailla pour la séparer du bas-ventre, la malaxant comme un enfant qui joue dans le sable.

À peu près assuré que Xavier n'allait plus le repousser, sans cesser de faire rouler la tige dure dans le pantalon, il se recula pour regarder son puîné : il avait fermé les yeux, il n'y avait plus de réticence en lui, il se concentrait tout entier sur les sensations qui le submergeaient ; il était complètement reviré. Tout en continuant à s'enfoncer de la main gauche dans ses cheveux et lui malaxer la nuque, de l'autre il lui abandonna le ventre et remonta, se faufila sous le sweat rouge, sous la chemise blanche – il se rendit compte qu'il n'avait rien dessous, autre violation du diktat maternel… Mais il n'oubliait pas Félix, il devait s'assurer de sa complaisance, et il lui jeta un coup d'œil en lui désignant d'un signe des yeux la braguette délaissée de Xavier.

Félix comprit aussitôt. Il entreprit de tirer la fermeture Éclair du pantalon noir, l'écarta, et il dégagea du slip blanc le membre assez gros et déjà dur. Axel imaginait bien qu'il aurait sans doute largement préféré se trouver à la place de Xavier, se faire lui-même embrasser et caresser, mais il jouait le jeu, il se consolait grâce à cette complicité avec son grand frère. Félix se mit à le masturber timidement, très certainement la première fois qu'il le lui faisait. Axel regarda le membre dans la petite main qui l'entourait tout juste, la chair qu'on devinait, rose sous la couronne de peau, et il s'étonnait que son puîné, si mince et filiforme, fût déjà doté d'un organe plutôt épais et vigoureux – la question du sexe des anges était close !

Il avait en même temps égoïstement pris possession du ventre somptueusement doux et tiède, à la fois ferme et tendre, velouteux, et il en avait fait sa chose. Il errait sur cette chair exquise, il l'envahissait comme une vague s'empare de la plage en la couvrant. Il avait remonté le sweat et la chemise jusque sous les aisselles, et dans l'obscurité

de cette fin de journée il admirait la poitrine aux flancs striés, éclairée par la lueur mouvante de la télévision qui continuait de diffuser son utile bruit de fond. Il joua avec les tétins ovales, les pinçant et les caressant tour à tour, et Xavier semblait y avoir beaucoup de sensibilité, car ils lui sortirent soudain au milieu de la poitrine comme deux graviers. Il ne se lassait pas de cette douceur, de ce torse étroit, de cet abdomen tressaillant, de parcourir ce corps qui ne se refusait pas, qu'il avait cru inexpugnable et qui s'était livré à sa première attaque, pratiquement sans se défendre.

Il le délaissa, un instant, pour poser la main sur la tête de Félix, l'encourageant à descendre vers le sexe de son frère. Le jeune garçon obtempéra, et il lui emboucha le gland. Aussitôt Xavier se raidit, frémissant sous l'intensité de cette sensation. Axel revint l'embrasser, lui remettant la langue, et il recommença de lui caresser le ventre, la poitrine, le palpant comme un chat qui fait son pain, tandis que, plus bas, Félix continuait de l'épanouir. Et il découvrait que sa bouche, souple et vive, réagissait à toutes ses sollicitations, qu'elle n'avait pas peur de venir au-devant de la langue qu'il lui enfonçait sans retenue, de jouer avec elle, de l'entourer.

Du coin de l'œil, il surveillait Félix qui s'était écarté et attaquait maintenant le gland par de petites lèches sur la fente centrale, alternées avec des baisers légers qu'il déposait sur le côté de la hampe et de sa racine. Il vit bien qu'il soumettait Xavier à un traitement soigné – auquel il l'avait initié lui-même – et qu'il ressentait de la fierté à montrer tout son art. Il faisait tourner sa langue autour du cabochon à présent entièrement découvert, y abandonnant de la salive qu'il laissait descendre sur la muqueuse frémissante. Et Axel sentait simultanément monter sous ses lèvres, sur sa langue, le retentissement du plaisir dont le corps de son frère était parcouru.

Après quelques instants, il s'écarta de nouveau. Tout en regardant le gland retourner dans la bouche de celui qui le polluait, il déboucla la ceinture de Xavier et défit le bouton de la taille.

Félix, sans renoncer au bonbon auquel il semblait avoir pris goût, tira des deux mains sur le pantalon et le slip pour les descendre en travers des jambes.

Axel glissa la main entre les cuisses de Xavier, et il s'empara des bourses durcies qu'il manipula comme il l'avait fait de ses tétins, les faisant rouler dans ses doigts, les serrant et les caressant alternativement. Félix se recula de nouveau, pour profiter du spectacle, et Xavier poussa un gémissement contrarié tandis que son membre oscillait dans le vide, mécontent que la bouche qui l'avait comblé l'eût abandonné. Axel sourit, amusé de la transformation du garçon orgueilleusement indépendant en une jeune fille pâmée. On voyait qu'il découvrait le plaisir d'être pris, d'être trituré, d'être désiré.

Il se pencha sur lui comme s'il allait revenir l'embrasser, mais il s'interrompit au moment où il le frôlait. Xavier avait machinalement esquissé le mouvement d'entrouvrir les lèvres, et Axel se recula pour l'agacer, puis il lui donna nonchalamment un petit baiser, se recula de nouveau, le baisa encore, à petits coups, à peine, comme un oiseau picore des miettes. Soudain il se tourna pour l'embrasser sous le bras, sous la chemise remontée, où il lui fourra la langue dans le creux de l'aisselle.

Xavier poussa un cri : « Arrête !… »

Axel revint au-dessus de lui, goguenard. « Alors, ma chatte ? on fait moins la maligne, hein ? » Il se sentait maintenant sûr de lui, il ne redoutait plus que le garçon se rebiffât.

Il lui lâcha les bourses pour lui glisser la main entre les cuisses et s'emparer de ses fesses. Tandis qu'il les enserrait dans ses doigts, il observait les mimiques que le plaisir, mêlé de confusion, de gêne, provoquait sur le visage de Xavier, qui avait fermé les yeux pour ne pas soutenir son regard.

Félix, imitant Axel dans ses manœuvres pour pousser Xavier à bout, maintenant suivait de la pointe de la langue la racine de la verge retournée sur le ventre, laquelle tressautait désespérément dans l'attente d'être reprise, et il titillait du menton les testicules rétractés, durs comme des noix.

Axel ramena la main, s'enfonça le majeur dans la bouche et le suça.

Xavier gémit : « Non… arrête !… Pas ça… »

Mais il ne lui prêta aucune attention, il voulait le posséder, symboliquement au moins, marquer une étape définitive, irrévocable, et il lui remit la main entre les fesses, tâtonnant jusqu'à trouver la petite encoche.

Xavier se débattit, mais sans beaucoup de conviction. « Non, arrête, j'te dis ! »

Il regarda Félix : « Vas-y. Tu le finis. » Et en même temps que le garçon le reprenait en bouche, d'un geste sûr et énergique, il le transperça.

Xavier poussa un grognement de protestation. Mais l'instant d'après, pris par la vive sensation de son gland aspiré entre des lèvres délicieusement actives et de ce doigt qui, soudain, s'était mis à vivre en lui, il fut emporté. La lame du plaisir l'ensevelit. Il se renversa en arrière, la nuque cassée sur le dossier, et il s'agrippa aux coussins, agité de soubresauts.

Axel ressortit de lui et, repoussant Félix, il referma la main sur le membre brillant pour le finir. Xavier cria en se libérant, et il éclaboussa son ventre de semence, en plusieurs saccades nerveuses, dessinant de jolis doigts translucides qui lui montaient jusqu'au plexus.

Axel passa son index dans le liquide encore chaud répandu sur le garçon assommé. Il l'approcha de son nez, puis il le mit sur sa langue, referma les lèvres, et il le suça doucement. C'était la première fois qu'il goûtait un sperme qui n'était pas le sien. Enivré, il eut l'impression d'avoir l'eau iodée d'une huître en bouche.

Le soir

Xavier laissa tomber dans le panier à linge sale son slip et la chemise qu'il avait tachée de son sperme, puis, enroulé dans sa serviette, il ouvrit la porte de la salle de bains. Il lança un coup d'œil dans le couloir afin de vérifier qu'il était vide, et il le traversa pour rejoindre sa chambre en face.

Il referma la porte, abandonna la serviette par-dessus ses vêtements qu'il avait abandonnés par terre quand il avait commencé de se déshabiller, et, nu dans la pièce, il hésita un instant. Il eut un peu froid, et il décida de se faufiler sous sa couette. Il avait une demi-heure avant le dîner, et, après sa douche, il avait envie de se prélasser un moment ; de toute façon, Félix n'avait pas encore pris la sienne.

Il venait de se lover comme un chat dans ses plumes, quand il entendit Axel entrer dans son cabinet de toilette, situé entre leurs deux chambres – lui devait partager la salle de bains commune avec Félix et les invités, lorsqu'il y en avait. Par l'orifice, il l'entendit pisser dans le lavabo – il ne comprenait pas pourquoi son frère avait cette habitude plutôt que de le faire dans les W.C. Au moment où ils avaient emménagé dans cette villa, plusieurs années auparavant, il avait découvert à côté de la tête de son lit un trou circulaire percé dans la cloison, qui avait peut-être été un passage de tuyau et qui donnait dans le cabinet contigu. Axel et lui s'étaient gardés d'en signaler l'existence à leurs parents, et ils l'utilisaient à toutes sortes de jeux plus ou moins innocents, se glissant des papiers codés comme des prisonniers, ou se transmettant des insultes et des obscénités en toute impunité.

Il fut troublé en repensant à ce qui s'était passé devant la télévision. Même si l'effet en avait été très vif, ce que Félix lui avait fait ne comptait guère, ce n'était qu'un gamin, un singe savant, et au total cela n'avait pas plus d'importance qu'une fille qu'on paye pour un pompier. Mais il était à la fois mécontent d'avoir été forcé par Axel, vexé de s'être laissé aller, et, sans se l'avouer tout à fait, étonné du plaisir qu'il y avait pris… Il avait toujours ressenti de l'admiration pour le cadet de la famille, sa tranquille assurance, son intelligence sensible, son aura charnel, mais aussi de la jalousie tant il attirait les regards, l'attention de tous – et en particulier de sa mère qui, comme il l'avait

encore surpris l'après-midi, entretenait avec lui une relation à peine dissimulée. Il n'avait toutefois auparavant jamais imaginé avoir de rapports avec lui – ni avec aucun garçon d'ailleurs.

Comme pour se rassurer, il voulut s'en refaire une, même si la précédente n'était pas loin, et il commença de se tripoter tout en cherchant une image qui participerait mieux de ses fantasmes habituels. Quand lui revint celle des deux filles, le matin, à l'arrêt de bus, son membre tressaillit. Mais il ne parvenait pas à choisir, elles étaient très différentes, cependant elles l'attiraient également. Tout à coup, il imagina la blonde recevant chez elle la plus jeune, venue regarder un film…

Elle l'installe sur le canapé, devant la télévision, lui sert un verre, s'assied à côté d'elle, bavarde. Alors que le film a commencé depuis un moment, soudain elle passe la main sous les longs cheveux bruns lâchés sur le pull rayé bleu et blanc, et elle l'oblige doucement à se tourner vers elle. La fille la regarde, étonnée, mais, impressionnée par la détermination de son hôtesse, elle la laisse faire quand elle se penche sur elle, qu'elle l'embrasse tendrement sur la bouche.

À cette idée, Xavier se la prit plus franchement et partit dans un aller-retour assez vif. Il ne savait pourquoi, imaginer deux jeunes femmes ensemble lui faisait beaucoup d'effet. Une fois, devant un film où se trouvait une scène semblable, Axel avait dit que c'était « le désir aimant le désir… » Il n'avait pas très bien compris, mais intuitivement cela lui paraissait juste.

La blonde pose la main sur le ventre de son amie, elle remonte sur les petits seins moulés dans les mailles moelleuses du pull marin, elle les presse, les serre entre ses doigts, tandis que sa compagne ne peut retenir des soupirs douloureux. Elle lui mange la bouche, elle y vient et y revient, elle tourne et retourne comme si elle voulait la transpercer. Enfin, doucement, elle la pénètre avec la langue.

Xavier tressaillit à cette image. Il sortit le bras de sous la couette, récupéra par terre une de ses chaussettes, et l'enfila sur son membre tendu. Il le reprit à pleine main, et il frissonna sous la sensation familière du tissu élastique qui l'enserrait. Aussitôt il partit dans une friction plus rapide, plus intense.

La main de la blonde descend entre les cuisses qui tressaillent à son contact. Elle défait le pantalon blanc, elle entre sous la petite culotte qui n'offre aucune résistance, elle enfonce un doigt entre les lèvres humides.

Son sexe, gros maintenant, exacerbé, emprisonné dans son fourreau, lui envoyait dans le cerveau des sensations qui grimpaient en flèche, à lui donner le vertige.

Elle lui lâche la bouche pour l'embrasser dans le cou, sous le menton, derrière l'oreille. Elle remonte la main sous le pull et, repoussant

le soutien-gorge, elle s'empare des tétons, les presse, les tourne dans ses doigts. Très vite, ils saillent au milieu des jeunes seins, ils se redressent, ils durcissent incroyablement. Elle sourit en voyant comment la brune réagit à ses sollicitations. Elle revient sur les lèvres et les picore de petits baisers provocants.

Il entrouvrit la bouche, inspira l'air entre ses dents, tandis qu'il se cambrait sur le matelas, les jambes tendues, tous les orteils crispés ; son poignet maintenant s'agitait à toute vitesse. Il sentait que, épuisé par la précédente décharge qui n'était pas loin, celle-ci ne lui viendrait pas si facilement.

Elle retourne entre ses cuisses, lui repousse ses culottes, lui écarte les jambes, et vient lui prendre par-dessous les fesses qu'elle serre et triture assez vivement. Puis, elle se met le majeur dans la bouche, le ressort tout brillant de salive. La plus jeune s'inquiète, l'implore de ne pas lui faire cela. Mais elle n'en tient aucun compte et, avec un sourire tendrement moqueur, elle lui remet la main entre les jambes, elle lui enfonce son doigt mouillé au fond de la raie des fesses, que l'autre tente en vain de resserrer. Elle sonde de sa phalange le tour du petit cercle contracté, puis elle l'embrasse en pleine bouche de nouveau, et, à l'instant où elle lui darde la langue, elle la perfore d'un coup. La jeune fille se tend brusquement, elle se raidit, elle est soulevée de tressaillements qui la traversent de part en part.

Emporté par cette image, Xavier jouit enfin, plutôt douloureusement, et il gémit en se tordant sur le matelas. Son liquide, moins abondant que tout à l'heure, jaillit en courtes saccades et se répandit dans la chaussette blanche. Puis il retomba.

Tandis que le brouillard lumineux qui lui obscurcissait l'esprit se dissipait lentement, il remercia encore une fois son corps pour ce ressort merveilleux dont il pouvait user presque à volonté, qui lui procurait des sensations si intenses… C'était la première fois qu'il imaginait deux jeunes femmes ensemble, qu'il pensait à des lesbiennes ; l'effet, pour le moins, avait été très vif… Aimerait-il aussi imaginer un couple de garçons ? Mais non, il ne savait pourquoi, seules les filles l'attiraient… Cependant, il avait bien eu du plaisir entre les mains d'Axel… Mais il était vrai que, avec son air nonchalant, non loin du délicat, toujours net, bien habillé, bien coiffé, son frère était souvent à la limite du féminin… En fait, il lui trouvait quelque chose d'une grande sœur… Une grande sœur maternelle… Oui, il y avait de cela. Et il comprit soudain pourquoi il avait accepté si facilement ce qui s'était passé l'après-midi devant la télévision.

*

De retour dans sa chambre, Axel empoigna son polo par le col, attrapant le tee-shirt en même temps, et il les tira ensemble pour les rejeter sur le lit. Quand il s'amusait ainsi à se déshabiller d'un coup, il avait l'impression d'être un serpent qui muait… Il déboucla sa ceinture, déboutonna son pantalon et, pareillement, l'entraîna avec le slip sur ses genoux. Il s'assit, délaça ses Clarks, les arracha. Puis il repoussa simultanément le pantalon, le slip, les chaussettes, qu'il abandonna sur le lit, comme des dépouilles. Il se releva et se jeta un coup d'œil dans la glace de l'armoire. Il aimait se voir nu avec seulement sa montre, le poignet ceint par le bracelet en cuir, ce qui lui paraissait, il ne savait pas bien pourquoi, une sorte d'indécence délicate. Il se résolut à la défaire, la posa sur son chevet, et passa dans le cabinet de toilette.

Il régla l'eau assez chaude, comme il l'aimait, et il entra dans la cabine de douche. Il frissonna quand elle toucha la peau sèche de son buste. Il promena ensuite la pomme sur tout son corps – en évitant les cheveux que, la veille, il avait déjà lavés. Il la passa dans son dos, en insistant sur la nuque, ce qui lui procurait un délicieux délassement, puis il vint sous les bras, sur le ventre, tournant et retournant sur son sexe qui frémissait d'aise, sur les bourses en relevant le jet par-dessous, puis entre les fesses.

Il arrêta l'eau, se versa du gel-douche dans la paume. Tandis qu'il commençait de se frictionner sous les bras, autour du cou, sur la poitrine et le ventre, le léger parfum de verveine l'environna, délicatement acide, à peine sucré. Longuement, il malaxa dans ses doigts son membre qui avait déjà sensiblement grossi, tirant et repoussant le prépuce – en prenant garde que le savon n'allât pas sur la muqueuse de son gland, comme sa mère le lui avait recommandé pour éviter les irritations –, puis, empaumant ses bourses par-dessous, il les fit rouler dans la mousse. Il se passa la main gauche entre les cuisses, se caressa la raie de ses doigts savonneux, se titilla l'anus. Il recourba le majeur et en enfonça une phalange sans difficulté ; il frémit délicieusement. Autant il n'aimait qu'à demi lorsque sa mère le lui faisait, autant il trouvait assez délectable de se le mettre lui-même. Il se demanda comment Xavier, lui, avait pris cela.

Il se laissa aller en arrière, s'appuyant au carrelage, enferma sa verge dans son poing, et il se masturba résolument tout en continuant de se solliciter par derrière. Il repensa à son frère, à sa bouche fraîche, son torse étroit, son sexe dur et vigoureux, il se souvint du parfum de son sperme, et il l'imagina de nouveau entre ses bras ; il se vit le sodomisant. Il ne fut pas long à venir, après tout ce qu'il avait accumulé pendant la séance du salon cette dernière image fut décisive, et il jouit intensément en arrosant le rideau de douche devant lui.

Quand il eut repris ses esprits, il rouvrit l'eau, et il se rinça en faisant disparaître les traces de son plaisir.

Debout devant la glace, il se sentit un peu faible, comme si ses jambes allaient se dérober ; il s'essuya longuement. Sa mère utilisait un assouplissant dans la lessive et, dans le léger engourdissement qui succédait à l'orgasme, la douceur du tissu-éponge lui procura un délassement de tous les membres. Il observa son corps sur lequel la serviette s'enroulait comme une amoureuse, masquant et dénudant tour à tour son ventre ou sa poitrine, un bras ou une jambe, se glissant par derrière et lui frictionnant le dos, ou lui massant les fesses. Il se la passa longuement entre les cuisses, s'étonnant encore de la sensibilité de ce repli intime.

En retournant dans sa chambre, il s'aperçut qu'il marchait légèrement voûté, comme pris par une timidité que ramenait le soir. Il vit ses habits qui s'étalaient sur le lit, en vrac, mais, avec le temps qui avait viré, il faisait un peu froid, et il ne voulut pas remettre son polo, trop léger – « en avril, ne te découvre pas d'un fil ». Il alla dans son armoire, et, pour la troisième fois de cette journée, il sortit un boxer et des chaussettes propres. Il prit le sous-pull à col roulé en cachemire beige qu'il trouvait si doux, et il se demanda s'il remettrait le pantalon blanc, mais il préféra en choisir un autre, en velours, d'un vert bronze, plus chaud.

Il déposa ses affaires sur le lit par-dessus les anciennes, et, par jeu, il décida de s'habiller « à l'envers », c'est-à-dire de bas en haut, en commençant par passer les chaussettes. Il les tira soigneusement sur le bas des mollets, puis il se leva et se contempla dans la glace. Il se redressa alors, comme s'il n'avait plus peur de se montrer, comme si ces écrins blancs sur ses pieds suffisaient à accomplir sa beauté – il pensa qu'ils produisaient un effet semblable à celui de sous-vêtements aguichants pour une femme.

Il attrapa le boxer et, sans cesser de s'observer, il leva les pieds alternativement pour l'enfiler. Il le remonta lentement sur les cuisses, l'amena petit à petit au-dessus de son sexe, le fit coulisser sur une hanche, sur l'autre, puis, glissant les mains derrière lui, en recouvrit ses fesses, enfin il l'ajusta autour de sa taille.

Il passa le pull beige à même la peau. Sa mère les obligeait à porter au moins un tee-shirt dessous, mais, quand il était seul, il ne mettait rien ; or ce soir ses parents étaient de sortie, et elle n'irait pas vérifier avant de partir. De le sentir directement sur lui l'électrisait. Face à la glace, il se caressa lentement la poitrine, montant jusqu'à la base du cou, s'enveloppant une épaule tendrement, retournant sur le ventre qui devenait un coussin plat et moelleux. Dans la douceur du cachemire, les pointes des seins se dressaient, et il revint les prendre au travers et

les presser tour à tour, longuement, jusqu'à ce qu'une sorte d'irritation le forçât d'écarter la main.

Il enfila le pantalon en y enfonçant le pull, et il le referma. Il faufila dans les passants une ceinture qu'il boucla, mais il la défit aussitôt pour la fermer de nouveau, d'un cran moins serré : il ne sortirait pas ce soir, il se fichait de ce que le pantalon lui tînt de près, qu'éventuellement il lui descendît un peu sur les hanches, au contraire il aimait, quand il allait et venait dans la maison, ressentir un léger relâchement autour de la taille, comme un abandon, un alanguissement qui lui faisait percevoir physiquement combien son ventre était plat.

Il ressortit le pull ras du cou violine qu'il avait rangé le matin, et il le passa par-dessus. Il ne remit pas sa montre : il la considérait un peu comme un bijou qu'il ne portait que lorsqu'il quittait la maison. Enfin, après avoir enfilé ses chaussures d'intérieur, des mocassins en cuir marron clair, il se sentit au chaud, confortable, protégé.

*

Axel picorait dans son assiette les restes du quatre-quarts que leur mère avait préparé et servi avec de la glace au caramel salé. Dehors, le jardin détrempé avait disparu dans une ombre précoce ; il avait cessé de pleuvoir, mais le ciel demeurait couvert. À sa droite, ses deux cadets face à face étaient déjà prêts pour la nuit, Félix en pyjama, Xavier en sweat et large short blancs, et ils discutaient âprement de leur préparation au « 5e Sillon X-Race Kids de Savenay », une course de VTT pour les 12-15 ans qui aurait lieu le samedi suivant. À sa gauche, les places des parents étaient vides, car ils devaient dîner dehors.

Devant lui, Maxence n'avait pas fini son dessert. Le regard fixe, il semblait perdu dans ses pensées. Axel le surveillait du coin de l'œil ; il se méfiait toujours un peu de ses réactions. C'était le plus costaud des quatre, il coiffait ses cheveux bruns en une brosse mi-longue, et souvent il ne se rasait pas de plusieurs jours. Il affectait de porter des vêtements assez voyants, comme la chemise rouge à grands carreaux qu'il avait ce soir-là et qu'il gardait à dessein largement déboutonnée sur sa poitrine, par-dessus un tee-shirt noir.

Un talon claqua sur les marches en bois de l'escalier qui descendait de la chambre des parents et aboutissait dans l'espace de la cuisine-salle à manger. Leur père, prêt en premier, apparut dans un impeccable costume gris sombre et s'avança vers la table. « Ça va ? Vous avez bien dîné ? » fit-il en feignant d'ignorer l'assiette de Maxence. « Vous ne vous coucherez pas trop tard, n'est-ce pas ? Extinction à dix heures et demie. D'accord ?

– J'ai encore des devoirs à faire… » marmonna Axel.

Son père s'assit à côté de lui, mais en tirant la chaise de côté pour rester à distance, et il croisa les jambes.

« Tiens-toi droit, Axel, s'il te plaît. »

Ennuyé par cette sempiternelle semonce, il ondula en s'étirant à demi pour feindre d'obéir.

« Et quand vas-tu te décider à passer chez le coiffeur ? »

Ça y était : son père l'avait pris pour cible, il n'allait plus le lâcher. Il grommela quelques mots inarticulés.

« Tu voudrais avoir la politesse de me répondre distinctement ?

– Oui.

– "Oui", quoi ?

– Oui, je vais aller chez le coiffeur…

– Et quand ?

– Je sais pas… Bientôt. »

Manifestement agacé par ce flou derrière lequel il se retranchait, son père se retourna vers Xavier. « Et toi ? C'est pareil : bientôt on ne te verra plus les yeux ! Tu vas loucher ! »

Félix se mit à rire. « Il manquerait plus que ça : il est déjà sourd !… »

Axel ricana avec lui pour détendre l'atmosphère.

Xavier haussa les épaules.

Son père fit semblant d'ignorer l'allusion. « Bon. Alors, racontez-moi votre journée : qu'avez-vous fait de beau ? »

Maxence parut se réveiller. Il releva lentement les yeux et regarda son père. « En TP, on a construit un transformateur… C'est génial : avec un rhéostat, et tout !

– C'est quoi l'intérêt ?

– Eh ben, pour transformer l'alternatif en continu, contrôler la puissance, tout ça. Ça pourrait servir de gégène, si tu veux, comme pendant la guerre d'Algérie ! » Il eut ce rire un peu fou qui lui était familier et qui avait quelque chose d'effrayant.

Son père fronça les sourcils : « J'espère que tu ne vas pas encore faire je ne sais quelle sottise avec ça, Maxence ? Tu apprends l'électronique, pas les méthodes de Bigeard ! »

Maxence gloussa comme d'une bonne plaisanterie.

Son père se tourna vers Axel : « Bon, et toi, tu n'as pas inventé la bombe H au moins ?

– Ben… Un contrôle de math…

– Ça s'est bien passé ?

– Ouais, j'sais pas… Je pense… »

Son père se tourna vers Xavier. « Et toi ?

– Oh, ce soir, on a regardé un film de cul !… » Le garçon se rendit brusquement compte de son lapsus, et il piqua un fard tandis qu'il tentait de se rattraper : « Euh… un film de merde, je veux dire !…

– Xavier ! Surveille un peu ton langage, je te prie, ou ça va barder pour toi ! »

Axel se retint pour ne pas éclater de rire. Xavier était écarlate. Il avait sorti précisément le mot qu'il avait voulu éviter.

Son père les dévisagea, suspicieux. « Qu'est-ce que vous avez regardé ? »

Félix pouffa pour minimiser. « Une série sur NT1, *Les Frères Scott*. Un truc à la guimauve très… barbant, mais y avait rien d'autre. »

Des talons plus aigus égrenèrent les marches à leur tour. Leur mère apparut, magnifique dans une robe fourreau carmin, son visage souriant encadré par ses cheveux blonds et lumineux, parfaitement coiffés, mais avec une touche décontractée. Elle fit le tour de la table en embrassant chacun de ses garçons sur le sommet du front. Quand elle en fut à Axel, elle le prit par les épaules et se pencha pour lui dire à l'oreille : « … Et je te prierai de mettre ce soir un pyjama avant de te coucher ! Au moins un tee-shirt et un caleçon. Cette nuit, j'ai vu que tu n'en portais pas… Je n'aime pas cela du tout. Compris ? »

Axel fit profil bas et ne répondit pas. Il se demandait comment elle avait pu s'en rendre compte !

Puis elle se redressa et leur adressa un sourire chaleureux : « Bon. Passez une bonne soirée. Ne vous couchez pas trop tard : Xavier et Félix en tout cas, extinction à dix heures et demie. Et pas de bêtises, n'est-ce pas ? » Puis à son mari : « Svyet, vite, on est à la bourre, *hurry up !* »

Leur père répondit, agacé : « Eleonora ! Ça fait un quart d'heure que je t'attends ! »

L'instant d'après, la porte d'entrée claquait. Dès qu'ils entendirent la 207 démarrer, les garçons se levèrent.

Maxence s'étira en ricanant grassement : « Allez ! Tout le monde range, sinon je vous fouette ! »

Xavier le regarda de travers, agacé par son ton de commandement.

Maxence lui passa la main dans les cheveux et l'ébouriffa : « Allez, arrête de faire la gueule, ma poule ! Ôte ton bouchon et pète un bon coup : ça ira mieux ! »

Félix pouffa. Il était toujours un peu en rivalité avec Xavier, et qu'il se fît chambrer lui convenait bien.

Ils débarrassèrent la table ensemble, mais ce fut quand même Maxence qui en fit le moins. Il disparut ensuite dans le couloir qui menait aux chambres.

Félix se laissa tomber devant la télévision ; Xavier s'avachit sur le canapé à côté de lui. Axel hésita : en le voyant qui tournicotait machinalement un doigt dans ses cheveux blonds, il avait envie de le rejoindre, de le caresser, de faire quelque chose avec lui qui aurait prolongé ce qu'ils avaient entamé l'après-midi, des trucs doux, des attouchements esquissés, qui n'aboutissent pas, qui laissent le désir intact, et qui durent, sans fin, sans conclusion… Mais il savait que s'il commençait cela, il ne terminerait jamais le devoir de physique qu'il aurait dû déjà faire en rentrant du lycée et qui était à rendre le lendemain.

*

Accoudé, la tête appuyée dans la main gauche, les doigts enfoncés dans les cheveux, les yeux brûlés par la lampe de bureau qui éclairait vivement son classeur et son livre étalés mais laissait le reste de la chambre plongé dans la pénombre, Axel séchait sur la dernière question de l'exercice. Il avait beau faire, il n'arrivait pas à équilibrer les équations chimiques entre les ions après leur réaction. Il reconnaissait qu'il était distrait. Il n'arrêtait pas de repenser à Xavier, il aurait voulu aller le retrouver, initier un tête-à-tête avec lui, consolider le début de relation qu'ils avaient enfin entamée. Mais il fallait absolument qu'il finît ce travail – déjà qu'il avait renoncé à lire le chapitre qu'il avait zappé pendant le cours d'Histoire.

Distraitement, il leva la main droite, vint sur sa poitrine et, avec le capuchon de son Bic, il se titilla le sein. Allumé par cette sensation, il déposa le stylo-bille, passa la main sous son pull violine, et il se caressa lentement le ventre au travers du sous-pull ; il ne se lassait pas de sa matière duvetée, tendre, délicieuse. Il remonta sur son torse, entre ses deux vêtements, sollicita en les pinçant ses tétins nus dans le cachemire, puis il monta encore, se prit l'épaule et la fit rouler sous sa paume. À défaut d'être avec Xavier, il s'accordait une petite pause en solo…

Surpris d'entendre la porte s'ouvrir, il retira rapidement la main de sous son pull et releva la tête : il fut contrarié de voir qu'il s'agissait de Maxence. Mais il fut surtout inquiet de découvrir que son frère, immobile sur le seuil, un vague sourire au coin des lèvres, était en chaussettes, entièrement nu !… S'il traînait ainsi, à poil dans la maison, c'était évidemment parce que les parents étaient sortis. Cela n'augurait rien de bon.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda Maxence sans bouger. « Tu bosses ? »

Axel haussa les épaules en signe d'évidence. Maxence était le plus imprévisible, le plus braque de tous, et il craignait ses lubies. Initié trop jeune par leur mère à des jeux sensuels, il n'avait pas supporté

lorsqu'elle l'avait lâché pour se consacrer au cadet. Du coup, il lui arrivait de contraindre Axel à des relations assez dégoûtantes, lui imposant des arrangements tordus, comme si à vingt ans il avait parcouru toutes les postures et qu'il lui fallait des situations de plus en plus perverses pour réveiller ses sens. Axel avait fini par comprendre qu'il se vengeait sur lui d'avoir été délaissé.

Il s'avança. « Je m'emmerde. J'en ai marre de me branler tout seul. » Sa voix avait une étrange vibration métallique.

Axel était à peu près certain qu'il prenait de la drogue, en particulier pour augmenter le niveau de son excitation sexuelle, ce qui devait être le cas à cet instant. Son membre n'était pas vraiment tendu, mais son gland était gros et béait tel un cyclope hébété. La brosse de ses cheveux dressée sur sa tête paraissait chargée d'électricité statique.

Maxence referma la porte ; Axel n'aima pas se retrouver seul avec lui. Il erra un moment dans la chambre, puis il s'assit en se laissant tomber sur le lit.

Il prit le livre posé sur la table de chevet. « *Les Diaboliques* ? C'est quoi ça ? C'est bandant ? » Il le feuilleta.

Espérant qu'il se plongerait dans la lecture, Axel tenta de revenir à cette question de l'exercice qu'il ne savait comment résoudre.

Mais, un instant plus tard, il fut distrait par un chuintement suspect. Il releva la tête et découvrit son frère, à demi couché en travers du lit, ayant abandonné le livre par terre, qui se branlait tranquillement ! Et il le regardait fixement, avec des yeux brillants.

« Mais… qu'est-ce que tu fous ?… »

Maxence sourit, mais ne s'interrompit pas pour autant. « Axel Svyetoslavovitch Vassilianov, vous savez que vous êtes encore très bandant, mon garçon, pour votre âge ?

– Mais arrête ça, merde ! T'es vraiment dégueu' ! » Il était choqué par l'idée que son frère se masturbât en le dévisageant. C'était très déplaisant, humiliant même.

Maxence se releva, et il traversa la chambre lentement, son membre cette fois tendu horizontalement devant lui comme un étendard. Il vint à côté de lui, et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « C'est de la physique ?

– Ouais…

– Tu veux un coup de main ? » Il affecta de sourire, mais sa grimace avait quelque chose de factice.

« Non. C'est pas la peine… » Même si Maxence aurait sans doute pu l'aider, il voulait surtout s'en débarrasser. « Qu'est-ce que tu fous à poil ? » Il était gêné par ce corps adulte, à l'odeur forte, par ce sexe qui oscillait à côté de lui, sortant du buisson sombre qui s'étalait sur le ventre, plus haut que le nombril.

Maxence ricana et montra ses pieds : « Je suis pas à poil, regarde ! »

Axel était étonné de le voir dans des chaussettes blanches, lui qui depuis plusieurs années avait pris le contre-pied de ce que leur mère imposait et ne portait que des tee-shirts colorés, des caleçons bariolés, des chaussettes rayées.

« C'est celles de Xavier ! Je les ai taxées dans son panier de linge sale. Tu trouves pas qu'elles me vont bien ? » Il ricana : « Il a dû se branler dedans, y en a une qu'est mouillée au bout ! »

Axel fut confirmé dans sa conviction que son frère était en plein dérèglement. Il frissonna, pris par un sentiment pénible, mal distinct, où se mêlaient l'envie d'avoir été là au moment où Xavier s'était masturbé dans sa chaussette, d'avoir touché le tissu blanc quand il avait été imprégné, et le dégoût de ces grands pieds adultes qui déformaient les vêtements du jeune garçon, de ces orteils malpropres qui souillaient ses matières intimes, la substance de son plaisir.

Maxence se plaça derrière lui, lui posa les mains sur les épaules, et il le massa au travers des habits. « T'as mis combien de pulls ? T'as froid, mon petit chéri ?…

– Arrête… lâche-moi ! »

Il lui caressa la nuque avec les pouces, lui remonta les doigts dans les cheveux.

« Laisse-moi… Faut que je termine ça », répéta-t-il, de plus en plus ennuyé.

Maxence se pencha et l'embrassa derrière l'oreille tout en descendant lascivement les mains sur son dos. « Ouais, ouais, tu vas travailler, t'inquiète…

– Arrête ! » Axel sentait le gros sexe qui, passant par l'ouverture du dossier de sa chaise, lui heurtait le dos.

Maxence l'enveloppa de ses bras, lui caressa la poitrine, glissa une main sous le pull. « Dis donc, c'est vachement doux ! » Il se mit à chantonner : « T'es doux comme un doudou là-dedans dis donc… » Il rit.

Axel sentait maintenant le membre de son frère se frotter ostensiblement contre son dos, et il se redressa avec un mouvement agacé pour essayer de l'écarter.

« Allez, fais pas ta chochotte, je sais que t'adores ça… »

Au contraire, il n'aimait pas du tout la manière dont il le caressait, le tripotait, il était écœuré par sa façon libidineuse de promener les mains sous son pull, sur son ventre, sa poitrine. Mais il se contraignait à rester patient, avec lui, il valait mieux ne pas s'opposer frontalement.

Maxence l'embrassa langoureusement dans le cou, juste sur la jugulaire. « Je suis un vampire, je vais te pomper tout ton sang ! » Et il lui fit un suçon.

« Max, arrête ! » Exaspéré par cette agacerie, il ne put s'empêcher de se lever tout en le repoussant assez sèchement.

Mais Maxence l'attrapa par le bras et, le tirant brusquement face à lui, il le saisit par la nuque et l'embrassa à pleine bouche.

Axel ne put se dégager, car la poigne de Maxence lui écrasait les cervicales. Son frère était bien plus fort que lui, il lui faisait peur, surtout quand il lui prenait la lubie de s'énerver d'un coup, et dans ce cas mieux valait laisser passer l'orage.

Maxence l'enlaça et recommença de l'embrasser dans le cou, en fourrant le nez sous le col de son pull, en le mordillant, en répétant : « Je vais te pomper le sang ! » Il lui frottait son sexe dressé contre le ventre, le lui passait sous le pull, le lui poussait dans le nombril. Puis de sa bouche il lui monta sur l'oreille, lui suça le lobe, lui enfonça la pointe de la langue dans le creux.

Axel sursauta. « Arrête, je te dis ! » Il recula en essayant de s'en débarrasser, mais son frère le suivait à mesure, et il finit par buter dos contre le mur.

« Quoi ? T'aimes pas que je t'embrasse ? Tu préfères ta maman ? » Maxence ricana. Il lui appuya les mains sur le torse, et il lui chiffonna le pull et le sous-pull ensemble, les lui remontant au milieu de la poitrine, y enfonçant voluptueusement les doigts comme des griffes. Il lui caressa le ventre, lui pelota les hanches en les regardant avec concupiscence. « T'as une taille de guêpe, ma poule ! T'es belle comme tout… »

Puis, le fixant droit dans les yeux, il lui attrapa la main et se mit à lui sucer les doigts, d'abord l'index, puis l'index et le majeur, puis les autres en suivant, dans une parodie de fellation.

Axel restait de glace.

« Arrête un peu de faire la gueule ! » Maxence lui mit l'autre main à la braguette et la frotta grossièrement. « Comme ça, ça va mieux ? » Et il recommença de lui sucer les doigts tout en le tripotant entre les jambes.

Il ferma les yeux. Il n'aimait pas les façons de son frère, mais dans cette caresse sommaire il y avait tout de même quelque chose qui le troublait.

« Tu portes encore ce vieux fut' en velours ? » Il attrapa la ceinture et la déboucla. « T'as pas envie de mettre des trucs plus sexy ? Arrête de te prendre pour un *gentleman-farmer* ! » Il rit. Il défit le bouton et abaissa la fermeture Éclair. Il enfonça la main et lui reprit le sexe au travers du boxer. Axel tressaillit.

Maxence se colla de nouveau contre lui, l'enlaça en lui passant une main dans le dos, et se remit à l'embrasser à pleine bouche, en lui fourrant la langue dans la gorge. Il continuait de pétrir assez rudement son petit paquet et, soudain, l'empoignant, il le serra dans son poing.

Axel se dégagea d'un coup en grimaçant de douleur. « Mais t'es dingue ! Me triture pas comme ça ! Tu me fais mal… »

Comme si de rien n'était, Maxence le ramena sur lui, lui reprit les lèvres dans sa bouche, puis il enfonça la main sous l'élastique du boxer, et il s'empara de son membre en plein, le faisant rouler dans ses doigts. Axel gémit. Malgré la barbe de trois jours qui lui griffait les lèvres, malgré les doigts sans tendresse qui lui tordaient la verge, il oscillait entre le désir que tout cela finît et le plaisir, presque féminin, d'être pris.

Maxence se recula et le contempla avec des yeux brillants. « Allez, jeune fille, viens me sucer un peu. »

Axel gémit. « Ah ! non, pas encore… » Il avait un mauvais souvenir des fois précédentes, car son frère négligeait souvent sa toilette.

Maxence l'attrapa d'un coup par le bras et le lui tordit brutalement dans le dos. « Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

– Arrête !… »

Il accentua sa torsion. « Tu préfères me lécher le cul ? »

Axel cria de douleur. « Arrête, O.K., je vais t'en faire une… »

Maxence sourit grassement. « Très bien. Tu vas me pomper, mais, après, tu vas aussi me lécher le cul. » Il le lâcha.

Axel se redressa. Son épaule le brûlait.

Maxence lui passa lentement la main dans le cou, juste à la racine des cheveux, et il le prit par la nuque. Axel était sur le point de s'abandonner et de fléchir les genoux, mais il le reprit par le bras et, malgré le pantalon qui lui entravait les jambes, il le poussa vers le lit, l'y faisant tomber sur le dos.

Maxence lui monta dessus, à califourchon, et s'assit sur ses cuisses. Il attrapa ensemble les deux pulls et les lui repoussa sous les bras. Il lui caressa le buste, puis, se penchant en avant, il le renifla sous les aisselles, le lécha, le mordilla. « Je suis un sniffeur ! » ricana-t-il.

Il continua de le sentir partout, dans le cou, sur le ventre, entre les jambes. Puis il lui retourna le boxer sur les cuisses, et il fouina tout autour du sexe, butant avec le nez dans ses bourses et son pénis comme un groin. Il grommela : « Mmmh, tu sens bon ! Un vrai savon à la violette !… » Il l'embrassa dans le creux de l'aine, sur le ventre, il remonta sur le flanc, juste au-dessus de la hanche où il le suçota, le mordilla, le lécha tout en disant : « C'est là que t'es le plus doux, le plus tendre, le plus bandant ! »

Il détestait sentir la barbe de Maxence lui griffer la peau, mais il avait renoncé à protester.

« Mmmh, un loukoum ! T'es trop bon ! » Tout à coup il s'allongea sur Axel et le chevaucha furieusement, simulant une sorte de coït frénétique, comme un chien en rut, le serrant entre ses cuisses puissantes et lui frottant le ventre avec son sexe. Il lui comprimait le cou, lui tirait les cheveux, lui mordait les lèvres, il le prenait de tous les côtés à la fois.

Axel se laissait faire, secoué en tous sens, souhaitant seulement que son frère jouît le plus vite possible.

Soudain Maxence se retourna tête-bêche, et cette fois il lui chevaucha le visage, lui posant ses fesses juste sur le nez.

« Maintenant tu vas manger ma merde, ma merde de vampire ! »

Axel écœuré reçut sur son visage le cul poilu de son frère.

« Vas-y, lèche ! Lèche-moi ! Et enfonce-moi la langue bien profond ! »

La patience d'Axel avait atteint cette fois sa limite. Il vit rouge. Il poussa Maxence sous les cuisses et, le soulevant à demi, le fit basculer sur le côté.

Maxence se rétablit avec la vitesse d'un félin. « Quoi ? Tu m'as poussé ? T'as osé me pousser ?!… » Et avant qu'Axel eût le temps de réagir, il l'attrapa par la nuque en le serrant de nouveau entre le pouce et l'index, comme dans une pince. Axel jeta un cri.

« Tu vas voir ! » gronda Maxence en le faisant tomber par terre et en s'asseyant sur le bord du lit. « Je vais t'apprendre à obéir à ton frère aîné ! » Il lui amena le visage entre ses jambes ouvertes. « Je t'ai dit de me sucer, tu vas me sucer. »

Axel était empêché de toute résistance par ces deux doigts qui lui entraient durement de part et d'autre du cou et lui faisaient un mal de chien. Le gland rouge, massif, lui fut introduit de force entre les lèvres.

« Allez, et fais du bon travail, petit cochon ! »

Il fit de son mieux. Le sexe qu'on lui fourrait dans la bouche ne sentait pas bon, mais il s'en apercevait à peine, la douleur aiguë qui lui traversait la nuque masquait tout.

Maxence le lâcha enfin, mais ce fut pour le reprendre par la tête, en lui enfonçant profondément ses doigts dans les cheveux, pour le diriger, l'empaler sur lui, cherchant à pénétrer au plus loin dans sa gorge.

Il eut plusieurs hoquets, craignit de vomir, mais ce n'était pas la première fois qu'il subissait cela, et il parvint à gérer.

Maxence tremblait d'excitation, riait de plaisir. « Tu fais moins le faraud, hein, maintenant ? »

Axel cherchait seulement à conclure cette séance pénible au plus vite, et pour cela il s'appliquait sur le membre qui le pénétrait, il l'aspirait, le sollicitait avec la langue. Mais il fut déçu de le sentir se retirer de lui sans s'être vidé.

Maxence se releva et il finit de lui ôter le boxer et le pantalon. Puis, l'attrapant par le bras, il le poussa face sur le lit.

« Tourne-toi un peu par là, mon petit poulet… je vais t'embrocher ! » Il gloussa.

Axel, horrifié, comprit soudain qu'allait se produire ce qu'il redoutait depuis longtemps. Il voulut se relever, repousser son frère, appeler à l'aide, mais Maxence le reprit par la nuque et lui enfonça la tête dans les oreillers.

« Bouge pas ! Aujourd'hui est un grand jour, tu vas y avoir droit ! »

Axel eut beau se tortiller en tous sens, il ne put empêcher son frère de lui écarter les jambes, de s'installer entre ses cuisses. Il était écrasé à la fois par la force physique qui le plaquait et contre laquelle il ne pouvait rien, mais surtout par l'humiliation de se faire violer. Il essayait de pousser des cris, espérant que malgré le bâillon des oreillers Xavier peut-être l'entendrait par le trou dans la cloison ; puis il se rappela que la porte de la salle de bains était fermée.

« Y a un moment que j'avais envie de te baiser pour de vrai, t'sais… Ça me manquait… »

Il l'entendit se cracher dans la main. Il sursauta quand il lui enduisit longuement la raie, insistant sur se petite encoche.

« Je vais te faire sauter le bouchon ! Tu vas aimer, tu vas voir ! C't autre chose que les doigts fourrés de la daronne ! »

Il gémit en sentant les doigts l'écarter durement, le bousculer, lui fourrer de la salive à l'intérieur.

« J'adore ton cul ! T'as le plus joli trou de balle que j'aie jamais vu ! »

L'anxiété redoubla quand le gland se posa contre lui. Avec l'énergie du désespoir, il grogna dans les coussins : « Max, arrête ! Non ! »

Maxence ricana. « Allez, t'es pas une chochotte, t'es un mec, t'as des couilles ? Tu peux prendre ça !… » Et il donna un bon coup de reins.

Axel hurla. Il crut qu'il était déchiré.

« Alors, qu'est-ce que t'en penses ? Ça fait tout drôle, non ? »

Puis Maxence se mit en mouvement et, très vite, il s mit à le pistonner comme un forcené.

La nuit

En pyjama, debout dans le couloir, Félix pleurait. Il se mordait les poings pour qu'on ne l'entendît pas. Puis il devina au travers de la porte s'approcher un pas incertain, et il fila se réfugier dans sa chambre.

Il se jeta sous sa couette et s'y roula pour se réchauffer. Il aimait tellement Axel ! Il ne supportait pas qu'on lui fît du mal. Il ne savait pas exactement ce que Maxence lui avait fait, cependant il s'en doutait bien. Mais il était trop petit pour intervenir ; d'une baffe, Maxence lui aurait retourné la tête.

Il se rappela cette fois, quand qu'il n'avait lui-même que six ans, où Axel avait lancé une insolence et en avait été puni sur-le-champ. Tout en tirant sa ceinture, son père lui avait ordonné de défaire son pantalon. Non seulement Axel l'avait descendu jusqu'aux chevilles en emportant son slip ensemble – alors que dans une situation pareille lui-même ne l'aurait baissé qu'à demi, et certainement pas le caleçon ! –, mais de surcroît il avait retiré d'un coup son pull et sa chemise, ce qu'on ne lui avait pas demandé. Il avait manifestement voulu provoquer son père par cette nudité, indécente en plein milieu du salon. Celui-ci s'en était bien vengé, la ceinture de cuir s'était abattue avec une virulence particulière. Des marques d'un rouge vif s'étaient entrecroisées sur ses fesses et n'avaient pas tardé à lui monter sur les reins, sur le dos… Sa mère depuis la porte criait en se tenant les joues : « Svyet ! Svyet ! *Stop it !* Il n'a que dix ans ! Arrête, Svyet, *stop it*, je t'en prie ! », mais elle n'intervenait pas, comme pétrifiée… Il n'avait jamais pu oublier la silhouette demi-nue de son frère hurlant au milieu du salon et, de cet instant, son amour pour lui n'avait plus faibli.

Et maintenant, c'était Maxence qui le brutalisait en le forçant. À entendre comment Axel s'était débattu, ça ne devait pas lui plaire. Il le comprenait bien, c'était un « grand », il n'était pas acceptable qu'il fût possédé comme une femme. Lui par contre, il aimerait bien un jour que son frère le prît. Il se doutait que ça devait faire un peu mal, mais avec lui il était prêt à tout expérimenter… Cependant, de ce qu'il avait encore vu l'après-midi, il craignait que celui-ci ne préférât s'occuper de Xavier. C'était trop injuste : à l'évidence Xavier s'en moquait, il

s'était laissé faire par facilité, par désœuvrement, y prenant un plaisir mécanique, alors que lui ne rêvait que de se prêter à Axel de toutes les façons qu'il pourrait désirer !

Il se vit, nu, dans le lit de son frère, dans ses bras, et au lieu de lui mettre son sexe entre les cuisses comme il l'avait fait le matin, Axel le lui remonterait un peu plus haut, et il viendrait se frotter contre ses fesses. Il lui aurait mis de la vaseline avant, comme font les vrais homosexuels, et grâce à quoi il s'enfoncerait en lui doucement, tendrement, sans lui faire mal.

Félix avait enserré ses poignets entre ses cuisses repliées et il les crispait nerveusement, à petits coups, en pressant son sexe tendu, tressautant d'excitation, se masturbant un peu à la manière d'une fille. Il essayait d'imaginer ce que ça pouvait faire d'avoir en soi un sexe dur, épais, gonflé. À plusieurs reprises, il s'était mis le doigt, mais il était trop court, il n'avait pas pu se toucher le fond ; Axel, lui, le remplirait-il complètement ? Quel effet cela lui ferait-il d'avoir son membre en lui, planté dans son corps, dans cette mystérieuse cavité qu'il recelait au cœur de ses entrailles ? Il avait l'impression qu'il connaîtrait une sensation de complétude, de bonheur total.

Il glissa la main dans la fente de son pyjama, attrapa sa pine déjà filante au bout, et il l'astiqua à toute vitesse, dans le creux de sa paume. Il jouit à sec, agité de brusques soubresauts, avec au fond des yeux l'idée de son corps couplé à celui de son grand frère. Il retomba, épuisé. Il s'endormit d'un coup.

*

Axel resta longtemps prostré, roulé en boule sur son lit ; il avait très mal au derrière. Il en voulait énormément à son frère de l'avoir humilié à ce point. Il se demandait surtout comment il pourrait empêcher que cela se reproduisît. Il n'était pas question d'en parler à son père, mais sa mère aurait-elle encore l'autorité suffisante pour ramener Maxence à la raison ?

La douleur, même si elle s'était atténuée, continuait de l'élancer sourdement. Ainsi, voilà ce qu'on ressentait quand on se faisait sodomiser… Il se dit qu'aller aux toilettes l'apaiserait peut-être. Il se releva. La lampe de son bureau brûlait toujours.

Il finit de se déshabiller, puis, frissonnant, il mit le sweat et le bermuda blancs assez amples qui lui servaient de pyjama, et il rajusta ses chaussettes.

Comme on fait appel à un ami quand on est dans le désarroi, il prit le livre de Barbey d'Aurevilly avec lui et l'emporta dans le cabinet de toilette. Devant la cuvette, il baissa son short et s'assit. Il dut feuilleter

le livre pour retrouver la page, Maxence ayant évidemment égaré le signet.

Il poussa légèrement. Cela vint plus facilement que l'après-midi, au point qu'il dut se retenir et se contrôler pour éviter que Xavier entendît des sons indiscrets par le trou de la cloison. Après avoir fait descendre un serpent sinueux et mou qui s'extirpa placidement hors de lui, il se sentit un peu mieux. Son anus s'était détendu, desserré, il s'était retourné comme un gant, retrouvant sa fonction excrétrice après avoir été forcé à contresens. Il put se mettre à lire, reprenant l'histoire de ce très jeune officier qui n'avait, en fait, qu'un an de plus que lui.

C'était certainement la pire garnison où le hasard – que je crois le diable toujours, à ce moment-là ministre de la guerre, – pût m'envoyer pour mon début. Tonnerre de Dieu ! quelle platitude ! Je ne me souviens pas d'avoir fait nulle part, depuis, de plus maussade et de plus ennuyeux séjour. Seulement, avec l'âge que j'avais, et avec la première ivresse de l'uniforme – une sensation que vous ne connaissez pas, mais que connaissent tous ceux qui l'ont porté –, je ne souffrais guère de ce qui, plus tard, m'aurait paru insupportable. Au fond, que me faisait cette morne ville de province ?... Je l'habitais, après tout, beaucoup moins que mon uniforme – un chef-d'œuvre de Thomassin et Pied, qui me ravissait ! Cet uniforme, dont j'étais fou, me voilait et m'embellissait toutes choses ; et c'était – cela va vous sembler fort, mais c'est la vérité ! – cet uniforme qui était, à la lettre, ma véritable garnison ! Quand je m'ennuyais par trop dans cette ville sans mouvement, sans intérêt et sans vie, je me mettais en grande tenue – toutes aiguillettes dehors –, et l'ennui fuyait devant mon hausse-col ! J'étais comme ces femmes qui n'en font pas moins leur toilette quand elles sont seules et qu'elles n'attendent personne. Je m'habillais... pour moi.

Il fut surpris de remarquer combien il se sentait proche de ce jeune homme qui, deux siècles plus tôt, attachait la même importance à sa tenue – les brandebourgs d'argent, le bonnet à poil, les bottes à éperons… – que lui à des Clarks ou à un pull Éric Bompard !… Il avait parfois, lui aussi, le sentiment de s'habiller « pour lui ».

Il entendit soudain une porte qui s'ouvrait à côté. C'était celle de la chambre de Xavier. Il prêta l'oreille. Son frère s'était-il levé pour aller aux toilettes ? « Tu dors ?… » Il reconnut la voix rauque de Maxence. Que venait-il fabriquer chez Xavier au milieu de la nuit ? Allait-il l'emmerder lui aussi ?! Il entendit le lit grincer. Était-ce Xavier qui s'était retourné ou Maxence assis sur le matelas ? « Qu'est-ce que tu fous là ?… » C'était celle, ensommeillée, de Xavier. Il y eut un silence. Il se pencha vers le trou pour mieux distinguer ce qui se passait. Les paroles étaient voilées, mais intelligibles.

Puis de nouveau Xavier : « Arrête, laisse-moi… Qu'est-ce que tu veux ?! » Après un temps, Maxence, d'un ton pénétré : « Je vais t'accomplir. Je vais te dépuceler. » Axel sentit son sang se glacer. Après ce qu'il venait de lui faire, son frère n'était pas encore rassasié ?! Il devait être complètement dopé. La voix de Maxence était grave, éraillée, comme décalée ; celle de Xavier, en pleine mutation, parut d'autant plus aiguë : « Mais t'es dingue ? Va te faire foutre ! C'est la nuit ! Laisse-moi dormir… – Tu m'excites vraiment, tu sais ? Je vais te baiser. Bien à fond. Tu vas être ma chose. Désormais, tu seras ma chienne. » Il y eut des bruits de froissements, comme si Xavier bougeait sous sa couette. Axel, abasourdi, n'arrivait pas à croire à ce qu'il entendait.

Après un temps, Maxence reprit : « À partir de maintenant, tu seras mon esclave. Tu ne baiseras qu'avec moi. Je t'interdis d'aller avec quelqu'un d'autre. Ou alors il devra me demander… » Axel pensa que son frère devenait complètement fou. Maxence répétait : « Je vais te baiser à fond. Je vais te défoncer. T'envoyer en enfer… » Il ricanait. Xavier remua dans son lit. « Max, arrête tes conneries. J'ai pas envie de baiser avec toi, j't'ai dit. Retourne te coucher, ou va voir Axel, ou Félix, s'ils veulent de toi, ou va te palucher, fais ce que tu veux, mais fous-moi la paix ! – Félix, il est trop petit ; Axel, je viens de me le taper, mais ça m'a juste donné envie de le faire avec toi ; c'est toi qui me fais triquer. T'es celui qui me fait bander le plus… – Eh ben moi, j'ai pas envie. » Il distingua le grognement de Maxence. « Ouais. J'avais bien peur que tu le prennes comme ça. Je vais devoir t'apprendre à mieux te conduire avec moi. Va falloir que tu sois plus docile, plus flexible ; je vais te faire à main. » Le lit grinça de nouveau, puis la porte se rouvrit ; Maxence sortait.

Il respira mieux. Son frère avait souvent des lubies, mais heureusement toutes n'avaient pas de suite. Il restait néanmoins troublé ; il eut du mal à reprendre son livre.

Je jouissais solitairement de mes épaulettes et de la dragonne de mon sabre, brillant au soleil, dans quelque coin de Cours désert où, vers quatre heures, j'avais l'habitude de me promener, sans chercher personne pour être heureux, et j'avais là des gonflements dans la poitrine, tout autant que, plus tard, au boulevard de Gand, lorsque j'entendais dire derrière moi, en donnant le bras à quelque femme : « Il faut convenir que voilà une fière tournure d'officier ! »

Il entendit la porte grincer de nouveau. Un instant, il espéra que Xavier était simplement allé la refermer, mais il comprit vite que Maxence était revenu au contraire. « Qu'est-ce que tu veux encore ?… » La voix de Xavier était inquiète. Soudain, il y eut des bruits de lutte, le sommier couina, Xavier devait gigoter dans son lit. Il s'écria : « Mais lâche-moi ! » Un cliquetis métallique suivit. « Mais

t'es dingue ! Qu'est-ce que tu fous avec ça ?! » Maxence grommela : « Reste tranquille, ça sert à rien de te trémousser comme un asticot… » Puis le son de quelque chose qui s'enclenche. « Mais enlève-moi ça ! » Xavier poussa un gémissement, vite étouffé. « Allez, ouvre ta petite gueule et mange ça ! »

Axel se renversa dos contre le réservoir des W.C. ; il se sentait vidé de son sang. Que se passait-il ? Que lui faisait-il subir ? Il ne les entendait plus. Comment Maxence avait-il réduit Xavier au silence ? Il tremblait légèrement. Que devait-il faire ? Fallait-il qu'il intervînt ? Il n'avait guère envie de se retrouver face à Maxence de nouveau. Les bruits de lutte avaient cessé. Xavier avait-il finalement accepté d'entrer dans son jeu ? « Allez, donne-moi ça… Arrête de te tortiller ou je te flanque une peignée ! » Maxence avait repris un ton bon enfant. Peut-être les choses se calmeraient-elles ? Il se rendait compte que ce souhait était bien illusoire.

« Où tu ranges tes ceintures ? » Il entendit des tiroirs qu'on ouvrait. Que voulait-il faire avec ça ? Il n'allait tout de même pas le fouetter ?! « Ah ! voilà. » Il ne distingua ensuite presque aucun bruit, seulement ceux de quelqu'un qui se déplaçait dans la pièce, et plus rien de Xavier : s'était-il fait une raison ? Ce silence faisait peur.

« Je vais te faire une première séance de dressage… » Il sentit les poils se raidir sur son corps : la voix de Maxence avait pris une inflexion effrayante ; il en fut tétanisé. À la fois il voulait voler à l'aide de son petit frère, et il était paralysé à l'idée de devoir s'opposer à Maxence de nouveau. « Regarde ce qu'on a fabriqué en TP : un transformateur électrique ! T'as vu, il est bien, avec un potar, des diodes pour afficher le niveau, et tout !… »

C'en était trop. Il devait y aller. Il posa son livre par terre. « Où est-ce que t'as une prise par ici ?… » Il s'essuya rapidement, mais ne tira pas la chasse par il ne savait quelle crainte qu'on devinât sa présence et qu'on comprît qu'il avait écouté. « Ah, voilà !… » Il se leva, remonta son short fébrilement ; il sentait qu'il tremblait. Il sortit.

Depuis sa chambre, il n'entendait pratiquement plus rien. Un instant, il se demanda s'il n'avait pas rêvé, s'il n'avait pas fantasmé toute cette scène. Mais il fallait qu'il en eût le cœur net.

Il sortit dans le couloir. Au ras du sol, un faible rai marquait la porte de Xavier. Il s'arrêta devant le panneau, tendit l'oreille. « Remonte ça… Je vais commencer gentiment… T'as de très jolies petites tétines, tu sais ! » Il distingua un très léger ronflement, et soudain un grognement étouffé accompagné des bruits de quelqu'un qui se débat. Puis un nouveau silence. « Tu saisis, mon petit chéri ? Quand j'te dis que je vais faire de toi mon esclave, c'est pas des vannes. C'est pour de vrai. Pour le moment, j'suis sûr que t'y crois toujours pas. Mais tout à l'heure, après une bonne séance, tu seras plus compréhensif…

Tiens, montre-moi l'autre. » Le ronflement reprit, suivi des mêmes secousses dans le lit.

Axel prit son courage à deux mains, et il ouvrit la porte. La scène qu'il découvrit était au-delà de ce qu'il avait imaginé. Au fond de la chambre, dans le cône de lumière de la lampe de chevet, Xavier était allongé sur le dos, au bout du lit, alors que la couette gisait le long du mur. Ses bras étaient ramenés sous ses reins, manifestement attachés, et un étrange harnais lui entourait la tête en passant derrière la nuque, retenant une boule rouge qui lui écartelait la bouche – il reconnut un bâillon-boule comme il en avait vu sur Internet. Son sweat blanc était remonté sous les aisselles, il n'avait plus son short – il l'aperçut par terre –, et ses jambes écartées étaient attachées aux pieds du lit par des ceintures, les genoux pliés sur le bord du matelas. Son sexe, tout petit, réduit à une virgule, était totalement exposé entre ses cuisses ouvertes. Maxence, qui n'avait manifestement pas entendu la porte, était à demi allongé à côté, toujours nu et en chaussettes. Il tenait deux pointes métalliques de la taille d'un crayon et reliées à des fils, comme celles qu'on utilise sur les testeurs électriques, et il regardait son jeune frère d'un air goguenard, effrayant, où se mêlaient le désir et la cruauté. Depuis le seuil, pétrifié, il le vit poser la pointe noire sur un tétin et, dès qu'il mit la rouge sur l'autre, le garçon se tendit comme une corde sur le lit, retenu par les pieds, ses cheveux volant en tous sens ; mais son cri fut efficacement étouffé par la boule de caoutchouc et transformé en un gargouillement angoissant.

« Ça le fait, hein ? Je savais que ça serait super fun ! » Maxence rit.

Mais il dut à cet instant sentir une présence, car il tourna brusquement la tête. En le découvrant, ses traits se durcirent. « Qu'est-ce que tu fous là ?! »

À la fois choqué et fasciné, Axel ne bougea pas.

Son frère se releva d'un coup. Il s'avança droit sur lui en reprenant son sourire sarcastique : « T'es venu t'amuser avec nous ? » Il tourna autour de lui, refermant la porte, et arbora un air mielleux : « Tu joues de quel côté ? Avec moi ou avec lui ? » Il le regarda sous le nez, provocant : « Si c'est avec moi, je te prends comme assistant, et tu verras, tu vas kiffer à mort ; mais si c'est avec lui, je t'attache à côté. Ça me plairait bien, aussi, de faire un peu de SM avec toi ! »

Axel aurait voulu lui dire d'arrêter tout cela, que sa folie dépassait les bornes, qu'il allait avoir de sérieux ennuis, mais comment faire ? Le prendre de front ? son frère était bien plus fort que lui, il le maîtriserait sans peine. Ressortir et aller chercher de l'aide ? les parents n'étaient pas rentrés, et de toute façon il n'aurait envisagé de les mettre au courant qu'en toute dernière ressource. Il réfléchissait intensément, car il devait se décider vite. Pour gagner du temps, il avança

lentement vers le lit. En découvrant le corps de Xavier attaché, à moitié nu, il fut envahi par un sentiment très ambigu : il devait reconnaître que le voir dans cette situation était singulièrement excitant.

Une troisième voie se présentait, mais elle était étroite : entrer dans le jeu de Maxence pour le contrôler et éviter le pire. Xavier, la bouche écartelée par cette obscène boule rouge, le dévisageait intensément au travers de ses boucles blondes éparpillées sur son visage. Il était affolé ; il fallait commencer par le rassurer. Affectant un air détaché, Axel contourna le lit pour se placer à côté de sa tête ; Maxence le suivait des yeux, mais ne bougeait pas.

Il examina son jeune frère contraint à la situation humiliante d'une étoile de mer épinglée, et il fut ému par la beauté de son corps, démultipliée par la contorsion que lui imposaient ses jambes grand écartées et ses bras tordus sous les reins. Son ventre se creusait d'appréhension, les tendons saillaient depuis l'aine vers les cuisses ouvertes, les genoux tremblaient de peur.

Il se pencha sur lui, attrapa son sweat rassemblé sous les bras, le lui tira par-dessus la tête, et le fit passer sous la nuque. Puis il lui caressa largement la poitrine de ses mains à plat, comme quelqu'un qui s'empare d'un corps, qui se prépare à en jouir. Il en profita pour lui souffler à l'oreille, discrètement : « Laisse-toi faire. Ne crains rien. »

Maxence maintenant jubilait. Il lui tendit les électrodes : « Tu veux essayer ? Regarde, t'appliques d'abord la noire, c'est la cathode, et ensuite, quand tu mets la rouge, l'anode, tu fais passer le courant entre les deux… » Il était fier de ce qu'il avait réalisé.

Axel revint lentement au pied du lit. Surmontant son malaise, il se laissa tomber à genoux, devant l'angle formé par les jambes écartées de son jeune frère. Puis, sans un mot, il prit les électrodes qu'on lui présentait. Il se demanda que faire pour paraître le torturer sans trop le faire souffrir. Il savait que la gégène était souvent appliquée sur les parties génitales et, de façon générale, sur les organes les plus sensibles comme l'oreille, ce qu'il devait justement éviter. Il pensa que le pied serait peut-être moins douloureux. Il hésita une seconde, impressionné du pouvoir qu'il avait dans les mains. Puis, avec une peur qui l'excitait étonnamment, il posa la pointe noire à la base du petit orteil, et la rouge à son extrémité. Xavier bondit sur le lit. Affolé, il écarta aussitôt les électrodes.

Maxence exulta. « Bravo, mec ! » fit-il en l'ébouriffant affectueusement. Il se laissa tomber à genoux dans son dos et le colla en lui enserrant le buste. Il l'embrassa derrière l'oreille. « Vas-y, gars, recommence ! Faut qu'il prenne une bonne dérouillée, ce petit con. Après, il sera docile comme un toutou ! »

Il sentit le pénis durci de Maxence lui caresser les reins, et il se rendit compte que, dans son bermuda, le sien aussi avait commencé de

s'étendre. Il changea de pied et posa successivement les deux électrodes à deux endroits du gros orteil. Xavier instantanément se trémoussa sur le matelas. Maintenant qu'il voyait un peu mieux l'effet qu'il produisait, il osa rester une seconde de plus avant de s'écarter.

« C'est divin, non ?!… Tu peux lui laisser plus longtemps, t'sais : y va pas en mourir ! » Maxence ricana. Il le caressait le long des flancs, lui remontant le sweat sous les bras, s'emparant de son torse, lui frottant le ventre. « Allez, mets-en-lui un coup dans les couilles. C'est ça qui est super bon ! C'est comme ça qu'il va apprendre à fond… »

Axel sentit une moiteur sourdre à ses aisselles. Il se demandait comment il allait éviter cela, et, à la fois, l'idée de découvrir l'effet que produirait une décharge sur le petit sexe couché devant lui l'attirait incroyablement. Puis il observa le transformateur posé sur le lit, le bouton du rhéostat, les diodes qui indiquaient que la puissance était à moitié. Maxence, derrière lui, ne pouvait le voir. Discrètement, il tourna le bouton au minimum, puis il toucha le bout du prépuce avec les pointes brillantes. Xavier fut agité d'une vive saccade, il grogna de surprise, mais il ne se tordit pas de douleur. Axel put les laisser quelques secondes de plus, et dès qu'il les retira il remit le bouton en place. Sa verge frémissait, de plus en plus dure et gonflée par l'émotion de ce qu'il venait de faire.

Maxence n'avait pas remarqué la supercherie, et il s'étonna du peu de réactions de sa victime. « Recommence. On dirait que ça lui fait rien. Mets-lui sur les couilles, pour voir ?

– Non, c'est assez. » Sa voix tremblait un peu, mais il pensait avoir fait ses preuves suffisamment pour s'imposer. « S'il a pas compris, on refera une séance, mais faut voir d'abord s'il est… "compréhensif", maintenant. » Il utilisait à dessein le langage convenu que son frère attendait.

Maxence gloussa de plaisir. « O.K. On va voir. » Il se releva.

Il s'approcha de Xavier ; le membre, lourdement dressé, comme une matraque, oscillait au-dessus du visage renversé du jeune garçon. « T'as de la chance ! Axel, il est sympa avec toi… On va te détacher, mais si tu fais le malin, ou que tu gueules, ou quoi, je peux te dire que ton second tour, ça sera plus pareil : je te mets la puissance au max, je te les fourre dans le cul, et je te les laisse une minute !… T'as pigé ? Réponds ! »

Xavier hocha péniblement la tête.

Maxence défit les lanières qui retenaient le bâillon. La boule de caoutchouc fut recrachée avec soulagement. « Détache-lui les jambes, qu'on puisse se le baiser à l'aise. »

Axel défit les ceintures enroulées autour des fines chevilles, mais ses doigts tremblaient et il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

Maxence attrapa Xavier par le bras et le leva d'une bourrade. « Allez, debout ! Viens par ici, p'tit merdeux ! » L'entraînant derrière lui, il s'assit sur la chaise pivotante du bureau, et il le fit tomber à genoux devant lui. « On va voir si t'as compris. »

Xavier se laissait faire. Son sweat lui glissa dans le dos et resta amassé en vrac au bout des bras, en travers de ses reins. Axel découvrit les menottes qui retenaient ses poignets. Il se demanda où son frère avait pu se les procurer ; sans doute dans la même boutique où il avait trouvé le bâillon.

« Viens plus près ! »

Xavier s'avança entre les jambes qui s'ouvraient devant lui.

« Encore. »

Xavier était maintenant entre les cuisses de son frère, son visage frôlant le membre tendu qui oscillait devant lui.

Maxence lui passa la main à plat sur la poitrine, sur l'épaule, dans le cou, comme pour en prendre possession. « Je vais commencer par t'apprendre à sucer correctement, ma cochonne. » Il lui pinça les joues entre ses doigts et lui tordit la tête en l'obligeant à le regarder : « Tu vas me faire une pipe. Mais pas une petite sucette de jeune fille, d'accord ? Un vrai truc, qui me fasse bander à mort. T'as compris ?… Pour commencer, faut que tu me lèches. »

De la main gauche, il attrapa son frère par les cheveux et, se tenant le membre de l'autre, il lui en présenta le bout devant la bouche. Timidement, Xavier avança la langue.

À peine l'avait-il frôlé que Maxence se redressa en jubilant. « Ah ! c'est trop fort ! » Puis il lui revint sur les lèvres, et il paraissait électrisé chaque fois qu'il les effleurait, passant et repassant dessus.

Il regarda Axel : « Allez viens, toi ! Pendant ce temps, tu vas le préparer : tu vas lui fourrer des doigts dans le cul. Faut le faire un peu. Autant qu'y sache ce qui l'attend ! »

Axel avança lentement et se plaça à genoux derrière son petit frère, entre ses jambes. Hors de la vue de Maxence, il lui caressa les bras, au-dessus du sweat rassemblé en bourrelet sur les poignets, comme un signe amical, pour le rassurer. Mais il y avait quelque chose de très particulier, de très excitant, à le tenir dans cette position, comme si, effectivement, il était transformé en un jeune esclave…

Maxence écarta légèrement la tête qu'il conduisait toujours de sa main enfoncée dans les mèches blondes. « Passe-toi la langue sur les lèvres : mets-y plein de salive ! »

Xavier obéit, mais Axel le sentait trembler de rage.

Maxence approcha de nouveau son gland des lèvres humidifiées, et l'y fit coulisser lentement, de gauche et de droite.

Il le voyait vibrer d'excitation, tandis que Xavier tentait de se reculer, contracté par l'écœurement.

Maxence poussa un grognement mécontent : « Qu'est-ce que t'as ? Tu trouves que je pue ? »

Xavier ne répondit pas. Axel lui caressa discrètement le dos, en signe d'encouragement.

Maxence ricana : « T'aimes pas comment je sens ? »

Xavier répondit crânement : « Non ! »

Il le gifla à la volée. « C'était pas la bonne réponse ! Réponds mieux, ou j'te rattache sur le lit, et cette fois c'est moi qui m'occuperai de te faire sauter la cervelle… Alors : t'aimes comment je schlingue ?

– Oui… » murmura Xavier à demi assommé.

Maxence le gifla de nouveau, en retour. « Non. Tu dois dire : "J'aime comment tu pues, Maxence". Répète. »

Axel était affolé par la violence des gifles, mais en même temps sa verge s'était encore redressée.

Xavier prononça péniblement : « J'aime… comment tu pues, Maxence… »

Axel frissonna. Il était sidéré par l'effet que lui procurait cette scène. Il s'était toujours dit non-violent, mais la perversité de la situation l'émouvait profondément. Il se rendit compte qu'un peu de liquide mouillait le devant de son bermuda.

« C'est mieux… Ça fait trois jours que je me lave pas pour toi ! » Maxence ricana.

Il ramena lentement Xavier sur lui et, progressivement, il lui mit son gland dans la bouche. Il gémit : « Ah ! T'es bon… » Il lui fourragea dans les cheveux « Vas-y, commence à me téter maintenant, mais seulement la pointe. »

Xavier n'avait d'autre choix que faire ce qu'on lui ordonnait. Axel s'était penché légèrement de côté pour suivre, par-dessus son épaule, chaque mouvement des jolies lèvres retournées par le gland dilaté, plein de sang, qui entrait et ressortait sur les rives de cette bouche jeune, délicate, doucement charnelle. Et ce rapprochement contre-nature lui paraissait aussi ignoble qu'excitant.

Maxence ordonna de nouveau : « Vas-y, travaille-lui un peu le cul, ça va le faire frétiller… »

Passant sous les mains attachées et recroquevillées au bas des reins, il s'empara des fesses de son frère, durcies par la position à genoux qui l'obligeait à se raidir, et il eut un grand bonheur à les lui malaxer lentement. Mais, malgré ce que Maxence lui avait demandé, il évita de le forcer.

« Maintenant, vas-y, mon petit chéri : t'y vas avec la langue, tu me la fais passer tout autour, tu me l'enveloppes, tu… »

Axel commençait d'être rassuré. Après tout, maintenant que la séance d'électricité était passée, que Xavier reçût une leçon de pratique ne pouvait pas être bien méchant.

Soudain, Maxence se recula vivement, comme piqué par une guêpe. « Aaaah ! c'est trop fort !… Ce petit con va me faire sauter les plombs ! » Il resta un instant écarté, son membre luisant flottant dans l'air devant lui, à attendre que l'intensité des sensations se calmât.

Axel crut que l'échéance approchait. Il s'empara des épaules de son jeune frère et lui souffla derrière l'oreille : « Il est mûr, t'inquiète, c'est bientôt fini… »

Maxence ne prêta pas attention à ce jeu. Toujours le dirigeant par les cheveux, il renversa la tête de Xavier en arrière et l'examina de près. « Ah ! t'as vraiment une petite gueule bandante ! T'es faite pour être baisée, ma chatte ! Je vais te désosser ! te casser ! te démolir ! Je vais te défoncer au démonte-pneu !… »

Il rapprocha son gland du nez joliment dessiné, en titilla le méplat à l'extrémité, suivit son arête. Il redescendit sur l'aile légèrement ourlée et se frotta à la coquille délicate d'une narine. « Dommage que tu les aies si petites ! J'aurais bien aimé te les enfiler aussi… »

Axel, qui ne pouvait se retenir d'observer les errements de l'organe tumescent sur le visage enfantin, était sidéré par la voix basse, grave, qu'avait prise Maxence : il semblait parti très loin.

Le gland rubicond vint sur la joue rosée, tendre comme un voile, incroyablement douce et lisse, monta vers l'œil, ovale parfait aux angles nets, dont les paupières ciselées entouraient les cercles concentriques de l'iris gris et de la pupille noire. « T'as les yeux couleur de la mer… »

Axel était d'accord : les yeux de Xavier étaient magnifiques.

« … Je te giclerai dessus. Je vais te les noyer dans mon jus, comme des huîtres dans leur eau… »

Après un temps où il vogua dans sa rêverie, caressant Xavier juste sous l'œil, Maxence parut revenir à lui. Il lui ramena son gland devant la bouche. « Ouvre-la grande… » Et il s'enfonça lentement, cette fois jusqu'au fond de la gorge.

Axel vit Xavier manquer s'étouffer et de nouveau lui souffla à l'oreille : « Détends-toi, respire par le nez… Caresse-le avec la langue, serre-le dans ta gorge… tu vas le terminer… »

Mais Maxence poussa un grognement et ressortit presque aussitôt.

Xavier se courba en avant, hoquetant en cherchant à retrouver son souffle.

« Je m'attendais à ce que ce soit bandant de m'occuper de toi, de foutre ta petite gueule d'ange, de m'enfoncer dans ta tignasse, mais j'aurais jamais cru que t'aurais pu me donner tant de plaisir ! » Il lui passa la main sur le visage, comme s'il avait voulu l'effacer.

Il regarda Axel : « Allez, à ton tour un peu… J'ai bien envie de le voir te bouffer le cul… Mais t'es pas encore à poil ?! »

Axel tressaillit, comme s'il avait commis une faute dans le cours d'un rituel. Il hésita, mais il n'avait pas le loisir de réfléchir. Il se releva, retira son sweat, glissa les doigts sous l'élastique de son bermuda, le fit coulisser le long de ses jambes. Il garda ses chaussettes – il se rendit compte qu'il mimait sans le faire exprès la tenue de son frère, comme si elle était d'une secte.

Maxence lui ordonna : « Mets-toi à genoux devant le lit : je vais te l'amener. »

Axel savait que le mieux était de faire ce qu'on attendait de lui, et il alla s'agenouiller ; il courba le torse en travers du matelas, la tête reposant de côté entre ses mains. La docilité qu'il affectait lui était odieuse et excitante à la fois, elle l'émouvait plus qu'il n'aurait su dire.

Il entendit Maxence conduire Xavier et l'agenouiller derrière lui. « T'as vu les jolies bouboules qu'il a sous le cul ? Commence par les lui lécher. Ça te mettra en train ! »

Axel sentit qu'on plaçait son frère entre ses pieds écartés, qu'on lui poussait le visage entre les fesses, puis, soudain, un petit organe mouillé le frôla derrière les bourses ! Il en fut percé jusqu'au tréfonds par un frisson délicieux. Il se mordit les lèvres pour ne pas trahir son plaisir, le garder pour lui. La langue remonta de gauche, redescendit de droite, papillonna par-dessous, lui produisant des ébranlements incroyables, s'envola même au-dessus, sur l'amorce de sa raie. Xavier ne paraissait pas y avoir de répugnance.

« Allez, maintenant mets-lui la langue dans le trou. » Il sentit Maxence lui enfoncer le visage de Xavier dans le derrière. « Vas-y, fourre-lui le cul ! »

Mais, à cela, Xavier ne se résolut pas. Il devait avoir peur. Axel sentait toujours contre lui le mince visage qui se débattait, enfoncé entre ses fesses, mais plus aucune caresse.

« Allons, c'est pas difficile ! Tu fais comme ça, mais avec la langue… »

Xavier poussa un cri. « Arrête ! tu me fais mal !

– Alors, vas-y ! »

Il sentit Xavier faire une timide tentative, mais il continuait de se refuser, il se braquait. À sa place, il n'aurait pas davantage pu franchir cette barrière, accomplir cet acte contre nature, mettre la langue,

l'organe des aliments et aussi de l'amour, en contact avec l'orifice d'où sortaient les excréments – et ceux d'un autre en plus !

« Tu veux rien entendre ? Très bien. On va utiliser d'autres arguments. »

Inquiet, Axel se retourna partiellement pour voir ce qui se passait, tel un soldat qui pointe le nez hors d'une tranchée pendant le feu. Maxence s'étant placé à côté de Xavier, il le maintint en lui entourant le torse du bras gauche, et, levant la main droite, il lui assena une vigoureuse claque sur les fesses.

Xavier cria. « Arrête !… »

Maxence s'exclama : « Mais ta gueule ! » Il le saisit par le bras, le redressa brutalement, et d'une secousse le rejeta face contre le lit, à côté d'Axel. « Je t'avais prévenu ! » Il attrapa un oreiller, souleva la tête de Xavier en le prenant par les cheveux, et la lui rabattit dessus. Puis, lui maintenant le visage plongé dans le coussin, il leva le bras et lui frappa le derrière de nouveau. Xavier fut agité par un soubresaut, mais le duvet étouffa son cri.

De nouveaux coups tombèrent en suivant. Maxence le claquait à tour de bras, et comme il était costaud les petites fesses resserrées par la douleur se coloraient à toute vitesse. Le garçon, solidement contenu par la poigne refermée sur sa nuque, se tortillait contre le matelas, en vain, comme une couleuvre prisonnière sous une fourche.

Axel, atterré, se sentait impuissant, tétanisé par la honte, victime tout autant que Xavier, réduit par il ne savait quelle chance au rôle de spectateur.

Maxence continuait, allant sur les cuisses, les frappant sans pitié, les marquant de plaques blanches où montaient rapidement des teintes d'un rose vif, puis il retournait sur les fesses qu'il ne se lassait pas de brutaliser.

Enfin, il s'écarta, se redressa, le souffle court. Il paraissait débordé par l'excitation.

Il se laissa tomber à genoux et dit à Axel : « Viens voir… viens voir comme il est bandant, son petit cul maintenant !… » Et il lui caressait le derrière comme la croupe d'un poulain, descendant doucement sur les cuisses, revenant envelopper délicatement les fesses dans sa paume, à croire que soudain elles lui étaient devenues précieuses.

Fasciné, Axel s'abîma dans la contemplation de cette chair ravissante, rendue plus émouvante encore par les efflorescences roses qui s'y étendaient.

Maxence attrapa Xavier par ses menottes, le tira en arrière, et le fit tomber à genoux à côté de lui. Axel découvrit avec désolation le petit visage trempé de larmes.

« On va voir si t'as compris, à présent. » Il ramena le jeune garçon entre les cuisses d'Axel restées ouvertes. « Vas-y. Et cette fois, fais du bon travail. »

Axel reprit docilement sa position, et il sentit le visage de son frère revenir contre lui en tremblant, avant de se décider à lui remettre timidement la langue entre les fesses. Cette fois, cependant, elle monta plus haut, et, hésitant à peine, elle vint frôler son petit orifice. Il crut défaillir tellement la sensation était sublime… Soudain, honteux, il pensa qu'il s'était essuyé rapidement avant de quitter les W.C., et il espéra qu'il était propre…

Maxence eut un ricanement jouissif. « Eh ben voilà ! T'avais juste besoin d'un peu de motivation, on dirait ?… Comme quoi les vieilles méthodes restent les plus efficaces : une bonne correction, et tout de suite on y met de la bonne volonté ! »

Axel se cramponnait au matelas en suivant avec délectation la progression de cette pointe délicieuse qui venait sur son anus, en faisait le tour, revenait au centre. Jamais peut-être n'avait-il eu d'impression si suave, si originale, et il en était affaibli, ruiné intérieurement, son esprit devenu incapable de réfléchir se concentrait sur cette perception pour en profiter pleinement, exclusivement. Il savait qu'elle serait inoubliable.

Maxence grogna : « Allez ma chatte, à moi ! Montre-moi ton petit cul, je vais te faire ronronner, toi aussi ! »

Axel ressentit une vive frustration quand on lui arracha son frère… Il se retourna.

Maxence bousculait Xavier, l'étendait sur le dos, par terre sur le tapis. Celui-ci, qui voyait bien ce qui l'attendait, gémissait : « Non ! Arrête… Pas ça !… » Il essaya de se dérober en roulant sur le côté.

Mais Maxence le rattrapa par la cheville et le remit sur le dos en lui écartant les jambes. « Cesse de brailler, lavedu ! » Puis il s'avança au-dessus de lui et il lui cracha entre les fesses, à plusieurs reprises.

Axel fut écœuré. Même s'il voyait bien pourquoi son frère faisait cela, il trouva ignoble comment il le faisait ; on aurait dit qu'il voulait rabaisser celui dont il se préparait à jouir.

Puis Maxence se prit la bite et, tandis qu'il plaquait Xavier au sol en pesant d'une main sur sa poitrine, il se présenta entre ses cuisses. Il fit remonter à plusieurs reprises son gros bout dans la raie étroite, de bas en haut, étalant la salive qu'il y avait mise, badigeonnant avec un soin particulier le petit creux.

Xavier cherchait toujours en vain à lui échapper et répétait : « Non, arrête !… »

Agacé, Maxence lança à Axel : « Fais-le taire, merde ! Fous-lui l'oreiller sur la gueule, et qu'on l'entende plus chougner ! »

Mais Axel ne pouvait imaginer mettre la tête de Xavier sous un coussin, l'étouffer à demi, et surtout pas que ce fût lui qui le fît ! De toute façon, il voyait bien que son frère aîné était à bout, qu'il ne pourrait pas remettre éternellement.

Maxence grogna entre ses dents : « Eh ben, qu'est-ce que t'attends, connard ?! »

Puis, voyant qu'Axel ne bougeait pas, il se débrouilla seul. Il plaqua sa main gauche sur la bouche de Xavier pour le faire taire, et, lui assurant son groin entre les fesses, il pesa sur lui. Mais rien ne se passa. Il maugréa : « C'est dingue ! Il a le cul aussi dur qu'un nœud de bois ! »

Il força encore et, soudain, comme un bouchon qui lâche d'un coup, Xavier fut débordé, empalé. Sous la main qui l'écrasait, il se tordit furieusement, il fut parcouru d'ondulations, et ses reins et ses épaules calquaient alternativement sur le sol comme un sandow. Il semblait fou de douleur, et surtout fou de rage.

Maxence grogna de plaisir et s'exclama : « Voilà un moment que j'attendais ça ! » Il resta, tremblant, au fond du corps pourfendu. « Deux pucelages dans la même soirée ! J'ai battu mon record ! » Il se mit alors lentement en mouvement, puis de plus en plus violemment, reculant pour mieux rentrer, se renfonçant brutalement, claquant de ses cuisses les petites fesses ouvertes. « Et je t'aurai enfilé avant que la daronne s'occupe de toi, p'tit con ! Prise de vitesse, la vieille ! Elle aura pas le plaisir d'avoir le tien ! » Dans sa voix transparaissait une profonde satisfaction tandis qu'il allait et venait à grands coups dans la chair fragile.

Axel observait la scène avec une horreur mêlée de jalousie. Il aurait peut-être aimé être à la place de Maxence, encore qu'il s'y serait pris avec infiniment plus de douceur, mais il restait que le coït sauvage auquel il assistait le fascinait. Bientôt, aux halètements de plus en plus forts que poussait le butor, il sut que celui-ci était sur le point de céder ; depuis le temps qu'il était au bord de se perdre, il ne tiendrait guère davantage. Il en fut soulagé ; il n'en pouvait plus de ce rôle qu'il lui faisait jouer.

Soudain Maxence se figea de nouveau, planté au fond du corps qu'il transperçait, et il se redressa, pétrifié. Axel crut que cela y était. L'instant d'après, cependant, le tortionnaire s'arrachait d'un coup. Retirant la main qui muselait Xavier, il le reprit aux cheveux pour l'immobiliser, et de l'autre il dirigea son gland cramoisi vers le visage éperdu tout en se masturbant frénétiquement. « Ouvre les yeux ! ouvre les yeux ! » beuglait-il. Et il éjacula.

Xavier les avait évidemment fermés, au contraire, mais il n'en reçut pas moins une douche chaude et abondante. Plusieurs jets lui atter-

rirent sur le nez, le front, les paupières, et il eut la figure traversée de stries blanchâtres.

Axel était effaré de voir Maxence raide comme une trique, les yeux exorbités sur ce spectacle dont il ne voulait rien perdre, bouche ouverte, lâchant son déversement épais, grouillant, sans plus s'inquiéter des cris rauques et aigus dont il accompagnait ses ultimes sursauts. Il se renversa en arrière en poussant un dernier gémissement, puis il se replia, tomba à quatre pattes, glissa sur le côté. Haletant, épuisé, les membres déjetés, il resta étendu, inerte comme un cadavre.

Axel s'agenouilla à côté de Xavier et, l'enveloppant de ses bras, il le serra tendrement contre lui, sans se soucier des glaires qui lui dégoulinaient dans le cou. Il se sentait une boue d'ignominie. Mais il était délicieusement bien.

*

Dans le calme de la nuit, on entendit une clé s'introduire dans la serrure de la porte d'entrée. Le cliquetis traversa le couloir, à la fois menaçant et rassurant : l'ordre revenait.

Axel, étendu dans le lit, les yeux grand ouverts, observait le plafond à la faible clarté de la lune qui s'était dégagée et filtrait entre les rideaux ; Xavier était à côté de lui, replié comme un fœtus sous la couette ; tous deux étaient nus. Il reconnut le pas des parents qui montaient dans leur chambre. Il se détendit : maintenant, Maxence ne risquait plus de débarquer… Il était parti en grommelant, après avoir libéré son « esclave » des menottes et récupéré son bâillon, sans un regard en arrière. Une fois son cerveau lavé par l'intense jouissance qui l'avait traversé, à demi stupéfié par la désescalade des substances qu'il avait prises, plus rien n'avait d'intérêt à ses yeux.

Xavier non plus ne dormait pas, il l'entendait à sa respiration. Après le départ de Maxence, le jeune garçon s'était sommairement essuyé la figure en utilisant son short, première « serviette » qu'il avait trouvée, puis il s'était jeté sur le lit où il s'était blotti dans la couette. Axel avait hésité, mais il n'avait pas pu le laisser seul après cette épreuve, et il s'était glissé auprès de lui. Il s'était cependant gardé de le toucher, ne sachant comment il en était considéré, comme allié, ou comme complice de son violeur.

Il prit une inspiration, se résolut à rompre le silence, et chuchota : « Les parents sont rentrés… Maxence ne reviendra plus ce soir… »

Xavier ne parut pas l'entendre.

Il continua bravement : « Je crois que… il est devenu complètement fou… Il pourrait revenir une autre fois… Mais je veux pas le dénoncer. Faut qu'on se débrouille seuls. »

Xavier ne réagissait pas.

« Si un jour il recommence, je viendrai, et je ferai des photos. Et je le menacerai de tout balancer s'il arrête pas. »

Cette fois, il perçut un frémissement dans le corps à côté de lui, comme si la boule de nerfs contractés se détendait légèrement.

« Je ne veux plus que, jamais, il te fasse du mal… » Il sentit les jambes de Xavier se déplier à peine. Le mot suivant lui demanda davantage de courage. Il murmura : « … Je t'aime trop… »

Jamais il n'avait imaginé faire une telle déclaration à son jeune frère. Il avait depuis longtemps ressenti du désir pour lui, mais pas encore cet intense besoin de fusion qui le possédait à cet instant. Sans doute de l'avoir vu en danger, de l'avoir découvert comme victime entre les mains de Maxence, avait-il changé quelque chose. En tout cas, il fut rasséréné de le lui avoir dit.

Plusieurs secondes s'égrenèrent ; une minute ; une autre. Puis Xavier se déroula lentement, se retourna, et, à demi sur le ventre, il rampa vers lui. Axel l'accueillit en écartant le bras et le laissa se couler dans le creux de son épaule. Il en eut une bouffée de bonheur : son frère l'avait entendu, à sa manière il avait agréé ce qu'il venait de lui déclarer, il l'avait admis. Il le serra contre lui et, repliant le coude, il lui caressa tendrement les cheveux. Il le sentit avancer la main sur lui, comme une réponse, une acceptation, et abandonner le bras en travers de ses hanches. Alors, il se tourna sur le flanc et acheva de l'enlacer.

Il ne le voyait pas, mais il percevait tout son corps nu en contact avec le sien, également nu. Il s'enroula autour de lui, et Xavier fit de même. Leurs cous s'imbriquèrent à la façon des chevaux, leurs bras s'emmêlèrent, leurs genoux se heurtèrent, leurs jambes montèrent l'une sur l'autre, comme de vagues mouvements de terrain. Les drapeaux de leurs sexes maintenant se relevaient doucement, se croisaient, soulevés par le vent de leur désir réciproque. Les sensations étaient éminemment différentes de celles de l'après-midi, où les vêtements les avaient gardés étanches l'un à l'autre. Il y avait dans cet instant une fraîcheur qui le ravissait, quelque chose de net, de lisse, de coulissant, un toucher simple et complet à la fois. Ce n'était pas la première fois qu'il touchait la peau nue de Xavier, mais c'était la première fois qu'il la touchait dans cette étendue. Il découvrait que les douceurs du coton ou du cachemire n'étaient pas les seules, que le contact direct créait un univers entièrement différent, et d'une intensité singulière. Cela venait peut-être de leurs chaleurs qui s'échangeaient, de ce mélange de souplesse et de tenue, des minuscules poils qui comme des vibrions transmettaient les frissons tout le long du corps. Dans cet épanouissement, cette rencontre pleine, sans écran, il pensait que leurs âmes fusionnaient ; ils étaient deux jeunes arbres enchevêtrant leurs racines.

Il s'écarta, lui caressa la tête en dégageant les mèches éparpillées, puis il l'embrassa sur le front ; il s'aperçut qu'il se ressentait encore de l'aspersion qu'il avait subie. Alors, sans retenue, sans pudeur, il le lécha. Cela lui répugnait d'avaler le sperme de Maxence, mais pour Xavier il se sentait prêt à tout. Il lui passa la langue sur les sourcils, sur les paupières, précautionneusement, sur le nez, les joues, à la manière d'une chatte qui toilette son petit, et le jeune garçon n'offrait aucune résistance, il se livrait simplement à ses soins, comme s'il les trouvait naturels.

Axel lui vint enfin sur la bouche, et il l'embrassa doucement. Leur baiser fut bref, mais délicieusement tendre, léger, tel deux papillons qui se rencontrent. Puis il l'amena contre lui de nouveau, tête dans son cou, torse contre son torse, hanches contre ses hanches, sexes entrecroisés, et il avait l'impression de faire le plein d'un échange, d'une association qu'il découvrait avoir attendue depuis longtemps. Les vers de « Correspondances » lui revinrent : « … II est des parfums frais comme des chairs d'enfants, | Doux comme les hautbois, verts comme les prairies… » C'était précisément ce qu'il ressentait.

Il descendit dans le creux de ses reins et lui prit les fesses à pleines mains. Elles étaient là, disponibles, livrées, incroyablement nues – elles aussi divinement fraîches, douces et vertes…. Il ne put s'empêcher de les agripper, de les manier, de les forcer, et, alors qu'il les tirait à lui, leurs ventres s'embrassèrent, deux écrins de velours se scellèrent l'un contre l'autre, tandis que les tentacules de leurs jambes flottaient, au loin, depuis leurs bassins réunis.

Cette union de tout son corps lui procura une impression qu'il n'avait jamais connue. Il se souvint de Félix qu'il avait caressé le matin, mais celui-ci ne lui produisait pas le même effet, il ne l'aimantait pas avec la même force. Que Xavier recelait que Félix n'avait pas ? Était-ce question d'élection ? Ou seulement parce qu'il s'agissait de la première fois ? Devrait-il se résoudre à voir s'affaiblir cet intense magnétisme qu'il ressentait à l'instant ? Il ne voulait pas le croire, ce n'était pas possible… Il se rendit compte que, dans cette journée, du réveil à la nuit, il était passé des caresses avec Félix à celles avec Xavier, d'un petit jeu sans conséquences à un vif sentiment amoureux. Il avait réalisé ce dont, depuis longtemps, il avait rêvé bien souvent.

Il s'écarta, et il l'embrassa de nouveau. Mais cette fois leur baiser dura, leurs lèvres alternativement s'avançaient à la rencontre les unes des autres, elles se provoquaient, se caressaient, elles léchaient mutuellement leurs fruits juteux de salive, elles se mordillaient tant elles avaient ensemble le désir de fusionner. Il lui glissa la main entre les cuisses et trouva la verge raidie qui pointait vers lui ; il l'enveloppa dans sa paume. Xavier tressaillit, se pressa vers lui, appuya sa bouche sur la sienne ; il répondit en poussant la langue et en le pénétrant. Du

bras resté passé sous son cou, il lui reprit la nuque dans ses doigts et la serra intensément, tandis qu'il s'écrasait sur les lèvres fragiles, qu'il tendait son muscle mobile dans la bouche frémissante. De l'autre main, il se promenait sur le sexe maintenant tremblant de désir, allait sur les petites boules rétractées, revenait jouer avec le pouce sur la pointe de la coiffe entrouverte, puis redescendait passer des ongles à la racine des bourses, et il voyageait ainsi de l'une aux autres pour les provoquer, les exaspérer. Xavier lui aussi le prit entre les cuisses, et ce fut à son tour de sursauter en sentant soudain des doigts fins et nerveux se refermer sur sa tige durcie.

Alors, il s'installa une sorte de moment idéal, où, face à face, sur le flanc, réunis par leurs bouches, attachés par leurs mains à leurs sexes, ils semblèrent unis comme deux nouveau-nés qui se téteraient mutuellement, qui seraient reliés par deux cordons ombilicaux croisés. Axel était assemblé à son frère d'un bout à l'autre de son corps, sa main plongeant dans l'opulence des cheveux, sa poitrine provoquant l'autre, s'enflant de son souffle, ses genoux s'entrechoquant, se glissant entre les siens, et jusqu'à la pointe de ses pieds qu'il enfonçait entre les orteils tendus, découpés comme de fines pièces de puzzle. Il était relié, connecté à un jumeau, et il voulait croire que leurs émotions montaient en parallèle dans leurs cerveaux, les soulevaient ensemble, les séparaient du monde.

Xavier se jeta soudain contre lui, traversé par une secousse. Tout son corps se convulsa, et il poussa un bref gémissement douloureux. Axel avait eu le réflexe de refermer la main sur la verge exaspérée pour en accompagner la décharge, et il sentit d'un coup les jets chauds et vifs lui retomber mollement sur la cuisse.

Progressivement, il ralentit le mouvement de sa main, laissa son baiser s'interrompre, s'écarta… Il essaya de discerner l'expression du visage de son frère, mais il faisait trop noir, il ne vit rien qu'un nuage d'ombre. Alors, il lui ramena la tête dans le creux de son cou, et il se renversa en arrière. Xavier demeura contre lui, abandonné, aussi inerte qu'un sac de sable, sauf l'abdomen dont il sentait contre sa hanche la palpitation se calmer petit à petit.

Il ferma les yeux. Après cette horrible soirée, le bien-être enfin l'envahissait, et il se détendit. Il n'avait pas joui, mais il n'en avait pas ressenti la nécessité. Il avait jeté les fondations d'une nouvelle relation avec son frère, ce qui était autrement important. Il ne le laisserait plus jamais entre les mains de ce fou de Maxence ; il l'en protégerait ; il trouverait le moyen de l'en garder ; il empêcherait même leur mère de s'en emparer ; il le conserverait pour lui ; il le ferait sien… Et, plus tard, peut-être, il s'accouplerait avec lui, il connaîtrait le bonheur de se plonger dans son corps, de s'y perdre. Mais il le ferait tendrement, lentement, avec tout son amour, et Xavier aimerait cela.

À cette perspective, il rouvrit les yeux et reprit sa contemplation du plafond ; l'excitation bouillonnait en lui, le sommeil était loin. Heureusement, le lendemain était un mercredi, il ne commençait qu'à dix heures. Il se demanda même s'il n'allait pas sécher le cours de physique : de toute façon, il n'avait pas fini son exercice sur les ions.

BENJAMIN, L'INTOUCHABLE

Le thème de l'étreinte, au-delà de lui-même, n'est qu'un maillon humain, ou plutôt un enroulement local de ce maelström, de cette grande étreinte cosmique en laquelle se nouent et se fécondent l'homme et la nature, l'homme et la femme, l'homme et Dieu.

Roger Garaudy, *Parole d'homme*.

Rencontre

Dans l'air immobile et limpide, une villa sombre doucement dans la fin du jour. Alors que les derniers rayons du couchant s'accrochent encore à son faîte, une fenêtre au rez-de-chaussée est déjà éclairée. Devant la maison, la terrasse, la piscine sont désertées ; les chaises de jardin, retournées ; les deux parasols, repliés. L'automne a rafraîchi l'air, l'a rendu vif et piquant. La nature est figée, dans l'attente du crépuscule. Aucun souffle n'agite les oliviers plantés en quinconce sur le terrain, en contrebas, aucun bruissement ne meuble le silence. Seul, un oiseau, pépie comme s'il essayait de retenir, de toutes ses forces, le soleil qui continue de s'en aller.

En face, dissimulés dans l'ombre d'une haie de chênes verts, deux hommes sont à l'affût. Le premier, petit et rabougri comme un pruneau, grommelle, de mauvaise humeur : « J'espère qu'on va pas planquer là jusqu'à l'année prochaine !… » Il a la voix des gros fumeurs, éraillée, qui se cantonne dans les aigus.

L'autre, grand et costaud, la quarantaine, le crâne rasé, a la peau hâlée des Nord-Africains. Il mâchouille une herbe nerveusement. « Non… À la nuit, on ira se le chercher. Faut juste repérer la chambre… » Soudain, il se redresse et murmure : « Regarde !… »

La porte de la maison vient de s'ouvrir, projetant sur le dallage un rectangle clair. Deux jeunes silhouettes apparaissent tandis qu'on entend la voix inquiète d'une femme : « Bon, mais vous ne vous éloignez pas ? On dîne bientôt. »

Le plus âgé, qui paraît dix-huit ans, répond d'une voix un peu sèche : « Non. Je vais juste montrer la cabane à Benjamin. »

L'autre est plus jeune, tout juste quinze ans. Il referme la porte, et tous deux dégringolent l'escalier en pierres sèches.

Ils passent entre les oliviers, remontent vers le fond du terrain, et ils s'arrêtent au pied d'un grand cèdre qui abrite, au cœur de ses branches étagées, une cabane construite avec de vieilles caisses.

Benjamin demande : « C'est toi qui te l'es faite ?

Tadeusz ricane. « Ouais, avec mon père, quand j'étais gamin… » Mais il y a quelque chose qui sonne faux, on dirait que sa voix tremble un peu.

Ils grimpent dans l'arbre en se servant d'une échelle appuyée sur le tronc, fabriquée avec des bouts de bois de récupération. La cabane est fermée sur trois côtés, protégée par un toit en tôle, et recouverte à l'intérieur de vieux tapis cloués. Ils s'asseyent l'un à côté de l'autre, sur le petit banc qui fait face à l'ouverture.

Depuis ce perchoir, Benjamin découvre tout le terrain et, par-dessus la cime des oliviers, au-delà des chênes verts qui bordent la route, la campagne qui s'enfonce dans une brume violacée. Il est arrivé la veille, pour la Toussaint. Sa mère, depuis son divorce, n'a plus les moyens de lui payer de vacances, et elle a demandé à son amie Annabelle, la mère de Tadeusz, de bien vouloir le prendre pendant une semaine. Celui-ci n'est pas vraiment un ami, c'est plutôt le fils de l'amie de sa mère. Il n'en est pas très proche, le jeune homme a passé son bac en juin, il a déjà intégré la fac de droit à Aix, tandis que lui, qui sort seulement du collège, vient d'entrer au lycée, en seconde. Il l'aime bien, sans plus, car il ne se sent pas toujours très à l'aise avec lui. Avec ses cheveux d'un roux cuivré, son visage constellé de taches de son où se mêle un peu d'acné, ses yeux d'un bleu vif, presque artificiel, il a un drôle de physique, gâché par une bouche irrégulière et un nez disgracieux. Par-dessus le marché, il porte depuis hier un assez vilain chandail vert à torsades, au col roulé mou et trop large, et, au bas de son pantalon blanc, apparaissent des chaussettes noires, ce qu'il considère une faute de goût. Et puis, il le sent, c'est fondamentalement un faible ; et cela, avec le père qu'il a, Benjamin a appris à ne pas aimer.

Tadeusz, lui, a la tête qui tourne, pris par l'excitation qui le brûle. Benjamin est déjà venu ici, mais c'est la première fois qu'il va rester plusieurs jours d'affilée – une semaine entière ! – et sans sa mère qui, après avoir passé le week-end, est repartie cet après-midi, car elle travaille demain. Le moment qu'il attendait tant se présente enfin, celui dont il a rêvé depuis des jours – il ne faut pas le laisser échapper.

Il sort de la poche de son pantalon un paquet de Marlboro. Il le lui avance : « Tu veux une clope ? » Il sait qu'il trahit sa mère, elle n'aimerait certainement pas qu'il fasse fumer leur invité qui est trop jeune pour cela, il sait aussi qu'il va à l'encontre de ce que voudrait celle de Benjamin, mais il s'en fiche, il espère par ce moyen créer un début de complicité entre eux.

Il le regarde prendre la cigarette blanche par son bout ocre et la faire tourner entre ses doigts minces, un geste qui a presque quelque chose de féminin. Il en prend une lui-même, allume son briquet, le présente, et la flamme éclaire le visage du garçon : il est magnifique ; il est beau comme un dieu. Ce n'est pas une formule, c'est une réalité. Dans la lumière chaude et vacillante, la peau unie et claire s'illumine d'une nuance dorée, les yeux bleu sombre renvoient un éclat indigo,

les sourcils réguliers paraissent tracés par le pinceau d'un calligraphe, et les cheveux bruns, mi-longs, prennent des reflets cuivrés. Le pull-over est d'une légère couleur vanille, un vêtement de qualité, confortable, et son col camionneur, dont la fermeture Éclair est restée à demi descendue, laisse apparaître le trait ourlé, impeccablement net, d'un tee-shirt blanc. On dirait un portrait de La Tour… En entrant dans la flamme, le bout de la cigarette grésille et s'éclaire d'une petite braise orange. Tadeusz allume ensuite la sienne, puis il range le briquet et le paquet. Ils ont replongé dans la pénombre.

Il écoute Benjamin souffler la fumée. Il tremble ; son désir atteint des sommets ; il pense qu'il a la fièvre. Un silence s'installe ; il en a peur, il faut le casser. « Elle te plaît, ma cabane ? » Il rit pour bien montrer qu'il considère la question comme une gaminerie.

« Ça doit être pratique pour recevoir tes copines !… J'aimerais bien avoir un truc comme ça, à Marseille ! »

Tadeusz n'a pas de copine et ne prévoit pas d'en avoir. Mais il saute sur l'occasion. Il émet un petit gloussement amusé : « Et alors ?… Comment tu fais ? Tu les amènes chez toi ? » Il retient son souffle.

Le bout de la cigarette de Benjamin s'illumine brièvement. « Ben… ouais.

– Ah ? » s'étrangle Tadeusz. Il se reprend, adopte un ton narquois : « Dans ta chambre ? » Il est percé par le fer de la jalousie, mais il sait qu'il ne doit rien en laisser paraître, et il se dissimule sous l'ironie.

« Oui. Seulement quand ma mère est au travail. »

Le silence revient. Tadeusz hésite, mais il faut qu'il entretienne ce sujet. « Et alors ?… Qu'est-ce que vous faites ? » Il n'ose pas regarder le garçon à côté de lui.

« Ben… Tu sais bien, quoi… On se fait plais'… Des petits trucs…

– Quoi ?… Vous vous embrassez ? » Tadeusz met une sorte de rage à exciter sa jalousie, comme s'il cherchait à se faire plus de mal encore.

« Les filles, elles veulent ça tout le temps… » Benjamin tire de nouveau sur la cigarette. Il rejette la fumée qui se perd dans l'air immobile, entre les branches du cèdre. « Mais moi, je vais te dire, ce que je préfère, c'est quand elles me font une pipe. »

Tadeusz tressaille. Il tique sur le mot qu'il ne peut s'empêcher de trouver cru chez un garçon dont la beauté est une sorte de perfection, d'idéal. C'est à peine s'il peut se représenter la scène tant elle lui fait mal. Il avale sa salive. « Et… elles t'en font souvent ?

– De temps en temps, ouais… Elles sont au courant que sinon… ça m'intéresse pas. » Il étend les jambes et s'adosse à la cloison. Il soupire : « Mais en fait, les filles de ma classe, elles savent pas bien le faire. Elles osent pas. Elles sont trop gamines encore. »

Tadeusz se répète intérieurement : « Elles osent pas… » *Oser* : le maître mot… Il s'oblige à regarder le garçon qui se fond dans la pénombre. Il observe son profil de jeune dieu antique, dont la ligne est plus pure, plus polie qu'un marbre. Le pull clair, aux fines mailles serrées, lui donne un air tendre et lunaire ; ses jambes longues et minces, qu'il a étendues devant lui et qui se croisent aux chevilles, sont enserrées dans un jean étroit et délavé ; ses richelieus acajou, légèrement plus clairs que ses cheveux, et ses chaussettes qu'on aperçoit sous le pantalon, assorties au pull, fines, à peine ondulées, lui donnent une élégance simple, évidente. Il est toujours étonné par les vêtements de Benjamin, des habits de marque, manifestement de qualité, qui ne peuvent être que chers, alors que sa mère vit dans un petit trois pièces ; il faut que ce soit le père qui y pourvoie.

La gorge serrée, c'est au prix d'un effort terrible qu'il parvient à dire : « Et… avec un garçon… t'as essayé ? »

Il voit que Benjamin tique, le dévisage avec stupeur. Tadeusz essaie aussitôt de justifier cette sortie : « Peut-être qu'ils sauraient mieux y faire ?…

– T'es fou ?! Si mon père me découvrait avec un mec, il me tuerait !… »

Tadeusz se force à rire : « Mais, il risque pas : ton père, tu dis toujours qu'il est jamais là ! » Il sent que cela sonne faux.

Benjamin ne répond pas. Il reste déconcerté par cette idée que, de sa vie, il n'a jamais envisagée. Puis il hausse les épaules. « Je me doute qu'y a plein de bonshommes qui me matent… mais ils oseraient pas s'approcher.

– Pourquoi ?

– À cause de mon père, tiens !

– Ah ouais ? »

Benjamin ne peut évidemment pas expliquer à ce garçon qui ne connaît rien aux activités familiales que, si un homme se permettait de lui faire des avances, il finirait probablement dans la piscine de Cipriani… Une fois, il y a quelques années, son père l'a emmené chez son patron – qui se trouve être aussi son grand-oncle, l'oncle de la mère de Benjamin. Il a été impressionné en arrivant devant la luxueuse villa, située dans l'arrière-pays de Nice, mais pas autant que par sa visite du sous-sol : il y a découvert une grande piscine d'intérieur où nagent tranquillement deux requins gris ! Il est resté médusé. Une grille, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de l'eau, est là pour soi-disant éviter les accidents. Cependant, pendant le retour,

son père lui a expliqué avec complaisance que, quand quelqu'un avait trahi Cipriani, il le balançait dans sa piscine, par une trappe. Le type pouvait nager, mais il n'avait pas de sortie. Bientôt, il perdait une jambe, un bras… Il tire sur sa cigarette. Il fait tomber les cendres dans une canette de Coca vide qui sert de cendrier.

Le silence revient. Tadeusz ne pose pas davantage de questions. Il a déjà eu vent d'histoires à propos de la famille De Luca, et il a compris que les activités du père de Benjamin ne sont pas bien claires : il fait des « affaires », et il semble qu'il ne soit pas bon de s'en mêler. Mais il se fiche de tout cela.

Il sent qu'un tremblement s'est emparé de lui, et il ne peut plus le contrôler. C'est d'avoir, juste à son côté, ce garçon dont il est amoureux depuis plusieurs années, et qui est arrivé au sommet de sa beauté. Il se dit aussi que c'est aujourd'hui ou jamais ; cet instant ne se reproduira pas de sitôt, dans une semaine, Benjamin repartira pour Marseille, et tout sera fini. Cependant, il hésite encore, pris entre l'épée de son désir qui lui pique les reins et le plomb de l'inhibition qui l'écrase ; car l'appréhension d'être rejeté est non moins forte que celle de rater le coche. Une sorte de fièvre bouillonne en lui sous ces pressions antagonistes. Il n'y a rien de plus bloquant que l'idéal.

Finalement, de peu, le magnétisme qui l'attire vers le garçon sort victorieux ; la peur de laisser échapper un moment unique a pris le dessus. Les mots viennent en premier, très doucement : « En tout cas, ton père, il risque pas de débarquer ici, ce soir… » Il n'attend pas de réponse, c'est juste un constat par lequel il espère le tranquilliser. Et, soudain, sur une impulsion qu'il n'a pas anticipée, comme si cela venait de quelqu'un d'autre, il soulève une main mal assurée, et il la pose en travers de la cuisse du garçon à côté de lui.

C'est incroyable : il l'a fait ! Son cœur bat comme un fou. Il se passe une seconde. Ses doigts, malgré toute la fermeté qu'il essaie de leur donner, continuent de tressaillir, pris de vibrations semblables à celles qu'on attrape dans une voiture ou dans un train. Deux secondes. Il commence de percevoir, sous la toile veloutée par les lessives, le rond et le dur de la cuisse ; leurs chaleurs s'échangent. Trois secondes. Benjamin tourne la tête et le regarde silencieusement : il paraît étonné, dubitatif. Tadeusz arbore un sourire dont il voudrait le rasséréner, mais qu'il sait ridicule.

Il ne faut pas lui laisser le temps de dire « non ». Il avance la main. Il remonte lentement. Le garçon ne bouge plus, on croirait qu'il écoute. Tadeusz ne respire pas davantage, il est emporté par le vertige. Ses doigts atteignent les plis qui s'enfoncent dans l'aine, déjà il frôle l'axe central du jean. Rien ne se passe. Le sang bat à ses tempes comme un tambour. Il ose monter sur le renflement. Maintenant qu'il est là, et qu'il n'a pas été rejeté, plus rien ne l'arrêtera. Il caresse la

proéminence, doucement, à peine. Il n'entend plus de respiration, à côté de lui.

Lentement, le garçon décroise les jambes. Tadeusz retient sa joie : non seulement il ne l'a pas repoussé, mais il se prête ! Une sorte de soleil l'aveugle. Il parvient tout de même à poursuivre, il précise sa caresse, il passe au-dessus de la braguette, il s'enfonce entre les cuisses. Quand il revient, quand sa main remonte, il sent sous sa paume, distinctement maintenant, une barre ronde qui soulève le jean !

Une boule de bonheur le saisit à la gorge, lui coupe le souffle. Il voudrait, tout de suite, là, le prendre dans ses bras, le serrer contre lui, l'embrasser comme il en a depuis si longtemps rêvé, lui dire comme il l'aime. Mais il se doute que c'est l'erreur à ne pas commettre. Il faut suivre l'exemple des copines de Benjamin, lui faire ce qui lui plaît, un plaisir brut qu'il ne pourra pas repousser ; et il doit faire mieux que les filles.

Alors il laisse tomber ce qui reste de la cigarette dans la canette, il se lève, prudemment, comme on craint d'effaroucher un oiseau posé à côté de soi sur un banc public, faisant attention à ne pas tituber, ne pas s'effondrer comme un ivrogne tant la tête lui tourne. Il s'agenouille. Le garçon ramène les jambes sous lui en les entrouvrant. A-t-il compris ? Il lui pose les mains sur les cuisses ; il les remonte lentement. Le cœur battant à cent à l'heure, il vient là où il n'aurait jamais cru venir un jour. Son émotion est à son comble quand il défait le premier des boutons nickelés. Cependant, ensuite, il ne redoute plus d'ouvrir les autres. Ses tempes battent si fort qu'il craint qu'elles n'explosent. Il a maintenant l'impression que jamais il ne s'est senti aussi assuré. Il est au-delà de la peur ; il est un héros. Toutefois, il se rend bien compte que la fièvre qui le brûle l'aide en l'empêchant de réfléchir.

Il s'enfonce dans la braguette qui se gondole comme une tôle, il entre dans cette intimité hautement interdite, il trouve la chaleur, la douceur du caleçon, il est au cœur même de ce qu'il a tant désiré. Il faut que ses doigts avancent encore, remontent chercher l'élastique, se referment dessus, l'abaissent. Il observe que le garçon s'accroche des deux mains au banc de part et d'autre, comme pour se cramponner. Il découvre le jeune membre, et il a la confirmation qu'il n'est pas indifférent à son entreprise. Il le sort. Il est déjà ferme et gros. Il le caresse un moment, de bas en haut, et il achève de se déplier. C'est absolument délicieux. Le capuchon s'écarte ; son trouble est à son comble ; il est bouleversé, saisi par une transe.

Benjamin a été pris de court par l'initiative de son hôte. Un instant, quand celui-ci lui a posé la main sur la cuisse, il a cru qu'il voulait seulement attirer son attention pour lui montrer quelque chose ou lui faire une remarque, mais il a vite compris que ce n'était pas cela. Avant qu'il n'ait eu le temps de décider de le repousser, il a été surpris

de l'effet qu'il a ressenti, la manière dont son truc s'est redressé tout à coup. Et il s'est laissé faire, comme on se laisse diriger par un aîné… Il est étonné de l'impression que lui procurent les doigts du jeune homme : leur façon de le prendre est très différente de celle des filles par qui il s'est laissé caresser, les phalanges de Tadeusz ont quelque chose de tordu qui n'est pas très beau à voir, mais qui est troublant… Soudain il sursaute : les lèvres se sont posées tout au bout de lui ! Un frisson le traverse au plus profond. Les filles, elles, l'embouchent tout de suite ; jamais il ne s'est fait frôler de cette façon !… Mais les yeux lui sortent de la tête quand il sent tout à coup le bout de la langue qui repousse sa peau, qui touche au milieu son gland à vif !… C'est ténu, presque rien, juste un petit contact mouillé, et c'est pourtant plus violent que tout ! Cette lenteur, ces baisers fugitifs, à peine esquissés, ces lèches légères comme d'une souris… Il ne pense plus à écarter Tadeusz, il découvre un monde.

Soudain, les lèvres l'épousent. Et, progressivement, doucement, il est décalotté, avalé, logé dans un antre tiède, baigné de salive. L'anneau de chair se referme sur son sillon, à la base du gland, et il est étonné de la délicatesse avec laquelle il est choyé. Une langue ingénieuse le sollicite, par-dessous, et elle semble connaître tous les points de sa sensibilité – et même lui en faire découvrir qu'il ignorait. Il est infiniment troublé en se disant qu'il s'agit là des lèvres, de la langue, non pas d'une fille, mais d'un jeune homme… Il est dans sa bouche !… En même temps, à mesure que le plaisir l'envahit, il aimerait qu'il s'empare de lui plus fermement, qu'il ne se retienne plus, qu'il le fasse jouir, maintenant.

Tadeusz est saisi par une émotion surréelle. Cent fois il a rêvé de prendre Benjamin dans ses bras sans jamais l'oser, sans jamais en trouver le moyen ni l'occasion. Et à présent, il lui fait un *pompier* ! La solution était-elle aussi simple : faire la putain pour lui ? Mais, après cela, voudra-t-il encore l'embrasser ? ses lèvres ne lui paraîtront-elles pas écœurantes ? voudra-t-il encore de son amour ?… Peu importe ; seul compte cet instant. En sentant la réalité du gland rond et dur coulisser entre son palais et sa langue, il ressent une jubilation incroyable. Plus jamais il ne se dira : « Je ne l'ai jamais fait ».

Car, auparavant, il ne l'a jamais fait. Il a vu des images, des films sur Internet, mais, surtout, il se fonde sur son imagination. Il fait ce qu'il voudrait faire à celui qu'il aime, ce qu'il a imaginé tant de fois en solitaire. Et grâce à son esprit, une puissance l'habite, c'est lui qui contrôle ce corps qu'il a désiré si intensément, il peut en faire ce qu'il veut, l'amener là où il veut, c'est lui qui est aux commandes, il a la liberté d'agir directement sur son cerveau ! Il serre plus fort le membre, il l'enveloppe dans la chair de sa bouche, il le baigne de salive, il l'aspire comme s'il voulait l'avaler. Il sent la main de Benjamin sur sa

tête, il se demande s'il cherche à le repousser, mais, aussi frustrant que ce soit, c'est tout de même un contact, le premier qu'il lui donne. Il ne se laisse pas faire, au contraire il s'applique toujours davantage, il ne lui accorde aucun répit, il le veut, il veut l'amener à capituler, à plier, à s'avouer vaincu.

Et soudain, il l'obtient. Les cuisses de Benjamin sous ses mains tressaillent, se contractent, son corps est pris par une vive secousse, et l'instant d'après plusieurs jets tièdes et rapides lui arrosent la gorge ! Les yeux lui piquent de joie ! Il sent le garçon qui se courbe sur lui, qui maintenant au contraire s'est emparé de sa tête pour la retenir contre son ventre.

Cependant, il est obligé de se retirer pour ne pas étouffer et, à regret, il laisse doucement le membre divin sortir de lui. Il est envahi par un bonheur incroyable : il a fait jouir Benjamin. C'est lui qui l'a fait, il lui a donné suffisamment de plaisir pour qu'il s'abandonne ! Il est si fier, si heureux !

Il s'assied sur ses talons, il baisse les yeux comme une courtisane après son service. Il ne veut pas regarder Benjamin qui se relève ; il ne veut pas le voir refermer son pantalon. Il sourit comme s'il venait d'obtenir tout ce qu'il désirait au monde. Encore entier dans l'espèce de délire qui l'habite, il sent l'étonnant goût du sperme en lui ; il le garde ; il en profite.

Puis il s'aperçoit que Benjamin se dirige vers l'échelle, et il comprend qu'il veut partir. Il a peut-être honte d'avoir pris son plaisir devant lui, grâce à lui. Tadeusz, évidemment, aurait préféré rester plus longtemps, l'envelopper dans ses bras, le câliner, le tranquilliser… Mais il a déjà eu un tel cadeau. Il se redresse.

Benjamin est descendu le premier et s'est arrêté au pied de l'arbre, maintenant plongé dans le crépuscule. La tête lui tourne un peu, il se sent les jambes incertaines après cette jouissance soudaine. Il ne s'attendait certes pas à cela en montant dans cette cabane. Il s'en est enfui comme un voleur, comme s'il avait honte, comme s'il ne pouvait plus regarder le jeune homme en face. Il reste étonné de l'intensité du plaisir qu'il a ressenti ; était-ce parce qu'il lui a été procuré par la bouche d'un garçon ? Il vient de comprendre que Tadeusz est homosexuel ; cela lui confère-t-il des talents particuliers ? Il est inquiet. Il tremble en pensant au tabou qu'il a transgressé, et auquel il n'a même pas tenté de résister. Encore qu'il y ait peu de chances que cela arrive, il ne faudrait pas que son père imagine qu'il fraie avec des pédés !… Il attend que Tadeusz descende à son tour – malgré son envie de s'éloigner au plus vite de cet endroit, il ne peut pas rentrer seul à la villa, Annabelle penserait qu'ils se sont disputés.

À peine le jeune homme l'a-t-il rejoint, que Benjamin sursaute, effrayé par le bruit d'une cavalcade qui fond sur eux. Il voit soudain une

ombre surgir et une matraque fouetter la tête de Tadeusz. Ça fait le son mat d'une noix de coco, le garçon tire la langue, écarquille les yeux, tord sa bouche avec une expression horrible, et il s'affale par terre, de tout son long. En même temps, un corps massif se plaque dans le dos de Benjamin, on lui tire brutalement les bras en arrière, et un croche-pied lui fauche les jambes ; il bascule en avant. Il a encore le temps de voir les cheveux de Tadeusz collés sur sa nuque, un liquide noir qui lui coule dans le cou, de s'inquiéter s'il est mort, et un poids énorme lui tombe dessus qui l'écrase, à califourchon sur ses reins. Affolé, il veut appeler, mais une poigne de fer le saisit par la nuque et lui plaque la figure dans l'herbe ; son cri s'étouffe en un grognement. Une douleur le traverse brutalement : on lui a planté une aiguille dans la cuisse ! Et, en un instant, sans avoir rien vu venir, sans même avoir eu le temps de se demander qui étaient ces agresseurs, d'un coup il perd connaissance.

Le Nord-Africain se relève. Il retire la seringue de la jambe du garçon inerte, et la rétracte avant de la fourrer dans la poche de son blouson. Puis il l'attrape à bras-le-corps, le jette comme un sac sur son épaule, et part aussitôt au pas de course, suivi de son maigre compagnon.

Ils retraversent la haie des chênes verts, puis ils descendent la route sans ralentir. Près d'un petit pont, ils retrouvent la BMW X5 qu'ils avaient laissée dans un chemin de traverse, le long d'un ruisseau, comme des touristes partis se promener. Ils ouvrent une porte arrière, et ils jettent le garçon à plat ventre sur les sièges qui sont rabattus. Le grand monte à sa suite, le petit prend le volant, et trois secondes plus tard ils démarrent.

Tandis que la voiture roule à vive allure, l'homme attrape un rouleau de corde et un cutter dans le coffre que les sièges repliés laissent accessible. Il en coupe un bout, ramène les bras du garçon en arrière, et il lui ligote étroitement les poignets de plusieurs tours qu'il noue solidement. Il en enroule un autre morceau sur les chevilles, prenant soin de pas y prendre le bas du pantalon, et il serre fortement, l'incrustant dans les chaussettes. Avec ce qu'il reste de corde, il lui emprisonne encore fermement les bras, les rendant solidaires du torse et, pareillement, à chaque tour la corde s'enfonce dans la laine du pull.

Il lui fourre un chiffon dans la bouche, puis lui enfile une cagoule sur la tête. C'est une cagoule-chaussette qui se resserre sur le cou, fermée de toutes parts, sauf une petite ouverture circulaire qu'il lui ajuste nerveusement devant les narines. Il fouille ensuite les poches du garçon, y trouve son téléphone et, ouvrant la fenêtre, il le jette le plus loin possible dans la garrigue.

Il tire du coffre une grande couverture grise, y enroule soigneusement le corps inanimé, et le pousse dans le fond de la voiture, sous le

couvre-coffre déployé. Puis il entreprend de relever les dossiers des sièges pour enfin s'asseoir confortablement. Il retire posément ses gants en latex, et les enfonce dans sa poche où ils rejoignent la seringue vide.

Le chauffeur conduit rapidement, mais sûrement. « Enfin ! » glousse-t-il. « Je croyais qu'ils allaient jamais descendre ! » Il a un rire aigu, enroué. « Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien glander là-haut ? » Il jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour vérifier machinalement qu'ils ne sont pas suivis.

*

La BMW arrive dans un port de plaisance, où elle se gare au ras du quai. Le Nord-Africain en sort en examinant les alentours. Mais il fait nuit et, le dimanche soir, c'est l'heure où les gens sont en train de dîner, les derniers passants rentrent chez eux et ne font pas attention à eux. Il ouvre le hayon arrière, attrape le garçon enroulé dans la couverture et, le soulevant sans peine, il le charge sur son épaule.

Pendant que le conducteur repart garer la voiture, il avance sur un ponton, jusqu'à un Chris-Craft amarré dans lequel il descend. Il ouvre aussitôt avec sa clé le panneau en bois du compartiment à l'avant, et il y fait glisser son paquet.

*

Sur la banquette d'une cabine de bateau de plaisance, Benjamin est allongé sur le dos, les bras en arrière, retenus au-dessus de la tête. Ses poignets sont enfermés dans des menottes dont la chaînette passe dans une barre en laiton, laquelle sert normalement à accrocher les coussins formant tête de lit. Les bracelets d'acier mordent à demi les bords-côtes de ses manches ; la cagoule bleu marine lui enveloppe toujours la tête jusqu'au cou, d'où ne dépasse que la pointe de son nez ; ses jambes sont libres, déjetées sur le côté, une légèrement fléchie, par-dessus laquelle l'autre est allongée. La corde, qu'on lui a retirée, a laissé des traces horizontales sur sa poitrine, dans la matière de son pull.

Une clé tourne dans la serrure. Le Nord-Africain entre en se courbant pour passer la porte trop basse pour lui. Il a ôté son blouson, il est vêtu d'une chemise noire et d'un jean, une chaînette en or brille dans son col, un pistolet est glissé dans son dos sous la ceinture. Il tient en bouche un cigare épais. Il referme derrière lui et pose sur une petite tablette, à côté du lit, un cendrier et un bol rempli de glaçons.

« Fais-moi une petite place. » Il tapote la hanche du garçon qui sursaute et, machinalement, à l'aveugle, se pousse sur le côté. Il

s'assoit sur le bord du lit, tire sur son cigare, rejette la fumée vers le plafond.

« Bon. Je sais pas si t'es au courant : y a ton père qui fait des conneries… » Il pose le cigare dans le cendrier. Il relève à demi la cagoule du garçon, juste pour lui dégager la bouche et retirer le chiffon qui l'obstrue, puis il la rabaisse. « … Tu savais ? »

Le garçon ne réagit pas tout de suite ; mais ensuite il secoue lentement la tête.

« Ouais, ben alors je vais t'affranchir… Hier, Cipriani l'a envoyé faire une commission ; un gros truc ; un très gros truc, même. Sauf que, depuis, on a plus de nouvelles. Silence radio. Du coup, on pense qu'il a préféré se garder le paquet pour lui et sa poule. Et, il a raison, pourquoi se gêner ?!… Mais, quand on est le bras droit de Cipriani, ça se fait pas… On pense aussi qu'il a pas fait un truc pareil sans être sûr d'avoir une *très* bonne planque… On a demandé à ta mère, mais elle le fréquente plus, son ex. Toi, par contre, ton petit papa, tu le vois régulièrement. Et, forcément, tu sais où il est, son nid d'amour. »

Benjamin vient de comprendre pourquoi on l'a enlevé… Et il en veut énormément à son père. Il sait que depuis un moment il cherchait à lâcher Cipriani et, apparemment, il a trouvé l'occasion, un magot qui va lui permettre de se tenir à l'écart. Mais il n'a pas eu le moindre scrupule, sachant pourtant que la méduse évidemment se retournerait en premier sur la famille ! Il est bien trop occupé avec la petite minette qu'il s'est trouvée, et dont il est complètement fou… Benjamin connaît l'endroit où il a pu se réfugier : en Italie, près de Bolzano, chez cet ami qui vit dans une ancienne ferme au milieu des montagnes, et où il l'a conduit une fois en vacances, il y a quelques années, pas gêné d'y emmener en même temps sa maîtresse du moment, et sans vraiment se dissimuler pour la lutiner. Et il lui a dit, en plaisantant, que ce serait l'endroit idéal pour se planquer : on voyait les gens arriver de loin, et il y avait trente-six passages par lesquels se défiler.

« Alors ? T'aurais des idées ? »

Dans un souffle, il murmure au travers de la cagoule : « Non… Je sais pas… Aucune idée… »

L'homme soupire. « Bon. Si ça te dit, on va gagner du temps. Tu te doutes que, si on s'est donné le mal de t'extraire et de t'amener ici, c'est pas pour te renvoyer chez ta mère après que tu nous aies dit que tu "savais pas". On voudrait que tu te montres un peu plus coopératif. Bien sûr, t'aimes beaucoup ton papa, t'es un fiston loyal, tu voudrais pas le donner, etc. Pourtant, je te le dis, tu vas le faire. Tu vas nous dire où il est parce qu'on résiste pas à certaines douleurs. On résiste un peu, pour se donner bonne conscience, mais, tôt ou tard, on lâche le morceau. Je connais pleins de trucs qui sont capables de te rendre fou, au point que tu saches même plus comment tu t'appelles. Tu donnerais

ta mère en prime pour que ça cesse. Moi j'ai rien contre toi, je veux pas te faire du mal pour rien, c'est à toi de voir. C'est simple : quand tu penses que t'en auras eu assez, tu me racontes où est ton père. De toute façon, tu me le diras. » L'homme tire sur son cigare. « Autre chose : essaie pas de nous faire des blagues et nous envoyer sur une fausse piste. Je crois qu'on serait pas très contents de toi, après. On te ferait une vie d'enfer. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Benjamin se doute de ce que cela veut dire. Il est terrifié. Toutes les histoires abominables qu'il a eu l'occasion d'entendre lui reviennent. Comme celle – la plus monstrueuse peut-être – de ce garçon de treize ans enlevé par Cosa Nostra. Séquestré dans une cave sans fenêtre, il avait été torturé méthodiquement, jour après jour. Ils envoyaient les photos au père qui s'était mis à table chez les flics et dont ils voulaient qu'il se rétractât. Au bout de plusieurs semaines, comme ils n'avaient pas satisfaction, l'enfant avait été plongé dans un fût d'acide chlorhydrique, progressivement, où son corps s'était dissous petit à petit. La vidéo de la scène aussi avait été envoyée à la famille.

« Ça te servirait donc à rien. Autant la fermer, dans ce cas. » Il soupire. « Bon, alors tu nous dis où il se planque ? »

Benjamin gémit : « Mais je ne sais pas où il est ! »

L'homme fait tomber la cendre de son cigare dans le cendrier, tire de nouveau dessus, puis en examine placidement le bout qui forme un cercle parfait, d'un rouge luisant. « Je vais commencer doucement. Mais sache qu'ensuite ça sera pire. Toujours pire. Ne crois pas que ce sera moins dur après. »

Il attrape le bas du pull du garçon et le soulève, découvrant le tee-shirt blanc. Il le tire hors du jean. « On va trouver un petit coin, par ici, ça fera l'affaire… » Il repousse le pull et le tee-shirt au-dessus du nombril, puis sur le côté, il dégage la hanche gauche, le flanc tendu par les bras ramenés en arrière. « On va commencer par là : la cicatrice se verra moins sous ton bras… »

Il se couche à demi en travers des cuisses du garçon, il l'immobilise sous son poids, et il approche le bout incandescent de la peau : « Tu sens comme c'est chaud ? »

Le garçon gémit au travers de la cagoule : « Qu'est-ce que c'est ?… Non…

– Ah ! ça aussi, ça sert à rien : les jérémiades sont inutiles, tu t'en doutes bien. Je ne vais pas m'interrompre à la première de tes pleurnicheries !… Y a qu'une chose qui peut m'arrêter : une adresse – et la bonne. Donc : tu veux essayer voir ce que ça donne, ou tu me la files tout de suite ?

– Mais quoi… ?

– Tu fais l'andouille ? Tant pis. » Et il lui applique la braise sur le flanc.

Le garçon se tend comme un arc en poussant un hurlement. Le cigare n'a été qu'un instant en contact avec la peau, mais il l'a déjà marquée d'un cercle rouge corail.

« Voilà. Maintenant, tu sais. Je t'ai dit : toujours pire. Est-ce qu'on continue ?

– Laissez-moi, je vous en prie ! Je vous jure, je sais pas où il est, il m'a rien dit, je sais pas…

– Bien. » Il tire sur le cigare, puis il en applique de nouveau le bout bien rouge, juste un peu plus haut, un peu plus longtemps.

Le garçon hurle en gigotant frénétiquement. Mais la chaîne retient ses poignets, et ses jambes sont écrasées sous le poids de l'homme.

Il se redresse. « Je sais que tu sais où il est. Je crois même que t'as dû déjà y aller toi-même.

– Non… c'est pas vrai…

– O.K., O.K.… » Il prend un glaçon dans le bol et le passe sur la plaie.

Le garçon se tortille en criant. Le froid arrête la brûlure, mais relance une autre douleur.

*

Dehors, sur la surface grasse de la mer, un léger crépitement recouvre petit à petit le bruit de la houle contre la coque ; puis, tout à coup, la pluie balaye le pont.

Dans la cabine, quatre cicatrices circulaires, d'un rouge noirâtre, montent depuis la taille sur le flanc gauche du garçon.

« T'es un récalcitrant, toi… »

L'homme tire encore sur le pull et le tee-shirt pour dégager l'aisselle, formant un bourrelet en haut du torse. Il s'allonge de nouveau pour le bloquer de son poids.

Le garçon crie, sentant venir la chaleur sous son bras : « Non !

– Je t'ai dit comment arrêter ça, petit ! »

Il applique le cigare dans le creux de l'aisselle, et cette fois il tire dessus en même temps pour en activer la braise. Il lui faut toute sa masse pour immobiliser sous lui le garçon fou de douleur.

Il lui passe ensuite un glaçon sur la plaie, et il doit lui maintenir fermement le bras, car sous la morsure du froid de nouveau il se tord frénétiquement en tous sens sur la banquette.

« Dis donc, tu l'aimes ton papa, toi ! Pourtant, c'est juste un sacré salaud qui s'est pas beaucoup préoccupé de toi avant de se tirer ! » Il le laisse un instant sangloter, agité de sursauts convulsifs, et s'emplir de la douleur qui continue d'enfler en lui ; il ne faut pas l'assommer tout de suite, il faut le laisser « profiter », c'est bien plus efficace…

Benjamin sait que son père se conduit mal, et cela déjà lors du divorce avec sa mère. Mais c'est son père, et depuis qu'il est tout petit il l'admire à en être captivé. L'idée de le trahir lui est totalement étrangère, ce serait une monstruosité… Il sent que l'homme est maintenant près de ses jambes. Il lui attrape la chaussure gauche par le talon et la lui retire sans même la délacer. Il lui descend la chaussette, la lui enlève… Va-t-il pouvoir tenir jusqu'à ce que ce salaud se convainque qu'il ne sait rien ?

L'homme lui repousse en les pliant les jambes sur le côté jusqu'à lui appuyer les genoux contre la cloison, et il prend le pied nu qu'il pose en travers de ses cuisses. « La plante des pieds, c'est sensible ; très sensible. Mais le mieux, c'est entre les orteils. »

Il lui bloque la jambe sous son bras, examine la peau délicate, finement plissée, de l'orteil médian. Puis il y applique son cigare. Une fois. Deux Fois. Trois fois. Toujours au même endroit. À chaque fois le garçon bondit en hurlant, comme électrifié, la chaîne des menottes cliquette, sa jambe libre bat contre la cloison ou sur le dos de l'homme qui ne bronche même pas. La cagoule est marquée de deux taches sombres autour des yeux.

L'homme grommelle : « Allons, lâche ! Sois raisonnable ! Lâche donc… »

Tout à coup la porte de la cabine s'ouvre et le petit homme maigre, presque chauve, celui qui a fait le chauffeur, passe la tête. Il demande, de sa voix éraillée : « Euh, Fouad… Ça va ? Ça s'impatiente, là-bas… »

L'homme grogne, le pied du garçon toujours bloqué sous son bras : « Tu leur dis que ça va être bon. » Le petit homme s'apprête à se retirer quand il le rappelle : « Rinaldo ! Dis-leur : dix minutes…

– O.K. » La porte se referme.

Il lâche le garçon qui halète de douleur ; il sent qu'il va bientôt être au bout de sa capacité de résistance.

Il se relève : « T'as entendu ? J'ai plus que dix minutes. » Il se rassoit à côté de lui, de nouveau à la hauteur de sa taille : « Ça veut dire que maintenant, en plus, je suis pressé. » Il attrape le ceinturon qui ferme le jean et le déboucle. « On va changer de méthode. » Il déboutonne le jean entièrement, l'écarte, et d'une secousse le fait descendre sous les fesses. « Tout ce que t'as eu jusqu'à maintenant, c'était des échantillons, tu comprends. »

Le garçon porte dessous un boxer anthracite en coton et lycra qui lui moule les hanches. L'homme y pose la main et le malaxe comme pour reconnaître ce qui est à l'intérieur. « Je voulais t'éviter ça, mais puisque tu fais les durs à cuire… » Sa main s'arrête et serre intensément le petit paquet. « On va voir si t'es si costaud que ça. » Il chiffonne le caleçon et le tire brusquement en travers des cuisses. Le gar-

çon sursaute, effrayé. La verge à cet instant est toute recroquevillée, couchée sur le côté. L'homme la prend et la décalotte, puis il l'enferme dans le creux de son poing, le gland dépassant dehors. Le garçon gémit.

« Je t'explique : je te laisse cinq secondes. Si tu me donnes pas ce que je veux, je te pose le bout de mon cigare sur ta petite cerise. Et je le fume jusqu'à ce qu'il y en ait plus. » Il presse un peu le membre dans son poing et le garçon tressaille. « T'es au courant combien c'est sensible, ton petit machin-là, pas vrai ? T'as senti mes échantillons ? Donc tu peux te faire une idée… » Il secoue son cigare au-dessus du cendrier. « Bon, je commence… Cinq. » Il sollicite un instant le pénis entre ses doigts. « Je te le branle un peu, c'est pour te le réveiller, le faire un peu grossir, qu'il soit plus réceptif… Quatre. » Il tire sur son cigare et en examine le bout : « T'imagines l'effet que ça va te faire, une braise sur le gland ?… Trois. »

Le garçon se débat dans sa chaîne en sanglotant. Il supplie en gémissant : « Non, je vous en prie… »

La main continue de le branler grossièrement. « … Deux.

– Non !… »

L'homme le reprend dans sa main en le serrant un peu plus, et il tire vers le bas pour décalotter le gland. « Un. »

Le garçon, tétanisé, crie : « Non, non… arrêtez !… Je vais vous le dire… »

*

Benjamin est resté seul. Son flanc continue de l'élancer, mais c'est son pied qui l'irradie d'un trait insoutenable. Il halète au travers de la cagoule trempée ; il se tord lentement sur lui-même, dans ses vêtements en vrac, en cherchant en vain à contenir la douleur… Il est anéanti : il a trahi son père. Il l'a condamné. Il voudrait être mort lui-même ; il a l'impression de l'être déjà.

Fouad revient dans la petite cabine et jette un coup d'œil au garçon qui est resté les bras menottés au-dessus de lui, la poitrine découverte, le pantalon sur les genoux, un pied à l'air ; il lui a juste remonté le boxer avant de sortir. Il s'assoit comme auparavant, sur le bord du lit.

« Ça y est. Ils sont en route. Ils y seront demain matin, à l'aube – la meilleure heure. »

Le garçon détourne la tête, il le devine qui entrouvre la bouche sous la cagoule ; il laisse échapper un sanglot.

Il lui passe affectueusement la main sur la tête. « Je sais, c'est dur. Mais je t'avais dit : personne résiste. À un moment ou à un autre, on cède devant la douleur. Faut pas t'en vouloir, t'y es pour rien. »

Il reste silencieux, à examiner le garçon. Il a vu à peine le bas de son visage, mais il a pu observer qu'il a un corps magnifique : une peau claire, unie, des muscles finement dessinés… Ça le fascine, lui qui ne connaît que la peau dorée des petits Marocains.

Il lui pose la main sur la cuisse, tout en haut, près de l'aine, à cheval sur le caleçon. « On a la nuit à attendre avant d'avoir des nouvelles… Je crois qu'on va profiter de ce petit moment ensemble, t'as pas envie ? Tu m'as l'air plutôt mignon… Ça va te détendre. »

Benjamin frémit : qu'est-ce que cette ordure lui réserve encore ?

Fouad se relève. Il va à la porte, donne un tour de clé, qu'il retire et enfonce dans sa poche. Il revient. « Je vais te mettre un peu à l'aise. » Il défait les menottes ; le garçon ramène les bras en gémissant.

Il passe la main dans son dos et tire de sa ceinture son pistolet automatique qu'il dissimule sous le matelas.

« Enlève tout ça, aussi. » Il achève de lui retirer le pull et le tee-shirt, en faisant attention à ne pas faire glisser la cagoule. « Depuis tout à l'heure, tu m'as donné la trique, tu sais. J'ai bien envie de faire connaissance avec ton petit cul ! » Il retire la dernière chaussure, la dernière chaussette, attrape le jean qu'il fait glisser : « Je vais te baiser. Ça va nous faire du bien, à tous les deux, ça va nous soulager… » Il prend le boxer par la ceinture, le chiffonne et le fait coulisser le long des cuisses en le lui retirant complètement. Le garçon est entièrement nu, sauf son bracelet-montre et la cagoule qui lui enveloppe la tête. Plusieurs ronds d'un rouge grisâtre lui montent sur le flanc ; une marque plus sombre apparaît au bout du pied ; les poignets sont éraflés à force d'avoir frotté sur les menottes.

Fouad se rassied à côté de lui. Il regrette de ne pas voir son visage, mais en même temps il trouve assez excitant de se faire un petit mec encapuchonné. Il le caresse lentement, dans le cou où il glisse les doigts sous le tour de la cagoule et où il sent le pouls affolé, sur la poitrine haletante dont il tripote les tétins, sur le ventre qui se soulève par à-coups et qu'il pince plus vivement, s'attardant comme s'il voulait pénétrer ce nid tendre et tressaillant. Puis il contourne les petits organes, rétrécis par la souffrance, réduits à rien. Il vient sur la hanche dont il palpe la fine éminence, et la peau fragile est d'une douceur particulière. Il n'en faut pas plus, il bande comme un âne. « T'es vraiment une Ferrari, toi ! » grommelle-t-il. Il lui prend la cuisse, à pleine main, et il la pelote comme on fait des fesses d'une femme. « T'as l'air vachement bon, tu sais ? Je suis impatient. »

L'homme se déboutonne et sort son phallus circoncis, brun-rouge, gonflé, brillant car il suinte déjà. Il attrape les talons du garçon, lui replie les jambes sur la poitrine. « Si tu veux que je te fasse pas trop mal, faut que tu m'aides : laisse-toi faire… »

Il lui crache entre les fesses, lui enduit l'anus soigneusement avec les doigts, tout en l'écartant, en le lui ouvrant, et en y enfonçant toujours davantage de salive ; le petit derrière sursaute à chaque fois. « T'as pas l'air d'être fait, toi. T'es puceau ? Avec ton joli petit cul, ça m'étonne : tu t'es pas encore fait sauter ?… Mais, du coup, ça va être plus dur pour toi de m'avoir en premier. »

Fouad s'agenouille entre les jambes du garçon, il se prend la bite, se présente, et appuie sur la petite encoche. Mais malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à faire pénétrer son organe, trop gros pour cet orifice trop étroit. Le garçon se tortille, essaie de lui échapper, et il doit d'une main le plaquer sur la couchette, tandis qu'il bataille avec son chibre de l'autre. Il y met toute sa force, la chair s'écarte petit à petit sous la pression, il multiplie les tentatives, et, finalement, elle cède d'un coup. Le gamin a gueulé, mais ça y est, il s'est engagé dans son petit orifice ! Il reste un instant suspendu, profitant du sphincter qui s'est refermé sur la base de son gland.

Puis, lentement, progressivement, il pousse avec les reins, et maintenant il s'enfonce plus facilement, il l'ouvre, il a l'impression d'être un couteau qui entre dans le pain. Le garçon crie en se tordant comme un serpent, mais ça y est, il est logé, et jusqu'au fond.

Il grogne : « Désolé, mais j'en pouvais plus, fallait que je te mette ! » Il lui caresse le visage au travers de la cagoule pour le calmer, il lui embrasse la poitrine, il le sent agité de tressaillements qui se répercutent sur son membre immobile, pris dans le fourreau resserré. « Tu vas t'y faire, t'inquiète pas. Maintenant que t'es dépucelé, le plus dur est fait, t'as plus qu'à profiter. Tu vas jouir d'une bonne bite qui te bourre le cul bien au fond ! »

Puis, tranquillement, il se met en mouvement. Il recule, et il sent les muscles internes du garçon qui le repoussent, jusqu'à ce que le petit anus lui comprime de nouveau la racine du gland, et c'est à ce moment qu'il se renfonce. Il le parcourt alternativement, lentement, mais régulièrement, jusqu'au fond ; il ne se précipite pas, il a tout son temps.

Benjamin gémit plaintivement. La douleur de son écartèlement masque celle des brûlures qui continuent de le torturer comme un feu résiduel. Le poids sur lui tour à tour l'écrase, puis le soulève d'une impulsion implacable, réglée comme une marée. Perdu dans le noir de la cagoule qui l'enserre, il se sent disparaître, s'évaporer dans le néant, il n'est plus rien qu'un corps qui souffre… Il sait bien que les mafieux profitent de leurs victimes pour les baiser, une façon supplémentaire de les humilier tout en prenant leur pied. C'est son tour. Il l'a mérité ; il a livré son père. D'ailleurs, n'avait-il pas déjà commencé de le trahir, tout à l'heure, quand il a laissé Tadeusz lui faire ce qu'il lui a fait ?

Fouad jouit de l'étroit conduit qu'il laboure, de sentir son pieu repousser les fins replis des viscères au fond des reins, de la vue de ce corps mince et blanc que la cagoule rend anonyme, du ventre creusé par la douleur, des à-coups qu'il lui donne et qui font se tordre le garçon sous chacun de ses élans. Il jouit aussi de ses propres mouvements, qu'il veut puissants et profonds. Il jouit d'autant plus à l'idée qu'il baise le fils de De Luca, le petit-neveu de Cipriani, eux qui cassent du pédé à la moindre occasion ! Lorsqu'il a la chance d'avoir à « traiter » des filles bandantes, avant de les foutre à la baille ou de les couler dans le béton, il en profite, évidemment, et il les prend toujours par-derrière – il préfère, c'est là où elles sont le plus étroites, et, au moment où il les étrangle, leur petit cul lui envoie des secousses sublimes ! Mais, des garçons, il n'en a pas souvent, et, surtout, il ne peut pas les posséder devant les autres – pas question qu'on découvre ses petits goûts personnels –, or c'est rare qu'il ait l'opportunité d'être seul avec eux.

Il sent la fièvre qui monte, ses enfoncements dans les derniers replis du fourreau sont de plus en plus violents, le garçon se débat sous lui comme un chat qu'on écorche. Soudain, il donne de ses reins un coup plus fort qui cogne plus loin, le gosse hurle, foudroyé par la douleur, et il en sent l'anneau se resserrer brutalement sur la racine de son membre. Surpris, avant qu'il ne puisse comprendre, il part. Immobile, planté, droit comme un pieu, il jouit en longs jets qui vont tapisser tout au fond les organes qui ne voient jamais le jour…

Enfin, quand les derniers hoquets l'ont achevé, qu'il s'est vidé tout à fait, il se retire et il verse sur le côté, où il reste échoué comme une baleine, le long du gosse qui se déplie en gémissant.

Assommé par le plaisir, il reprend ses esprits petit à petit. Il rouvre les yeux rêveusement ; son regard tombe sur la petite armoire en face de lui. Il repense à son sac de voyage qui y est enfermé, aux paquets de billets qui en tapissent le fond, que des coupures violettes, des 500 €. Cela fait des années qu'il les accumule. Mine de rien, il y en a un sérieux matelas, car il ne dépense quasiment rien ; il se constitue sa « retraite ». Et il ne veut surtout pas attendre d'être trop vieux pour en profiter, ou, pire, d'être placé en cabane et risquer de tout perdre. Il en a parlé à Cipriani, mais celui-ci ne veut rien entendre, il ne veut pas le lâcher. Il va donc falloir un jour qu'il « débauche » à l'irrégulière. Il attend seulement qu'une ouverture se présente. La différence avec un De Luca, c'est que lui ne volera pas son capo, il n'emportera que son fric.

Soudain, il entend crier le gamin qu'il continuait de caresser distraitement. Il comprend qu'il lui a passé la main sur le flanc, sur les cicatrices ! « Oh ! pardon », fait-il.

Il se redresse et examine les brûlures : « Je vais te soigner ça. Ça pourrait s'infecter. »

Il se rajuste. Il rattache le garçon par les poignets à la tête du lit, il récupère son arme, et il sort.

Benjamin se tord lentement sur lui-même à la recherche d'une position moins douloureuse, mais il n'y en a pas. Il se sent réduit à une loque. Il est nu, enchaîné, privé de visage. Il a condamné son père. Et maintenant, on s'est servi de lui comme d'une prostituée. Il n'est plus rien. Il voudrait disparaître.

Fouad revient avec de la Biafine. Il l'applique sur le flanc du garçon, puis sur son pied. Il y met une attention qui n'est pas si différente de celle qu'il a eue dans son rôle de bourreau.

Puis il s'allonge de nouveau à côté de lui, l'enlace, et recommence de le caresser, doucement, en prenant garde cette fois à ne pas le toucher là où il est blessé. Avec les doigts, au travers de la cagoule, il essaye de deviner son visage. Il a peur d'être déçu : peut-être est-il moche comme un cul ?

*

Fouad est brusquement réveillé par son téléphone portable. Il se rend compte qu'il s'est assoupi ! Mais il n'y a pas de bobo, le gamin attaché ne risquait pas de s'envoler. Il décroche.

« Allô ?…

– *C'est moi* », répond une voix neutre.

« Ouais ?

– *T'as toujours le colis avec toi ?*

– Bien sûr.

– *Bon. Tu me l'amènes à la villa.*

– Maintenant ?

– *Ouais. Je veux préparer une petite surprise… pour le gros paquet ! Je veux que, quand il arrivera, il voie son petit colis filer à la baille. Avant d'y aller lui-même.* »

Il se fige. « Vous voulez mettre le… le petit colis dans…?!

– *Ouais. Maintenant, il risque que de nous causer des ennuis.*

– Mais… c'est le fils de votre nièce ?…

– *T'occupe pas de ça. Ma nièce, c'est moi qui gère. Et son fils, c'est juste un petit pédé. Il en est, ça se voit comme son nez sur sa figure. On n'a pas besoin de ça, dans la famille. Et puis, je vais te dire, mes bestioles, elles vont adorer croquer de la chochotte : c'est tendre !…* » Il ricane. « *Bon, arrête de discuter et grouille-toi d'arriver.* »

Il hésite une fraction de seconde. « D'accord… J'arrive. » La communication est coupée.

Complètement éveillé, Fouad glisse lentement le téléphone dans sa poche tout en réfléchissant. Il ne se sent pas à l'aise.

Le garçon est pris de sanglots silencieux qui lui serrent la gorge, lui soulèvent la poitrine. « Que… Qu'allez-vous faire à mon père ?… »

Fouad tousse pour s'éclaircir la voix : « Tu verras bien. Le patron veut que je t'amène chez lui.

Le garçon reste un instant sans mot dire. Il articule, difficilement : « Est-ce que… » La voix s'éteint. « Est-ce qu'il va le mettre dans… dans sa piscine ? »

Fouad tressaille. « T'es au courant de ça, toi ?! » Il se reprend. « Ton père, il a voulu doubler le patron, je peux rien pour lui. Allez, viens, on y va. »

Il attrape la cagoule et la retire. « Plus besoin de ça. Ça évitera de te remettre dans une couvrante. »

Benjamin dévisage son ravisseur pour la première fois. Il ne ressemble pas du tout à ce qu'il imaginait : malgré sa carrure, son crâne de boxeur, il y a dans ses yeux bruns quelque chose de clair qui est presque doux.

Fouad, lui, s'est figé. Il découvre le garçon. Le visage pâli a été strié par les mailles de la cagoule, les yeux sont délavés de pleurs, les cheveux s'ébouriffent autour de la tête, les lèvres entrouvertes ont rosi d'avoir frotté sur la laine, et, avec tout cela, il est magnifique ; absolument magnifique. Il en reste confondu.

De son côté, Benjamin a la gorge serrée, car il a conscience des implications de ce qui vient de se passer. Si on lui a enlevé la cagoule, c'est qu'ils n'ont plus l'intention de le relâcher jamais et ne craignent donc pas qu'il les voie. Et il est probable qu'ils vont lui faire subir le même sort qu'à son père. L'horreur entre en lui à mesure qu'il se représente ce qui l'attend.… Il murmure, comme pour conjurer la fatalité : « Vous allez… vous débarrasser de moi aussi, n'est-ce pas ? »

En l'entendant, Fouad sort de sa sidération. Il se rend compte seulement à cet instant qu'il s'est coupé ; le garçon est malin, en plus. Incrédule, il s'assoit à côté de lui, et il le contemple. C'est incroyable. Il est trop beau, trop bien foutu. Il est tellement différent de ceux qu'il possède ordinairement, quand il retourne faire un séjour à Casablanca, et qui ont la peau dorée, les reins cambrés, des petits culs bombés… Celui-ci est tout le contraire, il a la peau claire, des cheveux d'un brun légèrement cuivré, des yeux bleu sombre qui le regardent, le vrillent jusqu'au cœur. Son corps a la tournure, la ligne d'un lévrier. Il croit n'en avoir jamais vu de pareil ; il est d'une beauté vénitienne ; il est

divin – au sens des anciens Grecs. Pour la première fois, ils échangent un regard, et il ne parvient pas à s'en détacher.

Son esprit maintenant fonctionne à toute allure. Il n'a pas le choix : tant qu'il travaille pour Cipriani, il doit lui obéir et lui amener ce gosse, qui sera donc condamné à une mort effroyable. Mais, malgré toutes les atrocités auxquelles il a assisté, toutes celles qu'il a commises lui-même, l'idée le débecte profondément de voir un gamin aussi beau se faire déchiqueter par les mâchoires hideuses de ces monstres gris. Il essaie de se persuader que c'est seulement parce qu'il trouverait cela dommage, vraiment du gâchis, mais il sent bien qu'il n'est pas tout à fait honnête avec lui-même ; il y a autre chose.

Il se prend à rêver : et s'il le gardait pour lui, comme on recueille un chaton dans la rue, comme on l'emporte chez soi ? Ça fait un bail qu'il voulait se tailler ; c'est peut-être le moment ?… Cependant, s'il doit avoir Cipriani aux trousses, il ferait mieux au contraire de ne pas s'encombrer… Il est tiraillé entre le sensé, le rationnel, et le magnétisme que dégage le garçon, là, devant lui, à portée de sa main, de ce gosse fragile, nu, désarmé, qui sans lui est condamné à une fin abominable… Puis il repense qu'il lui faut être seul pour avoir une chance de s'en sortir, pour avoir les coudées franches… Mais la présence du garçon est bien trop forte, elle l'obnubile, il se perd dans ces yeux sombres qui règnent sur un visage parfait. Et il ne peut qu'assister à l'effondrement de sa raison.

Benjamin devine obscurément que quelque chose se passe. Peut-être qu'une chance se présente ? Il n'ose pas laisser place à l'espoir qui l'effleure.

Fouad se redresse en inspirant profondément. Il a pris sa décision. Néanmoins, il se rend compte qu'il a les foies. Il va faire ce qu'il ne faut jamais faire : quitter Cosa Nostra, quitter un capo sans son aval. Et, en plus, il va se mettre un boulet au pied. Mais ce boulet, depuis une minute, il n'envisage plus de s'en séparer. Sa seule chance est de prendre Cipriani par surprise ; de prendre tout le monde de vitesse.

« Rhabille-toi.

– Non… »

Il a entendu l'effroi dans la voix du garçon. « Fais ce que je te dis. T'inquiète pas : je te garde. »

Le garçon le dévisage, incrédule. « Comment ça ?

– On va aller en Espagne. Et ensuite on passera au Maroc. Dans la montagne, il viendra pas nous chercher.

– Et mon père ?

– Je peux plus rien pour lui. S'il a pas des insomnies cette nuit, s'il est encore dans son pieu demain matin, c'est comme s'il était déjà mort.

– Mais… ma mère…

– Elle, elle craint rien : elle est de la famille. Du moment qu'elle se tient à carreau… Mais, toi, il t'a traité de "pédé" : ça vaut condamnation. Il a décidé de te transformer en croquette pour ses poiscailles. Si tu tiens pas spécialement à en faire l'expérience, remets tes fringues, et vite. Chaque minute compte. »

Benjamin ne comprend pas exactement ce qu'il se passe, sauf qu'il se présente, peut-être, l'occasion d'échapper à la mort infernale que Cipriani lui destine. Il attrape son jean, en extirpe le boxer qui y est resté enfoncé, l'enfile ; il récupère son tee-shirt blanc, se glisse dedans, puis il passe son jean.

Le Marocain l'arrête en lui saisissant la cheville gauche. « Montre-moi ton pied. » Il se prête sans poser de question.

Fouad lui repasse sur la brûlure une double épaisseur de Biafine, puis il attrape une des chaussettes qu'il lui enfile. « C'est mieux que rien. Ça va te faire comme un pansement. » Il lui passe lui-même la seconde chaussette. « Allez, tes chaussures. »

Le garçon s'assied au bord de la couchette, mais il doit d'abord défaire ses lacets pour remettre ses richelieus. Il les lace. Tout cela est long. « Dépêche-toi ! »

Quand il est chaussé et debout, il le tourne sur lui-même, lui ramène les poignets dans le dos, et y referme les bracelets des menottes. Puis il lui enfile son pull, par-dessus les bras menottés.

*

La nuit est tombée sur la mer épaisse, légèrement houleuse et, depuis le yacht, on distingue à peine les contours de la crique. Sur le pont encore brillant de la pluie qui l'a rincé, Fouad arrive, son sac de voyage à l'épaule, en poussant devant lui Benjamin qui avance en claudiquant, les manches de son pull flottant autour de lui.

Il dit à Rinaldo, qui est en train de fumer accoudé au bastingage : « Le patron a appelé. Il veut que je conduise le gamin à la villa. »

Rinaldo tique en voyant le garçon tête nue.

Fouad le rassure : « T'inquiète. De toute façon, il va prendre son bain. »

L'autre grimace : « Dans la… ?!

– Ouais.

– Bon, j'arrive.

– Non, pas la peine ; il risque pas de me filer entre les doigts. Et c'est mieux que tu sois là : fais plutôt le ménage dans la cabine. Si les poulets s'invitaient, faudrait pas qu'il reste des traces du séjour de notre petit camarade.

– O.K… » grogne Rinaldo en jetant son mégot dans l'eau. Il n'est évidemment pas très jouasse, faire la femme de ménage n'a jamais été le plus bandant dans ce métier. « Tu prends ton sac ?

– Ouais. Cipriani veut que je reste là-bas, pour la nuit. Il aura peut-être besoin de monde quand ils reviendront avec De Luca. »

Rinaldo sort une nouvelle cigarette et l'allume. Fermant un œil à cause de la fumée qui lui monte le long du visage, il ajoute : « Bon. Mais m'oublie pas : ici, sans canot, j'suis en carafe !

– T'inquiète. De toute façon, je t'appellerai pour te tenir au jus.

– O.K. »

Fouad descend le premier dans le Chris-Craft amarré. Puis il tend les bras, attrape le garçon à bras-le-corps, et lui arrache un gémissement !… Il le dépose dans le canot en murmurant : « Excuse, j'avais oublié… »

Il détache l'amarre et démarre. Il jette un petit coup d'œil à Rinaldo qui continue de fumer sur le pont. Il se demande s'il n'aurait pas mieux fait de lui mettre une balle : cela lui aurait fait sans doute gagner quelques heures… Mais il ressent un peu de tendresse pour le vieux, cela fait quelques années qu'ils bourlinguent ensemble.

Il ne lâche pas un mot pendant la traversée. Il prend sur lui pour ne pas pousser le moteur qui gronde sourdement tandis que l'avant fend tranquillement l'eau houleuse de la mer.

Benjamin frissonne, frigorifié par la nuit glaciale, pénétré par l'humidité, taraudé par la douleur qui continue de l'élancer, sur le flanc, et surtout sous le pied, sans parler de son derrière défoncé. Un moment plus tard, il voit la côte qui s'approche, puis un port, puis un quai où les lucioles orange des réverbères scintillent. Se présentera-t-il une occasion de s'enfuir ? Mais, menotté, il sera rattrapé tout de suite. Et pour aller où ? Ce n'est pas sa mère qui pourrait le protéger.

Quand ils accostent, il est presque onze heures et, à cette époque de l'année, c'est désert ; on n'entend que les câbles qui claquent contre les mâts des voiliers de plaisance.

Fouad prend le garçon dans ses bras, comme on soulève une mariée pour la faire entrer dans la chambre nuptiale, et le dépose sur le ponton. Il grimpe à son tour, le prend par l'épaule, et l'entraîne rapidement. Benjamin ressemble à un manchot, mais dans la lumière contrastée des réverbères, même s'ils devaient croiser un passant attardé, on ne le remarquerait sans doute pas.

Quand il arrive au parking, dépassant la BMW, il s'arrête devant une vieille Dodge Charger des années 70. Il met son sac dans le coffre, puis il ouvre la porte avant droite. S'en servant comme d'un paravent au cas où quelqu'un surviendrait, il glisse les mains dans le dos du garçon, sous le pull, et lui retire les menottes.

« Assieds-toi », ordonne-t-il.

Le garçon se contorsionne sous son pull et renfile une manche après l'autre, avant de s'installer sur le large siège plat.

L'homme réutilise les menottes pour lui attacher la cheville droite à la glissière du siège.

« Et mets ta ceinture. »

Il referme la porte, fait le tour du capot. Il ôte son blouson, le jette sur la banquette arrière, s'installe derrière le volant, et retire son arme qu'il coince sous le siège. Il glisse la clé dans le contact et met en route.

La voiture, plate comme une grande galette, démarre avec la souplesse de ses huit cylindres, et se dirige en ronflant vers la sortie du parking.

Fouad jette un coup d'œil à son passager : il découvre que celui-ci est en train de l'observer. Il lui demande à mi-voix : « Qu'est-ce qu'y a ? »

Le garçon, d'une voix sourde, articule difficilement : « Vous… Vous allez quand même me conduire à… » Il ne peut finir.

« Chez Cipriani ?… Pourquoi tu demandes ça ? Je t'ai dit que non.

– Pourtant… vous avez dit à l'autre personne… »

Il hausse les épaules. « Fallait bien le lui faire croire pour qu'il rassure le patron quand il verra l'heure tourner et qu'il appellera… »

Il s'arrête à un feu rouge, devant un carrefour désert. « Tu vois, si je tourne à droite, c'est la route de la Corniche et dans une heure on y est, à la villa du patron ; à gauche, on rejoint l'autoroute vers Marseille et Montpellier. » Il regarde de nouveau le garçon dont le visage est illuminé en rouge par le feu. Il pose le poignet sur son épaule et lui caresse gentiment la joue entre le pouce et l'index, juste sous l'oreille. « T'as la peau incroyablement douce… Les requins vont rater un fameux dîner… »

Le visage du garçon devient vert.

La voiture repart, et elle tourne à gauche. Elle roule à une allure raisonnable. Bientôt elle sort des faubourgs.

Benjamin a la gorge sèche. Il n'arrive pas à se convaincre des bonnes intentions de cet homme qui, deux heures plus tôt, le torturait sans pitié. Dans le silence feutré du bourdonnement du moteur, il murmure : « Si c'est vrai que vous m'emmenez en Espagne, pourquoi est-ce que vous m'avez attaché ? »

Il voit que l'homme lui jette un coup d'œil étonné. « C'est pas parce qu'on adopte un chien qu'on lui met pas une laisse… Si je t'attachais pas, t'essaierais pas de t'enfuir et tout dégoiser aux flics ? »

Surpris à son tour, Benjamin réfléchit un instant. Il se rend compte qu'il n'a jamais pensé contacter la police. Avec l'éducation que son père lui a donnée, c'est une idée qui lui est étrangère. « Vous avez raison. Je devrais aller trouver les flics. Certainement qu'ils me protégeraient, au début… Mais combien de temps ?… J'aurais pas confiance. Je préfère encore tenter ma chance avec vous. »

L'homme ne répond pas. Mais il le sent lui poser une main sur le genou. Et il se laisse faire tandis qu'elle remonte, bute contre son avant-bras, tâtonne, trouve sa main, s'en saisit. L'homme croise ses doigts dans les siens, et les lui serre doucement.

« Moi, c'est Fouad… Comment c'est, déjà, ton petit nom ?

– Benjamin. »

Cavale

Benjamin a posé la tête contre le montant de la portière. Cela fait une heure qu'ils roulent à bonne allure sur l'autoroute vers Montpellier. Au fil des kilomètres qui passent, petit à petit il se calme, il réfléchit, il pense à ce qu'il lui est arrivé. Il est ahuri de se retrouver là. En une soirée, il a été projeté dans une vie inconnue, et tout son univers s'est écroulé ; il n'est plus rien. C'est incroyable : le soir même, il devait dîner chez Annabelle ; maintenant, il ne sait seulement pas si Tadeusz est encore en vie. Tout cela à cause de son père. Il se rend compte à quel point ce type est abject, qui n'a pas hésité à les mettre en danger, sa mère et lui, à les abandonner, sans le moindre scrupule, juste pour se faire une place au soleil.

Il ne sait pas ce qu'il adviendra de lui les prochains jours, ni combien de temps il lui reste à vivre ; il dépend désormais totalement de cet homme qui a bien voulu l'emmener. Outre l'épouvantable séance pendant laquelle il l'a torturé, il conserve un très mauvais souvenir du moment où il en a été possédé, et il n'aimerait pas du tout recommencer. Pourtant, précisément, c'est bien ce qui va lui arriver : si cet homme le garde, c'est évidemment pour pouvoir le baiser de nouveau, chaque fois qu'il lui en viendra l'envie, et autant de fois qu'il le voudra. Mais sans doute est-ce toujours mieux que de finir dans la gueule d'un requin.

Il s'aperçoit qu'il ne doit d'être en vie, à cet instant, qu'au désir d'un homme pour lui. Et, tout à coup, il découvre ce que ce désir a de rassurant : c'est une bouée à laquelle il peut se raccrocher, un socle sur lequel fonder un petit espoir de survie ; un espoir bien fragile mais, en tout cas, c'est le seul, son unique chance… C'est sans doute, pense-t-il, un désir similaire à celui que Tadeusz a eu pour lui. Et il doit bien admettre qu'il a ressenti du plaisir à ce que le jeune homme lui a fait. Mais ce n'était que mécanique ; il n'aurait certainement pas eu envie d'entrer dans son lit…

Il jette un coup d'œil à son conducteur. Le Marocain a le regard rivé sur la route. Il a un beau profil, la tête rasée, le nez un peu fort, des lèvres épaisses plutôt sensuelles ; dans la chemise noire, on devine des biceps respectables d'où émane une impression de force. Aurait-il

envie « d'entrer dans son lit » ? Pas plus que dans celui de Tadeusz… Il ne peut nier cependant qu'il émane de lui quelque chose d'apaisant, de rassérénant ; et même qu'il ne le trouve pas déplaisant.

Qu'est-ce qui fait qu'on est « pédé » ou pas ? À quel moment est-on considéré comme tel ? Est-ce que par hasard lui-même « en est », comme Cipriani le prétend ? Est-il possible qu'un jour il aimera se faire violer comme il l'a été tout à l'heure ?…

Fouad entend soudain sonner son téléphone portable. Il le sort, l'examine, et le repose sur la console entre les sièges. Il le laisse sonner jusqu'à ce que le répondeur prenne le relais. Quelques instants plus tard, deux bips signalent la présence d'un message.

Il regarde sa montre : « C'est l'heure à laquelle on aurait dû arriver à la villa. Encore dix minutes, et il va appeler le bateau pour savoir à quelle heure on est partis. Comme Rinaldo est coincé, il va envoyer quelqu'un au port voir ce qui se passe, mais il leur faudra une bonne heure pour y aller. Là, ils vont s'apercevoir que ma bagnole y est plus ; je pouvais pas prendre la BM, les papiers sont pas à mon nom. Mais c'est pas grave, à ce moment, on sera loin. »

Puis, conduisant d'une main, il compose un numéro. Il écoute patiemment la sonnerie. « Karim ? »

Benjamin est surpris de l'entendre tout à coup parler en arabe. Mais évidemment, un Marocain, ça parle arabe. Les échanges semblent amicaux, c'est tout ce qu'il peut capter de la conversation.

De voir Fouad au téléphone, il se rend compte que le monde d'avant est encore accessible. Il a soudain envie de parler à sa mère. C'est seulement à ce moment qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus son portable.

Quand l'homme raccroche, il lui demande : « Est-ce que je pourrais l'utiliser ?… Je voudrais appeler ma mère pour lui dire que je vais bien. »

Fouad n'aime pas trop cela. Il limite au maximum l'utilisation de son téléphone, il n'y a pas que les flics qui ont les moyens de le mettre sur écoute. Il dévisage le garçon non sans quelque suspicion. « Non. Pas d'appel. Mais je veux bien que tu lui envoies un SMS. Attention : tu lui dis ni avec qui tu es, ni où tu vas. Et tu me le montres avant de l'envoyer. O.K. ? Sinon, je te préviens, le deal est rompu : je te laisse au bord de la route, la gorge ouverte – tu seras plus à l'aise pour respirer… T'as bien pigé ? »

Benjamin frissonne. Cette menace lui rappelle qu'il est en compagnie d'un tueur ; et, en même temps, il a l'impression d'être sermonné comme un petit enfant. Malgré lui, un sourire lui échappe ; il hoche la tête.

Il prend le téléphone, ouvre la messagerie, tape le numéro de sa mère. Il se doute qu'Annabelle a dû la prévenir, et qu'elle est aux cent coups à présent. Il écrit son texte.

Maman, c'est Benjamin. Je vais bien. Je vais quelque part me mettre – il hésite – *à l'abri. Tu peux pas me joindre pour le moment. Je t'appellerai dès que possible. Il faut absolument que tu te mettes toi-même à l'abri. Tout de suite ! N'attends pas ! Je t'embrasse. Je t'aime. Ton Minou.*

Il signe du surnom dont elle usait quand il était petit pour qu'elle sache que c'est bien lui. Avec les larmes qu'il a dans les yeux, il a du mal à se relire. Il tend le téléphone. L'homme lit le message, un œil sur la route, l'autre sur l'écran, puis, sans faire de commentaires, il grogne : « O.K. ».

Il appuie sur *Envoyer*. Il a l'impression d'avoir dit adieu à sa mère.

*

La Dodge s'engage sur une aire de repos où elle s'arrête, loin des quelques camions qui sont garés là.

Ces derniers échanges sur son téléphone ont rappelé à Fouad de s'en débarrasser. Il aurait dû le faire plus tôt. Il le démonte grossièrement et le démantibule autant qu'il peut. Puis il sort de la voiture, et il va en disperser les morceaux dans plusieurs poubelles différentes.

Quand il revient, il ouvre la portière passager. Il demande : « Tu veux dormir ? Tu dois être crevé. » Et sans attendre de réponse, il baisse le siège à demi pour le transformer en couchette.

Puis il va chercher dans le coffre une couverture marocaine rouge, à motifs noirs et gris et, défaisant la ceinture de sécurité, il l'étend sur le garçon ; seule sa cheville droite dépasse, avec la fine chaussette claire cerclée de fer. Il hésite un instant, puis il sort ses clés et ouvre les menottes. Il lui retire ensuite les chaussures – tout de même une petite sécurité au cas où il aurait en tête de lui faire une mauvaise surprise. Le garçon ramène douillettement le pied sous la couverture, et il s'y love comme un chat dans son panier. Il lui remet la ceinture. Il a l'impression de prendre soin de lui comme de son enfant…

Il met les chaussures dans le coffre, et il retourne s'asseoir derrière le volant. Il prend dans son blouson un tube d'aspirine, il y plonge le doigt, et il trouve au fond un peu de poudre blanche qu'il se fourre dans le nez. Puis il redémarre.

La voiture file comme un frisbee sur l'asphalte désert.

*

Fouad pisse dans l'herbe. Il n'est pas allé dans les toilettes de l'aire de repos, il préfère garder un œil sur le garçon. Puis il se rajuste et retourne vers la voiture en regardant l'heure à sa montre : 4 heures

passées. Il reprend à l'arrière le tube dans son blouson, et il s'en remet un peu dans les narines. Ça lui fait du bien, la fatigue disparaît.

Quand il se rassoit derrière le volant, il jette un coup d'œil au garçon tourné vers lui et dont seuls les yeux fermés dépassent de la couverture rouge. L'excitation remonte en lui, et il se penche sur sa tête abandonnée dans le sommeil. Il n'y a pas de lune, il le voit à peine, mais il le contemple tout de même, jusqu'à ce que celui-ci sente sa présence et se réveille d'un coup.

« Ça y est, on est en Espagne », chuchote-t-il. « Et personne ne sait qu'on est là. »

Il l'observe avec une sorte de tendresse dont lui-même s'étonne. Puis, il se laisse aller à lui caresser les cheveux. Ils sont si doux, ils lui glissent entre les doigts, ils sont tellement délicieux que ça le fait bander. Ce qu'il fait là n'est pas raisonnable, il devrait se préoccuper en priorité de mettre le plus de kilomètres possible entre eux et ceux qui, inévitablement à cette heure, ont dû se lancer à leurs trousses. Mais c'est plus fort que lui, il veut profiter un peu du gamin.

Il descend son propre dossier et s'allonge à côté de lui. Il retourne le bord de la couverture, et il lui caresse la joue, puis le cou, en s'enfonçant doucement sous le col du pull, en remontant vers la nuque. Le garçon est abandonné, chaud, tendre comme un pain. Il est heureux d'avoir pris la décision de l'emmener ; il a l'impression d'avoir un second trésor avec lui. Il défait la ceinture de sécurité, écarte la couverture. Sa caresse se poursuit en vagabondant sur l'épaule, le bras et, comme le garçon est allongé sur le côté gauche, il peut sans craindre de lui faire mal s'enfoncer le long de son flanc.

Il vient sur la taille, se glisse sous le pull et s'y promène à loisir, remontant sur le ventre, sur la poitrine, par-dessus le tee-shirt tiède qui moule les aplats de ce corps uni. Le gosse ne bronche toujours pas. Puis il ressort, descend sur la hanche, se pose sur la braguette. Il est surpris d'y trouver une forme consistante. Et dès qu'il joue avec, dès qu'il la fait rouler, qu'il la palpe, il la sent qui se renfle de l'intérieur, qui se redresse et se raidit ! Il n'est donc pas insensible à ses avances ? Il murmure : « Mais tu bandes, petite crapule ? » Il a de la joie à cette découverte.

Le garçon ne dit rien, il a refermé les yeux.

Il lui déboucle la ceinture du pantalon. Puis il le défait, lentement, et il adore la sensation des boutons qui cèdent les uns après les autres. Il glisse la main dans la brèche qu'il a ouverte, et il trouve la jeune pine qui est relevée dans le boxer. Mais elle se défend contre la pression de ses doigts en roulant dans le tissu de coton, doux et légèrement élastique, comme un petit mulot emprisonné. Sous ses sollicitations, elle grossit encore et se tourne sur le côté, plaquée à l'horizontale, le

long de la ceinture du caleçon. Il se promène un long moment sur cette grosseur, et il la sent gonfler encore, se durcir.

Il se recroqueville pour avoir la tête à la hauteur des hanches du garçon, et il embrasse la bosse qui palpite là. Il en lèche l'extrémité, au point que le tissu se mouille, enveloppant toujours plus étroitement le gland qui est maintenant bien tendu. Il l'attrape entre les dents, lui fait sentir au travers du coton la pointe de ses incisives, le mordille, le suçote alternativement, et il entend le garçon qui laisse sortir de sa bouche entrouverte une respiration plus marquée.

Il glisse le bout des doigts sous l'élastique du boxer, va sur l'une et l'autre des hanches, de chaque côté, et il le retourne ce qu'il faut pour découvrir la pine, en le laissant sur la racine des bourses. Il recommence de lécher le gland, à nu cette fois, et il s'aperçoit qu'il est mouillé à l'extrémité, non seulement de sa propre salive, mais aussi de ce jus filant qui montre bien que le garçon n'est pas moins excité que lui. Il le lèche longuement sur la pointe, et le gosse bande de plus en plus.

Il le prend dans sa bouche en le décalottant délicatement, puis il l'aspire et le suce activement, arrondissant ses lèvres jusqu'à la base de la hampe, remontant jusqu'au bout du gland, titillant avec la langue le petit méat entrouvert. Sa main repousse les vêtements d'un côté à mi-poitrine, de l'autre jusqu'aux genoux et, tout en continuant à l'avaler profondément, il lui caresse le ventre et la hanche, les cuisses, les fesses ; il redécouvre combien sa peau est douce.

Benjamin, sans défense, à peine sorti d'un demi-sommeil, s'est fait surprendre. Il n'a pas eu le temps de se demander s'il voulait ou non, si ça lui plaisait ou non, il a reçu les caresses comme elles venaient. Mais depuis que l'homme l'a pris en bouche, c'est une vive jouissance qui monte en lui, encore bien supérieure à celle que Tadeusz lui a donnée, plus intense, plus extraordinaire. Dans la confusion où il est plongé, il se rend compte tout de même que c'est la bouche d'un homme qui lui donne ce plaisir, et qu'il n'en aurait pas davantage si c'était celle d'une fille. Il pense alors que si pour survivre il lui suffit de devenir pédé, il deviendra pédé ; ce n'est pas si terrible, apparemment.

Fouad lui enfonce une main dans le fond du caleçon pour l'écarter, lui met l'autre aux testicules et, tout en les pétrissant, il accélère sa succion. Le garçon se tend, soudain muet, la bouche grand ouverte, la tête renversée. Quand il sent la vibration lui monter dans les reins, se précipiter vers son sommet, il se retire d'un coup, et il le laisse éjaculer dans la pénombre deux beaux jets de semence que, le finissant à la main, il lui dirige sur le nombril.

Puis, alors qu'il est retombé, assommé, essoufflé, il joue du bout des doigts à lui étaler le sperme sur le ventre. Il devine dans

l'obscurité les lignes splendides de ce corps échoué, et, démangé par sa propre érection, il meurt d'envie de le reprendre. Mais cette fois la raison a le dessus. Il l'abandonne en se contentant de lui déposer un léger baiser sur les lèvres. Le garçon frissonne.

« Je te devais bien cela, tout de même… J'aurais pu trouver un coin plus romantique pour te vider les couilles, mais j'avais pas le temps de choisir. »

Il lui rabat le tee-shirt et le pull sur son ventre mouillé, remet la couverture, rattache la ceinture. Puis, après avoir remonté son propre siège, il redémarre. Tandis qu'il sort de l'aire de repos, il se passe sous le nez les doigts que le garçon lui a délicieusement parfumés.

*

Sur l'aire de la station-service, la grosse Dodge roule en tanguant dans un caniveau et vient se garer devant une cafétéria. Le jour se lève à peine, il fait gris, froid, venteux.

Benjamin rajuste son pantalon et remet ses chaussures que le Marocain vient de lui rapporter. Dès qu'il sort de voiture, il se met à grelotter de froid et de fatigue. Pendant le trajet, il n'a dormi que quelques heures, et mal, d'un sommeil superficiel. Il avance en claudiquant légèrement, car le pied l'élance toujours.

À l'intérieur de la cafétéria, les murs et les tables semblent couverts par un voile terne et triste. Mais il fait bon, et ça sent le café et le beurre des croissants chauds. Les quelques clients, des routiers, parlent en espagnol et ne font pas attention à ce père et son fils qui entrent. Ils s'approchent du comptoir et remplissent leurs plateaux.

Fouad paye, puis il va s'installer non loin de la baie vitrée, d'où il peut surveiller la voiture et les allers et venues, et le garçon s'assied en face de lui. Il vient de dépasser Valence, il a déjà fait presque un millier de kilomètres, mais il est toujours sur ses gardes : sur cette voie principale, pratiquement unique, qui mène de la côte au sud de l'Espagne, la Dodge est vraiment très repérable. Il faudra qu'il s'en débarrasse dès que possible.

Benjamin mange ses croissants lentement. Il se demande comment cet homme arrive à conduire sans interruption. Il relève les yeux et le surprend à l'observer ; il se sent rougir, gêné de l'attention dont il est l'objet.

Quand ils ont fini, il murmure : « Faut que j'aille aux toilettes… »

L'homme grogne que lui aussi. Ils se lèvent, ramassent leurs plateaux et vont les vider. Puis ils se dirigent vers le fond de la salle.

Les lavabos sont déserts. L'homme se plante devant un urinoir, mais Benjamin préfère s'enfermer dans un cabinet. En entrant, machinalement, il jette un coup d'œil au vasistas.

C'est son premier moment d'isolement depuis qu'on l'a enlevé. Il a les mains qui tremblent quand il dégrafe sa ceinture, qu'il se déboutonne. Il baisse ses culottes sur les genoux et s'assoit. Pendant que son urine jaillit dans la cuvette, il soulève délicatement son pull ; son tee-shirt lui colle au ventre à cause du sperme séché. Avec appréhension, il examine les cicatrices sur son flanc : elles ne sont pas belles à voir, et, quand ses vêtements les frôlent, elles lui font mal.

Il repense à sa mère. A-t-elle eu le message qu'il lui a envoyé ? Ils ont déjà dû venir l'interroger. Mais, c'est sûr, à elle son père n'a certainement jamais parlé de Bolzano… Elle doit être folle d'inquiétude. À cause de son ex-mari en cavale, son fils se trouve kidnappé !… Il est pris brusquement d'un sanglot, et il se met à pleurer. À ce moment, son derrière s'entrouvre et lâche un gaz indiscret. Tout lui sort de partout ; il n'en peut plus. Il laisse les larmes lui couler silencieusement sur les joues. Il se vide. Quand un étron traverse son anus et pointe hors de lui, il repense au phallus de l'homme qui est entré là. Il se sent misérable.

Il se frotte les yeux du revers des mains. Il prend du papier et se mouche, puis il s'essuie entre les fesses. Il se lève, se rajuste. Il tire la chasse, déverrouille le cabinet et pousse le battant, sans un regard au vasistas ; il sait bien qu'il n'aurait pas la force de se débrouiller seul.

De l'autre côté, l'homme l'attend. Il va cependant aux lavabos se laver les mains. Il s'asperge le visage, mais il ne parvient pas à effacer ses yeux rougis.

Fouad l'examine. Il le voit à la fois de dos et, par le truchement de la glace, de face. Il regarde les cheveux, d'un brun roux, lisses, qui tombent droit – sa main en connaît la douceur, son nez, le parfum. Il observe le dos étroit enveloppé dans le pull en laine claire, unie, les jambes tendues dans le jean. Il voit aussi ce visage que la fatigue et l'anxiété rendent encore plus fragile, et il se sent pétrifié par cette beauté froissée. Il a envie de le prendre dans ses bras, mais, étrangement, il n'ose pas.

Le garçon relève les bras pour rabattre ses cheveux en arrière, et tout à coup il fait une grimace – sans doute la blessure sous l'aisselle. Cette crispation lui retire brièvement un peu de sa beauté, le rend plus humain, plus accessible. Sur une impulsion, sans l'avoir prémédité, Fouad s'avance et, le prenant tendrement par les épaules, il le serre doucement contre lui, comme pour le consoler, en évitant toutefois de le regarder dans la glace. Il l'embrasse légèrement dans le cou, derrière l'oreille ; le garçon ne se dérobe pas.

Mais quelque chose l'étouffe, le prend à la gorge. Pour s'en défaire, il le saisit brusquement et le fait pivoter sur lui-même. Le garçon se retrouve adossé au lavabo, à demi renversé dans ses bras. Sans ré-

fléchir, il se penche sur lui et, tout en lui retenant la nuque d'une main, il l'embrasse.

Benjamin tressaille, surpris. Il hésite une seconde, puis il s'abandonne, il ferme les yeux. Il se laisse soutenir dans les bras de l'homme, et sa bouche s'entrouvre sous l'insistance des lèvres qui le pressent.

En le sentant qui se relâche sous lui, Fouad brusquement se met à bander. Il le serre plus étroitement, il le tient par l'occiput et par les reins, et d'un coup il lui enfonce la langue. Il le sent réagir d'un bref sursaut à son intrusion.

Benjamin se raccroche des deux mains au lavabo derrière lui. La surprise passée, il tente de se détendre. C'est la première fois qu'il se fait embrasser par un homme, et il a l'impression d'être envahi. La sensation, étonnamment puissante, le surprend. Pourtant, s'il s'est fait défoncer le derrière par sa bite, il ne devrait pas s'émouvoir de sa langue entrée en lui ?… Ce qui le trouble le plus, ce sont peut-être les bras qui le tiennent étroitement, par la nuque et par le dos, comme dans un berceau. Ils ont quelque chose de protecteur, ils ne lui laissent rien, aucune liberté, sauf celle des tressaillements qui le parcourent au plus profond de lui.

Fouad le fouille longuement, passionnément, et il lui ébouriffe les cheveux en remontant sur la tête, il lui chiffonne le pull dans le dos, puis il revient lui manger les lèvres, avant de se renfoncer en lui. Il sent que le garçon ne se refuse pas, qu'il est abandonné dans ses bras, et il en est heureux.

Mais quelqu'un peut entrer à tout instant ; il se force à le relâcher… Quand ils se séparent, il ne s'écarte que progressivement, il laisse courir le bout de ses doigts sur la poitrine du garçon, il remonte sur le bord de son col retourné, sur son menton, avant de venir frôler de la pointe du majeur les lèvres roses et fines, brillantes, qui tremblent encore légèrement. Cependant, quand il croise son regard, il se détourne.

Un peu plus tard, Benjamin remonte en voiture. Il frissonne car elle s'est déjà refroidie. Le Marocain pousse le chauffage.

« Attache ta ceinture », dit-il seulement.

Peu après, bercé par la chaleur, la digestion, la douceur que répand la vacuité de ses intestins, et aussi le souvenir étonnamment présent du baiser dans les toilettes, il laisse rouler sa tête contre le montant de la porte, et, de nouveau, il s'abandonne.

*

Ils ont roulé toute la journée, et ce n'est qu'à la nuit tombante qu'ils sont arrivés à Algésiras. Fouad a commencé par aller voir un

ami qui leur fera de nouveaux passeports, pour Benjamin, mais aussi pour lui : ainsi ils ne laisseront pas de traces en passant la frontière. Les documents seront prêts dès le lendemain. Fouad a ricané en disant que c'est plus rapide que l'administration française ! Puis ils sont partis vers les faubourgs de la ville.

La Dodge avance doucement car elle occupe presque toute la largeur de la petite route éclairée de quelques réverbères espacés. Des maisons basses, souvent sans étage, sont disséminées de chaque côté. Alors qu'il n'est que huit heures du soir, il n'y a pas un chat dehors.

Fouad tourne dans une rue. « *Camino Viejo a Cádiz*. C'est ici. » La fatigue transparaît dans sa voix.

Tandis que la voiture s'arrête devant un petit bâtiment, Benjamin regarde l'enseigne, au-dessus d'une porte cochère au rideau de fer baissé : *GARAJE TALLER KARIM*.

Fouad se gare comme il peut, en face, sur le bout d'un terrain vague où se trouvent une douzaine de véhicules en attente de réparation. Ils descendent de voiture. L'air est froid, piquant. Benjamin, abruti par le voyage, suit Fouad qui, son sac à l'épaule, se dirige vers une villa d'allure modeste attenant au garage. Il sonne à la porte.

Pendant qu'ils patientent, Benjamin regarde autour de lui. Le voici maintenant qui se trouve aux confins de l'Espagne ! Il a du mal à se persuader de la réalité de ce qu'il vit.

La porte s'ouvre, et il est ébloui par la lumière.

« Entrez ! entrez !… » Il sent tout de suite que la voix est chaleureuse.

Il s'avance derrière Fouad. Dans le vestibule, il découvre leur hôte : un Marocain de trente ans, mince comme un clou, mais avec des bras finement musclés qui sortent de son tee-shirt. Les yeux sont enfoncés dans les orbites, brillants. Fouad le prend par la nuque et l'étreint affectueusement contre lui pendant un long moment. Soudain, Benjamin se demande quelle peut être exactement la nature de la relation entre ces deux hommes qui ont une dizaine d'années de différence. Il a bien été prévenu que Karim ne connaît que très vaguement en quoi consistent les activités de Fouad.

« On te dérange pas trop ?…

– Au contraire ! au contraire ! Avec plaisir ! » Il se tourne vers Benjamin.

Fouad lui dit : « C'est Benjamin… Je l'ai rencontré il y a… très peu de temps… Depuis, on fait la route ensemble !

– Ah ? » Karim ne pose pas davantage de questions.

Puis Fouad se tourne vers Benjamin : « C'est Karim, dont je t'ai parlé… »

Benjamin prend la main que l'homme lui tend.

« Bienvenue, Benjamin ! » Il sent sur lui un regard qui le dévisage avec une sorte d'étonnement admiratif.

« Venez déposer vos affaires. Je vous ai mis ici, au rez-de-chaussée, il y a une douche, vous serez chez vous. »

Karim les ramène dans le vestibule, près de l'entrée, et il pousse une porte. Ils entrent dans une chambre plutôt spacieuse, propre et agréable. Devant eux, se trouve un lit unique, un lit double ; à gauche, deux petits fauteuils avec une table basse sont disposés devant la fenêtre fermée par des persiennes ; au fond, une autre porte mène à la salle de bains.

Fouad dépose son sac. « Karim, est-ce que je peux rentrer la voiture ? Je voudrais pas qu'elle reste dehors.

– Bien sûr ! On va la mettre dans la cour, derrière. Dans le garage, elle est trop grosse, j'ai pas la place… »

Pendant que Fouad ressort avec Karim, Benjamin s'assoit en se laissant tomber sur le lit. L'endroit est simple, confortable, presque rassurant. Il n'a pas l'impression que les hommes de Cipriani pourraient les découvrir ici, perdus dans ces faubourgs, au fin fond de l'Andalousie.

*

Après un dîner copieux et savoureusement épicé, Benjamin se sent mieux. Il a été cependant durant le repas un peu troublé de se retrouver dans cet univers exclusivement masculin, lui qui a vécu depuis des années en tête-à-tête avec sa mère. Au fil de la conversation, il a compris que Fouad connaît Karim depuis longtemps, qu'il l'a rencontré alors que celui-ci était encore adolescent. Et, aux regards de Karim, il a deviné qu'il se posait des questions similaires sur la façon dont lui-même a rencontré Fouad, lequel est resté très vague sur le sujet.

En retournant dans la chambre, le Marocain lui lance : « Allez, déshabille-toi, on va prendre une douche avant de se coucher. »

Cette perspective ne convient pas bien à Benjamin que la fatigue et la digestion ont assommé, mais le ton assez directif de son protecteur ne lui laisse pas vraiment le choix. Il ne peut cependant à la fois attendre une aide de Fouad, compter sur son caractère fort, volontaire, et lui demander d'avoir des manières délicates… Il le regarde qui quitte lui-même ses vêtements, puis il se décide, attrape son pull par le bas et le tire hors de la tête.

Tout en achevant de se déshabiller, Fouad observe le garçon assis sur le bord du lit qui délace ses chaussures, qui se relève, dégrafe sa ceinture, se déboutonne… Bien qu'il paraisse dans un piteux état, il ne se lasse pas de le contempler. Le jean glisse le long des jambes, et il remarque que le garçon tremble légèrement.

Il lui demande : « Montre-moi comment va ton pied… »

Le garçon se rassied et enlève ses chaussettes, dont la gauche est toute maculée de jaune au bout.

Il s'accroupit devant lui et attrape son talon pour lui soulever et lui examiner le pied. « Ça va mieux, mais il va falloir que je te remette de la pommade. On en achètera demain. Et ton bide ? »

Le garçon retire son tee-shirt.

Fouad s'assied à côté de lui, et il lui tient le bras en l'air pour lui examiner le flanc. Il fait une grimace. « Ouais, pareil ici. » Il lui passe la main derrière les épaules, lui caresse le dos à peine, familièrement, comme on encourage un camarade. Il hésite ; il voudrait l'embrasser ; mais il ne le fait pas. Au contraire, il se lève.

« Viens. »

Il conduit le garçon dans le cabinet de toilette. Pendant qu'il ouvre l'eau dans la douche et règle la température, Benjamin fait glisser le boxer le long de ses jambes, le retire, et le dépose sur le bord du lavabo.

Il le fait entrer sous le jet. Aussitôt les cheveux sont collés sur la tête et deviennent un casque brillant. Le garçon en est transformé, l'aura est éteint, comme par un interrupteur, il est rendu à sa corporéité brute, il n'est plus qu'un garçon nu. Il lui pose les mains sur lui et accompagne l'eau sur tout son corps, en évitant soigneusement les zones blessées – et ses grandes mains soudain lui paraissent très brunes sur cette peau claire. Il prend un flacon orange de shampoing-gel qui est dans le coin de la cabine de douche, il lui en verse sur le crâne, et il le masse pour le faire mousser. De longues draperies de dentelles blanches lui coulent sur le visage et voilent cette beauté qui l'impressionne. Mais au travers de cette résille apparaissent encore les paupières fermées, le nez, les lèvres, les lignes du menton et du cou… Il reprend la bouteille et lui en met sur la poitrine, sur le dos, il étale le savon liquide sur tout le corps. Le garçon mousse sous ses doigts, il devient fluide et glissant comme une truite. Il le frotte partout, dans le cou, le long des bras, dans son petit nombril, tout autour de son sexe, en suivant les aines, dans la raie des fesses, derrière les genoux, et jusqu'entre les doigts de pied, en évitant la partie blessée. Il s'est mis à bander, et le garçon aussi, mais à demi seulement, ramolli par ce massage et par l'eau chaude qui continue de lui ruisseler dessus.

Tout à coup, il n'y tient plus : il l'attrape par le bras et, fébrilement, il le retourne vers le mur. Il pèse sur ses épaules pour le courber en avant, et il le saisit par les hanches.

Benjamin se raccroche aux robinets, tandis qu'il sent un doigt lui ouvrir l'anus. Très vite, la tête du phallus se présente à la suite. Il ne s'y attendait pas, il ne voudrait pas, il n'a pas envie, toutefois, c'est comme ça. C'est encore un déchirement quand il est pénétré, mais il

semble que rien ne peut s'opposer à l'énergie de cet homme. Lorsque, au milieu de l'eau qui rejaillit partout et dégouline sur son corps, il l'a tout entier à l'intérieur de lui, transpercé, défoncé, criant, suppliant, il a soudain l'impression que cette force le porte, qu'elle s'implante en lui, lui transmet sa puissance, le protège.

*

Dans la chambre, le plafonnier est éteint, et les lampes de chevet ménagent une pénombre apaisante. Le garçon est sur le lit, couché sur le dos, torse nu, couvert jusqu'à mi-ventre par un simple drap, et il a croisé les mains derrière la tête, fermé les paupières. Il a été lavé, rincé, essuyé, ses cheveux ont commencé de sécher, de reprendre du volume, et ils paraissent déjà moins sombres.

En entendant la porte du cabinet de toilette, Benjamin rouvre les yeux. Il voit le Marocain entrer, nu de la tête aux pieds, et il pense qu'il aurait pu au moins se mettre une serviette autour des reins. Mais il ne peut s'empêcher d'admirer ce grand corps, puissant, avec sa peau mate qui à cet instant est satinée par le souvenir de l'eau. Le sexe est brun, entouré à sa base d'un buisson sombre, mais restreint, et bien qu'au repos il est épais et long. Sans vouloir y réfléchir trop précisément, il pense que cet organe est entré en lui, plusieurs fois. Il prend conscience aussi qu'il est circoncis, et il se demande s'il n'est pas irrité en frottant dans les vêtements ; à l'idée de mettre un slip par-dessus son gland décalotté, il a mal… Il remarque que l'homme était sur le point de lui dire quelque chose, mais qu'il se trouble en le découvrant, comme s'il avait oublié qu'il était là.

L'homme baisse les yeux, cherche ses mots, puis il fait, détournant la tête : « Ouais… je vais faire une petite lessive… Passe-moi ton calecif et tes socks, ton tee-shirt, je vais te les faire en même temps. » Puis il avise les habits sur un fauteuil et sans attendre il s'en empare lui-même.

Dans la salle de bain, Fouad remplit le lavabo d'eau chaude et y plonge le linge du garçon avec le sien. Il le frotte soigneusement avec une savonnette que Karim a mise à leur disposition et qui porte la marque d'un hôtel. Il est troublé lorsqu'il retourne le boxer anthracite, qu'il en astique l'entrejambe, et une mollesse inhabituelle l'envahit quand il presse le tee-shirt trempé entre ses mains, quand il retourne les chaussettes pour les laver à l'intérieur. Un peu honteusement, il se sent comme une mère qui prend soin de son petit, comme une femme qui s'occupe des affaires de son amant… Il rince le tout, plusieurs fois, puis il le tord.

Benjamin, fourbu, rompu se laisse partir dans un demi-sommeil, accompagné par les bruits d'eau provenant de la salle de bains comme

d'un lointain indécis. Dans cette chambre anonyme, il se sent presque bien ; à l'abri. Personne ne viendra les trouver là. Les brûlures commencent à lui faire un peu moins mal, il a de nouveau le derrière défoncé, mais il s'y habitue, la douche lui a fait beaucoup de bien, et c'est agréable de s'enfoncer dans le sommeil, entièrement nu.

Fouad revient dans la chambre et met le linge à sécher sur le radiateur. Le garçon n'a pas bougé, il a toujours les mains derrière la nuque, et il garde les yeux fermés comme s'il dormait ; la pénombre le réduit à une silhouette. Il hésite, puis il s'approche silencieusement, il monte sur la partie libre du lit et s'allonge tout doucement, à côté de lui ; il s'appuie sur un coude pour le contempler. Ce torse coupé à la taille par le trait net du drap est d'une beauté incroyable ; la vallée du ventre est délicatement creusée, elle se soulève à peine, régulièrement ; la respiration dans la poitrine est imperceptible.

Après un long moment, Fouad se décide, tend la main et, du bout de son majeur, il effleure un tétin. Il le sollicite avec un petit mouvement, toujours remontant, qui vient de l'aréole et va buter sur la pointe, laquelle se redresse et devient chaque fois un peu plus dure. Il descend, frôle le plexus, touche le nombril, survole le pubis qui frémit à cette ébauche de contact. Délicatement, il saisit le drap, et il le retourne en travers des cuisses. Puis il suit du bout des doigts la courbe de la verge au repos, il en effleure les lignes avec respect, enfin il s'arrête sur le bout du prépuce. Il le touche à peine, et le garçon est parcouru par un bref frisson ; le membre se réveille. Il lui prend alors le gland entre le pouce et l'index, et le branle avec un mouvement en avant et en arrière très lent. Il n'a pas l'habitude des non-circoncis, il ne sait pas très bien comment s'y prendre, mais il découvre vite comment cette peau, fine et élastique, peut caresser souplement le fruit qu'elle enveloppe.

Benjamin rouvre les yeux. Il s'est fait surprendre par cette sensation, et il doit reconnaître qu'elle est délicieuse. Déjà son organe progressivement se redresse, s'allonge, grossit, se tend vers le plafond, et enfin se retourne, droit sur son ventre. Il s'étonne qu'un mouvement aussi lent réussisse aussi bien, lui qui agite toujours follement sa main crispée pour se faire partir. Il se mord la lèvre pour ne pas gémir, humilié de découvrir à quel point il est faible, combien il est facile de le manipuler.

Fouad a envie de voir son jeune dieu jouir encore une fois. Tout à l'heure, il l'a pris assez brutalement parce que l'eau avait éteint son rayonnement, sa lumière ; mais à présent que la beauté l'enveloppe de nouveau, le protège comme d'une armure, il voudrait l'honorer. Il se redresse. Il allonge le bras d'un côté puis de l'autre pour éteindre les deux lampes de chevet, il se lève, et il va lentement se poster au pied du lit.

Benjamin scrute dans l'obscurité la grande ombre debout devant lui, à peine détourée par la lueur d'un orange verdâtre qui vient d'un réverbère, de l'autre côté de la rue, et passe sous les persiennes face à lui.

Fouad achève de retirer le drap, et il le laisse tomber par terre. Il ouvre les jambes du garçon. Il s'agenouille sur le lit, entre ses pieds, et il lui pose les deux mains sur les hanches. Il les glisse dessous, lui attrape les fesses, et, se penchant vers la verge tendue, de la pointe de la langue il titille le petit creux, au cœur de la peau protectrice, qui n'est qu'à peine écartée encore.

Benjamin tressaille. Il retrouve cette sensation délicate, légère et forte en même temps, qu'il a connue lorsque Fouad l'a sucé sur le parking. Mais cette fois elle dure, cela prend un tour exaspérant. La langue, ferme et souple, mouillée, chaude, tourne et retourne dans son petit cratère, et sa verge se pousse sous cette sollicitation affolante, elle s'ouvre, sa gaine se rétracte et découvre son gland. Ce que l'homme lui fait continue cependant d'être centré sur le mince orifice qui le fend au bout, et où il l'aiguillonne par des lèches minuscules qui le frôlent sans vraiment venir au contact, qui se posent et repartent comme une mouche provocante.

Fouad le sent bien, il torture le garçon, il retrouve un peu de ses mauvais penchants, cela lui plaît de le faire vibrer sous ses agaceries, il s'en amuse. Mais il ne lui fait pas vraiment de mal, il ne le tourmente qu'avec du plaisir, il le voit à l'épanouissement du gland qui est maintenant tout à fait découvert, dont la peau s'est retournée jusqu'à la racine… Soudain, et sans qu'il l'ait décidé, il l'a en bouche ! C'est le garçon qui, à bout de nerfs, d'un coup s'est cambré, a soulevé les reins, et le lui a mis d'autorité ! Il ne fait pas durer le jeu plus longtemps, et il accepte le fruit en lui, sous son palais ; le garçon pousse un gémissement de soulagement. Il le suce alors avec passion, en le logeant au fond de sa gorge, il l'aspire avec ses lèvres étroitement unies sur la tige, formant comme un bourrelet rond, le mettant dans une dépression qui le fait grossir encore.

Benjamin est emporté. La bouche grand ouverte, il se redresse en se tordant, son ventre se raidit, la sensation est brûlante, terrible, d'une intensité incroyable.

Fouad l'abandonne, il s'écarte. Il évite de regarder Benjamin perdu dans l'obscurité qui retombe sur le matelas, haletant, la nuque enfouie dans l'oreiller ; il est seulement « avec un garçon » ; le jeune dieu est redevenu anonyme. Il lui enfonce son visage entre les cuisses, il avale par-dessous les bourses durcies, il les aspire tout en les faisant rouler sous ses lèvres, en les bousculant avec la langue.

Benjamin gémit, ses ongles griffent le matelas, des décharges électriques lui traversent le bas-ventre et lui remontent dans la colonne

vertébrale. Il souffre à la fois de ses testicules qui n'ont jamais connu de sensations aussi vives, et de son membre abandonné qui appelle pour qu'on le reprenne. Son bonheur n'est que douleur.

Fouad lui ravale la pine et se remet à l'aspirer de plus belle. Il lui triture les fesses, lui entre des doigts dans la raie, lui pénètre l'anus et le fouille. Le garçon gigote entre ses mains avec des mouvements saccadés, désordonnés, serpentins.

Cela devient de plus en plus insoutenable, et Benjamin se tend comme une corde dans le lit, taraudé par le contraste entre ce doigt qui maltraite son fondement et les éruptions ardentes qui montent dans la colonne de son sexe. Soudain, sans qu'il ne puisse rien faire pour se retenir, il se rompt. Ses reins se débrident, et il crache au fond de la gorge de l'homme plusieurs jets vifs et copieux. Il en éprouve un intense soulagement, et simultanément il se sent honteux de s'abandonner, de se vider dans la bouche d'un inconnu ; mais, après tout, c'est lui qui l'a cherché. Et il donne enfin libre cours à son plaisir, il se laisse emporter par les vagues qui se suivent et le submergent, il se livre à ce dernier et délicieux ressac de l'orgasme, il dérive, jusqu'à ce que la fatigue accumulée pendant ces vingt-quatre heures reprenne le dessus, et il retombe, épuisé, et sombre instantanément dans le sommeil.

Fouad a reçu avec bonheur l'offrande tiède et onctueuse, et il la garde un long moment en bouche. Elle est délicatement parfumée, chaude, et, quand il l'avale, elle lui monte droit au cerveau, comme une prise de coke. Le garçon est défait, mais on devine sur son visage un léger sourire. Il se laisse rouler à côté de lui. Il est heureux d'avoir retrouvé le chemin d'un plaisir accompli. Enfin, lui aussi se détend, et, confiant d'être à l'abri chez Karim, il tombe dans un puits.

*

Benjamin se réveille avec un agréable sentiment de mollesse dans tout le corps. Il sent un jour faible traverser ses paupières. Il a l'impression qu'il n'a plus dormi aussi profondément depuis longtemps.

Soudain la porte qui s'ouvre le fait sursauter : c'est Fouad qui arrive avec un plateau ; il est en caleçon. « Comment va ? » lui demande-t-il. Il dépose un petit déjeuner sur la table basse, entre les fauteuils devant la fenêtre. « Service à la chambre !… De toute façon, Karim déjeune pas le matin. » Il entrouvre les persiennes en les faisant pivoter, et une lumière grisâtre pénètre ; le soleil ne doit pas être encore complètement levé.

Benjamin s'étonne qu'il soit allé à la cuisine dans cette tenue ; il est définitivement très familier avec Karim… « Bonjour… » répond-il. Il est troublé de cette intimité, de s'éveiller en retrouvant ce grand

corps présent à côté de lui, de se rappeler qu'il a passé la nuit dans la même pièce, qu'il a partagé le lit de celui qui l'a enlevé, torturé, violé, et de s'apercevoir que cela ne l'a pas empêché de dormir profondément.

« Du café au lait, ça te va ?

– Oui…

– Je vais aller chercher les passeports avec Karim. Il a une course à faire en ville. Et puis la Dodge est trop voyante. »

Benjamin s'assoit dans le lit, repris par l'inquiétude. Que la voiture soit « trop voyante » signifierait-il que les hommes de Cipriani pourraient bien avoir suivi leur piste jusqu'ici ?

« On n'en a pas pour très longtemps. Mais toi, quoi qu'il arrive, tu bouges pas. »

Il va rester seul ici ?! Il préférerait au contraire qu'ils repartent ensemble tout de suite, sans attendre.

« Pendant ce temps, tu vas te transformer en fille. »

Il le regarde sans comprendre.

« Ben, ouais : pour passer la douane, deux mecs, ça attire plus l'attention que un mec et une fille. Surtout qu'en fille tu pourras passer pour avoir plus de dix-huit ans. »

Il est déconcerté. « Comment je vais faire ça ?…

– Je sais pas, invente. Fais-toi une petite queue de cheval, trouve-toi quelque chose pour te maquiller un peu… Et exerce-toi à prendre des poses de filles. Tu sais, t'avances les lèvres, tu fais la boudeuse… » Il décroche la chaînette en or qu'il a autour du cou, et il la lui lance. « Tiens, et t'as qu'à mettre ça. »

Benjamin se lève. Ses sous-vêtements sont secs, et il enfile son boxer.

*

Benjamin termine son petit déjeuner devant la table basse, dans la pièce striée par le soleil qui maintenant traverse les persiennes. Fouad sort de la salle de bains, habillé et rasé, et il lui lance : « J'y vais. À tout à l'heure… Et j'essayerai de te trouver un soutif sur le chemin. » Il quitte la chambre ; la porte d'entrée claque.

Benjamin se lève, prend ses vêtements, et va dans la salle de bains à son tour. Il a un petit frisson en pensant que désormais il est seul dans la maison… Il se concentre sur sa tâche : ressembler à une fille.

Il abandonne son tee-shirt, ça fait trop garçon, et il enfile son pull à même la peau. Il met ses chaussettes, dont l'une garde encore des souvenirs de Biafine, puis il passe son pantalon. Devant la glace, il ajuste la chaînette en double pour qu'elle ne descende pas trop bas et qu'on la voie dans l'encolure du pull. Le vrai problème, ce seront en-

suite ses chaussures : des « richelieus », ça ne fait absolument pas féminin ! Peut-être pourront-ils en chemin acheter quelque chose d'autre.

Il cherche autour de lui avec quoi il pourrait retenir ses cheveux, et il ne trouve rien d'autre que le balai des W.C. suspendu à un crochet. Il en défait la cordelette et il s'en sert pour se faire un catogan. Dans la glace, il s'aperçoit qu'il est déjà en train de changer…

Il lui faudrait maintenant trouver le moyen de se faire un peu de maquillage. Il retourne dans la chambre où il se rappelle avoir vu une boîte d'allumettes à côté du cendrier sur la table de chevet.

De retour dans la salle de bains, il en fait brûler une, attend qu'elle se consume, puis l'éteint. Il l'écrase sur le bord du lavabo où il en fait une mixture avec un peu de savon. Puis, en s'observant dans la glace, il bataille pour ombrer délicatement ses paupières. Ce n'est pas simple, il ne sait pas comment s'y prendre, c'est bien la première fois qu'il fait cela !… Pour finir, il trouve que ça ne rend pas si mal, il se demande seulement combien de temps ça tiendra ; du moment qu'ils passent la douane… Il verse un peu de shampoing-gel sur le bout de son doigt et s'en met une fine pellicule sur les lèvres. Il les frotte l'une contre l'autre pour l'étaler – un geste de sa mère –, et en enlève le surplus. Il est satisfait du résultat : à défaut de rouge, cela donne un petit effet *gloss*.

Il recule d'un pas, s'examine, et il est troublé de voir à quel point cela fonctionne. Cela tient à si peu : le regard est plus profond, les lèvres brillantes paraissent plus saillantes, les cheveux ramenés en arrière dégagent les oreilles et découvrent la ligne du visage, le pull clair laisse apparaître dans l'entrebâillement du col un trait d'or sur son cou nu. Le gel lui pique légèrement les lèvres, mais cela les rendra peut-être un peu plus rouges… C'est la première fois qu'il se voit en fille. Il ne croit pas qu'il aurait envie d'en être une, mais cette soudaine androgynie le fascine. Il est curieux de voir la tête de Fouad quand il va le découvrir !

Il croit soudain distinguer du bruit dans le vestibule. Il prête l'oreille. Est-ce qu'ils sont déjà de retour ? C'est trop tôt. Ils ont dû oublier quelque chose. Il se rince les mains et les essuie rapidement. Il entend la porte de la chambre qui s'ouvre. Il sort de la salle de bains, en chaussettes. Son cœur s'arrête : ce n'est pas Fouad ; c'est quelqu'un qu'il ne connaît pas ; et qui braque une arme sur lui !

L'homme bondit aussitôt, lui plaque sa main libre sur le visage, et le repousse brutalement en arrière. Il le bouscule et le colle dos au mur avec une telle violence que sa tête en cognant fait résonner la cloison.

Il est abasourdi par le coup ; il a le cœur qui bat comme un fou. On lui a planté le canon d'un pistolet sous le menton et on lui écrase la bouche d'une main. Il ne connaît pas cet homme entre deux âges, aux

cheveux bruns mi-longs, mais il comprend bien que c'est un des sbires de Cipriani. Comment les a-t-il retrouvés ?

Un autre est entré, derrière, et il examine la chambre, le pistolet à la main. « Il a bien dormi là : y a son sac ! » Celui-ci, qui a une petite tête fripée, ce doit être celui que Fouad appelait Rinaldo, celui qui était sur le bateau ; il ne l'a vu que de nuit, mais il reconnaît sa voix éraillée.

Le premier grogne : « Putain ! c'est pas possible ! On l'a raté ? » Il a une sale tête, avec un rictus qui lui tire la bouche et qui fait peur. « Pourtant, sa bagnole est là ! »

Il se demande comment ils ont pu retrouver la Dodge…

Rinaldo, qui a ouvert le sac, se met à ricaner : « T'énerve pas, Bambi, s'il a laissé son sac, c'est qu'il va revenir… Regarde un peu le paquet qu'y a là-dedans ! »

Bambi jette un coup d'œil sur le sac qu'on lui présente ouvert et où, sous les vêtements écartés, se trouve une impressionnante quantité de liasses de billets. « Putain… le salaud !… D'où ce qu'il sort tout ce pèze, ce fumier ?! Je crois que j'en ai jamais vu autant d'un coup !… » Il dévisage de nouveau la fille. « Bon, pendant que je la surveille, celle-ci, fais le tour de la baraque. Avec le raffut, ça aurait dû sortir s'il y avait eu quelqu'un, mais faut être sûr. »

Pendant que Rinaldo ressort, le pistolet à la main, Bambi attrape la gamine par le cou et la serre vivement. « Et t'es qui, toi ? Une marcheuse ?… Il t'a déjà payée, ou pas encore ? » Tétanisée, à demi étranglée, elle ne prononce pas un mot. « Tu comprends pas le français ? T'es espagnole ? »

Il la lâche et, du revers de la main gauche, il la gifle à la volée. Elle pousse un cri, et sa tête valse contre le mur.

« Tu vas répondre, oui ?! Il va revenir ou pas ? »

Benjamin a la tête qui tourne, la joue brûlante. Il répond machinalement : « Oui…

– Ah ! t'es française… Où est-ce qu'il est parti ? »

Il essaie désespérément de réfléchir à ce qu'il doit répondre, sur quelle fausse piste les envoyer… L'homme passe son arme dans la main gauche, et il le gifle de nouveau, de la droite, plus fort. Il en est à demi assommé, il titube, il voit des éclairs. Il n'a pas le moyen de penser à ce qu'il devrait dire ; il lâche machinalement. « Il est allé chercher les passeports…

– Chercher des passeports ?!… Y a combien de temps qu'il est parti ?

– Ils viennent de partir… » Dans l'affolement, Benjamin ne cherche plus à maquiller la réalité ; d'ailleurs, à quoi cela servirait-il ?

« Quoi ? Il est avec quelqu'un ?

– Un… un ami à lui…

– Qui ça ?

– Karim…

– Le garagiste ?

– Oui… »

Bambi trouve que la fille lui dégoise des trucs qui ont du sens. Il comprend maintenant pourquoi la Dodge est dans la cour. Mais il reste méfiant. Il l'attrape par les cheveux et lui tire la tête sur le côté. « T'es sûr qu'il revient ?

– Oui… » gémit-elle.

Il la lâche. Sa petite queue de cheval s'est défaite, et les cheveux lui balayent le visage. Elle est vraiment très jeune, un peu garçonne dans son petit pull et son jean, et c'est particulièrement excitant de la trouver en chaussettes. Elle n'a pas de nichons du tout, mais elle a tout de même l'air super-bonne !

« Dans combien de temps ils reviennent ? »

Elle hausse les épaules. Il en profite pour la gifler de nouveau. C'est vraiment bandant de claquer cette petite putain. Puis il lui renfonce son canon sous le menton. « Dans combien de temps, j'te demande ?! »

Elle hoquette : « Je sais pas… »

Rinaldo revient en annonçant : « Non, y a personne, la baraque est vide. » Il sort une cigarette et l'allume placidement.

Bambi prend la fille par le bras et la pousse vers le lit. « Bon, on va planquer ici. La greluche, on va la foutre sous les couvertures comme si elle était encore au lit. » Il ricane et lui passe lubriquement la main sur la joue. « Les nanas, ça traîne toujours au pieu, pas vrai ? Surtout une mignonne, ça se permet. » Il la caresse dans le cou. « T'es un vrai petit lot, toi ! Il s'emmerde pas, c't enflure ! » Il lui prend le visage et lui serre les joues à lui tordre les lèvres. « Bon. On va quand même te regarder, d'abord. »

Sans lâcher de la main gauche l'arme dont il la menace, il la palpe sous les bras, le long des flancs, sur le ventre, et il pense que c'est incroyable comme cette souris n'a pas de poitrine. Il continue son examen tout autour de la taille, sur les poches du jean, à l'arrière et à l'avant, il descend sur chaque jambe, à l'extérieur, puis il lui remonte entre les cuisses. Elle est fine, plutôt musclée, vraiment très bandante.

Benjamin tremble de tout son corps. Tout est perdu. Ils les ont retrouvés, ils vont les supprimer… Soudain il sent l'homme qui s'attarde impudiquement sur sa braguette, qui la presse, qui la serre.

« Mais… t'es pas une fille, toi ?! » L'homme le dévisage avec un air ébahi. « T'es un Jésus, ou quoi ?! »

Rinaldo s'est approché, environné de fumée bleue.

Benjamin baisse les yeux, mais c'est trop tard, il va le reconnaître.

« Putain ! Ma parole, mais je sais, maintenant ! C'est le fils De Luca !…

– Ah, ouais ?… Bien sûr !… Je me demandais aussi ce qu'il avait fait du gamin ! Il l'a travesti pour le planquer, cette ordure !… Bien joué ! » Il lui passe la main sur la poitrine. « Sauf que pour faire la farce, il te manque tout de même deux petits trucs par ici, ma poule ! »

Bambi réfléchit. Le fils De Luca : ça change la donne. Cipriani a dit qu'on l'en débarrasse aussi s'ils le retrouvaient, mais pas avant de lui avoir fait regretter la piscine. Il va s'en occuper tout de suite, c'en sera toujours un qui ne lui filera pas entre les pattes. Et puis ça lui fera une petite surprise, à l'autre enfoiré, quand il arrivera, ce bâtard qui voulait les plaquer.

Il dit à Rinaldo : « Bon. Toi, tu vas planquer en face de la porte d'entrée. Y a plein de vieilles bagnoles, c'est impec. Dès que tu vois le Marocain se pointer, tu me bipes. Mais tu le laisses entrer. Je vais lui préparer un truc qui va un peu le surprendre… Je serai dans la salle de bains, et de là je lui en mettrai une dans le genou. Faut qu'il morfle. Toi, tu te ramènes aussitôt. Au cas où j'aurais un pépin, tu le prends par-derrière. Si besoin, tu le neutralises, mais tu le dégommes pas tout de suite. Pigé ?

– O.K. »

Pendant que Rinaldo sort, Bambi se retourne vers le garçon : il est vert de trouille. Ça va être un plaisir de s'occuper de lui ! En fait, même si ce n'est pas une fille, il ressemble tout de même bien à une caillette, et, au total, il reste très bandant. D'habitude, il ne s'intéresse pas aux petits mecs, mais celui-là est spécial, il a quelque chose de particulier.

« Et toi, désape-toi. Vite ! »

Il pense qu'il va préparer une petite mise en scène que ce gros porc de Fouad n'oubliera pas de sitôt. Et comme le garçon le regarde sans avoir l'air de comprendre, il lui file un coup de crosse sur la tempe. « Fous-toi à poil, j't'ai dit ! Bordel, tu comprends ce qu'on te raconte ?! »

Benjamin, courbé en avant, se tient la tête qui lui fait horriblement mal ; tout tourne autour de lui. Il sait qu'il ne peut rien tenter ; l'autre le menace toujours de son arme, et avec le silencieux il est certain qu'il n'hésitera pas à s'en servir. Faire le moindre geste vers la porte, qui est pourtant à deux pas, serait se suicider. Il peut juste essayer de gagner du temps… Il se redresse péniblement, il se résout à retirer son pull et, prenant garde à ne pas faire de mouvements trop vifs, il le laisse tomber sur le lit. Qu'est-ce que cet homme va lui faire ? Il a peur, une peur horrible qui lui contracte l'estomac. Il défait son ceinturon, déboutonne son pantalon, le fait glisser le long de ses jambes, et,

à cloche-pied, il l'enlève, le laisse par terre. Il reste les bras ballants, les yeux baissés, incapable de croiser le regard de l'homme où il sent une violence effrayante.

Bambi examine le gamin dans son boxer gris et ses chaussettes jaune pâle, une chaîne en or autour du cou ; il n'y a pas de raison, il ne va pas lui faire de cadeau, il va continuer de lui pourrir la vie en l'obligeant à lui montrer ses couilles. « Qu'est-ce que t'attends ? J't'ai dit de te grouiller. Enlève ton calbute ! Tu cherches des crosses, ou quoi ?… »

Il est ravi en voyant comment le garçon se dépêche d'abaisser son caleçon sur ses jambes. Il enlève même ses chaussettes.

« Allez, à genoux, et les mains sur la tête ! »

Benjamin s'agenouille gauchement, et il croise les doigts sur le sommet de son crâne. Soudain, il sent l'acier froid du silencieux se poser sur sa tempe.

« Et tu bouges plus !… Sinon, si tu lèves le petit doigt, je te fume. T'as compris ? »

Malgré lui, il sent qu'il se met à flageoler, qu'il peine à rester sur ses genoux.

Sans lâcher le gosse des yeux, Bambi va près du lit. Il tire du mur la prise d'une lampe de chevet, puis d'une traction brutale il en arrache le fil électrique.

Il revient, se place devant le garçon, et, après avoir abaissé la sécurité de son pistolet, il l'enfonce sous sa ceinture, sur son ventre, le silencieux le long de la cuisse. Il lui prend les mains, les lui croise, et il lui entoure les poignets avec le câble. Il serre brutalement, faisant gémir le gamin, et il termine avec plusieurs nœuds.

Benjamin regrette d'avoir laissé échapper l'instant où l'homme a rangé son arme et où il n'était pas encore attaché, mais il sait bien que, le temps de se remettre sur ses jambes, l'autre l'aurait déjà ressortie… Il laisse ses mains retomber devant son sexe nu. Il est terrorisé. Le fil électrique qui s'enfonce dans sa peau lui fait mal. Mais, surtout, il sait que ce qui va se passer maintenant va être terrible.

Bambi vire le plateau de la table basse, et il la tire au milieu de la chambre, au pied du lit. Il attrape le gosse par le bras et, d'une bourrade, il le remet sur ses jambes. « Allez, viens par ici ! »

Il monte sur la table, attrape les poignets du garçon et lui tire sur les bras jusqu'à ce qu'il les ait tendus en l'air. Le plafonnier est constitué d'une boule opalescente retenue par une courte tige en bois, à laquelle il enroule l'extrémité du fil qui ligote les mains.

Bambi redescend de la table. Maintenant il est tranquille : le petit merdeux ne lui filera pas entre les doigts ; et il sera prévenu par Rinaldo quand l'autre arrivera.

Il lui pince la joue : « Ça t'étonne, hein, qu'on vous ait retrouvés si vite ?… Bah, le père Fouad, on se doutait bien qu'il retournerait chez lui ! Il est pas si malin : y serait allé en Finlande, on courrait toujours ! » Il rit. « Et, manque de pot pour lui, un jour il avait parlé devant Rinaldo d'un ami, à Algesiras, qui pourrait nous recycler des bagnoles. On n'a même pas fait le tour des garages ; droit au but : *Garaje Karim*… Pas besoin d'être bien futé !… »

Il le caresse dans le cou, et il sent que ça le chauffe. Cette tantouze va recevoir ce qu'elle mérite. « En tout cas, tu peux te vanter de m'avoir bien eu, p'tit con ! Je t'avais vraiment pris pour une gazelle… » Il l'empoigne brusquement par les cheveux et lui tire la tête de côté. « Alors, il t'a baisé, le père Fouad ? C'est pour ça qu'il t'a emmené avec lui ?… Un Arabe, on aurait dû s'en douter ! »

Benjamin, la tête douloureusement tordue, évite de regarder l'homme. Il cherche seulement quelles réponses pourraient le détourner de son projet, ou comment avertir Fouad. Il ne lui vient aucune idée.

Bambi secoue la tête du gosse. « Je t'ai posé une question. Est-ce que tu faisais la femme pour lui ? » Le gamin grimace sans répondre. Ça l'impatiente, et il lui tire les cheveux un coup, à le faire crier. « Je t'ai demandé si t'es sa petite chérie ? »

Benjamin, pour arrêter cette douleur aiguë, marmonne un faible « Oui… » Inutile de nier, ça ne l'avancerait à rien. L'homme le lâche enfin.

En examinant le garçon, Bambi remarque les traces rondes qu'il a sur le flanc. « Qui t'a fait ça ?… » Il les touche. « C'est Fouad ? Ça serait bien son genre, à ce gros vicieux, de travailler un gosse au cigare ! » Il ricane.

De plus en plus excité, il laisse sa main errer sur le torse nu du garçon. Il est vraiment doux comme celui d'une fille.

« Tu sais pourquoi on m'appelle "Bambi" ? » Le gamin ne répond pas, évidemment. Il lui saisit un tétin et le lui écrase entre deux ongles. Il répète sur un ton suave : « Tu sais pourquoi on m'appelle "Bambi" ? » Il continue d'entrer vicieusement dans la chair délicate.

Benjamin, grimaçant sous la douleur infernale qui lui vrille la poitrine, souffle un « Non… »

Bambi prend son air mielleux : « Parce que c'est toujours moi qu'on envoie quand faut mettre un gosse en morceaux ! » Il sourit doucereusement. « C'est ma spécialité… Je leur fais des trucs… t'imagine pas ! J'adore ça ! » Il lui lâche la poitrine et lui caresse la joue avec une sorte de tendresse. « Ça tombe bien, non, que ce soit Bambi justement qui est là pour s'occuper de toi ? » Il ricane.

Benjamin tremble d'effroi devant ce sourire. Il se doute au contraire très bien des « trucs » qu'un sadique de ce genre peut avoir

l'idée de faire. Les bras douloureusement tirés en l'air, les poignets sciés par le fil électrique, il n'est plus rien que le souhait que s'évanouisse cet épouvantable cauchemar ; et il sait que c'est impossible.

« Tu trembles ?… T'as raison. Parce que, là, autant te dire que, en fait, tu vas passer un moment pas très sympa. Un sale moment. Vraiment. »

Il approche la main des yeux qui se ferment devant lui, et il caresse les paupières du bout des doigts. « Tu sais par quoi je vais commencer ?… » Il écarte celles d'un œil jusqu'à l'exorbiter. « Je vais te faire sauter les billes. Avec une petite cuiller. »

La terreur écrase d'un coup le cœur de Benjamin comme dans un poing. Il sait que l'homme est un tueur : il fera ce qu'il dit.

« Ça va lui faire un drôle d'effet, à ton copain, de te les voir en sautoir ! Va plus te reconnaître, dis donc ! »

Il descend lentement le long du visage, sur le cou, sur la poitrine, il s'arrête sur les bouts de seins que, cette fois-ci, il palpe avec des gestes presque amoureux. « Et je vais te brûler tes petits nénés. À l'acide. J'en ai toujours dans la voiture : j'aime bien en lancer à la figure de ceux qui me manquent de respect. »

Ses mains continuent avec la même lenteur provocante, elles viennent prendre la pine recroquevillée du garçon. Il constate avec un air attristé : « Et ta petite queue, si c'est pas malheureux : je vais devoir te la couper !… Ou plutôt non : je vais te l'éplucher. Te la fendre en quatre, tout du long. Comme ça, pour le coup, on verra que t'as la banane ! » Il rit.

Benjamin a un haut-le-cœur : l'homme s'est emparé brutalement de ses bourses par-dessous et les serre dans son poing. Un instant il a cru qu'il allait les lui écraser ! Les larmes lui sortent des yeux. Il n'a rien fait pour mériter l'horreur qui va lui arriver ; il voudrait désespérément que l'homme le laisse et s'en aille.

Bambi manipule les petites couilles en les faisant rouler entre ses doigts. « Celles-là, ouais, je vais te les couper. Parce que j'en ai besoin pour te les mettre dans la gueule. Pour t'empêcher de brailler. » Il les lui reprend, les serre progressivement, jusqu'à ce que le garçon, la bouche grand ouverte, se dresse sur la pointe des pieds comme si cela devait lui permettre de s'échapper.

Puis il le prend par les hanches, le fait pivoter sur lui-même, et il lui met la main aux fesses. Il les malaxe brutalement, enfonçant les doigts dans leur chair tendre. Il les triture ; il jubile en pensant comment il va les déchirer.

« Parce que d'abord je t'aurai foutu une ampoule dans le cul. Et quand je vais allumer, ça va te chauffer le trou de balle, j'aime mieux te prévenir ! Tu vas être tout illuminé ! Avec tes bonbons au fond de la gorge, au moins tu penseras à autre chose. »

Il lui passe la main sur le dos, dans le creux des omoplates que font saillir les bras tendus, et il frissonne en se rendant compte comme la peau est douce, satinée, incroyablement tendre.

Il ramène le garçon face à lui tout en le tapotant entre ses mains comme on flatte un chien. « Et après, je te filerai une bonne correction. Par-derrière et par-devant. À la ceinture. Avec ma ceinture spéciale : regarde, elle a des agrafes tout le long. » Il écarte sa veste pour la lui montrer. « Ça marche très bien, ça arrache la peau. Après tu seras tout écorché. »

Il rit, et il caresse la joue du garçon qui est blanc comme un linge. « Tu piges ? Comme ça, le petit père Fouad, quand y va arriver, y va découvrir son baigneur tout monté à l'envers. Y va pas comprendre ! Et y va péter un plomb. C'est un peu le but, en fait. »

Tranquillement, il pose les deux mains à la base du cou du garçon, puis il remonte les pouces, et il les lui enfonce dans la gorge, lentement, sous le menton, en serrant progressivement. « Ensuite, je vais te faire crever. Sans me presser. Devant lui. Pour qu'il ait le temps d'en profiter. Qu'il te voie partir, avec le cou serré comme un sac-poubelle… C'est comme ça qu'on fait, dans la famille, quand y en a un qu'essaie de se défiler. »

À demi étranglé, Benjamin se tortille en ouvrant désespérément les yeux. Le souffle lui manque, un voile rouge commence de s'étendre sur sa rétine.

Bambi le lâche. Il se passe la langue sur les lèvres. Il tourne autour du garçon tout en observant son corps élancé, ses reins arqués par les bras tendus en l'air, son ventre contracté. Il se sent maintenant chauffé à blanc, en ébullition. Il se rend compte qu'il bande comme un dingue. Il n'y tient plus, il faut qu'il se fasse un petit plaisir, qu'il se passe la démangeaison. Et, tant qu'à faire, il vaut mieux profiter du gosse avant de l'avoir démoli complètement.

« Bon. On va se faire un petit *starter*, d'abord… »

Il le tourne dos vers lui, et il lui caresse lentement les fesses, il les serre entre ses doigts, lui écarte le derrière. « Même que t'es pas une fille, tu vas tout de même me donner ton cul. » Il se passe la langue sur les lèvres. « De toute façon, les guenons, moi, je les préfère aussi par-derrière. Elles sont plus serrées, de ce côté. Quand on les prend par là, elles aiment pas trop, en général. Ça les fait gueuler, les garces. » Il glousse.

Benjamin sent l'homme lui enfoncer des doigts, chercher son orifice, le griffer au creux de la raie. Il serre les fesses, essaie de le repousser, mais en vain.

« Sois pas rétif comme ça, ma chatte : de toute façon, que tu veuilles ou pas, je vais te rentrer dedans… » Bambi adore le sentir se

tortiller, se rétracter sous ses attaques, c'est encore plus bandant. Il s'assure d'avoir le médius bien en face, et il l'enfonce d'un bon coup.

Benjamin pousse un cri. Son sphincter contracté a été perforé d'un coup. Il est brutalement fouillé, parcouru d'un côté et de l'autre, il sent qu'on cherche seulement à lui faire mal.

Bambi ne se lasse pas de faire onduler le gamin au bout de son doigt. « Allons, arrête de roucouler ! Fais pas ta mijaurée. Tu devrais avoir l'habitude… Elle est grosse, celle de Fouad ? »

Il se demande s'il va se payer le minet comme ça, tout debout. Mais il a peur de ne pas en profiter à fond. Si l'autre connard vient de partir, il en a encore pour un moment. Il peut prendre le temps de se faire un petit shoot tranquille. D'autant que Rinaldo le couvre.

« Hmmm… Allez, viens, je vais m'occuper de toi, ma petite pute. »

Il remonte sur la table, défait le fil électrique du plafonnier, redescend.

Benjamin est un peu soulagé de pouvoir abaisser les bras. Mais il est aussitôt bousculé, attrapé par la nuque, obligé de s'agenouiller.

« On va commencer par une petite "mise en bouche"… Tu sais faire, non ? T'es une bonne salope, hein ? Je suppose que t'avais l'habitude de lui en faire, des gâteries, à ton gros cochon, pas vrai ? »

Il retire son pistolet de la ceinture, et le dépose sur la table basse, à sa droite, à portée de main.

Benjamin voit l'homme, debout devant lui, se déboutonner sous son nez. Il comprend par quoi va commencer son calvaire. Mais un coin de son esprit a enregistré la faille que le salopard vient d'ouvrir ; un faible espoir le traverse. Car il a bien l'impression de reconnaître l'arme : on dirait un Beretta 92. Son père en a un, il lui en a montré le fonctionnement, quelques fois ils sont allés dans la garrigue tirer des bouteilles.

L'homme se sort la verge du caleçon, puis il l'attrape par la nuque et l'attire nerveusement à lui. « Allez, montre-moi tes petits talents, ma jolie cochonne… »

Benjamin n'a jamais fait ça. Il a été pris par Tadeusz et par Fouad, mais il n'a jamais reçu le sexe d'un homme en bouche. Le cœur battant, il se laisse amener sur le bulbe rubicond. Le membre n'est pas très long, mais gros et cylindrique, tendu, totalement décalotté.

Bambi ne peut s'empêcher de tressaillir à l'instant du contact. Les lèvres du garçon sont délicieuses, fraîches, délicates… Il lui appuie sur la nuque pour l'enfoncer sur lui. « Allez, vas-y, prends-la-moi bien… »

Le garçon se décide, il referme les lèvres sur son gland. Bambi ressent un effet incroyable ! Aussitôt, il se cambre en arrière en gro-

gnant. « Ouais, c'est ça, allez, avale tout, ma pute ! » Il n'aurait jamais cru que la bouche qu'un gamin le fasse triquer comme ça, davantage même que celle des prostituées qu'il fréquente.

Benjamin rassemble son courage, et il enfourne tout ce qu'il peut loger au fond de sa gorge. Il se force, il y va de sa vie. Et, surmontant son dégoût, il reproduit ce qu'il a appris des autres : il sollicite l'homme avec la langue, il épouse le gland avec l'intérieur des lèvres, il l'avale, le noie dans la salive. Il fait de son mieux, et il voit que ça marche, que l'homme a basculé la tête en arrière, qu'il s'abandonne au plaisir qui l'accapare. Cependant, en même temps, le plus discrètement qu'il peut, il relève lentement devant lui ses mains attachées.

Bambi halète ; il bande comme un Turc, il tremble jusqu'au tréfonds, des fusées montent de ses organes et éblouissent son cerveau hébété. Il ne s'attendait pas en venant ici à pareille fête, décidément il fait un boulot formidable, parfois il y a des trucs chiants, mais là, vraiment, ça le dédommage de tout… Il pense un moment à se retenir pour pouvoir ensuite mieux enculer le petit enfoiré, mais non, il a la bouche trop bandante, il le suce trop bien, il va l'arroser, il trouvera le moyen de lui défoncer le cul plus tard…

À l'instant où Benjamin devine le ressort qui se déclenche dans les reins de l'homme, il s'écarte d'un coup. Il est à demi aveuglé par les jets gluants qui lui éclaboussent la figure, mais, animé par l'énergie du désespoir, d'un seul mouvement il lance ses mains vers la table et attrape le pistolet par la crosse. Il enfonce le doigt sous le pontet, braque le silencieux sur la poitrine de l'homme, encore emporté par sa jouissance, et il appuie sur la détente. Mais elle s'enfonce sans résistance, comme un chiffon ! Fébrilement, il remonte le pouce, relève le cran de sûreté. La figure grimaçante de l'homme qui se précipite sur lui est alors au bout du canon. Il appuie. La détente est dure cette fois, et il l'écrase de toutes ses forces. Le chien se relève et s'abaisse en un éclair, il entend un gros « plop ! », et l'arme se cabre en crachant sa douille. En même temps qu'il voit les larges mains tenter de se refermer sur ses poignets, une éruption rouge l'aveugle. L'homme bascule sur lui de tout son haut et l'entraîne à la renverse. Benjamin tombe par terre, écrasé sous une masse éléphantesque. Il se débat comme un fou furieux pour s'échapper – avant de comprendre que l'homme est inerte, qu'il ne réagit plus.

Il se dégage en se traînant sur le flanc, haletant, le pistolet encore à la main. Il se redresse, mais reste par terre. Il n'ose regarder Bambi qui ne bouge pas plus qu'une méduse échouée ; il a pris la balle en pleine figure.

Il écoute en tremblant de tout son corps : est-ce que l'autre, dehors, a entendu le remue-ménage ? Il ne se rend pas compte s'ils ont fait beaucoup de bruit. Il ne se passe rien. Il s'escrime avec les dents

sur le fil qui retient ses poignets. Il sent des traînées couler sur son visage, il l'essuie du dos de son avant-bras, et il le retrouve rouge de sang et de sperme mêlés.

Après de nombreux efforts, il parvient à se libérer. Il frotte ses poignets endoloris, puis il se lève. Il tremble tant qu'il a peur de tomber. Il ramasse le pistolet : il est noir, très long avec son silencieux, et maintenant il lui paraît étonnamment lourd. Il pense qu'il vient de lui sauver la vie. Il remet le cran de sûreté, ce qui le désarme.

Comment va-t-il se débarrasser de l'autre ?… Du sang continue de lui couler dans les yeux ; il faut d'abord qu'il se nettoie.

Il va dans la salle de bains. Il rabat le couvercle des W.C., et il pose soigneusement l'arme dessus. Il se regarde dans la glace au-dessus du lavabo. Il est effrayant. Il a effectivement la figure encore maculée de traînées sanglantes, il en a dans les cheveux, dans le cou, sur la poitrine où cela fait de longues coulures en travers de la chaîne de Fouad. Il ouvre le robinet, s'asperge à plusieurs reprises, se rince comme il peut, et l'eau en tourbillonnant dans le lavabo prend une couleur rosée. Puis il attrape une serviette et s'essuie sommairement.

Il reprend le pistolet, et il retourne dans la chambre en évitant de regarder le visage troué, ensanglanté, du cadavre de Bambi. Il se hâte de ramasser ses affaires, mais il passe juste son pantalon et son pull à la diable.

Il va à la fenêtre. Prudemment, il écarte deux lattes des persiennes et glisse un œil. Au travers de la grille en fer forgé, il examine chacune des voitures qui sont parquées sur le terrain vague. Il remarque bientôt, dans la cabine d'un petit camion-benne tourné vers la maison, le sommet du crâne presque chauve de Rinaldo planqué derrière le volant. Quand Fouad arrivera dans la rue, il sera repéré sans même pouvoir s'en douter. Benjamin ne voit aucun moyen de le prévenir ; il n'y a que lui qui puisse agir.

Il se demande si, en entrouvrant la fenêtre, il ne pourrait pas tirer sur le truand. Mais il ne sait pas si la balle après avoir traversé le pare-brise sera encore capable de le tuer. Et puis, même si la rue n'est pas large, il n'est pas du tout sûr de toucher sa cible. Il faut faire autrement.

Le pistolet à la main, pieds nus, il sort avec précautions de la chambre. Le couloir est vide. La porte d'entrée est fermée, ils se sont donné la peine de camoufler les traces de leur effraction pour que Karim et Fouad en revenant ne se doutent de rien. Il ne peut évidemment pas sortir par cette porte qui est juste dans le champ de Rinaldo. Il se dirige alors vers l'autre bout du corridor, vers le fond de la maison. Sous l'escalier, une petite porte pourrait donner dehors. Elle est seulement fermée par deux verrous, lesquels tournent sans difficulté.

En retrouvant l'air extérieur, il inspire profondément, légèrement soulagé d'être là. Il est dans une cour fermée, où est entassé un bric-à-brac de pièces automobiles en tous genres ; s'y trouve aussi la voiture de Fouad qu'il y a garée la veille. Il se rend compte que le mur n'est guère plus haut qu'un homme, et qu'un adulte en se dressant sur la pointe des pieds peut probablement la voir…

Pour sortir de là, il n'y a qu'une porte cochère qui donne sur le garage, lequel ouvre sur la rue – de nouveau juste en face de Rinaldo. Il examine alors la Dodge, garée au fond, devant le mur. Il s'en approche. Il pose le pistolet sur le toit, puis il grimpe sur le capot, prudemment, en demeurant sur le bord de l'aile pour ne pas faire grincer la tôle ; ses pieds nus ne font aucun bruit. De là il atteint le toit, et, en restant sur le bord du pare-brise, il s'approche du mur, maintenant tout à fait accessible. Il se hisse dessus en prenant garde à ne pas faire tomber des moellons ou du plâtre, et, après avoir récupéré le pistolet, il s'assied, les pieds ballants vers l'extérieur.

De l'autre côté, c'est une colline en friche. Il pourrait facilement s'enfuir par là ; mais pour aller où ?… Au bas du mur, un petit chemin de sable et de pierraille est bordé par les mauvaises herbes. Il hésite, cela lui paraît haut tout à coup. Mais il n'a pas le choix. Il prend le pistolet par la culasse en le tenant fermement, il vise une touffe plus épaisse, et il se lance.

Il ne se reçoit pas trop mal, mais il doit serrer les dents pour ne pas crier sous le coup qu'il encaisse dans les chevilles, sous la douleur des cailloux qui s'incrustent dans son pied blessé. Il se laisse rouler sur le côté pour amortir le contrecoup.

Il se relève, un peu sonné, et tout en s'époussetant il jette un coup d'œil de part et d'autre sur l'arrière des maisons qui longent la rue. Mais rien ne bouge ; ou on ne l'a pas entendu, ou il n'y a personne, les gens sont déjà partis au travail. Il fourre le pistolet dans son pantalon, sous la ceinture, puis il rabat le pull par-dessus. Le long canon du silencieux frotte son sexe, descend le long de l'aine, contre sa cuisse.

Il entreprend de contourner le mur de la cour par la gauche. Un passage entre la maison voisine et celle de Karim, où sont rangés des conteneurs à poubelles, l'amène vers la rue. Il avance en rasant le mur, le gravier lui entre dans la plante des pieds et l'oblige à claudiquer, et il regrette maintenant de n'avoir pas pris le temps de remettre ses chaussures.

Quand il arrive au coin de la maison, il jette prudemment un œil sur la rue : il n'y a personne. Le camion est bien là, un peu plus loin à gauche, presque en face de la porte d'entrée de la maison. Mais il faut franchir la rue. Il y en a une autre qui démarre en face, vingt mètres plus loin sur la droite, mais il faut tout de même traverser pour la rejoindre.

Il y a une solution, mais elle est hasardeuse. Il recule, revient sur ses pas, et ouvre un des conteneurs. Il y trouve plusieurs sacs en plastique noir, gonflés d'ordures puantes. Il prend le plus gros, qu'il charge sur son épaule. Il retourne se poster au coin de la maison, et il attend.

Deux minutes plus tard, une voiture arrive de la gauche et passe sans s'arrêter. Ça ne lui va pas, ce n'est pas ce qu'il faut.

Cinq minutes s'écoulent encore, longues comme une éternité. Il bout sur place ; il craint toujours qu'un voisin n'arrive et ne lui demande ce qu'il fait là.

Enfin, il entend une pétarade venant de la droite, et peu après un cyclomoteur passe devant lui, conduit par un homme en tee-shirt et bleu de travail. Faisant appel à tout son courage, il s'engage alors d'un bon pas dans la rue, vers la droite, dans la direction opposée à celle où s'éloigne le deux-roues. Il essaie de marcher aussi tranquillement que possible, comme un piéton normal. Il espère seulement que Rinaldo, qui doit s'ennuyer à mourir, aura eu l'automatisme de suivre le vélomoteur des yeux. Quand il tournera de nouveau la tête dans sa direction, Benjamin aura déjà avancé, et il ne le verra que de dos, le sac dissimulant en partie ses cheveux dont il sait la couleur reconnaissable. Et puis, il ne fera peut-être pas attention à ce passant : il guette l'arrivée d'une voiture avec deux hommes, il doit être à cent lieues de penser que le garçon n'est plus dans la chambre avec Bambi. Cela n'empêche pas son cœur de battre comme un tambour ; il s'attend, à chaque instant, à entendre un cri, un coup de feu…

Dès que la rue en face se présente, il traverse crânement, en se retenant d'accélérer le pas. Il a peur aussi que le pistolet ne lui glisse sous la ceinture et lui tombe dans le pantalon !… Quand il est enfin de l'autre côté, à l'abri d'un mur, il s'arrête et dépose le sac. Un instant, il reprend son souffle ; les pieds le brûlent.

Puis il fait le tour du pâté de maisons, jusqu'à revenir par-derrière sur le terrain vague. Il repère le camion-benne et, par la fenêtre arrière de la cabine, il devine la forme de la tête de Rinaldo. Il inspire profondément. Il s'avance. Il craint à tout instant que l'homme ne se retourne, ne le sente arriver.

Quand il est à la hauteur de la benne, il l'aperçoit de trois quarts, un peu par-dessous. Rinaldo n'a pas bougé, occupé à fumer une cigarette. Son cœur bat à éclater ; il se décide à sortir le pistolet. Il hésite s'il tirera au travers de la vitre, mais de nouveau il a peur que la balle ne ricoche. Il avance de deux pas ; il est juste derrière la cabine. Tout à coup, il pense au cran de sécurité : il ne l'a pas ôté ! L'angoisse de se rater l'écrase au point qu'il ne respire plus, la tête lui tourne. Il n'a pas vérifié non plus si le chargeur est plein. Puis il se souvient que, lorsque la dernière cartouche est tirée, la culasse reste ouverte, donc ce

devrait être bon. Il relève le levier de sécurité, arme le chien. Il prie pour que tout aille bien. Il faut qu'il réussisse. Il inspire. À Dieu vat. Il lève le pistolet, fait encore un pas. Tout en visant la tête de Rinaldo, il attrape la poignée de la portière et, d'un coup, il l'ouvre. Il a le temps de voir l'homme sursauter, se retourner vers lui, et il appuie sur la détente. Il prend le recul dans le poignet, il entend le « plop » familier, tandis que le visage explose comme une pastèque. Il appuie une seconde fois, une troisième. Il ressent une brève jouissance dans cet acharnement. Le corps est parcouru de secousses, et les douilles cliquettent en retombant contre la carrosserie. Le corps ne bouge plus, renversé en arrière, plié comme une marionnette.

Ses genoux s'entrechoquent ; il inspire longuement pour se ressaisir. Il se dit qu'il faut qu'il camoufle le corps, que celui-ci n'attire pas l'attention le temps que Fouad revienne. Il monte sur le marchepied, et, surmontant sa répulsion, rassemblant ses forces, il le repousse de son pied nu, jusqu'à le faire tomber devant les sièges. Il redescend, et il referme la portière. Puis, contrôlant comme il peut ses mains qui tremblent, il rabaisse le cran du pistolet et le remet dans sa ceinture, sous son pull.

Il rentre dans la maison, tout simplement par la porte d'entrée qui est restée déverrouillée depuis qu'elle a été forcée. Dans la chambre, il retrouve le cadavre ; il n'a pas bougé.

Il se sent si faible qu'il est obligé de s'asseoir sur le lit ; il pose l'arme à côté de lui. Il a réussi. Il en est abasourdi. L'idée le traverse que son père aurait été fier de lui. Mais il ne saura jamais ce qu'il vient d'accomplir.

Après un long temps, quand il croit s'être un peu calmé, il se lève lentement, surveillant s'il tient debout, et il retourne dans la salle de bains. Il reprend du début le maquillage de ses yeux.

Cependant, quelques secondes plus tard, il est obligé de s'interrompre tant ses mains tremblent.

Atlas

Accoudé au bastingage, Benjamin contemple l'étrave ouvrir la mer et les paquets d'écume claquer contre les flancs du bateau. Il suit ce ballet d'un blanc pur qui monte avec une puissance tranquille, s'éparpille en étincelles dans le soleil, et retombe lourdement de part et d'autre.

Le matin, quand Karim est revenu, il a été affolé en trouvant un cadavre dans sa chambre d'amis ! Fouad s'est aussitôt occupé de mettre les deux corps dans le coffre de la Dodge, puis il a pris un bidon d'essence, et il est parti hors de la ville, dans une colline déserte, où il les a fait brûler. Ils ont retrouvé la BMW garée plus loin, dans une rue transversale, et Karim a dit qu'il se chargerait de « recycler » les deux voitures. Fouad a nettoyé la chambre. Puis Karim les a conduits au port, et ils ont pris le premier ferry… Il se dit que, Cipriani, soudain sans nouvelles de ses hommes, va mettre un moment avant de comprendre ce qui leur est arrivé.

Avec la petite fierté pour ce qu'il a réussi d'accomplir, encore qu'il ne se le remémore pas sans effroi, il se sent transformé. Il ne sera plus jamais comme avant. Et il envisage l'avenir plus sereinement. Il sait bien cependant que, en pratique orphelin, il n'est pas autonome ; il a besoin de Fouad.

Il a maintenant un passeport marocain, où sa date de naissance a été reculée de trois années… Et il s'appelle dorénavant « Nour Lombardi ». Il aime ce prénom court, qui sonne comme du velours. Il est mixte, pour le moment le passeport est marqué d'un *F* à la rubrique *Sexe*, mais Fouad lui a dit qu'il pourrait choisir plus tard le genre social qu'il préfère… Il a commencé d'intégrer ce nouveau prénom, Fouad lui ayant conseillé de s'y habituer tout de suite pour éviter de fâcheux lapsus. De toute façon, il ne tenait pas plus que cela à « Benjamin » qui fait un peu niais, un peu « fils de bonne famille » ; mais ce n'est pas la moindre des étrangetés de cette nouvelle vie.

Il est aussi troublé par la sensation des bretelles du soutien-gorge sur ses épaules, du fermoir dans son dos, et il se sent passablement ridicule avec les deux chaussettes de Fouad roulées dans les bonnets contre sa poitrine. S'il doit demeurer féminin, il faudra de plus qu'il se

laisse pousser les cheveux ; pour le moment il a du mal à les tenir attachés…

Fouad tourne la tête vers celui qui, absorbé par le spectacle sans fin du jaillissement de l'eau, se tient à côté de lui. Il reste admiratif devant ce qu'a réussi d'accomplir seul ce garçon de quinze ans : il a tout de même tué deux hommes aguerris, dont un en action et l'autre de sang-froid ! Et, ce faisant, il l'a lui-même sauvé du piège qu'on lui avait tendu ; il lui doit la vie.

Il observe son visage illuminé par le soleil de pleine journée, si clair devant la mer d'un bleu profond. Son regard en a la couleur, rendu encore plus émouvant par le khôl. Ses lèvres rosies scintillent légèrement du *gloss* dont il lui a acheté un tube avec d'autres accessoires féminins. Il suit le caprice du vent qui a arraché du catogan quelques mèches de cheveux brun-roux et qui joue avec, les lui rabat sur les yeux, les repousse dans le col du pull relevé autour du cou, et le caresse, le soufflette, l'embrasse sans jamais se lasser. C'est l'image même de son propre désir qui pareillement enveloppe celui qu'il aime, celui qui s'est transformé, celui dont la poitrine s'orne à présent de deux petits seins saillants, factices, mais qui lui vont étrangement bien. Celui qui a changé de nom : « Nour », la lumière. Ils ont choisi un patronyme italien, car avec son visage vénitien cela reste le plus vraisemblable, et un prénom marocain pour faciliter son insertion – c'est un montage un peu hétéroclite, mais il est fréquent qu'une Marocaine épouse un Européen.

Il a envie de l'approcher, de le prendre par les épaules, de l'embrasser, de l'enlacer dans ses bras ; mais il y a des passagers autour d'eux. Et puis, il est si beau, sa silhouette, si ambiguë, si androgyne, qu'il n'ose pas le déranger. Il le laisse au vent ; lui n'a pas peur de l'étreindre.

*

Nour sort de la boutique, si petite qu'il avait du mal à s'y retourner, et il attend au milieu de la rue étroite et grouillante de monde que Fouad règle leurs achats. Il ne connaît rien de l'Afrique, et il est tout à la découverte de ce nouvel univers. Il est soudain surpris par la plainte vague et modulée du muezzin, qui résonne entre les murs du souk, déformée par les haut-parleurs.

Il se sent un peu emprunté avec ses nouveaux habits dont il n'a pas l'habitude, mais la chemise traditionnelle en lin naturel est confortable, une *jebba* brodée autour du col avec de petits boutons de coton sur le devant qui la ferment droit. Il la porte sur un épais sweat-shirt blanc, avec pour pantalon un sarouel en coton gris sombre, qui l'a surpris par l'entrejambe descendant aux genoux, et de hautes baskets gris

clair, à semelles blanches et lacets gris foncé, qui lui enserrent agréablement les pieds. Il a gardé dessous le soutien-gorge – Fouad préfère qu'ils poursuivent ce travestissement tant qu'ils sont à Tanger –, et il dissimule ses prunelles trop bleues derrière des Ray-Ban aux verres sombres.

Tandis qu'ils marchent lentement pour rejoindre la sortie du bazar, Fouad voit bien que « Nour » attire les regards : les gens doivent trouver cette jeune fille androgyne absolument magnifique. Son visage est à demi masqué par les lunettes, cependant ce qu'on en voit, le nez, les lèvres, la courbe du menton, est si fin, dessiné si parfaitement, qu'il prend une beauté sculpturale. Il voudrait lui passer le bras dans les reins et le tenir contre lui, marcher côte à côte comme n'importe quels amoureux, après tout c'est bien pour cela qu'il l'a travesti en fille. Mais il n'ose pas, il sait que dans son pays une certaine partie de la population ne supporte pas qu'un homme affiche ses sentiments dans la rue, même avec une fille. Cependant, il ne peut se retenir de lui lancer de fréquents coups d'œil ; et il le trouve à chaque fois plus beau, plus parfait ; il lui paraît hors d'atteinte. Il s'étonne surtout, comme d'un miracle renouvelé, qu'il soit toujours à côté de lui, l'accompagnant sans faute ; il craint que, tel une apparition dont on a rêvé, il ne s'évanouisse sans prévenir, avalé par le monde.

*

Nour repousse la chaise recouverte d'un coussin confortable, dont le haut dossier droit est d'un bois noir et ouvragé, et il quitte la petite table octogonale où ils ont pris un délicieux dîner, pour l'un de pastilla au pigeon, pour l'autre de tajine de veau aux pruneaux et aux amandes. Devant Fouad, qui le laisse toujours passer en premier comme un homme fait avec une jeune femme, il traverse la salle de restaurant de l'hôtel, et il foule, par-dessus la magnifique mosaïque bleue et blanche, des tapis sombres et épais qui s'étalent comme un surcroît de luxe. Il se rend compte qu'il commence d'apprécier ce rôle, ces égards, cet univers totalement nouveau. Il s'est transformé, il est un autre, avec un autre nom, une autre nationalité ; il a grandi, il a passé une étape, un seuil ; il se sent presque adulte.

Dans l'ascenseur, Fouad dévisage une fois de plus le garçon. Bien qu'ils soient seuls dans la cabine, et encore qu'il en crève d'envie, il ne s'en approche pas, il ne lui pose pas la main sur la nuque, il ne l'embrasse pas. Et il ne comprend pas pourquoi il ne le fait pas. Il y a deux jours encore, il le martyrisait sans état d'âme, il le violait pour tirer de lui une simple jouissance, il le prenait de force comme un voleur qui s'empare de tout ce qui est à sa portée. Est-il tombé amoureux ? Est-il sidéré par la beauté que le garçon a reprise ? Il pourrait

rester éternellement à le regarder, à se nourrir de seule tendresse, à le couver. Peut-être que la beauté est inaccessible. Peut-être est-il impossible d'aimer un idéal. « Est-ce pour cela qu'on dit que les anges sont asexués ? » se demande-t-il.

Nour est heureux de retrouver la chambre qu'il trouve superbe, pas très grande, mais très douce avec ses murs en tadelakt ocre, soulignés de mosaïques vertes et orange, le lit, parsemé de pétales de roses, dont le baldaquin ouvragé est entortillé d'étoffes chamarrées. Deux gandouras d'un blanc satiné sont étendues devant les oreillers, préparées par le service ; toutes leurs courses ont été alignées à côté du placard. Encore plus que chez Karim, il se sent en sécurité dans cet endroit ; même si elle est étroite, une mer les sépare symboliquement du monde des Cipriani.

Fouad jette son blouson sur une chaise et sort d'un sachet de pharmacie le tube de Flamigel qu'il a apporté d'Espagne. « Déshabille-toi, je vais t'en remettre avant de te coucher. »

Il s'assied sur le bord du lit et regarde Nour, face à lui, qui déboutonne la jebba brodée – et cela prend du temps car, comme sur une soutane, il y a beaucoup de petits boutons… – et qui finit, impatienté, de l'ôter par la tête avant de la suspendre sur le dossier d'un fauteuil. Il attrape le sweat-shirt blanc par le col, le tire au-dessus de lui, le long de ses bras, le dépose sur le même siège. Puis, torse nu, il s'allonge sur le lit, par-dessus les pétales de rose, et il se tourne sur le flanc en relevant les bras comme un chat qui s'étire.

Fouad s'approche, examine les cicatrices. « Ça va mieux… » Il étend prudemment le gel sur les lésions, et il le laisse pénétrer, sans frictionner, comme le pharmacien lui a expliqué de faire. Il se demande si elles disparaîtront jamais tout à fait.

Puis il dénoue le lacet de la basket gauche, la lui ôte, et glisse les doigts sous la chaussette blanche pour la retirer. Il étend là aussi une bonne épaisseur de gel.

Quand il a terminé, Nour lui sourit. « Merci… »

Fouad hausse les épaules, mais en réalité il se sent coupable. « C'est bien le moins que je puisse faire ! » maugrée-t-il. Il se lève et range le tube. Puis il se retourne pour se déshabiller.

Nour, qui est resté sur le lit, regarde le dos musclé et bronzé qui sort de la chemise, les jambes puissantes qui surgissent hors du jean, les fesses moulées dans le caleçon noir, et, quand l'homme lui fait de nouveau face, il voit que le devant en est déformé par une barre oblique. Il est empli d'un étrange bien-être : il se rend compte que Fouad, du simple fait de l'avoir approché, de l'avoir touché et soigné, a été suffisamment ému pour être excité. Il se dit que c'est sans doute une bonne idée de rester avec un homme qui a tellement envie de lui.

Fouad s'avance vers le lit où le garçon est resté sur le côté, le bras retourné pour laisser sécher le gel, un pied déchaussé, l'autre encore dans la basket grise, ses jambes disparues dans l'ample sarouel. Il ne sait pourquoi l'émeut à ce point ce torse parfaitement lisse, où la ceinture froncée du pantalon épouse la tendre ligne du ventre, le coton sombre renforçant le contraste avec la peau claire. Il regarde les yeux d'un bleu profond, le visage apaisé au milieu des mèches brunes répandues sur l'oreiller blanc, et il lit dans le sourire mal assuré qu'il affiche malgré lui une sorte de bonheur inconscient. Il n'est pas sûr d'où ce sentiment est venu au garçon, mais peu importe, le principal est qu'il se sente bien. Soudain, la peur lui revient que cette beauté calme ne l'empêche… Heureusement, sa tenue défaite, sa position un peu jetée, les cicatrices qui brillent avec le gel, le rassurent. Il paraît moins idéal, plus accessible… Il éteint la lumière.

Il monte sur le matelas et, à tâtons, s'allonge derrière lui. Il s'avance contre son dos, le cherche, lui pose la main sur la hanche, là où l'os pointe en repoussant la ceinture élastique. Il se penche dans son cou, l'embrasse, juste derrière l'oreille, et il le sent frissonner dans ses bras. Il avance le nez sous les cheveux, il les repousse, il fourrage avec bonheur dans cette matière chaude et odorante, il lui mordille la nuque. Le garçon a ramené le bras contre lui, et il descend tout le long, il passe sur le coude, il enserre le poignet.

Tout en continuant de l'embrasser dans le cou, sous l'angle du menton, qui ne se dérobe pas, il lui lâche la main, il vient sur les fesses, à la fois fermes et souples dans le large pantalon de coton, et il les sent se contracter sous ses doigts, palpiter comme de jeunes animaux. Avec un profond soulagement, il reprend possession de ce corps. Il passe la main sous le bras abandonné, vient sur le ventre qui soupire à son contact, suit la ceinture tout le long, la dépasse, descend sur les aines en creusant dans le vêtement pour mieux les fouiller. Il croise la tige dure qui s'est réveillée, mais qui reste plaquée en travers du pubis par le caleçon.

Nour ne peut s'empêcher de tressaillir nerveusement. Ces quelques passes que Fouad lui a faites ont suffi à l'éveiller, son membre est déjà tout à l'écoute des doigts qui le cherchent au travers des vêtements. Puis, sur son torse nu, cette main revient, large et chaude, elle circule en grands cercles lents qui se croisent, et il en est gonflé de sensations saisissantes. Il se sent rassuré, apaisé ; il se détend. Lentement il se tourne sur le dos, complètement, pour mieux se prêter.

Fouad s'arrête sur les petites pointes du torse en les faisant rouler entre le pouce et l'index comme on tripote machinalement un grain de riz, et, dès qu'il les touche, elles se durcissent, elles se redressent telles des bourgeons qui enflent. Il se penche sur le visage avalé par

l'ombre. Il ne distingue que le reflet des yeux, la fine arête du nez, le souvenir des lignes de la bouche. Il l'embrasse.

Quand les lèvres épaisses de l'homme viennent se déposer sur les siennes, Nour ferme les yeux. Il sent le muscle mouillé s'insinuer en lui, fort et volontaire, et il se laisse aller, il s'ouvre, il est bientôt empli d'une masse chaude et vibrante qui s'enfonce dans sa gorge. La main redescend sur son ventre, s'enfouit sous les ceintures du pantalon et du boxer, et les doigts s'enroulent sur son membre, le palpent, le pressent doucement comme pour le reconnaître. Le plaisir se fait piquant, il sent qu'on s'empare de lui de tous côtés, et il s'aperçoit une nouvelle fois qu'il aime cela, que cela lui convient très bien, cela le calme, le tranquillise. Il a la bouche pleine, le sexe enveloppé dans des doigts qui le caressent amoureusement, et il se tend de la nuque jusqu'à la pointe des orteils. L'impatience commence de monter en lui.

Fouad, lui, sent que son esprit s'obnubile, que s'opère une étrange fusion où sa langue dans la bouche du garçon se fond avec le membre qui tressaute entre ses doigts, que ces sensations se rejoignent, se mêlent, se renforcent l'une l'autre, la langue devient une pine mouillée, la verge, une langue pointue, et bientôt elles ne sont plus qu'une, il ne peut les dissocier l'une de l'autre.

Sans que la bouche qui l'embrasse ne le quitte, Nour sent les doigts se glisser de chaque côté sous les ceintures élastiques, les descendre, entraîner le pantalon et le caleçon, les repousser en travers des cuisses. Puis, les mains remontent, lui empaument par-dessous les fesses à nu.

Fouad enserre ce petit derrière qu'il désire si fort, dur et souple à la fois, il y crispe les doigts, et il se retient pour ne pas lui faire trop mal. À leur tour, ces sensations délicieuses se mêlent avec celles de la bouche à laquelle il est accouplé, et cette fois c'est comme si sa langue était dans ces fesses, qu'elle s'y enfonçait, qu'elle les sondait langoureusement… Tout devient confus, si extraordinaire, la réalité se perd, laisse place à la seule émotion, il sent que le feu en lui monte très vite.

Le sentiment du danger cependant reprend le dessus, il comprend que pour durer il doit s'obliger à une pause. Il s'écarte à peine du visage du garçon et, après un instant où il reste suspendu, immobile, il réduit son baiser à un effleurement, un balancement superficiel, juste un souffle. Il lâche à regret les merveilleuses petites fesses, il ramène la main sur le ventre, et il le presse doucement, il goûte sa souplesse, il l'écoute palpiter. Puis il remonte sur la poitrine, puis il redescend, les doigts bien à plat et vers le bas, jusqu'à buter contre la racine de l'organe dressé, frémissant, tendu vers lui. Du bout du majeur, il tourne autour de cette colonne étroite, il en sonde la base, il froisse l'émanation soyeuse qui l'entoure. Il plaque le membre contre le ventre et le fait rouler doucement sous sa paume ; il le sent se tortiller comme un

lézard pris au piège. Ses lèvres se font de plus en plus légères, elles dansent sur la bouche du garçon qui s'ouvre comme un appel, et, en même temps, il lui attrape le gland dans le clocheton de ses doigts, il le découvre lentement, le recouvre, il fait coulisser en arrière et en avant cette peau délicate qui ne cesse de l'étonner. Quand elle est repoussée, il sollicite doucement le frein, il le masse avec une affectueuse curiosité ; quand elle est ramenée, il en pince la pointe et la caresse en la faisant rouler entre ses doigts.

Nour se mord la lèvre, chacune de ces variantes relance son excitation, il est parcouru d'éclats de plaisir qui le torturent. Il voudrait tant accomplir sa jouissance, mais il voudrait aussi qu'elle dure sans fin… Soudain, on le prend d'autorité à bras-le-corps et il est retourné sur le ventre. Il reste un instant pantelant, suspendu, interrompu dans son plaisir, puis il sent les lèvres se poser dans le creux de ses reins, descendre sur ses fesses nues, le manger de petits baisers, remonter sur sa colonne vertébrale, s'enfoncer dans la vallée de ses omoplates qui roulent et flottent, comme celles d'un chat, quand la bouche de l'homme passe entre elles. On lui mange la nuque de baisers, on le mordille, le suce, ses épaules sont enserrées dans des poignes dures et vibrantes.

Fouad pose ses hanches sur le derrière du garçon, son membre épais s'imprime dans la raie refermée, les fesses lui paraissent étonnamment tendres, il en émane un érotisme incroyable, et il se branle discrètement entre elles, juste en contact, pour satisfaire son excitation, avec de petits mouvements des reins, doux et réguliers. Il est heureux d'avoir retrouvé sans entraves le chemin du corps de celui qu'il lui plaît d'appeler « Nour », et qu'il sent réceptif, disponible, en demande. Il est repris du désir de s'enfoncer en lui ; et plus rien ne s'y oppose.

Il se redresse brusquement. Il débarrasse le garçon de sa seconde basket, de son pantalon, de son boxer – il dédaigne la dernière chaussette qui reste esseulée –, puis il le remet sur le dos. Il lui écarte les jambes et s'agenouille entre elles.

Nour est repris par l'appréhension, car on lui ouvre les cuisses avec une passion un peu effrayante. Il entend l'homme se cracher dans les doigts, il sent le liquide tiède et glissant qu'on lui remonte entre les fesses, le majeur qui s'arrête sur son petit creux sensible, qui le comprime, s'y engage. Il ne peut retenir un gémissement : on est en lui. Il rejette la tête de côté en tordant les bras sous la sensation de ce doigt qui s'enfonce puissamment, de cette intromission un peu brutale et qui a pourtant quelque chose d'étonnamment satisfaisant. Tandis qu'on le fouille tendrement, tournant et retournant en lui, il souffre cependant que le reste de son corps soit délaissé.

Fouad présente son membre devant l'anfractuosité qu'il a préparée, il se place, puis il s'empare fermement des hanches, et il force. Le garçon n'est toujours pas fait, il faut qu'il insiste pour que le petit sphincter s'abandonne, et ce n'est pas sans être accompagné d'un cri, bref, vite réprimé, qui se transforme lentement en un gémissement plaintif.

Dès qu'il est en lui, il respire. Délicieusement comprimé dans cet étroit conduit qui se referme sur lui et l'avale, il se couche sur le garçon, et il l'enlace. Il l'embrasse de nouveau à pleine bouche. Seulement alors, progressivement, il se met en mouvement, ses reins reculent et se renfoncent, il ressort à demi et il retourne, doucement, marquant des pauses à chaque course pour ne pas le brusquer, pour ménager ses propres forces. Longuement, répétitivement, en gestes lourds et réguliers comme une vague roule le gravier de la grève, il l'aime.

Nour se sent fondre. Cette fois il est pris de toutes parts, enfermé dans des bras musculeux, embouché, couvert par un torse puissant qui lui masturbe la poitrine, transpercé jusqu'au fond des reins, protégé. Il a de plus en plus conscience de combien il aime se faire prendre, enserrer, posséder. Alors, abandonnant ce qu'il lui reste de fierté, il remonte les genoux pour mieux s'ouvrir, replie les jambes comme une femme, s'enroule comme une grenouille, et il se laisse emporter. Étrangement, dans le désordre produit par ces impressions si intenses, la dernière chose qui le perturbe est que, lorsque Fouad lui a retiré sa basket, il lui a laissé la chaussette, et cette asymétrie le gêne, il se sent un peu ridicule, les pieds en l'air, l'un nu et l'autre non, serré dans le tissu élastique… Il se demande s'il délire.

Soudain des doigts partent à la recherche de son membre, le saisissent, l'enferment à son tour, et lui font subir un traitement si vif et si tendre à la fois qu'aussitôt les étoiles lui explosent aux yeux. Il n'y a plus à résister ; il s'abandonne, et c'est avec un grand soulagement.

En sentant ses doigts se mouiller de plusieurs jets filants, Fouad est si heureux qu'il tient à l'accompagner. Il se plante au plus profond, il lui enfonce sa main libre dans les cheveux par-dessus le front, il lui renverse la tête comme s'il voulait l'arquer, et il se lâche.

Nour, bouche ouverte, encore dans l'étourdissement de sa propre jouissance, dans les derniers remous de son plaisir, est effrayé par la poigne qui lui casse la nuque en arrière, par l'ébranlement qui roule sur lui, les grognements rauques dont cette poitrine résonne, la violence du pieu qui le soulève. Mais, dans une semi-conscience, il ressent aussi la fierté d'être à l'origine d'un tel ébranlement…

*

Bien plus tard, Fouad se dégage enfin, se retourne. Il ramène la couette, la rabat sur eux, et, prenant Nour par le cou, il l'attire tendrement contre lui. « Viens ; je vais te réchauffer. »

Nour n'a nul besoin d'être réchauffé, mais, après s'être enfin débarrassé de sa dernière chaussette, il se glisse comme une couleuvre à côté de Fouad immobile, tombé comme une masse. De nouveau, il se sent tranquillisé d'être couché à côté de ce grand corps, de ce torse robuste, d'être pris dans ces bras musclés. Il comprend de plus en plus qu'il est comme une fille qui a besoin d'être rassurée par un soutien viril, une présence tutélaire.

Fouad le serre entre ses bras. Dans le noir, il ne voit pas le visage du garçon, mais il perçoit encore la soie des cheveux dans son cou, leur parfum musqué, la douceur de la peau du bras dans sa paume, la légèreté du corps lové contre lui ; et il guette, dans l'ensommeillement qui s'approche déjà, le souffle immatériel qui effleure sa poitrine, qui coule sur lui, presque imperceptible.

*

Nour est assis dans le fond du siège, secoué par les cahots du pick-up sur la route défoncée. Il remonte le col de sa djellaba et ramène sur son visage un pan du chèche. Il reconnaît que ce vêtement est pratique pour se protéger de la poussière. Ses yeux errent sur le paysage, au travers de la vitre voilée par un film roussâtre. Au fond de la vallée, au bas d'un talus de pierraille, un maigre filet d'eau s'essouffle entre quelques carrés de cultures, jalonnés d'oliviers ronds et bas, surplombés de maisons étagées. Au loin, s'élèvent des collines abruptes, recouvertes d'une végétation rase et crêpée, puis des montagnes d'un ocre violacé, certaines vertigineuses comme des falaises, de plus en plus pâles et brumeuses à mesure que tombe le jour.

Fouad conduit avec plaisir ce pick-up 4 × 4 Toyota qu'il a acheté d'occasion à Tanger, un peu cabossé mais avec une mécanique robuste, sur les pentes de son pays enfin retrouvé. Il nomme les lieux qu'ils traversent, décrit les mœurs des habitants, fait remarquer des particularités. « Atlas, » raconte-t-il, « était chargé de maintenir les piliers qui séparaient le ciel et la terre, et qui reposaient au fond de la mer, juste au-delà de l'horizon… »

Nour écoute et ne dit rien, ne pose même pas de question. Il est si étonné de se trouver là qu'il se sent dans un monde irréel, éphémère, dont il ne sert à rien de retenir les caractéristiques, puisque tout peut, à chaque instant, se dissoudre et disparaître. Il a du mal à se persuader qu'il est bien là, au Maroc, dans la voiture d'un homme qui a jeté sur lui son dévolu ; néanmoins, certaine douleur dans le fondement agit sur lui comme une sorte de rappel à la réalité.

Bizarrement, de repenser au plaisir qu'il a eu la veille, à l'hôtel, le ramène à sa mère. Pas plus que son père, elle n'aurait accepté qu'il se livre à ce qu'elle aurait traité de débauche, de dépravation, d'obscénité. C'est peut-être pourquoi, lui, y ressent-il une forme de liberté, celle d'être qui il veut ; ou plutôt, qui il est vraiment, profondément. D'une certaine façon, Fouad l'a débarrassé de ses parents, des barrières, il l'a ouvert à une autre vie.

Soudain le pick-up ralentit et, au sortir d'un virage, s'arrête sur le bas-côté.

« Voilà : c'est là-bas que nous allons. »

Le panorama est splendide. Nour distingue à peine la petite maison qu'on lui désigne tant sa couleur est semblable à celle de la terre. Elle est presque au sommet d'une haute colline et il ne voit pas de route qui y mène, il se demande comment ils vont y accéder.

Fouad lui laisse le temps d'observer le paysage, d'en suivre les lignes, d'en découvrir les accidents. Le ronronnement du moteur au ralenti est comme le halètement d'une bête qui reprend son souffle. Il regarde le garçon, roulé dans la grande djellaba d'un bleu délavé. Seuls les yeux sombres apparaissent au milieu des replis du chèche qu'il porte en turban et dont l'extrémité lui masque la bouche. Il voudrait tendre la main, le prendre par les épaules, le rapprocher de lui, mais le garçon est perdu dans sa contemplation, et il ne veut pas le déranger. Il se dit qu'il pourrait rester à le regarder éternellement ; simplement le regarder.

Nour entend le pick-up embrayer. Ils repartent, ils reprennent la route.

Un peu plus loin, Fouad bifurque dans un chemin plus raide et plus étroit encore, le moteur gémit, et il doit employer le crabotage pour grimper la pente.

Il se gare sur une terrasse, devant une petite maison d'un seul étage, en torchis ocre rouge, adossée à la colline. Il n'y a qu'une fenêtre de chaque côté de la porte en bois plein, et la peinture bleue des volets s'écaille.

Quand Nour descend du pick-up, il est frappé par un vent glacé qui lève la poussière et fait claquer les pans de sa djellaba. Fouad retourne une pierre sous laquelle se trouve une clé. Il ouvre et, de l'intérieur, il pousse les volets. Nour entre timidement. Dans la pièce, le froid est piquant. L'endroit paraît sec cependant et, aussi simple qu'une caisse badigeonnée de couleur claire, il est avenant.

Fouad redoute la réaction de son compagnon. Après le luxe de l'hôtel à Tanger, il craint qu'il ne soit déçu. Il observe le visage se dégageant d'entre les pans du chèche que le garçon déroule, et il est encore une fois ébahi en en retrouvant la beauté, soulignée par un infime

voile de poussière autour des yeux. Il se dit que, dans ce camouflage, il ressemble à un génie des montagnes.

Nour découvre la pièce principale où une table est placée devant une cheminée en brique, ouverte en ogive ; une gazinière à bois occupe un angle, mais la pierre de l'évier ne comporte pas de robinet, un seau est posé à côté ; le plafond n'est pas bien haut, barré de poutres brunies par la fumée. Fouad lui montre aussi la chambre où un matelas double est étendu sur un socle en bois ; de petits rideaux bleus sont suspendus à la fenêtre. Derrière une porte de guingois, le cabinet de toilette ne contient qu'une grande bassine et des W.C. à la turque. Tout cela est très sommaire, très éloigné des conditions de vie qu'il avait à Marseille, dans le petit appartement de sa mère ; étrangement, il n'en est pas rebuté.

Fouad va chercher du bois dans l'appentis derrière la maison, et revient faire du feu. Il prend le seau, ressort pour aller au puits, et bientôt il met de l'eau à chauffer pour le thé. Il retourne dehors sortir de la voiture les sacs de leurs commissions. Il fait le lit ; Nour l'aide.

*

Nour, assis devant la cheminée, surveille les pommes de terre qui cuisent dans les braises. Il se sent mieux ; la pièce s'est vite réchauffée. Il a retiré le chèche et la djellaba, il est de nouveau en jebba et en sarouel. Mais cela fait un moment que Fouad est dehors, et il se demande ce qu'il fait.

Il se relève et va sur le pas de la porte. Il le découvre, immobile, silhouette sombre qui se découpe sur le soleil couchant, à observer les ors rutilants qui enflamment les versants escarpés en face de lui. Il est soudain pris d'une tendresse particulière pour cet homme qu'il ne connaissait pas quelques jours plus tôt, qui l'a torturé, violé, et pour finir déraciné, arraché de sa vie. Il se rend compte qu'il est devenu son pivot, le seul soutien auquel il peut se raccrocher – son Atlas… Il s'avance silencieusement.

Fouad contemple les montagnes. Ici, ils sont à l'abri, au cœur du pays, loin de la côte, là où aucun Cipriani ne pourra les trouver. Plus tard, quand du temps aura passé, quand il aura pu placer son magot, ils iront ailleurs, ils retrouveront des lieux plus confortables… Soudain, il devine quelqu'un derrière lui ! Il a le réflexe de porter la main dans son dos, mais il se reprend quand il comprend qu'il s'agit de Nour – de toute façon il ne portait pas son arme, elle est cachée dans la maison. Il retourne à sa contemplation, et tout à coup il sent que deux bras l'enlacent. Le garçon s'appuie contre son dos, lui pose la joue entre les omoplates, l'enferme dans ses bras minces, et Fouad se laisse aller, infiniment reconnaissant de ce cadeau. Il couvre de ses mains celles qui

se sont croisées sur son ventre ; et il continue de suivre la course du Soleil.

Nour reste ainsi un long moment. Il se ressource à la force du grand corps qu'il tient serré, auquel il s'accroche comme un naufragé à un tronc.

Puis Fouad pivote doucement, à son tour il prend le garçon dans ses bras, ils s'enlacent l'un l'autre et, ensemble, ils se tournent face à l'horizon où le disque rouge frôle les lointains, descend encore, et s'écorche à la crête escarpée. Au travers des vêtements du garçon, passe la vigueur de son corps, sa souplesse, son énergie. Il a tout juste une tête de moins que lui, et les mèches de ses cheveux lui caressent le menton, le cou. Il l'embrasse sur le sommet du crâne ; c'est tout ce qu'il peut faire à cet instant ; mais y a-t-il besoin de plus ?

Nour s'appuie contre Fouad, et il réalise combien il est dur, résistant, aussi inflexible que les montagnes qui les entourent. Il l'entend qui murmure : « Ne t'inquiète pas, on ne restera pas toujours là, on ira dans d'autres pays, on voyagera… » Et il s'en étonne : malgré la petitesse de la maison, l'aspect quasiment désertique du paysage, la solitude qui les environne, il se sent presque à sa place. Peut-être parce que celle que le destin lui avait d'abord assignée est maintenant rayée des listes ? parce qu'aucune menace ne plane sur cet endroit ? Et il dit : « Je suis bien ici… »

Cette phrase fait tourner la tête de Fouad. Il cherche des mots, mais ne les trouve pas. Il est bousculé par l'émotion, il ne peut rien faire d'autre que serrer le jeune garçon un peu plus contre lui. Il se sent comblé.

*

La pièce est plongée dans la pénombre. À la dérobée, Fouad jette de petits coups d'œil vers Nour dont le pur profil, à peine ombré par une mèche de cheveux qui lui frôle le sourcil, est embrasé par la lumière mouvante du feu. Il se demande dans quelles réflexions le garçon est parti. Son visage est aussi beau, aussi pur et net que l'*Éphèbe couronné de lierre*, à Volubilis, et paraît également inviolable que le bronze de cette statue. Il a retiré la jebba, il fait à présent vraiment bon dans la pièce, et dans son sweat-shirt blanc, son ample pantalon gris, il semble parfait, immaculé, d'une essence éternelle.

Nour, assis sur le bord du lit que, tout à l'heure, ils ont transporté de la chambre et réinstallé devant l'âtre, regarde le ballet du feu. Il repense sans cesse à cette déclaration que Fouad lui a faite : « Tu es ma lumière ». Elle le laisse perplexe, et elle l'inquiète. Il sent que Fouad ose à peine le toucher. À cet instant, au début de la nuit, alors qu'ils sont assis côte à côte, il s'attendait à ce que son bras lui entoure les

épaules, l'attire, le serre contre lui. Pourquoi ne le fait-il pas ?… Il a découvert qu'il aime être sous l'aile de ce grand aîné, se tenir contre lui, s'en sentir protégé. Et même s'il redoute toujours le moment où son membre veut venir à l'intérieur de son corps, où il en est pourfendu et malmené, il reconnaît ce qu'a d'enivrant cette sensation de gonflement dans ses entrailles, cette grosseur en mouvement au fond de lui ; il a fini par l'accepter. Ce n'est pas exactement qu'il a envie que Fouad le possède, c'est plutôt au contraire qu'il désire, lui, le posséder : le posséder en le recevant en lui. Car celui qui est pris possède aussi celui qui le prend.

Fouad se lève. Il va chercher de quoi alimenter le feu. Dehors, la nuit est complète, sans lune, piquée d'étoiles minuscules d'une incroyable netteté, et c'est à tâtons qu'il retrouve le tas de bois derrière la maison.

Quand il revient avec une brassée de bûches, Nour est devant la cheminée, debout. Il se doute tout à coup que quelque chose se passe. Il observe le garçon qui reste immobile face au feu, les bras le long du corps, mais les mains légèrement en avant ; on dirait qu'il se prépare à plonger… Silencieusement, comme pour ne pas déranger une cérémonie, il glisse le bois dans le compartiment sous la cheminée. Puis il va fermer la porte.

En se retournant, il se fige. Nour a levé les bras, il attrape son sweat-shirt par le col, et il le retire avec une lenteur qui ne peut pas être innocente. Ébloui, il le regarde qui laisse tomber le vêtement sur le lit, qui repousse son sarouel sous les fesses, qui le fait glisser par terre, qui descend son caleçon sur les chevilles. Puis, il lève un pied après l'autre, arrache ses baskets, retire le paquet entortillé sur ses jambes, se débarrasse de ses chaussettes.

Quand le garçon se redresse, Fouad n'a toujours pas bougé, appuyé contre la porte. Il contemple le corps nu. Il suit des yeux la ligne qui passe entre les omoplates et creuse le dos, descend droit aux fesses, modelées par quelque artiste inspiré du Ciel, et se sépare dans les cuisses minces, contractées. Le trait se galbe à peine aux mollets, se poursuit avec la saillie des tendons, et s'arrête dans l'orbe des talons, comme pour un point final. Il retient son souffle, suspendu à l'attente.

« Attache-moi. »

Il reste interdit ; il ne sait ce qu'il doit comprendre, faire… En même temps, à cette injonction, il s'est senti frissonner ; ses vieux démons se sont réveillés d'un coup. Il a l'intuition de l'origine de cette requête inattendue, cependant il veut en être certain. « T'attacher ?… Pourquoi tu veux que je t'attache ? »

La réponse est longue à venir. La lumière des flammes lèche ce corps adorable comme si elle l'aimait, fait scintiller les poils légers sur

les avant-bras, relève d'un trait mordoré la moindre des formes de cette silhouette. Elle lui paraît sacrée, surhumaine, habitée d'un enchantement.

« Pour que tu oses de nouveau me toucher… me prendre. »

Fouad est bouleversé. Ainsi le garçon a deviné son impuissance, il l'a ressentie, et il a également compris comment l'en délivrer. Le plus extraordinaire, peut-être, c'est qu'il s'inquiète de l'en débarrasser.

Le garçon ajoute : « Si tu veux, tu peux aussi me remettre la cagoule – ou, si tu préfères, me voiler le visage, comme aux femmes musulmanes. »

Il inspire profondément. Il ne peut pas se dérober. Il faut qu'il accepte ce que le garçon lui propose, puisque ça vient de lui. Mais jusqu'où veut-il se rabaisser ?… Il risque, d'une voix sourde : « Est-ce que tu veux aussi que… je te fasse mal ? »

Nour observe les braises incandescentes dont la ligne sinueuse ronge les bûches par-dessous. Cela, il a plus de mal à le prononcer. Mais il ne veut pas s'arrêter en chemin. « Oui », dit-il. Cependant il ajoute : « Mais ne sois pas méchant… »

Très troublé, Fouad reconnaît que le garçon l'a deviné au plus intime. Son cœur bat rapidement. Il ne va pas se défiler. Et puis, après avoir accompli cet exorcisme, il n'en aura sans doute plus besoin, il sera délivré. De nouveau, il prend une profonde inspiration.

En entendant s'ouvrir la porte et Fouad ressortir, Nour ne comprend pas, il s'inquiète. Il a très peur des malentendus – le poison des relations humaines, il s'en est convaincu depuis qu'il a été en âge d'observer ses parents. Il ne sait plus ce qu'il doit faire, rester comme un idiot nu et debout devant le feu, ou se rhabiller comme une putain dont personne ne veut.

Dehors, Fouad décroche la chaîne qui sert à descendre le seau dans le puits. Elle n'est pas trop grosse, et bien suffisamment longue.

Quand il rentre dans la pièce, Nour n'a pas bougé, mais ses épaules semblent un peu fléchies, ses bras le long du corps, un peu abandonnés, comme dans un renoncement. Il referme la porte, il s'avance. « Tourne-toi. »

Nour se redresse ; le ton autoritaire de la voix déjà le rassure ; et il se sent presque soulagé quand il découvre la chaîne. Fouad lui saisit les poignets, et il y enroule les chaînons rouillés. En sentant le froid du fer sur sa peau, il est pris par une vive émotion car, un instant, il s'est rappelé les mains de Bambi lorsqu'il l'a ligoté… Mais ces mains-ci ne sont pas hostiles, ni dures, ni cruelles, il sait qu'elles sont amoureuses, et son effroi s'efface, se mue en excitation.

Au moment où il entoure les mains du garçon avec la chaîne, Fouad se rend compte qu'il s'est mis à bander. Et il se sent mal à l'aise, pris entre son amour de Nour et le retour de ses mauvais pen-

chants qui, par surprise, se sont saisis de lui… Il attrape dans un tiroir une petite cuiller en aluminium, il la passe dans une paire de maillons et la tord pour les assujettir.

Nour reste planté au milieu de la pièce, les mains attachées devant lui, tandis que le matelas est soulevé, tiré hors de son socle en bois, poussé sur le côté, et appuyé contre un mur. Puis Fouad prend l'extrémité de la chaîne et il monte sur cette estrade, qui ne fait qu'une trentaine de centimètres de haut, pour la glisser par un interstice entre une poutre et le plafond.

« Viens ! »

Sans hésiter, le garçon s'avance, et Fouad l'aide à monter sur la plate-forme. Il tire jusqu'à ce qu'il ait les bras en l'air, presque tendus, à peine fléchis. Puis il s'accroupit, et il enroule ce qui reste de la chaîne autour d'une cheville, de l'autre, et pareillement utilise des petites cuillères pour la retenir. Lui attacher les pieds, ça ne sert à rien, c'est juste pour la fascination que lui provoque cette ligne métallique luisante qui retombe du plafond, qui suit les courbes du corps, s'enroule sur les chevilles étroites, juste pour le contraste entre ce fer rouillé et la délicatesse de la chair tendre, claire, tellement lisse… Il ne trouve aucun mot qui dise la beauté de ce qu'il tient entre ses mains.

Nour ne sait pas ce que l'homme veut lui faire, mais il s'en doute un peu, et il ne peut s'empêcher d'avoir peur… Cependant, d'être enchaîné, il est déjà un peu rassuré : on reprend possession de lui – car on n'attache que ce qui nous appartient.

Fouad redescend de l'estrade. Les épaules du garçon sont à la hauteur de ses yeux. Il est rasséréné. Il regarde ce corps, qui est toujours magnifique, mais maintenant, sous cette chaîne, il est contraint, il redevient objet. Il reste aussi beau qu'une statue de bronze, mais également aussi vulnérable, aussi pitoyable qu'un esclave à l'encan. Et son désir de nouveau s'envole vers des sommets… Est-il définitivement dépendant de ses instincts pervers ?

Il défait sa ceinture de cuir et la retire ; il en prend la boucle dans son poing, l'enroule d'un tour pour la raccourcir. En contemplant ce jeune torse cambré au milieu de la pièce, la courbe de ces fesses serrées, ces jambes fines et tendues, il ressent qui le brûle le furieux besoin de le réduire, d'en faire sa chose. Il cherche à l'abîmer – le précipiter dans un abîme.

Il lève le bras. La lanière claque en travers du dos étroit. Le garçon pousse un cri, et son corps ondule comme un rideau tandis que la chaîne cliquette. Il observe la bande sur la peau qui du blanc passe bientôt au rose vif. Il sent que son sexe, à l'étroit dans son jean, est brusquement remonté contre son ventre. Il adore cingler un corps – quand il est jeune et beau –, il ne sait pas pourquoi. Mais force lui est de constater que sa sensualité passe par le besoin de faire souffrir celui

qu'il désire. Il lance le bras de nouveau, avec une sorte de jubilation mêlée de peur. Une nouvelle barre s'imprime sur les reins, tandis que le garçon hurle. Il frappe encore, sur les fesses, et ce corps magnifique est à chaque fois parcouru d'une onde électrique.

Nour n'a jamais été battu de cette façon. Avant ce qu'il a subi sur le bateau, il ne connaissait que les fessées que sa mère lui donnait quand il était petit, et la douleur est sans commune mesure. Elle lui brouille la vue, des éclairs lui percent la rétine, des couteaux lui traversent le dos de part en part. De nouveaux coups lui claquent en travers des cuisses, et chacun est plus monstrueux, plus infernal, chacun renforce la douleur des précédents qui n'a pas eu le temps de s'estomper. De toutes ses forces, il voudrait que cela cesse, mais sa fierté l'empêche de lâcher un mot de supplication.

Fouad laisse retomber la ceinture. Il se passe le revers de la main sur le front ; l'émotion le fait transpirer. Il est ahuri de constater que Nour a subi cette torture en hurlant, mais sans un mot pour lui demander d'arrêter. En même temps, il se rend compte qu'il s'est trompé, que cela ne le mène à rien, ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il trouve quelque chose de définitif, d'aussi absolu que Nour est idéal, d'aussi noir que son corps est lumineux.

Il monte sur l'estrade, vient face au garçon, pâle, défait par la douleur qu'il a endurée ; il garde les yeux baissés comme s'il avait honte. Du revers du pouce, il lui écrase les larmes qui coulent sur les joues. Il vient sur les lèvres entrouvertes, fiévreuses, tressaillant encore de l'ébranlement qu'il a subi, et il les caresse doucement. Il prend le cou palpitant entre ses doigts, il le masse amoureusement, il le serre ; il se souvient du plaisir qu'il a eu en étranglant des filles qu'il devait assassiner. Mais c'était un plaisir sans retour, sans lendemain… Il desserre les doigts, écarte la main, et préfère caresser tendrement la poitrine qui se soulève en tremblant. Il ne doit pas s'arrêter là ; il lui faut accomplir cette conjuration jusqu'au bout, et qu'elle soit définitive.

Nour halète lentement pour essayer de contrôler les braises de la terrible douleur qui n'en finissent pas de s'éteindre ; la caresse qui coule sur son torse ne l'atténue en rien, mais elle le soulage, le rassure, lui dit qu'il a recommencé d'être aimé… Soudain Fouad l'abandonne. Il le voit reculer d'un pas, déboutonner sa chemise, défaire son pantalon, se mettre entièrement nu. Puis il s'accroupit. Il se passe une main entre les cuisses, et il attend. Nour, abasourdi, n'a que le temps de se demander ce qu'il fait avant de comprendre tout à coup : il est en train de déféquer ! Il se chie dans la main !…

Quand Fouad a fini de sortir ce qu'il avait en lui, il se redresse. Un long étron mou dépasse de sa paume où il s'est enroulé souplement, marron, d'un grain régulier, légèrement luisant, comme un lézard pla-

cide. Il s'approche du garçon dont il voit l'affolement, mais il est résolu, il va le faire.

Nour ouvre des yeux ronds. L'odeur l'assaille, assez forte, piquante, écœurante et bouleversante à la fois. Mais le temps que Fouad tourne autour de lui, elle se dissipe, et il ne reste qu'un effluve amer, assez fin, presque apaisant. Puis, soudain, on lui pose ce paquet en haut du dos ! Incrédule, il sent qu'on le déploie grassement sur lui, le lui étale entre les omoplates, on lui écrase ces matières chaudes et poisseuses jusqu'aux reins, et, quand elles se désagrègent, il perçoit un léger pétillement, comme d'un papier de soie qu'on froisse. Avec horreur, il se rend compte que la sensation en soi n'est pas si désagréable, cela ressemble à ce massage de boue que sa mère lui a offert un jour dans une thalasso. C'est sans doute la plus immonde, la plus abjecte des caresses, mais c'est une caresse tout de même. Il est halluciné tandis que le dégoût le dispute à l'admiration : l'homme est allé jusqu'au bout.

Fouad lui barbouille les fesses, puis il remonte et malaxe cette fange, il la tourne et la retourne comme pour la faire pénétrer. Il pense qu'il n'a jamais autant manifesté sa tendresse pour le garçon qu'à cet instant… Il revient devant lui, et de ses doigts pollués il lui dessine sur la figure des barres en travers des joues, sur le menton, en haut du front, comme des peintures de guerre indiennes, comme pour en conjurer définitivement la beauté. Enfin, il lui saisit le visage, à pleines mains, et ses doigts souillés de traces brunes s'enfoncent le long de ses oreilles, sous ses cheveux. Il se penche sur lui, et il l'embrasse. Il l'embrasse fort, avec tout le désir dont il est empli à neuf, un désir fou, passionné. Il le presse contre lui, il l'enlace sans craindre de se polluer lui-même, et il lui met la langue. Celle du garçon vient à sa rencontre, et elles se croisent, s'entremêlent, s'accouplent l'une à l'autre.

Nour a fermé les yeux. Il a l'impression d'être dans un bain de vase, d'être plongé dans la lie la plus sordide, mais il est bien, il ressent un étrange bien-être. Des larmes lui sortent de nouveau, et celles-ci sont fluides, douces, elles le calment, le rassérènent. Et, malgré les barres de feu qui palpitent encore dans son dos, malgré son corps affreusement maculé, ses bras retenus en l'air qui l'immobilisent et font de lui un condamné, malgré ses chevilles alourdies par le fer – et il comprend que c'est plutôt « grâce à »… –, il sait qu'il est arrivé au bout de quelque chose.

*

Quoiqu'épuisé, Nour ne dort pas. Allongé sur le lit, enlacé dans les bras de Fouad, son derrière, son dos continuent de l'élancer, et sa chair est encore pétrifiée de la toilette glacée qu'ils ont faite à l'eau du

puits. Il a toujours les poignets entravés, et il sent les maillons d'acier lui courir sur le ventre ; il est comme un léopard apprivoisé qu'on tient à la chaîne… Debout sur l'estrade, Fouad lui a fait l'amour longuement. Il lui a libéré les chevilles, l'a pris sous les cuisses, l'a soulevé du sol en lui accrochant les jambes autour de sa taille, et il l'a présenté sur la pointe de son membre, dur comme de l'ébène. Il l'a labouré au plus profond de lui, l'a mordu à la bouche férocement. Il l'a aussi masturbé et fait jouir plusieurs fois, jusqu'à l'épuisement… Puis, après s'être lavés, après avoir replacé le matelas et les draps, remis du bois dans le feu, ils se sont couchés. Et il ressent une grande tendresse pour celui qui est à côté de lui.

Il s'interroge sur ce qui va se passer maintenant, les jours suivants, les mois à venir. Pour être aimé, devra-t-il éternellement vivre enchaîné, et se faire fouetter, et couvrir de fèces ?… Les démons sont toujours là, même s'ils sont loin. L'avenir est un tunnel noir dans lequel personne ne peut apercevoir ce qui est en train d'arriver, bon ou mauvais ; il faut prendre les événements à bras-le-corps, au moment où ils surgissent… Il a réussi à venir jusqu'ici, à échapper à bien des périls, à entamer une relation inattendue, exceptionnelle ; c'est déjà beaucoup. Et, pour le moment, il est toujours vivant.

LOÏC,
VICTIME ET BOURREAU

Without Contraries is no progression. Attraction and Repulsion, Reason and Energy, Love and Hate, are necessary to Human existence.
(Sans contraires il n'est pas de progrès. Attraction et répulsion, raison et énergie, amour et haine, sont nécessaires à l'existence de l'homme.)

William Blake (traduit par André Gide), *The Marriage of Heaven and Hell* (*Le Mariage du Ciel et de l'Enfer)*.

Renard

Un Coréen assez corpulent, habillé d'un élégant costume sombre avec nœud papillon, fume au moyen d'un long porte-cigarettes. Son regard est masqué par des lunettes rondes teintées, mais ses lèvres épaisses trahissent sa cruauté. « Je suis désolé d'avoir – si… cavalièrement – dû vous "intercepter", ma chère… »

Une jeune Japonaise, les cheveux mi-longs, svelte, habillée en noir d'un pull à col roulé moulant et d'un short qui s'arrête tout en haut des cuisses, est assise sur une chaise où un autre homme est en train de l'attacher ; un bandeau noir lui masque les yeux.

Le premier homme assiste à la scène, impassible. « Aoto est spécialiste des nœuds serrants et douloureux. Je pense que vous appréciez ses talents en connaisseuse… C'est que, avec une agente telle que vous, nous sommes obligés de prendre toutes nos précautions. »

Il écrase sa cigarette dans un gros cendrier en bronze. « Chère amie, si je vous ai fait venir, c'est qu'il me faut à présent le code que vous utilisez entre vous… »

L'acolyte resserre le bandeau de la jeune femme qui ouvre la bouche douloureusement : « Aaah… »

Le premier homme a dressé une seringue à la hauteur de ses yeux et en chasse une bulle d'air. « … Mais comme vous pourriez être tentée de me donner une information… inexacte, je vais préalablement vous injecter un sérum de vérité… Vous allez vous rendre compte, il est très efficace. »

La main gauche de l'homme est posée sur la nuque de la jeune femme, abaissant du pouce le col roulé, repoussant des autres doigts les courtes mèches de cheveux noirs. Il a planté l'aiguille dans le cou, en dessous de l'oreille, et il enfonce le piston. « Ne bougez pas… c'est l'affaire d'un instant… »

Debout devant la jeune femme, l'homme lui a pris le menton et redresse son visage traversé par le bandeau. « Je vous écoute, à présent, ma chère. Donnez-moi donc ce code. »

Sans hésiter, la Japonaise lui crache au visage. « Le voilà, notre code ! »

Furieux, l'homme s'essuie du revers de la main. « Vous allez me payer cela ! Et chèrement ! »

La pointe d'une cravache se glisse le long de la joue ivoirine et soulève les cheveux noirs en s'y enfonçant. « Vous allez regretter cette offense : on n'insulte pas Kisogi impunément !… »

Il a saisi la jeune femme par les cheveux et lui a renversé la tête en arrière, faisant saillir les petits seins dans le pull étroit. Il lève son bras armé de la cravache. « Tiens, prends ça, chienne nippone !… »

Loïc aurait aimé lire la suite, malheureusement la mention fatidique, *À suivre*, figurait dans un cartouche au bas de la page… Confortablement assis dans son lit, adossé à son oreiller, allongé sur sa couette, il était bien à bouquiner son manga. Le mercredi, sa mère était au boulot et son père passait la matinée au PMU à enfiler des 102 – nom de code d'un double Pastis 51. Il était pénard, il pouvait porter sans risquer de réflexions les vieux vêtements qu'il affectionnait – un tee-shirt blanc sans manches et un jean élimé, déchiré au genou, – et personne ne viendrait lui dire de faire ses devoirs alors que l'année était quasi terminée et qu'il avait appris déjà qu'il ne redoublerait pas la troisième.

Quand soudain la porte de sa chambre s'ouvrit, ne sachant qui arrivait, il tourna rapidement la page – l'histoire suivante où il s'agissait d'aviateurs et de guerre était moins « chaude ». Ennuyé de voir son frère entrer, il grommela :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ferme-la un peu, Lo. Je viens sur ton ordi, le mien a encore planté.

Loïc détestait que Pierrick tripatouillât dans ses affaires, mais il ne pouvait pas grand-chose pour l'en empêcher, car cet abruti avait dix ans de plus que lui. Il allait reprendre sa lecture quand, à sa surprise, il découvrit que quelqu'un l'accompagnait. D'après son look, il s'agissait manifestement d'un de ses copains : crête de cheveux rouge pisseux, tempes rasées, perfecto noir, pantalon tiré d'un surplus militaire, et vieilles baskets Vans. Cependant, contrairement à son frère qui était une baraque, celui-ci paraissait efflanqué, du genre sec et nerveux, et il était plus âgé, au-delà de la trentaine en tout cas ; sans doute un de ses fans minables. L'intrus s'avança, une clope éteinte au coin des lèvres, sans même s'apercevoir de sa présence sur le lit, et il se pencha par-dessus l'épaule de Pierrick pour regarder l'écran.

– Tu vas sur quoi ?

– « Catchmania »… Tiens : « John Cena bat Cesaro Match » ! C'était couru : Cena, c'est le meilleur. Depuis qu'il a commencé, il est au top. « Parmi les plus grands catcheurs de l'Histoire », y disent… !

Cependant, pour un fan, celui qui accompagnait Pierrick ne semblait pas s'intéresser beaucoup au catch. Il se mit à parcourir la pièce

des yeux d'un air ennuyé et, soudain, il découvrit Loïc. Il lui adressa un sourire niais tout en demandant à Pierrick :

– C'est ton reuf ?

Pierrick grommela sans lever le nez :

– Ouais.

Le type dévisagea Loïc. Puis il s'approcha nonchalamment en se grattant les burnes. Il portait au poignet droit un large bracelet en cuir noir, hérissé de trois lignes de clous nickelés, et deux épingles de nourrice entrecroisées lui traversaient le lobe de l'oreille droite.

– Salut, mon pote…

– … Salut.

– Moi, c'est Renard… Comme un renard !

Il rit tout seul.

– Tu sais ce que c'est, au moins, un « renard » ?

Loïc resta de marbre.

– C'est de la gerbe !

Il ricana grassement.

– Et toi ?

Loïc se força :

– … Loïc.

– Ah ouais ?… Loïc… comme le hic ?

Il rit. Les copains de son frère n'étaient en général pas très malins, mais celui-ci était parti pour battre des records. D'un mouvement agile de la langue, il se passa la clope de l'autre côté des lèvres, et il s'assit sur le bord du lit. Loïc en eut le cœur soulevé : il puait le mégot et la bière.

– Et qu'est-ce que tu bouquines, Le-hic ?

Il rota, tranquillement, puis il lui prit d'autorité le manga des mains et regarda la page ouverte.

– « 103e escadrille de chasse… »

Il commença de lire.

– « À tous les appareils, objectif en vue ! Grimpez à 15 000 pieds !… »

Il avait voulu « mettre le ton » et pris une voix « militaire »… Pitoyable et insupportable.

Quand il lui rendit le manga, Loïc vit que Renard le dévisageait d'une façon anormalement insistante ; il se demanda si ce pénible n'était pas homo, en plus. Loïc portait long ses cheveux châtain clair dont les mèches retombaient en travers de ses yeux bleus-gris, ils lui masquaient les tempes, les oreilles, lui descendaient dans le cou, encore rond et peu marqué devant, et, avec sa bouche légèrement saillante, d'un rose presque framboise, ses joues qui gardaient une pâle couleur de pêche, on le prenait régulièrement pour une fille. Mais il

avait compris depuis longtemps que les hommes dont il attirait le regard dans la rue, eux, ne s'y trompaient pas ; or il détestait se faire mater, il avait l'impression d'être considéré comme un morceau de viande fraîche.

– T'as pas plutôt envie d'autre chose ? Je peux te filer des mangas de cul, si tu préfères. Ça aide pour…

Et il dressa un doigt d'honneur qu'il accompagna d'une rapide vibration. Il rit.

– T'aimes pas te faire des… des petits shoots… en solo ! – hein, parfois ?…

Loïc fut rebuté par cette grossièreté. Il affecta de reprendre sa lecture. Quand ce type allait-il déguerpir de son lit ?!

– C'est peut-être ça que tu te faisais, d'ailleurs, avant qu'on débarque, non ?

Renard lui fit un clin d'œil, et Loïc vit soudain le bout de sa langue lui passer entre les lèvres, se faufilant avec le mouvement vif et rapide d'un lézard, sans même faire tomber la cigarette. C'était vraiment obscène ! Loïc détourna les yeux. Il s'était senti rougir, et il était furieux d'être assez influençable pour réagir si facilement. Il essaya de revenir au manga pour échapper à l'air complice que Renard voulait partager avec lui.

– Moi, quand j'avais ton âge, je pouvais pas m'en passer, me tirer sur l'élastique. Fallait que je le fasse dix fois par jour !…

Loïc détestait qu'on parlât vulgairement de ce qui lui était si cher. Il ne supportait pas, dans la cour du collège par exemple, que les autres se servissent de mots grossiers pour évoquer ce moment qui lui procurait un bonheur indicible, qui lui apportait les sensations les plus intenses de son existence.

Renard allongea le bras et, du dos de sa main pleine de bagues biscornues, il lui caressa la joue.

– Allez, fais pas la gueule, Le-hic, c'est pour rigoler !

Loïc s'écarta assez sèchement. Il détestait se faire tripoter, surtout par ces doigts sales, aux ongles longs et ébréchés. Il attendait désespérément que le pot de glu se décidât enfin à décamper, mais celui-ci paraissait ne pas vouloir bouger de son lit. Au contraire, alors qu'il ramenait sa main, Renard fit exprès de lui frôler le haut du bras, que le tee-shirt sans manches laissait nu.

– Eh, Pierrick ? Tu m'avais pas dit que t'avais un petit frangin chanmé comme ça ?

Pierrick, le nez dans l'écran, grogna dédaigneusement. Renard insista :

– Non mais, sans dec', tu vois pas ?… Il a une cheub gavé bonne, pour un pélo !…

Renard dévisageait Loïc, il lui fixait la bouche, puis le cou, alternativement. Il contemplait avec une curiosité équivoque les plis que son tee-shirt blanc lui faisait sur le ventre, il lorgnait insolemment ses cuisses serrées dans son jean étroit, et il semblait fasciné par son genou qui apparaissait dans la déchirure. Quand il resta scotché à lui détailler les pieds, Loïc se sentit presque indécent et regretta de n'avoir pas mis de chaussettes ! Il était maintenant convaincu que ce lourd était bien un pédé.

– … Sérieux ! comment il est trop bien roulé !…

Son frère consentit à se retourner, faisant grincer la chaise pivotante, et il lâcha sur un ton dédaigneux :

– Ouais, on dirait vraiment une go !

Toujours les mêmes vannes de Pierrick. Il avait dessiné des traits noirs sous ses yeux, tels une parodie de larmes coulant sur ses joues – sans doute testait-il un nouveau look pour une prochaine rencontre –, mais avec son regard bas, sa lèvre inférieure avachie, ses oreilles décollées, ce maquillage ne faisait qu'accentuer son air débile. Sans doute aussi, en compagnie de l'autre taré, venait-il de descendre plusieurs bières accompagnées de quelques substances prohibées. Il revint à l'écran en ajoutant avec un soupir dégoûté :

– Il ressemble à une dalpé, comme ça. Je comprends pas que la daronne, elle lui tonde pas les tifs.

Loïc vit rouge. Contrairement à son frère qui les avait ras, il aimait ses cheveux longs, et il ne supportait pas qu'on prétendît qu'ils lui donnaient un air efféminé. Il ramena les jambes sous lui et se dressa brusquement, à genoux sur le lit.

– Bon, eh ben moi, je te dis d'aller te faire voir ailleurs ! C'est ma chambre, ici !

La colère l'avait emporté, mais il craignit aussitôt d'avoir dépassé les bornes, et un fond de peur le prit au ventre. Renard l'attrapa par le bras.

– Oh, là ! T'excite pas comme ça ! On rigole, mon pote !…

Loïc se dégagea vivement. Rien ne l'agaçait plus qu'on lui dît qu'il était excité quand c'était l'autre qui l'avait provoqué. Pierrick avait de nouveau pivoté sur sa chaise et le regarda en fronçant les sourcils.

– Eh, comment tu parles ? Tu veux que je t'en colle une, ou quoi ?… Tu vas voir si je vais aller « me faire voir » !

Il était prêt à se lever, mais Renard intercéda :

– T'énerve pas, Pierrick. C'est ton frangin… il a le sang chaud !… Il est comme toi…

Loïc, la gorge serrée, se rassit en s'adossant à son oreiller, espérant que cela inciterait son frère à lâcher l'affaire. Pierrick grommela :

– Bon, mais fais gaffe à c'que tu racontes, toi !

Et il retourna sur Internet. Alors que Loïc de son côté faisait mine de reprendre son manga, Renard lui remit la main sur le bras et lui dit avec un sérieux affecté :

– Ouais, tu ferais bien de pas trop faire le malin, mon p'tit gars…

Le ton avait un fond menaçant. Loïc se crispa pour ne pas repousser celui qui remontait ses doigts cradingues sur son épaule, qui le touchait en le palpant vaguement, tout en continuant de grommeler :

– … Ouais, pas faire le malin…

Mais son dégoût devint insupportable quand soudain Renard lui vint dans le cou et le saisit familièrement par la nuque. C'était à vomir ! Il s'écarta brusquement. Il se demanda comment il allait se débarrasser de ce primate ! Le type se laissa repousser, mais ce fut pour lui poser la main sur le genou, juste sur l'estafilade du jean. Son regard maintenant paraissait voilé, sa voix était sourde, il devenait un peu effrayant. Loïc n'osa plus broncher ; au moins l'importun s'était éloigné de son visage, c'était un moindre mal.

– Sans dec', Pierrick, t'as jamais eu envie de t'le kènn' ?… À ta place, y aurait beau temps !

Renard lui descendait sur le tibia avec un mouvement enveloppant, et Loïc se retint de l'envoyer promener. Pierrick haussa les épaules :

– Si ça te tente, mon pote, vas-y. Ça lui fera les pieds, à c'bouffon !

Loïc n'avait pas saisi le mot que Renard avait utilisé, mais il comprit que son frère le lâchait. Renard continuait de descendre sur sa jambe en la caressant d'une façon de plus en plus ambiguë – ou plutôt : de moins en moins ambiguë. Loïc se sentit mal ; il se rendit compte qu'il avait commencé de transpirer. Que pouvait-il faire ? Renard maintenant tenait son pied nu d'une main concupiscente, il tournait dessus, il remontait sur sa cheville, sous son jean, il l'enserrait dans ses doigts. Comment allait-il se débarrasser de cette tante si Pierrick ne l'aidait pas ?

Renard pivota la tête et cracha derrière lui sa clope éteinte. Loïc fut sidéré par son impudence ! Si jamais sa mère découvrait la trace d'un mégot dans sa chambre, elle l'accuserait évidemment de fumer… Puis le mec se pencha sur lui et le taquina en lui pinçant le menton entre son index et son majeur repliés.

– T'sais que t'es une crème, ma teuch ?

Loïc, qui se tenait à deux mains pour ne pas l'envoyer au diable, le repoussa aussi calmement qu'il put. Mais Renard revint comme une mouche têtue et lui caressa les cheveux avec une sollicitude libidineuse.

– Tu m'as l'air d'un bon petit gars !… Très « bonne », même !

Il rit. Loïc, sur les nerfs, ne put cette fois se retenir de l'écarter sèchement.

– Ah ! ça va !…

Renard ricana. Il l'attrapa par les deux bras et les maintint fermement.

– Allons, allons, fais pas ta vilaine. J'te touchais, juste comme ça, pour voir…

Il se pencha sur lui.

– … Mais, en vrai, j'ai bien envie de te grouiner, tu sais !

Loïc se débattit pour se sortir de là, mais évidemment le type n'eut guère de mal à le maîtriser. Renard s'approcha encore, à quelques centimètres de son visage, et, soudain, il lui fit une lèche sur les lèvres ! Loïc sursauta, révulsé par cette chose ignoble qui lui était passée sur la bouche, et il se tortilla follement entre les mains qui le retenaient jusqu'à ce qu'on le lâchât. Aussitôt il bondit en arrière et se rencogna dans l'angle du mur, écœuré. Il s'essuya du revers de la main. Il avait le cœur battant. Jamais il ne s'était fait agresser comme cela ! Il regarda son frère, mais celui-ci lui tournait le dos sans se préoccuper de ce qui se passait. Renard gloussa :

– Ça te débecte ?… C'est parce que t'as pas l'habitude… Attends !

Tout en continuant de le dévisager d'un air gourmand, Renard fit glisser sa veste sur ses épaules et la laissa tomber par terre. Loïc découvrit avec inquiétude le torse serré dans un débardeur qui avait été violine, fripé, décousu sur le côté ; au bout du bras nu, le bracelet clouté semblait encore plus effrayant… Comment allait-il lui échapper ?

– Viens. Tu vas aimer ça.

Renard s'avança et le reprit en lui enveloppant le visage entre ses mains. Cette fois il l'embrassa à pleine bouche. Loïc se débattit frénétiquement, mais sa tête était enfermée dans un étau et, quand le brutal lui força les lèvres, il put seulement serrer les dents désespérément pour l'empêcher de le pénétrer. Renard s'écarta avec un sourire odieux.

– Eh, p'tit gars, laisse-toi un peu faire. Si tu joues les rétifs, on va te donner la fessée, t'es au courant ?

Loïc vit soudain Pierrick se retourner et se lever. Enfin il intervenait !… Son frère s'avança et le dévisagea :

– Quoi ? Faut lui foutre sa raclée ?

Il se sentit mourir… Renard, qui buvait du petit lait, fit le gentil.

– Nan… Pas tout de suite… J'suis sûr qu'il va être plus souple, maintenant. Hein, Le-hic ?…

Pierrick grommela à Loïc d'un ton menaçant :

– Bon. Mais tiens-toi à carreau, O.K. ? Et dis-toi que s'il a envie de te baiser, j'en ai rien à battre. Ça te fera la peau. Ça t'apprendra à jouer les chochottes.

Désespéré, Loïc le vit retourner au bureau ; il l'abandonnait ; il fallait qu'il se débrouillât seul. Renard se leva, lui souriant victorieusement, mais ce fut pour revenir s'allonger sur le lit. Loïc était définitivement aux mains d'une tantouze ; il n'aurait jamais cru que Pierrick en fréquentât ! Il voulut lui échapper en se faufilant le long du mur, mais Renard le retint par le poignet et, lui passant un bras dans le dos, il l'attira contre lui.

– On n'est pas bien, comme ça ?…

Loïc était pris d'un tremblement qu'il ne pouvait pas contrôler. Il était écœuré par l'odeur de sueur rance qui émanait de ce dégueulasse, laquelle en dominait d'autres, indémêlables mais tout aussi fétides. La vue des baskets sales sur sa couette lui confirma que le pire était arrivé : l'intrus prenait ses aises, il ne respectait rien, il ne faisait même pas semblant.

Renard l'enlaça étroitement et, tout à coup, il se remit à lui lécher les lèvres ! Loïc se débattit furieusement, mais l'autre lui roula dessus pour l'écraser de tout son poids, et il lui immobilisa la tête en l'empoignant. Rivé sur le lit, et tandis qu'il sentait avec horreur cette langue chaude lui passer et lui repasser largement sur la bouche, Loïc reconnut soudain au milieu de la salive une petite boule dure qui le titillait. Un piercing ! Une excroissance ronde, en métal, qui sortait de la chair, et avec laquelle ce connard le provoquait ! C'était absolument abject !

Renard se souleva et le regarda dans les yeux.

– Allez, tu vas être un gentil fi-fils à sa maman, et tu vas ouvrir ton museau, maintenant !

Mais comme Loïc continuait de secouer la tête frénétiquement pour lui échapper, Renard lui envoya sa main au bas du ventre et lui planta la serre de ses doigts dans l'entrejambe. Loïc gémit, affolé, mais en gardant la mâchoire serrée comme une huître. Renard alors lui cala son bras entre les cuisses et, avec son bracelet clouté, il lui écrasa la braguette. En sentant les pointes d'acier s'enfoncer au travers du jean dans son sexe, cette fois Loïc gueula. La bouche de Renard aussitôt lui tomba dessus, s'accouplant à ses lèvres, et il fut débordé par une langue dure et gonflée qui plongea en lui. Une haleine de chacal lui explosa au cerveau. Seul le dégoût de planter les dents dans cette chair horrible l'empêcha de la mordre… Et cela durait, cela n'en finissait pas, le muscle le fouillait avidement, s'entortillait à sa langue, l'irritait avec sa bille, envahissant chaque recoin de sa bouche comme un paquet de tripes. À demi écrasé, Loïc était sur le point de vomir.

Enfin, Renard se redressa en se léchant les lèvres ; il arborait un sourire ravi qui accentuait son air imbécile. Il gloussa.

– Voilà, t'aimes pas comme ça ?… Moi, j'adore !

Il lui coula la main sous le tee-shirt, se glissant sur son ventre.

– Tiens, enlève ça…

Loïc avait tressailli en sentant la paume moite du type directement sur lui. Il profita cependant de ce qu'il l'avait lâché pour refaire une tentative et lui échapper. Il voulut bondir hors du lit, mais Renard le rattrapa par le poignet et le ramena brutalement.

– Eh ! Où tu vas ? On n'a pas fini !

Il l'agrippa par les épaules et le plaqua de nouveau dos sur le lit. Il ne souriait plus.

– Et reste un peu tranquille si tu veux pas que je fasse le méchant !…

Il se pencha et recommença de lui lécher les lèvres, lentement cette fois, à plusieurs reprises, en en profitant pleinement, puis sur la joue, remontant jusque dans l'oreille, et encore sur le nez, lui pointant le bout de sa langue dans les narines. Loïc se tortillait comme un ver, mais il n'avait aucun moyen d'échapper à cette poigne.

Renard se redressa et, brusquement, il lui envoya une paire de claques, un aller-retour qui assomma Loïc à demi. Il dressa un index menaçant, comme on fait à un enfant qu'on gronde, et il l'avertit :

– Bouge pas, petit couillon !

Loïc était abasourdi ; une terrible brûlure lui enflammait le visage ; des étoiles lui passaient devant les yeux. Pourquoi ce salaud lui avait-il fait cela ?! Soudain il le sentit sur son ventre qui commençait à le déboutonner ! Il vit rouge. Il se releva d'un coup, chercha de nouveau à se dégager, mais Renard le rattrapa par le bras en le lui tordant, et l'obligea à se tourner, le nez planté dans l'oreiller.

– Tss-tss, t'es un agité, toi !

Loïc fut immobilisé par la poigne qui lui écrasait le poignet contre les reins. Et il sentit que de l'autre main Renard lui descendait le pantalon sous les fesses. Horrifié, il comprit ce qui l'attendait. Il n'allait tout de même pas se laisser… dans sa propre chambre ?!… Aussi, quand Renard eut besoin de ses deux mains pour lui tirer le jean sur les jambes, il en profita pour se débattre comme un fou et se retourner. Mais il fut gêné par le pantalon entortillé en travers de ses genoux, et Renard le rattrapa et le rabattit d'un coup, dos contre le matelas. Il monta sur lui en le chevauchant, et il le saisit par le cou, lui enfonçant les pouces sous le menton. Loïc s'immobilisa, le souffle coupé, affolé.

– T'as pas envie de mourir, toi, par hasard ?…

Brusquement, il eut très peur : il n'était pas certain que ce genre de tordu eût une limite.

– … Parce que, si jamais tu voulais mourir, t'as qu'à le dire : j'suis là pour toi !

Renard ne souriait plus du tout ; il bougea un peu les doigts, affirmant sa prise. Loïc aurait voulu hurler, mais il peinait à respirer, ses tempes battaient, il sentait son pouls lutter contre l'emprise de l'homme, il palpitait dans les mains qui l'étranglaient. Et il devinait que s'il s'affolait ce serait pire. Il espérait encore que Pierrick allait se décider à intervenir – ou que quelqu'un surgirait pour le secourir. N'était-ce pas l'heure où son père devait rentrer du PMU ? Il n'y avait aucune chance que sa mère apparût à cet instant, mais si seulement elle téléphonait, cela créerait une diversion…

– Tiens, puisque tu veux pas que je te retire ton fute, c'est toi qui vas le faire. Vas-y.

Et, brièvement, il lui imprima une impulsion ; la vue de Loïc s'obscurcit d'un voile rouge. Il n'y avait plus à réfléchir : le seul moyen d'arrêter cela était de faire ce que cette ordure voulait. Repliant péniblement les jambes vers lui, il attrapa son jean, finit tant bien que mal de le repousser, en dégagea ses pieds, puis il se laissa retomber, à bout de souffle. Renard ne relâcha son emprise que progressivement.

– Voilà… c'est mieux !… Mais souviens-toi : si t'as envie de mourir, t'as qu'à demander… Ça sera tout de suite. Avec plaisir.

Il lui lâcha le cou, et ses doigts lui descendirent lentement sur les clavicules, lui passèrent sur la poitrine, par-dessus le tee-shirt. Loïc tremblait, il n'osait plus bouger, pétrifié par l'effroi ; ce type était une grenade dégoupillée. Les mains crapuleuses remontèrent en lui entraînant son vêtement sous les aisselles, puis elles revinrent lui envelopper les flancs. Renard se pencha sur son ventre découvert et lui lécha longuement le nombril, le creusant de la pointe de la langue, y logeant sa bille de métal.

Puis il se redressa et le contempla.

– T'es un vrai petit loukoum…

Il lui enserrait les hanches, les doigts accrochés dans son caleçon dont il caressait la ceinture avec les pouces.

– T'en as une jolie petite brassière, dis donc !

Loïc sentit qu'il avait encore trouvé le moyen de rougir. Il mettait les sous-vêtements que sa mère lui achetait, et malgré ses protestations elle continuait à lui choisir des boxers de gosse – il en était arrivé à se demander si elle ne les utilisait pas comme ceinture de chasteté, pour le décourager d'aller avec des filles. Celui qu'il avait mis aujourd'hui était l'un des pires, un de ceux qu'il gardait pour la maison, vert pomme avec une ceinture gris argenté, et il s'y étalait un *ATOMOS* orange entouré d'électrons en orbite !… Renard en attrapa l'élastique et le lui descendit tranquillement le long des hanches. Loïc était horrifié. Il ne savait plus que faire, il n'osa même pas bouger quand Renard

s'écarta pour finir de lui dégager les jambes. Son caleçon fut chiffonné, lui glissa sur les mollets, s'accrocha une dernière fois à ses pieds, et lui fut retiré tout à fait.

Loïc vit avec angoisse Renard revenir sur lui, se rasseoir à califourchon sur ses cuisses et, tout en l'examinant avec un sourire cannibale, se déboutonner tranquillement devant son nez. Il lui fit un clin d'œil, sortant une langue pointue qui frétillait comme un serpent cyclopéen, puis il s'enfonça la main dans la braguette. Il en tira un membre pas très gros ni bien long, mais qui paraissait très dur, et au bout duquel le gland avait commencé d'écarter son capuchon.

– Regarde comme tu lui plais : il mouille déjà pour toi !

Il se ramena le prépuce en avant pour en faire venir le jus qui suintait et le recueillir. Puis il immobilisa Loïc en l'attrapant par les cheveux et il lui mit ses doigts sous les narines, y enfournant autant qu'il pouvait du liquide filant. Loïc se trémoussa en vain pour échapper à cette horreur, assailli par une odeur de pisse et de fromage.

– Voilà ! Comme ça, tu vas me sentir ! Du super-Dior ! Ça va te faire planer, ma poule !

Puis Renard lui souleva la tête et l'attira sur lui. Il se décalotta devant son nez.

– Allez, viens prendre ton biberon, mon bébé !

Ferré par cette poigne implacable, Loïc vit s'approcher le gland rubicond, luisant, parsemé de répugnants petits filaments blancs. Il se débattit désespérément pour s'écarter, épouvanté par ce qui allait lui arriver, mais les doigts se crispèrent dans sa nuque à le faire crier.

– Eh ! t'es trop nerveux, comme mec. Tu devrais être plus cool… Prends-la tranquillement, et fais-moi un bon job. Comme ça, y aura pas de bobo.

Malgré les sursauts par lesquels Loïc tentait de se dégager, Renard parvint à lui fourrer son nœud entre les lèvres. Un goût horrible le submergea, amer et acide à la fois. Il voulut respirer ; il fut envahi.

– Voilà ! Et maintenant tu vas la prendre bien profond…

Il lui reprit la tête à deux mains et s'enfonça lentement, avec délectation. Loïc, impuissant, les yeux écarquillés, sentit cet affreux boudin, trop gros, trop long, lui entrer dans la bouche, tandis qu'une touffe hérissée lui arrivait dessus. Le gland lui heurta la gorge en lui arrachant un haut-le-cœur, et son nez se perdit dans la broussaille empestée. Le truc qui l'étouffait recula légèrement, revint en manquant de le faire vomir, et poursuivit un instant un court va-et-vient.

– Là, j'te kiffe bien, là… J'te sens bien… T'es bonne comme une meuf, j'le savais !

Sans lui lâcher la tête, Renard ressortit, et il lui promena son machin, dur comme un bâton, sur le nez, sur les joues, sur les yeux, l'aveuglant du jus qui continuait de lui venir.

– On y retourne un coup ?

Il se renfonça. Loïc, épouvanté, vibrait de dégoût entre ses mains. Le gland lui repoussait la langue, butait contre son palais, lui cognait dans les joues, et il pensait vomir à chaque instant.

– T'en as déjà pris une bonne comme ça, dans ta jolie petite gueule, mon poulet ? Ou c'est ta première ?

Il ressortit à demi, et il se caressa tranquillement, de gauche et de droite, sur les lèvres de Loïc rétractées par l'écœurement.

– Hein, Pierrick ?… Ton reuf, il suce déjà ?

Pierrick grogna :

– Qu'est-ce que tu veux que j'en sais ? J'le borde pas au lit.

– Mais, toi ?…

– T'es con, ou quoi ?

– Pourtant, je peux te dire, il a un jabot de première !…

Renard lui remit son truc dans la bouche, et il alla tout au fond. Dans son martyre, tandis qu'on continuait de lui pilonner horriblement la gorge, Loïc sentit qu'on lui caressait la tête avec une étrange tendresse.

– Et mets-moi plein de la bave, hein mon gars, parce que maintenant tu vas l'avoir ailleurs !

Renard le relâcha lentement et se recula. Loïc aussitôt se tourna de côté, toussant et crachant pour se débarrasser du goût infect qu'on lui avait fourré au fond de la bouche. Mais il fut repris, son bras tordu dans le dos, et il fut plaqué à plat ventre par un poing qui l'écrasait dans le lit. Il ne put rien faire pour empêcher qu'on lui écartât les jambes, les genoux de son agresseur les lui tenant ouvertes.

– Allez, montre-moi ta salle d'attente !

Loïc sentit Renard lui tripoter l'anus, tournant en rond avec le majeur, pressant, tirant pour l'élargir, et il se tortillait en suppliant :

– Non ! arrêtez ! Pas ça !

– Calme-toi !… J'suis sûr, quand tu seras fait, tu vas adorer te faire niquer. En vrai, je te le dis, avec ton petit cul, t'es du genre à raffoler de la queue !…

Renard força, il appuya plus fermement, et son doigt soudain s'enfonça comme un suppositoire. Loïc cria. Il sentait le ver bouger en lui, se contorsionner au cœur même de sa chair !

– Ça va, la voie est libre…

Renard eut de nouveau ce rire gras que Loïc trouvait particulièrement ignoble. Il se retira lentement, comme à regret.

– Allez. Mets-y-toi comme y faut…

Loïc fut attrapé sous les genoux, ses jambes repliées et ramenées de force sous son ventre. Dans cette position obscène, le derrière en l'air, les cuisses écartées en grenouille, il ne pouvait plus douter de ce qui allait lui arriver. Il essaya encore de se redresser, de se dégager, mais le type le reprit d'une main par la nuque et l'immobilisa sans peine.

– T'es prête pour le grand voyage ? C'est ta première ?…

Tout à coup, une chose humide lui caressa les bourses, les poussant d'un côté puis de l'autre.

– Dis-moi ?… C'est la première fois que tu vas te faire fourgonner la chatte ?

Loïc tressaillit en ressentant une aspersion sur son derrière : Renard venait de lui cracher entre les fesses ! L'angoisse de ce qui l'attendait lui évita d'en être écœuré. Il sentit le gland lui remonter dans la raie et coulisser en étalant le glaviot.

– Alors ?… Réponds : t'es une vraie pucelle ou pas ?

Le salaud se plaça. Loïc se contracta de toutes ses forces pour s'opposer à lui et, prenant appui sur ses bras libres, il tenta de se soulever, de repousser la main qui pesait en haut de son dos. Il hurlait :

– Arrête… arrête !

Mais Renard le renfonça sans peine dans l'oreiller et rit de nouveau.

– Ouais, pas de doute, t'es une demoiselle !… Ha, c'est mon *GOAT* ! Je vais te faire sauter la pastille ! C'est moi qui te débouche le premier !

Et il appuya. Mais Loïc, qui serrait les fesses avec l'énergie du désespoir, parvint à l'empêcher d'avancer en lui.

– Pas la peine de faire le guignol, de toute façon tu vas l'avoir. Tandis que, si tu restais bien souple, ça te passerait tout seul !

La brute s'ajusta plus précisément, appuya de nouveau, et Loïc, le souffle court, affaibli par la position dans laquelle on le maintenait, comprit que les forces allaient lui manquer. Il se rendit compte soudain que sa chair cédait ! Le membre qui le pressait distendit son étroit passage, il fut progressivement écartelé, la douleur devint intolérable, il cria. D'un coup, le bout renflé fut en lui. Il était pris ! Fou de peur, il sentait la grosse prune immobilisée, juste derrière son anneau explosé. Il implorait en gémissant :

– Arrête ! Arrête !…

Tout à coup, Pierrick gueula :

– T'as pas fini de brailler comme ça ? Tu me casses les couilles !… Et tu vas rameuter les voisins !

Renard, qui ne devait même pas avoir remarqué l'intervention, maintenant qu'il était en place reprit Loïc par les épaules pour le blo-

quer sur le lit, et il poursuivit lentement son avancée. Loïc pleurait en secouant la tête de tous côtés, le rectum défoncé par cet organe massif, aussi dur qu'un os, qui l'ouvrait comme on déplie un gant et ne s'arrêta pas avant d'être tout au fond de lui.

Après une brève pause, Renard commença d'aller et venir, ne se reculant que pour le pourfendre à neuf, le claquant avec la régularité mécanique d'un piston qui rode un cylindre. Loïc était emporté, déchiré, disloqué, il était labouré de bas en haut. Renard le perforait avec application, méthodiquement, en ahanant, alternant des gémissements aigrelets et des grondements sourds. Puis il se mit à le piquer sous des angles différents, d'un côté, de l'autre, le fouillant comme un groin à la recherche d'ordures. Jamais Loïc ne s'était retrouvé dans une situation aussi épouvantable. Il n'existait plus, il ne s'appartenait plus, il était juste une excroissance, la chose d'un autre.

Brusquement, son tortionnaire se plia en avant, débordé par la jouissance, et il se coucha sur lui, à la manière d'un chien couvrant une chienne. La crise fut affreuse, sauvage, et Loïc hurla pendant de longues secondes en sentant le sexe lui cogner le fond des entrailles, comme un pilon au creux d'un mortier. Renard lui ondulait sur le dos en le serrant intensément, son ventre lui pressurait les reins, et il se vidait les couilles tout en glapissant des bordées ordurières. À demi soulevé par la violence de ces attaques, Loïc ne faisait plus qu'un avec le corps de ce crevard, ils étaient soudés l'un à l'autre, ils partageaient les mêmes sursauts… Enfin, il retomba, assommé, l'écrasant de tout son poids.

Au bout d'un moment, cette enflure finit par basculer sur le côté, et Loïc, brisé, abasourdi, découvrit Pierrick debout qui les observait.

– Alors, il est bon ?…

Renard se souleva péniblement et s'assit au bord du lit en gémissant.

– Ah ! Ouais… Super. J'ai vu ma cervelle, mon vieux ! Comment tu devrais l'essayer ! Il est d'enfer… Il m'a foncedé…

Loïc se redressa en se dépliant douloureusement, tandis que son tee-shirt lui retombait sur le dos. Il tira la couette sur lui, et il se roula dedans, face au mur, se recroquevillant pour n'avoir plus aucun contact avec ce porc. Il le haïssait, lui et Pierrick.

Mais celui-ci l'attrapa par l'épaule et, le forçant à le regarder, il lui demanda, sarcastique :

– Alors ? T'as aimé ? T'as pris ton pied ?… Ça te change d'tes petites branlettes, non ? J'suis content qu'il t'ait ramoné un bon coup. Ça t'a secoué les puces, au moins.

Loïc était ulcéré d'entendre en plus son frère se moquer de lui, se montrant ouvertement complice de celui qui venait de le violer ! Il n'aurait jamais cru cela de lui. Il lui en voulait à mort.

Barbecul

Les phares débiles de la vieille Clio de Pierrick n'éclairaient pas bien loin le chemin qui sinuait sans cesse, et Loïc n'était pas rassuré en traversant cette forêt solitaire sans vraiment savoir où il allait. Alors qu'il s'était juré de ne plus jamais de sa vie parler à son frère, celui-ci était venu le trouver quelques jours plus tôt pour lui annoncer qu'il allait le samedi suivant à une fête, un barbecue qu'il organisait avec des potes, et lui proposer de l'accompagner, « maintenant que t'es grand ». C'était la première fois que Pierrick lui faisait une telle invitation. Il n'était pas tout à fait clair si l'épisode avec Renard, quinze jours auparavant, était à l'origine de ce changement de statut, mais cela paraissait le plus probable… Loïc en avait énormément voulu à son frère de l'avoir regardé se faire violer sans intervenir, et il lui aurait volontiers fracassé la tronche avec la fonte de ses haltères. Mais, les jours suivants, obscurément, et sans qu'il parvînt à bien distinguer en quoi, il s'était senti différent. L'épreuve qu'il avait subie, il s'en rendait compte, avait été une étape, il était entré dans un monde nouveau, comme après un rite d'initiation. Peut-être, effectivement, et à son corps défendant, était-il devenu « un grand ».

Au début, cependant, il n'avait eu aucune envie de se retrouver dans une soirée où le salaud qui l'avait possédé avait toutes les chances d'être présent, ni d'ailleurs avec aucun autre copain de son frère. Mais Pierrick avait précisé : « … Et y aura des filles… », ce qui l'avait fait réfléchir. Depuis longtemps, le désir de « le faire » avec une fille le démangeait, mais celles du collège n'étaient que des gamines qui pouffaient quand elles entendaient un mot un peu cru, tandis que les copines de Pierrick étaient certainement moins niaises. Et puis, à quatorze ans, accéder aux « vraies filles » serait une chance, une « promotion » que beaucoup de ses camarades lui envieraient… De plus, alors que sa mère en temps ordinaire se serait évidemment opposée à ce qu'il accompagnât son frère, ses parents devaient être absents ce week-end-là – ils partaient chez des amis où ils devaient bambocher sous prétexte de fête des Mères –, et il n'aurait donc même pas à demander la permission ; l'occasion ne se représenterait peut-être pas de si tôt… À la fin, quand Pierrick avait ajouté : « … et ça sera "open

baise"… », Loïc s'était vu soudain passant de fille en fille et connaissant enfin ses premières expériences ; cette perspective avait été décisive.

Ils traversèrent un pont étroit, au-dessus d'un torrent, et les phares permirent de distinguer sur la berge une grosse bâtisse en bois, aussi haute que large – Pierrick l'avait prévenu que la fête aurait lieu dans un moulin désaffecté. Ils s'arrêtèrent au milieu de plusieurs voitures et motos qui étaient déjà garées dans tous les sens ; ils arrivaient manifestement les derniers, car Pierrick avait eu entraînement ce soir-là. Quand Loïc ouvrit sa portière, il entendit le vacarme de l'eau qui roulait entre les rochers, tout à côté, et d'où provenait une fraîcheur saisissante.

Pendant que son frère déchargeait le carton de bouteilles de vodka qu'il avait apporté, Loïc se passa discrètement la main sur les cheveux pour s'assurer que sa coiffure n'avait pas bougé. Il avait décliné la suggestion de Pierrick de se transformer en Iroquois mais, pour casser son image de « petit garçon », il avait tout de même plaqué ses cheveux en arrière, en les fixant avec du gel emprunté à son père. Il avait mis sa veste en jean, gardée déboutonnée et sans rien dessous pour laisser apparaître son torse nu, son jean noir moulant avec le ceinturon qu'il s'était fait offrir pour son anniversaire, et il avait opté pour ses Caterpillar noirs dont les gros crochets nickelés lui donnaient un air « métal », pensait-il. Dans l'hypothèse où il serait assez chanceux pour avoir une aventure, il avait renoncé à mettre un boxer, trouvant les siens vraiment trop « gamin ». Il n'avait pas mis de chaussettes non plus, se souvenant de cette réflexion de sa cousine, de l'âge de Pierrick, qui avait déclaré qu'un garçon à poil et en chaussettes était parfaitement ridicule.

En entrant dans le bâtiment, ils furent accueillis par la pulsation d'une musique qui parvenait jusqu'à eux. Ils traversèrent plusieurs pièces obscures et désaffectées, montèrent un escalier en bois assez raide, poussèrent une porte, et pénétrèrent dans une grande salle, éclairée seulement par des bougies. Loïc fut tout de suite déconcerté par l'odeur chaude et animale qui y régnait, les parfums épais, la fumée du tabac et d'autres herbes qui stagnait sous le plafond. Une musique barbare et répétitive sortait d'un gros poste à piles et résonnait contre les murs en bois. Tout le tour, sur des matelas et des coussins éparpillés, s'avachissaient des types d'âges divers, mais aussi, Loïc s'en assura aussitôt, des filles, peut-être même en plus grand nombre. Les bougies étaient fichées dans des goulots de bouteilles disséminées le long des murs et, au fond, dans une vieille cheminée en pierre, un feu élevait ses flammes claires.

Tout en jetant des regards investigateurs autour de lui, il suivit Pierrick qui allait déposer au milieu d'autres provisions le carton qu'il

avait apporté. Instantanément, il remarqua deux filles qui se roulaient une pelle sans la moindre discrétion. Toutes deux étaient coiffées d'une crête pileuse, presque de la hauteur de leur tête, l'aînée, de couleur mauve, l'autre, une petite mignonne, d'un blond plus naturel.

– Ah ! Pierrick, enfin ! Ben dis donc, t'en as mis du temps à te ramener !

Loïc tressaillit en reconnaissant cette voix. Il découvrit, à côté de la cheminée, Renard renversé dans des coussins. Il se demanda aussitôt s'il avait bien fait d'accepter cette invitation… Un jeune mec, de seize ans tout au plus, était à demi allongé sur lui, la nuque posée sur son ventre. Ses cheveux étaient coupés court, sauf une haute crête rouge vif sur le sommet du crâne qui ressemblait à celle de Renard, mais qui était agrémentée de deux aigrettes horizontales au-dessus des oreilles. Loïc espéra passer inaperçu, mais il fut déçu.

– Le-hic ! mon petit copain ! T'es venu, alors ? Comment va, mon poulet ?… On a bien niqué tous les deux, l'autre fois, hein ?

Puis, à la cantonade :

– Eh, les pisseuses, je vous préviens : Le-hic, c'est un super coup ! Il est chaud ! Je vous le conseille !…

Loïc se sentit rougir jusqu'aux oreilles ; en même temps, cette boutade lui faisait une introduction inespérée… Il vit son frère aller s'asseoir entre un balèze de son acabit, à cheveux bouton-d'or, et les deux lesbiennes qui s'embrassaient. Pour ne surtout pas paraître « le petit garçon qui suit son grand frère », il chercha une place de l'autre côté du cercle. Il remarqua une fille brune, qui devait avoir dix-huit ans à peine, très jolie, frileusement enveloppée dans une couverture écossaise, et dont la fantaisie capillaire s'arrêtait à quelques mèches derrière l'oreille d'un violet sombre, plutôt réussies. Son visage n'était pas torturé par des bouts de fer, et elle avait un air à la fois simple et mystérieux qui l'attira. Une place étant disponible entre elle et une autre femme, plus âgée, il traversa la lice en faisant de son mieux pour paraître assuré. Il s'assit, et il adressa à la première, à sa gauche, un petit sourire embarrassé, ne sachant pas de quelle manière il devait la saluer. De ses yeux noirs, elle le dévisagea comme un ovni.

Il n'insista pas, s'adossa au mur, et examina la salle. Il se demanda si le barbecue devait se faire dans la cheminée ; il n'avait pas vu la viande, mais elle était peut-être au frais. Du côté opposé, le sommet d'une roue à aube immobile passait au travers du plancher par une trémie, le bas devant plonger dans un bief ; il comprit pourquoi il continuait d'entendre le grondement du torrent qui se mêlait aux basses saturées de la musique.

Il restait cependant émoustillé par sa voisine de gauche et, lui jetant un coup d'œil, il s'aperçut qu'elle n'avait pas cessé de le fixer. Elle dégagea alors lentement son bras droit et, comme elle repoussait

la couverture, celle-ci glissa et la découvrit. Loïc constata, sidéré, qu'elle était entièrement nue, et surtout qu'elle portait, enroulée autour de son cou comme un bijou, une épaisse chaîne noire et luisante. De là, les maillons tombaient entre ses petits seins dressés, avant de venir entourer son poignet gauche, qui en paraissait d'autant plus mince et fragile. Ses bras et son ventre étaient ornés de tatouages entrelacés, têtes de mort environnées de roses, chats sauvages au regard sadique, et de quelques formules lapidaires comme *Fuck you*. Elle avança sa main libre et lui frôla la joue du bout des doigts.

– Mais… C'est un bébé, ça !…

Loïc piqua un fard, terrassé par la honte. Exactement ce qu'il avait redouté ! À peine arrivé, se faire traiter en public de « bébé », et par une fille des plus jolies !

– Ça a même pas de guignol, j'parie !

Plusieurs rires fusèrent alentour. La fille s'adressa en face d'elle au balèze aux cheveux jaunes, à côté de qui se trouvait Pierrick.

– Buggy ! Viens me mettre une cartouche. Tu vas lui montrer ce que c'est, un mec.

– Bouge pas, Carol, j'arrive !

Le gros type se leva avec empressement. Sa tête massive contrastait avec la crête lumineuse qui se dressait au sommet de son crâne, ses sourcils épais et bas lui donnaient un air de brute bornée, et son cou de taureau était entouré d'un collier de chien. Il portait une veste en cuir noir où couraient des chaînettes d'acier, il arborait des poignets de force cloutés, et son nez et ses oreilles étaient transpercés de piercings auxquels des croix chrétiennes étaient accrochées à l'envers. Il s'approcha en faisant le beau, comme un coq qui a été choisi pour sa vigueur. Carol se renversa sur le dos, lui décochant un sourire provocant, et écarta les jambes largement, faisant cliqueter la chaîne sur son ventre. Il commençait de débraguetter son pantalon en cuir, mais elle l'arrêta.

– Mouille, d'abord.

Docilement, il s'accroupit, et il enfonça le visage entre les cuisses blanches où sinuaient des serpents bleus à yeux rouges, avec des langues bifides qui s'avançaient jusque dans le délicat pli des aines, comme pour désigner le petit sexe entièrement épilé. Loïc, qui avait profité de cette perspective sur la fille pour mater son étonnant bas-ventre, plat, sans excroissance, fut gêné de le voir la proie de ce butor, et il détourna la tête.

Il continua d'examiner l'assistance en espérant trouver une autre fille qui lui plût. En face, la voisine de Pierrick observait distraitement les ébats de Buggy et Carol, et il reconnut, à sa haute crinière mauve dressée du front à la nuque, la lesbienne de tout à l'heure. C'était une très belle femme, de vingt-cinq ans environ, aux yeux charbonneux, et

dont les joues lisses paraissaient douces comme des caresses ; sous une veste en cuir brun, en travers de son tee-shirt noir, s'étalait en rouge sang le mot *ANARCHY*. La tête légèrement en arrière, elle avait un air vaporeux, elle semblait partie dans un voyage intérieur. Mais il vit soudain s'agiter devant elle une crête blonde, et il s'aperçut que sa copine était toujours là, mais allongée à présent entre ses jambes : elle lui avait ouvert le pantalon, et elle était très occupée à lui faire avec la bouche quelque chose que Loïc ne pouvait distinguer, mais qui devait être de la nature des soins que Buggy apportait à Carol. Troublé, il releva les yeux et croisa de nouveau le regard de la fille aux cheveux mauves. Mais elle l'avait surpris à les observer, et elle eut une moue méprisante, comme s'il n'était qu'un petit voyeur. Vexé, il essaya de prendre un air dégagé, feignant que la pique ne lui était pas adressée, et il passa outre.

Un peu plus loin s'en trouvait une autre, peut-être dix-huit ans aussi, aux longs cheveux noirs, les yeux perdus dans un cerne de khôl, et dont il découvrit qu'elle le scrutait impudemment. Il sentit le rose lui revenir aux joues, mais cette fois il se contraignit à soutenir son regard. Elle portait une robe anthracite, ornée de fins câbles d'acier en faisceau, qui s'évasait largement sur de très jolies cuisses. La hardiesse de l'examen qu'elle lui faisait subir était un peu effrayante, mais elle était mince et belle, avec une bouche délicatement ourlée, et il la trouvait particulièrement attirante. Soudain elle lui lança un regard par-dessous, posa le majeur sur sa lèvre inférieure, et elle l'abaissa. Lentement, sans le quitter des yeux, elle se l'enfila à demi, le suça, puis, le ressortant, elle exhiba une langue tapissée de pointes argentées ! Loïc fut atterré : comment pouvait-on s'enfoncer du métal dans un organe si tendre, si sensible ?! Il avait eu l'impression de revoir, multipliées, les provocations de Renard.

Il détourna les yeux, mais il retomba sur les deux lesbiennes. La mauve s'était laissé glisser sur le côté, elle avait retroussé la courte robe fuseau noire de la blonde, et elle lui rendait le service qu'elle en recevait. Loïc fut saisi en découvrant ce 69, il n'en avait jamais vu autrement que sur Internet, et il trouva la scène très excitante. Mais il eut peur que l'aînée le fusille de nouveau du regard et il ne s'attarda pas.

Ne sachant plus où porter les yeux, il fit mine de s'intéresser au feu. Quelqu'un avait remis du bois, les flammes avaient repris de plus belle, et il se dit que s'ils ne le laissaient pas se calmer, ils n'étaient pas près de manger… Malgré lui, son regard fut attiré par Renard. Il avait renversé le garçon avec qui il était, et il l'embrassait profondément, tout en lui déboutonnant la chemise rouge à carreaux qu'il portait sous sa veste en cuir. Puis il lui ouvrit le pantalon, y enfonça la main, et le pelota assez grossièrement.

Écœuré, Loïc détourna les yeux de nouveau, et son attention fut reprise par le couple à sa gauche. Buggy s'était redressé, il sortait un membre rougeâtre, d'une taille imposante, et Carol le prit dans ses adorables mains de petite fille, le caressant lentement. Sur le dos de ses doigts étaient inscrites, respectivement sur chaque main, les lettres *F-U-C-K* et *H-E-L-L*. Il trouvait la jeune fille magnifique, et il ne comprenait pas qu'elle enlaidît son corps avec ces tatouages, ni qu'elle s'intéressât à un mec aussi épouvantable. Elle présenta l'engin entre les lèvres de son sexe mouillé de salive et le laissa s'enfoncer en elle. Elle écarta les cuisses, chaloupant des hanches pour aider à la pénétration et poussant des gémissements suggestifs.

– T'as vu comme il l'a grosse ? Et bien dure ? Quand t'en auras une comme ça, tu reviendras me voir !

En entendant plusieurs éclats de rire, Loïc comprit qu'elle s'était adressée à lui ! Il baissa les yeux, mort de honte, ne sachant où disparaître.

Soudain, il tressaillit en sentant une main lui caresser la nuque. Il se tourna vivement, inquiet de la sensualité avec laquelle on l'avait abordé, et il découvrit sa voisine de droite, à laquelle il n'avait pas encore porté attention. Celle-ci était d'un autre genre, nettement plus âgée, peut-être la quarantaine, et sa chevelure, comme celle des animaux en peluche qui se hérissent par électricité statique quand on les secoue, formait une sphère se dégradant de l'orange vif au rose fluorescent. Le visage, un peu trop en chair, paraissait douceâtre malgré un rouge à lèvres très sombre, mais les yeux cernés d'un vert profond le dévisageaient d'un air engageant. Elle portait une veste en cuir noir qui scintillait de clous argentés, comme le clavier d'un accordéon, et qui cachait à peine le haut de ses cuisses, prises dans des bas résille aussi épais que le grillage d'une clôture.

– Tu te cherches une femme, mon chou ? Une vraie ?

Il fut estomaqué par son assurance tranquille, son sourire impudique, la sensualité avec laquelle elle continuait de le retenir tendrement par la nuque. Malgré lui, il avait senti un frisson le traverser.

– Viens donc. Je vais te faire voir.

Elle écarta sa veste, glissa la main dans l'échancrure en V de son tee-shirt blanc et – elle ne portait pas de soutien-gorge – se sortit le sein.

– Tu veux ?

Loïc resta paralysé devant cette mamelle trop opulente, quatre fois plus grosse que les seins pointus de Carol, par les fraises gonflées qui pointaient vers lui, intimidantes. Quand elle l'attira sur elle, il n'osa cependant pas résister. Un parfum de patchouli vint à sa rencontre, puis son visage s'enfonça dans une chair souple, tiède, tandis qu'on lui poussait un téton entre les lèvres.

– Vas-y, fais-toi plaise'…

Loïc était impressionné, tel un plongeur qui descend pour la première fois en apnée. Toutefois, la pointe qu'on lui présentait était ferme, le contact, surprenant mais pas désagréable, et malgré le parfum envahissant qui l'écœurait, après une dernière hésitation, cédant à l'injonction des doigts qui lui imprimaient de légères pressions dans la nuque, il referma la bouche. Timidement, il entama un petit mouvement des lèvres pour faire quelque chose de ce qu'on lui offrait, mais en réalité il ne savait pas vraiment ce qu'on attendait de lui.

– Avec ta langue, aussi…

Il pensait qu'il n'était pas tombé sur la plus mignonne, mais mieux valait cela que rien, au moins tout le monde verrait enfin qu'il n'était plus un « bébé » ! Il se dit que c'était l'occasion de faire ses classes, et il suivit les indications qu'on lui donnait. Dès qu'il titilla le bout, celui-ci durcit et la femme gémit.

– Voilà, c'est bien mon chat, continue…

Les mains chaudes et molles alors s'aventurèrent sur lui, l'une lui remontant doucement sur le crâne, jouant dans ses cheveux et ruinant sa coiffure au gel, l'autre redescendant sur son dos et froissant langoureusement sa veste. Il était d'ailleurs étrange de voir comment ces doigts réagissaient à chacune de ses sollicitations, que Loïc marquât la pression de ses lèvres ou changeât le mouvement de sa langue, comment ils tressaillaient ou se crispaient brièvement, à croire que c'était sa bouche les commandait.

Tout à coup, au milieu des gémissements de Carol et de la musique où se mêlait le ronflement de l'eau, il reconnut la voix de Renard :

– Alors Meg, on joue à la môman ?…

Quelques ricanements épars s'élevèrent.

– T'as l'intention qu'y te suce la moule, aussi, ou t'en laisse pour les autres ?

Meg écarta doucement Loïc et, lui prenant le visage entre les mains, elle le regarda tendrement.

– Ouais, eh ben, mon bébé, il tète mieux que vous tous, tas de gros nazes !

– Bah, t'es sûre ? Moi je te dis que Groseille, y a pas meilleur pour te coller un barreau !…

Loïc tourna la tête et vit que le jeune mec aux cheveux rouges, maintenant tout à fait nu, était en train de pomper activement Renard, lequel le contemplait avec reconnaissance. Il découvrit le tatouage que le garçon avait au bas des reins : *NICK ↓ MOI*. Les lettres lui faisaient un arc au-dessus des fesses, et la flèche était centrée sur sa raie. Il

avait gardé ses chaussettes, rayées mauve et blanc, et Loïc, d'accord avec sa cousine, trouva que c'était effectivement absolument ridicule.

– … C'est pas pour rien qu'on l'appelle « Groseille » tout de même !

De nouveaux rires s'égrenèrent tout autour. Loïc, qui ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir de drôle, fut détourné des moqueurs par Meg qui le ramena doucement à elle.

– T'occupe pas d'eux, mon poussin, c'est rien que des débiles !

Elle le fixa droit dans les yeux, et il eut l'impression pénible qu'elle le pénétrait au plus intime : le regard qui passait entre ses paupières fardées le transperçait, le vrillait jusqu'au fond du cerveau. Il sentit, non sans surprise, que la fermeté avec laquelle elle le tenait par la nuque l'excitait singulièrement, et que cela le faisait rebander. Meg se pencha lentement vers lui et, après un dernier instant où elle resta en suspens à quelques centimètres de sa bouche, lui envoyant son haleine embue d'alcool, elle l'embrassa. Il fut écœuré par le côté gras du rouge à lèvres, mais c'était tout de même très doux, et il se rendit compte que sa raideur s'était renforcée d'un coup.

Sans cesser de l'embrasser, elle le fit basculer sur le flanc, ses mains le relâchèrent pour lui couler sur les épaules, dans le dos, jusqu'aux reins, et, mère poule, elle l'enlaça, le serrant chaudement sur sa poitrine. Puis elle lui ouvrit la bouche, avec la langue, et elle entra en lui. Le vin était tiré, il fallait le boire, et il se laissa envahir. Il commençait cependant de s'inquiéter, de perdre pied, un peu écrasé entre les seins proéminents et les bras qui l'enveloppaient, étouffé par cet organe qui l'avait pénétré et qui cherchait à s'avancer ; il n'était pas loin de retrouver les pénibles sensations que lui avait imposées Renard. Tandis qu'un bras le retenait en travers du dos, il sentit l'autre main se glisser lascivement sous sa veste ouverte, passer le long de son flanc, remonter de la taille jusqu'à l'aisselle, lui prendre l'épaule par-derrière, et l'enfermer en se l'appropriant.

Puis, sans le lâcher ni lui abandonner la bouche, elle le repoussa gentiment et l'allongea sur le dos. Elle se remit à lui caresser le ventre entre les pans de sa veste, erra sur sa poitrine, lui pinça doucement les tétins ; il tressaillit sous le frisson qui l'avait traversé. Quand elle lui prit le cou et le palpa tendrement, le serrant légèrement, il eut une nouvelle appréhension en repensant encore une fois à Renard, mais elle ne l'étrangla pas comme il l'avait fait. Elle redescendit sur son torse, vint sur son entrejambe, et elle lui malaxa longuement la bosse au travers de la toile tendue du pantalon. Ses caresses étaient si voluptueuses que les boules lui étaient remontées dans le ventre, et il sursauta lorsqu'elle s'y posa. Elle poursuivit son exploration, lui avança la main entre les jambes, recula, contourna les cuisses, se glissa sous les reins, et elle lui referma ses ongles sur les fesses, qui se crispèrent

quand elle les serra. Il était toujours un peu sur ses gardes, mais il commençait à apprécier ces attouchements, l'efficacité de ces doigts qui voyageaient sur son corps, qui l'entraînaient dans un vrai bonheur, et il finissait même par prendre plaisir à l'intrusion de cette langue dans sa bouche. En tout cas, les sensations qu'il découvrait à cet instant étaient bien supérieures à celles qu'il s'était jamais procurées seul. L'émotion l'avait gagné, il flottait dans un monde nouveau, il était comme étranger à lui-même.

Elle se redressa, le lâchant enfin, et elle le contempla en souriant. Elle lui chuchota :

– Allez… tu me montres ton petit frère ?…

Loïc hésita une fraction de seconde sur ce qu'il devait entendre, mais il n'eut plus de doute lorsque, prenant un air gourmand, elle attrapa la tirette de sa braguette et la lui descendit lentement. Il fut confus en sentant son organe, qu'aucun caleçon ne retenait, jaillir d'un coup hors de son pantalon et s'afficher, nu, au vu de tous ! Mais quand les doigts onctueux l'enserrèrent, affectueux et tendres, il ferma les yeux et s'abandonna.

La première fois qu'il se le faisait faire par une femme ! Il n'avait pas imaginé que ce pût être si fantastique… Elle se mit à lui caresser le membre lentement, toujours de bas en haut, sans que la pression fût trop insistante, elle se contentait de le comprimer ce qu'il fallait pour qu'il vibrât et, au moment où elle parvenait au gland, elle s'arrêtait en dessous, puis elle reprenait de la base, elle remontait, et ainsi de suite, sans fin. Il avait l'impression à chaque course, lorsqu'elle arrivait au bout, que tout le sang qu'elle amenait allait le faire exploser, qu'il allait irrésistiblement se transformer en un geyser… Carol, qui à côté continuait de se faire mettre assez rythmiquement, commença de pousser des cris de plus en plus stridents, et, par un étrange sortilège, les manifestations de sa jouissance se communiquèrent aux nerfs de Loïc, elles fusionnèrent avec son plaisir et le redoublèrent.

Malheureusement, Meg rouvrit les doigts, les écarta, et il dut reprendre son souffle. Elle lui caressa en rond le pubis, fit un petit tour sous ses bourses rétractées en les sollicitant de ses ongles effilés, laissant sa hampe osciller en l'air, esseulée, puis elle s'en empara de nouveau, regrimpa jusqu'à son sommet, et joua un instant à faire coulisser le prépuce sur le gland, sans toutefois lui permettre de s'escamoter tout à fait, ce qui lui faisait pousser des gémissements d'exaspération. Comme pour le soulager, elle lui caressa le visage de l'autre main, lui enfonçant ses doigts dans les cheveux, achevant de désagréger la coque du gel, puis elle lui vint sur la poitrine, lui frotta le ventre, se faufila sur le flanc, s'arrêtant juste au-dessus de la hanche.

Tout à coup, Loïc fut piqué par la décharge électrique d'une raie ! Meg avait amené la pointe de la langue sur son sexe à demi découvert,

et elle le provoquait, titillant au bout, sur la petite fente, la muqueuse à vif qui palpitait sous ces agaceries… Elle s'écarta, mais ce fut pour le reprendre autrement, et à l'instant où il sentit les lèvres se poser sur la racine de sa verge il tressaillit vivement. Elle remonta lentement sur le côté, tout le long, délicatement, aussi légère qu'une araignée, et il acheva de se tendre totalement. Elle fit le tour de son gland renflé, qui s'était dégagé, et distilla au creux de son sillon un filet de salive tiède… Puis, revenant face à lui, elle étira la langue et revint lui toucher la petite fente. Il poussa un nouveau cri, comme s'il avait été brûlé, et elle rit. Jamais de sa vie il n'avait eu de sensation si vive ! Elle recommença de le titiller là, à croire qu'elle cherchait à y pénétrer, et il geignait plaintivement, incapable de savoir s'il aurait voulu que s'arrêtât ce supplice ou qu'il durât éternellement.

Les lèvres s'accolèrent à son gland nu, et, retournées et renflées comme une fleur grasse, elles descendirent sur son membre en l'avalant. Elle l'absorba tranquillement, en entier, et tout le corps de Loïc se tendit, il poussa un long gémissement, crispant les doigts dans le vide ; il crut mourir tant l'impression était intense. La langue s'enroulait sur lui telle une vague autour d'un phare, il était plongé dans un bain chaud et mouvant, aspiré par un tourbillon qui l'emportait. Quand elle lui passa doucement les ongles sous ses bourses durcies, en les frôlant, il se mit à trembler, pris par un séisme interne ; il était sur le point d'éclater.

Heureusement, elle marqua une pause. Mais elle le retenait toujours au creux de sa bouche, l'enveloppant comme un petit animal blessé qu'on veut réconforter, l'enserrant tendrement, et sa verge exacerbée continuait de sursauter douloureusement. Elle avait son sort entre les joues, sur la langue, elle disposait de sa fin, selon son bon vouloir. Quand elle se remit à lui infliger quelques dépressions, l'aspirant en elle, le caressant par-dessous avec la langue, il sut qu'il ne résisterait pas.

Mais, à cet instant, une main étrangère se posa comme une tarentule en travers de sa figure ! Dégrisé d'un coup par des doigts beaucoup plus fins et plus durs que ceux de Meg, il se dégagea en tournant brusquement la tête. Il découvrit la jeune fille d'en face, celle à la robe et aux longs cheveux noirs, celle qu'il avait trouvée à la fois très attirante et un peu inquiétante. Elle rit sans indulgence, à croire qu'elle s'amusait de l'avoir cassé dans sa montée vers le moment ultime, et elle lui remit la main sur le visage, l'enveloppant plutôt rudement, le chiffonnant et lui tordant les joues, lui déformant la bouche où elle enfonçait des doigts.

– Je vais te bouffer, toi…

Meg se redressa nonchalamment.

– Qu'est-ce qu'y a, Gotha ? T'en veux un bout ?

La fille saisit la mâchoire de Loïc dans une tenaille et le contempla avec une fixité qui lui fit peur. Elle se pencha vers lui et, soudain, sortant sa langue tapissée de petits clous métalliques, taillés en pointe de diamant, elle lui lécha généreusement la bouche, sur toute la longueur ! Il sursauta, griffé, stupéfait par ce contact abject.

Elle s'écarta, lui écrasant les lèvres sous son pouce, et elle grogna :

– J'kiffe ses babines de louloute, à ç'ui-là…

La vulgarité de sa voix inquiéta Loïc. Il sentit les doigts effilés se glisser sous sa nuque, se planter dans ses cheveux, lui relever la tête, et elle s'abaissa sur lui. Elle lui enfonça sa langue en cotte de mailles dans la bouche, et elle la parcourut en frétillant comme une anguille. Malgré la rudesse de cette intromission, il en eut quelque satisfaction : la fille était suffisamment jolie pour que, même s'il n'avait pas l'initiative de ce baiser insolite et déplaisant, il en fût gratifié. Il était tout de même en train de passer d'une femme à une autre ! « Open baise », avait dit Pierrick ; cette fois, il n'avait pas menti.

Gotha se redressa et, le contemplant froidement comme un poisson à l'étal, elle ordonna :

– Fous-le oilpé.

Cette injonction inquiéta Loïc. Mais Gotha était vraiment très mignonne, bien plus jeune et plus sexy que Meg, et s'il pouvait avoir un rapport avec elle, c'était une chance qu'il n'espérait plus !

– Je vais te le préparer, ma chérie…

Il sentit Meg lui dégrafer le ceinturon, ses doigts lui défaire presque maternellement le bouton de la taille, puis le pantalon lui coulisser le long des cuisses. Pendant ce temps, Gotha s'était redressée, elle avait attrapé sa robe par les côtés en croisant les bras, et elle l'enleva comme un tee-shirt. À cet instant, Loïc fut saisi d'horreur ! Une longue balafre rougie remontait en travers du ventre de la fille, depuis le pubis jusqu'au sternum, barrée d'épaisses sutures violacées ! Elle ressemblait tout à coup à une créature de Frankenstein mal recousue. Quelle opération avait-elle pu subir pour qu'on l'ouvrît ainsi de bas en haut, comme une carcasse de boucherie ?!… Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait seulement d'un hideux tatouage.

Entièrement nue, Gotha l'enjamba et, avec un sourire vipérin, elle s'agenouilla sur lui à califourchon, lui posant ses tibias sur les épaules et lui prenant la tête entre ses cuisses. Il fut débordé par un afflux de sensations, une chair incroyablement tendre lui enveloppait les joues, un sexe épilé s'avançait devant son nez, formé de deux lunules roses qui s'entrouvraient à peine et laissaient apparaître quelques perles luisantes. Et il sentit, entre les pans de sa veste, se poser des fesses de ve-

lours, il perçut leur chaleur, il fut pénétré de leur poids ; il se remit à bander.

La fille s'écarta la fente de deux doigts.

– Lèche.

La bouche de Loïc fut recouverte par une chair souple et humide, chaude, envahissante, qui délivrait une odeur forte rappelant celle des oursins. Il se força de l'accepter – il se souvenait de l'autre gros à côté qui avait mangé le sexe de Carol, et aussi de la petite blonde avec celle à la crête mauve qui semblaient tout autant se délecter à le faire, et il comprit qu'il devait apprendre à aimer cette étrange pratique. Timidement, il avança le bout de la langue, et il frôla l'entrée de ce monde inconnu. Mais, impatientée par ses appréhensions, Gotha l'attrapa par les cheveux et l'attira entre ses jambes.

– Vas-y. Fourre-moi ta lavette. Bien au fond.

Il hésita un instant, puis il se décida et poussa la langue dans cette ouverture inquiétante d'où venait une eau légèrement filante. De sentir la fille frissonner l'aiguillonna, il reprit courage et, s'enfonçant plus profondément, il se hasarda au milieu des tendres replis qu'il dévoilait. Les chairs palpitaient comme un cœur contre ses lèvres, elles se dérobaient devant lui, elles semblaient l'attirer pour l'engloutir. Subjugué, il s'aventura dans cette fente, la sonda prudemment, et il vivait cette exploration comme une admission dans un monde nouveau, un peu effrayant mais gratifiant. Il découvrit, en haut, une petite protubérance, pas plus grosse qu'un tétin, et à peine l'avait-il effleurée que la fille parut s'envoler. Elle se raidit, se mit à trembler, et lui crispa encore plus rudement ses doigts dans les cheveux. Il devina qu'il avait trouvé un point sensible, et il le sollicita longuement, ravi de disposer enfin d'un pouvoir sur elle… Il se risqua, replia les bras, et il lui posa timidement les mains sur les reins. Ils étaient délicieusement tendres, soyeux et duvetés, souples et nerveux, il n'avait jamais rien eu d'aussi excitant entre les mains. Il osa les caresser, il monta sur le dos, redescendit sur le versant des fesses. Mais Gotha se trémoussa impatiemment pour le repousser et lui signifier d'arrêter cela.

Se reculant à peine, elle lui amena sur l'arête du nez la commissure supérieure de sa fente, là où germait son bouton sensible, et elle s'y frotta plutôt rudement. Cela devint pour Loïc bien plus pénible, car elle le tirait par les cheveux pour le diriger, et elle lui écrasait le nez ! Il se sentit réduit à un ustensile, un *toy boy*, alors qu'il aurait voulu l'aimer, la caresser…

Depuis un instant, il ne faisait plus attention à Meg, mais elle lui avait ôté les chaussures, elle avait achevé de le débarrasser du pantalon, et il sursauta quand, lui ayant soulevé un talon dans ses mains, elle lui embrassa le pied. Puis elle lui emboucha le gros orteil et le suça comme un bonbon ! La sensation aurait pu être assez excitante,

malheureusement ce qui lui couvrait le visage et le traitement qu'on lui faisait subir occultaient tout le reste.

Gotha se retira, le laissant barbouillé d'un jus un peu gras qui malgré lui l'avait écœuré, et elle se coucha à côté, sur le dos. Forçant Meg à lâcher le pied de Loïc dont celle-ci semblait faire ses délices, elle le fit rouler sur elle et lui repoussa la veste sur les bras pour l'en débarrasser. Ils étaient maintenant l'un sur l'autre, entièrement nus, et il se prit à rêver qu'il atteignait enfin au but : il allait le faire, pour de bon ! Il sentait les petits seins durs se redresser contre sa poitrine, son ventre adhérer à celui de la fille, leurs cuisses s'entremêler merveilleusement, et son sexe tendu touchait déjà celui que sa bouche venait de quitter. Elle glissa une main entre eux, lui attrapa la verge, et la dirigea sur elle. Le gland de Loïc écarta les chairs humides et commença d'entrer dans ce chemin fabuleux sur lequel il avait si souvent fantasmé ; c'était fantastique ! Son cœur battait à se rompre.

Mais, au lieu de le laisser poursuivre, elle garda son poing fermé en anneau autour de la base de son membre, l'empêchant de s'enfoncer davantage que quelques centimètres. Il en ressentit une terrible frustration et protesta d'un grognement. Il était arrêté au début de sa course, il ne pouvait aller au bout, c'était une impression insupportable. Sans le lâcher, elle passa l'autre main entre eux, vint lui prendre les bourses, les comprima dans ses ongles, et, simultanément, elle serra les muscles pelviens en lui emprisonnant le gland dans un fermoir, suffisamment fort pour qu'il se redressât en gémissant. Elle ordonna :

– Vas-y Meg, fourre-le !

À sa plus grande horreur, alors qu'il se débattait déjà dans un mélange de sensations contraires, Loïc sentit Meg lui ouvrir les fesses et, soudain, un doigt mouillé lui toucha l'anus ! Il se contracta en se démenant pour la repousser, mais elle usa de mouvements alternativement sinueux et rotatifs, et elle parvint à ses fins. Dès qu'une phalange fut introduite, il ne contrôla plus rien, il fut forcé, elle entra le majeur entier. Il poussa un glapissement de colère : n'allaient-elles pas lui laisser une chance de profiter de sa toute première expérience ?! Son sexe écrasé à craindre de le perdre, ses bourses enserrées dans des griffes, maintenant il se faisait en plus doigter par derrière !

Et, tandis que Meg coulissait en lui, allant et venant voluptueusement, Gotha le fit ressortir d'elle, elle lui reprit fermement la verge dans son poing, et elle en dirigea le bout sur l'angle supérieur de sa vulve. Elle s'y frotta comme elle l'avait fait sur son nez, de plus en plus vite, en poussant des gémissements aigus qui montaient en vagues rapprochées. Loïc, lui, retenu à deux mains par les bourses et par la verge, l'anus perforé, se tordait en criant de douleur, son gland à vif pressé, écrasé sans ménagement.

Soudain tout le corps de la fille se tendit en arrière, et elle fut agitée de tressaillements rapides et intenses. À défaut de connaître lui-même le plaisir, Loïc eut la consolation de la voir sous lui prise d'un orgasme dont il était tout de même la source. Meg, sans retirer son doigt, l'encourageait tendrement :

– Vas-y, mon chou, lâche ta sauce !

Mais il n'était plus en état de « lâcher » quoi que ce fût, bien trop perturbé par ce traitement rude et douloureux qu'on lui faisait subir. Par-dessus le marché, cela durait, la fille n'en finissait pas de jouir, c'était sans fin.

Finalement, elle parut s'épuiser, ses spasmes se ralentirent, ses cris s'assourdirent, son corps se détendit, et elle rouvrit enfin les mains. Meg se décidant pareillement à sortir de lui, Loïc bascula aussitôt sur le côté pour se mettre à distance de cette furie, et il resta allongé sur le dos, à retrouver ses esprits, frustré et mécontent de la tournure qu'avait prise cette rencontre.

Meg se pencha sur lui.

– T'inquiète pas… je vais te finir, mon chat…

Elle lui caressa affectueusement le front, lui repoussant les cheveux en arrière.

– … Tu vas partir au ciel, toi aussi…

Sa main langoureuse lui descendit sur le flanc, se posa sur la hanche, lui vint sur la cuisse ; il fut repris d'un frisson.

– … Je vais te faire sauter le pétard !

Mais, à l'instant où elle lui prenait le sexe et s'apprêtait à l'emboucher, Loïc aperçut, derrière elle, Renard debout.

– Allez Meg, laisse faire les mecs, maintenant. C'est moi qui vais lui faire péter la calebasse !

Meg se retourna et lui dit ironiquement :

– Quoi ? C'est toi qui vas l'envoyer au ciel, ce chérubin ?

– Et comment !

Il ricana. Puis, de ses mains dures et nerveuses, il empoigna Loïc à bras-le-corps, lequel se débattit maladroitement, la tête encore brouillée par ce qu'il venait de subir, sans pouvoir empêcher qu'on le soulevât, le basculât, le mît à quatre pattes.

– À mon tour, p'tit coq !

La position n'était que trop claire, et Loïc, retrouvant ses esprits, se démena furieusement pour lui échapper ; il n'avait aucune envie de revivre ce que le butor lui avait imposé dans sa chambre ! Mais Meg s'agenouilla à côté de lui, le prit par les épaules et l'immobilisa, tendrement mais fermement.

– Allons, mon chou, t'aimes pas les mecs ? Faut goûter à tout, dans la vie, tu sais.

Renard, qui le tenait solidement par la taille, se mit à genoux derrière lui en gloussant :

– T'en as pas marre d'être avec toutes ces foufs ? Toutes ces cramouilles baveuses ?…

Loïc se tortilla comme un fou pour lui échapper, mais il ne put l'empêcher de lui écarter les jambes.

– … T'as pas envie de te rafraîchir avec une bonne bite bien raide ? d'te faire ramoner à fond ? Ça, ça file des good vibes !…

Renard s'avança entre ses cuisses et, avec Meg qui était robuste et qui le maintenait à bras-le-corps, Loïc malgré tous ses efforts ne parvenait pas à se dégager. Elle susurra :

– Prépare-le bien, le petit. Si c'est sa première fois…

– Nan, nan, je l'ai déjà mis. Mais t'inquiète, je vais te l'assaisonner comme y faut.

Loïc sentit qu'on lui ouvrait les fesses, qu'on lui crachait dans la raie, et il eut confirmation de ce qui l'attendait. Il se tortilla comme il put pour repousser le gland menaçant qui lui parcourait la fente en y étalant la matière gluante, mais en vain. Il fut pointé, et le membre augmenta progressivement sa pression, cherchant à le faire céder. Son angoisse redoubla, il se débattit comme un forcené pour s'échapper, il gueulait à présent sans retenue, il se fichait de « faire du scandale », il voulait fuir ce bordel où son frère l'avait conduit – il aurait tout donné pour remonter le temps et avoir refusé de venir à cette « fête » !

Soudain, après un effort plus soutenu du boutoir qui l'attaquait, il fut submergé, son derrière s'ouvrit. Renard l'enculait de nouveau ! Il poussa un cri désespéré tandis que l'organe rigide pénétrait en lui, lentement, de toute sa longueur, jusqu'au bout, jusqu'à buter au fond de ses entrailles. Puis il se mit en mouvement, se reculant et se renfonçant, le démolissant un peu plus chaque fois qu'il revenait en lui.

Il sentit alors Meg lui attraper le menton, le forcer à redresser la tête, et il comprit qu'une autre épreuve l'attendait. Buggy, la baraque aux cheveux bouton-d'or, celui qui avait baisé Carol, s'était agenouillé devant lui, son mandrin toujours dehors, et il lui enferma le visage dans ses grosses paluches. Il lui plaça son nœud sur les lèvres et, immobilisé dans un étau, Loïc fut débordé, obligé de le prendre.

Il entra définitivement en enfer. Renard s'enfonçait et sortait furieusement d'entre ses fesses, contre lesquelles son ventre claquait, et Buggy le pistonnait dans la bouche, l'étouffant sous son pilon. Ballotté entre les coups de reins qu'on lui infligeait dans le derrière et ceux dont on lui bourrait la gorge, il suffoquait, il avait l'impression qu'il allait être coupé en deux, qu'il allait éclater ; il allait mourir.

Renard jouit le premier. Mais l'autre suivit de près, lui envoyant des paquets de sperme au fond de la langue qui soulevèrent Loïc de hoquets ; il aurait vomi s'il n'avait eu l'estomac vide.

Enfin, on le lâcha. Il retomba à quatre pattes, appuyé sur les mains, pantelant, recrachant la matière gluante dont on l'avait baigné, sans parvenir à s'en débarrasser tout à fait, mortifié par son derrière défoncé qui le brûlait affreusement.

Il entendit cependant derrière lui Renard qui protestait d'une voix amollie :

– Qu'est-ce qui y a, mon Groseille ? T'as envie d'y faire un tour ? Y a pas de problème, t'sais : ce soir, c'est libre service !

Loïc se laissa tomber sur le côté, en roulant sur son bras. Il découvrit le petit copain de Renard planté devant lui, toujours à poil et en chaussettes rayées, et à son air crispé il devina qu'il était jaloux ; il sentait chez ce garçon à peine plus âgé que lui une violence à l'état brut. Groseille dit sur un ton acerbe :

– Et si on le collait au barbecul ?…

Loïc eut un frisson d'effroi. Ces tarés n'étaient pas cannibales, tout de même ?!

– … C'est pour ça que vous l'avez amené, non ?

Il resta interdit : « Pour ça que vous l'avez amené » ? On l'avait amené *pour* quelque chose ? et pour *quoi* ? Pierrick l'aurait-il encore trahi ?!… Renard acquiesça et lança, à la cantonade :

– Qu'est-ce que vous en dites ? On le fout sur le gril, le baigneur ?…

Quelques sifflets approbateurs lui répondirent. Loïc fut pris d'épouvante. Il ne savait exactement ce qu'ils lui préparaient, mais ce ne pouvait être rien de bon ; il eut le sentiment qu'ils venaient de plébisciter la curée. Il regarda du côté de Pierrick, espérant un secours in extremis, mais celui-ci baisait la fille à la crinière mauve tandis que la blonde lui fouettait rageusement les fesses, et il ne risquait pas de s'intéresser à ce qu'on faisait de son petit frère.

Meg, qui était restée agenouillée à son côté, lui sourit tendrement.

– Pas de chance ! T'as gagné !…

Soudain le visage de Loïc fut attrapé dans une pince et on l'obligea brutalement à se mettre debout : c'était Groseille qui venait de s'emparer de lui. Il le souleva presque du sol et, l'examinant de la tête aux pieds, il grommela :

– Mmmouais, ça m'a l'air baisable…

La mâchoire défoncée, Loïc se débattit furieusement et parvint à se dégager. Mais il sentit les mains de Meg le reprendre en lui entourant affectueusement les épaules.

– Viens, mon chéri, t'inquiète pas. C'est juste pour s'amuser !…

Loïc, lui, voulait juste s'en aller. Il lui fallait trouver n'importe quel moyen pour déserter très vite cet endroit qui ressemblait de plus en plus à un piège infernal. Mais il était au centre d'une arène, plu-

sieurs commençaient de s'approcher, les regards convergeaient sur lui, et il se rendit compte qu'il ne pourrait pas leur échapper facilement.

– … On va rien faire que te déniaiser un peu…

Le ton persuasif de Meg le fit douter. Et puis, il ne voulait pas, comme elle le disait, avoir l'air « niais ». Mais surtout, s'il refusait de les suivre, ils allaient lui tomber dessus. À contrecœur, il se laissa entraîner.

Meg l'amena vers le fond de la salle, là où se trouvait la roue à aubes.

– Viens, mets-toi là-dessus…

Cela lui parut tellement saugrenu que Loïc tiqua.

– Mais… pour quoi faire ?

– Ben… Pour te faire niquer, bien sûr !…

Meg lui parlait toujours de son ton doucereux et tranquille, en lui glissant lascivement ses mains chaudes sur les bras et le dos, mais Loïc frissonna de peur.

– … C'est qu'y ont tous bien envie de se faire tes jolies p'tites seufs, tu sais, mon chéri.

Cette fois, c'en était trop.

– Non… Non, non, je veux plus… Ça va, laissez-moi…

Et il se dégagea des mains qui l'enveloppaient. Mais Groseille le rattrapa et le gifla à la volée.

– Ta gueule, bouffon. Viens ici !

Loïc resta abasourdi, la joue brûlante. D'une secousse il fut poussé et basculé sur la roue, dos contre l'arc de cercle que formaient les grosses pales en bois. Renard le saisit par les chevilles pour l'immobiliser, et Groseille lui retourna les bras en arrière. Prenant un des sandows qui avaient été préparés, il lui en entoura de deux tours les poignets ensemble, puis il le glissa sous une pale, tira pour le tendre, et il en passa les crochets l'un dans l'autre. On lui attacha les pieds de même, mais séparément, en les fixant aux montants de la roue de manière à les lui garder écartés. Il était ainsi complètement exposé, cambré, la tête renversée en arrière, le ventre tendu en l'air, les jambes ouvertes. Les pales lui entraient cruellement dans les reins, les caoutchoucs lui mordaient la peau des poignets et des chevilles, et, autour de lui, il ne voyait plus les autres qu'à l'envers, comme des pantins suspendus par les pieds au plafond. Il était abattu ; il sombra dans le désespoir. Toutes les attentes, les perspectives qu'il avait eues en venant ici s'étaient évanouies, il allait seulement servir de jouet sexuel – de nouveau. Et il était effaré d'apercevoir parmi ceux qui l'entouraient pas moins de filles que de garçons, sans qu'aucune ne montrât davantage l'intention d'intervenir en sa faveur.

Groseille lança à la cantonade :

– On va lui refaire son look ! Qui c'est qu'a une deuzeton ?…

L'anxiété de Loïc redoubla. Que voulait faire ce dingue ?!… Il entendit de nouveaux sifflets modulés quand, quelques instants plus tard, la touffe orange et rose de Meg se pencha en agitant une tondeuse électrique devant ses yeux. Un frisson d'effroi le traversa.

– On va te faire une belle coupe !

Groseille la lui arracha des mains.

– Je m'en occupe ! Je suis spécialiste.

Loïc, horrifié, gémit.

– Non, laissez-moi… s'il vous plaît…

Groseille n'accorda aucune attention à ses supplications. Il lui prit la tête, la plaqua méchamment sur le côté, et il lui repoussa les cheveux vers le haut. Loïc entendit avec épouvante le bourdonnement de l'appareil qu'on mettait en route. Quand le métal se posa en haut de sa joue, il poussa un cri et se débattit comme un désespéré. Ce malade allait le défigurer ! Mais, attaché comme il l'était, la tête bloquée, il ne pouvait rien faire pour échapper à son sort. Il entendit le garçon glousser de plaisir, et la tondeuse lui monta sur la tempe. Affolé, il sentit ses cheveux se redresser sous la morsure des petites lames, se tordre, puis le quitter en tombant par paquets. Il ne put retenir des larmes. Ce salaud l'arrachait à sa vie pour le forcer à entrer dans la sienne !

Il frémit d'horreur quand le froid de la grille se posa de nouveau sur lui, derrière son oreille, et remonta tout en haut, lentement, inexorablement. Puis elle lui vint sur le front, se glissa sous la racine de ses cheveux, et, comme les mandibules d'un scarabée teigneux, repartit pour suivre le sommet de son crâne. La joue déformée par les doigts incrustés dans son visage, il était absolument terrifié par le ronflement de la tondeuse qui rampait sur lui, et il poussait des gémissements désespérés en sentant les longues mèches de ses cheveux se redresser sous l'attaque de l'acier vibrant, tourner sur elles-mêmes, et tomber par terre.

Sa tête fut brusquement renversée, plaquée de l'autre côté, et le métal se posa sur sa pommette, s'apprêtant à le mutiler de l'autre côté.

– Attends… Laisse-le…

C'était la voix de Meg, toujours douce et tranquille.

– … Il est plus mignon, comme ça, au lieu d'une banale crête… On dirait une demi-lune !

La main qui le maintenait le relâcha, mais Loïc ne bougea pas. Il était anéanti. Il ne se rendait même pas compte de ce qui lui restait sur le crâne. Ce fut Meg, en lui passant gentiment la main pour l'épousseter, qui lui fit comprendre qu'il n'avait plus ses cheveux que sur la moitié de la tête !

– T'es magnifique, comme ça ! Avec du gel, tu vas te faire une coiffure d'enfer ! Tu vas déchirer !

Elle reprit la tondeuse des mains de Groseille.

– Mais il t'a fait du travail arabe ! Je vais t'arranger ça.

Pendant qu'elle achevait avec des gestes caressants de le raser de près, repassant soigneusement sur les derniers petits épis, ajustant la ligne de démarcation entre son crâne nu et ce qui restait de ses cheveux, le finissant derrière les oreilles ou sur la nuque, il continuait de pleurer doucement. Le mal était fait, et il était irrémédiable ; il lui faudrait des années pour retrouver sa tête.

Elle s'écarta enfin. Mais il sentit sa main un peu épaisse le prendre par la hanche, et il tressaillit dans ses liens quand soudain le rasoir électrique se posa sur son pubis. Le vrombissement reprit, et la tête métallique glissa autour de la base de son sexe. Il comprit que les petites lames passaient au travers du léger duvet qui avait commencé de lui venir là. Pour cela, il se fichait de le perdre, mais il était mortifié par la manière dont elle le manipulait, comment elle poussait son pénis d'un côté puis de l'autre pour l'atteindre partout, lui soulevant les bourses et le rasant par-dessous, puis lui caressant tendrement l'intérieur des cuisses, à petits coups, pour en faire tomber les poils fauchés. Loïc voyait que tout le monde s'était rassemblé autour de lui, et il se sentait ridicule, comme un poulet qu'on plume, un caniche qu'on toilette pour un concours.

– Ça sera plus propre, comme ça !

Quand Meg eut fini, elle éteignit la tondeuse, et elle revint se pencher sur lui.

– T'es vraiment trop chou, comme ça, mon chéri. T'es le clou de la fête ! Une réussite !

Mais Loïc ne l'écoutait pas car Gotha avait surgi de l'autre côté :

– Dommage qu'on n'ait pas de quoi t'en faire des vrais… Mais je t'ai trouvé ça…

Et elle déroula une guirlande d'épingles de nourrice qui cliquetèrent devant ses yeux. Ahuri, très inquiet de nouveau, il la vit préparer un tabouret sur lequel elle posa une bougie. Meg dit doucement :

– Elles sont très jolies, tes petites oreilles…

Elle lui en prit le lobe et le fit rouler entre le pouce et l'index.

– Elles sont tendres…

Loïc secoua la tête, redoutant ce qui allait suivre.

– Non ! arrêtez ! Pas ça !… Qu'est-ce que vous voulez faire encore ?! …

De nouveau Groseille lui plaqua la joue contre le bois.

– Ça va ! Fais pas ta rate ! Tu seras bien plus belle, après !

Gotha avait ouvert une épingle et en passait la pointe dans la flamme de la bougie. Puis elle se pencha sur lui. Il poussa un cri aigu en se cambrant sur la roue : elle lui avait percé le lobe de l'oreille avec l'aiguille brûlante !

Elle la referma. Toujours écrasé sous la poigne du garçon qui pesait sur lui de tout son poids, il la vit en chauffer une autre. Il gémit :

– Arrêtez ! Vous êtes fous ! Laissez-moi !

Il sentit les petits doigts lui reprendre le lobe, et aussitôt une seconde piqûre le fit bondir dans ses liens. La main de Meg caressa tendrement son bras retourné, remontant jusque sur le plat de son aisselle, complètement exposée par la position.

– Allons, c'est rien…

Groseille le relâcha, et tous l'examinèrent. Meg sourit, admirative :

– Tu vas bientôt commencer à ressembler à quelque chose !

Du bout du majeur, tandis qu'elle tenait ses autres doigts légèrement écartés et relevés dans une pose un peu précieuse, elle lui caressa l'aile du nez.

– Et sa truffe, elle est pas mignonne ? On dirait des petits bigorneaux!…

– T'as raison !

Groseille saisit Loïc par la mâchoire et lui bloqua de nouveau la tête contre la pale de bois. Gotha lui attrapa délicatement une narine et la lui écarta. Il eut juste le temps de protester :

– Non !…

Et il poussa un cri tout en se convulsant : une épingle brûlante l'avait traversé ! L'angoisse de penser qu'on lui avait perforé le nez était encore bien plus forte que la douleur. La pression sur son visage se relâcha, et il ramena la tête de côté en gémissant. Il sentit une goutte de sang lui couler le long du nez, et comme il était renversé en arrière elle lui descendit jusque dans le creux de l'œil. Meg l'essuya d'un doigt délicat.

Mais l'inquiétude le reprit quand Gotha ouvrit une boîte en carton, de la taille de celle d'un tube de dentifrice, et sur laquelle était inscrit en gros *EDEX*. En la voyant en sortir une seringue, son cœur s'arrêta. Le souffle coupé, il la regarda visser l'aiguille sur le tube, puis retirer le petit capuchon qui la protégeait. Il entendit Groseille insister :

– Mets-lui la dose, hein ?

– T'inquiète, je lui fais l'intégrale.

Loïc était tellement affolé qu'il ne parvint pas à émettre un mot. Au loin, une voix de fille très excitée, peut-être celle de Carol, s'exclama :

– Wow ! Ça va être chaud, ça !

Gotha dressa la seringue, tapota sur le tube, et poussa le piston jusqu'à ce qu'une première goutte apparût au bout de l'aiguille. Elle avait des gestes sûrs et précis, à croire qu'elle avait l'habitude des injections. Puis elle prit la seringue dans son poing, comme un criminel tient le couteau qu'il va enfoncer dans le cœur de sa victime, et à partir de là Loïc ne la vit plus. Il la sentit lui attraper la verge, lui enfermer le gland avec trois doigts en clocheton, le lui tirer, puis le faire légèrement pivoter sur son axe, plusieurs fois, comme pour le réveiller. Loïc restait dans l'attente, bouche ouverte, n'osant plus respirer, tétanisé par l'angoisse. Il était si contracté que la piqûre sur le côté de son pénis lui parut indolore, ce fut à peine s'il la devina. Mais elle dura longtemps, au moins dix secondes, et une sorte de brûlure le gagna progressivement. Il était paniqué : qu'était-ce, ce produit ? Quel effet allait-il lui provoquer ?!

Enfin, il comprit que l'aiguille avait été retirée, car la main de Gotha s'était refermée sur son membre. Elle resta ainsi quelques minutes, immobile, se contentant de le presser légèrement. Peu après, incrédule, il le sentit qui se mettait à bander, spontanément ! Il grossissait et repoussait les doigts de la fille, comme si une pompe le gonflait de l'intérieur.

Lorsqu'elle le lâcha, il demeura dressé, vertical au-dessus de son ventre. Autour de lui, plusieurs mecs le regardaient en se branlant, en attente. Il tressaillit quand la main chaude et enveloppante de Meg le lui reprit.

– On dirait que ça te fait de l'effet, mon petit chou !…

Elle gloussa. Elle le masturba doucement, et il sentit aussitôt sa verge achever de se raidir au point de se retourner sur son ventre. Il avait l'impression qu'il n'avait jamais bandé comme cela, qu'il ne l'avait jamais eue aussi dure.

Alors Gotha grimpa sur la roue, enjamba Loïc, s'accroupit au-dessus de lui et, lui attrapant le membre par-dessous, elle le dirigea habilement entre ses fesses. Il gémit, car il était tellement tendu que cela en devenait douloureux. Puis Gotha se laissa doucement descendre et le fit entrer en elle. Loïc poussa une longue plainte tandis qu'elle se sodomisait sur lui.

Mais il fut soudain muselé. Un mec – peut-être Groseille – était venu de l'autre côté, au-dessus de sa figure, et se posta sur ses bras attachés. Il le força d'ouvrir la bouche, et il y introduisit son sexe. Loïc, la tête à l'envers, manqua vomir en sentant le gland repousser sa langue, s'enfoncer dans sa gorge, tandis que le paquet des bourses contractées lui butait sur le nez. À demi étouffé, il remarqua à peine qu'on le saisissait au même moment par les hanches, qu'un autre organe se présentait entre ses fesses…

Pendant un temps sans fin, peut-être des heures, il fut la proie des garçons qui le prenaient en même temps, des deux côtés, mais également des filles qui venaient s'empaler sur lui, par-devant ou par derrière. Parfois aussi, quand l'une était accroupie sur lui, une autre se frottait la vulve sur son visage, se branlait le clitoris sur son nez. Ce furent elles surtout qui le torturèrent, lui pinçant les bouts de seins à le faire hurler, lui laissant couler la cire liquide des bougies sur les testicules, s'amusant à voir qui arriverait à lui enfoncer dans l'anus le plus de doigts à la fois. Cependant, même quand les garçons le violaient sans discontinuer, il ne débanda pas.

Petit à petit, il sentit une vase sombre et gluante l'envahir, la salle parut s'obscurcir, les voix se brouillèrent, et il sombra lentement.

Fête des Mères

Loïc sortit d'un sommeil profond comme un coma. Il était dérangé par une lumière crue, et la crainte indistincte d'un danger qui pourrait le menacer finit de l'éveiller d'un coup. Il cligna des yeux. Il crut halluciner : une grande soucoupe blanche tournait au-dessus de lui… Quand sa vue se stabilisa, il comprit qu'il s'agissait d'un macaron qui ornait le plafond et d'où pendait la boule miroitante d'un lustre. Il se demanda où il était. Il se sentait moulu comme si on l'avait tabassé, et son entrejambe l'élançait terriblement.

En reprenant progressivement conscience, son champ de vision s'élargit, et il s'aperçut que la pièce dans laquelle il se trouvait était très haute, avec de beaux murs beiges, des moulures mordorées. Les voilages d'une grande fenêtre, à demi protégée par des persiennes, filtraient la lumière ensoleillée d'un milieu de journée. Il tourna légèrement la tête et découvrit soudain qu'il n'était pas seul : un garçon, assis à côté du lit, le regardait. Loïc ne le connaissait pas. Et il n'avait jamais mis les pieds dans cette maison – ni dans aucune semblable d'ailleurs, il avait l'impression d'être dans un château. Il ne comprenait absolument pas comment il se trouvait là.

Le garçon, le voyant réveillé, lui fit un timide sourire :

– Bonjour…

Loïc le dévisagea. Il paraissait de son âge, assez fluet, avec un visage plutôt pâle ; ses cheveux bruns, pas très longs, à peine ondulés, laissaient dégagé son front lisse ; des sourcils effilés surlignaient de beaux yeux, doux mais soucieux ; et il gardait entrouvertes ses lèvres d'un léger rose, comme quelqu'un à la disposition des autres. Il était vêtu d'un pull bleu marine, assez ample, d'une matière souple et moelleuse, dont le col en V encadrait celui d'un petit polo blanc, et d'un pantalon de jogging gris clair. Il se tenait droit dans le fauteuil, et il l'observait avec attention. D'un air un peu inquiet, il demanda :

– Vous avez pu vous reposer ?…

D'un seul coup, Loïc se souvint du moulin. Tout ce qui s'était passé lui revint. Il porta la main à son visage, mais plus rien ne traversait sa narine ni son oreille, sur lesquelles il ne sentit que de légères croûtes. Cependant, quand ses doigts remontèrent sur son front, il se

convainquit qu'il n'avait pas rêvé : la partie gauche de son crâne était absolument nue. Il ne lui restait que la moitié de ses cheveux qui retombait, mollement, de l'autre côté. Il fut écrasé par ce violent retour de la réalité.

Il se redressa sur un coude. Il était perdu dans un grand lit moelleux avec des oreillers ourlés de dentelle, sous une couette en plumes, entre des draps blancs, épais et doux comme une caresse. À gauche, deux armoires aux formes anciennes entouraient une cheminée en marbre ; à droite, derrière le garçon, un miroir dans un cadre doré était accroché au-dessus d'une commode blanche, où s'épanouissait un petit bouquet de muguet et de roses pâles ; face à lui, devant la fenêtre, des livres et des classeurs étaient rangés sur un large bureau verni ; et, sur la banquette au pied du lit, un gros ours blanc en peluche s'allongeait nonchalamment comme sur sa banquise.

– Vous devez vous demander où vous vous trouvez…

Le garçon lui avait souri de nouveau, et à chaque fois son visage s'éclairait d'une douceur que Loïc ne pensait avoir rencontrée chez aucun autre. Le vouvoiement accentuait l'impression d'étrangeté, mais aussi d'aménité – il n'avait pas l'habitude de recevoir du « vous » de la part des commerçants, et encore moins de quelqu'un de son âge.

– Je m'appelle Fabrice… C'est Anselme, le garde-chasse de mon père, qui vous a recueilli. Tous les dimanches, il organise des battues et, ce matin, en passant à côté du vieux moulin, une odeur de feu de bois l'a attiré. Il y a surpris vos… vos amis qui dormaient après la « fête » qu'ils ont faite cette nuit… Il vous a trouvé dans une situation difficile, paraît-il…

En repensant à cette scène, à ce qu'il avait vécu, Loïc eut un sursaut de répulsion ; son estomac se contracta comme à l'annonce d'un vomissement, et la tête lui tourna.

– … Il vous a ramené chez nous, et nous vous avons installé dans ma chambre. Il ne m'en a pas dit beaucoup plus, sauf que vous avez été maltraité. Je l'ai bien vu, d'ailleurs, quand il vous a débarbouillé…

Loïc piqua un fard en se rendant compte soudain qu'il était entièrement nu dans le lit, et il se renfonça sous la couette. Un inconnu s'était occupé de lui faire la toilette ?!…

– Ne vous inquiétez pas. Il a pensé à rapporter vos affaires. Vos chaussures sont ici, mais il a cru bon de mettre vos habits à la machine… Ils sont en bas, dans le sèche-linge. Par contre, il n'a pas trouvé vos… vos sous-vêtements…

Loïc ne dit rien. Il avait l'impression que Fabrice, qui le fixait intensivement, le contemplait comme un extraterrestre.

– Que vous ont-ils fait ? J'ai vu ces épingles qu'il vous a retirées. Vous avez dû souffrir horriblement… Il faut que vous sachiez qu'Anselme est en ce moment à la gendarmerie.

Loïc haussa les sourcils.

– Oui, parce que mon père est absent. Il est souvent à l'étranger pour affaires. Nous n'avons pas encore réussi à le joindre, mais nous lui avons laissé un message.

Pierrick et sa bande dénoncés aux gendarmes ? D'un côté, cela lui faisait bien plaisir qu'ils eussent enfin à s'expliquer, mais il craignit les représailles : son frère serait capable de lui reprocher d'être la cause de ses ennuis !…

Fabrice lui sourit de nouveau.

– Vous devez avoir faim. Je vais aller vous chercher de quoi manger.

Il ouvrait la porte quand il s'arrêta.

– Et… et vous, comment vous appelez-vous ?

Loïc le regarda : le garçon le troublait par la finesse de son visage et de ses mains, la tranquillité de ses mouvements, de sa voix, ses habits riches, confortables, sa façon de se déplacer sans bruit sur le tapis marron glacé – il n'avait pas de chaussures, seulement d'épaisses chaussettes écrues… Il s'aperçut que celui-ci attendait.

– … Loïc.

– C'est un beau prénom… Ne bougez pas ; je reviens.

La porte se referma. Loïc se laissa aller en arrière, et sa nuque s'enfonça dans un nuage de duvet tandis que son corps nu se coulait au milieu des draps frais, d'une douceur étonnante. Malgré son long sommeil, il était cassé. Il passa de nouveau une main hésitante sur son crâne. C'était incroyable, il ne l'avait jamais senti comme cela, il était lisse comme un œuf, il en découvrait la forme, la peau. Puis il vint sur la limite nette au sommet de la tête, là où commençaient les cheveux, et le contraste avec la fluidité des mèches qui retombaient de l'autre côté était hallucinant.

Il repensa à ce qui lui était arrivé, ce que les autres lui avaient fait, et il se demanda ce qui s'était passé après son évanouissement. Il les haïssait tous, Pierrick le premier, lequel n'avait pas levé le petit doigt pour le défendre ! Ils n'avaient qu'à se débrouiller avec les gendarmes, à présent… Le garde-chasse lui avait-il réellement fait la toilette ? Il se passa la main sur le corps et n'y trouva effectivement plus trace de bougie. Son pénis ne semblait garder non plus aucun souvenir de la piqûre, mais il était encore endolori, et il le démangeait ; son anus surtout était très irrité ; enfin, il avait aussi envie de soulager sa vessie. Tous ses membres étaient pris d'une langueur douloureuse, et il s'étira dans la tiédeur du lit. Honteusement, il sentit soudain son

sexe se soulever – un prolongement de l'effet du produit qu'on lui avait injecté ?

Un moment plus tard, la porte se rouvrit, et Fabrice entra avec un plateau qu'il posa sur la table de chevet.

– Redressez-vous, si vous voulez déjeuner…

Loïc s'assit, laissant le garçon lui relever les oreillers et les lui caler dans le dos, et il était embarrassé de se faire servir, son torse nu sortant des draps. Mais quand on lui mit le plateau sur les genoux, il n'y pensa plus : une faim de loup lui monta d'un coup en découvrant une tasse de café au lait fumant, de longues tartines de baguette fraîche, avec beurre et deux confitures, plusieurs viennoiseries, un grand verre de jus d'orange, et même des œufs au plat avec du bacon. Devant son émerveillement, Fabrice prit un air modeste.

– Il est plus d'une heure : c'est un brunch qu'il vous fallait, après toutes les avanies vous avez endurées…

– C'est… c'est vous qui avez fait ça ?

Il avait du mal à vouvoyer un garçon de son âge, mais il adoptait les façons de son hôte.

– Le dimanche, la gouvernante n'est pas là, et quand mon père est absent, faut bien que je me débrouille seul !

Loïc mangea avec un plaisir non dissimulé. Il n'avait jamais eu de petit déjeuner aussi fastueux, et il ne savait où donner de la tête. Après ce qu'il avait vécu, il lui semblait enfin se reconstituer. Il craignait seulement qu'un événement funeste ne vînt brusquement faire éclater la bulle de ce moment. Mais dans la tranquillité de cette chambre magnifique, dans ce luxe incroyable, veillé par cet hôte prévenant, il finit par se convaincre que rien ne pouvait plus lui arriver.

Le garçon s'était rassis dans le fauteuil, un fauteuil de style ancien, tapissé, et il le regardait manger, accoudé, la joue appuyée sur sa main repliée, sans le quitter des yeux ; il paraissait fasciné. Loïc chercha à comprendre un peu mieux chez qui il était.

– Et vos parents… ils sont pas là ?…

– Non, mon père est souvent absent.

– Mais… votre mère, elle est avec lui ?

– Non… Elle est décédée. Je ne l'ai jamais connue. Elle est morte en me mettant au monde.

Loïc se tut, craignant d'avoir fait un impair. Il lui revint soudain que ce dimanche était précisément le jour de la fête des Mères ! Fabrice ne parut pas lui en tenir rigueur, mais il changea de sujet.

– J'ai quatorze ans et demi. Et vous ?

– Oui… aussi.

En fait, Loïc venait de les avoir, mais il ne voulait pas s'avouer plus jeune que son hôte. Fabrice poursuivait :

– Je suis à l'« Immaculée Conception ». Vous ne devez pas y être ? Je ne vous y ai jamais vu…

– Non… Je suis à « Jean Macé »…

– C'est bien ?

– Ça va…

– Moi, j'aime bien l'« Immac ». On peut travailler tranquille… Je suis en seconde, dans la section européenne allemand. Et vous ?

Loïc fut de nouveau embarrassé :

– Non, en troisième… Je passe en seconde en septembre.

– Oui, c'est normal, j'ai une année d'avance…

Le garçon disait cela naturellement, sans prétention, comme un simple fait. Puis il leva les yeux sur le front de son hôte ; il semblait impressionné.

– Et… votre coiffure, c'est…

Loïc affecta un ricanement amer.

– Ouais, c'est les autres, là-bas, qui m'ont fait ça !…

– Ah… Je me disais aussi que vous ne deviez pas aller en cours, même à Jean Macé, avec cette coiffure !…

Loïc fut un peu vexé par ce « même à Jean Macé », mais il ne releva pas. Fabrice prit une inspiration, comme quelqu'un qui se jette à l'eau.

– Est-ce que je peux vous poser une question ?

Loïc le regarda, étonné qu'on eût de telles précautions avec lui.

– Ben, oui…

– Je veux dire : une question… personnelle.

– Mais… ça dépend… Quoi ?

Fabrice paraissait avoir du mal à se lancer.

– Je voudrais savoir… Qu'est-ce que ce que ces gens vous ont… vous ont fait, cette nuit ?…

Comme Loïc le dévisageait, surpris, le garçon se dépêcha d'ajouter :

– … Si cela ne vous gêne pas d'en parler, naturellement !…

Loïc haussa les épaules. Encouragé, Fabrice demanda :

– Ils vous ont… torturé ?

– C'est à peu près ça.

– Vous avez subi des… des sévices ?

Cette fois, Loïc baissa les yeux. Il était étonné des curiosités de ce petit catholique. Celui-ci inspira de nouveau, puis reprit :

– Vous m'arrêtez si vous ne voulez pas évoquer cela… Mais, quand Anselme vous a soigné, j'ai vu… dans quel état vous étiez… Ils vous ont… ils ont « abusé » de vous ?

Loïc fut déconcerté. De repenser à ces obscénités dans cet endroit cossu, de discuter de sexe avec ce fils de riche, lui semblait décalé, à la fois surréel et indécent ; mais l'intérêt qu'on portait à ce qui lui était arrivé le flattait tout de même.

– Oui…

Et, petit à petit, il en vint à raconter les épisodes de sa nuit, heureux de se défouler en chargeant Pierrick et sa bande. Fabrice s'était rencogné dans le fauteuil, et il écoutait attentivement, comme captivé de rencontrer quelqu'un qui avait connu une expérience pareille.

Quand Loïc eut fini, il y eut un silence, puis Fabrice piqua du nez timidement.

– En fait, si je vous demande tout cela c'est que… – je vais vous faire un aveu !… – j'aimerais savoir un jour ce que cela fait d'être… d'être brutalisé.

Surpris, Loïc dévisagea le garçon qui avait légèrement rosi. Mais celui-ci releva les yeux et soutint son regard.

– Cela vous étonne, n'est-ce pas ?… Je ne sais pas comment vous l'expliquer. Moi-même, je ne comprends pas.

Il se détourna.

– Il y a des jours où je souhaiterais être enserré dans des bras… forts, puissants… Parfois, cela me prend, je voudrais être tenu, ligoté, à ne plus pouvoir bouger… J'aurais envie d'être écrasé…

Loïc était déconcerté. Jamais il n'avait eu de tels sentiments, et encore moins après ce qu'il venait d'endurer. Il aurait eu plutôt envie de punir ses tortionnaires en leur faisant subir ce qu'eux-mêmes lui avaient infligé… Fabrice appuya les avant-bras sur les genoux, et il continua, sans plus regarder Loïc.

– Cela provoque en moi des fantasmes… Le principal d'entre eux, c'est d'être l'objet d'un enlèvement. Des hommes sont en planque dans une voiture… ils me guettent… lorsque je passe à côté d'eux, ils se jettent sur moi. Ils me tordent les bras dans le dos… ils m'attrapent par les cheveux… me plaquent la main sur la bouche pour me bâillonner. Ensuite, ils me ligotent…

Il resta silencieux un moment. Après une nouvelle hésitation, il poursuivit :

– J'ai même, dans le tiroir de la commode, des… des cordes et quelques… des accessoires… avec lesquels, parfois, je mets en scène ces obsessions…

Loïc se taisait, pris par cette singulière confession ; personne ne s'était jamais confié à lui aussi intimement. Fabrice releva la tête, le regarda. Il semblait gêné de se livrer, de révéler les parts les plus obscures de son âme, mais, en même temps, en manque d'épanchements.

– Vous allez vous moquer de moi, mais j'aimerais un jour connaître l'impression que cela fait d'avoir ses vêtements… arrachés…

Il détourna les yeux.

– … D'être enchaîné… d'être fouetté… et même de… de se faire posséder !…

Il avait piteusement repiqué du nez sur ces derniers mots. Mais, incapable de s'arrêter, il ajouta :

– Je voudrais savoir ce que cela fait d'être… d'être pris comme une femme…

Il s'interrompit de nouveau, saisi par la confusion que lui causait cet aveu, et releva brièvement la tête pour guetter la réaction de Loïc. Celui-ci vit que les joues du garçon s'étaient ennuagées d'une légère teinte framboise.

– Ils… Ils vous l'ont… euh… ils vous l'ont fait, à vous ?…

Loïc mit un temps à répondre, mais il finit par acquiescer d'un petit mouvement de tête. Fabrice ajouta, comme pour lui-même :

– J'aurais dû être à votre place… Comme cela, j'aurais su !… Mais, en réalité, je crois que je ne l'aurais pas supporté.

Loïc en l'écoutant se sentait mal à l'aise. D'une certaine façon, ce que le garçon lui disait l'écœurait. Quand il se souvenait de ce qu'il avait vécu, il ne pouvait concevoir qu'on désirât le vivre ! Fabrice conclut amèrement :

– En fait… je crois que je voudrais qu'on me punisse d'exister. Je voudrais qu'on me débarrasse de moi.

Et, comme dans l'attente d'un assentiment, il regarda cette fois Loïc droit dans les yeux, lequel ne broncha pas, ne sachant que répondre… En écoutant le récit de Fabrice, il avait essayé de l'imaginer entre les mains d'un homme, kidnappé, ligoté, mais ces fantasmes l'avaient laissé froid. Lorsqu'il lisait des mangas, il reconnaissait qu'il aimait y voir des filles attachées, et même brutalisées. Il n'était pas spécialement sadique, mais cela l'excitait de les découvrir dans ces circonstances scabreuses – comme la plupart de ses copains d'ailleurs. En revanche, un garçon dans cette situation ne l'intéressait pas, cette étrange inversion le rebutait plutôt ; il fallait être un Renard pour s'y complaire !… Il avait commencé de comprendre que la violence n'était parfois qu'une forme de sexualité, et il était donc normal qu'elle ne l'aiguillonnât que lorsqu'une fille en faisait les frais.

Il dévisageait pensivement ce garçon qui lui avait avoué espérer d'être pris comme une femme… Il devait reconnaître qu'il paraissait très doux, et, il s'en rendait compte petit à petit, qu'il avait en réalité quelque chose de féminin. Il devait être homo, lui aussi. En même temps, il ne ressemblait en rien à un Renard !… Se souvenant du dernier manga qu'il avait lu, par curiosité, pour essayer, il imagina Fa-

brice attaché sur une chaise, les yeux bandés… Kisogi le tient par les cheveux, lui renverse la tête en arrière, il lui enfonce lentement l'aiguille d'une seringue dans le cou… Il frissonna. Le cou de Fabrice, en fait, était assez attirant, pas moins que celui d'une fille, sans vraie différence, tout aussi lisse et velouté, et on avait tout autant envie d'y porter la main… L'homme lève sa cravache, il le frappe… Il prit conscience que ces fantasmes commençaient à l'émoustiller. Il se hasarda, et il imagina qu'il s'emparait lui-même du garçon. Tout de suite, des images lui vinrent où il le bousculait, le giflait, il le jetait par terre. Une bouffée était montée en lui, d'un coup. D'où lui sortait-elle ? De son espoir de se venger de ce que lui-même avait subi ? de faire payer ceux qui l'avaient maltraité, et en particulier Pierrick qui l'avait trahi ?… Il fut déconcerté en prenant conscience de l'érection qu'il avait attrapée ; et plus encore de son désir inattendu d'entrer dans l'autre monde, de passer dans celui des Renard, des Groseille…

Fabrice se redressa et lui sourit pauvrement.

– Vous devez me prendre pour un fou à lier.

Loïc ressentait plutôt la faiblesse qui émanait de ce garçon. Et, en fait, il y reconnaissait ce qui l'attirait chez une fille, la délicatesse, la fragilité, la vulnérabilité… Il repoussa le plateau et ordonna :

– Apporte mes vêtements.

Il fut lui-même surpris du ton autoritaire qu'il avait adopté, du tutoiement qui lui était venu. Mais il ne fut pas moins étonné de voir Fabrice tressaillir, rougir franchement cette fois, soudain ému, et se lever aussitôt.

– Bien sûr… Tout de suite.

Il s'approcha du lit.

– Vous avez terminé ?

Loïc hocha de tête. Il regarda le garçon sortir avec les restes de son repas. Il était un peu étourdi, anxieux de ce qu'il avait tout à coup initié, mais excité d'endosser le personnage d'un « méchant », impressionné par la perspective de le découvrir de l'intérieur. Cela lui était venu sans réfléchir, sur un élan subit, or à présent il se sentait inquiet de s'être lancé dans un rôle dont il ne connaissait pas la première ligne. Toutefois, que le garçon eût conservé le vouvoiement même après que lui-même l'eût tutoyé le rassurait un peu, c'était comme une validation, la verbalisation de leur rapport asymétrique.

Fabrice revint avec ses vêtements, et Loïc le dévisagea. Il semblait léger, sans lourdeurs, avec effectivement, vaguement, une allure de fille – et bien qu'il eût un vrai visage de garçon. Sa gentillesse le faisait paraître délicat, fragile, mais le désignait aussi comme une proie. Il se rendit compte que l'idée de le maltraiter le titillait de plus en plus…

– Votre blouson est encore humide, mais le jean est à peu près sec. Cela ira ?

Loïc ne répondit pas. Fabrice tournicota avant de demander timidement :

– Vous voulez que je vous prête un… un de mes boxers ?

– Non.

Cependant, le besoin que Loïc avait retenu depuis son réveil devenait pressant.

– Où sont les toilettes ?

– La porte là, de l'autre côté… Euh… Je vous laisse vous habiller ?… Vous m'appellerez quand vous serez prêt ?

Quand Fabrice fut sorti, Loïc écarta la couette et se leva, nu au milieu de la chambre. Surpris par la douceur du tapis marron glacé dans lequel ses orteils s'enfonçaient, il fit le tour du lit et poussa la porte qu'on lui avait désignée.

Il entra dans ce qui était la salle de bains privée de ce jeune garçon, une salle de bains complète, avec baignoire, bidet, et W.C. Il n'en avait jamais vu de si belle. Il s'avança devant le lavabo et, non sans appréhension, leva les yeux sur la glace. Au premier regard, il eut un choc et se détourna. Il ne s'était pas reconnu !

Après un temps, il s'obligea d'y revenir. Il était coupé en deux, comme une cassate vanille-café : à gauche, il était à nu, on aurait dit le crâne d'un enfant atteint du cancer, tandis qu'à droite il gardait tout l'éclat de ses cheveux, dont les mèches par contraste paraissaient encore plus belles, plus souples, indécemment opulentes. Il regardait ce côté, et il se voyait comme il se connaissait ; puis il clignait des yeux, et il se découvrait comme il ne s'était jamais imaginé. C'était un cauchemar !… Évidemment, en rentrant chez lui, il allait devoir tout raser. Il n'avait pas le choix, il ne pouvait effectivement pas rester comme cela, sa mère le tuerait ! Il eut un nouveau sursaut de rage contre Pierrick et sa bande. L'envie de se venger revint en force, et en particulier de ces garces qui avaient joué avec lui sans le laisser accomplir ce qu'il avait tant espéré… Toutefois, après un moment passé à se contempler d'un côté puis de l'autre, il reconnut que, en attendant, cette coiffure lui donnait un look assez incroyable, saisissant, qu'elle lui conférait un certain panache. Il comprenait qu'elle eût impressionné le petit catho !

Un peu rasséréné, il s'assit sur le siège immaculé des W.C., et il se libéra de l'eau qui lui comprimait le ventre. En observant le jet jaune éclabousser la faïence luisante, en se voyant dans cette situation, sur cette cuvette, nu dans cette pièce superbement aménagée, il ressentit une forme de satisfaction à prendre possession du lieu en le salissant. D'une certaine manière, c'était comme violer une jolie fille : le plaisir

de profaner la beauté. Il aurait bien aimé y déposer aussi un colombin, mais ses intestins semblaient bloqués.

Il tira la chasse. Il retourna dans la chambre, enfila son jean, et comme il faisait bon dans la pièce il resta torse et pieds nus ; il pensa que cela lui donnerait un air plus *hard*, tout à fait décalé avec l'atmosphère précieuse du lieu, avec l'aspect bien sage, bien poli, de son occupant.

Il prit le temps d'examiner l'endroit où il se trouvait et, en remarquant la commode blanche, avec son bouquet de muguet et de roses, il se rappela ce qu'avait dit le garçon. Piqué par la curiosité, il ouvrit un tiroir… Ce fut dans le dernier, tout en bas, sous des combinaisons de ski et autres vêtements qui ne devaient pas servir tous les jours, qu'il découvrit de la corde. De l'épaisseur de son petit doigt, elle était blanche et lisse, plus proche d'une drisse de bateau de plaisance que de la corde en chanvre d'un pendu. Il se demanda ce que le garçon faisait exactement avec cela. L'idée de le voir attaché l'aiguillonna. Il se rendit compte qu'il était en train de s'y faire, que l'envie lui venait de le brutaliser comme une fille…

Soudain il aperçut, tout au fond, un objet long et fin. Il le saisit, et il sortit… une cravache ! Cette découverte le confondit. Retenant son souffle, il examina son osier torsadé, la languette repliée sur elle-même qui la terminait, son manche en bois recouvert d'un cuir velouté, vert anglais. Il se releva. Il se tapota la paume en essayant de s'en représenter l'effet ; il devait être redoutable. C'était manifestement une pièce d'équitation, mais à la façon dont elle était camouflée, et après la confession qu'il avait entendue, il pouvait imaginer que le garçon la réservait à une autre utilisation… Il était impressionné comme s'il avait tenu une arme ; rien qu'en la voyant dans sa main, son sexe s'était enflé de nouveau et se trouvait à l'étroit dans son pantalon. Il se demanda pourquoi l'idée du fouet était si excitante.

Il referma le tiroir. Prenant une voix sévère, il appela :

– Fabrice !…

Le garçon entra silencieusement. Loïc vit tout de suite qu'il fut intimidé de le découvrir torse nu, campé face à lui, droit dans son jean noir, avec son crâne à demi rasé, ses cheveux retombant de côté. Dès qu'il remarqua la cravache dans sa main, il se reprit à rosir. Cela rehaussa ses pommettes, et il n'en fut que plus joli, plus fragile – plus « jeune fille ». Mais Loïc commençait de percevoir dans la douceur de ce regard quelque chose d'insupportable, de provocant presque, et qu'il eut besoin de casser.

– Baisse les yeux.

Fabrice tiqua, mais il obéit aussitôt, et Loïc fut rassuré de voir que le personnage qu'il s'était composé fonctionnait si bien. Dans cette attitude de docilité, Fabrice était d'autant plus attirant par sa délicatesse,

sa disponibilité. Et il ressentit l'envie de le battre – un peu comme, pour passer sa rage, on jette une porcelaine précieuse sur le carrelage… Il lui présenta la cravache en la lui mettant sous le nez.

– D'où ça vient ?

Fabrice avala sa salive.

– Elle était à ma mère… Elle faisait de l'équitation.

– Pourquoi l'as-tu cachée ?

– Parce que…

Loïc le laissa patauger un moment. Puis il insista :

– Parce que quoi ?

– C'est un souvenir…

Bien que Fabrice gardât le nez baissé, Loïc vit qu'il rougissait de plus belle. Sa honte s'était encore accrue car, s'il ne mentait pas, il ne disait évidemment pas toute la vérité. Loïc, qui commençait à se prendre à ce jeu de rôles, adopta un ton plus cassant.

– Oui, c'est surtout parce que t'as peur qu'on te fouette !

Fabrice ne répondit rien, très gêné. Loïc examinait les petites mèches en suspens qui s'éparpillaient sur le front, qui se courbaient de la tempe vers l'oreille comme une plume, les sourcils aériens, les paupières abaissées dans l'attente de l'inconnu, et la bouche toujours à peine entrouverte – pour des cris ? pour des baisers ? pour se faire engorger par un sexe ?… Ce qu'il ferait de lui n'était pas clair, mais maintenant il savait que, d'une manière ou d'une autre, il allait se l'approprier. Il pensa qu'il avait en main le manche que la mère de Fabrice elle-même avait tenu, et il se demanda si le garçon en avait conscience – c'était peut-être cela qu'il attendait, sans se l'avouer, se faire fouetter par sa mère pour le punir de l'avoir tuée ?

Il lui pointa le ventre de la cravache, pour le provoquer. Il lui remonta sur le torse, s'arrêta dans l'échancrure en V du pull bleu, et il s'y enfonça, le repoussant légèrement sur le côté. Il poursuivit sa progression, lui tapota le menton par-dessous pour le forcer à relever la tête, mais le garçon garda les yeux baissés. Il passa sous la mâchoire, caressa le cou, grimpa sous l'oreille. Il regretta qu'il n'eût pas les cheveux plus longs pour y pénétrer comme dans ceux de la Japonaise. Il redescendit, se glissa cette fois sous le col du polo qu'il repoussa sur le côté avec le pull, et il dévoila une fine chaînette dorée. Fabrice ne bougeait pas, il se laissait totalement faire, sa malléabilité était très troublante. Loïc écarta encore les vêtements, et comme ils étaient plutôt amples et le garçon, mince, il put lui découvrir l'épaule partiellement. Étroite, bien dessinée, blanche comme celle d'une fille, si elle était un peu plus anguleuse, elle paraissait néanmoins tout aussi tendre, soyeuse, semblable à la chair d'une pêche ; il eut envie de la marquer.

Il tourna autour de Fabrice en continuant de l'examiner. L'oreille, délicatement ciselée, menait à la nuque, à demi cachée sous les légères ondulations brunes, et surplombait le cou qui s'enfonçait dans l'encolure du polo blanc ; vu de près, il se confirmait d'une fascinante tendreté. Une constellation de tout petits grains de beauté, à peine visibles, s'étendait depuis le bord du menton, en bas de la joue, et remontait vers la tempe. Loïc abaissa les yeux et, sous ses vêtements, il devinait le garçon svelte, délié, agile. Il était baigné par sa présence : le parfum d'un shampoing de qualité émanait de ses cheveux, une odeur de lait corporel, de son cou, et une suave tiédeur, tout juste perceptible, de sa peau, traversant les habits qui en étaient pénétrés… Il passa l'osier sur le dos des cuisses prises dans le jogging gris clair, sur les fesses qui dépassaient du pull, et il les tapota légèrement. Il avait l'impression de prendre possession de lui petit à petit.

Il revint face à lui, accrocha le bas du pull de la pointe de la cravache, le souleva.

– Enlève ça.

Ce ton d'autorité, sec, lui venait maintenant facilement. Fabrice s'exécuta aussitôt. Il attrapa le pull par le col et le tira avant de le laisser tomber sur la couette, où il fit par contraste une tache presque noire. Loïc fut frappé de ce que le garçon était à présent entièrement habillé de blanc, dans des tons légèrement différents – blanc pur, gris clair, beige pâle –, mais tous également immaculés, et tous dans des matières différentes – un nid d'abeille serré pour le polo, un molleton velouté pour le jogging, un coton aux fins sillons moelleux pour les chaussettes –, plus douces les unes que les autres. Il paraissait lumineux comme une mousse de lait. Cela lui sembla d'une recherche étonnante pour un garçon, même les filles s'habillaient rarement avec ce soin… Il accrocha du bout de la cravache le polo à son tour.

– Ça aussi.

Fabrice l'attrapa par le bas, le tira du pantalon, et l'ôta par la tête. Loïc suivait ses contorsions comme celles d'un strip-tease. Il reprit son jeu avec la cravache, la glissa sur le torse nu, faisant sauter la médaille dorée de première communion. Il titilla les tétins, et il les vit saillir sous la languette de cuir. Il remarqua que la poitrine était parcourue de brefs tressaillements, le garçon était pris d'un tremblement, comme s'il avait froid malgré la douceur qui régnait dans la chambre – il devait être envahi par une vive émotion. Loïc passa le long de la taille, sur la ceinture du jogging, formée de petites côtes élastiques serrées qui épousaient exactement les hanches et le ventre plat, et d'où sortait un cordon négligemment noué, manifestement inutile. Il descendit sur le devant du pantalon qui ne masquait guère l'arête de l'organe mobile qu'il abritait et qui s'était déjà soulevé à demi. Le garçon était donc aussi excité que lui. Il le provoqua en le tapotant de

gauche et de droite, et Fabrice eut un sursaut, ne pouvant s'empêcher de contracter le ventre à ces agaceries… Loïc lui releva le menton de la pointe de la cravache.

– Lève la tête.

Fabrice soutint le regard de Loïc.

– Maintenant, je vais te fouetter, petit vicieux.

Il sentit lui-même, engendré par ces mots, un frisson qui le traversa. Les yeux de Fabrice aussitôt se troublèrent, et il les rabaissa, reprenant une attitude humble.

Loïc alla prendre un morceau de corde dans la commode, puis il revint se placer derrière le garçon.

– Les mains dans le dos. Dépêche-toi.

La dernière injonction était inutile, car Fabrice croisa docilement les poignets sur les fesses. Loïc n'avait jamais ligoté personne, mais il avait lu de nombreuses bandes dessinées ; il opta pour la solution la plus simple. Il remonta les avant-bras du garçon pour qu'ils fussent parallèles, les coudes pliés à angle droit, et il enroula la cordelette autour des poignets ensemble. Quand il serra, Fabrice eut un bref tressaillement. Il improvisa un nœud, il fallait seulement qu'il tînt, peu importait qu'en réalité on pût s'en libérer. Et, tandis qu'il lui passait la corde, qu'il lui maniait les bras, qu'il le touchait, l'excitation montait en lui. Ce qu'il avait ressenti devant des dessins de mangas se matérialisait soudain, cela devenait maintenant concret – comme cela devait l'être pour sa victime.

Il retourna fouiller dans les tiroirs de la commode et y trouva une écharpe blanche, dans une laine très fine, souple, étonnamment douce. Il lui en banda les yeux, et il la noua solidement derrière la nuque.

Il revint face au garçon. De l'avoir aveuglé, il fut plus confiant. Torse nu et attaché, Fabrice ressemblait à présent à un jeune condamné amené pour être pendu, ou fusillé. Il lui tapota la joue du bout de la cravache, descendit dans le cou, y donna un petit coup, plus vif. Il sentit que son organe durcissait de plus en plus. Pourquoi le cou le captivait-il à ce point ? Fabrice avait sursauté, mais il resta en place ; son membre soulevé apparaissait plus nettement dans le jogging.

Loïc lui caressa le tour du bras avec l'osier ; et il s'apercevait que la ligne en était belle, tendre, attirante. L'envie de le frapper réellement montait en lui comme du lait sur le feu.

Il se remit à marcher autour du garçon, et il s'arrêta derrière lui, contemplant le dos que la position des bras à l'équerre laissait découvert, seuls les reins étant masqués, les omoplates au contraire saillant plus qu'à l'ordinaire. Et soudain, sans l'avoir prémédité, il lui donna de revers un coup en travers du dos. Mais le garçon ne sourcilla pas, et la trace resta pâle, à peine visible. Loïc comprit qu'il n'avait pas osé le frapper véritablement. Il se recula, et il envoya un coup droit, mieux

appliqué. Cette fois, Fabrice tressaillit, et la marque apparut plus nettement.

Loïc le frappa de nouveau, à plusieurs reprises, prenant de l'assurance. Maintenant Fabrice gémissait, parfois poussait un cri, trébuchait et se rattrapait en avançant le pied, il avait de la difficulté à demeurer immobile. Une demi-douzaine de stries s'entrecroisaient au milieu de son dos.

Pris par l'effervescence qui montait en lui, Loïc se remit face au garçon. Le ventre, poinçonné du petit nombril, l'attirait particulièrement. Il y envoya un premier coup, assez faible, et comme Fabrice, contractant les abdominaux, semblait le supporter plutôt facilement, il lui en donna un autre, plus fermement. Au troisième, qu'il lui porta juste sous les tétins, Fabrice poussa un cri et ne put s'empêcher de reculer. Loïc se souvenait de la dernière image du manga où Kisogi se préparait à fouetter les seins de la jeune femme ; mais il n'osa pas le faire, connaissant d'expérience combien ces petites pointes étaient sensibles.

Emporté par son émotion, ne sachant plus sur quoi la diriger, il attrapa soudain le garçon par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et d'une secousse le tira vers lui. Fabrice se tordit en poussant un gémissement de surprise.

– À genoux, salopard !

Il frissonna de nouveau du ton autoritaire qu'il avait adopté ; il était enivré par le pouvoir que lui avait donné celui qui s'était confié, qui s'était remis entre ses mains. Loïc était dans la peau d'un autre, un geste amenait le suivant, il ne réfléchissait plus, il était dans l'instant, pris d'une nécessité. Fabrice s'empressa d'obéir, comme quelqu'un qui ne sait pas ce qu'on va faire de lui, mais qui ne veut surtout pas déplaire. À l'aveugle, il plia les jambes, mettant l'un après l'autre les genoux à terre.

Loïc jeta la cravache sur le lit, et il se défit nerveusement, abaissant d'un coup la fermeture de son pantalon, sans cesser de contempler le garçon qui attendait son sort sans broncher. Il se sentait délivré, libre d'accomplir n'importe lequel de ses désirs, même le plus crapuleux. Il dégagea sa verge qui, enfin libérée, s'étendit dans la lumière, et il enfonça la main gauche dans les cheveux bruns, agrippant la tête, la renversant en arrière – la simple sensation des mèches souples qui se tordaient entre ses doigts l'excita vivement. Il empoigna son membre, l'amena sur le garçon, et il lui frôla lentement les lèvres. Fabrice sursauta à ce contact auquel il ne s'attendait pas. Loïc fut parcouru d'un long frisson depuis le coccyx jusqu'à la nuque.

Il aurait voulu faire durer ce moment, mais son impatience fut la plus forte, il ne put s'empêcher de le tirer à lui et de l'empaler. La sensation de son gland qui se décalottait en s'introduisant dans la bouche

le sidéra. Le souffle coupé, il se sentit qui progressait sans difficulté à l'intérieur de cette cavité, humide et tiède, satinée, tressaillant sous son intrusion ; la langue qui s'affolait sous son membre l'exaspéra, et il en vit des soleils. Il se raccrocha à cette tête dans laquelle il entrait et en goûta la forme ronde et solide, ce qui rehaussait étonnamment les commotions qu'il recevait de son sexe. Il découvrait la satisfaction aiguë de s'enfoncer dans des cheveux soyeux, d'y fourrager, d'y crisper les doigts, de faire mal. Il eut le sentiment qu'il vivait à cet instant une expérience supérieure encore à ce que la bouche de Meg lui avait fait connaître – parce qu'il n'était plus passif et qu'il menait le jeu ?

Très vite il fut appelé par le vide, le démon de la volupté le démangea, l'obligea d'explorer plus loin cet antre de douceur, et il finit de l'amener à lui. Il put pénétrer aux deux tiers avant de rencontrer une résistance. Mais lorsqu'il sentit son gland se heurter au fond de la gorge, il fut pris par une fulgurance. D'un coup, sans avoir compris ce qui lui arrivait, il perdit tout contrôle, l'épée du plaisir le traversa brutalement, et il se courba en avant, bouche ouverte ; il éclata. Il se déversa, secoué de soubresauts, si vifs qu'ils en devenaient douloureux. Alors que Fabrice se débattait entre ses mains, il projetait en lui plusieurs jets, il se débarrassait convulsivement de tout ce qu'il avait été obligé de retenir la veille. Il découvrit toutefois la difficulté de jouir debout, ce qui lui rendit cette émission pénible. Enfin il s'immobilisa, pantelant.

Reprenant son souffle, ahuri, il se recula, ressortit d'entre les lèvres brillantes. Fabrice, qui derrière son bandeau paraissait tout aussi éberlué, referma lentement la bouche, puis, après une dernière hésitation, déglutit. Sans savoir pourquoi, Loïc en fut joyeux. Il s'était répandu dans le corps du garçon, un peu de ses humeurs étaient en ce moment en lui, elles s'écoulaient dans quelque goulet profond de ses entrailles : il avait l'impression de l'avoir pénétré, de l'avoir marqué de son empreinte.

Il était, toutefois, mécontent de s'être laissé aller : il ne l'avait ni voulu ni anticipé. Après les nombreuses frustrations de la nuit précédente, le plaisir avait été intense, mais venu trop vite. Il ne savait plus ce qu'il désirait faire à présent. En tout cas, Fabrice ne devait pas se douter de son indécision. Aussi donna-t-il un nouvel ordre, au hasard.

– Par terre, espèce de dépravé !…

Ce n'était pas seulement une formule du « jeu », il ressentait à cet instant, à cause de sa faiblesse, de la colère contre lui-même et la reportait sur sa victime.

– À plat ventre !

Fabrice se mit sur ses talons, puis il se laissa tomber sur le côté, se retenant sur un coude, et enfin il s'étendit sur le tapis. Loïc remonta sa braguette ; la tête lui battait. Il s'assit un moment sur le bord du lit,

pour retrouver son souffle, tout en examinant le dos du garçon allongé devant lui, le torse encore légèrement marqué, les poignets ligotés en travers des reins, le nœud de l'écharpe sur la nuque.

Quand il eut repris ses esprits, il se releva, tourna autour de sa victime, cherchant une suite. Mais il ne lui venait rien, ses sens soulagés ne lui donnaient plus de nouvelles envies. Sur une inspiration tout de même, il lui glissa le bout de son pied nu sous la joue, l'obligeant à redresser la tête, et il lui fourra son gros orteil entre ses lèvres.

– Suce, gros cochon.

Fabrice accepta dans sa bouche le pouce qu'il se mit à téter maladroitement. Loïc frissonna : c'était étrangement agréable. Toutefois, il devait reconnaître qu'à cet exercice Meg avait été plus talentueuse.

Il se dégagea et, de la plante du pied, il lui caressa la joue, en le provoquant, poursuivit sur l'oreille, passa sur la nuque tordue de côté, puis il vint lui appuyer sur les épaules, lui monta à demi entre les omoplates, leur faisant sentir partiellement le poids de son corps. Il se demanda pourquoi il faisait cela – comme s'il avait voulu réduire le garçon, le dominer, le broyer sous lui. Il se souvint alors de Fabrice disant qu'il était visité par des envies « d'être enserré », « d'être écrasé »…

Il s'écarta, recommença de tourner autour de lui. Sans cesse, ses regards retournaient aux fesses, exactement prises dans le pantalon de coton, et il comprit que le désir lui revenait.

– Debout !

Fabrice roula sur le côté, se replia et se contorsionna pour prendre appui sur un coude, et il parvint enfin à se redresser. Il put ensuite se mettre à genoux et, de là, se relever. Loïc le regarda batailler sans l'aider ; il eut l'impression de se retrouver, enfant, quand il suivait les efforts d'un bousier qu'il avait mis à l'envers pour le plaisir sadique de savoir s'il arriverait à se retourner seul.

Quand le garçon fut sur ses jambes, Loïc se plaça derrière lui. Il posa les mains sur ses hanches étroites et, non sans une certaine émotion à l'idée de ce qu'il allait faire, il attrapa le pantalon par les côtés. Le forçant, il le tria vers le bas. Le vêtement élastique coulissa sans difficulté, dévoilant un boxer anthracite qui moulait parfaitement le derrière, et où se voyait jusqu'à la fente remontant d'entre les cuisses et se prolongeant, sous les poignets liés, dans la ligne de la colonne vertébrale. Loïc depuis toujours fantasmait sur les fesses des filles, mais il ne les aimait pas trop charnues, il les préférait serrées et fermes, et il constatait que celles de Fabrice correspondaient tout à fait à ses canons. Un peu honteusement, il osa toucher cette courbe fascinante, et il en fut aussitôt récompensé. Le fin tissu de coton était aussi doux que la peau des cuisses sur lesquelles il se hasarda ensuite, et il allait de l'un à l'autre avec le même plaisir.

Puis il attrapa le boxer par la ceinture et, le cœur battant de son audace, il l'abaissa pareillement. Il sentit que le sous-vêtement était brièvement retenu par-devant, et il comprit que le sexe du garçon avait recommencé de se soulever – était-ce de ces légers attouchements qu'il venait de lui procurer ?… En voyant soudain les fesses devant lui, entièrement nues, Loïc eut une sorte de vertige. Il les frôla, pour s'assurer de la réalité de cet instant, mais c'était à peine s'il osait y mettre la main, encore retenu par l'idée qu'il n'y avait que celles des filles dont il aurait dû s'approcher. Cependant, il lui fallait reconnaître qu'elles étaient d'une beauté à susciter tous les crimes. Elles se développaient depuis le bas du dos, se marquaient sur les côtés d'un léger aplat à la fusion avec les hanches, et se terminaient au-dessus des cuisses dans une courbe parfaite. En vérité, elles étaient merveilleusement dessinées, précieuses, au point qu'il se demanda ce qu'il pouvait en faire. Il opta pour la seule possibilité qu'il pût envisager.

Il obligea le garçon à pivoter, et il découvrit que son membre s'était encore relevé. Il avait donc été sensible à la façon dont il lui avait frôlé les fesses et, s'il réagissait à de si légers effleurements, c'était bien qu'il était homo !… Loïc le guida pour le faire avancer, à petits pas car ses chevilles étaient entravées par les culottes, jusqu'à le présenter face à l'extrémité de la banquette, au pied du lit.

– À genoux. Vite !

Fabrice fléchit les jambes, s'agenouilla, et Loïc lui appuya sur les épaules pour le courber contre le siège. Il reprit la cravache sur le lit, et il se plaça derrière lui, légèrement sur la gauche. Il fut de nouveau impressionné : plié sur la banquette, la tête tournée de côté, les yeux bandés, nu jusqu'aux mollets, le garçon paraissait encore plus fragile, plus exposé, sans défense. La vue en particulier de ses poignets liés et de la corde qui s'y incrustait était étrangement stimulante. À l'autre bout du siège, l'ours en peluche qui leur faisait face ajoutait une note de douceur, évoquait l'enfance et, paradoxalement, s'harmonisait très bien avec l'idée du fouet.

Il leva le bras et, après une dernière hésitation, il lança un premier coup en travers des fesses. Le garçon sursauta, et une légère trace rose apparut. Loïc pensa que de nouveau il n'avait pas frappé assez fort. Sa main qui tenait la poignée recouverte de cuir tremblait un peu, et il se ressaisit, la serra plus fermement. Il renvoya la cravache en mettant dans son poignet davantage de nervosité. Fabrice laissa échapper un halètement et releva la tête un instant. Loïc recula d'un pas ; il pouvait y aller encore plus vigoureusement. Il frappa d'un coup sec. Fabrice cette fois cria. Sa respiration devint plus saccadée, comme si la douleur se répandait lentement dans tout son corps. Ses fesses s'étaient marquées d'une trace blanche qui avait viré au rose vif, et Loïc exa-

mina ce phénomène fascinant, incrédule devant la puissance que lui conférait l'instrument qui prolongeait son bras.

Il le frappa de nouveau. Plusieurs fois, et toujours en travers des fesses, modulant sa force aux réactions qu'il obtenait. À chaque coup, Fabrice crispait les poings, il se redressait brusquement, les jambes agitées d'une convulsion, puis il retombait, et son ventre battait contre la banquette. D'après la fine odeur amère qui émanait de lui, il avait dû commencer à transpirer. Avait-il peur ?… Loïc avait retrouvé une érection, très excité par la vue de ces stries entrelacées qui marquaient la peau, par la souffrance qui devait être cuisante à présent. Non sans quelque confusion, il se demanda si en réalité il n'était pas de la race des Renard.

Cette idée le mit en colère – ou le libéra –, et il cingla les fesses sans plus aucune retenue. La cravache s'y incrustait nettement, et maintenant Fabrice hurlait. Loïc était pris d'une sorte de fièvre, il ne savait quelle joie atroce il avait à fouetter ainsi ce jeune garçon dont il venait à peine de faire la connaissance, mais il découvrait un bonheur obscur à abattre sur la chair fragile, tendue vers lui, cette tige d'osier qui provoquait des barres rouges, terriblement douloureuses.

Il s'interrompit, reprenant son souffle. Mais il trouva que c'était trop tôt pour finir. Le garçon avait voulu être violenté, eh bien, il le serait !… Il revint se placer derrière lui, cette fois dans son axe, et il le frappa en croisant les coups, dans un sens puis dans l'autre. Il les assena sans retenue, avec une force redoublée au contraire, la cravache entrait dans la peau plus profondément, et Fabrice se remit à hurler en se tordant follement sur la banquette. Pourtant, à aucun moment, il ne fit de tentative pour lui échapper. Loïc se mordait la lèvre inférieure pour se contenir, car ce qu'il était en train de faire l'excitait étonnamment. Il était possédé par le désir de cingler ce derrière, il avait l'impression qu'il allait jouir juste en le frappant, la douleur qu'il imaginait se transformait dans son cerveau en un plaisir intense. Il croyait même ressentir dans ses propres fesses un embrasement qui lui remontait dans les reins, comme si lui aussi se faisait fouetter. Et c'était une drogue, il n'était jamais satisfait, il lui en fallait toujours plus.

Il se rendit compte tout de même qu'il devait s'arrêter, et il laissa retomber son bras. Fabrice gisait sur la banquette en continuant de gémir misérablement. Il avait reçu une véritable raclée, et il n'avait certainement jamais rien subi de semblable. Loïc sentit également que son membre contraint dans le pantalon lui faisait mal, son érection battait son plein – comme si c'était la première de la journée ! – et il ressentit de nouveau le besoin pressant de s'assouvir.

– Relève-toi !

Fabrice eut cette fois beaucoup plus de mal à se redresser, mais, une jambe après l'autre, il parvint à se mettre debout. Il paraissait

groggy, son sexe était retombé, et une larme qui avait réussi à passer sous le bandeau restait accrochée au bout de son nez. Loïc se dit que la souffrance avait dû submerger le plaisir.

– Couche-toi sur le dos, petite pute.

Loïc le guida, et docilement Fabrice se retourna. Mais, quand il s'assit sur l'extrémité de la banquette, il poussa un cri strident tant ses fesses étaient douloureuses. Il parvint néanmoins à s'étendre en arrière, les reins cambrés sur ses poignets. Le siège n'était pas très haut, ses genoux surplombaient son ventre, et dans cette position il était ouvert comme un livre.

Loïc revint à la commode chercher d'autres morceaux de corde, puis il s'agenouilla devant le garçon. Il le débarrassa de son pantalon et de son boxer, mais il lui laissa ses chaussettes – il avait déjà remarqué, dans certains mangas, combien pouvaient être excitantes ces fillettes entièrement nues avec leurs bas blancs, bien tirés sous le genou, ou au contraire faisant des plis délicats tout le long du mollet, selon les goûts et l'esthétique du dessinateur. Il lui écarta les jambes, lui lia les chevilles aux pieds de la banquette, et, en voyant la corde blanche s'enfoncer dans le coton écru des chaussettes, les traits qui s'incrustaient dans le vêtement tendre, il s'aperçut que cela « fonctionnait » sur un garçon aussi. Il ne comprenait cependant pas d'où lui venait cette émotion, ni pourquoi cela lui faisait un tel effet. Il se souvint de la réflexion de sa cousine, qui trouvait un garçon en chaussettes ridicule, et se dit que ce n'était pas vrai pour tout le monde.

Il descendit fébrilement la tirette de sa braguette et sa verge en jaillit de nouveau, comme d'une boîte à surprise. Suivant la méthode dont on avait usé avec lui, il se cracha dans les doigts, puis il étala le liquide filant dans la raie ouverte devant lui. Il s'arrêta sur la petite anfractuosité, pivota dessus en la pointant avec son majeur, puis il appuya. Il en avait la tête qui tournait de répéter les gestes qu'il avait subis lors de son viol. Il sentit la couronne céder sous sa pression sans lui opposer beaucoup de résistance, et il distingua nettement que Fabrice avait frémi. Envahi par une vive émotion, il commença de s'enfoncer, et la sensation qu'il vécut à son tour, de son majeur pénétrant à l'intérieur des chairs, lui parut fabuleuse. Les muqueuses étaient incroyablement douces, souples, chaudes et accueillantes, c'en était vertigineux. Il en conçut quelque indulgence pour ceux qui lui avaient infligé le même traitement.

Après avoir ouvert le passage, il se retira lentement, et Fabrice poussa un faible gémissement, peut-être de soulagement, mais certainement de plaisir aussi car sa verge tressaillit. En l'observant, Loïc se rendait compte qu'il se préparait à le prendre comme une fille – alors que Renard, lui, l'avait pris à la façon d'un animal. Il ne savait d'où lui venait cette satisfaction d'avoir le garçon face à lui, et non de dos,

et, devant le bandeau qui barrait le visage, il eut soudain l'impression qu'il se privait de quelque chose. Il lui passa les mains sous la nuque, dénoua l'écharpe impatiemment, et l'arracha d'un geste brusque. Fabrice cligna des yeux, lui jeta un bref regard, mais le détourna aussitôt, ce que Loïc avec délectation ressentit comme la continuité de sa sujétion. Il observa les cils qui battaient, la bouche entrouverte, le menton renversé dégageant le cou, le torse nu. Quant à la verge, légèrement relevée, elle témoignait que le garçon était bouleversé à l'idée de ce qu'il allait subir.

Loïc s'empoigna le membre et la plaça là d'où il venait d'ôter le doigt. Il appuya. Il s'attendait à une résistance, et effectivement il ne pénétra pas facilement, mais tout de même plus vite qu'il ne le pensait, car Fabrice se relâcha tout à coup en poussant un cri douloureux. Cependant, ne se sentant qu'en partie engagé, Loïc fut inquiet de perdre son avantage, et il accentua son effort. Soudain, sans qu'il sût pourquoi, il s'enfonça, presque aisément. Alors, il progressa, lentement, sans plus rencontrer d'obstacle. Il était anxieux, il craignait absurdement de s'abîmer dans cette gueule sans fond, comme si son organe allait y être absorbé, gobé… Toutefois, ces images furent vite repoussées par les impressions que lui communiquait le fourreau qui s'était refermé sur son sexe, qui le serrait intégralement, tout du long, avec une pression particulièrement vive à la racine. De nouveau, il redouta, comme lorsque Gotha le tenait dans ses doigts, que son membre en fût tranché ! Il retint son souffle, se retira prudemment, mais aussitôt les sensations sublimes qui affluèrent l'obligèrent à replonger. Il se mit à haleter tellement c'était intense.

Sous lui, le garçon poussait de petits cris et, en remarquant que, sans stimulation directe, de lui-même, il bandait légèrement, Loïc fut débordé par un sentiment de fierté : son premier véritable accouplement, et déjà il amenait celui qu'il possédait au plaisir ! Il recula de nouveau, se renfonça plus vivement, revint, retourna, et rapidement toutes les connexions préprogrammées de son cerveau lui firent naturellement adopter un rythme soutenu. Fabrice gémissait sous chacune de ses attaques, il se tordait devant lui, et il semblait jouir effectivement d'être pris « comme une femme ». En tout cas, c'était son tour d'être sa chose ! Loïc l'avait été, bien malgré lui, pour ceux du moulin, à présent il prenait sa revanche.

Mais rapidement le rythme qu'il avait adopté l'emporta, les vibrations du plaisir résonnèrent dans son membre, elles durcirent son ventre, s'emparèrent de ses reins, lui coupèrent le souffle. Il ne lutta plus, et, courbé sur celui qu'il tenait à bras-le-corps, il se lâcha de nouveau. Cependant, cette éjaculation trop rapprochée de la précédente fut encore plus douloureuse. Tandis que, bouche grand ouverte, il mourait longuement d'un cri muet, des vagues brûlantes passaient

derrière ses paupières closes, sa nuque était traversée par un piolet d'acier, une boule s'était formée au creux de son fondement… Enfin, il s'affaissa.

Plusieurs minutes après, il se retira prudemment, et il retomba, épuisé, s'asseyant sur les talons. Il se laissa aller sur le côté ; il se retrouva sur le dos, étalé par terre tel une méduse ; il ferma les yeux, attendant que son cœur se calmât.

Mais il ne voulait pas délaisser celui qui lui avait offert son assujettissement, et il se força de les rouvrir. Son regard erra un moment sur le plafond, autour de la sphère du lustre dont les facettes renvoyaient des éclats irisés, puis il rencontra, en contre-plongée, le mollet de Fabrice, juste à côté de lui. Il fut saisi par sa douceur, par l'imperceptible duvet qu'on ne découvrait que de très près, par l'élégante ligne de la cuisse, par les traces d'une pâle teinte lilas qui marquaient le flanc de la fesse…

Il referma d'abord son pantalon, puis, se redressant sur un bras, il examina le garçon étendu. Les jambes ouvertes, le buste cambré par les poignets retenus sous les reins, les paupières abaissées, il le vit exposé, à sa merci, et il retrouva d'un coup toute l'attraction qu'il avait commencé de ressentir pour lui. Son sexe était retombé, il reposait sur l'aine – il n'avait manifestement pas connu d'orgasme. Il eut envie de l'y amener.

Il acheva lentement de se relever et s'agenouilla à côté de lui ; cependant, encore affaibli, il ne se sentait pas capable de grand-chose. Il se mit à lui effleurer la poitrine, à lui dispenser des attouchements à peine esquissés, à le survoler tel un souffle léger au-dessus d'un paysage. Il passa sur les délicates aigrettes des seins, joua un instant avec leurs pointes en les roulant entre ses doigts, et aussitôt elles se durcirent de nouveau. Il se lova dans la dépression du plexus où il tourna avec des caresses de serpent, il parcourut lentement l'arête d'une hanche, puis de l'autre, il revint sonder le nombril qui, chez lui, était parfaitement rond et creux, avec une petite loupe tout au fond. Il s'immobilisa, mettant la main à plat sur le ventre, aussi chaud et doux qu'une matrice, et il demeura un long moment à le palper, à le sentir frissonner sous ses doigts ; il n'alla pas au sexe, qui s'était renflé entre-temps et qui, malgré tout, lui restait un peu effrayant.

Il retourna vers la poitrine et en reprit les saillies. Cette fois, un peu mieux éveillé, il fut rattrapé par son désir de faire mal, et il les tritura, les tordit, les pinça. Il trouva très vite du plaisir à voir le garçon sursauter sous l'attaque de ses ongles, et il accentua progressivement sa pression en surveillant, au fur et à mesure qu'il faisait monter la douleur, les crispations du visage qu'elle provoquait. Fabrice prenait de courtes inspirations par le nez pour contrôler ces élancements, il se

raccrochait à son propre souffle, et à chaque fois son sexe se soulevait brièvement, à croire que les pinçons le stimulaient, le retrempaient.

Puis Loïc lui vint sur le cou, y referma les doigts, et il sonda la chair qui palpitait doucement. Sans y avoir pensé, il serra, et de plus en plus fermement, au point que le garçon commença de se tortiller, pris par une panique qui se développait rapidement. Il ressentit une étrange satisfaction à s'enfoncer dans la gorge d'un être jeune et désirable. Il se souvint de ce que Renard lui avait fait, et il comprit que, malgré l'horreur qu'il en avait eue, il partageait effectivement certains penchants avec ce porc, peut-être même ses appétits…

À cette idée, il relâcha Fabrice. Et il recommença de le caresser très doucement, depuis le menton jusqu'à la base du cou, profitant de cette chair si tendre, au cœur de laquelle il devinait les armatures rigides qui la traversaient, cherchant à lui faire oublier son geste, à effacer la trace de ses doigts, pour le calmer, rétablir sa respiration. Il glissa vers l'épaule, que le bras retenu le long du torse rendait saillante, et il l'enveloppa de sa paume. Il ne savait pourquoi cette courbe le fascinait, mais elle appelait ses regards, et sa main, telle leur prolongement, en la suivant les réalisait. Cette fois, il osait le caresser.

Il redescendit sur le flanc, là où les côtes étroites évoquaient l'éventail dentelé d'un coquillage, il poursuivit sur la hanche qui se dessinait devant lui, mais – il ne put y résister – il y mit les ongles, griffant légèrement la peau veloutée, se plaisant de nouveau à martyriser cette chair délicate en y esquissant de fines lignes rouges. Le garçon tressaillait à chaque trait, poussait de petits gémissements, puis se calmait quand reprenaient les frôlements du bout des doigts. Dans cette alternance entre douleurs exquises et caresses à peine ébauchées, le désir de Loïc ressuscitait lentement.

Le sexe de Fabrice s'était maintenant soulevé et, avec une curiosité un peu inquiète, Loïc finit par se résoudre à s'en emparer. Il l'enferma dans sa paume, comme on tient un cierge, comme lui-même se le prenait ordinairement, et tout de suite l'organe poursuivit son relèvement, se gonfla à sa rencontre, se hissa en cherchant à sortir du tunnel de ses doigts. Il fut rassuré en le sentant ferme et dur – il avait du mal avec les chairs molles et relâchées. Il examina prudemment le litchi d'un rose translucide, sa petite coupure frémissante que la couronne entrouverte laissait apparaître et qui le fascinait comme la bouche d'une pythie d'où devait jaillir une source inconnue.

Loïc libéra le membre et le fit glisser dans sa main, légèrement, sans insister, ce qui cependant acheva rapidement de le tendre. Il était à présent en pays de connaissance, il reproduisait ce qu'il avait l'habitude de se faire à lui-même, ce corps était à l'image du sien, il le comprenait, il pouvait en prédire les réactions. Mais il trouvait bizarre d'accomplir sur un étranger ces gestes si intimes, si coutumiers, et sur-

tout de ne pas en recevoir les impressions… Encore que son propre sexe, qui s'était aussi redressé dans le pantalon, lui laissât deviner ce qu'il donnait à vivre. Il pensa qu'il possédait tout autant le garçon en lui procurant du plaisir qu'en lui infligeant de la souffrance, dans les deux cas il lui appartenait, il était sous son contrôle, ses sensations dépendaient de lui, il lui était aliéné comme à un maître.

Progressivement, il commença de le masturber réellement, et Fabrice manifestait son émotion par de brefs soupirs, de petits souffles irréguliers et saccadés. La couronne s'était encore ouverte, repoussée et tendue comme un élastique, et elle montrait à demi le joli dôme, rond et lisse. Loïc encercla de ses doigts la racine du sexe durci et, à la manière de Gotha, il l'étrangla. Il remonta tranquillement, faisant coulisser son anneau autour du membre jusqu'à l'enserrer sous le gland, où il s'immobilisa. Il sourit en sentant le garçon vibrer de tout son être – il savait parfaitement ce qu'il ressentait… Sans rouvrir le poing, il redescendit, appliquant la même et lente pression sur la hampe tendue comme un arc, mais de haut en bas. Et il recommença. Il grimpa cette fois sur le sommet, mais au retour il acheva d'entraîner le petit capuchon qui s'escamota en roulant sur lui-même, formant un mince bourrelet. Le fruit rose et brillant était maintenant complètement dégagé, légèrement conique, rétréci à sa base. Puis il le recouvrit de sa peau, puis de nouveau il la retira, et il reprit ce manège à plusieurs reprises. Plus il inventait de gestes sur son « prisonnier », plus il y trouvait un plaisir inattendu.

Enfin, il rouvrit progressivement la main. La verge décalottée, exacerbée, se rabattit en pointant le nombril. À cet organe auquel il n'avait chez les autres jusque-là prêté que peu d'attention, il commençait de découvrir une certaine beauté. La vulve des filles, des photos qu'il avait vues sur Internet comme de ce qu'il avait observé au moulin, lui avait toujours paru un peu effrayante, telle la grossière cicatrice d'un pénis tranché. Inversement, l'aspect tendu du sexe de Fabrice, raide, à peine courbé, en suspension dans le prolongement de son socle renflé, formait une excroissance au bas du ventre, très bizarre en réalité, mais inexplicablement attirante. Seul le léger ornement qui l'ombrait à la base lui semblait inutile – pourquoi les femmes devaient-elles s'épiler et pas les hommes ? –, et il ne se plaignait pas d'avoir lui-même perdu ces embryons de poils. Il se demanda s'il regrettait que Fabrice n'eût pas une paire de petits seins, puis il se fit la réflexion que, paradoxalement, cela aurait ruiné son allure androgyne et l'aurait transformé en un hermaphrodite, un être hybride, insolite.

Il reprit la verge brandie et l'examina plus attentivement. Lui qui voyait toujours son sexe de dessus fut surpris de découvrir que l'envers du gland était fendu comme une prune, et qu'un filet cutané, d'aspect fibreux, y retenait le prépuce. Il fut impressionné par cette

présence de la chair à vif. Non sans quelques atermoiements, il se résolut à ce qu'il avait pourtant déjà exigé de Fabrice. Se souvenant de ce que Meg lui avait fait subir, il ne lui fit d'abord qu'une lèche timide sur la fente fragile qui palpitait au bout, comme la petite bouche sortie hors de l'eau d'un poisson rouge. L'effet en fut pareillement électrique : le garçon fut traversé par une convulsion qui l'ébranla de la tête aux pieds. Loïc découvrait la puissance des effleurements, qui produisaient parfois des impressions plus intenses qu'un contact franc.

Exalté par ce nouveau contrôle qu'il avait sur lui, il se complut à le martyriser longuement par de légers attouchements, frôlant à peine le gland des lèvres, parcourant le côté de la tige avec la pointe de la langue, suivant le renflement des bourses, remontant sur le frein tendu comme un cordeau, et le garçon sursautait, secoué par les décharges nerveuses. Comme il prenait soin de garder à ses mouvements un rythme lent pour empêcher tout aboutissement, il était convaincu que ce qu'il lui infligeait n'était pas loin de la torture, certainement moins violente que la cravache, mais peut-être plus perverse.

Après une dernière hésitation, combattant sa pusillanimité, il la lui prit en pleine bouche – c'était la première fois qu'il le faisait de son plein gré. Il fut surpris que le membre, contrairement à celui de Renard, eût un goût si subtil, si délicat. Il était lisse, tiède, doux, et, en le sentant tressaillir, il avait l'impression de tenir en lui une petite créature indépendante, vive et pétulante, qui se haussait à la recherche du bonheur. Tout en en faisant rouler l'extrémité entre sa langue et son palais, ses doigts s'activaient alternativement sur la racine et sur les bourses, à présent tout à fait durcies et rétractées. Puis ils s'égarèrent, d'un côté sur le ventre contracté qui tremblait sans cesse, de l'autre entre les cuisses ouvertes et raidies par les attaques du plaisir.

À bout de souffle, il se redressa. Il regarda le sexe luisant du garçon, maintenant tellement étiré que le prépuce avait disparu, il avait fusionné avec la hampe, seul le frein tendu en gardait le souvenir. Et il voulut, lui aussi, le faire mourir. Il lui reprit le gland, et il se mit cette fois à le pomper sans ambiguïté ; il fut étourdi par l'obscénité du bruit de succion que ses lèvres produisirent. D'une main, il recommença de lui caresser en rond la base de la verge qui tressautait, poussée à bout, exténuée par les sollicitations, et il lui passa l'autre à l'intérieur des cuisses, allant et venant avec un mouvement enveloppant. Il remonta une dernière fois sous les testicules, redescendit droit dans la fente qui menait aux fesses, et il s'arrêta sur la petite encoche. Il y pointa le majeur, et, sans plus de précautions, il appuya d'un coup.

Ce fut comme s'il avait agi sur un ressort : aussitôt Fabrice se tendit sous lui, poussa un grognement aigu, et une fine giclée, tiède, à peine visqueuse, lui aspergea le palais. Deux autres suivirent, un peu moins chargées. Loïc fut surpris par cette soudaine ingression, par ces

filaments légers qui se mêlaient à sa salive, par cet étrange parfum qui lui montait au cerveau… Cependant, après une brève hésitation, il avala. Et il eut l'impression de posséder le garçon une nouvelle fois, mieux encore qu'au moment où il l'avait pénétré : il le mangeait – comme un cannibale. À son tour, il garderait un peu de lui à l'intérieur de son corps, de la même façon que lui-même s'était dispensé en Fabrice ; il y vit une sorte de pacte. Il se retira, mais non sans accompagner de ses lèvres le retour du fin prépuce sur le gland, recueillant les dernières larmes salées.

D'un coup, il s'écarta, se leva. Il attrapa par le bras et rassit d'une secousse Fabrice éberlué, encore abasourdi de la décharge qu'il venait de subir. Il lui libéra les mains, puis, s'accroupissant, il s'acharna à dénouer les cordes qui lui retenaient les chevilles. Il lui tira les chaussettes, le fit lever avec impatience, et il le jeta au milieu du lit, sur le dos, nu, étourdi par le tourbillon qui l'avait emporté.

Loïc sentit qu'il avait retrouvé sa vitalité. Il se défit, il se débarrassa de son pantalon et, tout aussi nu que son souffre-douleur, il resta un instant debout, planté à côté du lit, à l'examiner. C'était surprenant de le voir ainsi, abandonné devant lui, offert sans réserve. Et, comme il l'avait espéré d'une fille, il prit plaisir à contempler le corps du garçon. Le torse exposé, les bras déjetés, les jambes entrouvertes, avec son sexe courbé sur l'aine il ressemblait soudain à un polichinelle défait – mais un polichinelle étonnamment tendre et clair, délicat, attirant ; même ses orteils crispés étaient émouvants. Loïc reconnut qu'il était simplement beau. Et il fut repris de l'envie de le posséder.

Il monta sur le lit, et il vint à quatre pattes s'asseoir sur lui à califourchon, lui mettant ses fesses sur le ventre, ses genoux lui enserrant la poitrine et lui repoussant les bras. Fabrice l'accepta passivement, gardant les paupières baissées, et Loïc en ressentit une sorte d'exaspération jubilatoire. Pour l'obliger à réagir, il lui donna une petite tape sur la joue. La tête du garçon bascula de côté un instant, mais revint doucement face à lui, sans davantage affronter son regard. Loïc lui en envoya une deuxième, à revers, sur l'autre joue, un peu plus vive, et Fabrice tressaillit, mais toujours sans se révolter. Loïc se mit alors à lui assener des gifles régulièrement, d'un côté puis de l'autre, de plus en plus sèches, de mieux en mieux appliquées, lui faisant baller la tête sur le lit. Les joues reprirent des couleurs, s'épanouissant dans une douce nuance aurorale, et Loïc sentit son ventre se réveiller.

Il interrompit ce petit jeu et se pencha brusquement en avant. Il demeura un instant en surplomb au-dessus de la figure du garçon, puis, embrasé par un désir qui avait retrouvé de sa virulence, comme Renard ou Gotha le lui avaient fait, il lui donna un coup de lèche sur les lèvres, restées entrouvertes. Fabrice tressaillit, stupéfait. Loïc recommença, le badigeonnant de salive, le bousculant et le poussant de

droite et de gauche, comme un chien joue avec une balle. Il regretta seulement de n'avoir pas de piercing pour mieux le provoquer.

Puis il s'abattit sur lui tel une étoile de mer, il lui épousa la bouche de la sienne, en plein contact, et il le mordit, il l'aspira, il pivota sur lui, dans un sens et l'autre, il le tarauda en cherchant à l'avaler. D'un coup, il lui darda sa langue dans la gorge, plantant le garçon au plus profond qu'il put. Celui-ci hoqueta, hésita, mais ensuite, craintivement, la sienne vint à sa rencontre, et il répondit timidement, faisant contraste avec l'autorité farouche qu'il subissait par une caresse douce et attentionnée, lente et tranquille.

Loïc fut piqué par cette délicatesse qu'on opposait à ses attaques, et il se redressa brusquement. Il dévisagea Fabrice, qui cette fois soutint son regard ; il crut alors reconnaître dans ses yeux l'expression d'un sentiment amoureux. C'était la première fois de sa vie qu'on lui adressait un tel message, qu'il percevait une telle déclaration. C'était incroyablement gratifiant, et pourtant cela lui fut insupportable ; il ne savait que répondre à cet aveu. Ne trouvant pas d'autre moyen de s'en délivrer, il lui posa la main sur le visage et le secoua dans sa griffe, comme s'il avait voulu l'écraser, l'effacer, l'enfoncer dans la couette. Il en eut un frisson crapuleux, et son membre se tendit.

Soudain, il l'agrippa par les cheveux, lui renversa la tête.

– Écoute-moi !…

Il s'était souvenu de vidéos vues sur Internet, et cela lui avait donné des idées. Fabrice timidement affronta son regard.

– … Maintenant, tu m'appelleras « maître » !

Il le bouscula suffisamment vivement pour qu'une plainte de protestation échappât au garçon.

– Désormais, je serai ton maître. Tu me nommeras pas autrement. Je déciderai de ta vie. Tu m'obéiras comme un petit chien, tu seras ma propriété, mon esclave, à ma disposition. Tu seras mon « soumis » !

Il le malmena en lui basculant la tête d'un côté puis d'un autre. Bien que ses bras fussent libres et qu'il aurait pu le repousser aisément, Fabrice n'esquissa pas un geste.

– T'as compris ?…

Fabrice paraissait tétanisé ; Loïc le bouscula de nouveau.

– Réponds !

– Oui…

– Oui *qui* ?

– Oui… maître…

– Voilà. Et moi je t'appellerai « Chose ». Tu seras ma chose… Et maintenant, Chose, tu vas me lécher les couilles.

Loïc le lâcha. Il s'avança, et il se rassit en lui posant son derrière en haut de la poitrine : ses tibias lui écrasaient les épaules, ses cuisses

lui enserraient le cou, et ses parties lui venaient en travers de la bouche et du nez.

– Allez, Chose !… Vas-y.

Pendant un temps, il ne se passa rien. Puis Loïc sentit le menton de Fabrice se relever, ses lèvres s'entrouvrir et, soudain, la pointe de la langue lui frôla le raphé. Il tressaillit, et ses testicules se rétractèrent. Il trouva fabuleuse la sensation de ce petit organe mouillé qui s'agitait sur lui, qui le parcourait, le titillait. Il fut envahi d'une indicible joie ! L'impression était absolument sublime, et elle était renforcée par l'idée qu'il ne la subissait pas, qu'il l'avait obtenue parce qu'il l'avait exigée, qu'il s'était imposé. Il ricanait de plaisir, il était à la fête, c'était son tour de se servir des autres comme d'un objet.

Mais une image le poursuivait. Il se souleva, s'avança encore, et cette fois ce fut l'ouverture de son derrière qu'il déposa sur le visage du garçon. Il lui avait mis sa main sur la tête pour bien lui positionner le nez dans sa fente et, de nouveau, en lui enfonçant ses doigts dans les cheveux la tension de sa verge redoubla. Sa voix était devenue sourde quand il grommela :

– Maintenant, lèche-moi le cul…

Une nouvelle fois, il s'écoula un petit temps. Mais soudain il sentit la pointe humide s'aventurer entre ses fesses, chercher, puis, après une dernière hésitation, toucher son anneau. Il sursauta. Une décharge lui avait foudroyé le cerveau, un voile noir lui était tombé devant les yeux. La sensation était incroyablement puissante !… Brusquement, sans plus rien comprendre, il se prit la verge à pleine main, crispa les doigts dans les cheveux qu'il tenait sous lui, et il se masturba frénétiquement. Il jouit presque aussitôt – une troisième fois. Ce fut un fer rouge qu'on lui enfonçait d'un coup depuis le périnée dans le fondement. Il avait eu cependant juste à temps le réflexe de se reculer pour que les quelques gouttes qui purent encore sortir de lui finissent sur la figure du garçon. Puis, épuisé, il s'effondra, à demi inconscient, le bas-ventre tordu par ce qui était plus proche de la souffrance que du plaisir.

Il bascula sur le côté, libérant Fabrice. Il vit celui-ci, comme étonné, porter la main à son visage, essuyer de son majeur la petite coulure au bord de son nez et, après une dernière hésitation, l'amener à ses lèvres entrouvertes. Non sans un certain bonheur, Loïc pensa que le garçon commençait de prendre goût à lui… Il resta un long moment sur le lit, échoué comme un noyé. Il se sentait profondément bien, accompli ; il était passé dans l'autre monde ; il était devenu un autre… Il se souvint de l'aveu qu'il avait lu dans le regard de sa victime, et il eut conscience que cela l'avait poussé à bout. Il avait été comme sommé d'exprimer lui-même ses sentiments – alors qu'il n'était certainement pas amoureux. Comment un garçon pourrait-il l'être d'un autre ?

C'était aberrant, juste bon pour les homos ! Enfin, exténué, il s'endormit.

*

Loïc guettait par la fenêtre. Il s'impatientait : il avait dit deux heures, et il était déjà le quart… Dans la vitre où il se reflétait à demi, il devinait son pull ras du cou noir qu'il portait sans rien dessous, celui qu'il aimait particulièrement et que sa mère ne voulait pas qu'il mît en classe car elle le trouvait trop moulant, et, associé à son jean noir, cela lui donnait une allure à la fois plus sévère et plus sexy. Machinalement, il passa la main sur son crâne nu : évidemment, il avait dû se raser complètement. Ses cheveux avaient bien commencé de repousser, mais ils avaient à peine quelques millimètres ; il ressemblait à un skinhead. Il se demanda si cela ferait autant d'effet à Fabrice que lorsqu'il avait la tête coupée en deux.

Soudain il reconnut la Xsara bleue qui s'arrêtait devant la maison. Il retint son souffle ; la voiture ne bougeait plus, sur son aile droite le feu orange continuait de clignoter sans fin. Sans doute la gouvernante était-elle en train de faire ses dernières recommandations avant de laisser son protégé entrer chez des prolos !

Enfin, la portière s'ouvrit, et Fabrice apparut. Il referma derrière lui, traversa le trottoir et poussa la barrière. Quand il monta l'allée du petit jardin, Loïc lui trouva une démarche légère, éthérée, comme s'il avait des ailes, qu'il était enveloppé d'un nimbe. Il ressentit une forme d'exaltation à le voir, pour la première fois, entrer chez lui.

La voiture n'était toujours pas partie lorsqu'il entendit le coup de sonnette ; il se résolut à descendre. Il ouvrit la porte en s'effaçant derrière – il n'avait pas envie d'être vu par la gouvernante. Fabrice entra, intimidé, et Loïc referma aussitôt. Dans la pénombre du couloir, ils se sourirent gauchement. Loïc pensa un instant lui faire la bise – mais cela ne le faisait pas –, il faillit lui tendre la main – et se retint à temps. Il marmonna :

– Ça va ?

– Oui…

– Viens…

Il le précéda. Ils montèrent à l'étage, et il le fit entrer dans sa chambre. Il en avait un peu honte quand il la comparaît à celle où il avait été accueilli, mais Fabrice l'examina avec une attention bienveillante. Il était très beau dans son petit pull vert lime, à col montant plat, qu'il portait glissé sous la ceinture, dans son pantalon en toile mastic qui bouffait en s'enfonçant dans des bottines brunes.

Après avoir fait le tour de la pièce, Fabrice s'enquit :

– Vous êtes seul ?…

Loïc faillit sourire en retrouvant ce vouvoiement si inhabituel. Mais il en fut heureux : le garçon n'avait donc pas changé d'état d'esprit. La question manifestait aussi l'intention de passer un moment avec lui sans être dérangé…

– Ouais, ma mère est au boulot et mon père fait son PMU.

– Et… votre frère ?

– Il est en provisoire. Il attend son jugement.

– Ah… Et… qu'est-ce qu'il risque ?

– Un an de prison, et 15 000 euros d'amende pour violation de propriété privée. Sans compter que les gendarmes ont trouvé pas mal de dope en tout genre, au moulin.

– Et… vous… tout ce qu'ils vous ont fait ?…

Loïc revint se planter devant la fenêtre ; la Xsara était partie.

– Non… j'en ai pas parlé. Sinon, en sortant, Pierrick, il me tuait. Et puis, c'est mon frère, tout de même.

Il se retourna et regarda Fabrice. Jamais il n'aurait cru qu'un garçon lui fît un tel effet – et si durablement. Depuis la dizaine de jours qu'il ne l'avait vu, il lui avait étrangement manqué et, en le retrouvant, il était étonné de l'émotion qui frémissait en lui. Il fut sur le point de l'approcher, de l'enlacer, de le serrer dans ses bras… Mais il repensa à ce qui s'était établi lors de leur première rencontre, et il réprima cet élan comme une faiblesse…

Ils continuaient de s'observer mais plus un mot n'était échangé. Loïc se demanda s'il aurait préféré avoir une fille, ici, dans sa chambre. Après réflexion, il pensa que non : il avait commencé d'être plutôt à l'aise avec Fabrice, avec son corps, si semblable au sien, rassurant, aussi peu effrayant que celui d'un ami. Les filles, il verrait plus tard, quand il aurait la carrure pour les affronter… Était-il pour autant « amoureux » ? Si l'amour était une « disposition favorable à l'égard de ce qui est ressenti comme objet de désir », tel que le disait le dictionnaire, peut-être bien… Mais cela ne faisait certainement pas de lui un homosexuel ; il ne regardait pas plus les garçons qu'auparavant.

Il fixait toujours Fabrice. Mais quand il fit un pas vers lui, celui-ci baissa les yeux ; Loïc en eut une bouffée de bonheur… Il tourna autour de lui en l'examinant, lui mit la main sur l'épaule, pour reprendre contact, lui passa sur l'omoplate en goûtant la matière tiède et souple du pull vert, glissa sur le dos jusqu'aux reins, à lui frôler les fesses. Il fut repris par la tentation de l'enlacer, accaparé par une singulière tendresse pour cet être unique, précieux… Mais il se ressaisit.

Il alla ouvrir son placard devant lequel il s'accroupit. Il fouilla en bas, tout au fond, et il en sortit un vieux martinet en cuir éraflé, dont il avait subi l'effet pendant ses jeunes années et qu'il avait retrouvé dans le tiroir du buffet de la salle à manger. Quand il revint auprès de Fa-

brice, resté au milieu de la pièce, il avait déjà un début d'érection d'avoir cet instrument en main, de penser qu'il allait maintenant lui-même l'utiliser. Reprenant le cérémonial qu'il avait improvisé la fois précédente, il lui promena lentement le faisceau des lanières sur la poitrine, sur le ventre, puis il provoqua le sexe qui se renflait ostensiblement au travers du pantalon de toile. Fabrice gardait les yeux baissés, il ne disait plus rien, on le sentait frissonner sous ces agaceries ; il ne pouvait mieux afficher son consentement.

Loïc lui mit alors doucement la main sur la hanche et, lui longeant la taille, il attrapa un repli du pull qu'il commença de tirer hors du pantalon.

– Allez, Chose : torse nu.

MIGUEL,
SUCRE D'OGRE

S'il a vécu comme personne
Souvenez-vous par charité
Qu'un monstre attend qu'on lui pardonne
L'affreux bonheur d'avoir été…

Joë Bousquet, *La Connaissance du Soir*.

I

Sur un bureau acajou recouvert d'une vitre brillante tombe une épaisse enveloppe en papier kraft ; elle est vierge, sans indication de destinataire. Une main, large comme une patte d'ours, aux doigts striés de poils noirs et frisottés, la saisit et la décachette brusquement. L'autre main, dont l'annulaire est orné d'une proéminente chevalière en or, sort un paquet de photos noir et blanc sur papier glacé 24 × 18 cm. Elles passent aussitôt, une à une, entre les doigts boudinés mais puissants. On n'entend dans la pièce aucun bruit, seulement le frottement des feuilles de papier glissant l'une sur l'autre. Sur chacune figurent une trentaine d'enfants, alignés côte à côte sur trois rangs, avec au bas la mention *Collège Bernardy, 1995-96*, suivie d'un numéro de classe.

En face du bureau, un homme attend, debout. Il est grand, baraqué, des cheveux bruns gominés et coiffés en arrière, le nez épais et la bouche inexpressive, et il porte une chemise chamarrée entrouverte sur sa poitrine bronzée où s'étale une chaîne en or. Il attend placidement, sans mot dire, les bras devant lui, se tenant le poignet dans la main.

Lorsque tout le paquet est examiné, les photos défilent de nouveau, mais à l'envers et plus vite, jusqu'à s'arrêter subitement. L'une d'entre elles est écartée, mise en évidence. Il s'agit d'une classe de 5e ; tous les élèves assis ou debout en rang d'oignons regardent l'objectif, attendant on ne sait quoi ; au milieu, la professeur a un air mitigé, méfiant. La lourde main s'avance armée d'un feutre rouge et trace, avec le mouvement vif et rapide d'un coup de filet, un cercle autour d'une des petites figures. Une voix, rauque et autoritaire, annonce impatiemment : « Celui-ci. Je veux celui-ci. »

La figure de l'homme qui vient de prononcer ces mots paraît encore plus énorme que ses mains, plus éléphantesque, plus monstrueuse. Large et vultueuse, avec des joues écarlates et comme gonflées de l'intérieur, elle est entourée par une abondante toison, noire et frisée ; la bouche, rouge, perdue entre la moustache et la barbe, se contourne comme l'orifice d'un poulpe ; le nez, épais et saillant, sépare des yeux d'un bleu translucide, enfoncés profondément sous de

gros sourcils bruns. Le costume anthracite qui enveloppe le corps massif est impeccablement taillé, mais d'une coupe démodée qui paraît dater des années 40. Il répète, et quand il parle il halète, comme si tout son air se perdait dans le soufflet de ses joues : « Je veux celui-ci ! »

L'homme qui attendait prend la photo qu'on lui tend et l'observe un instant en hochant la tête. « Pas de problème, monsieur Tabaković. Baptistin va nous trouver l'adresse dans les dossiers du collège, et j'irai à Marseille vous la cueillir, votre petite poupée. C'est l'affaire de quelques jours. »

Le gros homme paraît agacé par cette assurance. Il plonge la main dans un tiroir et en sort trois liasses de dix billets de 500 francs qu'il jette sur le bureau. « Même chose à la livraison… Ne traînez pas, Angelo ! »

Pascal, appuyé contre sa main, paraît bien désabusé de l'usage si vulgaire qu'on fait de sa figure.

*

Sur un fil tendu entre l'auvent et la branche d'un if, le Mistral faisait claquer sous le soleil de juillet les tee-shirts, jeans, chaussettes, caleçons encore humides qu'on venait d'y épingler. Miguel, assis sous le parasol, y reconnut les siens, mais aussi ceux de Rubèn, son petit frère. Ils ne tarderaient pas à être secs – il était temps, il avait mis le matin même son dernier caleçon propre. Son père ramassa le grand cabas rose avec lequel il emportait le linge à la laverie, et il retourna dans la petite caravane vieillotte.

Miguel soupira, éteignant sa Game Boy qui réclamait importunément son attention. Il se sentait coupable en songeant à ce qu'il avait décidé d'accomplir aujourd'hui. Il allait trahir la confiance de son père, et ce n'était vraiment pas bien, surtout dans les circonstances actuelles. Mais, après tout ce qui leur était arrivé, c'était la première fois que la chance semblait lui sourire, et il ne voulait pas la rater. Quand il avait commencé d'inventorier le terrain vague où, bien malgré eux, ils campaient depuis plus d'un mois, il avait été intrigué par la camionnette, un Trafic rouge, sempiternellement garée sous les arbres entre la voie ferrée et le bord de la route. Il avait appris par les gamins qui zonaient dans le coin qu'il abritait une prostituée, et qu'elle s'appelait « Sonya ». Il y avait vu un signe.

Depuis des années, il connaissait une « Sonia », son amie de toujours, et ce bien qu'elle eût sept ans de plus que lui. Elle était la benjamine d'une famille d'Algériens, leurs voisins de quartier quand ils habitaient encore au Panier et, même lorsqu'il était tout petit, elle n'avait pas dédaigné de jouer avec lui. En grandissant, il en était de-

venu très amoureux. Avec de longs cheveux d'un noir profond, des yeux effilés de princesse orientale, des seins généreux que ses petits pulls portaient en avant, elle lui apparaissait comme la grande sœur maternante dont tout garçon pouvait rêver, mais aussi comme une veuve noire à la sexualité mystérieuse. Six mois plus tôt, après la catastrophe à l'origine de tous ces malheurs, tandis que Sonia le consolait en le prenant dans ses bras, il avait cherché à l'embrasser, mais elle l'avait gentiment éconduit. Il n'avait pas compris : « Pourquoi ? J'te plais pas ? – Mais si ! – Alors ? – Bé, t'es trop jeune, Miguelito ! Tu devrais aller te trouver une fille de ton âge. – Elles m'intéressent pas. Elles sont cons. »

Miguel n'avait que douze ans, et pourtant il était déjà attiré par les femmes – les femmes adultes –, il avait pris conscience depuis longtemps de l'effet qu'elles lui produisaient. À la plage, quand il les voyait en bikini, c'est-à-dire presque nues, il avait son truc qui se dressait tout seul et renflait le devant de son maillot, au point qu'il était obligé de se mettre à plat ventre pour le camoufler. Dans la rue, lorsqu'il passait à côté des prostituées qui attendaient, son regard se tournait discrètement vers les talons aiguilles, remontait sur les jambes accueillantes, les résilles noires, les cuisses bombées qui sortaient d'un bout de jupe, et, brièvement, effleurait l'échancrure qui exposait la poitrine, avant de se détourner honteusement, la tête bourdonnante… Pour éteindre cette démangeaison, il se masturbait frénétiquement, en pensant notamment à Sonia. Il s'embrasait à l'idée de caresser sa peau, de soulever sa chevelure noire, de passer les mains sur sa poitrine et toucher ses seins opulents. Mais, même en le faisant plusieurs fois par jour, il ne parvenait pas à se débarrasser de son obsession. Et puis il voulait voir ce qu'il n'avait encore jamais vu – du moins pas ailleurs que dans les magazines que son père cachait sous le siège de son camion et qu'il avait découverts par hasard, – ce qui se dissimulait derrière le triangle du maillot, aussi énigmatique que celui des Bermudes.

Après cette douloureuse éviction, il avait compris qu'il était trop jeune pour intéresser celles dont il rêvait. Il y avait cependant une solution, et il n'y avait pas besoin de courir bien loin : rue Poids de la Farine par exemple, il ne manquait pas de femmes disponibles. Elles l'auraient peut-être été même pour lui, puisqu'il suffisait de payer. Néanmoins, à son âge, il était évidemment hors de question d'aller les aborder en pleine rue, il ne serait pas passé inaperçu, il aurait risqué de croiser quelqu'un de connaissance ! Ici en revanche, où dans la journée il n'y avait pratiquement personne, où son père s'absentait pour chercher du travail ou se rendre à l'hôpital, il pouvait escompter rencontrer cette Sonya discrètement.

Les deux femmes étaient cependant très différentes. Alors que la Sonia du Panier était à peine plus haute que lui, toujours souriante, douce, prête à aider, la Sonya du terrain vague était grande, longiligne, et impressionnante avec son air provocateur. Elle se distinguait aussi par des cheveux clairs, une poitrine plutôt petite, qu'elle savait toutefois mettre en valeur avec des corsages moulants. Quand il avait entendu dire que « l'Anglishe, c'est une sacrée salope », « une vicieuse », « elle fait tout, même des trucs tordus », il en avait eu des picotements au fond de la cervelle. Et il avait commencé de mettre de côté chaque franc qu'il gagnait.

Car, comme un autre signe, peu après qu'ils se fussent installés ici, il avait été abordé par un type, Salvatore, lequel lui avait dit chercher des garçons pour faire de petits boulots chez des vieux. Depuis, il lavait les voitures ou passait la tondeuse dans les jardins des environs. Il se sentait coupable de ne pas aider son père en lui donnant le peu qu'il gagnait, mais aussi celui-ci ne lui avait rien demandé… À défaut de connaître le corps de Sonia, il payerait donc pour découvrir celui de Sonya. Elle serait certainement moins familière, mais elle ne le repousserait pas, c'était une professionnelle, il pourrait tout lui demander.

Son père en ressortant le tira de sa rêverie. « À tout à l'heure, Mig'. Je vais à l'hôpital. Je rentrerai pour dîner. »

Miguel repiqua du nez sur sa Game Boy. « O.K. À tout à l'heure. »

Du coin de l'œil, il observa son père qui montait dans sa vieille Ford Fiesta d'un rouge passé. Il eut du mal à la faire démarrer, mais, après avoir lâché un nuage de fumée bleutée, elle descendit en cahotant sur le chemin, passa à côté du Trafic, et s'engagea sur la route, sous le soleil à plomb.

Miguel se leva. Il monta les deux marches et entra à l'intérieur de la caravane. Il avait fait sa toilette le matin, et il n'avait pas envie de recommencer – c'était galère de devoir se laver au gant avec une bassine à demi emplie, l'eau étant rationnée. Il avait aussi mis des vêtements propres, ceux qu'il gardait pour les occasions particulières. En revanche, suite à une réflexion entendue dans une série où une femme repoussait son amant à cause de son « haleine de chacal », il mit une bonne dose de dentifrice sur sa brosse et se lava les dents soigneusement. Puis il se regarda dans la glace pour vérifier qu'il ne lui restait pas de blanc autour de la bouche. En croisant ses yeux, il se demanda ce qu'elle allait penser de lui. Il soupira. Il avait une bonne tête, les gens le trouvaient même plutôt mignon, mais comme il faisait gamin encore !

Il se recoiffa une dernière fois, et il s'aperçut qu'il tremblait légèrement… Enfin il alla enfoncer la main entre son matelas et la cloison,

et il en sortit la vieille trousse qui lui servait de tirelire. Il la glissa dans sa poche arrière.

En traversant le terrain désert, son cœur battait fort. Il avait la bouche sèche, la nuque raide, et ses yeux cillaient sous le soleil qui brûlait l'herbe rare, effaçant à demi la laideur des caravanes déglinguées, irrégulièrement alignées, et environnées de détritus. Il avait enfoui les poings dans ses poches pour se donner une contenance, et il jetait des coups d'œil furtifs derrière lui pour vérifier que personne ne l'observait. Il s'était renseigné auprès des garçons sur les tarifs pratiqués, on lui avait dit 300 francs pour une passe normale, mais qu'il fallait bien en compter 500 pour celle correspondant à « la totale plus les services spéciaux ». Les mots *totale*, *services spéciaux*, l'avaient violemment excité ; c'était cela qu'il voulait.

Il pénétra dans l'ombre veloutée des platanes qui bordaient la route, et il fit avec circonspection le tour de la camionnette – la porte latérale était du côté du talus de la voie ferrée pour rendre les entrées et sorties plus discrètes. Il s'approcha prudemment, guettant chaque bruit. Lors des repérages qu'il avait opérés précédemment, il avait compris que, lorsque Sonya recevait, elle mettait toujours un disque, de sorte qu'en entendant de la musique on sût qu'elle était « occupée ». Mais tout était silencieux.

Il découvrit que la porte coulissante était ouverte. Il s'avança vers cette bouche béante comme d'un puits qu'on va sonder en y lançant une pierre. Au début, il ne vit que du noir ; puis, ses yeux s'accoutumant, il finit par distinguer dans le fond une forme allongée. Il se passa un temps avant qu'elle ne se redressât, mais ensuite elle fut sur le seuil en deux enjambées.

C'était la première fois que Miguel la voyait de près. Elle était intimidante avec ses cheveux clairs qui ondulaient somptueusement jusqu'à ses épaules, d'autant plus grande qu'elle avait des talons hauts et se trouvait surélevée par le plancher de la camionnette. Elle portait une tenue très provocante, en latex noir, où un soutien-gorge lacé devant était rattaché à un mini-short par deux bandes latérales, comme si l'on avait découpé de larges ovales dans une combinaison de plongée. L'échancrure sur les hanches mettait en valeur les longues cuisses galbées, tandis que celle dans le corsage, qui lui épousait la poitrine si exactement que les tétons apparaissaient au travers, présentait le sillon des seins dans toute son extension. Les yeux assombris par le maquillage et entourés par l'arc de ses sourcils bruns, les lèvres marquées d'un rouge sang, le collier en cuir orné de motifs argentés, la rendaient encore plus imposante et accentuaient son air « sexe » – tout le contraire de la Sonia du Panier, qui était si simple, si proche, si affectueuse avec lui. Et puis, alors que Sonia n'avait pas vingt ans, celle-ci devait avoir atteint la quarantaine. Mais il était surtout très impres-

sionné de se retrouver devant une « putain », une « pute » comme disaient les gens – et le mot résonnait fabuleusement en lui –, une femme expérimentée dont c'était le métier.

« Bonjour ?… »

La voix gardait le souvenir de ses origines d'Outre-Manche. La femme paraissait un peu surprise, mais pas plus que devant un enfant venu rechercher le ballon qu'il a envoyé par-dessus la clôture. Miguel fut déconcerté. Il avait pensé à beaucoup de situations possibles en prévision de cette rencontre, mais il n'avait pas imaginé devoir formuler sa demande. Il resta paralysé. Il n'était cependant plus temps d'envisager de faire demi-tour.

« Qu'est-ce que tu veux, mon petit ? »

Le diminutif acheva de le mortifier. Il ne savait comment se sortir de ce quiproquo. Elle attendait, cependant, et il devait se jeter à l'eau. Finalement, il eut l'idée de lui montrer ce qu'il avait apporté. Il tira la trousse de sa poche, l'ouvrit, et en présenta le contenu.

Sonya, qui n'arrivait toujours pas à comprendre ce que lui voulait ce jeune visiteur muet, se pencha et jeta un coup d'œil intrigué dans la poche qu'on lui tendait. En y découvrant de petites coupures, elle se redressa, surprise. Elle examina le garçon de la tête aux pieds. Il avait une bonne tête, onze ou douze ans, et il ne ressemblait pas à un gosse du quartier – il semblait propre, à peu près éduqué, et ses vêtements n'étaient pas déchirés. Elle remarqua en particulier que son tee-shirt était traversé par le nom des Led Zeppelin, le groupe qu'elle écoutait en boucle quand elle avait quinze ans, et cela l'attendrit. Plusieurs hypothèses lui vinrent à l'esprit – « C'est pour quoi ? », mais il était peu vraisemblable qu'il fût en train de quêter dans un endroit pareil. Elle envisagea ensuite qu'il ne fût qu'un messager – « Mais, c'est pour qui ? » Enfin, voyant ses traits tendus, son regard inquiet, elle se rappela que ceux qui venaient la voir n'avaient qu'une seule et même motivation, et elle pensa que, peut-être, elle était tout simplement en face d'un très jeune postulant, d'un client en herbe ! « Mais ?… Tu viens pour… ?! »

Le garçon hocha la tête, presque imperceptiblement. Sonya était estomaquée : ce n'était qu'un gamin encore ! Les mineurs les plus jeunes qu'elle recevait avaient seize ans – quinze au moins !… Elle réfléchit rapidement tout en jetant un bref coup d'œil à droite et à gauche ; mais à cette heure de l'après-midi le terrain vague était vide, les gens étaient soit à la recherche de moyens de subsistance, soit faisaient la sieste. Elle ne se déterminait pas, toutefois : le garçon était vraiment jeune et, à la fois, il avait l'air tout à fait joli ; c'était très troublant. Pour gagner du temps, elle lui demanda : « Mais…tu as quel âge ?… » À sa mine dépitée, elle comprit qu'elle avait fait un

impair. Elle trancha. « Bon. Reste pas là. Entre, déjà. » Elle se recula. Elle ne tenait pas à ce qu'un curieux vît un écolier entrer chez elle.

Miguel, soulagé et impressionné à la fois, monta dans cet antre mystérieux. La porte coulissante en se refermant derrière lui renforça son anxiété ; il eut le sentiment d'être pris au piège. Faisant de son mieux pour repousser cette idée, il examina timidement le lieu obscur, éclairé seulement par les fenêtres de la cabine à l'avant. Cependant, la rétine encore voilée par le grand soleil, il ne vit d'abord que des volumes indistincts, reconnaissant petit à petit au fond un lit placé en travers. Bord à bord entre les cloisons tapissées de grenat, il était recouvert d'une profusion de coussins brillants, anthracite et framboise, et surplombé par une guirlande noire en festons qui donnait à l'endroit un air vaguement satanique ; au milieu de cette panoplie, deux fouets croisés avivèrent son inquiétude. Il remarqua la serviette gris sombre étalée pour protéger le matelas, qui lui parut un peu sordide, et surtout la tablette au-dessus où étaient alignés différents objets, dont il ne connaissait pas l'usage pour la plupart, sauf trois godemichés roses, de tailles diverses, assez effrayants… Bien que la camionnette fût garée sous les arbres, il y faisait chaud, et il était gêné par le parfum lourd qui régnait dans ce petit volume et qu'il associait au métier de la femme.

Sonya examinait ce très jeune adolescent qui découvrait son intérieur avec une curiosité craintive, comme un chaton qui renifle un univers de nouvelles odeurs. Son tee-shirt Led Zeppelin, d'un rose orangé traversé par des motifs diffus jaunes et bleu azur, flottait légèrement sur un jean étroit, si délavé qu'il avait pris une teinte gris clair, accordée à celle de ses vieilles baskets assouplies par l'usage. Le large bracelet en caoutchouc d'une montre en plastique noir bon marché ceignait son poignet gauche et, sur le droit, plusieurs bracelets brésiliens en coton tressé formaient un petit arc-en-ciel, tandis qu'un mince anneau d'argent dans le lobe de l'oreille gauche ajoutait une note ambiguë. Elle prit conscience des sentiments mélangés qu'elle éprouvait à cet instant : car si d'un côté elle s'amusait de voir le miston impressionné d'être là, elle commençait en même temps d'être émoustillée à l'idée de recevoir chez elle un client aussi vert. Plus elle le regardait, plus elle le trouvait mignon ; tout à fait mignon même ; en fait : à croquer. Par comparaison aux corps défaits, mous ou trop baraqués, aux peaux poilues ou flasques, aux sexes brutaux, aux mots souvent blessants qu'on n'hésitait pas à lui adresser, la perspective de connaître pour la première fois un amant si tendre l'attirait tout à coup singulièrement.

« Alors, tu es venu pour… »

Le jeune garçon osait à peine la regarder ; il était sur le gril ; sa figure, voilée d'une fine rosée de transpiration, paraissait nacrée dans la pénombre.

« … Tu es précoce, dis donc ! » Elle avait encore du mal à se décider. « Comment tu t'appelles ?

– Miguel.

– Tu habites par ici ?

– Au bout, dans la caravane blanche.

– Ah… Y a pas longtemps que vous êtes arrivés ?

– Y a un mois…

– Tu vis là, avec tes parents ?

– Mon père et mon frère.

– Ah… Et… ton père, il va pas apprendre que t'es là, au moins ? »

Il secoua la tête : « Il est parti… il revient que ce soir… »

Elle hocha la tête. Sonya n'avait pas choisi son métier, et, à présent, elle n'avait plus d'échappatoire, plus d'alternative pour gagner sa vie. Pour oublier son déplaisir à donner du plaisir aux hommes, elle leur faisant subir des trucs qu'ils n'étaient pas venus chercher, elle les anesthésiait en leur fracassant le cerveau, et, la plupart du temps, cela ne lui faisait, à elle, aucun effet. Or ce petit client, aussi innocent que l'agneau qui vient de naître, l'aiguillonnait plus qu'elle ne l'avait été de longtemps.

« C'est ta première fois ?… » C'était une question de pure forme, à laquelle il ne répondit d'ailleurs pas.

Elle le dévisagea. Les mèches châtain clair de ses cheveux milongs, comme glacés d'un léger reflet cuivré, retombaient souplement en travers de son front et maintenaient dans l'ombre ses prunelles ambrées ; la ligne du nez amenait les deux virgules des narines, petites mais bien ouvertes sur la vie ; les lèvres saillaient, légèrement renflées, très joliment proportionnées, que, perdu dans son émotion, il laissait à peine écartées ; quant à sa peau, plutôt hâlée, elle était attirante comme le pain. Jamais elle n'avait reçu dans sa tanière un être aussi joli, aussi tendre !

Elle se résolut. « Bon. Alors, montre un peu ce que t'as apporté… » Elle fut attendrie de le voir retourner sa trousse d'écolier et répandre sur la table de petits billets et de la monnaie, avant de se reculer comme s'il lui avait présenté un trésor. Sans même compter, elle s'aperçut vite que, pour ce montant, elle acceptait de faire des choses dont le petiot ne pouvait même pas se douter.

Elle ramassa le tout. « Merci, mon chéri. » Elle le glissa dans sa tirelire en forme de gros cochon rose, puis elle enfila un CD dans son poste. « Nirvana, ça te va ? » Elle sourit in petto : *Smells Like Teen Spirit*, c'était drôle !… Pendant que la guitare attaquait son motif lan-

cinant, bientôt rattrapé par une batterie rauque, elle régla le niveau pour qu'il ne fût pas trop fort, et elle enclencha la répétition automatique. Elle tira le rideau qui séparait la cabine de l'arrière, les plongeant dans la pénombre.

Miguel ressentit un certain soulagement : ça y était, il était accepté ! Mais il fut pris aussitôt par l'appréhension de ce qui allait se passer à présent. Il tressaillit quand la femme lui posa la main en haut du dos.

« Viens… »

Il se laissa entraîner. Les doigts montèrent sur son cou, se refermèrent sur sa nuque, minces mais autoritaires, et s'enfoncèrent sous ses cheveux. En sentant les ongles lui effleurer le crâne, il fut saisi par un frisson qui le traversa profondément. Cette prise, d'abord circonspecte, puis de plus en plus intrusive et voluptueuse, n'avait rien de mièvre, rien de commun avec les cajoleries superficielles dont sa mère l'avait gratifié autrefois, quand elle en avait le temps, quand elle y pensait. Il croyait n'avoir encore jamais rien connu de pareil.

Il fut entraîné vers le lit et, nerveux, embarrassé, ne sachant comment se tenir, il s'assit sur le bord, du bout des fesses. Il trouva le matelas ferme – pas très épais, posé sur une simple planche qui faisait office de sommier – et odoriférant – il en remontait ce qu'il imaginait être les émanations de l'amour que les clients consommaient ici, mélangées au parfum de la femme, fort comme celui d'un bois exotique.

Elle s'était plantée devant lui, et elle l'observait du haut de ses longues jambes avec un air à la fois amusé et autoritaire qui l'impressionnait. Elle amena la main sur le lacet qui pendait au centre de son soutien-gorge et le tira avec une lenteur calculée. En voyant le latex se détendre, Miguel tiqua comme devant une porte qui s'ouvre enfin : ça y était, cela commençait ! Puis, en marquant quelques hésitations langoureuses qui, il le comprenait bien, n'étaient là que pour faire durer le suspense, elle en écarta les pans. Il retint sa respiration en découvrant la paire de seins, pas très volumineux, mais encore très jolis, tout à fait fascinants, avec des mamelons plutôt épais, durs, tendus, et entourés de larges aréoles. De contempler cela sur une photo était une chose, mais de les avoir présents, devant soi, à portée de main, était un autre monde. Il était halluciné de penser qu'il était à cet instant en train de réaliser son rêve, cela lui semblait presque trop facile. Et il s'aperçut avec confusion que son membre s'était déjà redressé.

Sonya était à présent réellement excitée. Le regard du gamin ne quittait pas sa poitrine, et il était tellement fixe qu'il en devenait dur. Pour elle qui accomplissait ces gestes au quotidien, comme une dactylo à son bureau tape à la machine – avec la seule différence qu'elle n'avait ni horaire ni patron –, c'était si neuf, si rafraîchissant de

s'occuper d'un collégien ! Cependant, comme une bonne secrétaire aussi, elle avait à cœur d'effectuer consciencieusement son travail. Elle avait souvent la démoralisante impression de ne savoir rien faire d'autre qu'ouvrir les jambes, mais au moins elle le ferait bien, elle s'attacherait à ce que, pour le minot, cette première fois fût inoubliable.

Miguel, comme hypnotisé par un serpent qui ondule en se dressant, vit la femme relever les bras et les croiser derrière la nuque, faisant saillir la poitrine, creusant le plexus, tendant les cuisses. Puis elle se passa les mains sous les seins, les soupesant et les retroussant, elle descendit sur son ventre, et elle longea de son ongle verni de rouge le haut de ce qui lui servait de culotte. Sans le lâcher des yeux, elle glissa un doigt le long de la fermeture éclair du short, la lui désignant, la soulignant, et poursuivit ainsi jusqu'à la racine des cuisses. La respiration de Miguel s'était arrêtée.

Les doigts remontèrent, attrapèrent la tirette et, toujours aussi lentement, l'abaissèrent. À chaque cran qui s'ouvrait, c'était une banderille qu'elle lui plantait dans le cerveau. Le mystère de cette chair, que les femmes ordinairement conservaient masquée, se dévoilait enfin. Une ligne verticale apparut, parfaitement alignée avec celle de la séparation des seins, bordée de deux renflements légèrement plus colorés. Miguel en était tellement bouleversé qu'il peinait à garder les yeux sur ce qu'il découvrait. Il s'y forçait en pensant que c'était sa première fois, qu'il ne savait quand il y en aurait une autre, et qu'il lui fallait profiter de chaque instant.

Puis elle attrapa sa tenue par les épaules, la fit descendre sur les hanches, la retenant par les poignets, et il ne perdait aucune des ondulations de son bassin. Elle fit un demi-tour sur elle-même, posément, tout en continuant d'abaisser le latex noir, et il put examiner les fesses, profondément marquées par la raie centrale, surplombant des jambes bien plantées, et soutenant les reins creusés et durs, d'autant plus impressionnants que la taille était étroite. Elle se pencha en avant pour retirer la petite tenue élastique, lui présentant son derrière dans la plus grande extension, lui faisant même entrevoir l'orifice caché tout au fond.

Elle se redressa, se retourna. La fente médiane entre les aines était maintenant entièrement exposée. Le cœur battant, Miguel pensait que, pour la première fois, il contemplait réellement la vulve d'une femme ! Complètement épilée, à peine entrouverte, elle laissait soupçonner la présence de la cavité magique, insondable, à laquelle elle menait… Il était tout de même un peu déçu : ce n'était après tout rien qu'une entaille, une rainure, juste une estafilade. Il se dit cependant qu'il lui fallait attendre pour juger de savoir ce qu'elle recelait.

Sonya avait pris un plaisir assez pervers à exécuter ce petit strip devant le gosse. Il était adorable, il paraissait subjugué, parti loin, et c'était tellement émouvant de le voir découvrir ce qui était si banal pour elle. Elle s'avança en ondulant à peine, croisant légèrement les jambes pour mettre ses hanches en valeur, et s'arrêta juste devant lui. Elle leva un genou, le posa sur le lit à son côté, leva le second et le posa de même, de l'autre côté, le surplombant à califourchon. Puis elle se pencha et, sans pouvoir y résister, elle lui donna un petit baiser sur la bouche. Elle ne faisait jamais cela d'ordinaire, mais c'était en quelque sorte son cadeau de baptême. En rencontrant les lèvres entrouvertes, frémissantes d'excitation, elle fut surprise du plaisir qu'elle y prit. Un discret effluve de dentifrice la conforta dans le bonheur de se consacrer à un être propre et sain, et non à un fêlé cradingue.

Elle se passa les mains sous les seins et les remonta en les faisant saillir, juste devant son nez. « Tu veux les toucher ? » fit-elle avec un petit air mutin.

Timidement, il approcha les mains, osant à peine les effleurer. Elle ne put s'empêcher de frissonner. Cette vacillation, entre scrupule et appréhension, était tellement fraîche, tellement délicate, cela la changeait tellement de son ordinaire !

« Tu veux peut-être les téter ?… Viens. » Elle avança le buste et, le prenant par la nuque, elle l'attira sur elle, amenant un téton sur sa bouche surprise.

Étonnamment, cette fois il n'hésita pas, elle sentit les petites lèvres maladroites se refermer sur sa pointe. Elle en eut un frisson crapuleux, tel qu'elle n'en avait plus connu de longtemps. Elle se demanda pourquoi ce minot lui faisait tant d'effet.

Elle lui remonta la main gauche par derrière, lui rebroussant les cheveux, lui passa la droite sur le front, l'ébouriffant affectueusement, et elle palpa les contours de sa tête, encore si étroite, si légère. Elle l'amena sur l'autre sein, qui commençait à se sentir esseulé, et tandis que le jeune garçon poursuivait sa découverte, elle se laissa descendre jusqu'à ce que ses cuisses fussent en contact avec les siennes. Sa vulve reconnut au travers du pantalon la bosse qui le déformait ; elle sourit, ravie. Pas besoin de se mettre les quatre fers en l'air pour produire de l'effet à un client de cet âge ! Elle adopta un lent mouvement de bascule, d'avant en arrière, pour le masturber avec son pubis. Elle sentit aussitôt la bouche qui la butinait devenir imprécise, avoir des ratées, s'interrompre. Elle ne put s'empêcher de glousser de plaisir. C'était presque trop facile !

Elle s'écarta, le laissant déconcerté. Elle lui demanda, le regardant dans les yeux : « Alors… tu te déshabilles pas ? »

Comme il restait paralysé, elle prit l'initiative, attrapa son tee-shirt orangé par le milieu de la poitrine, le chiffonna en le remontant, le lui

tira par la tête, et l'abandonna sur le lit. Elle lui mit les mains au bas-ventre et, d'autorité, lui défit le premier bouton de son jean.

Miguel resta interloqué en sentant ces doigts décidés qui trituraient sa braguette jusqu'à découvrir la fermeture Éclair, qui en abaissaient la tirette. Il réalisa qu'il était en train de se faire déshabiller par une femme, par une étrangère, et qu'elle le touchait, à cet endroit, au point le plus intime de son corps, sans la moindre retenue… Cela lui fit un tel effet que sa verge durcit à lui faire mal ! Malgré tout, il se demanda ce qu'elle allait en penser, si elle ne la trouverait pas ridiculement petite…

Sonya ouvrit la brèche. Dessous, le garçon portait un caleçon bleu-gris qui lui enveloppait le haut des cuisses, orné d'une ceinture blanche où s'étalait une marque, *in extenso*. Elle mit la main sur le renflement qui le déformait, et elle le sentit tressaillir. Au travers du tissu élastique, elle s'empara de la tige, la pressa en remontant, en sollicita la pointe avec l'ongle, et l'organe sursauta. Elle redescendit enrouler dans sa paume les jolies boules, pas bien grosses et tellement mignonnes, dures, ramassées comme des noix, et les prit dans sa griffe. Elle continua un moment de le masturber ainsi dans le tissu, coulant ses doigts sur le sexe, le faisant rouler, tantôt le serrant lentement, tantôt le frictionnant plus vivement.

Mais elle finit par le relâcher, ne sachant pas quelles capacités un garçon de cet âge avait pour se contenir. Elle glissa alors la main sous la ceinture du caleçon et en sortit à demi le petit animal, très échauffé, laissant en travers l'élastique qui le barrait. Elle avança de nouveau les reins et vint de sa vulve en caresser la tête. Elle se colla de tout son corps contre lui, son pubis lui repoussant la verge contre le nombril, son ventre remontant contre le sien, sa poitrine lui recouvrant la figure, et elle se frotta avec un mouvement sinueux. Elle gardait les bras écartés pour ne pas l'enlacer, elle voulait que seul son corps fût en contact avec le sien, comme si elle n'était plus qu'un fluide qui allait et venait sur lui, et elle montait, elle descendait, avec un rythme lent de ressac.

Elle profita d'un moment où elle était en extension, debout sur ses genoux, pour glisser par derrière la main entre ses propres jambes, elle lui attrapa la verge en achevant de lui abaisser le caleçon, puis elle se rassit en la retenant dans la raie de ses fesses. Elle reprit un léger mouvement d'avant en arrière en la faisant coulisser sous elle, et le garçon gémissait de plaisir. Elle n'en eut cependant pas moins en sentant ce fin ressort bandé, souple et dur à la fois, pas bien long et pourtant déjà si vif, qui tressautait le long de son périnée.

Elle s'écarta, descendit du lit. « Allez, maintenant à toi, finis de te déshabiller ! »

Le garçon se ressaisit. Il se plia en avant et entreprit de dénouer les lacets blancs de ses baskets bleu-gris. Il en sortit des pieds enveloppés de chaussettes noires rayées de gris – des chaussettes de petit garçon, pensa-t-elle, attendrie et excitée à la fois –, puis il se leva et se débarrassa en même temps du pantalon et du caleçon. En voyant la ceinture blanche *in extenso* se fondre dans le pantalon chiffonné, elle pensa tout à coup que ce caleçon, ces chaussettes qu'il était en train de retirer, avaient sans doute été achetés par la mère du garçon – même si elle ne vivait apparemment plus avec eux, elle devait bien continuer à s'occuper de ses fils, – et cela la toucha étrangement.

Sonya, qui s'appelait réellement Neasa McLoughlin, n'avait jamais eu d'enfant, seulement deux avortements. Elle avait été tirée de son Dublin natal et emmenée en France à l'âge de quinze ans. Elle n'avait jamais connu l'identité de son père, elle avait perdu sa mère alors qu'elle n'avait pas plus de trois ans, et elle n'avait aucun souvenir qu'elle lui eût acheté des vêtements… En voyant le jeune garçon debout devant elle, entièrement nu sauf sa montre et sa kyrielle de bracelets brésiliens, en observant son corps de sylphe, ses jambes déliées comme celle d'un chat, sa petite teub, mignonne à croquer, bien formée, droite et renflée au bout, tendue comme une corde de guitare – sur laquelle on aurait pu jouer *Jeux interdits* s'amusa-t-elle –, et avec son petit anneau à l'oreille qui le rendait carrément craquant, elle se rendit compte que le désir qu'elle avait pour lui était peut-être aussi une envie de le materner. Elle se mordit la lèvre ; elle sortait de la sphère professionnelle, elle s'égarait sur des terres inconnues…

Elle s'approcha. Elle lui posa les mains sur les épaules, les laissa glisser le long des biceps dont le renflement était à peine esquissé, puis lui vint sur les hanches. Il les avait incroyablement étroites, c'était un vrai bonheur. Elle s'accroupit, lui mit pour le retenir la main gauche derrière la jambe droite, lui passa l'autre entre les cuisses, et elle enveloppa par dessous les petites bourses ramassées. Le garçon sursauta. Elle les malaxa lentement, pour l'habituer, en les faisant rouler dans ses doigts.

Miguel était maintenant submergé par les sensations qui remontaient en lui. C'était une nappe incandescente que cette main instillait dans ses organes ! Il sentit les doigts retourner sur son membre, l'entourer, le parcourir tout du long. Il renversa la tête et ouvrit la bouche comme pour laisser sortir cette brûlure qui enflait en lui. La femme ne le masturbait pas, elle passait sur son sexe en l'enveloppant dans sa paume, en tournant et en revenant, en le saisissant comme une poignée. Elle pivota la main et lui remonta les ongles de bas en haut, tout le long, et il avait l'impression qu'elle le bassinait avec une pelle remplie de braises.

Sonya s'arrêta sur la petite enflure qui couronnait le jeune sceptre, et elle en fit jouer le capuchon. Elle l'étira, elle le repoussa, elle le serra, et peu à peu les résistances cédèrent, il se mit à coulisser souplement sur le gland, luisant dans son film d'eau limpide. Puis elle lui prit la hampe à pleine main et elle le branla doucement, pas trop vite, pour le laisser profiter. Le gosse gémissait comme si elle le torturait.

Elle le lâcha un instant pour qu'il pût respirer. Elle remonta la main gauche, vint sur la petite fesse, dure et serrée – incroyablement petite, incroyablement dure –, et elle la palpa longuement pour s'en imprégner. Puis elle lui aligna ses doigts sur le coccyx et les descendit entre les fesses, forçant juste ce qu'il fallait pour se glisser dans la raie. « Tu aimes comme ça, aussi, mon chou ? » murmura-t-elle.

Il ne répondit pas, mais elle devina le frisson qui lui parcourait l'échine. Alors, elle s'approcha encore et, sans crier gare, elle l'avala. Elle pouvait avec lui s'offrir le luxe de le prendre à nu, à son âge il ne risquait pas d'être contaminé, et, plutôt que le parfum synthétique d'un caoutchouc, elle eut le bonheur de retrouver le goût d'une chair tendre, neuve, bien propre de surcroît.

Miguel fut traversé par une commotion. Il en fut ébranlé au point qu'il se crut sur le point de s'effondrer, que ses genoux allaient plier, qu'il allait basculer en arrière. Mais il fut retenu par les mains de la femme qui remontèrent de ses cuisses et enveloppèrent ses reins dans un corset. La sensation des lèvres qui allaient et venaient sur sa tige était hallucinante, elles le berçaient d'un mouvement lent et régulier et, sous les attaques de ce plaisir insupportable, il aurait voulu se raccrocher devant lui à la tête de la femme, mais il n'osait pas, et alors ses mains tremblaient, il s'empêchait seulement de battre des bras ; il pensait qu'il allait s'ouvrir en deux.

Sonya suça longuement, avec gourmandise cette pine fine et délicate comme un sucre d'orge. Elle s'aperçut qu'elle-même mouillait – ce qui ne lui arrivait plus souvent. Elle n'avait aucune envie de s'interrompre, mais de nouveau il fallait tenir compte des forces de l'enfant. Elle se retira.

Et elle se remit à caresser délicatement, du bout des doigts, la verge dressée qui brillait doucement dans la pénombre. Le gosse paraissait à la fête, et elle était heureuse de lui donner ce bonheur. Elle le cajolait – à sa façon, la seule qu'elle connaissait, mais par laquelle elle était persuadée de lui faire profondément du bien. Elle savait qu'une mère ne traitait pas ses enfants de cette façon, mais en vérité elle se demandait pourquoi. Celle de Miguel devait tout de même lui caresser les cheveux, l'embrasser, elle lui achetait des bonbons, elle lui offrait des jouets et des gâteaux pour ses anniversaires, tout cela pour lui faire plaisir. Pourquoi ne pas lui faire plaisir *aussi* en lui caressant la queue ?…

Quand la femme s'écarta de lui, Miguel se sentit tout à coup esseulé. Il tremblait sur ses pieds, il trouvait horrible de rester ainsi, avec son membre nu et humide dressé dans l'air, c'était insupportable… Elle repoussait quelques coussins, remettait la serviette en place, sortait d'une boîte en plastique rose un sachet argenté. Il comprit que le moment tant attendu approchait.

Elle s'assit sur le lit et le prit par le poignet pour l'amener devant elle. « Viens. Je vais te préparer… »

Elle déchira le sachet, en sortit un anneau de latex translucide, puis pinça le petit renflement central pour le dégager. Il suivait ces préparatifs avec la curiosité impatiente d'un affamé regardant cuisiner le plat qu'on va lui servir. De l'autre main, elle lui reprit le membre et acheva de le décalotter, puis elle lui posa le manchon sur son bout découvert, et elle le déroula tout du long. Il frissonna profondément en sentant ces doigts agiles qui accomplissaient sur lui des gestes d'infirmière. Sous la pellicule, il vit avec étonnement son organe devenir plus brillant, prendre une teinte nacrée ; il dégageait aussi une légère odeur artificielle de bonbon.

Elle le reprit par le poignet et, s'allongeant sur le dos, elle l'entraîna sur elle. Il la surplomba, à quatre pattes comme un jeune chien, sa jolie pine de latex pointée par-dessous. Elle ouvrit les jambes, le saisit par la nuque, l'attira doucement. « Viens… »

Il vint sur elle, et elle eut une grande joie en le recevant. Il avait la peau incroyablement douce, plus douce que la sienne, pas moins que celle d'un tout petit enfant ; son torse était léger comme une brassée de feuillage ; son bassin étroit se logeait entre ses cuisses si aisément ; ses membres déliés, ses bras, ses jambes, s'entremêlaient avec les siens comme des ailes d'oiseaux. Sa tête lui vint sur l'épaule, et elle le reprit par la nuque, lui renfonçant les doigts sous les cheveux pour le conforter, pour lui dire qu'il était bien, là.

Miguel nageait dans un bonheur total. L'impression d'avoir son corps entièrement nu sur celui de la femme entièrement nue était incroyable. Dans tous ses fantasmes, il n'y avait jamais pensé, c'était une découverte complète, il n'avait jamais connu rien d'analogue. La main qui naviguait lentement dans ses cheveux lui procurait des frissons terribles, mais quand l'autre se coula sur ses épaules, descendit sur ses reins, s'empara de ses fesses, il ressentit un bien-être ineffable, une complétude extraordinaire.

Il en fut sorti quand cette main lui passa familièrement sous le ventre pour attraper son organe. Il retint sa respiration. Il sentit qu'on amenait sa pointe sur les deux renflements qu'il avait observés tout à l'heure. Il y était ! Il atteignait à son « grand moment »… Lorsqu'elle le fit entrer en elle, il eut une sorte de grognement rentré, bouche ouverte, haletant, en se retenant de ne pas crier de peur et de joie à la

fois. Il pénétrait enfin les mystères qui l'avaient hanté ! Aussitôt, les ondes d'un plaisir aigu lui remontèrent dans le ventre, des radiations comme jamais sa main n'avait pu lui procurer – et le préservatif n'étouffait pas les sensations, comme il l'avait craint. Il s'abandonna, laissant sa tête se nicher dans le cou de la femme, retrouvant inconsciemment le geste qu'il avait, petit enfant, quand il se blottissait contre sa mère.

Sonya le laissa s'enfoncer en elle en jouissant du plaisir qu'elle donnait. Elle croyait sentir sous ses mains l'ondoiement de la joie qu'elle provoquait. Elle avait l'impression de redécouvrir un monde ; c'était comme si le soleil de Marseille, voilé par la morosité de son quotidien, perçait la couche de grisaille et la réchauffait de nouveau.

Très vite, le petit se lança dans ce mouvement alternatif qui est le geste fondamental de l'amour, et il s'y lança maladroitement mais frénétiquement, comme si en allant plus doucement il eût risqué de perdre quelque chose. Elle le laissa tout à sa découverte, et ne s'attacha qu'à son propre plaisir de caresser sans cesse ce dos lisse, ces omoplates finement saillantes, ces reins tièdes qui se contractaient, ces petites fesses durcies qu'elle pelotait avec ravissement. Une nouvelle fois, elle enfonça la main dans les mèches souples de la nuque, raide et tendre à la fois, elle la remonta le long du crâne, et elle continua d'aller et venir en fourrageant dans ce flux soyeux dont elle ne se lassait pas.

De temps en temps, elle se redressait pour regarder, dans le clair-obscur de la camionnette, les reins qui se soulevaient et se rabaissaient rapidement, si joliment étroits au milieu de ses propres cuisses, largement ouvertes. Il était léger comme un planeur qui survole une crête, qui s'enfonce dans le creux d'un vallon, qui suit les courants ascendants pour remonter à flanc de colline. Elle ressentait un plaisir délicieusement trouble à absorber en elle ce corps jeune et impollu, vierge.

Elle ouvrit alors son bassin davantage, pointa ses genoux en l'air, lui rabattit ses jambes sur les reins, et elle lui enferma le torse dans ses bras pour le retenir contre elle. Elle se referma comme une griffe, telle une plante carnivore qui emprisonne sa proie. Elle le serra contre elle, comme un bébé. Elle voulait fusionner avec lui, l'avaler, le faire pénétrer entier dans sa matrice, devenir enceinte, non de sa semence, mais de son corps même.

Miguel se sentait infiniment bien dans ce cocon inattendu, enfermé dans les bras fermes, les hanches tenues dans les jambes croisées, le cerveau envahi par une sorte de brouillard. Ce vague lui donna un répit, lui permit de tenir, de poursuivre un peu plus ce moment unique. Cependant, il devina bientôt, depuis le fond de son être, que se rassemblait quelque chose qu'il connaissait bien, encore que cela lui vînt

avec une puissance sans égale. Une lame roulait en lui, se gonflait, et le submergea. Alors, un fer rouge se planta dans son bas-ventre, il ouvrit désespérément la bouche, et il jouit, repliant les jambes, se tordant comme un démon entre les cuisses de la femme, démonté par les décharges qui traversaient son corps, poussant des gémissements douloureux, des couinements incongrus.

Mais il se rendit compte soudain qu'il lançait de petits jets successifs tout au fond de là où il était entré. Il fut affolé : que lui arrivait-il ? était-il blessé ? saignait-il ? Il avait l'impression que son ventre était percé. Il n'avait jamais ressenti une sensation pareille. Il ne put cependant s'interroger davantage, et il retomba, assommé par l'intensité des sensations.

Il sentit les bras et les jambes se desserrer lentement autour de lui, mais comme la femme ne le repoussait pas, le gardait contre elle, il ne bougea pas. Tant qu'on ne le chassait pas, il voulait profiter des flux de plaisir pétillant qui continuaient de voyager dans son sang, qui fusaient sous son crâne, qui emplissaient de bonheur chaque fibre de ses muscles… Il était si heureux de l'avoir fait – seulement un peu déçu que tout se fût déroulé si vite…

Sonya continuait de le caresser doucement, une main allant sur la tête, les épaules, le dos, et l'autre sur les reins, les fesses, les cuisses… Elle avait été impressionnée par la décharge de cet enfant, on aurait dit qu'il en avait eu mal. Elle se demanda s'il n'y avait pas que les filles, peut-être, qui souffraient lors de leur défloration… En tout cas, elle se sentait heureuse comme elle ne l'avait plus été depuis longtemps.

Cependant, malgré Nirvana qui se poursuivait en sourdine, elle craignait toujours d'être surprise avec un gamin. Elle repoussa doucement son visiteur en lui faisant comprendre de se redresser.

Miguel s'arracha péniblement de la bulle où il avait sombré ; il eut du mal à quitter ce giron accueillant. Il s'assit sur le bord du lit, et laissa la femme lui retirer le petit sachet translucide. Il fut surpris de voir que l'extrémité en était remplie d'un liquide blanchâtre – comme la pointe de chantilly qu'on dépose en haut d'une religieuse. Il comprit alors qu'il n'avait pas saigné comme il l'avait craint, mais que, à son tour, pour la première fois, il avait « juté », comme disaient ses copains dans la cour de récréation.

Sonya tira un kleenex, et délicatement elle essuya le garçon de sa jeune semence.

« Tu peux te rhabiller, mon chou, maintenant… »

Il attrapa son caleçon et le renfila en premier. Maintenant qu'il avait consommé son désir, il paraissait gêné d'être nu devant elle. Elle le contempla tandis qu'il remettait ses vêtements, et elle le trouvait émouvant ; elle s'aperçut qu'elle ressentait pour lui une véritable tendresse. Il y avait très longtemps qu'elle n'avait rien vécu de sem-

blable. Elle sentit que, si elle se laissait aller, elle risquait de le reprendre dans ses bras…

Elle se ressaisit, se leva pour éteindre le poste, et elle revint au cynisme qui était sa défense naturelle. « Ça t'a plu, mon biquet ?… »

Miguel hocha vaguement la tête, incapable de s'exprimer sur ce qu'il venait de vivre. Maintenant dégrisé, il avait envie de sortir au plus vite de cet endroit. Comme pour se dédouaner, il murmura : « Merci… »

Quand il retrouva le grand jour, la tête lui tournait. Il ressentait toutefois presque de la fierté : il avait réalisé son but ! En même temps, il se rendait compte qu'il ne pourrait plus se passer de ces impressions fantastiques. Il se demandait déjà quand il aurait la possibilité de recommencer ; car il n'avait plus un sou.

*

Angelo entra dans la brasserie avec sa démarche de play-boy qui essayait de se faire passer pour un félin. Il ôta ses lunettes de soleil, distribua de petits saluts à la ronde, et se dirigea vers l'arrière-salle.

Au fond, était assis un homme au visage mou, au crâne dégarni, vêtu d'une chemisette à carreaux, qui lui fit signe.

Angelo s'installa tranquillement en face de lui. « Salut Baptistin.

– Qu'est-ce tu prends ?

– Un Ricard. »

Baptistin s'empressa d'interpeller le patron. « Deux jaunes, j'te prie ! »

Angelo posa ses lunettes sur la table, et il s'étira en faisant rouler ses muscles sous sa chemise. « Alors, t'as ce qu'y faut ? »

Baptistin, embarrassé, fit tourner son alliance sur son doigt. « Angelo, y a un problème avec ton affaire. J'ai été à l'adresse qu'était sur le dossier du collège – la Montée des Accoules. Ils y sont plus. Ils sont partis. Et pas moyen de savoir où ils sont, j'te jure. »

Angelo se rembrunit. « Comment ça ?

– Ben oui. Apparemment, ils ont quitté leur appartement y a un mois. J'imagine qu'ils ont dû se loger ailleurs. Mais y a pas de concierge, je peux pas savoir où ils crèchent maintenant. Ils ont pas non plus donné leur nouvelle adresse au collège. Tant que ce sera les vacances, j'aurai pas d'info. Et je peux pas me taper tout Marseille pour les retrouver – s'ils sont toujours à Marseille ! »

Angelo fronça les sourcils. « C'est mauvais ce que tu me racontes là. Très mauvais. Il va être furieux si je lui ramène pas son joujou… »

Il s'interrompit car le patron apportait deux verres et une carafe d'eau.

Quand il fut reparti, Baptistin proposa servilement : « Mais tu sais, au collège, j'en connais plein d'autres, des petits clients, et tout à fait du même acabit : des blondinets, mignons, et tout et tout ! Pour eux, y a pas de problème, je peux t'avoir l'adresse…

– T'y penses même pas. C'est celui-là qu'il veut. Faut que je lui donne sa dope. C'est pas du genre à se contenter d'un moineau quand il commande des ortolans… » Angelo refusa l'eau que Baptistin lui proposait sur son Ricard. « Il faut que tu te débrouilles pour les retrouver. Et vite. »

Baptistin lui se versa un peu d'eau, pour la forme, puis il dit, sur un ton hésitant : « Bon, écoute, tout de même… Au collège, j'ai vu par hasard que ton criquet, il a un petit frère. Il est adorable, joli comme un cœur !… Il doit entrer en 6e, en septembre, et du coup le collège a déjà sa photo. » Il sortit de sa poche de poitrine un petit cliché, et il le poussa sur la table comme on avance une carte, en l'encadrant entre ses mains pour le protéger des regards indiscrets. « Regarde ! Et il est encore plus jeune que l'autre… »

Angelo y jeta un coup d'œil sceptique.

« … Et, celui-là, je sais où il est ! J'ai appelé Thiers, là où il a fait son CM2 : ils m'ont dit qu'il est hospitalisé. Depuis le 14 juin. En longue durée. J'ai vérifié, à la Timone Enfants : il y est encore. »

Angelo secoua la tête. « Non, je te dis. Je prends pas le risque qu'il en veuille pas. Et puis, un hôpital, y a trop de pièges. Les caméras de surveillance, les infirmières qui peuvent débouler à tout moment…

– Montre-lui, tout de même. » Baptistin se carra dans sa chaise. « Moi, l'autre, je sais pas où le dénicher. »

Angelo but un coup tout en réfléchissant. « Y a peut-être une solution, quand même. J'imagine que le petit, sa famille, elle doit venir le voir… Ils pourraient peut-être bien nous conduire à celui qui nous intéresse. »

Baptistin parut ravi. « Exactement !… Et à la Timone, j'ai un contact. Il pourra te prévenir quand ils viendront visiter le gamin. »

Angelo hocha la tête. « Le nom des petits ? »

Baptistin soulagé se hâta de répondre : « Arregui. Celui que veut ton bonhomme, c'est Miguel ; l'autre, qu'est hospitalisé, c'est Rubèn. »

*

Une belle lumière de fin de journée tombait sur le terrain vague, éclairant d'un vert vif la cime des arbres et coulant des rayons mordorés sous les frondaisons. Sur le sol craquelé par la chaleur, des sacs plastiques glissaient lentement dans l'air du soir, les canettes cabos-

sées renvoyaient de pauvres éclats, des écorces d'oranges finissaient de se racornir. Il y avait peu de monde, seulement tout au fond deux femmes discutant entre elles, les poings sur les hanches, attendant le retour des maris avec à leurs pieds des petits accroupis en rond, qui tapaient sur des images pour les retourner et se les gagner les uns aux autres.

Un cabriolet 306 blanc s'arrêta doucement au bord de la route. Elle se gara sur le bas-côté, à une centaine de mètres du Trafic. Un homme en descendit, qui s'avança lentement sur le chemin défoncé traversant le terrain. La cinquantaine, d'une belle stature, vêtu d'une élégante veste en lin, il portait coiffés en arrière ses longs cheveux bruns, mais son bouc, ses sourcils qui lui remontaient vers les tempes, lui donnaient un air un peu méphistophélique. Il repéra de loin le garçon, assis sur les marches de la caravane ; il semblait perdu dans une rêverie.

Avec son opinel, Miguel épluchait consciencieusement un bout de bois, sans se laisser distraire par les mouches qui tournoyaient autour de sa tête. Les avant-bras appuyés sur les genoux, ses bracelets de coton multicolores dansant sur son poignet à chaque coup de couteau, il repensait au moment qu'il avait passé avec Sonya deux jours plus tôt. Combien de temps lui faudrait-il pour reconstituer de quoi retourner la voir ? À raison de 25 francs la bagnole, il n'était pas rendu… Il redressa la tête quand une ombre lui masqua soudain le soleil. Il reconnut Salvatore, celui qui lui avait trouvé de petits boulots et qui, il l'avait appris plus tard, était aussi le souteneur de Sonya.

« Salut Miguel.

– Salut. »

Salvatore sortit un paquet de cigarettes. « Tu vas, aujourd'hui ?

– Ouais.

– Alors ? C'était bien, ta "première", avec Sonya ? » Il tira tranquillement une cigarette.

Miguel ne répondit pas. Il avait rougi, gêné. Le mac, évidemment, était au courant de qui visitait le Trafic !

L'autre se montrait patient. Il rangea son paquet, sortit son briquet. « T'aurais pas envie de te refaire un petit kief, de temps en temps ? »

Miguel traîna pour répondre. Mais il trouvait que Salvatore lui parlait « d'homme à homme », et il déposa les cartes : « J'ai plus de ronds.

– Hé bé, justement… » Il alluma sa cigarette en protégeant la flamme de sa main. Il recracha la fumée. « Je venais te proposer un peu de taf. »

Miguel haussa les épaules. « Ouais… Mais c'est quoi ? Ça rapporte que dalle, laver des bagnoles. »

L'homme sourit en rempochant son briquet. « Cette fois, j'ai mieux pour toi… » Il tourna sur lui-même tout en scrutant discrètement le terrain vague, tira une nouvelle bouffée, puis, s'adossant nonchalamment à la caravane, il souffla la fumée longuement. « Si tu veux, tu peux te faire du fric facile… Tu sais, je proposerais pas ça à n'importe qui, mais toi, si, tu pourrais le faire… »

Cette fois Miguel le dévisagea sans pouvoir masquer sa curiosité. « Quoi ?

– … Tu pourrais le faire. T'as une bonne petite bouille, t'sais ? Y a des mecs, ils lâcheraient un gros paquet de blé, rien que pour passer un moment avec toi… Ils viennent te chercher en bagnole… ils te sortent… ils t'amènent au restau… Même ils te payent des chouettes fringues… Et puis ils te ramènent. Et voilà tout. Et tu palpes ton pognon ! »

Miguel replongea sur son morceau de bois, déçu. « Ouais, et surtout y vous palpent le cul ! Après ça, y vous demandent des trucs dégueu, puis faut coucher avec eux, et, à la fin, on devient pédé soi-même… Merci !

– Mais non, ça se passe pas comme ça ! Les mecs que je connais, c'est juste des papys qu'ont besoin d'un gros câlin. Et puis je suis là pour surveiller qu'ils exagèrent pas. Tu sais que – toi – tu pourrais te faire mille balles, net, dans une soirée ? Et fastoche, encore… Ça aiderait, dans votre situation. Et puis, comme ça, tu pourrais revoir Sonya… »

Miguel se dit surtout que « comme ça » Salvatore récupérait au travers de Sonya ce qu'il aurait touché ! Il secoua la tête. « Écoutez, je comprends que vous cherchiez à garnir vot' panier, mais j'en suis pas. Oubliez-moi. »

Salvatore s'écarta, fit un pas comme s'il admirait le paysage, tira sur sa cigarette, puis regarda le garçon de nouveau. « Miguelito, t'as tort de le prendre comme ça. Y a plein de garçons de ton âge qui le font, et ils trouvent ça super : ils se font payer grassement pour passer du bon temps dans les piscines des grosses villas, ou pour sortir en boîte. Bon, d'accord, de temps en temps ils se font un peu tripoter, mais quand on leur a mis la main au baigneur ou, même, si on leur a sucé le berlingot, qu'est-ce que ça leur fait, je te demande ? Ils sont pas morts ! Et ils repartent avec un bon matelas. Voilà tout. Toi, avec ta petite gueule, tu pourrais te faire ce que tu veux ! »

Miguel se leva d'un coup. Il haussa le ton : « Écoutez : y a six mois, ma mère est morte ; après ça, mon père, il a été viré de son boulot parce qu'il avait manqué pendant qu'il s'occupait de ma mère ; et comme y a un problème sur son dossier à l'ANPE, du coup, nous, on a plus un rond et on a été jetés de l'appart'. Mon petit frère, tout ça, ça lui a fait un tel choc qu'il en a fait une dépression – il est tombé en

"catatonie". Et maintenant il est à l'hosto !… Je vous le dis : je vais pas entrer dans ces combines, même si vous me donniez une brique pour chaque coup ! »

Salvatore eut un petit sourire dubitatif. Il pinça entre le pouce et l'index sa cigarette au ras des lèvres, prit une dernière bouffée, puis il jeta le mégot et, tout en soufflant la fumée, il l'écrasa longuement de la pointe de sa chaussure. « Ok, ok, Miguelito, t'énerve pas. Tout ce que je te dis c'est ça : si t'es dans la mouise, pense à Salvatore. "Salvatore peut te sauver !"… » Il sourit, content de lui, ce qui ne fit que renforcer son air sournois. « Je te trouverai toujours une solution… De toute façon, j'aurai l'occasion de repasser. Ciao, Miguelito. »

Miguel regarda l'homme s'éloigner nonchalamment et retourner vers sa voiture. Il se releva d'un coup et fila dans la caravane. À l'intérieur, il s'aplatit sur la banquette qui lui servait de lit, fourra la main le long de la cloison, ignora sa trousse, et alla chercher sous le matelas son paquet de Lucky Strike.

Il ressortit en courant, traversa le terrain vague en laissant derrière lui la caravane de Sonya, grimpa sur le talus, passa la voie ferrée, et ne s'arrêta que sur l'autre versant, face à un petit bois. Là, il s'assit, prit une cigarette, et l'alluma avec le briquet qui se trouvait à l'intérieur. Il en tira une longue bouffée, pour se calmer. Il rejeta la fumée en regardant sans le voir le sous-bois traversé de rais de soleil obliques.

Il rêvait. « Mille balles… Si je pouvais me faire ça… » Une seule passe lui payerait deux visites chez Sonya !… Mais l'idée de se faire palucher le débecquetait. Il était toutefois troublé de penser que, de la même manière que lui-même désirait les femmes, des hommes pouvaient le désirer, lui.

Il essaya de se représenter une séance. Il se souvint d'un film où une fille poursuivie par un salaud faisait du stop pour lui échapper. Une grosse voiture s'arrêtait à côté d'elle. Un homme maigre et chauve, plutôt âgé, lui ouvrait la porte. Elle avait peur, mais elle montait tout de même, elle n'avait pas le choix, il lui fallait s'enfuir. L'homme démarrait, il lui tenait des propos rassurants : « Tu m'as l'air toute chamboulée ?… Eh bien, décontracte-toi, ma petite… Ne t'inquiète pas, ici tu ne crains rien… » Le visage libidineux dégoulinait de mauvaise foi. Tout en roulant, l'homme lui caressait les cheveux, la joue. La fille se collait contre la portière, mais en vain. Il lui mettait la main sur la hanche, descendait sur sa petite jupe, très courte, se glissait entre ses cuisses…

Cela se passerait-il comme cela ? L'emmènerait-on dans une villa ? Il imaginait les palpations vicieuses, partout, le baiser sur la bouche – à moins que cela, comme les prostituées, il pût l'éviter ? De toute façon, après, c'était forcément se désaper, se mettre à poil devant le vieux, se faire tripatouiller, et encore bien d'autres choses sans

doute. Et puis… se faire baiser. « Des papys qu'ont besoin d'un gros câlin… Y me fait marrer, ce connard ! »

Il ramena la cigarette à la bouche, le pouce et, l'index au ras des lèvres, mimant sans s'en rendre compte le geste de Salvatore, il tira une bouffée, puis il souffla la fumée qui l'enveloppa d'une estompe grise. Il songeait que ces hommes, qui n'avaient d'autre solution pour satisfaire leur désir que d'allonger des billets, en étaient réduits aux mêmes expédients que lui, en fait. Les garçons n'avaient pas envie de vieilles pédales, donc celles-ci devaient payer pour en avoir ; les femmes ne s'intéressaient pas à un mioche, et donc il devait payer de même.

« Peut-être qu'un jour y aura plus le choix. C'est peut-être pas pire que laver des bagnoles ?… En tout cas, je me laisserai jamais enculer ! »

*

Tabaković entra dans la cellule et referma derrière lui. Puis il s'approcha du garçon qui, l'entendant arriver, s'était aussitôt redressé et levé de la banquette où il était étendu.

« Bonjour, Virgile ! Comment vas-tu ce matin ? » Il lui passa la main dans les cheveux, d'un blond très pâle, presque blanc, doux et fins comme de la soie. « Sais-tu que nous sommes le dix-huit juillet ?… » Il plongea son regard dans les prunelles d'un bleu myosotis, proche du gris. « Tu as quatorze ans aujourd'hui ! Nous allons fêter cela comme il se doit… » Il lui caressa affectueusement la joue. « Et, ça y est, je t'ai commandé un compagnon ! Il ne tardera plus… » Il passa son pouce épais sur les lèvres légèrement renflées, en les repoussant sur le côté. « J'ai hâte de le voir ici, avec toi ! » Ces quelques attouchements ayant suffi à le mettre en train, il avait commencé de bander.

Il s'écarta. « As-tu vidé ton ventre aujourd'hui ? »

Le garçon répondit mécaniquement, avec un fort accent balte : « Oui, monsieur.

– As-tu pris ta douche ?

– Oui, monsieur.

– Tu as bien nettoyé partout ?

– Oui, monsieur.

– Dedans et dehors ?

– Oui, monsieur.

– Bien. Dévêts-toi. Vite. »

Sans hésitation, le garçon attrapa sa chemisette blanche par le col et, sans même la défaire, il la tira par la tête, la laissant une seconde flotter comme un drapeau autour de ses bras avant de la rabattre. Torse

nu, il déboutonna son jean, enfonça les pouces sous l'élastique de son petit slip blanc, et les abaissa ensemble d'un trait. Il en dégagea ses pieds, qui étaient nus, et déposa les vêtements sur la banquette.

Tabaković considéra le garçon qui s'était remis en position, debout face à lui, les bras le long du corps. Il lui passa lentement la main sur la poitrine, sur le ventre, plusieurs fois, comme on fait à un animal familier, palpant les diverses marques et ecchymoses diffuses qui y subsistaient. Son excitation montant, il empoigna les petits organes à la pointe du pubis et les serra assez fermement entre le pouce et l'index, jusqu'à faire gémir le garçon, qui ne put s'empêcher de se pencher en avant.

« Mmmh. En vérité, j'adore t'entendre pleurnicher, mon petit Virgile. Mais, pour le jour de ton anniversaire, tu peux me donner mieux que ça. On va faire la fête !… Allez, va t'asseoir sur la table. »

Le garçon se dirigea aussitôt vers la table métallique, grimpa dessus, et s'assit à son extrémité.

Tabaković le repoussa en le couchant sur le dos, puis, le saisissant par les talons, il lui replia les jambes jusqu'à ce qu'elles lui touchassent la poitrine. Il attrapa une des sangles qui pendaient sous la table, la ramena et la lui passa derrière les jarrets, puis il l'attacha de l'autre côté, en serrant fermement pour que le garçon fût bien maintenu, les cuisses collées au ventre, les genoux sous le menton.

Il se plaça derrière lui, et il examina les fesses tendues qui dépassaient à peine du plateau. Il y passa sa main poilue, à laquelle le désir commençait de donner des sursauts erratiques, incontrôlés. Il palpa les zébrures mauves qui s'y entrecroisaient, les pressa, les pinça. Le garçon se tortillait dans son lien en poussant des soupirs douloureux. « Mmmh, tu as la peau fragile, mon petit Virgile. Tu marques vite, et longtemps. Je me demande comment sera le prochain. » Il lui remonta sur les cuisses en les griffant, s'arrêtant au bord de la sangle. « Livio avait des chairs fermes, il soutenait mieux le fouet. D'ailleurs, quand je l'ai étranglé, il a résisté plus longtemps que je ne pensais ! »

Il enfonça la main sous sa grande veste et décrocha le fouet qu'il y gardait, long comme le bras, tressé dans un cuir nacré à l'aspect précieux. Il le fit claquer dans l'air ; le garçon pâlit. Se mettant légèrement de côté, Tabaković posa la main gauche en travers des cuisses tendues. Puis il envoya un premier coup, sèchement. Le garçon poussa un glapissement de détresse. Tabaković grogna de plaisir. « Aaaah, voilà !… J'adore comme tu cries, mon petit Virgile. Rien qu'à t'entendre, je bande ! »

Il renvoya deux coups de suite, en les croisant, et le garçon se raidit désespérément dans la lanière de cuir, battant vainement des pieds, tordant les bras, secouant la tête. « Ça te fait jouir, ça, hein ?… Je sais que tu adores le fouet. Eh bien, tiens, fais-toi plaisir ! » Et il appliqua

trois coups en suivant. Le garçon hurla en se débattant comme un dément,

« C'est bon, hein ? Ça te fait triquer, n'est-ce pas ? Tu es un petit coquin d'aimer te faire étriller comme ça ! » Et il lui relança deux coups. Le garçon se tendit comme un arc et fut sur le point de glisser sous la sangle.

Tabaković la resserra, puis il vint près du visage du garçon qui haletait, le front brillant de sueur. Il lui caressa la tempe et la joue. « Mais je ne veux pas te donner trop de plaisir, mon petit Virgile. Tu as la peau si délicate, elle s'abîmerait. »

Il retourna caresser les fesses où huit nouvelles barres, bien rouges celles-ci, avaient légèrement enflé. Il posa le fouet sur la table, et il se déboutonna. Il sentait que la perspective de l'arrivée du nouveau redoublait son plaisir ordinaire. Il sortit son membre, le décalotta et l'amena, tout brillant, dans la raie ouverte devant lui. « Tu me sens, mon petit Virgile ? Tu sens dans quel état tu me mets ? C'est que ça m'émeut toujours de te voir profiter, comme ça, grâce à moi ! »

Il fit remonter son gland dans la fente délicate, y laissant une trace d'escargot, et il vint buter sous les bourses étrécies, les soulevant et les poussant de gauche et de droite. Cela l'excitait de provoquer le garçon comme cela. Il lui prit sa petite pine, toute floche, et la pressa en la faisant rouler dans ses doigts. « Ce que je ne comprends pas, c'est que tu jouisses sans même bander ! Tu es très cérébral ! »

Il rabaissa sa trique, la pointa devant le petit orifice, et il appuya. L'anneau s'ouvrit presque sans difficulté, accompagné seulement par la modulation d'un long gémissement du garçon. Tabaković ressentit un violent frisson de plaisir en sentant son gland passer le rebond du sphincter, puis il s'enfonça lentement, profondément, jusqu'au bout. « Aaah, mon petit Virgile, ton boyau culier est vraiment délicieux ! Tu es fait, souple comme un gant, à ma main. Je t'ai formé pour m'épouser ! »

Puis il se recula, se renfonça, et petit à petit accéléra, battant de son ventre les fesses tendues devant lui. Très vite les vagues du plaisir commencèrent d'enfler, de s'accumuler, de se chevaucher, et il se mit à grincer des dents, pris entre le désir de les voir s'amplifier et la volonté de se retenir… Mais il fut le plus fort et interrompit un instant sa course, s'arrêtant tout au fond du garçon, haletant.

Les jolis pieds restés en suspension l'attirèrent, et il se divertit en en prenant un en bouche, en le suçant, en le léchant par-dessous, en égrenant les petits orteils avec la langue. Puis il les mordit. Le garçon eut un sursaut et se tendit en criant, resserrant délicieusement son anus sur la base de l'organe qui le pourfendait. Tabaković gémit de plaisir.

Il se courba entre les genoux ouverts devant lui, et il attrapa un tétin entre ses lèvres. Il le mordilla tout en grognant : « Je te mange, pe-

tit Virgile, je te croque, je te dévore ! » Puis il mordit la fine excroissance. Le garçon hurla de nouveau. Tabaković s'écarta, et il jubila en découvrant un petit filet de sang sur l'aréole. Il le lécha avidement. Il remonta dans son cou, et il lui referma ses dents sur le lobe de l'oreille. Le garçon hurla frénétiquement. À chaque fois, Tabaković recevait de magnifiques secousses dans son membre enserré dans le petit passage.

Il se redressa, reprit le garçon par ses hanches repliées, et, enivré d'avoir en bouche ce léger goût de sang, il se remit en train, redoublant ses assauts de violence. Cette fois il ne se retint plus. Il laissa croître le bonheur en lui, se rassembler, rouler, puis déborder, le prendre à la gorge, l'étouffer. Fiché au creux du garçon, agité de saccades irrégulières, il se déversa. Et, au fond de son cerveau, par-dessus l'image du visage sillonné de larmes de Virgile, se profilait déjà celle de la petite silhouette du Collège Bernardy.

*

Dans la lumière tamisée de la chambre d'hôpital, Miguel observait son père. Encore jeune, mince, il avait été séduisant – bien des femmes d'ailleurs ne restaient pas indifférentes à son grand front, ses yeux clairs, ses cheveux bruns coupés courts, et, de ce qu'il avait compris des disputes avec sa mère, lui non plus ne leur résistait pas beaucoup. Mais le poids des adversités et des chagrins qu'il avait endurés ces derniers mois l'avait voûté, et cela faisait de la peine quand on se rappelait comme il paraissait heureux et insouciant autrefois.

Assis tous les deux, immobiles et silencieux, ils regardaient Rubèn allongé sur le lit, son visage seul dépassant du drap blanc, ses yeux avelins fixement ouverts. Avec ses cheveux très blonds qui se renflaient sur l'oreiller, plus blonds que ceux de Miguel, il avait l'air d'un ange. Mais, alors qu'il avait plus de dix ans, il se tenait à cet instant comme un tout petit enfant, son pouce à la bouche, ses lèvres retournées sur son doigt. Il ne semblait pas malade, mais son regard perdu dans le vide était navrant.

Son père soupira. « Bon. On va y aller. Il est plus de huit heures. Je vais te raccompagner, et je reviendrai après.

– Tu veux de nouveau dormir à côté de Rubèn ? Sur le lit d'appoint ?

– Oui. Le médecin a dit que, quand il allait se "réveiller", il fallait qu'il y ait à côté de lui quelqu'un qu'il connaisse. Et ça peut arriver à tout moment. »

Son père se leva en se redressant péniblement. Il regarda Rubèn encore une fois. Le visage de l'enfant n'avait absolument pas bougé ;

il n'avait même pas cillé ; on pouvait s'interroger s'il n'était pas en cire. Il se dirigea vers la porte, suivi de Miguel.

Pendant qu'ils attendaient devant l'ascenseur, un infirmier qu'ils avaient déjà croisé dans le service leur demanda en passant : « Vous rentrez chez vous ?…

– Oui », dit le père de Miguel. « Mais je reviens après.

– Ah, eh bé d'accord. À tout à l'heure, alors ! »

*

Ils avaient dîné à la lueur des bougies, car les batteries de la caravane étaient hors de service depuis longtemps. Le père de Miguel ramassa les cartons des Big Macs et les jeta à la poubelle.

« Bon. J'y retourne. Demain matin, m'attends pas de bonne heure : je veux voir le médecin quand il passera.

– D'accord.

– Et ferme bien la porte à clé.

– T'inquiète pas. »

Son père lui sourit, puis il sortit en enjambant les deux marches, et il s'enfonça dans la nuit vers la petite Ford.

Miguel resta sur le seuil jusqu'à ce que la voiture eût démarré et que les points rouges de ses phares arrière eussent disparu au loin sur la route. Puis il referma la porte à clé.

Il était enfiévré à l'idée de se retrouver seul dans la caravane. D'habitude, il devait attendre que son père fût endormi et, surtout, retenir les manifestations de son plaisir pour ne pas le réveiller ; aujourd'hui, il pourrait se laisser aller. Il avait pensé à Sonya les fois précédentes, à ce qui s'était passé avec elle, et cela avait été très fort. À présent, il avait envie de revenir à Sonia, ce qui n'était pas nouveau en soi, mais en se la figurant en prostituée prête à tout. À cette idée sacrilège, une bouffée d'excitation lui monta au cerveau ; il eut hâte… Il se sentait toutefois coupable de profiter de ces circonstances dramatiques pour satisfaire ses petits plaisirs, mais il se confortait en se répétant que, qu'il le fît ou non, cela ne changerait rien pour Rubèn.

Il y avait eu du Mistral dans la journée, et il faisait frais dans la caravane mal isolée. Il prit dans le compartiment qui lui servait de placard la vieille chemise confortable qu'il affectionnait, verte et rouge à carreaux, dont il avait coupé les manches aux entournures quand elle avait été percée aux coudes, et qu'il utilisait désormais en chemise d'intérieur. Il souffla les bougies, et l'âcreté d'une légère fumée se répandit. À la lueur de la lune, il s'assit sur son lit, dénoua les lacets emberlificotés de ses vieilles baskets noires, qu'il adorait car elles lui montaient sur les chevilles comme des forteresses, lui donnant un sentiment d'invulnérabilité, et il les retira, un pied repoussant

l'autre. Puis il s'étendit, tira son mouchoir de sa poche et le prépara à côté de lui, à gauche. Il ferma les yeux.

Dans la caravane silencieuse, plongée dans la pénombre, la silhouette du jeune garçon allongé sur le dos, immobile, était à peine visible. Au bout d'un moment, il ramena les mains sur son pantalon de treillis, en haut des cuisses, et il commença de part et d'autre un lent mouvement alternatif, verticalement, qui se resserrait progressivement. En quelques secondes, une arête monta dans son pantalon, et il poussa un soupir, comme de soulagement.

Il mit les mains à la taille, défit le premier bouton, puis la braguette en suivant, et il l'écarta. Arquant les reins, il fit passer le pantalon sous ses fesses. Il portait dessous un caleçon rayé horizontalement, dont la teinte se perdait dans l'obscurité, mais où se distinguait nettement la proéminence qui soulevait le tissu élastique. Il y amena les mains, et il se caressa doucement. Il frottait cette bosse verticalement, parfois il appuyait dessus comme pour l'écraser, parfois il la saisissait à pleine main, ou la tirait de côté, puis il recommençait de la frotter tout le long, la pressant de plus en plus fermement.

Glissant les doigts sous son caleçon, il le fit descendre lentement, jusqu'à ce que sa verge tendue se libérât d'un coup, se dressant soudain, droite et libre dans l'air de la nuit. Il finit d'en repousser l'élastique, le calant sous ses bourses, puis il posa ses mains en dôme sur son sexe, l'abritant comme un petit oiseau, comme pour refaire connaissance avec lui.

Il se mit en mouvement. Il allait et venait autour de son membre, il le survolait, le frôlait, puis il s'en empara doucement. Il remonta la fine peau qui l'enveloppait vers le haut, en pinça le bout, la tira, puis il la repoussa jusqu'à se décalotter, couvrit son gland de nouveau, le découvrit encore, et il semblait se délecter dans ces allers et retours lents et provocants. Des soupirs lui échappaient, il prenait de petites inspirations, et son souffle circulait dans ses narines pleinement ouvertes.

De la main gauche, il remonta son tee-shirt pour dégager sa poitrine, et il se caressa lentement le ventre, tandis que, de la droite, il se passait des doigts sous les bourses, les pressant, les serrant, les faisant saillir. Sa langue apparut entre ses lèvres pincées, petit rubis dépassant d'un écrin, comme pour manifester à tout l'univers le plaisir délicieux qu'il était en train de connaître.

Il s'empoigna ensuite, et il commença une friction directe, avec un geste ferme et rigoureux. Son gland apparaissait et disparaissait à chaque instant, tout son corps était raidi, et il serrait les paupières comme s'il ne voulait pas laisser échapper une miette du film qui se déroulait en lui. Dans l'enceinte close de la caravane, ce poing fermé était le seul mouvement, et le rythme régulier de son chuintement montait comme un chant.

Il était traversé de frissons. Tout son corps s'animait, de brefs tressaillements le parcouraient ça ou là – une saccade dans les épaules, un tremblement dans le menton, une crispation dans les pieds qui se frottaient l'un contre l'autre au travers des chaussettes. On sentait que l'émotion devenait de plus en plus vive, plus difficile à contenir. Il écarta l'auriculaire, comme fait une élégante pour prendre le thé, puis il ouvrit l'index de même, s'enserrant de deux doigts seulement et du pouce. On aurait dit qu'il réduisait la surface de l'anneau coulissant sur lui pour le rendre plus dur, plus exigeant. Il gémit plaintivement. Comme pour s'aider à se retenir, il se mordit la lèvre inférieure. Son corps se tendait en frémissant, et la banquette grinçait dans la nuit comme une roue voilée, comme un appel.

Soudain, il se redressa, se maintenant à demi relevé, les abdominaux contractés, et il haleta, poussant des gémissements qui se muèrent en cris, son corps entier crispé, les orteils recroquevillés, son poing s'agitant follement sur son ventre. Après une secousse plus violente, cela fondit hors de lui, et il n'eut que le temps d'attraper son mouchoir pour intercepter cette giclée, aussi légère qu'une fontaine de larmes. Puis il retomba et, en gémissant, il se laissa aller, la nuque cassée dans l'oreiller.

Enfin, après être resté un long moment immobile, assommé, il remonta son caleçon et son pantalon à demi, négligeant de le refermer. Il se tourna sur le côté et tomba comme une masse.

*

Miguel se réveilla brusquement en se demandant quelle était cette nouvelle lampe torche que son père avait avec lui. Puis il entendit un chuchotement. Il n'était pas seul ? En voyant le halo lumineux se promener sur les murs de la caravane, il eut le réflexe de rajuster son pantalon, mais non le temps de le refermer. Une boule de nerfs fondit sur lui, une griffe le saisit à la gorge. La respiration coupée, complètement affolé, il pensa qu'un chat sauvage avait sauté sur lui.

« Bouge pas ! » lui chuchota une voix qu'il ne connaissait pas.

Il crut mourir de peur. Une masse d'acier le plaquait dos contre le lit, le souffle d'une haleine chaude lui venait sur le visage, et les doigts enfoncés dans son cou avaient une puissance effrayante, le laissant tout juste aspirer un peu d'air.

Angelo sortit la lame de son cutter et la pointa à moins d'un centimètre sous l'œil du jeune garçon. Il l'avait parfaitement immobilisé de la main gauche en le saisissant sous la mâchoire, un pouce à la base du cou pour étouffer d'éventuels cris, l'index et le majeur sur le côté de la joue, de part et d'autre de l'oreille, les autres doigts enfoncés

dans la nuque. La torche tenue par son comparse éclairait le visage du gosse, pâle comme un linge.

« Tiens-toi bien tranquille, hein, petit ? Sinon tu vas avoir des accrocs dans le museau… » Et il fit doucement passer le bord de sa lame sur la paupière frémissante. « Je t'explique ce qui va se passer maintenant, mais va falloir que tu captes vite, vu qu'on est un peu pressés, d'accord ? » Il sentait sous lui le gosse trembler de tous ses membres, suite à la décharge d'adrénaline qu'il avait subie, et son visage était luisant de transpiration. « Je crois que t'as pigé… Voilà : tu vas juste venir faire un petit tour avec nous. T'as pas besoin de t'inquiéter, on s'occupe de tout. » Angelo caressa lentement l'aile délicate du nez avec le fil de sa lame.

Miguel, fou de peur en sentant glisser sur son visage le cutter affilé, vit les yeux se plisser en un sourire effrayant. Il ne comprenait pas : qui étaient ces hommes ? Ils voulaient l'enlever ?! Mais pourquoi ? Son père n'avait pas un sou !

Angelo fit glisser l'acier sur la joue tendre, légèrement duveteuse – il adorait terroriser les êtres plus faibles que lui, comme les petites nanas ou les mouflets, ça l'excitait énormément. « Mais je sais à quoi tu penses en ce moment… Tu te dis : "À la première occase, je leur fais un scandale"… » Il effleura les lèvres tremblantes, dont la chair paraissait incroyablement fragile. « Non, non, mon p'tit gars. Si y a du monde qui rapplique, qu'est-ce qui va se passer ? Eh ben, on va pas insister, c'est sûr : on va te laisser et nous on va se tailler, fissa. » Il ricana en lui descendant la lame le long du cou. « Mais, d'abord, je t'aurai planté ça en travers du gosier ! Et là, tu vas tousser, j'te le dis ! »

Miguel ferma les yeux. Il tremblait de tout son corps sans plus pouvoir se contrôler.

« Allons ! Tu vas pas te chier dans ton froc, tout de même ?… »

Miguel pinça les lèvres. Malgré la peur affreuse qui le tenaillait, l'humiliation fit monter en lui une bouffée de rage impuissante.

« Je vois que t'as pigé… Maintenant, on va te préparer pour notre petite balade, vu qu'on voudrait pas que tu t'évapores en chemin. Donc tu vas gentiment te tourner, et tout va bien se passer. »

L'homme se releva et se mit debout, sans lui lâcher le cou ni éloigner le cutter. Miguel le distingua mieux : il ressemblait à un gangster ; l'autre, qui tenait la lampe, avait la tête d'un beur, un adolescent encore, pas plus de dix-huit ans, alors que le premier en avait bien quarante.

Le jeune gloussa : « T'as vu ? Il a le falzar à l'air !… Il était en train de s'astiquer ?! » Il eut un rire haut perché de gamin.

L'homme s'esclaffa à son tour : « … Et, le mouchoir, c'était pour te juter dedans ?…T'étais en train de te pignoler !… Désolé du déran-

gement, mon gars… Mais là où on t'emmène, t'auras le temps de te faire reluire tant que tu voudras ! » Il ricana. « Mais t'es pas très présentable, comme ça… Tu ferais mieux de refermer ton fute ! »

Miguel, mort de honte, souleva des mains mal assurées, referma son pantalon, et renfourna honteusement le mouchoir dans sa poche.

« C'est mieux !… Allez tourne-toi, maintenant. Sur le ventre. Et pas de faux mouvements, hein ! »

Miguel ne résista pas. Il n'avait pas le choix : la poigne qui le tenait au collet était terrible, la pointe du cutter lui piquait la gorge – qu'aurait-il pu tenter ? La prise sur son cou se desserra légèrement et, lentement, sans geste brusque, il se retourna, s'allongeant à plat ventre. Pendant tout ce temps, il sentit la lame le suivre de près, le long de la mâchoire, derrière l'oreille, dans la nuque.

L'homme lui souffla : « C'est bien, mon petit bonhomme ! T'es un grand !… »

Angelo déposa le cutter sur l'oreiller et attrapa rapidement les bras du garçon. Il les lui croisa dans le dos en ordonnant : « Asad, file-moi une ceinture. »

Il enroula plusieurs fois les poignets dans la lanière de cuir, et il la serra fermement. Il récupéra le cutter et se redressa. Il respira : la première étape s'était bien passée.

Il saisit le garçon et le tourna de nouveau sur le dos. Il avisa ses pieds, attrapa une de ses chaussettes et la tira. « Allez, ouvre le bec ! » Et, le forçant à écarter les dents, il la lui fourra dans la gorge. Il prit le morceau de gros scotch toilé que lui avait préparé Asad et le colla en travers de la bouche du gosse. Puis il utilisa une seconde ceinture pour lui ligoter les chevilles. Il serra fortement, se faisant plaisir en voyant le cuir s'incruster à la fois dans la chaussette et dans la peau nue. Ça l'amusait de livrer le garçon un pied couvert, l'autre non – il avait fait la même chose avec les précédents –, il adorait ça, ce décalage pervers où sa victime commençait d'être dépouillée de son identité, où elle perdait le contrôle de son apparence, se réduisait peu à peu à un objet.

Miguel était désespéré. Il étouffait, la bouche distendue, les bras et les jambes immobilisés, et il sentait déjà que la circulation se faisait mal dans ses mains et ses pieds.

Il se passa un temps. Les deux hommes avaient disparu. Où étaient-ils ?… Comment avaient-ils fait pour entrer ? À vrai dire, cela n'avait pas dû être bien difficile. Et il n'avait rien entendu.

Tout à coup, le plus âgé des deux revint, l'attrapa, et le roula dans la mince couverture qui lui servait de dessus-de-lit. Il le souleva, le chargea sur une épaule comme un tapis, et il sortit de la caravane. Miguel était aveuglé, mais il sentait qu'ils avançaient d'un bon pas. Il espérait que quelqu'un serait là, les verrait passer, interviendrait… Mais rien de tel ne se produisit.

Un instant plus tard, il reconnut le bruit d'un hayon qui s'ouvrait. Il fut déposé sur une surface rigide, et on le sortit de la couverture. Il vit qu'il était à l'arrière d'un gros break. Aussitôt on le reprit, le plia en boule, les genoux sous le menton, et on l'introduisit de force dans une caisse préparée. Le fond en était garni avec une espèce de paille souple et frisée. On dut forcer sur ses genoux pour lui faire entrer les pieds. Puis le couvercle fut rabattu. Il entendit un cadenas qu'on enclenchait, le hayon qu'on refermait.

Tout de suite la claustrophobie l'étouffa. Il inspira désespérément mais, heureusement, il ne tarda pas à sentir de l'air. La caisse devait avoir des orifices quelque part. Le moteur ronfla, et la voiture démarra souplement. Elle roula en cahotant – il reconnaissait les ornières du chemin. Il n'avait aucune idée de l'endroit où on l'emmenait ; ni de pourquoi on l'avait enlevé. Il s'enfonça dans une profonde détresse.

II

Une grosse villa moderne, construite à flanc de coteau et dominant la vallée, apparaissait à demi au milieu des chênes verts et de quelques oliviers. Une camionnette rouge bordeaux, sur le flanc de laquelle était peint en jaune pâle *Le Comptoir – Vins fins & Spiritueux*, vira pour s'engager dans l'étroit chemin qui y menait, grimpa quelques centaines de mètres, entra sur le terrain dont le portail était ouvert, et s'arrêta devant le garage ; la porte s'en releva électriquement. La camionnette s'avança et se gara à côté d'une grosse Mercedes, tandis que le vantail se refermait et que des spots s'allumaient.

Tabaković surgit d'une porte sur le côté, et sa voix roula contre les murs de béton : « Ce n'est pas trop tôt ! » Il était impressionnant avec sa tête hirsute, dans sa grande veste noire qui semblait d'un autre temps, campé comme un roc sur ses deux jambes, énorme, inébranlable.

Angelo descendit de son siège, souriant, content de lui. « Et pourtant je me suis levé aux aurores pour arriver plus tôt !… Bonjour, monsieur Tabaković. Je pouvais pas rouler un dimanche, de nuit, ç'aurait pas été très discret !

– J'espère que vous avez ce qu'il faut : cela va faire deux semaines que j'attends !

– Bien sûr, monsieur Tabaković : j'ai votre petit poulet. Celui-là même que vous avez choisi. Et pourtant, je peux vous le dire, ç'a pas été de la tarte !

– Eh bien alors ? Qu'attendez-vous ? Allons-y ! »

Angelo ouvrit l'arrière de la camionnette. Elle était à demi pleine de caisses de vin. Il en sortit six qu'il emporta sur un diable dans le fond du garage. Il passa la porte blindée que Tabaković avait déverrouillée, et il se retrouva dans une magnifique cave à vin, aux rayonnages en bois roux, tous soigneusement étiquetés. Il déposa les caisses, puis il retourna dans la camionnette où, après en avoir écarté plusieurs rangées, il en dégagea une nettement plus grosse. Il la descendit sur le diable et l'emporta de même dans la cave.

« Vous voulez que j'ouvre ?

– Non. »

Angelo tendit un bon de livraison.

Tabaković remplit un chèque de 3 600 francs à l'ordre de *Le Comptoir*. Il prit ensuite dans un tiroir une grosse enveloppe, et il en sortit trois liasses de dix billets de 500 francs. Il grommela : « Vous pouvez vérifier. »

Le sourire d'Angelo s'élargit jusqu'à devenir mielleux. « Monsieur Tabaković, voyons… pas entre nous ! » Il remit les Pascal dans l'enveloppe.

Sur le point de partir, il se ravisa. « … Je voulais aussi vous dire, à tout hasard… Votre baigneur, il a un petit frère. J'ai vu sa photo. Il est tout aussi mignon que celui-ci… et même plus jeune ! Genre dix ans. Si jamais ça vous intéressait… »

Tabaković le dévisagea d'un air suspicieux. « Ah oui ?… Il faudrait que je voie à quoi il ressemble, d'abord. »

Angelo hocha la tête. « Bien sûr, bien sûr… Je vous ferai voir… De toute façon, il est à l'hôpital, pour le moment, dans une sorte de coma. Mais, bon, y va bien en sortir un jour… Si vous êtes patient… » Il jeta un coup d'œil à Tabaković : « À bientôt ? »

Il retourna ranger le diable et refermer la camionnette. Il n'aimait pas prolonger ses entrevues avec cet homme plus que nécessaire.

Tabaković resta dans le garage jusqu'à ce qu'Angelo fût ressorti et la porte redescendue.

*

Sonia sortait les restes qui se trouvaient dans le réfrigérateur, car ses frères venaient de débarquer en lui annonçant leur intention de déjeuner, quand elle fut surprise par la sonnette. En milieu de journée, c'était plutôt rare.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais du troisième étage elle ne reconnut pas l'homme qui se tenait en bas. Elle l'interpella, le décidant à relever la tête. « Ah ! Monsieur Arregui ?… Je vous ouvre. »

Elle alla dans l'entrée appuyer sur le bouton d'ouverture de la porte de rue, puis elle déverrouilla celle du palier. Un instant plus tard, leur ancien voisin arrivait en haut de l'escalier.

Elle lui sourit : « Quelle bonne surprise…

– Bonjour Sonia. Je te dérange pas ?

– Pas du tout ! Entrez donc. Ça fait longtemps…

– Non, non, c'est pas la peine… Je voulais juste savoir : t'aurais pas vu Miguel, aujourd'hui ?

– Miguel ? Non, pourquoi ?

– Il a dormi seul à la caravane, la nuit dernière, parce que j'étais à l'hôpital, près de Rubèn. Quand je suis rentré, ce matin, il y était pas. Bizarrement, sa couverture sur son lit y était pas non plus. Et il m'a

pas laissé de mot. Je me demandais s'il était pas venu dans le quartier retrouver un copain, ou dormir chez lui…

– Non, je ne l'ai pas vu… » Sonia resta silencieuse, brusquement inquiète.

Son frère aîné sortit alors du salon et apparut dans le couloir. « Bonjour, monsieur Arregui…

– Bonjour Rashid…

– Rubèn… il est bien à La Timone ?…

– Oui, pourquoi ?… »

*

Tabaković était retourné dans la cave à vin et s'y était enfermé. Avec le pied-de-biche qu'il avait sorti du placard aux outils, il fit sauter fébrilement le couvercle de la caisse. Il eut un grognement de jubilation en découvrant le jeune garçon roulé en boule à l'intérieur. Il était couché sur une bonne épaisseur de frison, bâillonné, poignets et chevilles liés. Il ricana en voyant ses pieds, l'un nu, l'autre en chaussette, ce qui était la marque d'Angelo ! Il lui avait livré Livio et Virgile dans le même état.

Il attrapa le garçon à pleines mains, l'extirpa de la caisse, et le cala sur son épaule aussi facilement qu'une poupée de chiffons. Il alla au fond de la cave appuyer sur un point précis dans le bois des lambris, et tout un panneau s'escamota dans le mur, révélant une nouvelle porte blindée. Il enfonça dans une fente une carte magnétique qui était attachée à son gousset par une chaînette, pianota un code sur un petit clavier, et la porte coulissa silencieusement. Il passa le seuil avec son colis, appuya sur un interrupteur qui fit passer le plafonnier de veilleuse à pleine lumière, et referma derrière lui. Il était à présent dans un étroit dégagement où, face à lui, deux grilles côte à côte contrôlaient chacune une cellule. Il enfonça sa carte dans une nouvelle cavité, entra un nouveau code, et la grille de droite s'ouvrit en se dérobant dans le mur. Il entra, et referma derrière lui.

Il laissa glisser le garçon, qui poussa un gémissement plaintif quand il tomba assis sur la banquette, son dos heurtant le mur. Il fut ravi en découvrant son acquisition : malgré les cheveux décoiffés, les yeux encore brouillés d'être restés dans le noir, la bouche barrée par le large morceau de sparadrap, il le reconnut : c'était bien celui qu'il avait choisi ! Il l'attrapa par la nuque, le tourna vers lui, et tira le bâillon d'un coup sec. Le jeune garçon sursauta en poussant un grognement, et il recracha la chaussette dont on lui avait bourré la bouche.

Tabaković exultait. « Ah ! oui, pas de doute !… Je ne me suis pas trompé… Vraiment très mignon celui-ci !… Quelle chance !… Je vais m'en faire un festin… »

Il l'attrapa par l'épaule, le tourna brusquement, et défit la ceinture qui lui retenait les mains. Puis il fit de même avec celle qui lui enserrait les pieds.

Il s'assit à côté de son nouveau joujou en le regardant amoureusement. Il lui prit le visage dans ses gros doigts et le tourna dans la lumière. Le gamin clignait des yeux en essayant de comprendre où il était.

« Non, non, j'ai eu la main heureuse… Très mignon… Du caractère… De la finesse… Et puis j'adore ces petits blonds du Sud, avec leurs yeux dorés. Ça va me changer !… »

Il l'examina de la tête aux pieds. Sur un ample tee-shirt noir sans manches et à col en V, il portait comme une veste une épaisse chemise à carreaux écossais, dont les manches avaient été coupées aux emmanchures, et qui laissait découverts ses bras longs et fins. Un pantalon de treillis kaki aux motifs de camouflage bruns et verts flottait sur ses cuisses, tandis que la collection colorée de bracelets brésiliens, l'épaisse montre noire, qui était d'autant plus puérile qu'elle se prétendait virile, ajoutaient une touche enfantine à cette tenue qui se voulait plutôt « hard rock ». Quant au contraste entre le pied nu et clair d'un côté et celui enveloppé d'une chaussette noire de l'autre, il était à la fois ridicule et étrangement troublant.

Il écarta les pans déboutonnés de la chemise et promena les doigts sur la poitrine, froissant avec appétit le tee-shirt noir. « Ça m'a l'air bien tendre… » Il lui palpa le ventre, les hanches, la braguette… « … Et formé avec ça !… Et ces bras… des muscles fuselés, bien dessinés… Il est magnifique ! » Il empoigna brutalement la rotule d'un genou et la serra comme s'il voulait déjà la briser. Puis il descendit sur le tibia. « Oh, et ces mollets ! des mollets bien fermes !… Ce doit être un coureur que celui-ci… J'adore ces petits sauvageons infatigables… élevés en plein air… au soleil !… » Il soliloquait, entraîné par son émotion. « Il va falloir bien le préparer… bien l'arranger… Il faut le déguster… Comment il s'appelle déjà ? Zut ! J'ai oublié de demander à Angelo… » Soudain il attrapa le jeune garçon par le col, et le secoua rudement : « Comment tu t'appelles ?… Dis-moi ton nom !… »

Miguel, qui se frottait les poignets pour y faire circuler le sang, commençait à peine à reprendre ses esprits, incapable de comprendre ce qu'il lui arrivait, ce qu'on lui voulait. Encore ébloui d'être resté des heures dans un noir total, il découvrait ce visage de cauchemar, ces deux yeux pâles et exorbités qui le dévoraient, cette toison noire et frisée percée d'une ulcération rouge où la salive écumait. Il fut écrasé par l'impression de puissance, de violence, qui s'en dégageait, par l'emportement qui animait cet homme.

Impatienté, Tabaković le tira rudement hors de la couchette et le propulsa au milieu de la cellule pour le mettre sur ses pieds, mais le

garçon trébucha et alla s'effondrer contre le mur d'en face. Tabaković le poursuivit et, courbé au-dessus de lui, le reprenant par le revers de la chemise et le soulevant à demi, il le secoua furieusement. « Ton nom ! Quel est ton nom ?!… »

Le garçon, abasourdi d'être bousculé de la sorte, parvint à balbutier : « Mi… Miguel… »

Aussitôt Tabaković se calma. « "Miguel" ?… C'est joli ça. Tu es espagnol ?… "Miguel" comment ?

– Miguel Arregui… »

Il laissa le garçon retomber et se rassit sur la banquette, calmé. « Miguel, cela fait deux semaines que je t'attends… »

Le garçon, un peu ahuri mais dégrisé, se redressa tant bien que mal, s'adossant au mur, tenant dans sa main la tempe qui avait heurté le ciment.

Il articula péniblement : « Mais qui… qui êtes-vous ?…

– Ah ! ah ! Pas très originale, comme question ! "Et qu'est-ce que je fais ici ?" et cetera, et cetera… Tous, vous demandez la même chose. Eh bien, si tu veux connaître mon nom, tu peux m'appeler "Monsieur Tabaković". Mais si tu veux savoir qui je suis, tu auras une meilleure idée en te figurant un ogre. » Il rit. « J'en ai la tête, n'est-ce pas ?… »

Miguel essayait de s'y retrouver. Les événements de la caravane lui revinrent, et les raisons de sa présence ici lui apparurent dans toute leur horreur.

L'homme poursuivait : « Ensuite, la raison pour laquelle tu es ici ? Eh bien, tu es un garçon intelligent, j'espère ? Pourquoi un ogre fait-il enlever de petits enfants, et pourquoi les conserve-t-il dans des cages bien closes ?… Tu peux trouver cela tout seul, je pense ? »

Miguel observait timidement cet homme grand et fort, pris par l'embonpoint, le visage envahi par une toison noire et frisottante, et qui paraissait d'un autre temps dans son grand costume noir à la coupe surannée, avec de larges poches sur le côté. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un de semblable… Jetant rapidement un coup d'œil autour de lui, il examina la pièce où il était. De la taille d'une petite chambre, elle n'avait pas de fenêtres et était fermée par une grille solide, qui rappelait celle d'une cellule ; sur le mur face à lui se trouvait la banquette où l'homme était assis, un W.C., et une douche sommaire ; à droite, perpendiculairement au mur du fond, était installée une étroite table métallique d'où pendaient des lanières.

« Réponds-moi ! Et ne reste pas vautré là comme un crétin ! Lève-toi ! Viens ici. »

Vexé par l'insulte, Miguel fut pris de colère et se leva aussi vivement que ses jambes encore mal assurées le lui permirent. Mais un

cliquetis lui fit jeter un regard derrière lui, et l'horreur lui glaça le sang quand il découvrit des chaînes suspendues à des anneaux.

L'homme ricana. « Cette fois, je crois que tu as compris ! » Allongeant le bras, il l'attrapa par le poignet et, d'une secousse, le ramena à lui. « Quel âge as-tu ? »

Miguel était encore trop confus pour savoir ce qu'il devait faire ou dire, quelle conduite adopter. Il répondit machinalement : « Douze ans…

– Douze ans ? Tu n'es pas bien grand. Je t'en aurais donné onze ! »

Tabaković posa la main sur la poitrine du jeune garçon, dans l'ouverture de la chemise déboutonnée, et de nouveau il s'y promena doucement. « Ce grand tee-shirt… ces emmanchures d'où sortent tes épaules… tout le reste est caché, on ne voit que tes petits biceps… on devine bien tes aisselles… » Il lui souleva un bras. « Elles sont magnifiques… appétissantes, comme des aiguillettes de canard… » Il tâta le petit creux aux muscles fins et délicats. Puis il descendit sur le bras droit. « C'est joli aussi, ces bracelets tressés que tu portes comme une femme africaine… Et puis, mais oui, je ne l'avais pas remarqué, tu as un anneau à l'oreille !… » Il lui palpa le lobe, le tripota jusqu'à lui enfoncer le métal dans la peau.

Le garçon gémit, se rebiffa, voulut se dégager, mais Tabaković l'attrapa par la nuque et le ramena facilement à lui. Il reprit entre ses gros doigts la petite boucle d'argent et la tordit en lui faisant encore plus mal. Le gosse cria.

Puis, le tenant toujours par l'oreille, Tabaković le courba vers lui, et il le flaira dans le cou, juste au bas des cheveux qui descendait sur la nuque. « Et tu sens bon ! Cette odeur de jeune garçon ! Une odeur tiède, douce, salée-sucrée, enivrante… C'est unique ! » Il enfonça ses gros doigts sous les cheveux, les rebroussa, y plongea la figure. « Tu sens le soleil, l'air, la mer !… »

Puis il l'écarta, le dévisageant de nouveau, et il lui enveloppa le visage de ses grosses mains en le caressant avec gourmandise. « J'ai vu que tu as déjà de bons petits mollets, fins, mais bien durs. Tu aimes courir, dans la nature, n'est-ce pas ? »

Miguel, terrorisé par l'air plein d'appétit de ces yeux étincelants, mit un instant à comprendre qu'il lui fallait répondre. Mais la douleur qui lui brûlait encore l'oreille le convainquit de ne pas tarder. « Oui… On va courir… dans les Goudes, avec des copains… On fait des concours… » Il donnait plus de détails qu'on ne lui demandait, se raccrochant désespérément à l'idée que, s'il pouvait établir une conversation « normale » avec son ravisseur, il y aurait peut-être moyen de se sortir de là.

« Ah, oui, je connais les Goudes. Tu es de Marseille, n'est-ce pas ?

– Si… On était au Panier… »

L'homme lui passa la main sur le front, s'enfonçant dans ses cheveux avec une sorte de tendresse inattendue. Il lui demanda soudain : « Dis-moi, mon petit, tu t'es déjà fait sodomiser ? » Le ton était aussi ordinaire que s'il l'avait interrogé sur la date de son dernier vaccin.

Miguel perdit son ultime espoir ; la colère le remplaça. Malgré la peur qui lui barrait le ventre, il ne put se retenir et s'écria : « Ah ! C'est ça !… En fait vous m'avez enlevé parce que vous êtes pédé et…

– Oh !

– … Et c'est Salvatore qui m'a vendu ?… Le salaud !

– "Salvatore" ?… Je ne connais pas de Salvatore. Tu en aurais d'autres à tes trousses ?… Après tout, ça n'aurait rien d'étonnant. » Il ricana.

Miguel, exaspéré par ce cynisme, ne put s'empêcher de poursuivre : « En tout cas, vous avez pas intérêt à me toucher ! J'ai décidé de pas aller avec des pédés !… »

Après une seconde de surprise, l'homme éclata d'un rire tonitruant qui résonna contre les murs de la cellule. « "Décidé" !… » Son hilarité redoubla, il s'étranglait dans des hoquets en répétant « décidé… décidé… »

Puis il se reprit et le regarda fixement : « Tu es très amusant, mon garçon. Mais il faut que tu commences à comprendre de quel côté se trouve la réalité : c'est *moi* qui décide ici. » Il toucha de l'index son énorme tête, l'enfonçant dans sa toison. « Quand le cerveau qui est là-dedans veut quelque chose, eh bien, ce quelque chose se produit, c'est obligé… Je vais te donner un exemple simple. Mon cerveau vient de décider qu'il lui serait agréable de te voir pisser. Donc, et sans même que tu poses la moindre question de pourquoi il est agréable à mon cerveau de te voir pisser, tu vas aller t'asseoir sur la cuvette, là. » Il respira un petit coup, retroussant les narines, et Miguel crut voir un gourmet qui reniflait la bonne odeur du rôti qu'il s'apprêtait à découper. « Après une nuit passée dans cette caisse, tu dois en avoir grande envie. »

L'homme attendait sans le lâcher des yeux. L'effroi de Miguel s'amplifia, qui voyait bien dans cette demande incongrue les prémices de ce qu'il redoutait. Il recula jusqu'à se heurter au mur, faisant de nouveau cliqueter les chaînes qui en pendaient ; il tourna vivement la tête, et son cœur se serra en les revoyant.

L'homme se leva. « Tu n'as pas bien compris ce que voulait mon cerveau ?… »

Miguel épouvanté se colla dos contre le mur. Il pensa que ce géant devait bien peser trois fois son propre poids. Il était effrayant.

« Est-ce que quelqu'un a déjà eu l'idée de te fouetter ? »

Il tressaillit : le mot *fouetter* lui coupa le souffle ; il était encore plus violent que *sodomiser*.

« Je te demande si tu as déjà subi des châtiments corporels. Si ta mère t'a déjà donné le martinet, par exemple ? »

Miguel qui, petit, avait reçu quelques rares fessées, ne voulut pas avouer cette vexation. « Non, jamais… »

L'homme eut un rictus en forme de sourire. « Je vois. Tu es fier. Mais, tu as raison, je pense effectivement que tu n'as jamais été *réellement* fouetté… »

Il plongea alors la main sous sa veste et en ressortit… une longue tresse de cuir ! Miguel sentit son sang se glacer. L'instrument, d'une couleur claire qui rappelait l'ivoire, était plutôt court, moins d'un mètre, et épais comme un doigt. Dans sa simplicité, il représentait une menace horrible.

L'homme le redressa et en balança lentement la lanière devant ses yeux, traversant le fil du regard tendu entre eux. « Est-ce que *maintenant* tu comprends mieux ce que veux mon cerveau ?… »

Miguel se mit à trembler et ses jambes flageolèrent. Il n'y avait aucune issue ; la grille était parfaitement fermée ; d'après l'aspect des murs, il était improbable qu'il y eût à portée de cri quelqu'un qui pût venir à son secours ; il était seul, enfermé en tête à tête avec un fou bien plus puissant que lui ; il ne voyait absolument pas comment il aurait pu lui résister.

Tabaković rabaissa lentement le fouet, le laissant pendre au bout de son bras, à la manière d'un dompteur qui attend. Il dit sur un ton menaçant : « Alors ? Tu vas pisser devant moi ? »

Le gosse avala sa salive et hocha la tête à peine.

« Ah !… C'est mieux. Est-ce que la transmission de pensée commencerait à fonctionner ? » Il se passa la langue sur les lèvres avec gourmandise. « Encore une précision. Nous allons passer un long moment ensemble, mon petit Miguel. Il serait tout à fait ridicule que tu conserves ces grotesques préventions sur l'impudicité. Donc, tu vas baisser tes culottes, t'asseoir sur le siège, et faire pipi comme une fille. »

Le garçon se résolut à faire timidement un pas en avant. Il hésita encore, mais il finit par se décider à glisser une main sous son tee-shirt pour atteindre sa taille.

Comme il s'arrêtait de nouveau, Tabaković lui caressa la tête de la boucle de son fouet, descendit sur la tempe, lui tapota la joue. « Allons, ne me fais pas perdre mon temps… »

Le gosse frémit ; il n'en menait pas large. Il se décida et défit son premier bouton, puis la suite de sa braguette, mais en retenant son pantalon qui glissait le long de ses hanches étroites.

Tabaković découvrit avec excitation un très joli caleçon, rayé horizontalement noir et bleu gris, rehaussé devant par trois coutures verticales, supposées donner de l'aise au membre qu'il enveloppait. Il observa avec délices le début des cuisses qui se dévoilaient, légèrement hâlée. Comme le garçon s'était arrêté, il le houspilla : « Allons, continue. »

Miguel, tout en maintenant son pantalon d'une main, baissa maladroitement son caleçon de l'autre, le tirant de gauche puis de droite, et s'assit aussitôt. Mais, malgré l'envie pressante qu'il en avait effectivement, il ne put se soulager tout de suite, bloqué par la présence de celui qui l'observait.

L'homme mit alors un genou à terre et, déposant son fouet, il attrapa le caleçon tortillé en travers des cuisses qu'il fit glisser avec le pantalon jusque sur les chevilles. « Voilà. Je te verrai mieux ainsi. Je te fais remarquer que tu aurais pu y penser seul. Ouvre un peu les jambes, également. » Il lui tapota l'intérieur des genoux du revers de la main, et Miguel n'osa pas résister.

« Et maintenant, pisse. »

Finalement l'envie fut la plus forte, et malgré le regard terrible braqué entre ses jambes, il se lâcha.

Tabaković vit avec bonheur l'urine jaillir d'un coup au bout de la pine du garçon : un jet vif, d'un beau jaune doré, pincé à la sortie du prépuce d'avoir été si longtemps retenu. Il avança la main et intercepta la ligne qui divergea vers les parois de la cuvette. Il creusa sa paume pour la remplir, la porta à sa bouche, et but avec délectation. « Ton urine est succulente, mon garçon… Chaude, légèrement parfumée, pas trop salée… »

Miguel regarda les lèvres devenues plus rouges, les yeux, plus brillants, et il fut oppressé par un mélange de peur et de dégoût.

L'homme éclata de rire. « Tu vois ? Tu m'as déclaré tout à l'heure que j'étais un "pédé". Mais non, je t'ai bien dit, je suis un ogre ! J'ai commencé à te manger – et tu es délicieux, mon garçon, je peux te le dire !… Si j'étais seulement un pédé, je serais déjà en train de t'enfiler. Je ne dis pas que je n'userai pas de toi de cette manière aussi, non, mais il n'y a pas que cela qui m'intéresse. Je veux tout de toi ! »

L'homme se releva lourdement, ramassant son fouet. Miguel, profitant de ce qu'il avait le dos tourné, se mit debout et remonta rapidement caleçon et pantalon.

Tabaković se mit en colère quand il se retourna et s'en aperçut. « Mais… qui t'a permis de te rhabiller ?!… » D'une main, il attrapa le garçon au collet et, le soulevant à demi du sol, il le secoua furieuse-

ment, à lui décoller la tête. « Je n'aime pas ça du tout !… » Mais le gosse poussait des gargouillis comme s'il s'étouffait, et il le remit sur ses pieds. « Non seulement ce qui vient dans mon cerveau se réalise toujours, mais, en plus, de ce cerveau-ci… » et il lui donna une taloche sur le crâne, « … il ne doit sortir aucune initiative ! Tu fais ce que je dis, et rien d'autre. »

Il le poussa d'un coup sur la banquette, à demi sur le dos, attrapa son pantalon par les côtés et, sans même le défaire, d'une secousse le lui fit passer les hanches. Le gamin sursauta, affolé.

« Or tu viens de prendre une décision tout à fait mal venue. » Il le reprit par le bras et, le faisant virevolter comme un pantin, il le fit tomber, à genoux devant la banquette. « Évidemment, tu ne pouvais pas le savoir. Mais tu apprendras que ce sont par des erreurs corrigées qu'on progresse dans la vie !… » De la main gauche, il le plia brutalement sur le matelas, repoussant la chemise et le tee-shirt sur le dos, et le maintint plaqué ; de l'autre, il lui descendit le caleçon sur les cuisses. Ébloui, il resta un instant à s'imprégner de la vision de ces petites fesses vierges, tendues vers lui, sans défense, traversées par une fente délicate, tellement attirantes.

Le bras se leva. Le cuir tressé siffla dans l'air, et il rencontra la chair avec un claquement qui résonna contre les murs en béton. Le garçon hurla de désespoir en se débattant comme un chat, mais il était cloué sur la banquette par la grosse patte qui lui écrasait le dos. Sur la peau tendre, un sillon rouge framboise gonfla aussitôt. Et déjà le fouet s'était envolé de nouveau pour retomber de plus belle, à toute volée.

Après une douzaine de coups bien appliqués, Tabaković se redressa en s'écriant : « Ah ! que c'est bon de fouetter un garçon tout frais ! » Sans le lâcher de sa main gauche, il lui passa la droite sur les fesses, encore plus jolies depuis qu'il les avait marquées.

Dès qu'il le lâcha, Miguel roula sur le côté et, les culottes en travers des jambes, se traîna vers le coin opposé de la cellule. Jamais il n'avait subi pareil traitement ; jamais il n'avait ressenti une douleur aussi terrible. Il ne pouvait même plus penser tellement il avait mal.

Tabaković raccrocha son fouet sous sa veste tout en regardant le garçon qui continuait à se tortiller et gémir au pied du mur. « Tu vois ? Lorsque mon cerveau veut quelque chose, ça arrive. Toujours. Aussi, ne prends plus d'initiatives si tu ne veux pas connaître le fouet plus souvent qu'à ton tour. Mets-toi ça tout de suite dans ta petite caboche. »

Miguel hoquetait en tentant de reprendre son souffle, les larmes sillonnaient son visage, ses genoux s'entrechoquaient. La douleur se diffusait maintenant partout dans ses reins tant la brûlure était intense.

Tabaković se rapprocha lentement et s'accroupit devant lui. Il caressa doucement les cheveux mouillés de sueur, glissant les doigts

sous les mèches qu'il rebroussait gentiment. Il lui toucha la joue, recueillit une larme qui brillait au bout du nez, passa le pouce sur les lèvres tremblantes. « Je sens que je vais me régaler avec toi, mon petit Miguel… »

Puis il lui caressa la poitrine au travers du tee-shirt, vint sur le ventre, frotta d'un doigt le pubis qui n'affichait encore qu'un léger duvet, presque invisible. « Je te ferai bientôt une épilation définitive. Je ne veux pas voir de frisottis par ici ! Pas plus d'ailleurs que sous tes bras ou dans ton petit cul… »

Il avisa les pieds et, glissant les doigts sous l'élastique de l'unique chaussette, il la lui retira. Puis il se redressa, et il retourna s'asseoir. Il l'examina. C'était une chaussette noire, en coton, plutôt épaisse, de bonne tenue. Il l'amena sous son nez et, à la manière d'un priseur, la renifla avec ravissement. Elle était tiède, sèche, n'ayant pas séjourné dans une chaussure de longtemps, et elle restait moelleuse, souple, caressante.

« Lève-toi. »

Tout en continuant de presser cette petite dépouille entre ses doigts, de la chiffonner telle un foulard parfumé, il regardait le garçon qui se redressait péniblement, qui avait le réflexe de remonter ses culottes, puis se reprenait, et enfin se mettait debout, les chevilles entravées par le pantalon, en se tournant à demi pour se dissimuler.

« Viens ici. »

À contrecœur, le gosse se tourna et s'approcha.

« Puisque nous avons commencé, nous allons finir de déballer mon joli cadeau… Allons, dévêts-toi. Je te regarde. »

Le gosse hésita, mais il avait été choqué par le fouet, et il finit par se résoudre à se courber pour retirer son pantalon. Il prit soin de lui tourner le dos, repliant une jambe, à cloche-pied, mais il ne présentait que d'autant mieux ses fesses, qui se tendaient l'une après l'autre, délicieusement marquées de stries rouges.

Tabaković tendit le bras pour attraper le vêtement, et il en sortit le caleçon rayé, resté en boule à l'intérieur. Abandonnant la chaussette, il le porta à son visage, l'y pressa, le huma, le froissa entre ses mains, prenant une grande inspiration au travers. « Que j'aime ces petits slips bien chauds, juste à l'instant où ils viennent d'être enlevés ! C'est comme une brioche qu'on sort du four ! » Il frotta sa figure dans le tissu tiède, dont le coton mêlé d'une fibre synthétique était particulièrement souple et fuyant.

Le conservant sous la bouche comme un mouchoir, il ordonna : « Le haut, maintenant. »

Toujours lui tournant le dos, le garçon ôta sa chemise à carreaux et la laissa glisser sur ses bras. Tabaković la rattrapa et la déposa sur la banquette. Mais quand son petit prisonnier prit son tee-shirt par le col

pour le tirer, il l'arrêta : « Attends ! Pas si vite. Recommence. Beaucoup plus lentement. »

Miguel hésita un instant, le tee-shirt en travers des épaules, puis il se douta que ce caprice était du même ordre que le jeu de Sonya quand elle s'était déshabillée devant lui. Ses fesses qui continuaient de le brûler horriblement le persuadèrent de se plier à cet exercice, aussi humiliant fût-il. Il le laissa donc retomber, marqua une pause, puis il l'attrapa de nouveau et le remonta cette fois progressivement.

Tabaković se pourléchait. La vision du tee-shirt noir qui montait lentement sur les reins tendus du garçon, au-dessus des fesses marquées et des jambes nues, était absolument délicieuse. Les omoplates apparurent, écartées par les bras relevés, puis les épaules, comme surlignées par les muscles contractés, la tête fut dégagée, les cheveux retombèrent, les bras s'abaissèrent, et tout le dos revint au repos, seulement marqué par la ligne qui descendait jusque dans celle du derrière.

Il recueillit le tee-shirt, le foula dans ses grandes mains, et il eut l'impression déjà d'une prise de possession. Le vêtement était tiède, parfumé d'une odeur où se mélangeaient un souvenir de lessive et une pointe de transpiration – après la nuit passée dans cette caisse, cela n'avait rien de surprenant. Chez un garçon aussi jeune, elle n'était d'ailleurs pas désagréable, elle restait fine, elle était même stimulante, comme une épice qu'on ajoute pour relever un plat… En déposant le tee-shirt sur la banquette, il pensa avec amusement que maintenant ces vêtements lui appartenaient aussi, qu'il les avait en quelque sorte acquis en achetant le garçon. Il les garderait en souvenir, comme il avait conservé ceux que Livio ou Virgile portaient le jour de leur arrivée.

« Retourne-toi. »

Tabaković regarda le jeune garçon se présenter, tel une vierge offerte au déshonneur. Il était encore plus beau de face, avec son petit visage buté encadré des deux courbes de ses cheveux clairs, où se devinait un reflet roux. Son torse était délicatement modelé, bien formé mais pas alourdi par une musculation déployée ; les lignes des aines, tendrement marquées ; les cuisses, fuselées ; les pieds, fins et joliment dessinés ; et, tel un surcroît de beauté, son regard avait une intensité, une intelligence qui le rendait encore plus attachant. Sans conteste, celui-ci était le plus excitant de tous ceux qu'il avait eus. Et il se sentit impressionné d'en être le propriétaire, de l'avoir à disposition, de pouvoir le soumettre à tous ces caprices, d'avoir sur lui droit de vie ou de mort. Il en était bouleversé au point de ne plus très bien savoir ce qu'il voulait de lui, comment il allait résoudre le désir brûlant qu'il en avait.

« Approche-toi. »

Miguel frémit, surpris par cette voix soudain grave, prise par une émotion venue de loin, et il fut effrayé. Il s'avança, mettant machinalement les mains devant ses parties.

Tabaković fut instantanément repris de colère. Il bondit sur ses pieds : « Enlève ça tout de suite ! » cria-t-il. Et il ressortit son fouet.

Le garçon écarta les mains aussitôt, mais Tabaković le fouetta tout de même en travers de la poitrine. Le gosse hurla. « Ne fais pas le tartuffe ! » Il l'attrapa par les cheveux, et, le renversant en arrière, il lui appliqua un second coup, croisé avec le précédent. « Tu dois te comporter comme une putain docile ! » Un *X* violacé apparaissait sur le torse, comme un filament qui rougit en chauffant. « Je veux tout voir de ton corps ! Tu as compris ? *Tout.* » De son fouet, il lui souleva ses petites affaires. « Ça comme le reste ! »

Il le lâcha, retourna s'asseoir. « Viens ici, je t'ai dit. »

Le garçon s'approcha, tout tremblant, laissant cette fois les bras le long du corps. Tabaković lui posa la main sur la hanche et le fit avancer entre ses genoux écartés. Il descendit sur la cuisse, vint par-dessous soupeser les organes exposés. « Et puis, qu'est-ce que c'est que ça ?! C'est tout mou, ça n'a pas de forme, pas d'allure ! Je ne te demande pas un mât de cocagne, mais tu pourrais au moins te soulever, flotter au vent, avoir du panache ! »

Il enferma dans sa main la petite verge amorphe, la secoua un moment, puis, comme il n'obtenait aucun résultat, il passa la gauche sous les bourses en les pressant assez vivement ; mais sans plus de succès. Alors, se penchant sur lui, il l'avala.

Miguel, en voyant son membre disparaître dans ce mollusque effrayant, en se sentant soudain plongé dans une poche pleine de liquides, habitée par un grand animal mobile et visqueux qui le provoquait en frétillant par-dessous, d'effroi eut un mouvement de recul.

Tabaković se redressa en fulminant. « Tu n'as toujours pas compris, on dirait ? » Il reprit le fouet, se leva, saisit de nouveau le garçon par les cheveux, et cette fois le fit pivoter sur lui-même pour le frapper en travers du dos. Le gosse hurla. « Tu dois être tout entier à ma disposition ! » Il le frappa une nouvelle fois. Le cri monta dans les aigus. « Tu dois être docile comme un esclave ! » Il le frappa une troisième fois. Le gamin se tordait comme un serpent. « Je veux que tu sois aussi passif qu'un agneau qu'on mène à l'abattoir ! » Il le lâcha enfin.

Miguel se courba en deux en continuant de pousser des gémissements pitoyables, ahuri par la douleur qui lui coupait le dos.

Tabaković se rassit et se calma en regardant le jeune garçon se tortiller devant lui, une fois se courbant en avant et s'appuyant sur ses genoux, l'autre en basculant en arrière et en grimaçant.

« Allez, arrête de faire le singe. Viens ici. »

Quand le garçon revint enfin devant lui, il lui passa la main entre les cuisses, palpant les chairs tendres que l'explosion de douleur avait rendues humides. Il lui remonta le majeur dans le périnée, puis, le ramenant comme un crochet, il souleva les petites bourses, qui à leur tour rehaussèrent la verge. Il s'approcha en retroussant les lèvres, et il la reprit en bouche. Il la suçota un moment, l'aspirant et l'agaçant pardessous avec la langue, tentant de repousser son capuchon.

Miguel, absolument écœuré, se raidissait de tout son corps pour ne plus succomber au réflexe qui l'avait fait reculer. Néanmoins, et malgré la douleur lancinante de son corps barré de traits brûlants, il sentit au bout d'un moment son organe réagir instinctivement à cette sollicitation grossière. Il grossissait, il se soulevait, il grandissait. Selon une mécanique qui échappait à sa volonté, il répondait à ce qui pourtant le dégoûtait affreusement. Il n'en revenait pas !

Tabaković s'écarta et, ravi, contempla son demi succès. Il fit coulisser dans sa main la petite pine encore souple, couverte de salive. « Voilà, ça c'est un bon garçon ! Qui bande dans la bouche de son maître ! »

Puis il se pencha entre les cuisses tremblotantes, et il attrapa pardessous les petites bourses dans sa bouche. Elles étaient tout aussi succulentes, et elles avaient également commencé de réagir. Il les pinça entre ses lèvres, les fit sauter sur la pointe de sa langue, les mordilla tour à tour, et elles se rassemblèrent, se raffermirent.

Miguel était horrifié de se sentir avalé de la sorte. La langue chaude et mouillée se trémoussait sous ses parties, les poils frisottés de la barbe lui piquaient les cuisses, sa verge frottait contre la narine de celui qui le dévorait. Il se demandait quand ce cauchemar allait finir.

Tabaković abandonna ces friandises, et il considéra un moment ce petit pain qu'il avait réussi à réchauffer. Il le palpa, le tira en arrière, le lécha en ajoutant de la salive, et cette fois il parvint à le décalotter. Il admira le bonbon rose sous un angle puis un autre, touchant de l'ongle du pouce la petite fente palpitante, provoquant des sursauts, des retraits maîtrisés à la dernière seconde.

« Allez, tu vas me donner ton miel, à présent ! » Et il l'emboucha de nouveau. Cette fois, il le sollicita par tous les moyens, le titillant délicatement sous le frein, ramenant le capuchon en avant pour mieux le repousser, le suçotant, aspirant le gland à nu en le logeant dans une dépression qui le faisait gonfler d'autant mieux.

Miguel, incrédule, sentait qu'on le menait vers un aboutissement ; les éclats qui remontaient à présent de ses organes semblaient se renforcer des lancinations qui, depuis son dos, ses fesses, sa poitrine, irradiaient tout son corps. Soudain, sans qu'il n'eût aucun contrôle, et malgré son anxiété de faire cela dans cette gueule épouvantable, il vit

arriver le point de rupture. En un instant, il fut débordé, quelque chose se débonda, s'élança hors de lui.

En sentant les petits jets tièdes lui éclabousser la gorge, Tabaković poussa un grognement de jubilation. Il ne parvenait pas toujours à obtenir cela des garçons, mais quand il avait cette chance, cela lui procurait une joie féroce ; en les faisant jouir, il avait soudain l'illusion d'atteindre réellement à l'objet de son désir. Il avala le tout avec ravissement, et continua de traire le joli organe qui se défaisait jusqu'à en tirer les dernières gouttes.

Puis, avec une sorte de rugissement ravi, il empoigna le garçon par la taille, se mit à le manger de baisers, remonta du pubis sur le nombril, qu'il fouilla de sa langue, poursuivit sur le ventre, s'arrêta sur les tétins qu'il suça et mordilla alternativement.

Il l'attira sur ses genoux. « Viens ici, mon petit agneau, que je te croque ! » Le serrant contre lui, il l'embrassa dans le cou en y enfouissant le visage, donna de petits suçons dans la chair tendre sous la mâchoire, repoussa les cheveux de son nez. Il lui prit l'oreille en la mettant entière dans la bouche, l'inonda de salive, la mâcha à demi. Il lui mordit la joue assez vivement. Il lui lécha les yeux. Il lui attrapa le nez qu'il suça longuement.

Enfin il s'abîma sur les lèvres délicates. Il les retourna, écarta la double rangée des jolies dents, et enfonça furieusement la langue. Il le fouilla en le bourrant jusqu'au fond de la gorge. C'était si bon ! La bouche du gosse était tellement mignonne – et la sienne, si grosse ! Ses lèvres d'enfant, si fines – et ses babines, si grossièrement charnues ! Même la petite langue pointue semblait dérisoire sous son bifteck ! Alternativement, il s'écrasait contre lui, puis il l'aspirait ; il l'embrochait, puis il lui avalait la langue. Et, en le sentant sur ses genoux qui frétillait et cherchait à s'échapper, il n'en était qu'excité davantage.

Enfin, essoufflé, il écarta le jeune garçon. Il avait d'abord pensé s'en réserver le pucelage pour une séance ultérieure, mais depuis un moment il bandait comme un âne, et les petites fesses serrées qui reposaient sur son sexe tendu n'arrangeaient rien. Malgré toutes ses stratégies pour ne pas épuiser l'attraction de sa nouvelle acquisition, le besoin de connaître ce joli cul commençait d'être insupportable, l'idée de le posséder sur-le-champ, de plus en plus impérieuse.

Il lui tapota la joue de petites claques sèches. « Alors, ma petite caille, c'est bien vrai : tu ne t'es jamais fait enculer ? »

Miguel, qui venait à peine de reprendre ses esprits après être sorti de ce cloaque, vit de nouveau se dessiner ce qu'il redoutait tant.

L'homme le faisait sauter sur ses genoux comme un bébé. « Réponds-moi : tu ne t'es jamais pris une bonne bite dans ton petit cul ? »

Miguel était aussi dégoûté par les mots utilisés qu'effrayé par la perspective, mais, de peur du fouet, il murmura, les lèvres tremblotantes : « Non… »

Tabaković parut émerveillé : il était adorable ! Un petit puceau, vraiment ? C'était possible. Même un garçon aussi joli que celui-ci pouvait à cet âge avoir encore échappé à son destin. « Eh bien, je crois que le moment est venu… »

Il le repoussa de ses genoux et le remit sur ses jambes. « Mais d'abord, je vais te préparer. Je vais te vider – on vide bien les poulets avant de les embrocher, n'est-ce pas ? Viens avec moi. »

Et l'attrapant fermement par la nuque, il l'entraîna dans le coin où se trouvait la douche. Un simple tuyau flexible, annelé, en matière chromée, était accroché à un robinet au-dessus d'une évacuation, et la pomme de douche était remplacée par un faisceau de fines canules, longues d'une dizaine de centimètres, qu'une molette permettait à volonté de rassembler ou de faire diverger.

« Penche-toi en avant et prends-toi les chevilles dans les mains, en gardant tes jambes bien droites. »

Tabaković eut la satisfaction de voir le jeune garçon lui obéir sans rechigner ; il commençait d'être maté…

« Voilà. Reste bien plié en deux. »

Il caressa un instant les cuisses durcies en remontant depuis les jarrets jusque sur les reins. « Mmmh, c'est fou comme c'est souple, encore, à cet âge-là ! » Puis, en se passant la langue sur les lèvres, il pelota les fesses tendues vers le plafond, marquées de stries entrelacées, d'un rose sombre. « Ah ! il a un petit derrière, celui-là ! Pas de doute, je dois le connaître sans attendre ! »

Il décrocha le tuyau, tourna la molette pour rassembler les canules en un seul cylindre, et les présenta entre les fesses. « Détends-toi bien. » Il cracha sur le petit trou, et il y enfonça l'embout. Le garçon gémit douloureusement, car l'instrument faisait plus d'un centimètre de diamètre, et il eut du mal à s'introduire. Tabaković tourna ensuite la molette dans l'autre sens.

Affolé de ne pas comprendre ce qui se passait en lui, Miguel gémit en sentant, en des régions inconnues de son corps, s'ouvrir une fleur hérissée de piquants. Soudain, l'eau en jaillit, et il se redressa en poussant un cri : elle était glacée ! Mais le coup de fouet qui lui cingla les cuisses l'arrêta net.

« Plié en deux, j'ai dit ! »

La brûlure que lui avait causée la tresse de cuir masqua un instant l'envahissement de son rectum, et il reprit tant bien que mal la position. Mais l'eau qui continuait d'entrer lui provoqua de nouvelles souffrances, à mesure que ses entrailles se remplissaient, se gonflaient, s'étiraient douloureusement.

Enfin, le robinet fut fermé, les canules se replièrent, reculèrent, et sortirent de lui.

« Tu peux te redresser. Mais doucement, en gardant les fesses bien serrées, pour que ça ne coule pas. »

Tremblant de tout son corps, Miguel se releva. Le poids qui l'avait envahi ne demandait qu'à ressortir et lui provoquait une énorme envie de se libérer.

« Marche un peu, pour bien remuer tout ça. »

Il fit quelques pas en claudiquant. Son ventre était dur et douloureux, mais les rais qui lui traversaient les cuisses, les fesses, le dos, la poitrine le faisaient autrement souffrir, et il n'y prêta guère attention.

« Maintenant, tu peux aller aux W.C. Et te vider. »

Il ne se le fit pas dire deux fois. Dès qu'il fut assis, l'eau ressortit, entraînant facilement les matières accumulées depuis la veille.

L'homme jubilait : « Rien de si mignon qu'un petit ange qui fait caca !… »

Tout le temps que cela dura, il ne lâcha pas Miguel des yeux, qui se sentait observé dans les moindres anfractuosités de son intimité, même au moment où il s'essuya.

Quand il eut fini et se remit debout, l'homme appuya sur un bouton encastré dans le mur qui déclencha la chasse. Puis il sortit d'une des grandes poches latérales de sa veste un petit flacon, terminé par un tuyau effilé, dont il retira le capuchon.

« Maintenant, viens ici. » Il prit Miguel par le bras, le fit monter sur la banquette et s'y agenouiller. « Courbe-toi en avant, comme si tu te prosternais, mais en laissant les fesses en l'air, pointées vers le plafond. »

Une fois en position, Miguel sentit l'homme lui reprendre les fesses et les lui écarter. Puis le bout du tube en plastique s'enfonça en lui. Celui-ci était plus fin et entra facilement, mais il frissonna, ne sachant ce qu'il devait encore redouter. Cette nouvelle immersion fut cependant bien plus douce, le liquide était tiède, huileux, et il lui fut au contraire presque lénifiant.

Tabaković referma le flacon, et il lui tapota les fesses. « Voilà. J'aime que les garçons soient bien huilés. Et garde ton petit cul serré, pour ne rien perdre… Allez, lève-toi. »

Il le reprit par le bras, le remit debout, puis il s'assit à la place qu'il venait de libérer, et il le fit s'agenouiller devant lui. « Je vais à présent t'accorder un honneur insigne : celui de me déboutonner ! Et de révéler l'idole précieuse que tu vas accueillir en toi… »

Comme le garçon restait pétrifié, il lui donna de petites claques sur le visage. « Eh bien ? Réveille-toi ! Tu n'as jamais défait le panta-

lon d'un monsieur ? C'est ta première fois ? » Il ricana. « Il va falloir que tu apprennes ! »

Miguel était tétanisé par ce sourire carnassier avec lequel l'homme le dévisageait.

« Allons, défais-moi, je te dis ! »

Il finit par se décider ; il n'avait pas le choix. Il s'avança entre les cuisses énormes ouvertes devant lui, vers les replis du pantalon noir, hésita une dernière fois, puis se résolut à y mettre les mains. Il dut chercher un instant avant de découvrir la braguette, parvint à trouver les boutons, et, prenant sur lui, défit le premier.

L'homme au-dessus de lui poussait des grommellements de plaisir. « Ah ! que ces collégiens sont maladroits… mais comme c'est bon de les sentir chercher leur chemin ! J'adore tes petits doigts malhabiles !… »

Miguel était dégoûté au plus haut point, il avait envie de vomir, il redoutait ce qu'il allait découvrir. À chaque bouton qu'il défaisait, il sentait sous les vêtements comme un rat qui tentait de sortir de son sac, à la recherche de la lumière, qui remuait et se tendait vers lui. Et quand il en eut fini avec la braguette, il dut encore l'écarter, plonger les doigts dans une chiffonnade de tissus blancs où se mélangeaient le bas de la chemise, d'un maillot de corps, et l'ample caleçon. Il tomba sur une seconde rangée de boutons, plus petits, ceux du sous-vêtement, et il dut également s'y atteler. Le membre entre-temps s'était encore déployé, il formait une grande bosse mouvante et, la brèche s'agrandissant, il en émergea d'un coup. Il se tint brandi, menaçant le plafond, oscillant sur sa base. Miguel fut effaré. Ce qui se dressait devant lui ressemblait à une longue saucisse brune dont l'extrémité renflée aurait crevé et dégouttait un jus brillant. Il fut épouvanté.

Tabaković ricana : « Tu vois ? Malgré ma taille, mon sexe n'est pas si gros. J'ai un pénis fait pour enfiler les petits garçons ! Juste la bonne taille !… » Le môme paraissait effaré. « Bon, évidemment, pour toi, ça ne sera pas très facile, au début… » Son rictus s'élargit.

Il se prit la verge et, enfonçant l'autre main dans les cheveux du garçon pour l'agripper, il le courba sur lui en amenant son visage devant son sexe. De son gland baveux, il lui caressa la bouche, les joues, les yeux, il se faufila entre les lèvres retroussées de dégoût. Mais, en sentant leurs crispations et les fulgurances qu'elles lui provoquaient, de crainte de n'avoir pas la force de résister, il se recula vivement, comme on retire le doigt d'une eau brûlante.

Agacé par sa propre faiblesse, il repoussa le garçon. « Relève-toi. » Il pensa qu'un petit intermède enrichirait son excitation sans risque de se perdre.

Il attrapa le garçon et le coucha le ventre en travers de sa cuisse gauche. « Je vais te chauffer un peu… »

Miguel, plié en deux, la tête en bas, la bouche encore maculée du liquide filant dont on l'avait badigeonné, sentit l'homme lui enserrer fermement la taille dans un bras et l'immobiliser contre lui. Soudain, il reçut sur les fesses une claque magistrale. Il se redressa en poussant un cri. Cette nouvelle brûlure était moins violente que celle du cuir, mais beaucoup plus large, et en tombant sur les traces du fouet elle lui irradia tout le derrière.

Tabaković observa avec ravissement la couleur rosée qui montait dans les petites fesses braquées vers lui, juste à côté de son vit dressé qui les menaçait déjà. Il releva le bras, et il les claqua de nouveau, plus vivement. « Il ne faut jamais prendre un garçon à froid !… » Il les frappa encore. Le gosse poussait des piaillements aigus en se tortillant sous son bras. « … Il faut le chauffer d'abord ! » Il abattit une quatrième fois sa main sur le derrière qui maintenant tournait au rouge. « Ça te cuit, hein ?… C'est normal : un petit poulet, ça doit être bien grillé ! » Il lui donna une dernière claque, plus forte, qui cette fois fit hurler le garçon.

Il le lâcha, s'essuyant le front du revers de la main. Puis il redressa le garçon qui se déplia péniblement, en gémissant, et se remit debout, tremblant de tout son corps. Dans sa fragilité, sa faiblesse, sa nudité, avec sa peau tendre rougie et marquée de cinglons, son visage mouillé de larmes, il était absolument adorable, désirable au plus haut point.

Tabaković le prit par le torse et le souleva comme s'il n'avait rien pesé, le maintenant à bout de bras – la simple sensation de ce jeune corps entre ses mains lui faisait tourner la tête. « Tu es prêt, petit bonhomme ?… » Il jubilait ; le moment sublime était venu. « Allez, viens te faire embrocher ! »

Miguel épouvanté comprit que l'un de ses pires cauchemars allait se réaliser. Il fut amené contre la poitrine de l'homme, on le laissa descendre lentement puis, seulement retenu par un bras passé dans son dos, il sentit que de l'autre main son tortionnaire se prenait le membre pour le diriger entre ses cuisses. La tête du nœud se promena dans la raie de ses fesses, en avant, en arrière, chercha, et trouva le point faible. Il eut juste le temps de pousser un dérisoire gémissement : « Non, je vous en prie… » avant de sentir qu'il s'ouvrait sur le pieu dressé sous lui.

L'huile dont on l'avait empli fit cependant son office, son petit anneau rendu glissant comme un morceau de beurre n'offrit que peu de résistance, et la chose ignoble l'écartela, repoussa les bords de son orifice, entra en lui ! Alors, le bras qui le retenait se relâcha et, de lui-même, par le poids de son corps, il s'empala lentement. Son intérieur fut défoncé, explosé, et il jeta un cri, autant d'horreur que de douleur,

suivi d'un long gémissement. Quelque chose de vivant avait pénétré en lui !

Tabaković, quand il sentit son vit fiché jusqu'à la garde au fond du garçon, poussa un grondement de bonheur. Enfin ! Il était logé dans le corps merveilleux de l'enfant !… Il l'enserra d'un bras en travers des reins, refermant l'autre main sur sa nuque, et il l'embrassa partout frénétiquement, sur la bouche, sur les yeux, sur le nez, il lui mordit l'épaule, le cou, avec un intense plaisir. Enfin, il le reprit à bras-le-corps, à califourchon sur son ventre, et, comme on fait sauter un bébé sur ses genoux, il se mit à le soulever et le laisser retomber sur son épieu, rythmiquement. Son membre, qui coulissait dans les chairs tendres du boyau, à la fois étroit et lubrifié, vibrait comme une corde tendue, et les impressions sublimes qui le transperçaient lui arrachaient des cris rauques. Tout son corps était maintenant braqué vers un accomplissement.

Quand il devina que le dernier bouillonnement montait en lui, qu'il allait devoir y céder, qu'il n'aurait plus la force de le contenir, il planta ses ongles dans le dos du garçon, et il lui mordit le cou, juste sous la mâchoire. La paroi de verre éclata, se brisant en mille morceaux, un flux véhément se libéra, des soubresauts de tank le soulevèrent, son corps éléphantesque fut emporté par des élans de gazelle, toute sa masse parcourue de contractions s'élevait avec la légèreté d'une écuyère. Il était propulsé, en branle, il éructait. Son cerveau inondé de champagne se vaporisait, l'éther distendait son crâne, il renfermait un univers, un ciel poudré d'étoiles. Et, en poussant des grognements porcins, il projeta hors de lui tout ce qu'il avait accumulé depuis le matin.

Enfin, il succomba sous les assauts de cette jouissance, et il retomba, hippopotame, cheval mort, tumulus inerte… Il resta ainsi un long moment, prostré, en gardant le garçon contre lui, reprenant son souffle, attendant que son cœur se calmât.

Puis, avec mauvaise humeur, déçu que son plaisir fût déjà derrière lui, il repoussa son jouet, s'en désengagea, le laissa tomber affaler par terre. Il se releva et se rajusta.

Il ramassa les chaussures et les chaussettes du garçon, reconstituant la paire. Il aimait que ses petits prisonniers restassent pieds nus, cela leur donnait quelque chose de plus fragile ; et puis, quand il n'avait pas l'envie de descendre à la cave, il aimait aussi se masturber dans une chaussette en pensant à celui qui l'avait portée…

Il sortit de la cellule et vérifia que la grille était bien refermée. Il jeta un coup d'œil de routine au travers de la seconde grille, mais Virgile sur sa banquette n'avait pas bronché. De retour dans la cave à vin, il bascula l'éclairage des cellules en position veilleuse et verrouilla la porte dérobée.

Miguel resta un long moment par terre, prostré, frissonnant, perclus de douleurs. Mais le froid qui le gagnait le contraignit à se redresser. Malgré tout son corps qui le brûlait épouvantablement, il ramassa ses vêtements épars et se rhabilla. Puis il se roula en boule sur la banquette.

*

Sonia rangeait dans le réfrigérateur ce qu'elle en avait tiré deux heures plus tôt. Après le départ de monsieur Arregui, ses frères s'étaient concertés, et finalement ils étaient repartis sans déjeuner. Elle non plus n'avait plus faim.

Elle sortit de la cuisine et alla dans le salon où elle se mit à marcher de long en large. Elle avait ses cours d'anglais d'été à réviser, mais elle n'avait absolument plus la tête à cela, elle était affreusement inquiète. Comme d'habitude, ses frères avaient discuté entre eux sans la consulter – une fille, benjamine de la famille, majeure seulement pour l'état français !… – mais, des bribes qu'elle avait pu saisir, ils semblaient envisager qu'il s'agît d'un enlèvement !… Miguel ? Kidnappé ? Ça sonnait comme une mauvaise blague. Cependant, pour que Rashid et Habib se mobilisassent, cela ne pouvait pas en être une. Et Sonia était oppressée par l'idée que, si elle avait été jusqu'à présent épargnée par les drames, les calamités, les horreurs du monde, ce ne fût à présent, sinon son tour, du moins celui de quelqu'un de très proche. Elle le savait, cela n'arrivait pas qu'aux autres.

Elle cherchait par tous les moyens à repousser de son esprit les images de ce qui avait pu se passer, de ce qu'on avait pu faire à Miguel. C'était trop atroce. Elle voulait se concentrer sur son souvenir, comme si cela devait aider à le faire revenir. Et elle revoyait son petit camarade Miguelito, qu'elle aimait tendrement depuis des années bien qu'il eût sept ans de moins qu'elle, qu'elle croisait presque tous les jours sur le palier, qui était tellement mignon, tellement gentil, et qui, elle le savait bien, était un peu amoureux d'elle. Elle se demanda quand elle l'avait vu la dernière fois. Cela datait déjà de bientôt deux mois, quand monsieur Arregui avait été obligé de quitter l'appartement. Elle eut brusquement besoin de l'avoir là, dans le salon, comme lorsqu'elle l'aidait à faire ses devoirs, tenant le rôle de la grande sœur et relayant les parents qui travaillaient tous les deux. Elle avait follement envie de le serrer dans ses bras.

Puis elle pensa qu'il était peut-être trop tard, qu'elle ne le reverrait peut-être jamais. Elle éclata en pleurs.

*

Après être remonté de la cave, Tabaković s'était douché – il craignait les maladies vénériennes provenant des fèces –, et il s'était reconstitué d'un copieux repas. Puis il avait fait une sieste pendant laquelle il dormit, profondément, une heure et demie.

À son réveil, il fut soudainement pris d'angoisse. Cela lui arrivait parfois, quand des idées noires s'imposaient à la sortie du sommeil. Soit que ses captifs eussent trouvé le moyen de s'échapper, soit que quelqu'un se fût introduit chez lui et eût découvert les cellules, ces craintes, aussi invraisemblables fussent-elles, le saisissaient par surprise et l'oppressaient. Il se savait vulnérable. Si ses « affaires » devaient déclencher une enquête, s'il devait subir une perquisition complète, même la porte dérobée au fond de la cave à vin pourrait ne pas résister à l'examen consciencieux d'un inspecteur. Lors de ces crises – et elles survenaient de plus en plus souvent –, il se réfugiait toujours dans la même dérobade : le suicide. C'était l'échappatoire parfaite, la seule idée qui le soulageait, et d'avoir une arme chez lui le rassurait : s'il devait être acculé, il lui resterait toujours une porte de sortie.

Le souvenir de ce qu'il avait vécu avec Miguel toutefois le rasséréna. Il y avait pris un plaisir fabuleux ; il déplorait seulement de s'être précipité à le dépuceler… Il avait réellement fait une excellente acquisition, et il ne regrettait d'aucune façon les 30 000 francs qu'elle lui avait coûtés. Le garçon n'ayant que douze ans, il lui durerait une année ou deux avant de perdre de son charme. De toute façon, après des mois passés en cage, les adolescents flétrissaient comme une plante qui ne voit plus le jour.

Il se leva, se rhabilla de frais et, en vérifiant dans la glace que sa mise fût correcte, il s'examina. Il se sourit. Il était tellement laid ! Et ça ne s'arrangeait pas avec l'âge !… Il avait d'autant plus besoin de jeunesse près de lui, de beauté, de fraîcheur… C'était vital, comme de se nourrir.

En repensant à la livraison du matin, il se souvint de ce qu'Angelo lui avait proposé. Il comprit qu'il n'aurait pas la patience d'attendre qu'il lui procurât une photo ; il avait trop peur de rater une belle occasion.

Il se rendit dans son petit bureau privé qui était à l'étage, prit le combiné, et composa un numéro qu'il connaissait par cœur. La sonnerie dura longtemps avant qu'on ne décrochât.

« *Le Comptoir, bonjour ?*

– C'est moi, Angelo.

– *Ah ! Monsieur Tabaković ?… Que puis-je pour vous ?*

– C'est à propos de ce que vous m'avez dit ce matin…

– *Oui ?*

– Je ne vais pas attendre davantage. Décrivez-moi cet… ce vin nouveau dont vous me parliez…

– Euh, eh bien… Il est très tendre… suave, rond en bouche… Il est velouté, soyeux et doux… Et il a une très belle robe blonde. C'est un vin jeune, net, sans défaut, dont le fruité flattera vos papilles… En fait, il est dans la plénitude de ses qualités. Il ne gagnerait rien à vieillir !… Par contre, je vous l'ai dit, il est en ce moment… un peu éteint… »

Tabaković écoutait attentivement, mais il avait déjà pris sa décision. Il était de sa nature de trancher rapidement.

« C'est bon, Angelo, je vous fais confiance. Vous m'en mettez six caisses. Et vous me livrez au plus vite. »

Après avoir raccroché, il resta à regarder pensivement le téléphone. Il lui faudrait de nouveau débourser une somme importante. Mais l'idée d'associer les deux frères l'excitait au plus haut point. Cela méritait certains sacrifices… Il était cependant hors de question de les mettre dans la même cage, il voulait pouvoir gérer les rencontres entre ces deux-là. Il allait donc devoir faire de la place. Il n'avait pas prévu cela aussi tôt…

Il redescendit à la cave. Il avait retrouvé tous ses esprits, son énergie, et son désir d'aller rejoindre sa nouvelle acquisition avait repris toute sa vivacité.

En ouvrant la grille de la cellule, il fit sursauter le garçon qui s'était assoupi et se redressa sur la banquette.

« Comment vas-tu, mon petit Miguel ? » Il referma soigneusement derrière lui. « Tu as pu méditer sur ce qu'il en coûte de ne pas suivre mes instructions à la lettre ?… Et ne reste pas assis devant moi. Apprends que tu dois te lever lorsque je me présente. »

Il vit avec satisfaction que le garçon n'eut qu'une brève hésitation avant d'obéir.

Il se planta devant lui, lui caressa les cheveux, et de les sentir si doux sous sa paume lui provoqua un frisson profond. « Je sais, je suis désolé, je ne t'ai pas apporté à manger, alors tu dois avoir très faim. Mais je veux que tu gardes le corps léger, que tu restes mince ! » Et il lui promena sa main sur le ventre, à plat, en cercles concentriques. « Cela évite aussi que tu sois encombré, que ton ventre soit rempli de boues ! »

Miguel effectivement mourait de faim, il n'avait rien mangé depuis la veille au soir. Il avait été boire au robinet de la douche, mais cela n'avait pas apaisé les crampes de son estomac.

« Et puis j'aime bien savoir que tu as un peu mal là, que ça te démange, à l'intérieur de ton corps, que ton ventre te tiraille. Ça te garde vif, éveillé ! » L'homme lui tapota la joue assez fermement. « Ne t'inquiète pas, tu auras à manger ce soir. Je te donnerai aussi de quoi faire ton lit. Je veux que tu te reposes bien, pour que tu sois frais et dispos le lendemain, prêt à servir mes petits plaisirs. » Puis il ajouta :

« J'ai aussi une bonne nouvelle, mais je ne te la dirai pas tout de suite. Je veux que tu en aies la surprise. Il te faudra patienter quelques jours encore … En prévision, je vais régler une petite formalité. D'ailleurs, tu vas venir avec moi. Suis-moi. »

Miguel avait commencé de réfléchir sur les moyens de se sortir de cette situation et d'échapper au sort cauchemardesque qui l'attendait, mais il n'en avait trouvé aucun. Quand il comprit qu'on allait le tirer de la cellule, il fut aux aguets : c'était le moment de découvrir s'il existait une possibilité de s'enfuir de ce piège. Il vit que l'homme extrayait une carte d'une petite poche sous sa ceinture, la glissait dans une fente, et composait un code. La grille eut un déclic, suivi d'un léger ronflement, et elle coulissa dans le mur. Il fut saisi par le bras et, pieds nus, entraîné à l'extérieur.

Il observa attentivement le couloir qu'il découvrait pour la première fois. Il savait qu'il ne devait compter que sur lui pour se sortir de là, et que chaque détail pouvait être précieux.

L'homme parut lire dans ses pensées. « Tu vois, après la grille de ta cellule, il y a une porte blindée qui ouvre dans la cave, puis une autre qui mène à la maison. Toutes ont besoin de cette carte magnétique et d'un code. Imaginons que tu parviennes à me voler la carte ; il te faudrait des jours et des jours pour passer en revue toutes les combinaisons, sachant qu'en plus tu ne sais pas le nombre de chiffres dont le code est composé. Et, bien sûr, il est différent pour chaque porte… » Il eut un petit gloussement satisfait.

Miguel se sentait minuscule, debout à côté du géant qui pérorait tout en le retenant étroitement par son bras nu, au-dessus du coude. Bien que la poigne ne fût pas exagérément serrée, il avait tout de même l'impression d'être pris dans un carcan. Il comprit que ce ne serait pas en tentant de forcer ces issues qu'il parviendrait à s'échapper.

Une secousse l'amena jusqu'à la seconde grille. L'homme glissa sa carte et composa le code dans l'anfractuosité, à l'abri de son regard. Elle coulissa aussi silencieusement.

En entrant dans la cellule de gauche, identique à celle qu'il venait de quitter mais symétriquement, c'est-à-dire que la banquette, le W.C. et la douche se trouvaient contre le mur de droite, Miguel fut surpris de constater qu'elle était occupée. Il découvrit, qui se levait de la banquette, un garçon à peine plus âgé que lui, peut-être de deux années, un peu plus grand mais fluet, plus pâle aussi, avec des cheveux blond platine et des yeux bleu très clairs, légèrement violacés. Il fut frappé par son air triste et soumis. Sans qu'on ne lui eût rien commandé, il s'était levé et se tenait immobile, pieds nus également, les yeux baissés, comme un petit soldat attendant les ordres. Miguel comprit qu'il avait déjà été « formé » aux exigences de son ravisseur.

Tabaković, après avoir refermé la grille derrière lui, dit ironiquement à l'adresse de son précédent jouet : « Je te présente ton nouveau voisin ; il s'appelle Miguel… Et toi, je te présente Virgile, ton prédécesseur. En vérité son nom est "Virgilijus", mais tout le monde l'appelle Virgile. Il vient de Lituanie. Je l'ai fait enlever, il y a un peu plus d'un an, quand il était venu en France, pendant les vacances de Pâques, pour un séjour linguistique. Je l'avais remarqué en le croisant par hasard à la sortie de sa pension. »

Il se planta devant le garçon, lui caressa doucement les cheveux de sa grosse main où brillait l'épaisse chevalière, puis il lui prit le menton et lui redressa la tête pour le regarder dans les yeux. « Mais j'ai une mauvaise nouvelle, mon petit Virgile. Je vais devoir me séparer de toi. Je suis désolé… »

Le garçon se mit soudain à trembler et son beau regard se troubla de larmes.

Tabaković prit une mine affligée et fit à l'intention de Miguel : « Eh oui, Virgile est triste de me quitter. Je l'avais prévenu : le jour où je serais lassé de lui, il lui faudrait s'en aller… définitivement ! » Puis il changea de ton et afficha un air menaçant. « Et toi, mon petit Miguel, il vaut mieux que tu sois prévenu aussi. Que tu saches dès le début comment on s'en va d'ici quand on a cessé de me plaire. Cela pourrait te donner matière à réflexion et t'inciter à être très, très complaisant ! Aussi facile qu'un petit caniche ! »

Tabaković lui posa la main sur l'épaule et le fit reculer jusqu'à ce qu'il fût dos au mur, face au garçon blond. Il le plaça entre deux chaînes qui pendaient et lui enferma les poignets dans les anneaux qui les terminaient. Puis il ajusta la longueur des chaînes pour qu'il eût les mains à la hauteur de la tête, les bras à l'équerre.

Il ricana. « Voilà, tu es à la meilleure place pour vivre ce moment unique. Tu pourras tout voir !… » Il lui passa la main sur le visage avec une tendresse libidineuse. « Cela sera très instructif pour toi. »

Miguel ne prêtait plus attention à ces caresses écœurantes, effaré de se trouver enchaîné pour la première fois de sa vie !…

Tabaković le prit par le cou et le palpa longuement, enfonçant le pouce dans la chair lisse et pas encore déformée par la pomme d'Adam. « Tu verras, nous allons faire des choses ensemble… très spéciales… et très bientôt ! Je sens que tu vas m'inspirer des trouvailles merveilleuses… »

Il le regardait avec une expression si effrayante que Miguel ne savait plus où détourner les yeux.

« J'aurais bien envie de t'étrangler, là, déjà… De t'étrangler lentement, très délicatement… »

Miguel déglutit. Il sentait le pouce s'enfoncer de plus en plus profondément, il rejetait la tête en arrière, mais il butait contre le mur de béton. La panique l'envahit, un voile lui passa devant les yeux.

Tabaković le lâcha. « Mais il faut que je garde mon sang-froid… Nous n'en sommes pas là. » Il se retourna vers Virgile qui n'avait pas bougé, debout devant la banquette. « J'ai encore un banquet d'adieu à prendre avec cet ange blond… »

Il lui posa la main sur la tête et la caressa doucement en fourrageant dans la fine chevelure pâle. « Il a les cheveux très doux. J'adorais lui toucher les cheveux. Je ne suis pas certain que même toi, Miguel, tu les aies aussi doux… Allons, mon petit Virgile, effeuille-toi, à présent, que je me mette en train. »

Miguel fut surpris que non seulement le garçon n'hésitât pas, mais encore qu'il se livrât de lui-même à une parodie de strip-tease : il tira lentement sa chemisette blanche par la tête, et il la rabattit à bout de bras en l'agitant avec un joli mouvement de bras, comme s'il dansait. Puis il déboutonna son jean avec des gestes suggestifs, et il l'entraîna petit à petit sur ses cuisses, en ondulant légèrement des hanches. Manifestement il avait intégré depuis longtemps les désirs de l'ogre…

« C'est bien… Regarde attentivement, Miguelito, et apprends à faire pareil. »

Le garçon, le pantalon sur les chevilles, glissa les doigts sous la ceinture de son petit slip blanc, et, avec une lenteur exagérée, le fit coulisser sur ses hanches étroites, à gauche, à droite, dévoila une aine, la recouvrit, dévoila l'autre, la dissimula, découvrit la racine de son sexe que n'annonçait aucune pilosité, puis, se tournant à demi et se plaçant de profil, entraîna l'élastique en travers de ses fesses. Il se présenta ensuite de dos et, avec un geste un peu osé, qui aurait été obscène chez un garçon plus âgé, il acheva de repousser la petite culotte, la laissant tomber comme une feuille morte le long de ses jambes. Il dégagea les vêtements de ses pieds et les posa sur la banquette.

« Tu vois comme il fait, Miguel ? J'adore voir venir le long des hanches, comme un pavillon qu'on descend, le slip qui se défait, qui se froisse, se chiffonne… »

Miguel remarqua surtout, disséminées sur le corps du garçon, différentes traces révélatrices, des zébrures entrelacées sur le dos et les fesses, des bleus sur la poitrine et le ventre, diverses cicatrices rondes à l'intérieur des bras, sur les organes génitaux, près des orteils. Mais, pendant que le malheureux se défaisait, il avait vu aussi que l'homme sortait son fouet, qu'il enlevait sa veste et remontait les manches de sa chemise, puis qu'il prenait en main la tresse de cuir. La brûlure des coups qu'il avait lui-même reçus le matin s'était atténuée, mais son souvenir en était encore très vivace, et la vue du serpent nacré qui ondulait au bout du bras de son maître, tel un chien d'attaque en laisse

qui n'attend qu'un ordre pour bondir, provoqua en lui une peur incoercible ; il se mit à frissonner de la tête aux pieds. Et la terreur qui marquait le visage du garçon devant lui ne faisait que renforcer la sienne.

D'une caresse, l'homme passa la main sur la joue de Virgile, puis lui saisit le menton pour lui redresser le visage. « Notre ultime séance ensemble… Il faut que je profite pleinement de toi, Virgile, une dernière fois. Que je jouisse de ton joli corps, qui m'a fait bander avec tant de bonheur depuis des mois. »

Miguel suivit la caresse qui descendit sur le cou, sur la poitrine étroite, et la main qui se promenait çà et là sur le corps était aussi celle qui tenait le fouet, de telle sorte que le cuir glissait en même temps contre le ventre du garçon, le long de sa hanche, sur son sexe. Les yeux fixes et brillants de l'homme, sa bouche rouge et palpitante, trahissaient son excitation. « Nous allons commencer par le dos… Viens, tourne-toi. »

Cette fois, Virgile n'obéit pas. Une panique brouilla ses yeux, une espèce de prière sortit de sa gorge dont Miguel ne put distinguer aucun mot.

Le monstre ne dit rien : sa bouche s'écarta en remontant sur les côtés en un épouvantable sourire de férocité satisfaite. « Mon petit Virgile, c'est bien : tu es en train de faire monter ma colère. Je n'en aurai que plus de plaisir ! » Miguel fut effrayé par le ton de l'homme, soudain lent et angoissant, presque hypnotisant.

Cette fois, quoiqu'avec une réticence anxieuse, le garçon se tourna vers la banquette : l'intonation avait suffi.

« C'est parfait, mon petit Virgile. »

Il le saisit de la main gauche par la nuque pour le placer exactement comme il le voulait, puis il laissa glisser sa main armée du fouet sur le dos étroit. « Regarde, Miguel, comme il est superbe, avec ces os saillants, les traits obliques du torse… » et ses doigts suivaient les lignes qu'il désignait, « … la suite des petits osselets qui sépare les reins, qui se perd dans la fente de ses fesses serrées par la frousse… » Il caressa un moment le derrière marqué.

Puis il leva le bras. Le premier coup tomba en travers des omoplates, et le claquement du cuir contre la chair résonna entre les murs de béton en se mêlant au hurlement du garçon. Miguel se recroquevilla sur lui-même. Le coup avait été autrement cruel que ceux qu'il avait reçus lui-même. Virgile, qui avait lancé les mains en avant pour se rattraper au mur, se courba au-dessus de la banquette, haletant. Le second coup lui traversa le milieu des reins et fut encore plus violent. Il grimpa comme un singe sur ce qui avait été son lit et se tortilla contre le mur, à croire qu'il voulait y disparaître. Le troisième fut appliqué verticalement dans le creux de la colonne vertébrale. Virgile sauta

comme une carpe, se tordit sur lui-même, trébucha, et retomba à quatre pattes sur la banquette. Le coup suivant le frappa à toute volée en travers des fesses. Sous l'intensité de la douleur, il eut un sursaut en avant et aussitôt retomba sur lui-même, haletant, la tête entre les bras, les fesses en l'air.

D'entendre ces cris déchirants, de voir ces traces d'un rouge sombre marquer la peau blanche, Miguel en pleurait. Le bourreau, qui écumait d'une joie lubrique, leva le bras de nouveau, et il assena un coup encore plus affreux sur le petit derrière tendu vers lui. Le garçon poussa un cri hystérique, et tomba du lit. Miguel horrifié n'en croyait pas ses yeux : le coup avait été si violent que la peau des fesses en avait été ouverte et saignait. Mais déjà un autre lui succédait, et Virgile frénétiquement rampa sur le sol jusqu'à se rencogner sous la banquette.

L'homme poussa un rugissement furieux : « Sors de là, saloperie ! »

Miguel ne put plus le supporter. Il explosa soudain : « Arrêtez !… Arrêtez !! »

L'homme se retourna. Son visage rouge, ses yeux parcourus de reflets étincelants, la veine qui battait à sa tempe, tout marquait l'incroyable emportement dont il était pris. Il ne parut pas contrarié, mais plutôt stimulé par cette intervention. « "Arrêter" ? Bien sûr, tu vas voir… »

Et saisissant Virgile par le bras, il le tira de dessous le lit, le retourna sur le dos, et relança à toute volée son fouet sur lui. Cette fois-ci il l'atteignit à la poitrine, en plein sur la peau délicate des seins. Le garçon poussa un hurlement dantesque, et d'une convulsion virevolta contre le sol, qu'il griffa avec les ongles.

Miguel cria de nouveau sur un ton strident : « Arrêtez !!!… » Il se démenait en tirant vainement sur ses chaînes. « Vous allez le tuer !

– Mais oui… précisément… »

L'homme se pencha pour attraper Virgile par ses fins cheveux pâles, le tira en arrière, le remit sur le dos. Il se reprit à le frapper, s'acharnant sur le ventre, dans les chairs les plus tendres, entre les cuisses, et même sur les petits organes génitaux… Il ne s'interrompit que lorsque le garçon perdit connaissance.

Le tortionnaire se tourna de nouveau en essuyant du revers du bras son front brillant. « Miguel, mon petit, tu es satisfait ? Ou tu veux que "j'arrête" encore ? »

Abasourdi, Miguel regardait le corps de Virgile où de part en part gonflaient de vilaines traces d'un brun-rouge. Hors de lui il hoqueta : « Mais… Pourquoi vous faites ça ?… »

Tabaković dévisagea le garçon, piqué par cette question qu'il ne s'était jamais posée en ces termes si simples. « Pourquoi je fais ça ?…

Mais… parce que ça me fait bander, mon enfant ! Voilà tout !… Regarde. » Et il s'approcha à le toucher, frottant son ventre contre lui.

Miguel sentit contre son nombril, dressée au travers de l'ample pantalon du costume anthracite, la tringle vivante qui battait.

« Et bander, c'est mon état préféré : c'est tout à fait délectable ! Dès que je bande, je suis le plus heureux des hommes… Tu dois tout de même bien le savoir, mon petit Miguel ! Tu n'as jamais eu envie d'une fille, d'un garçon ?… »

Embarrassé, il baissa les yeux. Il ne pouvait pas nier. « Si… »

L'homme parut intéressé. « Ah ! tu vois ?… Et toi, qui est-ce qui t'intéresse, les filles ou les garçons ?… Réponds-moi.

– Les… les femmes.

– Les "femmes" ?… Tu veux dire… davantage que les filles ? »

Miguel hocha légèrement la tête.

Il eut un doute. « Mais… tu en as déjà connu ? »

Le garçon hésita, mais il hocha la tête de nouveau.

« Tu as déjà couché avec une femme ? À ton âge ? »

Tabaković se résolut à prendre le silence du garçon pour acquiescement.

« Mais avec qui ?

– Avec une… une prostituée…

– Quoi ? Tu es déjà allé aux putes ? À douze ans ?!… Mais… tu l'as vraiment baisée ?! »

Le gosse baissa les yeux, honteux.

« Et ça t'a plu ? »

Il ne répondit pas.

Tabaković s'esclaffa. « Inouï ! Stupéfiant !… Tu vois : tu es toi-même un voluptueux, un jouisseur. Tu as désiré une créature humaine, peu importe laquelle, tu as bandé pour elle, tu as joui grâce à elle, et tu as connu le plaisir ultime… Eh bien moi aussi, j'aime jouir ; et le plus souvent possible ; et le plus intensément possible. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Pour un luxurieux, seule compte la jouissance. Tu comprends ?… Il y a des gens qui disent que, toute leur vie, les hommes ne font que rechercher des shoots de dopamine, que cela guide tous leurs choix… Je ne suis pas différent. »

Il plaqua la main gauche sur la braguette du garçon et la tritura, pinçant le petit paquet au travers du pantalon et le faisant sursauter. « Tu vois, cette chair, là, ce bout de viande que tu as entre les jambes, ça te travaille aussi ! Cette partie de toi te fait faire des choses extraordinaires, jusqu'à donner ton argent pour la satisfaire ! » Il lui enfonça les doigts entre les jambes, les lui remonta par-dessous comme un crochet, lui ferrant les bourses, et le garçon se dressa sur la pointe de ses pieds, tentant en vain de lui échapper. « Moi aussi, j'ai versé beaucoup

d'argent pour qu'on aille te chercher – tu n'imagines même pas ! » Il le lâcha enfin. « Et pour avoir cet argent, il a fallu d'abord que je travaille très dur, que je réussisse mes affaires, que je prenne beaucoup de risques… »

Miguel se souvint de Salvatore, quand il était venu lui faire des avances. Malgré son dégoût envers ce qu'on lui proposait de faire, il ne pouvait nier avoir envisagé d'accepter, afin de gagner l'argent qui lui aurait permis de revoir Sonya…

« … Tout ça pour avoir ta petite frimousse ici ! » Tabaković plaqua sa main sur la figure du garçon et la couvrit entièrement. Il la pressa en y enfonçant les doigts, en la froissant, en la tordant fébrilement comme s'il avait voulu la faire disparaître.

Puis il lui empoigna les mâchoires en lui pinçant les joues, lui ramenant la bouche en cul de poule, et il lui souffla au visage : « La seule différence entre nous deux, c'est que, moi, je suis riche, et, toi, tu es pauvre. Moi, je peux m'offrir un Miguel ou un Virgile, quand, toi, tu peux tout juste aller voir une pute à cent balles. » Il lui fourra le pouce dans la bouche, lui renfonçant la langue en arrière, lui arrachant des hoquets. « Tu comprends ?… C'est l'injustice du monde qui permet à certains de se gaver tandis que d'autres se la sautent. »

Quand on le relâcha enfin, Miguel toussa longuement. Il poursuivit toutefois, obstiné : « Mais pourquoi comme ça ?… Pourquoi vous avez besoin de faire mal ?… »

L'homme leva ses gros sourcils. « En fait, tu veux dire : pourquoi ça me fait bander de fouetter Virgile ? ou de te fouetter ?… »

Tabaković se sentait de plus en plus conquis par ce garçon aux questions élémentaires et pourtant fondamentales. « Eh bien, pour te répondre, il me faut remonter dans le temps… » Captivé par la satisfaction de discuter d'un sujet dont il ne pouvait parler avec personne, il se mit à marcher dans la cellule de long en large.

« Je suis né en Roumanie, à Arad, en Transylvanie, dans une famille pauvre d'origine serbe. Dans mon enfance, on racontait que des ogres venaient la nuit dévorer tout cru les enfants qui n'étaient pas sages. Et moi, depuis mon lit, j'écoutais la neige craquer autour de la maison, et je croyais que c'était les pas des ogres qui venaient me prendre… Maintenant, je suis l'un de ces ogres. J'adore les jeunes garçons, tout juste à votre âge, quelque part entre douze et quatorze ans. »

Il s'arrêta et dévisagea le gosse enchaîné qui le regardait d'un air effrayé. « Tu pourrais aussi me demander : "Pourquoi ?" Pourquoi j'aime tellement ton visage, ou tes cheveux, ou la ligne de ton corps, ou tes fesses, ou ton sexe quand il bande ?… Simplement parce que, depuis que je suis né, j'ai vu autour de moi des êtres humains qui étaient constitués comme toi. Regarde le ciel : tout le monde est fasci-

né par la Lune – combien de stances n'a-t-on pas écrites pour elle ? Si la Terre n'avait pas eu de satellite, on n'aurait même pas eu l'idée qu'elle puisse exister. Eh bien, je suis attiré par toi seulement parce ce que mon cerveau peut te comparer à d'autres êtres humains – d'autres visages, d'autres cheveux, d'autres silhouettes… Mais, ensuite, pourquoi ta beauté m'attire et pas celle la vieille dame qui trottine dans la rue ? Ça, c'est quelque chose que j'ai acquis, un archétype que la société m'a inoculé : on aime mieux les peaux lisses et tendres que ridées et dures. Je ne sais d'où cet idéal nous vient. L'inverse pourrait être la norme. Pourquoi pas ? »

Il se remit à marcher. « Enfin, pourquoi tu m'attires davantage qu'une jeune fille, même charmante ? C'est le plus difficile pour moi à dire. Un psy pourrait te répondre. Je me doute toutefois que je tiens cela de de l'autorité de ma mère et de la faiblesse de mon père. » Il s'arrêta le nez devant la grille et regarda le mur de l'autre côté comme s'il était devant l'horizon de la mer. « En tout cas, depuis toujours, les jeunes garçons quand ils sont émouvants comme toi, comme Virgile, me sont le miel de la Terre. »

Il y eut un silence, puis il entendit dans son dos : « Mais alors, si vous les aimez, pourquoi vous leur faites du mal ? »

Il pivota sur ses talons. « Oh ! mais tu commences à me plaire, toi ! Tu es bien le premier à poser de telles questions, ma parole… Je vais t'expliquer. Regarde. »

Et, lui posant de nouveau son énorme main sur la tête, il lui caressa cette fois avec douceur les cheveux, la joue, le cou, il joua avec la boucle d'argent qu'il avait à l'oreille. Il descendit lui toucher la poitrine, il lui saisit les bouts de sein et les fit délicatement rouler au travers du tee-shirt en coton, lui palpa le ventre, poursuivit entre les cuisses lui masser la braguette, faisant tendrement rouler entre ses doigts les petits organes recroquevillés.

Miguel, rétracté contre le mur, était écœuré par ces attouchements, par le double menton recouvert de la barbe moussue qui le frôlait, par le ventre proéminent qui se pressait contre lui, par cette odeur diffuse de transpiration qui lui piquait les narines.

L'homme eut un petit sourire désabusé. « Tu vois ?… Tu ne bronches pas : pas le moindre soupir ; pas le moindre signe de plaisir ; encore moins d'érection. Tu n'as aucune réaction. Tu ne montres que du dégoût ! »

Il fit un pas en arrière, reprit son fouet en main, et il croisa deux coups vifs et rapides en travers du torse du garçon.

Miguel hurla de surprise. Il demeura un instant le souffle coupé par la douleur qui lui envahissait la poitrine. Il restait conscient cependant que cela n'avait rien de commun avec ce qu'avait subi Virgile.

Tabaković attrapa brusquement le garçon par les cheveux, lui tordit la tête sur le côté, et s'avança à lui frôler le visage de sa bouche. « Tu vois ? Là, tu as réagi… Si je te caresse, tu ne frémis même pas ; si je te fouette, tout d'un coup tu bouges, tu t'excites, tu te trémousses, tu cries, tu te mets à frétiller comme un gardon : on dirait une fille qui va jouir… » Il lui tirait les cheveux assez rudement, à le faire gémir de douleur. « Il n'est qu'une chose qui excite les animaux plus que le plaisir, et c'est la souffrance. Il n'y a qu'elle qui me fera obtenir une réaction de toi. C'est le seul moyen que j'ai pour te mener à l'orgasme ! » Il le lâcha.

Il caressa pensivement le torse du garçon, là où le tee-shirt gardait la trace des coups de la tresse. « Car en vérité, mon petit Miguel, le fouet n'est qu'une caresse un peu vive ; la douleur, un frisson qui s'embrase ; les cris, des soupirs exacerbés… »

Il se retourna. Il ramassa par terre Virgile qui était revenu à lui, s'assit sur la banquette et le prit sur ses genoux. Le garçon cria lorsque son propre poids appuya sur les blessures de ses fesses. Tabaković l'enveloppa dans ses bras et lui caressa la tête dans un geste apaisant.

Il reprit, s'adressant à Miguel : « Tu sais, dans mon pays, les jeunes garçons blonds ne sont pas si courants. C'est peut-être pour cela qu'ils m'ont autant attiré. Quand on voit un joli bonbon, n'est-il pas normal d'en avoir envie ? Un beau garçon est le sucre des ogres !… Si Dieu ne l'avait pas voulu, il aurait fallu qu'Il ne crée pas cette beauté – ou, du moins, qu'Il ne nous y rende pas sensibles ! »

Tout en parlant, il tenait le garçon contre lui, il lui caressait le bras, la hanche, la cuisse… « C'est normal de tomber amoureux de ces êtres, magnifiques, minces, finement constitués, aux cheveux lumineux, beaux comme des anges… Même les gens qui se prétendent "normaux" ne résistent pas au plaisir de mignoter un petit chérubin blond… Moi au contraire, déjà enfant, j'étais noir, frisé comme un caniche, gros, et attaqué par l'acné – j'en ai encore le visage grêlé derrière ma barbe. Bien sûr, personne ne risquait de tomber amoureux de moi !… » Il jeta à Miguel un coup d'œil narquois. « D'ailleurs toi-même, tout mignon que tu es, tu as dû payer pour te faire dépuceler !… » Il ricana.

Il retourna à Virgile, lui manipulant machinalement le sexe, encore rouge des coups qu'il avait subis, réveillant la douleur et le faisant sursauter. « Un jour, alors que j'étais adulte, un garçon, horrifié que je me sois approché de lui, m'a même dit que ma figure était comme le sexe d'une femme : rouge et entourée de poils noirs ! C'est un comble pour un homosexuel ! »

Il caressait la tête de Virgile, jouant dans ses cheveux, suivant d'un doigt attentif la courbe d'une joue, frôlant les lèvres entrouvertes comme un coquillage. « Par chance, j'étais beaucoup plus fort qu'eux.

J'ai vite compris que le seul moyen dont je disposais pour satisfaire mon désir, c'était de m'imposer. Je suis parvenu comme ça à voler quelques caresses, et même à obtenir de petites faveurs… »

Il descendit, en sinuant entre les traces du fouet, sur la poitrine, le ventre, revenant au petit triangle entre les cuisses… « L'événement décisif s'est produit à la fin du collège. J'étais dans les lavabos quand un élève est entré dont je rêvais depuis longtemps, mais qui me dédaignait. Une douzaine d'années, pâle, blond, doux, très beau – un peu comme Virgile. Je n'ai plus résisté : je lui ai sauté dessus. Je l'ai saisi au collet et je l'ai entraîné dans un cabinet. Je l'ai plaqué au mur en le bloquant par les poignets et en le soulevant à demi du sol, les bras retournés au-dessus de la tête. Je l'ai embrassé. J'ai même osé lui mettre la langue. Je l'ai caressé partout… Pour finir, je lui ai fourré la tête dans la cuvette, et j'ai tiré la chasse. Je lui ai dit que s'il caftait, la prochaine fois je le noierais dans les chiottes. »

Il prit par le menton le visage de Virgile sillonné de larmes, le tourna vers lui, et l'embrassa sur la bouche. Tabaković revécut un peu le souvenir de ce premier baiser en lui suçant les lèvres, en lui léchant la langue, en le pénétrant profondément. Il sentit que le garçon se laissait aller : il cherchait évidemment à se montrer complaisant par tous les moyens ; rien n'était pire que le fouet.

Miguel eut le vertige en voyant cette effarante tête noire et frisée couvrir et faire disparaître le garçon blond. Il imagina ce qu'il subissait en se souvenant de l'énorme langue qui, le matin, l'avait envahi lui aussi…

L'homme s'écarta. « Ensuite, d'autres se laissèrent embrasser parce qu'ils avaient peur de moi, mais jamais parce qu'ils m'aimaient. Ils me prêtaient leurs lèvres ; ils ne venaient pas chercher les miennes. Aujourd'hui, mes dents sont gâtées d'avoir trop mangé ; qui voudrait embrasser une bouche pareille ? » Il dévisagea Virgile : « D'ailleurs, tu vois, même s'il singe un sourire, le dégoût transparaît sur son visage. Quelle tristesse. »

Il releva les yeux sur Miguel. « Au bout d'un moment, je n'ai plus supporté de les voir toujours se dérober. J'ai commencé à leur faire mal même lorsqu'ils s'étaient soumis. Le fouet était leur punition – pour être si beaux et si désirables ! Ils le méritaient bien… J'ai compris alors que leurs cris ressemblaient étonnamment aux gémissements du plaisir que j'aurais voulu leur donner… » Il embrassa de nouveau Virgile.

Miguel, de dessous la masse qui couvrait le garçon, l'entendit pousser un cri de douleur, à demi étouffé, et il le vit se tortiller comme une anguille entre les mains épaisses. Quand le gros homme s'écarta, Virgile avait la bouche rouge et tuméfiée : il l'avait mordu !

Tabaković se pourlécha. « Tu vois, c'est comme toi : il n'a pas bronché au premier baiser ; au second, il s'est trémoussé comme un fou… » Il passa un doigt sur les lèvres minces et délicates. « … Alors j'ai continué de leur faire mal. Pour qu'ils réagissent. Je les ai battus, je les ai frappés, puis j'ai inventé des supplices de plus en plus violents. »

Il prit Virgile par un poignet, lui tordit le bras derrière le dos pour l'immobiliser, puis il lui enfonça la main entre les cuisses. « Donne-moi ta crevette… » Il extirpa la petite pine, plus plate qu'une souris blanche, la décalotta, et il pinça entre ses ongles le bout de chair à vif. Le garçon se cambra en arrière, tendant les jambes comme s'il avait été électrocuté.

Miguel fut épouvanté par le hurlement qui couvrit l'éclat de rire. Pour maîtriser le garçon, l'homme dut forcer la torsion du bras, à le lui démettre. Miguel avait fermé les yeux en se recroquevillant contre le mur, incapable de supporter cette image ; il avait cru lui-même sentir l'insoutenable contact des ongles s'enfoncer dans sa muqueuse.

Finalement l'homme relâcha son étreinte, et Virgile roula de nouveau par terre, glapissant, les mains jointes entre les cuisses.

« Il y a quelques années, peu après la chute du mur de Berlin, je me suis installé en France. J'ai toujours aimé ce pays, le pays de la liberté, et je parlais français depuis longtemps. Mais je ne connaissais personne, et je n'avais plus aucune occasion de rencontrer des jeunes garçons. J'ai passé la première année à chercher les prostitués qui pouvaient me donner quelque illusion. Mais je voulais autre chose. Et pour cela, il me fallait de l'argent ; beaucoup d'argent, car les bonbons les plus attirants sont aussi les plus chers. J'ai eu alors l'occasion de faire quelques "bonnes affaires" – pour lesquelles j'ai employé des truands comme Angelo. Je suis devenu riche, très vite, et très riche. Il y a trois ans, pour me constituer une "bonbonnière", j'ai fait construire cette villa, d'après mes propres plans. »

Il se leva et se remit à marcher. « Ces cellules étaient supposées protéger mes vins les plus précieux. Elles ont été construites par des maçons portugais qui sont depuis rentrés dans leur pays. Personne n'en soupçonne plus l'existence ! »

Il s'arrêta à côté de Virgile, replié sur lui-même au pied de la banquette, et il lui glissa le bout de sa chaussure sous le visage, le retournant dans la lumière. « Et puis, pour me procurer "ça", j'ai utilisé Angelo. Je lui désignais les proies que j'avais choisies, et il me les rapportait. Virgile est la seconde ; tu es la troisième. »

Il revint se planter devant lui. « Bien sûr j'aurais préféré… » Il s'interrompit. Il avança la main et Miguel redouta ce qu'il allait lui faire, mais, avec une douceur inattendue, il lui effleura du bout des doigts la pointe des mèches qui lui tombaient derrière l'oreille, qui re-

posaient sur son col, et il en caressa l'extrémité recourbée avec une délicatesse quasi maternelle. « … J'aurais préféré voir un jour *un băiat tânăr*, comme on dit chez moi, un jeune garçon venir en me souriant se nicher contre moi, entre mes bras, parce qu'il en aurait eu envie, parce qu'il s'y serait senti bien. J'aurais aimé qu'on s'embrasse sur la bouche, et qu'il soit content… passer mes mains dans ses cheveux… », et il passait la main dans les cheveux de Miguel, « … descendre sur son épaule, là, juste à la base de son cou… », et il lui prenait la base du cou en repoussant sa chemise, « … sur ses bras… », et il descendait sur le biceps nu, contournait le coude, remontait sur l'avant-bras, s'arrêtant au poignet enserré dans l'anneau de fer, «… lui prendre la main et la tenir dans la mienne. » Non sans mal, il entrecroisa ses gros doigts dans ceux de Miguel qui en furent un peu écartelés, qui semblaient avoir soudain rétréci. « J'aurais aimé qu'il se déshabille devant moi sans pudeur, qu'il aille pisser et chier en ma compagnie sans en être gêné, qu'on dorme nus côte à côte, que je puisse profiter de toutes les richesses de son corps, ses flancs, ses fesses, ses cuisses. J'aurais aimé qu'il ait du plaisir tandis que je lui touchais le sexe… » Le regard de l'homme se faisait rêveur, il partait loin, il devenait transparent. « J'aurais aimé connaître, moi aussi, *the milk of human kindness*… »

Il retourna s'asseoir sur la banquette. « Amoureux déçu ?… C'est ce que je pensais quand j'avais vingt ans. Je souffrais, car je refusais l'idée de ne jamais rencontrer le grand amour, même si, quand je raisonnais, je savais bien pourquoi ça n'arriverait pas. C'est un fait : il y a les riches, et il y a les pauvres ; les gens bien portants, et les malades ; des beaux, des laids ; des vivants, des morts… On passe de la première à la seconde catégorie facilement, mais rarement de la seconde à la première. Et, de même, il y a de magnifiques jeunes garçons… » et il eut une espèce de mouvement du menton vers Miguel, « … comme toi… et il y a Tabaković. Ce sont aussi deux catégories qui ne communiquent pas. Car on ne peut forcer personne à aimer ce qui lui fait horreur. »

Miguel était abasourdi par ce long discours. Il n'en comprenait pas tous les tenants et les aboutissants, mais il avait retenu que le bourreau avait une âme, et qu'il y avait donc une chance de le faire fléchir. Bien sûr : les clés des grilles étaient devant lui, dans le cerveau de cet homme. Là où se rencontrait une trace d'humanité, se trouvait aussi l'embryon d'un levier. Il fallait seulement l'atteindre.

Tabaković attrapa Virgile par une cheville et le souleva au-dessus du sol, à la force d'un seul bras. Le garçon pendait comme un pantin désarticulé, une jambe tirée en l'air, l'autre à demi repliée, les mains et les cheveux traînant par terre. « D'ailleurs pourquoi faudrait-il aimer absolument quelqu'un pour en jouir ? Quand je vois Virgile à cet ins-

tant, il apparaît davantage comme ce qu'il est objectivement – un joli petit animal, un lapin en peluche qu'on a envie de serrer, de manipuler, de tourner dans tous les sens – et un peu moins pour ce dont je rêvais adolescent – une passion éternelle… L'homme a développé tout un univers de relations qu'on classe sous le terme "amour". Mais, à l'origine, il n'y a que le plaisir animal provoqué par l'introduction d'un pénis dans une vulve. C'est cela que la nature a mis en place pour inciter toutes les espèces à se reproduire – même lui, ce petit ange !… Et même toi, qui vas voir les putains pour te soulager ! »

Tenant toujours Virgile à bout de bras, il le manipula en tous sens : il lui tordit les doigts, les bras, jusqu'à le faire crier ; il lui tira cruellement les cheveux, il lui tordit le nez ; il lui enfonça son gros pouce sous les côtes, dans l'abdomen, dans le pli de l'aine ; il lui écrasa les testicules ; il lui retourna les doigts de pied ; il le mordit dans le tendre du flanc, dans le plein de la cuisse, comme s'il le dévorait ; il lui mordit aussi l'oreille et, quand il s'écarta, un joli filet de sang perlait au bout du lobe.

Puis il le coucha sur le ventre, en travers de ses genoux, il le bloqua fermement de son bras gauche, et il lui introduisit vigoureusement son majeur dans l'anus. Le garçon fut agité par un spasme qui le fit un instant se raidir de la tête aux pieds.

« La nature n'a pas eu besoin des relations affectives pour nous accoupler. C'est nous qui les avons ajoutées – de la même manière que nous avons ajouté des perversions diverses, que nous avons détourné le but de ce plaisir en nous introduisant ailleurs… »

Il retira son doigt, le renfonça cette fois avec l'index, et le jeune garçon cria et se tordit comme un ver dans l'étau implacable de son bras tandis qu'il le parcourait lentement d'avant en arrière.

« D'ailleurs tu vas voir. » D'un coup Tabaković se redressa et, soulevant Virgile, il l'allongea dos sur la banquette. Il se déboutonna.

Miguel vit réapparaître non sans répugnance la saucisse qu'il connaissait déjà. L'homme glissa ses bras puissants sous les fins jarrets de Virgile, il le souleva en lui pliant les genoux, l'écarta, et dans le même mouvement il plaça son membre entre les petites fesses, serrées comme des pamplemousses. Miguel ferma les yeux. Un nouveau cri de désespoir s'éleva de entre les murs.

Il les rouvrit en entendant la péroraison reprendre, mais d'une voix hachée : l'homme maintenant allait et venait lourdement dans les reins du garçon, régulièrement, en le soulevant à chacune de ses poussées. « Tu vois… dans ce geste fondateur… la pénétration… il y a de la violence en germe… L'un avance… armé d'un organe contondant… l'autre s'ouvre pour le recevoir… La jeune fille saignera au premier rapport… mais souvent le jeune garçon aussi… car son conduit n'est pas conçu… pour être parcouru… à rebours. » Il sortait et

rentrait pesamment dans les petites fesses, et à chaque nouvelle impulsion le garçon criait en tordant les bras et en rejetant vainement la tête d'un côté puis de l'autre ; seul son bassin était immobilisé dans les poings de l'homme.

Il s'interrompit soudain, planté droit tout au fond du garçon. « Ici Virgile souffre, bien que je l'aie déjà pris un grand nombre de fois, car il est réduit à me recevoir, à se soumettre à mon rythme. La dominance du mâle est renforcée par la position traditionnelle du "missionnaire" où l'on couvre son partenaire. Ce n'est pas étonnant que la sexualité masculine s'assortisse de violence donnée, et que la féminine soit du côté de la violence reçue. Et c'est la raison pour laquelle l'homme peut s'attendre à une augmentation de son plaisir s'il accroît la violence. Voilà pourquoi je fais ceci, par exemple… »

Il attrapa Virgile par les cheveux, lui tordit la tête en arrière, et il se remit à le transpercer avec de puissants coups de reins, si violemment qu'à chaque course sa pique soulevait le garçon de la banquette avant de le laisser retomber. Puis il lui assena des gifles ; puis il lui écrabouilla les oreilles entre ses doigts ; puis il lui tordit le nez ; puis il l'attrapa au cou et le serra comme s'il voulait l'étrangler. Et il répétait d'une voix essoufflée : « Tu comprends maintenant pourquoi je fais ça ?… »

Soudain, il y eut un changement, et Miguel se demanda ce qui se passait. L'homme s'était immobilisé. Et Virgile, qui émettait entre les doigts enfoncés dans son cou des râles désespérés, était secoué de convulsions, agité de soubresauts. Puis Miguel comprit que ces mouvements erratiques n'étaient pas de lui, mais du grand corps qui le pourfendait. Le monstre était en train de jouir ! Et il communiquait à sa victime les cahots de sa jouissance.

Enfin, les mains se desserrèrent, et la bête s'avachit, abasourdie. Il était temps : le malheureux garçon toussait et crachait comme un damné, la langue tirée, les yeux exorbités à en éclater.

Après un moment, l'homme se découpla, recula, se remit sur ses jambes en titubant. Il maugréait de dépit. « Ah ! ce n'est pas ce que j'avais dit !… Je devais le finir aujourd'hui… »

Miguel comprit alors que Virgile, de justesse, n'avait dû son sursis qu'à une éjaculation prématurée…

Le visage rouge, le sang battant aux tempes, l'homme referma son pantalon en grommelant.

Puis il s'approcha de Miguel et lui libéra les poignets. « Allez, ouste, retourne dans ton clapier, toi. » Il le prit par l'épaule et le ramena devant la grille.

Pendant que l'homme mettait sa carte et composait son code, qu'il ouvrait la grille, qu'il le poussait dans le couloir, qu'il déverrouillait la seconde grille, Miguel réfléchissait à toute vitesse. Quand il fut face à

la cellule, affolé à l'idée d'y être de nouveau enfermé, il osa risquer : « Mais un jour, forcément, vous serez pris ? On vous mettra en prison ? Un jour ou l'autre… »

Tabaković poussa le garçon en avant. Son excitation avait fondu, remplacée par le besoin de disparaître, de s'enfoncer dans le sommeil, de s'affaisser comme un éléphant se couche dans la vase, sur le flanc. Il était dans ce déplaisant moment où il se rendait compte, une fois de plus, que les plaisirs étaient transitoires et, sitôt consommés, n'avaient plus d'attrait. Or, justement, discuter avec ce gamin plus éveillé que les autres pourrait bien être un dérivatif opportun.

Il hocha la tête en grommelant : « C'est vrai. J'ai pris beaucoup de précautions, néanmoins, tu as raison, c'est une possibilité. Mais je vais vers mes cinquante ans, et tu vois comme je suis gros : j'aurai un arrêt du cœur dans les dix ans. Et puis, il va devenir de plus en plus difficile pour moi de bander. Quand j'en serai là, la vie n'aura plus d'intérêt. Que je sois pris n'a plus guère d'importance. De toute façon, je me suiciderai probablement avant. »

Miguel réfléchissait à toute vitesse ; il se demandait s'il n'avait pas trouvé la clé. « Mais… si ça n'a plus d'importance, si vous êtes prêt à renoncer à tout… laissez-moi partir ?!… Vous vouliez qu'un garçon vous aime… Eh bien, moi je vous promets que je penserai à vous, chaque jour… Vous vivrez dans ma tête… »

L'homme souleva un sourcil, le regarda avec étonnement. « Penser à moi ?… » On aurait dit qu'il découvrait une perspective nouvelle.

Miguel, dont l'éloquence était stimulée par l'espoir de se sortir de ce piège fatal, ne pouvait plus se retenir et se dandinait d'un pied sur l'autre. « Oui, quelqu'un – quelqu'un que vous aimez si fort –, quelqu'un ira partout, en emportant l'idée de vous, en la faisant vivre en lui… »

Il parut déconcerté. « Mais… comment pourrais-je te croire ?

– C'est sûr, je peux pas vous donner de preuve. Faut que vous me croyiez sur parole…

– Ta parole ?… »

Miguel agrippa l'épais poignet de l'homme. « Donnez-moi un objet de vous : je me l'accrocherai autour du cou, et comme ça je penserai à vous matin et soir, chaque fois que je me lèverai, que je me coucherai… »

L'homme le repoussa d'une bourrade. « Ah ! je ne te crois pas… Dès que tu seras hors de ces murs, tu l'arracheras et le piétineras. Il faudrait que je puisse m'incruster en toi, dans ta peau, dans ta chair, au cœur de ton cerveau justement ! Mais, même comme cela, tu courrais te faire opérer pour extraire de ton corps la moindre parcelle de moi

que j'y aurais mise !… Non, la seule chose que je puisse te donner et dont tu ne te débarrasseras pas, c'est la mort. »

Miguel resta un instant désemparé, à court d'arguments. « Mais… tout de même, vous préférez pas prendre le risque ? Vous dites que vous vouliez vous suicider. C'est que plus rien ne compte, alors, même pas… les garçons ? Si vous me… si vous me supprimez, ce sera pour toujours ; si vous croyez en ma parole, vous continuerez de vivre d'une certaine façon. »

L'homme resta pensif, étonné, sans plus rien dire. Miguel retenait son souffle. Il se sentait minuscule en face du colosse, une crevette devant une baleine. Et cependant il devinait qu'il l'avait touché.

Finalement l'homme demanda lentement : « Mais… comment serais-tu prêt à jurer ?

– Sur le souvenir de ma mère, qui est morte ; sur la vie de mon père ; sur la tête de mon petit frère qui est à l'hôpital en ce moment…

– Tu es bien empressé. »

Miguel réfléchit. Il répondit la vérité. « C'est normal : c'est ma vie que je veux garder. »

L'homme paraissait ébranlé. « Que serais-tu prêt à emporter de moi ?

– Ce que vous voulez. Que je mette sur un collier, par exemple. »

L'homme parut de nouveau réfléchir. Enfin il déclara d'une voix sourde : « Si je pouvais, je te donnerais un œil. Mais rien de mon corps ne résisterait au temps – il n'y aurait qu'une dent, et ce ne serait pas très joli, un chicot à ton cou… Je peux te donner ma chevalière – son or tiendra toujours le temps que tu vivras. Je couperai un morceau de chaîne, et je te la mettrai en sautoir… »

Soudain il se laissa tomber sur la banquette et, s'adossant au mur, il se renversa en arrière. Il soupira. « Un jour, il faut que ça s'arrête… Tout doit se terminer… Tout a une fin… »

Le cœur de Miguel battait à tout rompre. L'homme n'avait pas refermé la grille ; était-ce un signe ? Sa vie était suspendue aux vacillations du cerveau enfermé là, dans ce crâne, juste devant lui.

Tabaković était tout à coup traversé par des images qui ne l'avaient plus visité depuis son adolescence, des idées romantiques surgies d'un lointain passé. Il voyait le petit Marseillais courir dans les Goudes crayeuses de son pays, sous un soleil ardent… Il transpire sous l'effort, mais il va toujours de l'avant. Il grimpe la pente de caillasses blanches où poussent des broussailles épineuses, environnée des crêtes rocheuses qui se dressent, obliques, comme des crocs ébréchés. Sa chevalière passée dans la chaîne ballotte contre sa poitrine, et sans cesse lui rappelle l'ogre de Transylvanie… Tout son Soi résumé là,

tout son être concentré dans un rayon de soleil reflété par le chaton où s'enchevêtrent un *M* et un *T*…

Miguel se demandait avec angoisse ce qu'il se passait. Il observait l'homme, la tête renversée, appuyée contre le mur, les yeux fermés, et qui ne bougeait plus, comme endormi.

Mais il murmura soudain : « Tu as dessiné devant moi une image plus belle que celle de te posséder… celle de te voir courir dans tes Goudes ! » Il rouvrit les yeux et le dévisagea en ricanant.

Mais Miguel eut l'intuition que son cynisme n'était plus qu'un masque. Il se retenait pour ne pas sauter de joie : il avait trouvé la clé ! Bien qu'il sût devoir refréner son impatience, il ne put s'empêcher de demander : « Alors… vous me donnez votre bague ? »

L'homme se redressa. « Ah ! ah ! oui, tu es pressé de t'en aller, maintenant ! » Et, se levant d'un coup, il se mit à marcher dans la cellule d'un pas nerveux. Mais elle était si petite qu'il ne pouvait guère faire plus de trois pas avant de devoir revenir dans l'autre sens. Il ressemblait à un lion qui va et qui vient, qui cherche en vain une issue à sa cage. Miguel, affolé, craignit par sa précipitation d'avoir perdu sa seule carte.

L'homme se rassit, les mains croisées, les bras en travers des cuisses, secouant la tête comme un dogue, comme devant une évidence à laquelle il ne pouvait échapper. Miguel avait l'impression d'assister à l'ébullition d'un volcan, et il en craignait l'éruption.

Enfin, il releva la tête et le regarda. « Oui, tu as raison, finissons-en. Tout de suite. Pourquoi remettre ? Pourquoi ne pas le faire maintenant ? » Il se dirigea vers la grille. « Viens. »

Miguel sentit la grosse main se poser en travers de ses épaules et l'entraîner – on ne le retenait plus, mais on ne l'avait pas complètement lâché non plus. Dans le couloir, l'homme libéra la porte qui en était la seule issue, et Miguel, qui guettait chaque indice vérifiant ou infirmant si la décision de son geôlier était bien réelle, remarqua qu'il la laissait ouverte.

Tabaković sortit d'un placard un touret où une chaînette était enroulée, et il en sectionna avec une pince coupante un morceau de cinquante centimètres. Il ôta sa bague, non sans mal car elle s'était incrustée dans la chair au fil du temps, et il y fit passer la chaîne, qu'il referma ensuite avec un maillon rapide.

Il présenta ce collier rustique au garçon. « Voilà, il est pour toi. Tu le garderas toujours sur toi, le jour et la nuit, pour que tu tiennes ta promesse de penser à moi, de me faire vivre en toi. » Il lui montra la grosse chevalière, encore tiède de son doigt. « Et puis, cet anneau te rappellera également la fois où, moi le premier, je suis entré en toi – où je suis entré dans ta "bague" !… La fois où je t'ai parcouru, où je t'ai connu intimement. Il te redira sans cesse le jour où je t'ai épousé.

Et ce symbole abject sublimera ta beauté… Thomas Mann disait que, chez les Anciens, le sacré était indissociable de l'obscénité, qu'ils décoraient leurs sarcophages de symboles de vie et de procréation, d'attributs scabreux. »

Il passa le collier par la tête du jeune garçon. La chevalière, dont l'or poli contrastait avec l'acier brut des maillons, roula sur le coton noir du tee-shirt. Il lui posa ses mains énormes autour du cou, mettant en place le collier. De le toucher à cet endroit si doux, si vulnérable, il sentit quelque chose frémir en lui, se réveiller, telle une vieille hydre familière dont les têtes renaissaient dès qu'on en coupait une.

« Tu as de la chance que je vienne de me vider. Sans quoi l'envie de t'étrangler serait peut-être la plus forte : tu as un cou si désirable… »

Miguel frissonna. Bien sûr, ce genre d'appétits n'avait pas quitté son ravisseur…

L'homme le fixa un instant, puis il dit, un peu plus sèchement : « D'ailleurs, il va falloir que tu te montres patient. Il y a un petit problème à te remettre dans la nature. Si jamais Angelo apprend que tu es rentré chez toi sain et sauf, il te courra derrière jusqu'à t'avoir retrouvé, et il te coulera dans un bloc de béton pour être certain que son nom ne t'échappe pas des lèvres. Moi, je peux décider de me suicider ; lui n'acceptera pas que je le "suicide" en même temps. Il faut que je règle ce petit problème d'abord. Viens. »

L'homme le reprit par l'épaule et le ramena dans le couloir. Un poing de glace étreignit le cœur de Miguel. Il eut un instant la tentation de se débattre et de chercher à s'échapper ; mais il avait bien vu que l'autre extrémité de la cave paraissait tout aussi hermétiquement fermée. Il prit sur lui ; il ne fallait pas gâcher la seule chance qu'il avait su se créer. La mort dans l'âme, il se laissa ramener dans la cellule. Il regarda avec désespoir l'homme refermer la grille. Tout cela n'avait-il été qu'une mascarade ? Le collier autour de son cou lui parut soudain une assurance bien dérisoire.

Il se jeta en avant et s'accrocha aux barreaux. « Attendez !… »

Sur le point de quitter le couloir, l'homme se retourna.

Miguel demanda : « Qui est-ce qui sera le plus fort ? L'envie de m'étrangler – ou celle de me savoir courir dans les Goudes ? »

III

Tabaković avait passé la fin de l'après-midi à boire du whisky, avachi sur son canapé en cuir blanc dans son salon au design épuré. La nuit tombait, et il n'avait pas répondu au téléphone, il ne s'était intéressé à rien de ce qui constituait son ordinaire, il n'avait pas dîné. Il se sentait dans un drôle d'état : il avait l'impression de tenir sa vie dans une main. Il pouvait décider de l'interrompre ou non, de se suicider ou non, d'en rester là ou de poursuivre. Il pouvait laisser s'enfuir Miguel et Virgile et se tirer une balle, plantant là toutes les juteuses opérations qu'il avait en route, ou bien… oublier cette folie et reprendre comme avant… Sans arrêt, machinalement, il se touchait l'annulaire gauche, gêné par la sensation d'une absence, puis il se rappelait où était sa chevalière ; l'instant d'après cependant, il se reprenait la main, s'étonnait de ce vide, puis se souvenait… Il sentait qu'un rien était susceptible de faire basculer sa décision, qu'elle tenait à un fil, qu'un souffle pouvait la faire pencher dans un sens ou dans l'autre. Un instant, il envoyait tout balader, il laissait tomber cette existence absurde où il savait qu'il n'obtiendrait jamais ce qu'il voulait vraiment ; le suivant, il se raccrochait à cette expérience incroyable, le miracle de la vie, la beauté du monde, comme à son bien le plus précieux. Et d'être capable de tout et son contraire, étrangement, redoublait son sentiment de puissance, lui donnait l'impression d'être le maître, de contrôler son destin.

La sonnette de l'interphone le fit sursauter. Qui cela pouvait-il être ? Il regarda sa montre : presque 22 heures. Il n'attendait personne. Il se leva pesamment, se rendit dans l'entrée en se demandant si le Fatum frappait à sa porte… Il examina le petit écran avec curiosité : deux hommes, dont les visages étaient plongés dans l'ombre, attendaient devant le portail. Il hésita ; mais mieux valait savoir à quoi s'en tenir.

Il enfonça le bouton pour parler. « Oui ? »

Un des deux visiteurs s'approcha de l'interphone : « *Monsieur Tabaković ?*

– Oui.

– *Nous voulons vous parler.* »

Il fronça les sourcils : « Que voulez-vous ?

– *Je peux pas vous dire ça dans la rue !* »

Il devenait de plus en plus méfiant. « Qui êtes-vous ? Quel est votre nom ?

– *Monsieur Tabaković, je vais vous dire une chose qui va vous décider : nous savons que vous retenez le petit Miguel Arregui.* »

Il tressaillit. Il se sentit pâlir.

L'homme continuait : « *Nous sommes venus vous proposer un deal. À l'amiable. Mais si vous voulez pas nous voir, nous serons obligés de prévenir la police.* »

Il fut envahi par une bouffée de chaleur. Il se taisait. Il réfléchissait. Il sentait que sa marge de manœuvre venait soudain de se rétrécir ; qu'il était beaucoup moins libre qu'à l'instant d'avant.

L'homme revint près de l'interphone : « *Et aussi : on est pas les seuls au courant… Je vous dis ça parce que, si on nous voyait pas revenir ce soir, c'est d'autres qui appelleraient la police. Vous voyez ce que je veux dire ?* »

Il comprenait très bien. Il était pris de palpitations. Il se passa le revers de la main sur le front où la transpiration avait perlé. En fait, sa marge de manœuvre venait de tomber à zéro. Il était ferré. Du moment que quelqu'un savait que le garçon était chez lui, il n'avait plus d'échappatoire. Toutes les serrures de la cave ne servaient plus à grand-chose. Il valait mieux négocier avec ces gens-là, quels qu'ils fussent. Il appuya sur le bouton d'ouverture du portail.

Puis il se dépêcha d'aller dans son petit bureau de l'étage où il prit son browning. Il le glissa dans la grande poche latérale de sa veste après y avoir mis le silencieux. Il était conscient que c'était une précaution bien illusoire, mais on ne savait jamais.

Il alluma les spots extérieurs, ouvrit la porte d'entrée, et attendit sur le seuil que les deux hommes traversassent le terrain. Il s'aperçut qu'ils portaient des cagoules. C'était plutôt de bonne augure, car s'ils avaient eu le projet de le supprimer, ils n'auraient pas craint qu'il pût les reconnaître.

Personne ne se salua. Tabaković les examina sans marquer l'intention de les faire entrer dans la maison.

« Que voulez-vous ?

– Le garçon que vous gardez ici : Miguel Arregui. »

Ils avaient l'air d'hommes de main ; sans doute des Arabes d'après leur léger accent.

« Et… ?

– Et c'est tout. Après, vous entendrez plus parler de nous.

– Et vous en ferez quoi, de ce garçon ?

– Le ramener à son père.

– Mais pourquoi vous faites ça ? Vous êtes de sa famille ?

– Non. Disons, des amis. Mais ça vous regarde pas.

– Pourtant la police doit être déjà alertée, j'imagine ?

– Non. Pas encore. On a dit à son père qu'il avait fait une fugue. »

Tabaković restait dubitatif. Ces hommes avaient l'air de petites frappes ; le père du garçon avait-il vraiment de telles relations ? Aurait-il eu la malchance de faire enlever le fils d'un affranchi ? Mais non, Angelo l'aurait su. Ou était-ce par hasard que quelqu'un d'autre aurait eu des vues sur ce garçon ? Cela aurait été une coïncidence extraordinaire… Cependant, quel choix avait-il ? Et, de toute façon, l'instant précédent, il en était encore à se demander si la meilleure solution ne serait pas de s'en aller… Ainsi, le Fatum avait effectivement frappé à sa porte. Il soupira. Il regrettait seulement de n'avoir pas tranché plus tôt ; maintenant, quelqu'un avait décidé pour lui, et il n'aimait pas qu'on lui forçât la main. Mais il n'était pas du genre à tergiverser. Quand la partie était perdue, il fallait payer.

Il regarda fièrement ses visiteurs dans les yeux : « O.K. Venez avec moi. »

Il referma derrière eux, puis, les précédant, il se dirigea vers l'escalier intérieur qui descendait au sous-sol.

En bas, il déverrouilla la porte de la cave à vin, la traversa, déclencha au fond la porte dérobée, pénétra dans le couloir, et enfin ouvrit la grille où se trouvait Miguel. Les deux hommes paraissaient stupéfaits en découvrant cette installation.

Le garçon s'était assoupi. Il le prit par l'épaule et le secoua : « Allez, réveille-toi. » En sentant dans sa paume, pour la dernière fois, ce corps mince et charnel, il ressentit un profond regret : il avait tellement aimé ces jeunes adolescents !

Miguel, inquiet, se demandait qui étaient ces deux cagoulés qui se tenaient derrière le gros homme en noir.

Son ravisseur lui expliqua : « Ils vont te ramener à ton père. C'est fini : tu rentres chez toi ! » Il eut une moue désabusée.

Miguel se leva. Il n'en croyait pas ses oreilles. Un peu étourdi, il regardait tour à tour son geôlier et les deux hommes. « On va me ramener chez moi ?…

– Oui. » Puis l'homme souleva sur sa poitrine la chevalière restée dans la chaîne, et il ricana : « Alors ?… Tu n'oublieras pas ? »

Miguel frissonna, pris d'une émotion ambiguë. « Non. Jamais. »

L'homme lui sourit, et pour la première fois son visage perdit un peu de son air sarcastique. « Viens. »

En se retrouvant dans le couloir, Miguel s'arrêta soudain. Il regarda l'autre grille et déclara : « Je pars pas sans Virgile. »

Tabaković se retourna, surpris, et dévisagea le garçon qui paraissait déterminé. Il eut une dernière hésitation, puis il soupira. Cependant, quand il ouvrit la seconde grille, son sentiment de puissance lui revint : il était plus fort que son désir même !

Il entra et secoua Virgile à son tour. « Allez, viens aussi, toi. On solde. On vide les stocks. Fermeture définitive !… » Il se tourna vers les deux hommes : « Vous avez une place pour celui-ci aussi ?… »

Il monta l'escalier en faisant passer les garçons devant lui. Il regardait avec nostalgie leurs pieds nus ; aucun n'avait voulu perdre une seconde pour réclamer des chaussures.

Quand il vit les deux hommes dans le jardin repartir dans la nuit, encadrant les garçons qu'ils emmenaient avec eux, il fut repris par une bouffée de rage. Il aurait été si simple de sortir son arme, de faire un carton sur les têtes des encagoulés, et de récupérer les garçons. Il avait payé assez cher pour eux !…

Il recula d'un pas ; il ferma la porte ; et il resta un long moment le bras appuyé contre le battant, comme pour se retenir devant un abyme. Il sentait la tête lui tourner. Il était pris de vertige.

*

Miguel était abasourdi. Un sentiment de totale irréalité l'emplissait. Quelques minutes plus tôt, il croupissait dans une cellule et ne nourrissait qu'un espoir bien faible d'en sortir ; et maintenant il était, à côté de Virgile, au fond d'une voiture qui filait sur l'autoroute dans la nuit, conduite par les frères de Sonia – il les avait reconnus lorsqu'ils avaient retiré leurs cagoules. Il distinguait à peine les collines qu'ils longeaient, piquées de petits points lumineux – la vie avait continué, là-bas… Il leva les yeux et vit le firmament où les étoiles brasillaient – la liberté… Puis il aperçut derrière lui la lune, presque pleine, et il pensa à sa mère.

Il jeta un coup d'œil à Virgile à côté de lui : il paraissait tout aussi sidéré. Il devait se demander bien plus encore s'il ne rêvait pas, lui qui avait été enfermé des mois et des mois entre les quatre mêmes murs.

Quand quelques dizaines de kilomètres furent derrière eux, Miguel osa se pencher en avant, entre les sièges, et demanda à celui qui conduisait : « Rashid…

– Oui ?…

– Comment vous avez fait pour me trouver ?

– C'est ton père, ce matin, qu'est passé à la maison. Il s'inquiétait parce que t'avais disparu. Et nous, hier soir, dans un bar, on avait justement rencontré un jeune qui se vantait d'avoir fait son premier kidnapping. Un gosse qu'ils avaient suivi depuis la Timone et qu'ils avaient chopé dans une caravane… Du coup, quand on a vu ton père,

on a pensé que c'était peut-être de toi qu'il s'agissait… On est retournés voir le mec, et on lui a proposé un deal.

– Ah… Euh… merci. »

Miguel était bien conscient que c'était un peu court, mais, la gorge nouée, il était incapable d'en dire davantage.

Rashid ajouta : « Là, on te ramène chez nous, au Panier, pour la nuit. Ton père, il est avec ton petit frère. Et, à La Timone, y a pas de visites à c't heure !

– Euh… il sait pour… ?

– Ouais. Mais on a minimisé. On lui a dit que t'avais été entraîné par un mec. Qu'on allait essayer de te retrouver dès ce soir, et que, sinon, il préviendrait les flics. Notre deal, c'est que si on réussissait, il en parlait à personne. Il a été O.K.

– Ah.

– Pour ton copain, là, c'était pas prévu. On avisera demain. »

Miguel se renfonça dans le siège. Il restait inquiet. Comme si la main de l'ogre pouvait encore le rattraper, traverser la nuit pour le reprendre au collet.

*

La voiture s'arrêta dans une ruelle en pente, éclairée de pâles réverbères, entre deux alignements de petits immeubles vieillots. Tandis que Rashid restait au volant, Habib descendit, suivi des garçons. Il composa le code de la porte et, tout en faisant signe de garder le silence, il entra sans allumer. Ils grimpèrent jusqu'au troisième. Il ouvrit l'appartement avec sa clé et fit avancer les garçons dans l'étroit couloir.

En entendant la serrure, Sonia s'était brusquement levée. Le ventre noué, elle se demandait si ses frères seraient seuls. Elle crut que son cœur allait éclater en reconnaissant la mince silhouette de Miguel sur le seuil du salon.

Elle se précipita. Elle le serra dans ses bras, mais elle sentit Miguel se raidir, et elle le relâcha. Elle s'avisa qu'un autre garçon était là.

Habib lui expliqua. « Ouais. Y en a deux. C'est le petit Arregui qu'a voulu qu'on emmène celui-là aussi. Il était dans la cage d'à côté… Incroyable, ce qu'on a vu, j'te raconte pas !… Bon, je te laisse. J't'appelle demain. » Il repartit silencieusement.

Miguel s'était écarté car, sans s'en rendre compte, les bras de Sonia en l'enlaçant avaient réveillé des douleurs qui couvaient dans son torse. Intimidé, il s'avança dans la pièce de séjour qu'il connaissait pourtant bien. Le lampadaire laissait dans un clair-obscur accueillant le divan et les fauteuils en bois travaillé, couverts de coussins rouges,

les murs étaient tendus d'un tissu imitant une tapisserie à ogives moresques, et sur le sol plusieurs tapis se chevauchaient.

Quand il se retourna, il vit que Sonia pleurait. Il en fut surpris. Il revint sur ses pas. Elle le reprit dans ses bras et, prenant sur lui, il se serra doucement contre elle. Il en eut une bouffée de bonheur. Il osa enfin s'abandonner au sentiment que, ça y était, il était vraiment sorti d'affaire, hors de danger, que le monstre barbu ne pouvait plus surgir d'un instant à l'autre et le reprendre dans ses griffes.

Au bout d'un long moment, la jeune fille se détacha de lui et, lui mettant les mains sur les épaules, elle le dévisagea : « Ça va ? On ne t'a pas fait de mal ?… »

Une vraie réponse aurait été bien trop longue et douloureuse. Il haussa les épaules pudiquement : « Ça va… »

Elle se retourna vers celui qui l'accompagnait. « Et toi, tu es… ? »

Miguel répondit pour lui : « Il était prisonnier avec moi. Il s'appelle Virgile.

– Ah… » fit Sonia. Elle semblait impressionnée. « Bonsoir Virgile… »

Puis elle les amena vers le sofa. « Asseyez-vous. Vous voulez boire, manger ?

– Oui, j'ai très faim… Mais il faudrait peut-être soigner Virgile d'abord. Il a été blessé…

– Qu'est-ce qu'il a ?

– L'homme… l'homme chez qui on était… il l'a battu.

– Quoi ?! »

Sonia examina plus attentivement le jeune garçon. Il avait quelque chose de doux, de léger, avec ses cheveux blond platine, sa peau diaphane, qui était à l'opposé de l'idée même de violence. Mais elle remarqua, seulement à cet instant, qu'il était pieds nus et, soudain, elle ne sut pourquoi, elle comprit qu'il avait été abusé.

Miguel dit à Virgile : « Montre-lui… »

Timidement, le garçon remonta sa chemisette et la retira. En apercevant son torse, Sonia poussa un cri d'horreur en portant les mains à sa bouche.

Miguel ajouta : « Et il en a aussi sur le dos, et sur les jambes… »

Après s'être ressaisie, elle le fit allonger sur le canapé, et elle alla dans la petite pharmacie de la salle de bains. Elle y trouva un désinfectant et une pommade cicatrisante.

En revenant, elle vit que Miguel avait aidé le garçon à se tourner sur le ventre et lui avait abaissé son jean et son slip. Les marques sur les fesses étaient encore plus nombreuses et plus profondes que sur le dos. Refrénant son horreur pour cette barbarie, mais aussi sa peur de lui faire mal, avec des gestes très doux, elle entreprit de nettoyer les

contusions d'un brun-rouge laissées par le fouet. Puis elle étala la pommade. Elle ne voulait pas penser à ce qu'il avait dû subir, elle se concentrait sur sa tâche. Parfois le garçon ne pouvait retenir un gémissement, et elle s'arrêtait, attendant que la douleur passât avant de reprendre. D'un geste affectueux, elle le saisit par l'épaule pour le faire se retourner. Elle le soigna longuement, attentivement. Elle fut un peu plus gênée de s'occuper des organes génitaux, qui étaient tuméfiés aussi, mais elle s'y contraignit.

Quand elle eut fini, Virgile s'était presque endormi. Elle acheva de lui ôter le jean, lui remonta le slip avec les gestes d'une mère, puis elle alla chercher une couverture dans le placard du couloir, et elle l'en couvrit. Le garçon se rencogna contre le dossier du divan, se pelotonnant dans l'alpaga comme un chat.

Miguel avait regardé Sonia s'occuper de Virgile avec des sentiments mélangés, heureux de voir son camarade accéder enfin à un peu de bien-être, mais le cœur serré, plein d'une vive jalousie pour chaque soin qu'elle lui procurait. Elle était si belle avec ses longs cheveux noirs, ses yeux mordorés, sa bouche d'un rose léger qui s'avançait comme une promesse de baiser ! Sa poitrine saillait dans son petit pull noir et, sous sa courte jupe en jean, se dressaient deux jambes fermes et finement galbées.

Sonia en se retournant se rendit compte que Miguel également était pieds nus. Elle chuchota, anxieuse : « Et toi… il t'a fait du mal, aussi ? »

Il hésita, puis il dit pudiquement : « Non… Enfin, oui, mais ça va…

– Tu es sûr ? Tu ne veux pas que je regarde ? »

Miguel sourit en secouant la tête. Pourtant, il aurait eu tellement envie de répondre « oui » !

« Bon, lui, il est parti pour dormir ici. Toi, je vais t'installer dans la chambre de mes frères. Mais d'abord je vais te donner à manger. »

*

Miguel se sentait nettement mieux depuis qu'il était rassasié et que son estomac avait entrepris sa digestion. Mais quand il entra dans la chambre, il ne put s'empêcher d'être impressionné. Les frères de Sonia avaient toujours été pour lui des « grands », qui évoluaient dans un autre monde, dont on ne savait pas bien de quoi ils vivaient, et qui pourtant paraissaient à leur aise. En voyant Sonia ouvrir un des deux lits, l'idée qu'il allait dormir dans celui d'un des frères Tahiri l'intimida.

Sonia dut le sentir car elle indiqua, allumant la lampe de chevet : « Les draps sont propres… » Puis, allant éteindre le plafonnier : « …

Ma mère fait toujours les lits, au cas où mes frères passeraient à la maison…

– Tes parents sont pas là ?

– Ils sont à Oran. Ils y retournent tous les étés… Installe-toi. »

Il hésita, se décida à retirer sa chemise, la déposa sur une chaise. Elle remarqua alors le singulier collier qu'il portait autour du cou. Elle souleva la chaînette, attrapa la chevalière et l'examina. « C'est quoi ?… »

Il fut embarrassé. « C'est… la bague de… de celui qui m'a enlevé…

– Quoi ! » Elle rouvrit brusquement les doigts, épouvantée. « Qu'est-ce que tu fais avec ça ?!…

– Il me l'a donnée… Pour que je pense à lui. »

Sonia demeura muette, incrédule.

Miguel comprit qu'il ne pouvait en rester là. « J'avais essayé de le convaincre de me libérer. En échange, je lui ai promis de la porter pour… pour penser à lui.

– Penser à lui ?!… Mais j'espère bien que tu vas oublier ce monstre le plus vite possible au contraire !… »

Miguel ne répondit pas. Il fit tourner la chevalière entre ses doigts, observant le monogramme. Au bout d'un moment, il reprit : « J'ai juré sur ma mère, sur mon père, et même sur Rubèn… Il faut que je tienne parole. »

Sonia paraissait bouleversée. « Même la parole donnée à celui qui t'a enlevé, qui t'a enfermé, brutalisé, maltraité, qui t'a abusé ?… »

Miguel ne savait pas bien pourquoi il avait à cœur de ne pas se parjurer. Il ressentait confusément que cela avait un rapport avec ce qu'il avait vécu dans la camionnette de Sonya. Lui aussi était avide de sexe. S'il n'avait pas eu la chance d'avoir une tête avenante, il serait peut-être devenu un « monstre » également… Il dit seulement : « Oui. En fait, il voulait juste ce que tout le monde veut : un être humain pour lequel on est la personne la plus importante. Il voulait un amour total. En vrai, moi aussi je voudrais ça. »

Il devina que Sonia se détendait légèrement, comme si elle s'interrogeait. Soudain, elle lui ouvrit les bras. Malgré la crainte de réveiller les coups de fouet, il n'hésita pas, et il se colla contre elle, comme lors de son arrivée. Mais ils étaient seuls, cette fois, Miguel se sentait à l'abri dans la chambre plongée dans la pénombre, et il la prit à bras-le-corps ; elle l'accueillit en l'enveloppant tendrement dans ses bras. Ce fut incroyablement doux. L'épaule de la jeune fille, qui le dépassait à peine d'une demi-tête, recevait sa joue, les cheveux noirs et odoriférants lui coulaient le long du visage, et les seins lourds venaient contre

sa poitrine. Après ces heures interminables d'angoisse, cette étreinte lui fut un apaisement presque surréel.

Sonia percevait le bonheur du jeune garçon, complètement abandonné dans ses bras. Elle était tellement heureuse de l'avoir retrouvé sain et sauf, de le sentir collé contre elle comme un bébé, d'avoir la possibilité de le rasséréner après cette épreuve. Elle aurait voulu lui donner toutes ses forces, toute son énergie pour lui permettre de se reconstituer, faire en sorte qu'il n'eût jamais été malmené, l'aider à oublier les horreurs qu'il avait subies.

Miguel ne bougeait plus, perdu dans cet enlacement, heureux. Et cela durait ; il n'y avait aucun bruit ; le calme était profond, rassurant ; le temps s'était arrêté. Le pouls de Sonia battait à son oreille, le parfum de son corps montait de ses vêtements, l'enceinte protectrice de ses bras refermés sur lui le tranquillisait, et les pulsations de son propre cœur ralentissaient, revenaient à un rythme plus serein, tout son corps se détendait. Cette présence était comme un fluide qui le pénétrait, qui l'imprégnait au plus profond, qui se diffusait en lui jusqu'à la moelle. Il lui vint alors le sentiment qu'il attendait cette étreinte depuis des années – et qu'il aurait voulu qu'elle durât à jamais, comme s'il n'avait plus besoin de rien d'autre.

Mais il se rendit compte aussi que cette douceur, cette chaleur qu'ils se communiquaient, ce cocon dans lequel il était plongé, avaient fini par faire surgir physiquement une émotion en lui : son sexe s'était soulevé ! Une érection douce, pas très vive, contenue par son caleçon, mais indubitable. Il détesta cette manifestation de ses instincts qui lui rappelait la malheureuse fois où, dans la caravane, il avait invoqué son amie dans des circonstances scabreuses. Il craignit que Sonia en fût choquée – car il était impossible qu'elle ne s'en aperçût pas –, et il se raidit, s'écartant à peine, espérant qu'elle n'interromprait pas ce moment unique à cause de cette impudeur.

Sonia avait compris pourquoi le jeune garçon cherchait à s'éloigner d'elle. Elle avait été surprise de découvrir tout à coup un renflement contre le bas de son ventre, et cela l'avait d'abord contrariée, elle n'aurait pas voulu qu'une ambiguïté vînt gâcher ce moment unique. Mais ensuite elle avait pensé que, après tout, c'était un garçon, et ce qu'il manifestait là n'était rien d'autre qu'une réaction naturelle. De surplus, vu leur différence d'âge, cela ne portait guère à conséquence. Qu'il eût un ergot au bas du ventre n'était en réalité pas plus saugrenu que d'avoir un nez au milieu de la figure. Aussi, lui descendant un bras dans les reins, elle le ramena contre elle et le serra plus étroitement.

Elle comprit qu'il se détendait, sans doute rassuré qu'elle ne se formalisât pas de cette manifestation physiologique, et il s'abandonna de nouveau, nichant le visage dans son cou comme s'il avait été hon-

teux. Elle frissonna profondément. De sentir le corps du jeune garçon se relâcher contre elle si entièrement lui avait causé une sorte de commotion – comme la membrane d'un œuf qui cède et laisse se répandre dans sa coquille le jaune avec le blanc.

À l'abri, sans plus de regards familiaux sur eux, sans plus de conventions sociales pour les séparer, il n'y avait ni amitié, ni même d'éventuelle sexualité. Elle ressentait à présent pour lui quelque chose d'inconnu, de neuf, qu'elle ne savait pas nommer. Elle savait seulement, dans cet amalgame de leurs corps debout l'un contre l'autre, qu'elle recherchait une sorte de sensualité pure ; qu'elle avait faim d'absolu, d'une relation unique, singulière. Elle se rappela les paroles de Miguel : « Un être humain pour lequel on est la personne la plus importante ». Elle aussi voulait avoir quelqu'un à elle, rien qu'à elle… Leurs ventres s'épousaient, leurs nombrils se trouvaient presque face l'un à l'autre, et elle imagina soudain qu'ils étaient reliés, qu'un cordon se tressait entre eux, qu'ils étaient appariés par un attachement primitif. Alors elle comprit. Elle sut ce qu'elle avait à faire.

Miguel fut déçu en sentant Sonia se détacher de lui. Ce moment unique était-il déjà fini ? Il eut du mal à quitter la bulle où il avait sombré, ce giron dans lequel il s'était abandonné. Mais il fut rassuré par la douceur avec laquelle elle s'écarta, descendant les mains sur ses bras nus, le reprenant par un poignet, l'emmenant avec elle. Un peu étourdi, il la laissa le conduire sur le lit, l'y asseoir, l'étendre sur le dos. Il tressaillit quand elle lui mit les mains à la taille et, quand elle voulut déboutonner son pantalon, il l'arrêta. Il avait eu soudain l'impression de revivre le moment où Sonya l'avait déshabillé…

Elle lui sourit en prenant ses airs de grande sœur. « Chuut… N'aie pas peur… Je vais tout simplement te retirer tes vêtements… Comme j'ai fait pour ton copain. »

Le souvenir de Sonia avec Virgile le rassura. Il la laissa le défaire. Quand le pantalon lui coulissa le long des jambes, il eut soudain l'impression de se retrouver petit enfant lorsqu'il se faisait déshabiller par sa mère. De revivre cette sensation si lointaine, si archaïque, il fut ému aux larmes. Il ferma les yeux pour qu'elle ne les vît pas.

Sonia s'assit au bord du lit et dévisagea le jeune garçon dans la pénombre. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, dans son intimité, en sous-vêtements, avec son petit caleçon rayé, et il lui en vint un regain de tendresse. Elle était confortée par la réticence qu'il avait eue au moment où elle le déshabillait, il n'y avait donc pas d'ambiguïté, il n'attendait rien qu'elle n'avait pas l'intention de lui donner.

Il avait détourné les yeux, mais quand elle glissa les mains sous son tee-shirt noir, il tressaillit de nouveau et la regarda brièvement avec une dernière inquiétude. Elle passa outre. Elle souleva le vête-

ment et le remonta sur la poitrine, il releva les bras pour l'aider, et, évitant toujours de croiser son regard, il la laissa le lui ôter.

Elle fut choquée en découvrant les marques roses qui se croisaient sur le torse d'un trait irrégulier, mais parfaitement visible. Retenant son souffle, elle murmura : « Il t'a battu, toi aussi ? Tu m'avais dit… »

Il détourna le regard.

Elle lui caressa alors doucement la poitrine, comme si elle avait pu effacer de ses doigts ces traces sur la peau délicate, qui disaient à l'évidence la douleur terrible qu'il avait subie. Elle voulut ensuite lui retirer cet affreux collier, mais il lui saisit le poignet et l'arrêta. Il paraissait déterminé ; elle n'insista pas. Elle descendit les mains sur la poitrine étroite tout en contemplant le sinistre tableau de cette chaîne d'acier, de cette bague qui appartenait à un ravisseur d'enfants, posée en haut du sternum, juste à la rencontre des clavicules… Elle se souvint alors de ce qu'un professeur de dessin leur avait dit un jour sur le rôle du « repoussoir » en peinture ; et elle pensa que ce collier serait le faire-valoir de Miguel, qu'il rehausserait son innocence, sa pureté.

Miguel tressaillit de nouveau en sentant les doigts recourbés s'enfoncer le long de sa taille, sous l'élastique. Il entrouvrit la bouche malgré lui, et il suivit chaque progrès du coulissement sur ses hanches. Sa verge, retournée comme une ancre, fit une sorte de tentative pour retenir son caleçon, mais il fut soulevé et s'en alla tout de même. Il lui coula sur les cuisses, les mollets, quitta ses pieds, et, en se retrouvant entièrement dévoilé au milieu de cette chambre inconnue, il se sentit rougir.

Le lit se redressa. Il rouvrit les yeux et, presque effrayé, il la vit debout, devant lui, retirer son petit pull noir. De nouveau, un bref instant il eut l'illusion de retrouver Sonya. Il fut bousculé par la honte : ce que la jeune fille faisait là était sacrilège. Il se souvenait du jour pas si lointain où elle lui avait dit « Mais tu es trop jeune, Miguel ! » Or il avait toujours le même âge, et aujourd'hui pourtant elle faisait ce qu'une prostituée lui avait donné contre de l'argent. Quand elle défit sa jupe en jean, il détourna les yeux.

Sans chercher à se dissimuler, Sonia défit son soutien-gorge, abaissa sa culotte et, abandonnant ses tongs, elle monta sur le lit. Le garçon la regarda de nouveau. Sans plus le moindre vêtement, entièrement exposée, elle lui sourit et le contempla, tout aussi découvert, en son état de nature. Elle aurait voulu encore le débarrasser de ses bracelets, sa montre, sa boucle d'oreille, et surtout de cet épouvantable collier, mais tant pis, elle ferait avec.

Elle se mit à quatre pattes au-dessus de lui, puis elle s'allongea lentement. Elle l'enlaça. Elle lui emprisonna le torse de ses bras, elle se referma comme une griffe, comme une araignée qui enveloppe sa

proie, et, sans avoir peur d'incruster le petit sexe dardé dans son nombril, elle le serra contre elle, comme si elle voulait l'absorber.

Miguel découvrit, en plein sur son corps nu, le corps nu de Sonia. Ce fut une sensation unique. C'était un contact presque total. Le buste généreux de la jeune fille se répandait sur sa poitrine, son ventre épousait le sien, lui caressait le sexe, ses cuisses croisaient les siennes, les lianes de ses bras s'enroulaient autour de lui, il n'y avait pas jusqu'à ses orteils qui ne s'incrustaient dans les siens. Son bonheur était total : il était en conjonction avec elle de toutes parts, il était baigné par son odeur, il se fondait dans sa chair, il avait l'impression d'être ensablé, enfoui sous une dune, à l'abri de tout. Il était enivré par une terrible excitation à laquelle s'associait un profond soulagement, car il avait oublié toutes ses peurs, plus rien ne lui rappelait les horreurs qu'il venait de vivre.

Il se souvint de la fois où il avait joui dans le sexe de Sonya, et cela lui parut aux antipodes de ce qu'il vivait à cet instant. Malgré son membre raidi, il n'avait pas envie d'entrer en Sonia, ni même d'épancher le fluide retenu en lui. Il voulait seulement rester ainsi le plus longtemps possible, et en arriver à épuiser sa soif d'amour. Ce n'était plus une jouissance qu'il recherchait, satisfaction illusoire d'un besoin toujours renouvelé, mais un bonheur profond et constant. Il entrait dans la jeune fille, non par une triviale pénétration, mais en fusionnant de tout son corps. Il était ramené au premier moment – celui dont il ne gardait aucun souvenir –, lorsqu'il avait été tiré d'une poche d'eau, qu'il était sorti du néant, qu'il avait émergé de l'océan originel. Ce n'était pas une mère qu'il retrouvait dans cette étreinte, c'était la mère, la providence maternelle.

De lointaines images lui revinrent. Il se revit, tout petit, assis sur les genoux de celle qui était encore sa « maman », s'amusant à suivre de son index le contour de son nez, de ses sourcils, comme s'il voulait se l'approprier en matérialisant son visage, en le redessinant, puis elle, soudain agacée, l'écartant, lui repoussant la main. Il revécut les fois où, pour se consoler, il se collait à ses jambes, l'enserrant dans ses bras trop courts pour faire le tour de ses hanches, mais elle, après lui avoir familièrement passé la main dans les cheveux pour le rassurer, repartait déjà à son travail. Car c'était une femme de travail, qu'il s'agît de tenir son ménage ou d'assurer ponctuellement son emploi à la boulangerie. Lorsqu'elle était tombée malade, il s'était reproché toutes les fois où il avait tenté de l'accaparer – elle avait bien assez à faire comme cela –, il se demandait même si ce n'était pas son éternel besoin de tendresse qui l'avait épuisée.

Tandis que ce concert corporel poursuivait sa course immobile, voyageant dans le silence du temps, son attention, passant tour à tour sur chaque partie de son corps, s'arrêtant pour se focaliser sur les sen-

sations qui en remontaient, se fixa soudain sur la chaînette autour de son cou. Il pensa que, si Tabaković ne l'avait pas enlevé, il n'aurait jamais connu cet instant. Sonia n'aurait jamais eu ce geste providentiel pour lui, et il n'aurait jamais vécu ce moment de rémission, de consolation, de réconfort fondamental qui, croyait-il, devait l'apaiser pour le reste de ses jours.

*

Virgile se tenait sur le pas de la porte, immobile, frémissant. Il observait sur le lit l'union des deux silhouettes enlacées, entièrement nues. Un sentiment complexe brûlait en lui. Il s'y mêlait de la reconnaissance pour celui qui ne l'avait pas oublié quand était venue sa libération, de la gratitude pour celle qui l'avait soigné, qui l'avait pansé avec les gestes caressants d'une grande sœur, mais, tout au fond, la jalousie était la plus forte : il aurait eu tellement besoin, lui-même, d'un semblable pansement ! Et il était aussi envieux de Miguel que de Sonia.

*

Il était presque midi. La voiture roulait dans le tunnel du Prado vers La Timone. Miguel, assis à l'arrière, se sentait un peu mieux après une nuit de sommeil et une longue douche au réveil. Sonia lui avait prêté de vieilles tennis – Virgile, lui, avait écopé de tongs – et cela lui était assez étrange d'avoir aux pieds les chaussettes qu'elle lui avait passées – noires chinées de fils brillants ! Mais il avait ainsi l'impression de prolonger un peu l'union qu'ils avaient partagée la veille…

Ils entrèrent dans l'hôpital, patientèrent devant l'ascenseur, montèrent jusqu'à l'étage… Miguel s'avança dans le couloir avec une impression de malaise, comme s'il revenait sur un lieu qu'il avait quitté depuis très longtemps, et, surtout, avec un inattendu sentiment de culpabilité. La présence de Rashid et de Sonia le rassérénait toutefois un peu ; même celle de Virgile lui faisait du bien, à qui il avait expliqué ce qui était arrivé à son frère. Il se demandait dans quel état d'esprit son père se trouvait après ces deux jours, comment allaient se passer les retrouvailles, ce que Miguel lui dirait et ce qu'il ne lui dirait pas. Rashid lui avait dit qu'il avait été « entraîné par un mec ». Il se demandait ce que son père avait pu imaginer et, surtout, lui, ce qu'il allait raconter. Il savait bien qu'il n'était pas responsable d'avoir été victime d'un enlèvement, mais il se sentait gêné à l'idée de devoir évoquer les sévices qu'il avait subis et, en particulier, ceux de nature sexuelle. Il connaissait son père, il n'était ni chaste ni prude, au con-

traire, mais étrangement, peut-être justement à cause de cela, il n'avait pas du tout envie de parler avec lui de tels sujets.

La porte de la chambre était entrouverte. Il la poussa doucement, et il le découvrit assis à côté du lit de Rubèn. En l'apercevant, son père se leva brusquement. Il était pâle. Il se précipita pour le prendre dans ses bras, et il le serra vivement contre lui en répétant son nom. Cette étreinte masculine étonna Miguel. Depuis combien de temps ne l'avait-il plus enlacé ainsi ? Il ne s'y attendait pas, et il en fut plus gêné que réconforté.

Puis Miguel fit entrer les autres. Son père remercia solennellement Rashid pour ce que lui et son frère avaient fait. Celui-ci insista sur le fait qu'il devait rester très discret, ne parler à personne de ce qui était arrivé à son fils, il ne voulait pas que la police sût dans quoi eux-mêmes avaient été impliqués. Il le rassura cependant en lui affirmant que Miguel ne risquait désormais plus rien, les ravisseurs ayant tout intérêt à se faire oublier.

On se tourna ensuite vers Virgile pour l'interroger. Il dit s'appeler Virgilijus Balakauskas et que sa famille vivait à Vilnius. Rashid dit qu'il allait essayer de joindre les parents discrètement. C'était plus compliqué car, pour lui, les polices française et internationale étaient déjà alertées ; en revanche, son enlèvement datait de plus d'un an.

*

Angelo finissait de compter sa caisse avant la fermeture, quand il entendit le carillon de la boutique. « Désolé, "Le Comptoir" est fermé, monsieur. Si vous pouvez… » Il leva le nez. « Monsieur Tabaković ?… Bonsoir ! Comment allez-vous ? Vous êtes sur Marseille ? »

Tabaković referma derrière lui et s'avança en ôtant son chapeau. « Je voulais juste vous dire, Angelo : la commande que je vous ai passée hier…

– Oui ?…

– Vous annulez.

– Ah.

– Je me suis un peu précipité…

– Comme vous voudrez. Mais c'est dommage. C'était une belle occasion…

– On verra plus tard.

– Très bien. »

Tabaković hocha la tête, tourna les talons, puis se ravisa : « Tenez, donnez-moi donc une bonne bouteille, que j'aie quelque chose dans les mains en sortant.

– Bien sûr. J'ai ici ce qu'il vous faut… » Angelo se retourna et ouvrit la vitrine où il conservait ses bouteilles rares.

Tabaković enfonça la main dans la poche droite de sa veste, sortit son arme tout en ôtant la sécurité, et tendit à bout de bras le browning muni d'un silencieux. Angelo avait dû voir un reflet bouger sur les bouteilles, car il se retourna d'un coup. Il prit la balle de 7,65 en pleine face. Il s'écroula.

Tabaković fit le tour du comptoir, lui mit encore deux balles à bout portant dans le cœur, puis il rempocha son pistolet.

Il vida de ses billets la caisse restée ouverte, prit la bouteille qu'Angelo s'apprêtait à lui donner, et repartit. En passant la porte, il lança derrière lui : « Merci monsieur. Et bonne soirée. » Il remit son chapeau et referma soigneusement.

*

À présent il faisait nuit et, après le dernier passage de l'infirmière, les lumières avaient été tamisées. Miguel était assis, mais Virgile restait debout, se dandinant d'un pied sur l'autre – ses fesses endolories supportaient mal la raideur des chaises de l'hôpital. Sur le lit surélevé face à eux, Rubèn, couché sur le côté sous son drap, restait toujours aussi immobile, avec un regard toujours aussi vide. Leur père était reparti à la caravane pour se doucher, se changer, et voir si tout allait bien là-bas ; il avait assuré qu'il revenait au plus vite. Dans un grand carton posé sur un tabouret qui avait servi de table basse, les restes d'une pizza continuaient à répandre des relents de pâte froide et d'huile pimentée. Miguel se sentait pris d'assoupissement, et le lit d'appoint lui paraissait d'instant en instant plus attirant.

Soudain Virgile fit un pas et s'avança vers le lit. Miguel se rendit compte alors que son compagnon était, lui au contraire, tout à fait éveillé. Le jeune Lituanien contempla l'enfant malade pendant un moment, puis il lui posa doucement la main sur l'épaule. Il le secoua gentiment en l'appelant par son nom ; il n'obtint aucune réaction.

Miguel était stupéfait : prétendait-il parvenir à ce qu'aucun médecin n'avait réussi ?! Retenant son souffle, il le vit soulever le drap et le rabattre sur les jambes de son frère, s'asseoir sur le bord du lit et, laissant tomber ses tongs, s'allonger à côté de lui.

Virgile, pendant cet après-midi à l'hôpital, n'avait guère écouté ce que se racontaient Miguel et son père, et que son français scolaire ne lui permettait d'ailleurs de comprendre qu'approximativement. Étrangement, il n'avait pas non plus beaucoup pensé à sa famille, alors que pendant sa captivité il n'avait cessé de ressasser les images d'« avant », tout en s'imaginant bien que ses parents devaient le croire mort depuis longtemps. Il avait repassé en revue, obsessionnellement, le moment de sa libération inespérée, survenue au moment où son bourreau venait de lui annoncer sa fin. Pendant des mois et des mois,

il avait vécu dans une cellule minuscule, sans autre lumière qu'électrique, dans une privation sensorielle qui n'était interrompue que par les épouvantables violences auxquelles le monstre le soumettait quotidiennement. Et, en contemplant le jeune malade, il s'y était un peu reconnu… Combien d'heures n'avait-il pas lui-même subies, pelotonné sur l'étroite banquette, tourné vers le mur pour éviter de voir, face à lui, les anneaux scellés d'où pendaient les chaînes, cherchant par tous les moyens à détourner son esprit de ce qui l'attendrait lorsque la grille se rouvrirait – en vain. Il aurait alors tant voulu s'échapper dans cette sorte d'absence où Rubèn semblait s'être réfugié.

La veille, dans l'appartement, quand son estomac vide l'avait réveillé au milieu de la nuit et qu'il avait surpris Miguel avec la jeune fille, une autre faim avait pris le dessus, un terrible besoin de tendresse humaine. Peut-être était-ce de cela dont Rubèn manquait, lui aussi ?… Depuis qu'il avait été enlevé, Virgile ne croyait plus dans ce Dieu qu'on lui avait enseigné – qu'avait-il pu faire d'épouvantable qui justifiât une telle punition ? –, mais il avait gardé de son éducation catholique un penchant à l'empathie, le goût d'aider les autres même au détriment de soi-même. Et lorsque le père de Miguel fut parti, il se dit qu'il voulait au moins offrir à cet enfant un peu de dilection, l'aider à sortir de sa détresse, comme lui-même venait d'en être tiré miraculeusement.

Appuyé sur son coude droit, Virgile examinait l'enfant dont les yeux croisaient les siens sans les voir. Il paraissait âgé d'une dizaine d'années, et il était touchant avec ses cheveux longs, d'un blond doré, son regard perdu on ne savait où, ses sourcils hauts sur le front, comme en interrogation, sa petite figure triangulaire au bas de laquelle, sous un nez droit, saillait une bouche légèrement renflée. Pensivement, de la main gauche, il lui caressa les cheveux, en les repoussant affectueusement en arrière. Il ne perçut aucune réaction, pas même un frisson. L'enfant portait la tunique des hôpitaux, bleu pâle, coupée dans un tissu léger, au travers de laquelle il sentit tout de suite les détails de l'épaule où il posa la main ; elle était tiède, mais aussi immobile que celle d'un mannequin.

Il finit de repousser le drap qui glissa par terre. Il passa alors prudemment la main droite sous la nuque de l'enfant, entoura son torse du bras gauche, et, petit à petit, il resserra son étreinte. Il sentit d'abord le dos étroit coulisser dans ses mains, la poitrine venir en contact avec la sienne, puis leurs genoux se rencontrèrent. Il avança la tête, leurs cous se croisèrent, et ce ne fut qu'à la fin, quand il affermit sa prise, que leurs ventres s'accolèrent. Il ne put retenir un gémissement car cette rencontre raviva les lésions de sa poitrine, de ses cuisses, mais il bougea un peu pour éviter les zones les plus sensibles, tout en cherchant à parfaire sa saisie, à boucher autant que possible les

interstices qui subsistaient entre eux. Puis il attendit. Ils étaient couchés sur le flanc, face à face, dans une immobilité complète. Seule la tiédeur de leurs corps croissait, s'augmentant l'une de l'autre, unique gage que Rubèn était vivant.

Le temps passait. Il ne savait si son étreinte allait produire un effet quelconque au jeune malade, mais, pour lui, elle lui procurait déjà un profond bien : elle remplissait, très lentement, cet énorme trou au creux de l'estomac qui l'avait rongé mois après mois, elle comblait un tout petit peu ce besoin de contact, de présence physique, jamais réalisé que dans l'horreur.

Cependant, ce qui l'emplissait petit à petit le transformait aussi, une satisfaction, un bonheur uni, se répandait en lui et, au tréfonds de son corps, quelque chose se défaisait, comme un mur se lézarde lors d'un ébranlement. Puis, il s'aperçut que son pénis se réveillait. Ce n'était pas vraiment une érection, il s'agissait plutôt d'un étirement, d'un gonflement, à la fois délicieux et douloureux, car son gland restait meurtri de ce qu'il avait subi. Toutefois, il se passait quelque chose dans son sexe ! Cela ne lui était plus arrivé depuis très longtemps – s'il omettait les fois où son bourreau l'avait provoqué artificiellement, ou même obligé de se caresser devant ses yeux. Il eut tout à coup le sentiment de commencer à sortir d'un carcan, de retrouver les mécanismes de son corps, de voir refleurir ses sensations les plus intimes, les plus suaves.

Soudain, il ressentit que quelque chose avait changé en Rubèn, que son immobilité n'était plus tout à fait la même ; mais il ne savait en quoi. Un frémissement peut-être, un léger relâchement, c'était imperceptible, seulement une impression. Virgile bougea pour chercher une meilleure position, pour améliorer encore l'échange de leurs présences, et il ne craignit pas de laisser la bosse qui maintenant soulevait son jean s'appuyer au travers de la tunique contre le ventre de l'enfant.

Après une nouvelle longue période de cette immobilité fusionnelle, la glace craqua. Très lentement, Rubèn redressa la tête, la renversa, puis la bascula en arrière, et Virgile desserra les bras, le laissant venir sur le dos. Il fut pris par la fierté d'une première victoire : il avait dessanglé le malade de sa camisole ! Mais il voyait bien qu'il n'était pas au bout, que les yeux de l'enfant, maintenant tournés vers le plafond, restaient tout aussi vides, aussi creux qu'auparavant.

Obstruant ce regard sans vie, il lui posa la main sur le visage et, bien qu'elle ne fût pas si grande, il le couvrit facilement, puis il descendit tout doucement en le palpant attentivement, passa sur le menton, vint sur le cou dans lequel le souffle ne se devinait même pas. Il se rendit compte que cette caresse renforçait la tension de son membre, que des effluves électriques commençaient à le parcourir, et,

malgré une douleur sourde et constante, qu'il était vraiment tendu. Il avait l'impression de ressusciter. Il n'y avait plus de doute, les soins qu'il dispensait à l'enfant lui faisaient également un bien énorme.

Le fin tissu synthétique bleu pâle s'étendait sur le corps allongé, à peine soulevé par l'arête des hanches, et les pieds dépassant au bout avaient quelque chose d'incongru, comme s'il avait été indécent qu'ils fussent nus, révélant ce qui n'aurait pas dû être vu. Il lui posa la main sur la cuisse et la ramena en entraînant la tunique ; elle devait avoir été mal attachée dans le dos, car les nœuds des cordons ne résistèrent que légèrement, et elle remonta en découvrant le petit sexe, le ventre, la poitrine. Virgile se redressa et, continuant de la faire glisser, il dégagea un bras, puis l'autre, puis la laissa rejoindre le drap par terre.

Il contempla l'enfant étendu devant lui, entièrement nu. Il lui posa de nouveau la main sur le cou, puis il descendit sur le haut de la poitrine, sinuant de la ligne d'une clavicule à l'autre. Il découvrait à quel point la peau était délicieuse au toucher, satinée, veloutée. Il s'arrêta sur l'étroite cage du torse, et il sollicita doucement les petits seins plats, dessinés comme les tétons miniatures d'une poupée. Il fut surpris de les sentir soudain se redresser entre ses doigts, se resserrer, et pointer comme de minuscules billes de bois. Il sourit : il était sur la bonne voie.

Il poursuivit sa descente, tournant en rond sur le plexus avec des gestes où, au-delà de la peau, il commençait à palper la matière même de cette chair si tendre. C'était délicieux. Il bandait de plus en plus, cela lui faisait de plus en plus mal, mais il avait l'impression de revivre, d'exister de nouveau.

Miguel, stupéfait, avait suivi cette initiative et les premiers signes d'un possible réveil de son frère. Au début, il s'était demandé s'il devait intervenir. Ce que faisait Virgile était tout de même très scabreux, d'autant que le garçon était en âge d'avoir les désirs d'un homme, de même nature que ceux d'un Tabaković. Mais il y renonça dès qu'il vit son frère réagir favorablement à ces avances : tout valait mieux plutôt que cette absence mortuaire. En se souvenant de ce qu'il avait lui-même vécu la nuit précédente avec Sonia, il observa la suite d'un autre œil, se demandant toutefois comment le garçon avait pu avoir cette même idée.

Virgile était venu sur le ventre plat et, en en caressant la matière veloutée, il guettait en particulier si l'appendice de l'enfant affichait quelque réaction – mais il n'en était rien. Il remonta la main sur son torse, tout en scrutant ses yeux et y cherchant une lumière – il n'y en avait pas davantage. Il pensa alors faire ce que Sonia avait certainement partagé avec Miguel, et, se penchant sur Rubèn, il l'embrassa sur la bouche. Il l'embrassa du bout des lèvres, très délicatement, parce

que les siennes étaient encore sensibles des attaques qu'elles avaient subie, mais aussi pour ne pas surprendre l'enfant endormi.

Avant que son existence ne basculât, Virgile s'intéressait aux filles, mais, après ce qu'il avait vécu, cette question n'avait plus de sens pour lui. Avec la rencontre du corps nu de cet enfant, il s'apercevait que le genre n'était pas important, que seul comptait le contact avec un autre, un être vivant, même s'il s'agissait d'un inconnu, même s'il était à demi inconscient. Il comprenait mieux l'attachement des personnes solitaires à un animal qui, même en l'absence de la parole, leur apportait un réconfort, un apaisement.

Il avait commencé par lui déposer sur la bouche des baisers pudiques, légers comme le passage d'un papillon, mais il fut bientôt tenté d'aller plus loin. Il lui prit délicatement les lèvres entre les dents, il les mangea, les fit saillir comme s'il voulait les attirer à lui. Cela n'éveilla pas le jeune malade, mais l'étrange douceur que lui-même y trouva, la suavité qu'il ressentit, le libéra des derniers freins qui le retenaient.

Il se redressa et, à genoux sur le lit, il arracha sa chemise par la tête, la laissant tomber par terre, défit son jean à la diable, le repoussa impatiemment avec son slip. Puis, imitant la jeune fille avec Miguel, il s'allongea face sur l'enfant toujours étendu sur le dos, et cette fois peau contre peau. À ce contact, il frissonna profondément.

Il l'embrassa de nouveau, plus intensément, surmontant l'irritation de ses lèvres, il força la petite bouche à s'ouvrir, et il ne cherchait plus seulement à faire bénéficier le jeune malade de sa présence, mais il se servait lui-même, il assouvissait sa propre faim. Il lui noua ses bras dans le dos, leurs cuisses, leurs ventres, leurs bustes s'accolèrent, et il lui enchevêtra encore ses pieds dans les chevilles pour mieux s'arrimer, pour qu'il ne pût plus s'échapper. Il ne faisait qu'un avec l'enfant – et il ne se souciait guère qu'il eût le même sexe que lui.

Il ressentit alors le besoin de se mettre en branle, espérant ainsi lui communiquer l'élan qui l'habitait. Se contractant sur le jeune garçon, il imita les lentes reptations d'un gastéropode qui progresse, et, se dominant pour surmonter les lancinations qui se réveillaient dans ses chairs douloureuses, il lui fit subir une sorte de massage intégral. À défaut de pouvoir reproduire ce qu'il n'avait vu la veille que de loin et qu'il n'avait pas vécu, il le réinventait, il y cherchait des substituts. Il se frottait de tout son corps, il haussait le torse, puis il rétractait l'abdomen, il avançait le bassin, puis il descendait les fesses, il lui prenait les cuisses dans le ciseau de ses jambes, il les enfermait, les pressait, et, à vrai dire, il se masturbait en même temps. Les frissons délicieux qui le parcouraient recouvraient les tiraillements de sa peau, et il n'y tint plus, il releva la tête, il se dressa comme un lézard sur sa pierre, tout en continuant ses constrictions lentes et régulières.

Il eut alors l'impression qu'un nouveau cran cédait sous lui, que le corps de l'enfant répondait enfin à son mouvement par un écho qui n'était pas seulement passif. Rubèn eut un hoquet, et il poussa dans un soupir une sorte de vagissement. Virgile, plongé dans le bain de cet accouplement, étourdi par le plaisir qui montait en lui, fut tellement heureux de cette première réaction, du retour de ce souffle de vie, qu'il fut parcouru par une secousse inattendue. Ses reins se contractèrent, sa verge se poussa douloureusement en avant, et, le prenant par surprise, sa matière fusa. Il jouit, pour la première fois depuis si longtemps, dans la souffrance mais avec bonheur, un bonheur d'autant plus grand qu'il n'avait plus espéré jamais le connaître. Et, agité par de cruels soubresauts, crispé sur l'enfant, il sentit qu'il le mouillait, qu'il lui aspergeait le ventre – il pensa qu'il baptisait son retour à la vie.

Quand il eut repris ses esprits, il desserra son emprise et s'écarta légèrement. Il s'allongea sur le flanc et examina Rubèn. On aurait dit à présent qu'il était éveillé, et cependant il continuait de fuir toute relation par le regard. Virgile recommença de lui passer la main sur la poitrine, sur le ventre, et il vint à la rencontre des traînées dont il lui avait barbouillé le pubis. Il en mouilla ses doigts, puis il prit la jolie pine et l'enferma dans sa paume. Lentement, il la malaxa, la pressa, la massa au milieu de la matière visqueuse. Et, soudain, plus vite qu'il ne s'y attendait, l'organe frissonna, tressaillit, se gonfla. Il le lâcha un instant pour venir lui prendre les bourses et les réveiller à leur tour, les tournant dans ses doigts, les faisant rouler comme des calots, et il s'étonnait de retrouver presque instinctivement, comme un souvenir lointain, ces gestes qu'il avait eus autrefois sur lui-même.

Il reprit la verge bien en main, et cette fois elle se développa tout à fait ; il eut la confirmation qu'il tenait le bon ressort. Il jeta un coup d'œil à Rubèn : il continuait de regarder en l'air, mais différemment. On aurait dit que, s'il fixait toujours le plafond, c'était à présent plutôt pour se concentrer, pour n'être distrait par rien. Il commença de soupirer, sa bouche s'entrouvrit, son corps se tendit, ses mains se crispèrent dans le matelas – il eut un gémissement plaintif –, et ses reins se soulevèrent, sa nuque fléchit en arrière. Enfin, il fut ébranlé par une commotion dont les saccades le traversèrent de la pointe du menton à celle des orteils. Puis il retomba, bouleversé, le souffle court. Virgile était surpris par l'intensité de cette jouissance sèche chez un enfant encore si jeune.

Il s'aperçut cependant que, si le regard de Rubèn était redevenu mobile, il gardait toutefois des mouvements erratiques, courant d'un côté à l'autre du plafond. Il lui posa la main sur le bras, pour l'apaiser, puis, après un temps, la remonta lentement vers l'épaule. Il vint sur le cou, se glissa sous les cheveux blonds, et s'enfonça vers la nuque qu'il

enveloppa dans ses doigts encore humides de son sperme. Rubèn fut pris d'un tressaillement. Et, soudain, il le regarda.

Miguel, qui depuis un moment s'était levé pour suivre ce qui se passait, resta médusé. Il recueillit à son tour un regard de son frère, le premier depuis des semaines, un regard encore brouillé, mais qui le fixa réellement. Ensuite, Rubèn ferma les yeux, et il sembla s'endormir lentement, d'un vrai sommeil cette fois, comme s'il ne s'enfuyait plus, qu'il demeurait là, présent.

Le Lituanien retira doucement sa main, se tourna et, s'asseyant au bord du lit, la pointe des pieds appuyant par terre, il le dévisagea avec l'air modeste du travail accompli – sans paraître autrement gêné de lui présenter son corps nu, encore marqué des entrelacs du fouet.

Ne sachant que dire, embarrassé par cette situation insolite, Miguel lui fit un sourire dans lequel il essayait d'exprimer sa gratitude. Par quelle intuition le garçon avait-il imaginé résoudre le problème de cette façon ? Par quelle transmission de pensée avait-il pu reproduire ce que Sonia lui avait donné, la veille au soir, et qu'il ne pouvait connaître ?

Virgile fut sensible à la reconnaissance de Miguel et, en retour, il eut un petit mouvement des épaules qui disait : « De rien. » Ce jeune garçon, qui ne manquait pas de cran en vérité, l'avait sauvé des griffes du fauve qui le retenait captif, et il ressentait pour lui une reconnaissance qui se colorait de plus en plus d'amitié. Il avait en outre découvert le bonheur sensuel de serrer un plus jeune contre soi, de le réconforter, de le sortir de sa prison, il avait constaté les bienfaits qu'il en avait lui-même retirés, combien il en était apaisé, revigoré, et il eut l'envie instante de prolonger cette exploration. Avec l'assurance de l'aîné que lui donnaient ses deux années et sa demi-tête de plus, il leva la main et tranquillement la posa sur l'épaule de Miguel. Puis, le prenant par la nuque, il l'attira et l'embrassa doucement.

Miguel tressaillit sous ce baiser inattendu, et même incongru. Mais à quoi ne pouvait-il plus s'attendre après ce qu'il avait vécu ces derniers jours ? Entre les avances de Salvatore et les attaques de Tabaković, il avait eu l'occasion de conforter ses préjugés contre les « pédés », mais Virgile ne ressemblait vraiment pas à l'idée qu'il s'en faisait. Et puis ce que le garçon venait de réussir à obtenir avec son frère forçait le respect. De surcroît, n'ayant passé qu'une journée à subir Tabaković, Miguel se considérait infiniment favorisé à côté de celui qui l'avait enduré plus d'une année, et, en observant encore les stigmates qu'il en gardait, cela créait en lui l'étrange obligation de se faire pardonner sa chance. La moindre des humilités était de lui faire crédit. Il se laissa donc embrasser, raidi, mais sans se rebiffer.

Cependant, il fut pris de court par cette bouche qui était venue sur la sienne, mince, tendre, si délicate, et d'autres sensations le submer-

gèrent. La main passée dans sa nuque le tenait fermement mais affectueusement – il crut retrouver, en plus fin, plus nerveux, celle de Sonia –, les lèvres caressaient les siennes avec une douceur pleine d'attention, et elles s'imposaient sans le forcer. Il était exactement aux antipodes de ce que Tabaković lui avait fait vivre.

Ce baiser le plongeait dans un bien-être délicieux, et il fut surpris par un frisson qui le parcourut depuis le point de partage des cheveux, au sommet de la tête, jusqu'au bas du dos, très loin dans les reins, à la pointe du coccyx ; il en eut les jambes coupées. Dès lors, il s'abandonna tout à fait, sa nuque ploya en arrière, il entrouvrit la bouche, et il se laissa embrasser. Une langue humide et petite entra prudemment en lui, tellement fine et tendre, fit timidement le tour de ses lèvres, renouvelant les frissons qui traversaient son échine en le faisant défaillir, puis vint à la rencontre de la sienne. Il eut alors l'impression qu'ils se transmettaient mutuellement par ce baiser un peu de leur être. C'était comme deux amis épistolaires conversant de longue date, seulement par lettres échangées, et qui se rencontraient pour la première fois, qui faisaient connaissance, qui se découvraient l'un l'autre, charnellement.

À tel point que, quand Virgile s'écarta, rompant l'extase de ce moment, Miguel en fut décontenancé. Il leva les yeux et rencontra le regard bleu pâle du garçon : malgré tout ce qu'il avait subi, son visage gardait une expression douce, ses cheveux d'un blond presque blanc lui donnaient un trait féminin, et il émanait de lui une sorte de délicatesse sensuelle. Il s'inquiéta de se sentir troublé, de comprendre tout à coup l'attrait qu'il avait pu produire sur un Tabaković…

Le jeune Lituanien se remit sur ses pieds, et il le prit soudain dans ses bras ; il le tint contre lui, croisant son cou avec le sien. Miguel ne s'y attendait pas plus qu'au baiser, mais il ne marqua pas davantage de réticence. Cette étreinte entre garçons cependant l'étonnait ; il retrouvait, en sentant le corps de Virgile contre lui, certaines des sensations que Sonia lui avait fait connaître la veille, mais avec une saveur différente. Ce n'était plus la richesse d'une chair opulente et moelleuse, d'une poitrine douce comme un oreiller, de hanches ouvertes, c'était le plaisir de membres minces et élancés, fermes et malgré cela si tendres, d'un corps à son échelle, un autre soi, à peine plus grand, juste suffisamment pour avoir l'impression d'être protégé. Il découvrait un monde nouveau, mais non moins bouleversant.

Il s'aperçut pourtant d'une composante commune à ces étreintes : elles lui procuraient une érection ; son sexe s'était soulevé dans son pantalon. Il en fut confus. D'être dans les bras d'un garçon pouvait donc aussi le faire bander ? Ses rapports avec Tabaković l'avaient-ils rendu homosexuel ?!

Virgile, quand il eut compris que Miguel l'acceptait, fut vite gêné que ses habits fissent écran ; il avait envie de retrouver l'intense con-

tact qu'il avait vécu avec Rubèn. Il s'écarta, et, sans toutefois oser affronter le jeune garçon dans les yeux, il lui posa les mains sur les épaules, puis il lui fit glisser le long des bras sa chemise à carreaux, qui alla rejoindre ses propres vêtements éparpillés par terre. Il attrapa le tee-shirt noir, le tira pour le remonter – cette fois-ci, ne pouvant éviter de croiser son regard, il y lut de l'appréhension –, et il le lui retira en lui faisant relever les bras. La chaînette avec sa bague retombèrent en roulant sur la poitrine nue ; il l'observa sans y toucher. Depuis sa cellule, il avait suivi des bribes de la conversation entre son voisin et leur geôlier, et cette chevalière l'impressionnait – et plus encore la promesse du jeune garçon de toujours la conserver sur lui. Le contraste que formait ce collier barbare sur la peau fragile était vertigineux.

Il s'accroupit, défit le bouton de la taille, puis il alla chercher les suivants sous le repli de la braguette. Il se rendait compte que ses gestes s'étaient empreints de quelque chose de lourd, de ralenti, comme s'il anticipait que ce qu'il allait faire maintenant serait encore très différent de ce qu'il venait de vivre avec Rubèn. Il sentait aussi que Miguel s'était contracté, qu'il était sur la défensive, et pourtant, quand il écarta le pantalon, les lignes horizontales bleues et noires étaient déformées par une gracieuse enflure, telles le témoignage que son corps acceptait cette entreprise. Il froissa le caleçon entre ses doigts, l'abaissa, libérant la verge qui se redressa, et il le fit glisser avec le pantalon le long des jambes. Il tira sur les lacets des tennis de Sonia, les retira, dégagea les pieds, et les débarrassa aussi de ces chaussettes de fille qui paraissaient si incongrues. Miguel se prêtait, il se laissait faire.

Quand il se redressa, il le regarda cette fois droit dans les yeux, et un film pâle comme l'aurore rosissait les joues du jeune garçon, désemparé de se trouver nu devant lui. Virgile reprit dans ses bras ce corps qui avait commencé d'être marqué par le fouet comme le sien, l'enveloppant d'abord en le frôlant à peine, puis, lorsqu'ils se furent rejoints, le serrant de plus près, se collant à lui, croisant de nouveau son cou avec son cou. Il soupira. Il découvrait qu'il était tellement bien comme cela, à tenir un garçon nu, enlacé contre lui, à se remplir de sa présence.

Miguel, en sentant la peau du garçon sur la sienne, était cette fois profondément troublé. Il n'avait pas imaginé qu'il pût trouver dans ce contact un tel bonheur. C'était à la fois impudique – il s'apercevait bien que le sexe de Virgile comme le sien, s'ils n'étaient pas vraiment bandés, étaient renflés et soulevés, celui de son compagnon le surplombant légèrement et sollicitant son pubis, tandis que le sien le frottait en haut des cuisses – et c'était en fait tellement simple – deux corps à l'état de nature se rencontraient pour un échange par lequel

l'un et l'autre se rassérénaient, s'apaisaient, se renforçaient. Il prit conscience que le méplat de sa propre poitrine se trouvait dans un contact beaucoup plus complet avec celui de Virgile qu'avec les saillies de Sonia, que leurs formes se correspondaient plus exactement, qu'elles communiquaient plus facilement encore. Il avait l'impression de se régénérer par une sorte d'induction, de recharger lentement ses batteries. Virgile lui faisait vivre quelque chose qu'il n'avait même jamais imaginé, tout à la fois à l'opposé de ce que Tabaković lui avait fait subir, proche de ce qu'il avait vécu la veille avec Sonia, et très différent de ce qu'il avait connu avec Sonya dans le Trafic. Était-ce la voie du milieu ?…

Ils restèrent ainsi un long moment dans les bras l'un de l'autre, debout et immobiles, nus au milieu de la chambre silencieuse, à s'imprégner de cet échange. Miguel se laissait aller de plus en plus, il était de mieux en mieux, il respirait plus librement. Alors qu'il acceptait lentement cette situation singulière, il se rendit compte soudain que Virgile tremblait légèrement, comme s'il avait mal. C'était à peine un frémissement, un souffle dans un feuillage de bouleaux, mais il comprit que le garçon lui aussi se régénérait, qu'il avait également besoin de ce qu'il donnait. Cela acheva de rassurer Miguel.

Soudain, il sursauta : quelque chose lui avait frôlé le coude ! Il s'écarta, surpris de découvrir son frère qui se tenait à côté d'eux ; il l'avait presque oublié ! Virgile desserra les bras et l'accueillit en lui souriant, lui passant la main sur la tête pour l'inviter à se faufiler entre eux, puis il reconstitua le cercle. Miguel s'aperçut que Rubèn n'attendait que cela, qu'il entourait la taille de Virgile de ses bras, qu'il se collait à lui, joue contre poitrine, comme s'il avait voulu se fondre en lui – comme s'il cherchait à retrouver le moment où Virgile l'avait ramené à la vie. Miguel en fut bouleversé.

Mais il fut tiré de son émotion par la main décidée qui le reprenait par la nuque. Virgile l'attira de nouveau, par-dessus la tête de son frère, et revint sur ses lèvres. Miguel fut particulièrement gêné de se faire embrasser en sentant le dos de Rubèn contre son torse, et, plus embarrassant encore, les petites fesses contre ses cuisses. D'autant plus que l'émoi provoqué par la bouche qui lui caressait les lèvres renforçait vivement la tension de son membre, maintenant tout à fait redressé, et qui pointait dans les reins de son frère. Il aurait voulu s'écarter, mais Virgile au contraire le retenait, le serrait dans ses bras, et, même, Miguel en avait bien l'impression, il se frottait contre Rubèn, il se pressait contre lui avec un léger mouvement de reptation qui n'était pas sans rappeler celui qu'il avait eu lorsqu'il était couché sur lui. Mal à l'aise, il se demandait s'il ne devait pas intervenir.

Mais à ce moment Virgile desserra les bras et rompit la chrysalide. Miguel en fut surpris, et, à vrai dire, quelque peu déçu. Il regarda le

garçon retirer la boîte de pizza du petit tabouret, venir le mettre à côté de Rubèn, puis prendre son frère par la main et le faire monter dessus. Il le plaça face à Miguel, se mit lui-même de l'autre côté, et il les enveloppa de nouveau dans ses bras. La composition avait été reconstituée, mais, avec Rubèn maintenant rehaussé, celui-ci se trouvait à peu près à la hauteur de Virgile, dépassant Miguel de plus d'une main. Ce dernier fut troublé d'avoir la tête reposant sur l'épaule de son frère, de sentir la nudité de son corps en contact avec le sien, le torse contre son plexus, le ventre sur ses hanches, et dans le nombril la virgule de son appendice, pas réellement tendu, mais tout de même soulevé et durci. Son propre sexe se faufilait à demi entre les cuisses surélevées et, confus, il pensait s'écarter, quand il sentit la main de Virgile se refermer sur lui : il l'avait passée entre les jambes de Rubèn pour venir l'attraper ! En se trouvant pris dans des doigts fins et adroits, Miguel eut un sursaut, et son érection naissante se transforma en un arc tendu. D'autorité, son membre fut entraîné et conduit entre les cuisses de son frère, où il rencontra celui de son aîné. Virgile, le retenant de l'autre bras pour maintenir la cohésion du petit groupe, adopta un lent mouvement des reins, poussant entre les cuisses de Rubèn sa verge à la rencontre de celle de Miguel, qui tressaillait chaque fois qu'elles se croisaient. Choqué, il comprit que Virgile se caressait à la fois entre les fesses de son frère et contre son propre organe !

Il voulut se dégager, mais il s'aperçut que Rubèn le contemplait avec une expression pleine d'affection, et il le dévisagea comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps, levant les yeux dans ses prunelles mirabelle, tout à fait éveillées à présent, et même en demande. Son frère lui sourit, puis il lui referma les bras autour des épaules, se serra contre lui, et… il l'embrassa sur la bouche ! Miguel en fut suffoqué. À peine sorti de son inhibition, Rubèn cherchait-il à poursuivre avec lui ce dont Virgile avait commencé de le gratifier ? Cependant, tellement heureux qu'il fût revenu à la vie, sans plus réfléchir – quelque peu vexé d'être entrepris par son cadet –, il reprit l'initiative, lui saisit le visage entre ses mains, et il lui rendit son baiser. L'enfant en parut ravi, et il se donna à pleine bouche, mêlant ses lèvres aux siennes, n'hésitant pas à entrer en lui, à venir chevaucher sa langue. Miguel, qui rencontrait pour la première fois les lèvres de son frère, qui découvrait la douceur sans pareille d'un garçon de dix ans, se donna lui aussi entièrement et l'embrassa comme il n'avait jamais pensé embrasser une femme. Ses doigts se perdirent dans les cheveux blonds, d'où il retirait des impressions enivrantes, ils descendirent sur les épaules nues – et, surpris, il trembla en rencontrant une telle douceur –, ses mains longèrent les bras, incertaines de ce qu'elles devaient faire, caressèrent les coudes, vinrent sur les poignets qu'elles enfermèrent.

Mais celui qui continuait à le masturber lui envoyait des sensations aiguës, et il eut envie d'en faire autant, de participer à cet acte sexuel, d'avoir le même geste avec celui dont il venait de s'emparer, sur lequel il avait préséance. Il relâcha les poignets de son frère et, redoutable transgression, il vint sur les petits organes exhaussés. Dans un même mouvement, il enferma la pine tendue dans un poing, et de l'autre il ramassa par-dessous les bourses rétractées dans ses doigts. Tout en entretenant la fusion entre leurs bouches, il les sollicita de la façon la plus simple, la plus efficace, et la plus impudique. Tout à coup, cela lui semblait la chose la plus naturelle du monde, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps pour le ramener à la vie.

Cependant, Virgile bouscula de nouveau leur ordonnancement. Il prit Miguel à sa droite et Rubèn à sa gauche et, leur passant un bras sur les épaules en composant un triangle, il les saisit chacun par la nuque et fit converger leurs visages. Lorsque les trois bouches se rencontrèrent, de surprise, Miguel fut traversé par un nouveau frémissement qui l'ébranla de la tête aux lombes. La conjonction sur ses lèvres de celles du garçon étranger et de celles de son frère fut une révélation. Ce n'était plus avec un être qu'il s'abouchait, mais deux, et chacun vivait séparément, avait ses initiatives, ses mouvements, l'un ouvrait les lèvres quand l'autre les fermait, l'un avançait la langue quand l'autre la rétractait craintivement. Elles n'avaient pas le même toucher, pas la même forme, tout un petit monde était assemblé là, des glissements, des caresses, des retraits sous des progrès trop hardis, puis des regrets, des retours. C'était tellement délicieux de partager ce moment avec un ami et un frère, avec un plus grand et un plus petit, un réservé audacieux et un innocent déluré, de pouvoir aller de l'un à l'autre, comparer la douceur de leurs caresses, de leurs bouches, sans jamais se lasser d'y revenir. Son épaule droite touchait la poitrine de son frère, tandis que la gauche se calait dans le creux du bras de Virgile, son torse frôlait les leurs, ses hanches effleuraient leurs voisines, parfois ses cuisses en rencontraient une autre, plus mince, ou au contraire plus longue. Ils composaient ensemble un petit bosquet, traversé par le souffle d'une même émotion.

Soudain, Miguel sentit que Virgile lui prenait la main droite et la conduisait sur le sexe de son frère. Il comprit, et il l'enferma dans ses doigts, reprenant les caresses qu'il lui procurait avant leur nouvel arrangement. Sa nuque était toujours tenue dans la main de Rubèn, mais il ne se permettait pas d'en faire autant avec Virgile, et son bras gauche restait en suspens, sans oser se poser sur lui. Il devina que leur instigateur prenait ensuite la main de Rubèn pour l'amener sur lui-même, puis il le sentit venir sur son propre membre. Quand les doigts, délicats comme ceux d'une jeune fille, revinrent l'enfermer, il tressaillit. Le bonheur qu'il vivait au travers de sa bouche se dédoubla de la

délicieuse torture d'une sollicitation sur laquelle il n'avait aucun contrôle, d'une main qui savait si bien s'emparer de lui, si bien faire monter dans son ventre des sensations hallucinantes.

De la main droite, il frictionnait maintenant assez nerveusement le sexe de son frère, devenu dur comme une épine, et il y trouvait un vif plaisir : le simple fait de tenir ce petit organe dressé lui produisait des impressions dont l'intensité l'étonnait. En même temps, son sexe continuait d'être malaxé par la main de Virgile, qui avait pour cela un geste unique, refermant puis rouvrant les doigts un à un, avec le mouvement continu d'une chenille, enfonçant par-dessous ses phalanges dans sa chair durcie, la pressant avec le pouce, de bas en haut, trait après trait. Il en chancelait.

Une espèce d'irradiation circulait dans leur cercle. Le plaisir reçu dans le sexe de Miguel traversait son corps et parcourait son bras jusqu'à s'épanouir dans sa main refermée sur son frère, qui lui-même devait le transmettre à Virgile, la main duquel en ramenait le flux au creux de son ventre. Cela se diffusait en tournant, en remontant au centre fusionnel de leurs bouches, qui étaient à présent traversées de mouvements saccadés, désordonnés, car trop d'impressions se mélangeaient, se contredisaient, se surajoutaient.

À un moment où Miguel vacillait, bousculé par ce trop-plein de sensations, il voulut se rattraper de son bras libre, et sa main rencontra le flanc de Virgile – son pouce s'arrêta sur le haut de la hanche tandis que ses doigts s'étendaient sur le début de la fesse. Le contact avec cette peau nue, la découverte de cette chair ferme et pourtant si douce, la perception de cette forme si simple et cependant bouleversante, l'idée même de toucher le garçon en cet endroit tabou, furent si forts qu'ils déterminèrent sa fin, la rupture de son verrou. Il s'immobilisa dans une position bizarre, le dos voûté et tendu, les reins arqués, les mollets crispés, et cela se volatilisa hors de lui. Il vit les petits jets translucides se précipiter et retomber sur les cuisses de Rubèn. Il resta hébété devant cette nouvelle manifestation de son corps que Sonya avait initiée – et qui était donc forcément honteuse. Mais, sans plus s'inquiéter de ce qu'il advenait de son ami ou de son frère, s'ils vivaient ou non eux aussi le plaisir jusqu'au bout, il ferma les yeux, s'écarta, et, courbé en avant, il se laissa tomber à genoux. Il se replia, le front appuyé sur les poings, pantelant, reprenant son souffle dans cette position fœtale, laissant mourir les dernières bourrasques du plaisir.

*

Lorsque le père de Miguel revint, il trouva les trois garçons endormis, Miguel sur le lit avec Rubèn, face à face, et Virgile sur le lit

d'appoint. Il remarqua tout de suite que Rubèn dormait différemment des autres fois : il semblait détendu et présent à la fois. Il se demanda si, enfin, un événement heureux était arrivé.

Miguel, qui gardait les yeux fermés, entendait dans son dos leur père arranger les deux chaises pour y passer la nuit tant bien que mal. Il rouvrit doucement les yeux : devant lui, les paupières de Rubèn étaient closes. Il le contempla un long moment. Son visage était si paisible, si lisse, qu'on l'aurait cru de cire. Il ne savait que penser de ce qui leur était arrivé ce soir ; mais il savait qu'il n'avait pas envie que cela s'arrêtât. Ce qui avait été initié grâce à Virgile devait se poursuivre, c'était si extraordinaire…

Quand leur père se fut installé, que sa respiration changea de registre, signe qu'il avait commencé de s'assoupir, Miguel sortit la main de sous le drap, et il effleura la large mèche de cheveux blonds qui se courbait sur le front de son frère. Aussitôt, Rubèn rouvrit les yeux. Et il examina Miguel intensément. Comme s'il n'attendait qu'un signe de sa part. Miguel soupira d'aise. Cela lui faisait si plaisir que son frère eût la même attente que lui… Ils restèrent un long moment à se regarder, à échanger muettement leurs pensées, à partager cette complicité nouvelle, simplement, mais avec une véritable concentration.

Au bout d'un temps, Miguel avança la main de nouveau et, du dos de l'index, il lui caressa la joue. Rubèn ne broncha pas, il demeura tout aussi sérieux, c'est à peine si son visage frémit. Miguel poursuivit, lui frôla les lèvres du bout du doigt, joua à les entrouvrir, passant et repassant dans un mouvement lent et rêveur. Il se hasarda vers le nez, longea le bord d'une petite narine, s'avança sur la tendre arête qui menait entre les yeux. Rubèn ne bougeait pas, il se laissait « visiter », mais il ne le lâchait pas du regard. Miguel dessina un sourcil, fit le tour de l'arcade, vint sur la pommette, remonta vers la petite enfonçure de la caroncule, entre l'œil et le nez. Miguel s'aperçut qu'il refaisait sur le visage de son frère les gestes que sa mère lui avait autrefois refusés.

Lentement, il rentra la main sous le drap. Il avait renfilé son tee-shirt et son caleçon, mais Rubèn n'avait pas voulu remettre la tunique, et Miguel caressa son épaule nue, offerte sans réserve, sans modestie. Il erra sur le bras en l'effleurant, avec des gestes courts, des frôlements interrompus, jamais achevés, sans cesse repris. C'étaient de petits coups de plume, une sorte de danse de ses doigts sur la peau, une façon de lui dire « je suis là », ou bien, peut-être aussi, « tu es à moi ». Ils ne cessaient de se dévisager, le fil de leur regard n'était rompu que le temps de ciller. Il passa le coude, vint sur l'avant-bras qu'un fin duvet rendait incroyablement doux, et sa main emprisonna le poignet avec, cette fois, une certaine force, comme un carcan. Mais elle tremblait légèrement, il n'avait pas vraiment la volonté, ou le désir, de ma-

nifester une telle domination, et il rouvrit les doigts pour aller les enchevêtrer dans ceux de Rubèn. Il les sentit lui répondre en se refermant et en lui imprimant une longue pression.

Au bout d'un moment, il se rendit compte que les lèvres de son frère le captivaient au point qu'il ne pouvait s'empêcher d'y revenir. En regardant cette bouche dont il connaissait maintenant la suavité, d'une chair si précieuse, si tendre, entrouverte comme un appel, son émotion se matérialisa de nouveau. Il ne se retint plus, et il retourna l'embrasser. Aussitôt Rubèn réagit, s'avançant contre lui, et il se donna sans vergogne. Miguel le prit par la nuque, glissant les doigts dans la matière souple et coulante de ses cheveux, et bientôt leurs langues revinrent à la rencontre l'une de l'autre. Miguel frissonna, refermant les yeux. Il se vissa au visage de son frère, et il l'enlaça de nouveau, de nouveau ils entremêlèrent leurs bras, ils tressèrent leurs jambes, leurs torses se jumelèrent, ils s'emboîtèrent, ils s'agrippèrent l'un à l'autre comme du lierre à un tronc. D'un bras il lui barra le dos, d'une main il s'empara des petites fesses qui lui venaient dans la paume, et il le serra comme si sa vie en dépendait. Son sexe acheva de se soulever dans son caleçon, tandis que celui de Rubèn se relevait également et se frottait au bas de son ventre, il contracta les reins en les poussant contre les cuisses accolées à ses hanches, et il sentit qu'il repartait sur le chemin d'une fulguration particulièrement véhémente.

Mais il entendit soudain leur père bouger sur les chaises. Il s'immobilisa. Il n'avait pas du tout envie qu'il découvrît ce qu'ils étaient en train de partager. Non sans une intense frustration, il desserra prudemment les bras, et il s'écarta. Il fixa Rubèn en espérant qu'il comprît pourquoi il s'était interrompu. Les lèvres de son frère brillaient un peu plus dans la pénombre, la mèche sur son front avait glissé, lui couvrant les yeux à demi, et son regard paraissait fiévreux, parcouru d'escarbilles mouvantes. Lui aussi semblait affligé par cet avortement. Lui aussi paraissait avoir une faim cruelle de toucher, de contact, un besoin vital qu'ils pussent se retrouver, s'entrelacer, se joindre. Miguel lui passa le bras autour du cou, l'embrassa sur la joue, et lui ramena la tête dans le creux de son épaule. Ils restèrent ainsi, chastement emmêlés l'un à l'autre, immobiles.

Miguel continuait cependant d'être frôlé par le sexe de son frère qui demeurait tendu, dans la demande d'un accomplissement auquel il ne pouvait pas répondre à cet instant. Il se promit de le faire dès qu'ils se retrouveraient seuls. Il s'imagina dans la caravane, leur père reparti pour quelque rendez-vous, allongés sur son lit, Rubèn dans ses bras. Ils se caresseraient alors tout leur saoul, nus, se prendraient le sexe dans leurs mains, et ils amèneraient cette fois leur plaisir à son achèvement… L'idée s'imposa malgré lui : et pourquoi pas, comme le faisaient tant de gens, par une pénétration ? Mais la sodomie lui avait

toujours paru sordide, obscène, et ce qu'il avait vécu avec l'ogre n'avait fait que le conforter.

Soudain, il se rappela comment Sonya l'avait pris dans sa bouche… C'était cela, la solution, le moyen de s'interpénétrer tout en conservant la beauté de l'acte, en le gardant pur, sans souillure, sans domination. Il s'imagina recevant le sexe de Rubèn dans sa bouche, comment il le caresserait avec sa langue, les gestes qu'il inventerait et qui mèneraient son frère à des sommets de plaisir. Son érection reprit de plus belle… Il pensa que Rubèn voudrait certainement en faire autant et, à l'idée de son propre membre s'enfonçant entre ses lèvres, il eut de nouveau un de ces frissons profonds que Sonya ou Virgile lui avaient fait connaître… C'est alors qu'il se rappela ce magazine où deux filles tête-bêche, le visage enfoui entre les cuisses l'une de l'autre, l'avaient follement excité. C'était comme cela que l'homosexualité lui était attirante, bien plus qu'en imaginant deux hommes. Et, aussi bizarre que cela lui parût, il accepta l'idée que, lorsqu'il tenait Rubèn dans ses bras, il se sentait un peu comme un couple de filles.

Miguel sut alors qu'il n'aurait désormais plus besoin des femmes. Pourquoi en avait-il eu tellement envie et pourquoi aujourd'hui voulait-il être avec son frère ? Il n'en avait aucune idée… Étrangement, il pensa soudain à sa mère. Et remontèrent en lui toutes les frustrations qu'il en avait endurées, probablement bien malgré elle, tous ces contacts écourtés, toutes ces absences auxquelles la forçait son travail, cette rigidité provoquée par la fatigue accumulée. Il eut alors l'impression de la perdre une nouvelle fois, de se résoudre seulement maintenant à son départ, de se convaincre qu'elle ne reviendrait jamais de cette fosse dans laquelle la maladie l'avait brutalement fait disparaître. Et il comprit qu'il venait de recréer avec son frère un cordon ombilical qui, peut-être, remplacerait dorénavant celui qu'ils avaient définitivement perdu. Aujourd'hui, plus que n'importe qui d'autre, n'était-ce pas son frère qu'il devait aimer ? N'était-ce pas avec lui qu'il devait développer la liaison fusionnelle qui les guérirait ? N'avait-il pas avec lui un lien bien plus ancien, plus profond, plus intime ? Même la relation avec son père paraissait tellement superficielle par comparaison… Cette accointance avec Rubèn que, depuis sa maladie, il regrettait de n'avoir pas eue, voici qu'elle survenait d'un coup, en prenant la forme la plus étonnante, la plus incongrue, mais aussi la plus intense, et cela grâce à l'entremise d'un garçon qui, deux jours plus tôt, leur était encore inconnu. Virgile avait non seulement ramené son frère à la vie, il avait donné à leur relation une dimension étrange mais extraordinaire, inattendue mais magnifique. Et il pensa soudain qu'il n'avait sans doute besoin de rien d'autre pour l'aider à soutenir l'existence.

*

Tabaković est avachi dans son grand fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, les bras abandonnés sur les accoudoirs, les jambes relâchées. Au milieu de sa toison noire et frisée, son visage semble étonnamment détendu, comme il ne l'a plus été depuis longtemps ; il paraît apaisé, serein. Son browning gît sur le tapis de bouclettes, à dix centimètres sous sa main. Sa tempe droite est percée d'un trou rouge. Beaucoup de sang en a coulé, et il n'est pas tout à fait coagulé, de même que, sous sa braguette refermée, le caleçon taché de sperme n'a pas fini de sécher.

Sur le bureau devant lui, une feuille manuscrite est posée en évidence.

Je soussigné, Muho TABAKOVIĆ, né le 5 août 1949 à Arad (Roumanie), célibataire, exerçant la profession de promoteur immobilier, demeurant Villa de Capcaunul, Voie Aurélia, 06610 La Gaude, prends les dispositions testamentaires suivantes :

Je lègue à Miguel ARREGUI, aujourd'hui âgé d'environ 12 ans (date de naissance inconnue de moi), demeurant à Marseille (adresse inconnue de moi), sans parenté avec moi, la totalité de mes biens meubles et immeubles, et du contenu de mes comptes bancaires, qui composent ma succession au jour de mon décès, en pleine propriété. Je le nomme mon légataire universel.

Cela est mon testament, lequel annule toute disposition antérieure.

Fait et écrit entièrement de ma main à La Gaude, le 23 juillet 1996, en un (1) exemplaire, et laissé aux bons soins de celui ou celle qui le découvrira afin de le transmettre à l'intéressé pour servir et valoir ce que de droit.

Muho Tabaković

P.S. à l'intention de mon légataire, Miguel Arregui :

Rendez-vous dans les Goudes. Je viendrai t'y voir courir.

SOURCES

Si ces textes ne sont pas des « détournements mineurs », comme d'autres que j'ai faits, ils contiennent tout de même quelques emprunts à des œuvres diverses : on peut trouver son inspiration autant dans la fiction que dans la réalité.

Citons :

pour « Maximin », certaines situations du *Bossu* de Philippe de Broca ;

pour « Agostino », quelques descriptions venues de *La Désobéissance* d'Alberto Moravia ;

pour « Rick », certains personnages empruntés aux « 3 A » de Mittéï et Vasseur, avec à la fin une référence à Hergé ;

pour « Pascal », *L'Ancien* et *Le Nouveau Testament*, bien sûr, des « Catéchismes », et autres textes catholiques comme ceux de Léon Meynard ;

pour « Julio », le discours de Mauricio, pris de Wikipédia (article « Guérilla ») ;

pour « Camille », le climat que Tendressemois m'a fourni, une vision des personnages et de leurs relations, à partir desquels j'ai développé certainement la plus angélique de ces histoires ;

pour « Philip », certains personnages tirés de la série *Downtown Abbey* ;

pour « Axel », la présence d'une famille Vassilianova, qui est un hommage amical à une Svetlana, connue des lecteurs de « Histoires Taboues », et qui m'a apporté de nombreux conseils et informations ;

pour « Benjamin », une scène du film *Opération Tonnerre* de Terence Young ;

pour « Loïc », les articles « Verlan » et « Argot français contemporain » de Wikipédia, « Catégorie:Verlan » du Wikitionnaire etc. ;

pour « Miguel », quelques scènes et personnages du film *Le Client* réalisé par Joel Schumacher et sorti en 1994.

J'en oublie probablement…

M.

TABLE – II

Camille, tendres émois 2
Diane 3
Sheema 21
Patricia 50

Philip, le singe et le bouddha 81
I 82
II 97
III 106
IV 117
V 127

Axel, un jour d'avril 142
Le matin 143
Le midi 155
L'après-midi 166
Le soir 181
La nuit 196

Benjamin, l'intouchable 216
Rencontre 217
Cavale 242
Atlas 272

Loïc, victime et bourreau 290
Renard 291
Barbecul 305
Fête des Mères 327

Miguel, sucre d'ogre 357
I 358
II 390
III 431

Sources 462